



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

C O N T E N A N T

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré,*

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES, D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

N O U V E L L E É D I T I O N ,

*Revue sur les Originaux des Voyageurs, & où l'on a non-seulement fait des Ad-
ditions & des Corrections très-considérables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

T O M E V I N G T I È M E .



A A M S T E R D A M ,

Chez { E. VAN H A R R E V E L T &
D. J. C H A N G I O N .
M D C C L X X I I I

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTENOR'S NOVELS

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTENOR'S NOVELS
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE (*)

Le nouveau Volume, que nous offrons au Public, lui fournira des preuves sensibles de notre attention constante à rendre cet Ouvrage de plus en plus digne de la sienne. En exécution de nos promesses (†), on y trouvera des *Augmentations* considérables, dont nous allons indiquer ici les principales (§).

I. Nous avons enrichi notre Edition d'une *Nouvelle Carte de la Mer du Sud*, dressée sur les Mémoires & Avis des meilleurs Pilotes & Routiers de cette Mer (**). Cette Carte ne se trouve point dans l'Édition de Paris, quoique M. l'Abbé PREVOST en ait lui-même reconnu la nécessité indispensable.

II. Un second Morceau très curieux & très intéressant, c'est le *Voyage de Mr. BOUGUER au Pérou, & son Retour depuis Quito jusqu'à la Mer du Nord, par la Rivière de la Magdeleine*. Quelque fondé que pût être Mr. PREVOST à supprimer les détails communs à cet Académicien & aux autres Voyageurs, qu'il introduit à ce titre, il eut été de l'équité d'épargner au moins ceux qui regardent ses propres courses. Dans le Supplément que nous en tirons, on lui voit faire, seul, le trajet de la Rivière de *Yana* à *Guayaquil*, & celui de *Quito* à la *Mer du Nord*, par des Routes jusqu'alors presque inconnues, surtout la dernière.

III. La *Nouvelle Description de Buenos-Aires en 1767*, ainsi que les *Détails sur les Missions du Paraguay, & l'Expulsion des Jésuites de cette Province*, sont des Additions bien précieuses aux Articles qui les précèdent, & qui concernent les mêmes lieux, ou les mêmes objets.

IV. APRÈS avoir profité des *Eclaircissements* qu'on trouve, sur *Rio de la Plata*, dans les Relations de Mr. de BOUGAINVILLE & de Don PERNETTY, nous empruntons encore, du dernier, une *Description particulière de l'Île Sainte Catherine*, accompagnée de ses *Plans & Vues*, &, du premier, des *Observations nautiques, faites dans la traversée d'Europe au Brésil*, jusqu'à l'entrée de la même Rivière.

V. EN sortant de cette Rivière, nous en venons, avec Mr. de BOUGAINVILLE, à la *Relation de l'Etablissement des François aux Îles MALOUBINES* ou

(*) L'Avertissement que M. PREVOST a mis à la tête de son XIV^{me}. Volume, ayant pour objet principal la Partie qui nous reste encore à donner, se trouveroit déplacé ici. Nous le supprimons, pour le restituer à sa place.

(†) Voyez l'Avertissement du Tome XI^{er}.

(§) Elles sont distinguées par des [...], à

l'exception de quelques-unes, où l'Imprimeur a négligé ces marques.

(**) Malgré nos soins nous n'avons point encore pu nous procurer jusqu'ici une Carte exacte de la Mer du Sud. Nous nous engageons de la donner, en publiant notre XX^{ime}. Volume, corrigée d'après les Observations des derniers Voyageurs François & Anglois.

Iles de FALKLAND; Etablissement qu'il avoit d'abord formé, & qu'il s'est vu ensuite obligé de livrer aux Espagnols, comme ceux-ci ont dû le céder depuis aux Anglois, sur le point d'entrer en guerre pour maintenir le droit qu'ils s'attribuoient à la possession de ces Iles, qui deviennent ainsi des objets doublement intéressans, & par les fameux différends qu'elles ont occasionnés, & par leur situation Australe. Outre M. de BOUGAINVILLE & DON PERMETTY, son Compagnon de Voyage, le Commodore BYRON a contribué sa part dans notre Article, qui est terminé par des *Détails sur l'Histoire Naturelle des mêmes Iles*, avec de nouvelles *Cartes & Vues*.

VI. LES Anglois de cette Escadre, & les François, dans deux différens Voyages au *Détroit de Magellan*, nous ont encore fourni des *Témoignages récents sur l'existence des Géans Patagons*; mais malgré la conformité de leurs rapports, qui sembleroit suffire à décider la question, nous n'avons pas dissimulé que M. de BOUGAINVILLE ne représentoit les Patagons que comme des hommes d'une taille ordinaire, & M. de COMMERSON, qui l'accompagnait, est encore moins favorable à l'idée contraire. Dans une Lettre à M. de LA LANDE (*), ce sçavant Naturaliste, parlant d'une race de Pygmées, qui habitent les hautes montagnes de l'île de Madagascar, s'exprime en ces termes:

„ CETTE Relation me fera sans doute trouver grace par devant les amateurs du merveilleux, que j'ai sûrement revoltés en parlant des Patagons. Ils auront été indignés de voir reduire à six piés de haut, la taille de ces prétendus Géans. Ces Titans prodigieux du Détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des Poètes & des Marins.

„ Nz trouvez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur? Ce qui m'étonne surtout, c'est de voir que des gens que j'aurois pris à témoins du contraire, en leur supposant quelque amour pour la vérité, sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde; ils ne craignent point d'affurer qu'ils ont vu, au Détroit de Magellan, des hommes de neuf piés. Mais j'ai vu, comme eux, ces mêmes Patagons; je me suis trouvé au milieu de plus de cent, sur la fin de 1769, avec Mr. de BOUGAINVILLE & Mr. le Prince de NASSAU (*Siegen*), que j'accompagnai à la descente qu'on fit à la Baie Boucault: je puis certifier qu'ils sont communément de cinq piés, six à huit pouces. J'en ai vu bien peu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six piés quatre pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de-là à cette prétendue taille gigantesque que leur donnent quelques Voyageurs. . . .

„ OUTRE ces Patagons avec lesquels nous restâmes environ deux heures à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre d'autres, nous suivre au galop le long de leurs Côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces Sauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, & sont presque sans cesse à cheval: or les chevaux n'étaient que de race Espagnole, qui est très petite, comment prétendre leur

(*) Cette Lettre se trouve imprimée à la suite de la Traduction Française du *Voyage autour du Monde* par Mrs. BAKER & SOLANDER; mais nous étant parvenue trop tard pour l'insérer à sa place, nous sommes réduits à le faire dans cet *Avertissement*.

„ affourcher des Géans sur le dos? Ils sont déjà obligés, sans avoir plus d'une toise de haut, de tendre les pieds en avant; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, soit à la montée, soit à la descente. Leurs chevaux sont sans doute préparés & formés à cet exercice. D'ailleurs l'espèce en est si fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique Méridionale, qu'on se soucie peu de les ménager.

„ MAIS laissons-là les Patagons, & toutes les rêveries qu'on a débitées à leur sujet, &c". — Après avoir ainsi exposé le pour & le contre, dans un Article qui ne regarde absolument que les prétendus Géans de cette Contrée, nous empruntons, des mêmes Voyageurs, de nouveaux *Eclaircissemens sur le Détroit de Magellan*, suivis de la *Relation de Mr. de BOUGAINVILLE en 1767*, qui en fait la Description la plus exacte qu'on connoisse encore.

On a réservé, pour quelque autre partie de ce Recueil, les Relations des nouvelles Découvertes faites dans la Mer du Sud, tant par Mrs. BYRON & de BOUGAINVILLE, que par Mrs. BANKS & SOLANDER, uniquement parce que cela nous eut trop écartés du Continent de l'Amérique Méridionale, qu'il s'agissoit d'achever, & dont il nous reste une douzaine de feuilles de l'Edition de Paris, contenant entr'autres les *Voyages sur l'Orinoco, & les Etablissements dans la Guiane*; Article que nous avons promis d'augmenter de divers Eclaircissemens sur les Colonies Hollandaises, qui n'ont pas paru, à Mr. PRÉVOST, mériter l'honneur d'une Description satisfaisante.

VII. Enfin, pour dernière Addition à ce Volume, nous donnons, sous la Description du Brésil, d'après Mr. de BOUGAINVILLE, des *Détails sur les Mines de Rio Janeiro*, où l'on voit le montant des Revenus que le Roi de Portugal en tire, année commune.

SANS parler de plusieurs *Corrections*, que nous ne relevons que fort rarement (*), ni de nos diverses *Notes*, distinguées par les Lettres R. d. E., nous observerons seulement, que de 60 Feuilles, tant de la fin du Tome XIII, que du commencement du Tome XIV, de l'Edition de Paris, nous en avons fait en tout 72 Feuilles, c'est-à-dire 12 d'*Augmentation*, même l'Format & même Caractère, outre 14 nouvelles *Cartes & Figures*, marquées par un Astérique dans l'*Avis au Relieur*.

On n'aura pas de peine à reconnoître, à ces divers égards, la même méthode qui a été suivie depuis le X^e Volume de l'Edition de Hollande, & qui lui a acquis une si grande supériorité sur celle de Paris. Aussi la première est-elle encore dirigée par la même Personne, avec tout le soin & toute l'attention imaginables (†).

(*) La plupart sont des fautes d'impression, très excusables, & dont nous ne sommes nous-mêmes pas plus exempts. Il s'en est glissé une dans notre *Avertissement* du précédent Volume, pag. 1X ligne 25, dont le dernier mot *productions*, doit être *Introductions*.

(†) Mr. du Bois, Secrétaire Privé d'Ambassade, Chargé des Affaires de la Cour Electorale de Saxe, à la Haye.

T A B L E

D E S

TITRES ET PARAGRAPHES, CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT des Editeurs de HOLLANDE. Pag. iiii

SUITE DES VOYAGES, DES DECOUVERTES

ET DES ETABLISSEMENS EN AMÉRIQUE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE V. Origine, Gouvernement, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens, Curiosités, &c. de l'ancien Empire du Pérou.	Pag. 1.
INTRODUCTION. ibid.	
§. I. Origine des Incas, & de l'ancien Empire du Pérou.	2
§. II. Chronologie des Pérois du Pérou.	14
§. III. Climat, Saisons, Température de Lima & de tout le Pays des Vallées du Pérou.	24
§. IV. Mœurs, Usages & Qualités des Péruviens.	35
Mœurs, Usages, &c. des Créoles.	49
Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.	58
§. V. Anciens Monumens du Pérou.	69
§. VI. Mines d'Or, d'Argent, &c. & Remarques sur leurs richesses & leur exploitation.	78
§. VII. Montagnes les plus remarquables des Cordillieres des Andes, Rivières qui prennent leur source. Ponts, Passages, &c.	94
§. VIII. Eclaircissement sur les Observations faites au Pérou, pour déterminer la Figure de la Terre; & Conclusion du Voyage des Mathématiciens de France & d'Espagne.	101
Journal des Mathématiciens Espagnols.	111
Eclaircissmens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.	119
Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.	125
Journal de M. de la Condamine.	131
Histoire des Pyramides de Quito.	139
§. IX. Retour des Académiciens Français.	151
§. X. [Voyage de M. Bouguer au Pérou.]	156
[Retour de M. Bouguer depuis Quito jusqu'à la Mer du Nord, par la Rivière de la Magdeleine.]	162
CHAPITRE VI. Voyages sur le Marañon, ou la Rivière des Amazones.	170
INTRODUCTION. ibid.	
§. I. Plusieurs Voyages, tentés en différens tems.	171
Orsua.	ibid.
Férrier.	172
Villalobos & Miranda.	173
Bonito Macul.	ibid.
Carvalho.	ibid.
Brito & Toledo.	ibid.
Pedro Teixeira.	174

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

§. II. Voyage des PP. d'Acuna & d'Artieda.	pag. 176
§. III. Voyage de M. de la Condamine.	193
CHAPITRE VII. §. I. Voyages sur la Rivière de la Plata.	223
Stébastien Cabot.	226
Pedro de Mendoze.	232
Alfonse de Cabrera.	236
Description du Chaco.	239
Rétablissement & Description de Buenos Aires.	247
[Nouvelle Description de Buenos Aires.]	249
[Etablissement des Jésuites dans ces Contrées.]	256
[Détails sur les Missions du Paraguay, & l'expulsion des Jésuites de cette Province.]	258
§. II. Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil.	269
[Description particulière de l'île Ste. Catherine.]	272
[Observations nautiques faites dans la Traversée d'Europe au Bresil.]	273
[Relation de l'établissement des François aux Îles Malouines, nommées par les Anglois Îles de Falkland.]	276
[Détails sur l'Histoire Naturelle des Îles Malouines.]	284
§. III. Eclaircissement sur la Terre Magellanique.	295
§. IV. Voyage du P. Quiroga sur la Côte de la Terre Magellanique.	296
[Témoignages récents sur l'existence des Géans Patagons.]	313
[Nouveaux Eclaircissements sur le Détroit de Magellan.]	330
[Relation de M. de Bougainville en 1767.]	334
CHAPITRE VIII. Histoire Naturelle des Régions Espagnoles de l'Amérique Méridionale.	338
§. I. Rhème de l'Amérique.	339
§. II. Pays de Guayaquil.	382
§. III. Pérou, & Contrées voisines.	390
CHAPITRE IX. Voyages au Bresil.	435
INTRODUCTION.	464
§. I. Voyages & Etablissement des Portugais au Bresil.	426
§. II. Etablissement des François au Bresil.	429
Voyage de Jean de Lery.	464
§. III. Voyages & Etablissement des Hollandois au Bresil.	461
§. IV. Description du Bresil.	477
Capitaine de Saint Vincent.	478
Capitaine de Rio Janeiro.	482
[Détails sur les Mines de Rio Janeiro.]	483
Capitaine de Spiritu Santo.	486
Capitaine de Porto Seguro.	487
Capitaine d'Illheos.	488
Capitaine de Bahia. [& Capitaine de Seregipt.]	489
Capitaine de Fernambuc.	491
Capitaine de Tamaraca.	494
Capitaine de Paraíba.	496
Capitaine de Rio Grande.	499
Capitaine de Siara, & reste de la Côte jusqu'à la Rivière des Amazones.	502
Capitaine de l'île de Maragnan, & Etablissement des François.	504
Détails sur l'Intérieur du Bresil.	510
Différentes Nations qui habitent le Bresil.	517
Caractère, Mœurs, Usages, &c. des Brésiliens.	524
§. V. Histoire Naturelle du Bresil.	549
Productions Naturelles, & Oiseaux de l'île de Maragnan.	574

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

AVIS AU RELIEUR,

P O U R

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

D U

VINGTIEME VOLUME.

	pag.
CÉRÉMONIE du Mariage des Incas	5
Temple du Soleil	61
Ouvrages qui se trouvent dans les Tombeaux des anciens Péruviens.	71
Vue du Palais & de la Citadelle des Incas près d'Atun Caslar	75
Plan de ce Palais	75
Bâties	77
Tarabites	98
Plan, Profil & Élévation des Pyramides	141
Rivière de la Plata	222
Plan de Buenos-Aires	248
• { Vue de l'Île de Lobos	
• { — de Montevideo, près du Port	
• { Plan de la Ville de Montevideo	254
• { Île Ste. Catherine, à la Côte du Brésil	
• { Élévation du Fort Ste. Croix	
• { Fort de la grosse Pointe	273
• { — de l'Île Ratonne	
• { Batterie de la Ville	
• { Carte des Îles Malouines.	
• { Plan de la Baie de l'Est	284
• { Vue de cette Baie & de l'Habitation	
• Un Matelot qui présente un morceau de biscuit à une femme Patagonne pour son Enfant	317
• Plan géométrique de plusieurs Baies, situées au Détroit de Magellan, entre les Caps Rond & Forward	345
• Plan de plusieurs Baies découvertes aux Terres de Feu, au-delà du Cap Rond, dans le Détroit de Magellan	349
Carte du Brésil, depuis la Rivière des Amazones jusqu'à la Baie de Tous les Saints	476
Suite du Brésil, depuis la Baie de Tous les Saints jusqu'à Saint Paul	486
Plan de San Salvador	491
Suite du Brésil	492

NB. Le Relieur aura l'attention de mettre des Onglets aux Cartes qui ne doivent pas être pliées.

HISTOIRE



Cérémonie Religieuse du Pérou.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^{ME}. SIECLE.

VINGTIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CONTINUATION DES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET
ETABLISSEMENTS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE V.

*Origine, Gouvernement, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens,
Curiosités, &c. de l'ancien Empire du Pérou.*

QUOIQ'IL n'y ait point une seule Relation du Pérou, dans laquelle on ne trouve quelques détails sur chacun des Chefs, qui font le titre de cet Article, nous renonçons à toutes les remarques qui ont moins de précision; d'ordre & de clarté, que celles des Mathématiciens de France & d'Espagne; ou, du moins, nous n'aurons recours à des Observateurs moins exacts, que dans l'occasion où ces doctes Guides nous manqueront tout-à-fait. Ici, par exemple, nous faisons moins profession de suivre *Garcilasso*, que Dom

XX. Part.

A

INTRODUCTION.

DESCRIPTION
DU PEROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

se passoient dans un trou fait pour cet usage. Ils étendoient, pour cela, la partie inférieure de l'oreille jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diamètre, dans lequel ils faisoient entrer les pendans. Une troisième distinction étoit une espèce de tresse, de diverses couleurs, qui se passoit quatre ou cinq fois autour de la tête, comme une guirlande, & qui descendoit sur le front, en s'étendant d'une tempe à l'autre. Le Fils aîné du Roi, son Héritier présomptif, portoit une frange jaune. Manco-Capac attribua dans la suite ces marques d'honneur à toutes les Personnes de son sang, & même aux principaux Seigneurs de la Cour; mais ce fut avec des différences, qui faisoient connoître la distinction des degrés & des rangs.

Manière dont
les Péruviens
furent pollicés.

A mesure qu'il attiroit des nouveaux Sujets, & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur enseignoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun; surtout l'agriculture, & l'art de conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit, dans chaque Habitation, un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque Canton, qu'il faisoit distribuer aux Habitans suivant leurs besoins, en attendant que l'Empire fût assez formé pour y faire une juste répartition des Terres. Il obligea tous ses Sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent: la Coya Mama Ocello Huaco se chargea d'enseigner, aux Femmes, l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque Habitation eut son Seigneur, pour la gouverner sous le titre de *Curaca*, ou *Cacique* (e), & ces Offices étoient la récompense du zèle & de la fidélité.

Loix de
Manco-Capac, Inca.

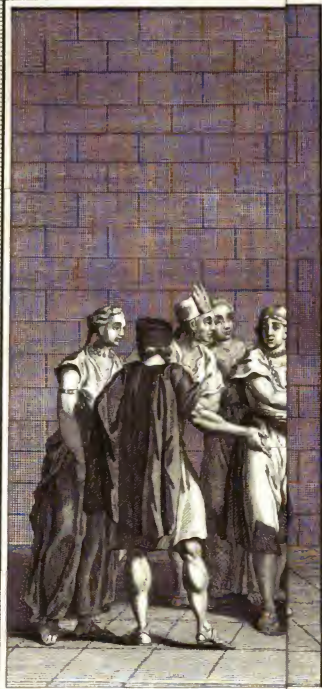
Les loix, que Manco-Capac fit recevoir, au nom du Soleil, étoient conformes aux simples inspirations de la Nature. La principale ordonnoit à tous les Sujets de l'Empire de s'entr'aimer les uns les autres comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'adultère étoient punis de mort. La polygamie fut défendue; & le sage Législateur voulut que chacun se mariât dans sa Famille, pour éviter le mélange des Lignages. Il ordonna aussi que les Hommes ne se marieroient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur Famille & de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'Inca faisoit assembler, dans son Palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avoit de Filles & de Garçons nubles de son sang, il les appelloit par leurs noms; & prenant la main de l'Epoux & de l'Epouse, il leur faisoit donner la foi mutuelle aux yeux de toute sa Cour. Le lendemain, des Ministres nommés pour cet office, alloient marier avec la même cérémonie tous les jeunes gens nubles de Cusco; & cet exemple étoit suivi, dans toutes les Habitations, par les Curacas (f).

Première Re-
ligion du Pé-
rou.

On représentera la Religion des Péruviens dans un autre Article. Manco-Capac étant Idolâtre, ses idées ne s'élevèrent point jusqu'au véritable Au-

(e) On a déjà remarqué que le mot *Cacique* avoit été pris des premières Iles découvertes par les Espagnols, & qu'ils l'employèrent ensuite dans toutes leurs Conquêtes. Ain-

si, c'est *Curaca* qui étoit propre au Pérou. (f) On donne ici, d'après les Espagnols, une Figure qui représente cette cérémonie & les ornemens des Incas.



per jun. f.

teur de la Nature ; mais de toutes les Idolâtries, la sienne fut une des moins grossières, & ne le devint beaucoup plus que par la faute de ses Descendans. Ce fut le Soleil qu'il fit adorer, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, dont il désigna le lieu, avec une espèce de Monastere pour les Femmes consacrées à son culte, qui devoient être toutes du Sang Royal.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

APRÈS avoir vu croître heureusement son Empire, se sentant affoibli par l'âge, & près de sa fin, il fit assembler une nombreuse Postérité, qu'il avoit eue de sa Femme & de ses Mamacunas, les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le Soleil son Pere l'appelloit au repos d'une meilleure vie ; il les exhorta de sa part à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on yfit le moindre changement ; enfin il mourut, pleuré de tous ses Peuples, qui le regardoient non-seulement comme leur Pere, mais comme un Etre divin. Dans cette idée, ils instituerent des sacrifices à son honneur, & son culte fit bientôt une partie de leur Religion.

Mort de Manco-Capac.

La diversité, qu'on a fait remarquer sur l'origine de cet Inca dans les Historiens & les premiers Voyageurs, vient apparemment de celle des récits que les Vieillards Indiens en firent d'abord aux Espagnols, ou du peu d'intelligence de ces Conquêteurs mêmes, la plupart gens de guerre & sans lumieres, qui auroient peut-être eu peine à rendre un meilleur compte de l'Histoire & de la Religion de leur propre Pays. Mais les témoignages sont en effet si différens, qu'il est impossible aujourd'hui d'y démêler le fil de la vérité. Dans ces ténèbres, M. d'Ulloa croit pouvoir hasarder ses conjectures. „ Quand on considere, (dit-il) le caractère des Indiens, & l'état „ de barbarie où l'on suppose qu'ils étoient plongés, il ne paroît pas croyable qu'ils se soient rangés si facilement sous l'obéissance de Manco-Capac, jusqu'à former tout d'un coup une société d'Hommes sages & raisonnables. Une métamorphose si peu compréhensible ne fait-elle pas trouver de la difficulté à se persuader, que, jusqu'à cet Inca, il n'y ait point eu de Roi ni de Gouvernement au Pérou ? Le soupçon est augmenté par la variété des sentimens sur l'origine de ce Prince. M. d'Ulloa suppose donc qu'il y avoit, dans ces Contrées, diverses espèces d'Idolâtries, entre lesquelles il s'en trouvoit quelques-unes qui rendoient un culte au Soleil. „ Cette seule supposition, (dit-il,) fait disparaître le merveilleux ; car la Famille de Manco-Capac pouvoit être de celles qui étoient attachées à cette Idolâtrie, d'autant plus noble, que son objet étoit plus capable d'exciter l'admiration. On ne s'écartera pas non plus du sentiment de tous les Historiens, en supposant qu'au milieu de la barbarie il y avoit des Indiens capables de penser à s'assujettir les autres. Il est même à présumer que chaque Nation, ou chaque Tribu, avoit une espèce de Chef, dont l'autorité passoit à ses Descendans ; car on concevroit encore moins „ que l'égalité y eût toujours été parfaite. Ainsi rien n'empêche de s'imaginer que du côté de Cusco, où Manco s'établit, il y avoit une Nation moins barbare & plus rusée que les autres, dont les Chefs se maintinrent sans progrès, jusqu'à ce qu'elle en eût un plus adroit, plus résolu,

Réflexions
sur cet Inca.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

„ plus entreprenant, tel en un mot que Manco-Capac, qui se déclara Fils
„ du Soleil, comme si cet Astre avoit eu commerce avec sa Mere; ce qui
„ n'est pas plus étonnant que d'autres fictions avidement reçues des Nations
„ les plus éclairées. Cette fable, jointe à des manières douces & insinuan-
„ tes, pût lui suffire pour rassembler les Indiens, & pour jeter les fonde-
„ mens d'un Empire, qui s'accrut ensuite par la force.”

QUELQUES Historiens donnent des Rois au Pérou depuis le Déluge. D'au-
tres en comptent un petit nombre avant Manco-Capac. Mais, ces deux
opinions n'étant accompagnées d'aucune preuve (g), il est plus naturel en
effet de penser que Manco-Capac étoit Prince de quelque Nation peu nom-
breuse; qu'avec plus d'esprit que ses Prédécesseurs, il cultiva le génie de
ses Sujets; qu'il aggrandit ses Etats à force de ruses, de douceur & de bien-
faits; qu'il fut ainsi le premier Fondateur de l'Empire, & l'Auteur des loix
observées jusqu'à l'arrivée des Espagnols. C'est du moins ce qu'on peut ti-
rer de plus clair & de plus vraisemblable du récit de Garcilasso.

La succession des Descendans du premier Inca n'a pas d'autre difficulté
que la durée de leur regne. On en compte treize (h), dont l'ordre & les
noms ont été fidèlement conservés, avec leur caractère & leurs principales
actions. On regretteroit de n'en pas trouver ici quelques traits.

Treize suc-
cesseurs de
Manco-Ca-
pac.

SINCHI-
ROCA.

Sinchi-Roca, Fils aîné de Manco-Capac, monta sur le trône après son
Pere. *Roca*, qui étoit son nom propre, n'a pas de signification connue;
mais *Sinchi* est un surnom, qui signifie Vaillant. Ce Prince joignoit effec-
tivement beaucoup de courage à la douceur. Il excelloit à la lutte, à la
course, & personne ne lançoit mieux une pierre. Après la mort de son
Pere, il assembla ses principaux Sujets, pour leur déclarer qu'il vouloit ag-
grandir son Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ses vertus, &
qu'il les exhortoit tous à l'imiter. On assure en effet qu'il étendit beau-
coup sa domination, sans y employer la force des armes, & qu'il y fit re-
gner l'abondance & la tranquillité. Il eut, pour Femme, *Mama-Cora* sa
Sœur, qui lui donna plusieurs Enfans légitimes; mais il en eut assez
grand nombre des Pallas & des Mamacunas. Sa maxime étoit que les En-
fans du Soleil ne pouvoient trop se multiplier.

LLOQUE-
YUPANQUI.

Lloque-Yupanqui, son Fils aîné, lui succéda. *Lloque* signifie gaucher, &

(g) Acosta dit seulement „ que par le
„ commandement de Philippe II, on fit la
„ plus exacte recherche qu'il fût possible de
„ l'Origine, des Coutumes & des Privileges
„ des Incas; qu'on ne put le faire aussi bien
„ qu'on le desiroit, parceque ces Indiens n'a-
„ voient point d'Ecritures; & qu'on tira
„ néanmoins ce qu'il rapporte, de leurs *Qui-
pas*, ou Registres de nœuds.” *Hist. Natur.
des Indes*, L. VI. ch. 19. Mais il ne rap-
porte rien que de vague & d'obscur.

(h) Les voici de suite, en observant que
Garcilasso ne donne pas les années de leur
Regne pour certaines :

- 1 *Manco-Capac*, 30 ou 40 ans.
- 2 *Sinchi-Roca*, 30 ans.
- 3 *Lloque-Yupanqui*, tems ignoré.
- 4 *Mayta-Capac*, 30 ans.
- 5 *Capac-Yupanqui*, tems ignoré.
- 6 *Tuca-Roca*, 50 ans.
- 7 *Tahuar-Huacac*, tems ignoré.
- 8 *Viracocha*, 50 ans.
- 9 *Pachacutec*, 50, ou 60 ans.
- 10 *Tupanzui*, tems ignoré.
- 11 *Tupac-Yupanqui*, tems ignoré.
- 12 *Huayna-Capac*, tems ignoré.
- 13 *Huascar*, ou
Inticusi-Hualpa, tems ignoré.
- 14 *Atahualpa*, depuis la mort d'*Huascar*,
jusqu'à la fin.

le Prince étoit en effet. Yupanqui est un mot fort expressif, qui signifie *tu compteras*; pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Tout ce regne fut une suite d'événemens glorieux; mais les armes y furent employées, pour réduire par la force ceux qui refusoient de se rendre à la douceur. Les bornes de l'Etat furent étendues jusqu'au Lac de Titicaca; & l'espace de vingt lieues à l'Occident, jusqu'au pié des Cordillieres. L'Inca parcourut deux fois son Empire, pour rendre justice à ses Sujets, & s'assurer que les Loix étoient observées. Il fit faire aussi deux fois la même visite à son Fils aîné. Il n'eut que ce Prince de *Mama-Cava*, son Epouse légitime; mais elle lui laissa beaucoup de Filles, & ses Pallas lui donnerent quantité d'Enfans de l'un & de l'autre sexe.

Mayta-Capac, Successeur de Lloque-Yupanqui, commença son regne par une nouvelle visite de ses Etats, pour la distribution de la Justice. Ensuite s'étant mis à la tête d'une puissante Armée, il soumit la Province de *Tiahuanacu*, célèbre par les grands Edifices que les Espagnols y trouverent encore (i). Ses Conquêtes furent continuées avec le même succès. La douceur avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, déterminà les Provinces de *Cauquicura*, de *Mallama*, de *Huarina*, & plusieurs autres, à lui faire leurs soumissions. Il réduisit ensuite, sans verser de sang, tout le Pays jusqu'à la Mer du Sud. Les *Cuhumicas*, Peuple qu'il vainquit, à l'Occident de la Cordilliere, avoient l'horrible coutume d'employer, pour leur vengeance, un poison lent, dont l'effet étoit de désigner entièrement ceux qui l'avoient pris, de les affaiblir, & de les jeter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. *Mayta-Capac* ordonna qu'à l'avenir non-seulement les Empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seroient enveloppés dans la même Sentence; & cette loi fit cesser tout d'un coup le désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues à l'Orient, depuis *Puraca d'Umasuyu*. Ce Pays, habité par les *Llaricallas* & les *Sancayans*, ne fit aucune résistance; plus loin, les *Collas* s'unirent, pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca n'épargna rien pour leur faire goûter les voies de la douceur; mais n'ayant pu réussir, on se battit avec tant d'opiniâtreté, que l'action dura un jour entier. La défaite des Collas les obligea de se soumettre au Vainqueur, dont ils furent traités avec une clémence, qui lui assujettit encore trente lieues de Pays, jusqu'à *Calla-marca*. De-là, il pénétra vingt-quatre lieues plus loin, par le chemin des Charcas, jusqu'au Lac de *Parias*; d'où, tournant à l'Orient, il se rendit au Pays des *Antis*, Nation fameuse par sa cruauté. Ces Peuples, non contents de sacrifier leurs Prisonniers, immoloient leurs propres Enfans. Leur méthode, dans ces sacrifices, dont l'âge ni le sexe ne faisoient excepter personne, étoit, ou d'éventrer les victimes & de les mettre en quartiers, ou de les attacher nues à des pieux, & de les découper par tout le corps avec des côtes de caillou, qu'ils savoient rendre fort tranchans. Ces Barbares n'en furent pas moins réduits sous le joug, comme un grand nombre d'autres, jusqu'à la Vallée de *Chuquapu*. Ce fut dans cette belle Vallée, que l'Inca borna ses victoires à l'Est. Il la fit peupler par toutes

DESCRIPTION
DU PEROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

MAYTA CA
PAC.

Singulière
cruauté de
Nation des
Antis.

(i) Voyez ci-dessous l'Article des Monumens.

DESCRIPTION
DU PEROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

les Nations comprises sous le nom de Collas. Ensuite, étant retourné à Cusco, il y forma le dessein d'étendre aussi les bornes de son Empire à l'Occident ; & comme il falloit passer le Fleuve Apurimac, qui étoit trop large & trop rapide pour recevoir un Pont de bois ou de pierre, il imagina le premier cette espèce de Pont d'oziers tissus & entrelassés, dont on a déjà fait la description: celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore (k). Il a plus de deux cens pas de long, sur environ huit piés de large. Chacun des quatre cables, qui l'affermisient, est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plusieurs Peuples, que reconnoissant l'Inca pour Fils du Soleil, ils se fournirent volontairement à ses loix. Ce fut le parti que prirent entr'autres les habitans de *Chumydivillica*, Pays qu'il traversa, pour s'approcher du Désert de *Contisuyu* ; mais ayant à passer un Marais impraticable, & large de trois lieues, il y fit faire, en peu de jours, une chaussée de pierre, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui fait encore l'admiration des Voyageurs. Après avoir traversé le Marais, il entra dans le Pays d'*Alca*, où l'on ne peut arriver que par de dangereux défilés, qui l'exposèrent à diverses attaques ; mais rien n'ayant été capable de l'arrêter, il subjuga les Peuples de *Taurisma*, *Gotahuaci*, *Puma-Tampu* & *Parihuana-Cochu* ; il traversa de-là le Désert de *Coropuna*, & termina ses conquêtes par les Provinces d'*Aruni* & de *Collahua*, qui s'étendent jusqu'à la Vallée d'*Arequipa*. Tous ces Pays étoient peu habités : il y établit des Colonies, qu'il tira d'autres Régions moins fertiles. Enfin, chargé de richesses & de gloire, il prit le parti de retourner à Cusco, où l'unique soin de sa vie, après avoir libéralement récompensé ceux qui l'avoient servi dans ses expéditions, fut de veiller à l'observation des loix. Il se distingua, surtout, par le soin qu'il prit des Orphelins & des Veuves.

CAPAC-YU-
PANQUI.

Capac-Yupanqui, son Fils aîné, qu'il avoit eu de *Mama-Cuca*, sa Sœur & son Epouse, ne fut pas moins brave que son Pere, & contribua beaucoup aussi à l'aggrandissement de l'Empire. Il fit construire plusieurs Ponts d'oziers sur de grands Fleuves, particulièrement celui du *Desaguadero de Titicaca*, que les Espagnols conservent par de soigneuses réparations. Il déclara une haine mortelle aux Sodomites, qu'il faisoit brûler vifs, avec tout ce qui leur appartenoit. Après ses conquêtes, entre lesquelles Garcilasso nomme plus de vingt Nations, il fut le premier des Incas, qui fit une entrée triomphante à Cusco, suivi de toute son Armée, & porté dans un magnifique brancard, sur les épaules des Curacas qu'il avoit subjugués.

YNCA-ROCA.

Le nom d'*Inca-Roca*, Fils d'*Yupanqui* & de *Mama-Curiyipay*, Sœur & Femme de ce Monarque, signifie Prince prudent. En succédant à son Pere, sous lequel il avoit appris à vaincre, *Inca-Roca* médita de nouvelles conquêtes. Dans une seule expédition il étendit son Empire de plus de cinquante lieues, du Nord au Sud, & presque autant de l'Est à l'Ouest. On lui attribue des talens supérieurs. Il établit de bonnes loix pour la sûreté publique ; il défendit plusieurs excès sous de rigoureuses peines, & fonda une espèce d'Académie dans sa Capitale, pour l'instruction des Princes de son Sang.

Ta-

(k) On a vu que les Espagnols trouvent beaucoup d'utilité à réparer ces anciens Ouvrages.

Yahuar-Huacac, Successeur & Fils aîné d'Inca-Roca, reçut ce nom, qui signifie *Pleure-fang*, à l'occasion d'un Phénomène des plus étranges. Il répandit, à ce qu'on prétend, des larmes de fang dans l'enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions si funestes, qu'ayant été nourri dans la crainte de quelque désastre, il prit le parti de renoncer aux Armes, pour se borner au Gouvernement. Cependant la nécessité de contenir ses Peuples lui fit lever une Armée, dont il confia le commandement à son Frere, & qui soumit tout le Pays de *Collasuyo*, entre Arequipa & Tacama. Son regne fut marqué par des aventures encore plus extraordinaires.

DESCRIPTION
DU PEROU.

ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

YAHUAR-
HUACAC.

L'AÎNÉ de ses Fils lui ayant causé divers chagrins, par son orgueil & ses manieres hautes, ce Monarque, pour l'humilier, l'envoya garder les Troupeaux du Soleil, dans des Pâturages peu éloignés de la Cour. La tradition des Indiens est que pendant son exil le jeune Prince vit en songe un Homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit aussi Fils du Soleil, & frere de Manco-Capac & de la Coya Mama-Oello-Huaco; qu'il se nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chinchafuya s'étoient révoltées. Cet Homme lui commanda d'en donner avis à son Pere, & l'avertit en particulier de ne rien craindre, quelque disgrâce qui lui survînt, parce qu'il lui promettoit de le secourir dans toute sorte d'occasions. Le Prince ne manqua point d'informer son Pere, qui se moqua de cette apparition; moins apparemment par force d'esprit, que parce qu'il jugeoit mal des intentions de son Fils; ou parce que l'avis lui déplaisant, il aima mieux le croire faux que de s'occuper d'une fâcheuse idée. Cependant la nouvelle se répandit bientôt que les Peuples de Chinchafuya, depuis *Atahualla* jusqu'au fond de ce Pays, s'étoient réellement soulevés. On fit d'abord peu d'attention à ce bruit, qui fut regardé à la Cour comme une suite du rêve; mais enfin les informations devinrent certaines. On sut que les Nations de *Chanca*, d'*Uramarca*, de *Vilca*, d'*Urusfulla* & de *Hancohualla*, s'étoient liguées, avoient massacré les Gouverneurs établis par l'Inca, & marchaient contre Cusco au nombre de quarante mille hommes. Yahuar-Huacac, effrayé de leur approche, prit le parti d'abandonner la Ville, & tous les Habitans se disposoient à le suivre; lorsque le jeune Prince, à qui le nom de Viracocha étoit resté depuis son rêve, & qui n'en avoit pas moins continué de garder les Troupeaux du Soleil, alla joindre son Pere à quelques lieues de Cusco, reprocha vivement leur lâcheté à ceux qui lui avoient conseillé de fuir, se mit à la tête des plus braves, & prit le chemin de Cusco, pour employer sa vie à la défense de cette Ville. Son exemple ayant ranimé tout le monde, il se vit en peu de jours une Armée de trente mille hommes, avec laquelle il alla au-devant des Rebelles. La bataille fut sanglante; mais Viracocha demeura vainqueur, & n'en fit pas moins admirer sa clémence après la victoire. Tous ses soins se tournerent d'abord à pacifier l'Empire. Ensuite il se rendit à *Muyna*, où son Pere s'étoit retiré: il eut une conférence avec lui; & mécontent sans doute de ses principes, il retourna brusquement à Cusco, où il se mit en possession de l'Autorité royale. Cependant il fit bâtir à son Pere un magnifique Palais dans le lieu de sa retraite, où le Monarque dépouillé acheva tran-

Apparition de
Viracocha.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

VIRACOCCHA-
INCA.

Prédiction de
l'arrivée des
Espagnols au
Pérou.

PACHACUTEC.

quillement sa vie. La Femme de Yahuar-Huacac se nommoit *Mama-Chic-Ta*.

APRÈS avoir détrôné son Père, Viracocha commença son règne par la construction d'un superbe Temple, dans un lieu nommé *Cachac*, à seize lieues de Cusco, vers le Sud. Ce Temple fut dédié au Protecteur dont il avoit pris le nom, à ce premier Oncle de tous les Incas, auquel il devoit toutes ses prospérités. Il y fit représenter au naturel, & le lieu, & toute l'histoire de son rêve. Mais en vain s'efforça-t-il d'y faire adorer le Viracocha qui lui avoit apparu; ses Sujets se persuadèrent que le Temple étoit pour lui-même, & l'érigèrent en Divinité. Il soutint cette opinion par des actions fort éclatantes, qui augmentèrent considérablement l'étendue de l'Empire; & pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'est-à-dire une sorte de diadème, mais sans frange, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés, à l'imitation des Incas, quoiqu'avec quelque différence. Viracocha fut non-seulement un grand Prince, mais le plus célèbre Devin de l'Empire. Ce fut lui, suivant la Tradition Péruvienne, qui prédit que dans la suite des tems il arriveroit au Pérou une Nation inconnue, qui envahirait l'Empire, & changeroit la Religion du Pays. On ajoute qu'il desira que cette prédiction ne fût connue que des Incas, & qu'on ne cessât point d'en faire mystère au Peuple, dans la crainte que son respect ne diminuât pour ses Souverains: mais elle s'étoit répandue, malgré toutes les précautions, & l'on a vu qu'elle ne servit pas peu au succès des Armes Espagnoles. Viracocha-Inca eut pour Epouse légitime *Mama-Runtu*, sa Sœur. Cette Princesse étoit plus blanche que le commun des Femmes Indiennes, & c'est ce que son nom signifie.

LE Fils aîné de Viracocha-Inca avoit reçu, en naissant, le nom de *Tiru-Manco-Capac*; mais son Père, ayant vaincu les Rebelles & s'étant mis en possession de l'Empire, voulut, pour conserver la mémoire de ces grands événemens, que son Fils se nommât *Pachacutec*, c'est-à-dire *Change-monde*. Son premier dessein étoit de prendre ce nom lui-même; mais voyant ses Peuples disposés à le regarder comme un Dieu, il le fit porter à son Fils, pour ne pas nuire à l'opinion de sa divinité.

PACHACUTEC entreprit plusieurs guerres, & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes, il s'avança dans les Vallées de *Pachacamac*, de *Rimac*, ou Lima, de *Chanccay* & de *Huaman*, autrement la *Baranca*, qui composoient un petit Etat dont le Souverain se nommoit *Quismancu*. Ses Peuples avoient, à Pachacamac, un Temple consacré à l'Idole du même nom, d'où la Vallée tiroit le sien; & ce nom signifie Créateur & Conservateur de l'Univers. Les Incas reconnoissoient cette Divinité; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temples, & ne lui rendoient aucun culte, parce qu'ils la croyoient invisible. Rimac avoit aussi une Idole du nom de Rimac, qui signifie *celui qui parle*, parce que ses Prêtres la faisoient répondre aux questions qu'on lui faisoit. *Cupac-Tupanqui*, Oncle & Général de Pachacutec, fit sommer Quismancu de rendre hommage aux Incas, & d'admettre leurs Loix & leur Religion. Ce petit Prince expliqua les raisons qui devoient leur empêcher; & le Général en fut si satisfait, qu'il entra dans la

Vallée, en Ami plus qu'en Conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac feroit toujours respecté des Incas; & Quismancu prit l'engagement de bâtir dans ses Etats des Temples au Soleil, avec une Maison de Vierges; de reconnoître les Incas pour Empereurs, & de vivre fidelement dans leur alliance. Alors Cupac-Yupanqui retira ses Troupes des Vallées; mais il se fit accompagner de Quismancu, qui souhaitoit d'ailleurs de saluer l'Inca Pachacutec. En faveur du Dieu Pachacamac, Quismancu reçut de l'Inca des distinctions extraordinaires. Il entra dans Cusco avant les Curacas, & parmi les Princes du Sang, qui formoient le premier cortège de l'Empereur.

Les conquêtes de Pachacutec furent considérables, par le nombre des Provinces & par leur étendue. Mais pendant que ses Armées faisoient de si glorieux progrès, il apportoit tous ses soins à faire cultiver les Arts dans son Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais; il fonda des Académies; il fit creuser des Canaux; enfin, il fut joindre à l'amour de la gloire, celui du bien public. Il eut plusieurs Enfans de *Mama-Huarcu*, son Epouse légitime; & plus de trois cens, de ses Concubines.

L'Inca *Yupanqui*, Fils & Successeur de Pachacutec, suivit les maximes de ses Ancêtres. Il visita son Empire, il écouta les plaintes, il rendit justice à ses Sujets. Mais il fut moins heureux que ses Prédécesseurs, dans ses entreprises militaires. Ce fut lui néanmoins qui tenta le premier la conquête du Chili, après avoir découvert un chemin pour traverser le vaste Désert qui sépare le Chili du Pérou; & la résistance, qu'il trouva dans quelques Provinces guerrières, ne l'empêcha point d'obtenir que les Loix & la Religion des Incas y fussent observées. Il renonça enfin au projet de conquérir, pour s'occuper uniquement du soin de faire régner la justice & d'embellir ses Etats. On lui doit l'origine de la fameuse Forteresse de Cusco, dont la grandeur & la disposition ne se font pas moins admirer, que la prodigieuse grosseur des pierres. Les secours, qu'il répandoit continuellement sur les Pauvres, lui firent obtenir le surnom de compâtissant. *Mama-Chimpu-Oello*, sa Femme, lui donna plusieurs Enfans [dont l'aîné se nommoit *Tupac-Yupanqui*]; & l'on en compte environ deux cens cinquante de ses Concubines.

Le nom de *Tupac*, ajouté à celui de cet Inca, signifie *éclatant*. Aussi ses vertus parurent-elles éclipses celles de tous ses Prédécesseurs. L'administration de la Justice & les soins du Gouvernement firent son premier objet: cependant, pour ne pas dégénérer du caractère conquérant de ses Ancêtres, il se signala par quatre expéditions, qui aggrandirent beaucoup l'Empire. Son bonheur fut mêlé de quelques disgrâces. Les Peuples de la Province, qui se nomme aujourd'hui *Puertovejo*, lui ayant fait demander des Gouverneurs pour les civiliser, il eut le chagrin d'apprendre que ces Barbares avoient massacré ceux qu'il leur avoit envoyés. D'autres occupations ne lui permirent pas d'en tirer vengeance; mais, en mourant, il en fit un devoir à son Successeur. Il tenta la conquête du Royaume de Quito, à laquelle divers obstacles l'obligèrent aussi de renoncer. *Huayna-Capac*, son Fils aîné, auquel il abandonna le commandement de ses Troupes, la poussa plus heureusement; & dans une guerre de trois ans, il se rendit maître de

DESCRIPTION
DU PEROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

YUPANQUI.

TUPAC-YU-
PANQUI.

DESCRIPTION
DU PEROU.

ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

HUAYNA-
CAPAC.

ce grand Pays, dont le Roi mourut de tristesse ou de frayeur. La mémoire de Tupac-Yupanqui demeura si chère à ses Peuples & à sa Famille, qu'on lui donna le surnom de *Tupac-Yaya*, c'est-à-dire *Pere éclatant*. Il laissa de *Mama-Oello*, sa Sœur & sa Femme, cinq Fils, outre le Prince héréditaire; & beaucoup d'autres Enfants, de ses Concubines.

Huayna-Capac, dont le nom signifie *riche en vertus*, succéda tranquillement à son Pere. On vante une chaîne, qu'il fit fabriquer au commencement de son regne, pour célébrer le jour où l'on devoit imposer un nom & couper les cheveux à son Fils aîné. Elle étoit d'or, de la grosseur du poignet. Garcilasso assure qu'elle avoit environ trois cens cinquante pas de long (1), & qu'elle servoit dans les Fêtes solennelles à la danse des Incas, qui la tiroient ou la lâchoient, suivant certaine mesure. *Huayna-Capac* ajouta plusieurs Provinces à l'Empire, entre lesquelles se trouverent des Nations barbares que son Pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer; & tous ceux, sur qui le sort tomba, reçurent la mort. La Nation de *Huancavilla* étant la plus coupable, il ordonna que pour conserver le souvenir de sa perfidie, ses Curacas & les principaux Habitans du Canton s'arracheroient, de Pere en Fils, deux dents de la mâchoire supérieure & deux de l'inférieure. Ensuite il porta ses armes jusques dans l'île de Puna, dont le Souverain, nommé *Tumpalla*, feignit de le recevoir pour Maître: mais à peine *Huayna-Capac* fut-il retourné sur la Côte, que ce perfide fit main-basse sur un grand nombre d'Incas & d'autres Seigneurs, qui n'avoient pas encore quitté l'île. Cette nouvelle frappa si vivement le Monarque, qu'il s'imposa un deuil profond & lugubre: ce tems fut employé à faire venir de nouvelles forces; & lorsqu'il fut expiré, les Traîtres furent punis avec la dernière rigueur.

Dans le soulèvement d'une autre Province, il se préparoit à faire un autre éclat de justice, lorsqu'une ancienne Concubine de son Pere, qui s'y étoit retirée, vint lui demander grace, pour les Rebelles, accompagnée de quantité d'autres Femmes. Non-seulement il se laissa toucher par leurs larmes, mais il remit la distribution des grâces à la *Mamacuna*, & la fit accompagner par quatre Incas, Freres & Fils de cette Femme, pour rétablir l'ordre & l'observation des loix dans la Province. Les Vallées voisines de *Manta* firent partie de ses conquêtes. Plus loin, il trouva des Nations si stupides, nommées les *Saramissus* & les *Passaus*, qu'il renonça au dessein de les conquérir. Garcilasso lui fait dire, dans le mépris qu'il conçut pour leur barbarie: *Retirons-nous; des hommes de cette espece ne méritent pas de nous avoir pour Maîtres (m)*. Il ordonna que ces deux Contrées servissent de bornes à l'Empire.

Un nouveau soulèvement, dans la Province de *Carangut*, où tous ses Gouverneurs & ses Officiers furent massacrés, lui fit oublier encore une fois sa modération naturelle. On prétend néanmoins que ce ne fut qu'après avoir fait offrir leur grace aux Rebelles, & que leur mépris pour cette offre acheva de l'irriter: mais s'étant mis à la tête de son Armée, il tailla ses Ennemis en pieces, & ravagea leur Pays. Ensuite, ayant fait rassembler

(1) Liv. IX. chap. 1.

(m) Même Livre, chap. 8.

tous les Prisonniers qu'on avoit gardés par son ordre, il leur fit couper la tête, & jeter les corps dans un Lac voisin de cette Province. C'est de cette terrible vengeance, que le Lac a pris le nom d'*Tahuarcocha*, qui signifie *Lac de sang*.

HUAYNA-CAPAC eut de *Mama-Raya-Oello*, sa seconde Femme, *Huascar-Inca*, son Successeur; & d'une troisieme, nommée *Mama-Runtu*, Fille de son Oncle, il eut *Manco-Inca*, qui fut aussi Empereur du Pérou après l'arrivée des Espagnols. D'une de ses Concubines, Fille du Roi de Quito, il eut *Atahualpa*, pour lequel sa tendresse fut si vive, qu'il lui laissa le Royaume de Quito & quelques autres Provinces. Huayna-Capac étoit dans son Palais, lorsqu'il apprit qu'on avoit vu sur la Côte un Navire d'une forme singulière, & conduit par des Hommes d'une figure tout-à-fait étrangère. Il en eut d'autant plus d'inquiétude, que divers prodiges avoient annoncé l'approche de quelque événement extraordinaire, & que tous ses Peuples étoient persuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sa mort ayant suivi de près, il ne fit plus difficulté de déclarer, en expirant, que cette prédiction, dont le Public n'avoit encore que des idées vagues, portoit qu'après douze regnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue, qui assujettiroit l'Empire; que le douzieme regne étant accompli dans sa personne, il ne doutoit pas que ces Etrangers, qu'on avoit vus, ne fussent la Nation annoncée par Viracocha, & que pour obéir au Soleil son Pere, il ordonnoit qu'ils fussent reçus avec autant de soumission que de respect. Cet ordre, & l'attente des Péruviens, expliquent tout ce qu'on a pu trouver d'obscur dans les premieres circonstances de la Conquête (n).

QuoIQUE le nom du treizieme Inca fût proprement *Inicufi-Hualpa*, qui signifie *Soleil de joie*, il prit celui d'*Huascar*, en mémoire de la fameuse chaîne d'or, que son Pere avoit fait faire à son occasion. On a vu que, regrettant d'avoir cédé le Royaume de Quito à son Frere *Atahualpa*, & souhaitant du moins qu'il ne le conservât qu'à titre de Vassal, il prit les armes avec si peu de succès, qu'il fut vaincu & fait Prisonnier dans une sanglante bataille. *Atahualpa* voulut user de sa fortune, pour monter sur le trône du Pérou; mais en étant exclu par les loix de l'Empire, qui ne donnoient la couronne qu'aux Princes légitimes du Sang Royal, il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance, en se défaisant de tous les Incas. Sous divers prétextes, il en rassembla un grand nombre, qu'il fit massacrer, sans distinction d'âge ni de sexe. Le reste fut poursuivi dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore à l'arrivée des Espagnols. Il seroit inutile de répéter ce qu'on a lu dans un autre Article: mais *Atahualpa* n'ayant pas manqué de prendre la frange rouge, lorsqu'*Huascar* fut tombé entre ses mains, on compte son regne pour le quatorzieme des Incas. Ceux, à qui les Espagnols affectèrent de donner le même rang après lui, vécurent dans leur dépendance, & méritent si peu le nom d'Empereurs, que M. d'Ulloa nomme Charles-Quint pour quinzieme Souverain du Pé-

DESCRIPTION
DU PÉROU.
ORIGINE DES
INCAS ET DE
L'EMPIRE.

HUASCAR, ou
INTICUSI-
HUALPA.

ATAHUAL-
LIPA.

XIV & XVe.
Rois du Pé-
rou.

(n) Voyez la Relation de la Conquête, Tom. XIX. p. 40 & suiv.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

rou (e). Dans ce nouvel ordre, le cours de la succession n'est pas obscur jusqu'à aujourd'hui.

(e) Tom. II. p. 248. Il le qualifie premier Roi d'Espagne du nom, Empereur d'Allemagne, & quinzième Roi du Pérou.

§. II.

*Chronologie des Viceroyaux du Pérou.*CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.I.
Dom François
Pizarre.II.
Vaca, ou Baca
de Castro.III.
Blasco Nuñez
de Vela.IV.
Pedro de La
Gasca.V.
Antonio de
Mendoza.VI.
André Hur-
tado de Men-
doza.

Mais, pour ne rien supprimer de curieux & d'instructif, nous emprunterons de M. Frezier (a) & de M. d'Ulloa (b) celle des Viceroyaux, depuis la Conquête. Remarquons néanmoins que ce titre ne convient pas exactement à quelques-uns des premiers, puisqu'ils n'en furent point honorés dans leurs Commissions. Aussi M. d'Ulloa ne leur donne-t-il que celui de Gouverneurs. Après le récit qu'on a fait de leurs actions, il suffit ici de les nommer.

FRANÇOIS PIZARRE avoit obtenu de la Cour, dès l'année 1528, c'est-à-dire deux ans avant la Conquête, le titre d'Adelantado Major, & celui de Gouverneur & Capitaine Général de tous les Pays qu'il pourroit découvrir & conquérir dans cette partie de l'Amérique. En 1538, il fut décoré du titre de Marquis de *Los Charcas* & d'*Atabillas*. Etant mort le 26 Juin 1541, on peut dire qu'il gouverna près de treize ans.

VACA, ou Baca de Castro, son Successeur, arrivé au Pérou avant sa mort, ne gouverna qu'environ trois ans, jusqu'au débarquement de Blasco Nuñez de Vela, qui vint lui succéder en 1544.

BLASCO NUÑEZ DE VELA, revêtu des titres de Gouverneur, Capitaine Général, Viceroy du Pérou, & de Premier Président de l'Audience Royale de Lima, fut tué en 1545, à la Bataille de Quito.

ON ne donne aucun rang à Gonzale Pizarre, qui n'obtint un Gouvernement passager, que par la violence des armes, ou du moins par une élection forcée; mais Pedro de la Gasca, nommé en 1546 Gouverneur, Capitaine Général du Pérou, & Président de l'Audience de Lima, arriva dans le Pays en 1547, fit trancher la tête à Gonzale Pizarre en 1548, & gouverna jusqu'en 1550, qu'il résigna toute son autorité à l'Audience royale.

IL eut pour Successeur, en 1551, sous le titre de Viceroy, Dom Antonio de Mendoza, qui étoit auparavant Gouverneur de la Nouvelle Espagne, & dont les grandes qualités faisoient espérer un Gouvernement fort heureux: mais sa mauvaise santé l'obligea de l'abandonner aussi à l'Audience royale. Il mourut l'année suivante, le 21 de Juillet; & sa mort fut suivie d'une guerre sanglante entre les restes des premiers Conquêteurs, qui dura trois ans entiers, jusqu'à l'arrivée du troisième Viceroy.

ANDRÉ HURTADO DE MENDOZA, Marquis de *Castete*, arriva au Pérou, le 6 Juillet 1555, avec le titre de sixième Gouverneur, Capitaine Général, troisième Viceroy, & quatrième Président de l'Audience de Lima. Charles-Quint ayant renoncé, l'année suivante, au Trône d'Espagne, en faveur de

(a) En Appendix, à la fin de sa Relation (b) Tom. II. de son Voyage au Pérou, pp. 249. & suiv.

son Fils, le nouveau Viceroy fit la cérémonie de prendre possession du Pérou au nom de Philippe II. Ensuite, voyant que les derniers troubles étoient venus des prétentions d'un grand nombre d'Espagnols, qui ne croyoient pas leurs anciens services dignement récompensés, il prit le parti d'envoyer les principaux en Espagne, au nombre de trente-sept, pour faire leurs plaintes à la Cour. Son espérance étoit de rétablir la paix, en éloignant les Factieux; mais le Roi n'approuvant point cette rigueur, pour de braves Officiers qui avoient fait tant d'honneur à l'Espagne, les renvoya, au contraire, comblés d'honneurs & de présens, avec ordre au Viceroy de donner aux uns de nouvelles terres, aux autres des Gouvernemens; & ce Seigneur entra dans les vues de son Maître, avec si peu de regret aux siennes, qu'il se fit aimer de ceux-mêmes dont il s'étoit d'abord attiré l'averfion.

Il résolut ensuite de tirer, des Montagnes de Vilcapampa, le Prince *Sayry-Tupac*, Fils aîné de Manco Inca, dont on a rapporté la fuite & la mort. Le crédit des Indiennes du Sang royal, qui vivoient tranquilles à Cusco, fut employé à cette grande entreprise; sur-tout celui de la Coya *Béatrix*, Tante du Prince, que son nom fait juger Chrétienne, & mariée peut-être à quelque Espagnol. Sa négociation fut heureuse. *Sayry-Tupac Inca*, qui étoit encore jeune, se laissa persuader de la suivre à Lima, où le Viceroy lui assigna une médiocre portion de terre, & des Indiens pour la cultiver: triste sort d'un Prince, dont les Ancêtres avoient possédé des Etats si vastes. Il demanda la liberté d'aller à Cusco, & le Viceroy y consentit. Les caresses qu'il y reçut des Espagnols, le déterminèrent à se faire baptiser, avec la Coya *Cusi-Huarcay*, son Epouse, petite Fille d'*Huascar Inca*. Cependant, après avoir visité la Forteresse & les Mines du Palais de ses Ancêtres, il se retira dans la Vallée d'*Yucay*, où il mourut trois ans après. Une Fille unique, qu'il laissa de son mariage, fut mariée à *Dom Martin Garcia Oñez de Loyola*, de qui descendent les Marquis d'*Oropesa* & d'*Alcañizas*.

La mort du Viceroy eut une cause assez singulière; son Successeur lui ayant refusé le titre d'Excellence, il en conçut un chagrin si vif qu'il en mourut, avant même que d'avoir quitté le Gouvernement.

Dom Diego de Zuniga, Comte de *Nieva*, quatrième Viceroy, fit son entrée à Lima le 17 d'Avril 1561. Son Gouvernement fut court. On le trouva mort dans son Palais, l'année suivante, avec tous les indices d'une mort violente. L'Audience & les autres Tribunaux se dispensèrent d'approfondir cet événement, dans la crainte de découvrir quelque odieux mystère, qui fût capable de renouveler les troubles.

Le Licentié *Lope Garcia de Castro* étoit Membre du Conseil royal des Indes, lorsqu'il fut nommé Gouverneur du Pérou & Président de l'Audience, sans être honoré du titre de Viceroy. Le principal objet de sa Commission étoit de faire des recherches sur la mort du Comte de *Nieva*: mais n'étant arrivé à Lima que le 22 de Septembre 1564, tous ses soins ne purent le faire retomber sur les traces de cet attentat. Ce fut sous son Gouvernement qu'on découvrit les fameuses Mines de vif-argent de *Guanca-Belica*, & qu'on vit pour la première fois, en 1567, arriver des Jésuites au Pérou.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

Sayry-Tupac Inca, Fils de *Manco*, se soumet aux Espagnols.

Il embrasse le Christianisme.

Sa Postérité.

Mort singulière du Viceroy.

VII.
Diego de Zuniga.

VIII.
Lope Garcia de Castro.

DESCRIPTION
DU PEROU.

CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

IX.
François
de Tolède.
La race des
Incas eût
cruellement
extirpée.

DOM François de Tolède, de la Maison d'Oropesa, nommé pour succéder à Castro avec le titre de Viceroy, de Gouverneur, Capitaine Général, & de Président de l'Audience, fit son entrée à Lima le 26 Novembre 1569. Les deux premières années de son administration furent employées aux nécessités du Gouvernement.

EN 1571, il forma le dessein de tirer des Montagnes de Vilcapampa l'Inca *Tupa-Aimano*, Fils de Manco Inca, & Frere de Sayry-Tupac, qui n'ayant point eu d'Enfans mâles, lui avoit laissé ses droits à l'Empire. Le Viceroy n'employa d'abord que des voies douces. Ses offres furent rejetées, sous prétexte qu'il y avoit peu de fond à faire sur les promesses des Espagnols; que Sayry-Tupac s'étoit mal trouvé d'y avoir pris confiance; qu'à peine avoit-il obtenu de quoi vivre, & qu'on doutoit même si sa mort avoit été naturelle. M. d'Ulloa observe que ce soupçon n'étoit fondé sur aucune preuve; mais, *qu'il en soit*, dit-il, le Viceroy, ferme dans sa résolution, envoya quelques Troupes, sous la conduite de ce même Loyola, qui avoit épousé la Fille de Sayry-Tupac, & força le malheureux Inca de se rendre à sa discrétion. Il fut conduit à Cusco, avec quelques Indiens qui lui étoient demeurés fideles. Son espérance étoit d'obtenir du moins, comme son Frere, une honnête subsistance; elle fut cruellement trompée. Le Viceroy, qui s'étoit rendu exprès à Cusco, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis, & le condamna au dernier supplice. Ce malheureux Prince souffrit la mort avec une grandeur d'ame digne de sa naissance, & qui le fit regretter des Espagnols mêmes. Avant l'exécution, il reçut le baptême avec le nom de *Philippe*. La cruauté du Viceroy ne s'en tint point à ces bornes. Sur de vaines accusations, il fit périr successivement tout ce qui restoit du sang des Incas, sans excepter même les Métifs; & la race en fut entièrement détruite, à la réserve de quelques Enfans Espagnols, qui en sortoient par leur Mere. On nous assure, à la vérité, que cette horrible tragédie ne fut point approuvée du Roi d'Espagne. En 1581, lorsque le Viceroy, rappelé à la Cour, s'attendoit à de grandes récompenses, pour avoir délivré sa Nation d'inquiétude, en extirpant toute la Race royale des Incas, il fut mal reçu du Roi, qui lui ordonna de se retirer dans ses Terres, en lui disant „qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le Bourreau „ des Rois, mais pour aider les Malheureux dans leur infortune”. Ce reproche fut un coup de foudre, & lui causa un serrement de cœur, qui le mit en peu de jours au tombeau (c). Loyola ne fit pas une fin plus heureuse, quoiqu'ayant d'abord été récompensé par son mariage avec l'Héritière de Sayry-Tupac, cette fortune lui eût servi de degré pour s'élever au Gouvernement du Chili. Il y fut bientôt assassiné par les Indiens d'Arauco, dans une Maison de Campagne, où il s'étoit retiré sans défiance.

Ce fut pendant l'administration de François de Tolède, que les deux Tribunaux de l'Inquisition & de la Croisade furent établis à Lima, & que le Chevalier Drake porta ses ravages dans la Mer du Sud.

DOM

(c) Ulloa, *ubi sup.* p. 277.

Cette barbarie est déap-
prouvée du
Roi d'Espa-
gne.

DOM MARTIN HENRIQUEZ, Fils du Marquis d'*Alcanizas*, & sixieme Viceroy du Pérou, avec tous les autres Titres, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut revêtu de cette nouvelle dignité. Il fit son entrée à Lima, le 23 de Septembre 1581. Sa mort, arrivée le 15 de Mars 1583, fit passer le Gouvernement à l'Audience jusqu'à l'arrivée d'un Successeur.

On ne verra plus de Gouverneurs, en qui tous les Titres ne soient réunis. Dom Fernando de *Torres y Portugal*, Comte de *Villar-don-Pardo*, nommé après Henriquez, ne fit son entrée à Lima que le 30 Novembre 1586. Cette année fut glorieuse pour la Capitale du Pérou, par la naissance de *Sainte Rose*, dont la vertu éclata dans la même Ville; pendant que celle de *Saint Toribio*, un de ses Archevêques, n'y causoit pas moins d'admiration.

L'ADMINISTRATION précédente n'ayant duré qu'environ trois ans, Dom Garcia Hurtado de *Mendoza*, Marquis de *Cañete*, qui avoit été Gouverneur du Chili, pendant que son Pere étoit Viceroy du Pérou, vint remplir une dignité familière à la Race, le 8 Janvier 1590. Son premier soin fut d'équiper trois Vaisseaux, pour faire chercher les fameuses Iles de Salomon, dont on avoit eu quelque connoissance au Pérou. Le commandement de cette Escadre fut donné à l'Adelantado *Alvaro de Mendoza*, qui les découvrit (d) entre les paralleles de six à quatorze degrés de Latitude Australe. Il débarqua dans la plus grande, après en avoir reconnu six, entre un grand nombre de petites. Elles étoient habitées; mais il n'y trouva point d'or ni d'argent, quoiqu'on eût publié que ces précieux métaux y étoient en abondance.

Ce fut sous ce Viceroy & par ses soins, que le droit d'*Alcavales*, ou des Gabelles, fut établi au Pérou, & que le Commerce de Merceries entre le Pérou & la Nouvelle Espagne fut défendu, parce que celui du Pérou commençoit à souffrir, de l'introduction des Marchandises de la Chine par cette voie. Il fut seulement permis d'envoyer aux Ports de *Realejo* & de *Sonsonate* deux Vaisseaux, qui pouvoient revenir chargés de celles de la Nouvelle Espagne, avec une entière exclusion de tout ce qui venoit de la Chine. Garcia Hurtado, étant retourné en Espagne, y mourut presque en arrivant (e).

DOM LOUIS DE VELASCO, Marquis de *Salinas*, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut nommé à la Viceroyauté du Pérou. Son entrée à Lima se fit le 24 Juillet 1596. La Côte fut infestée, pendant son administration, par Olivier van Noort & d'autres Pirates Hollandois. Philippe II. étant mort dans cet intervalle, le Marquis de Salinas fut renvoyé à Mexico pour gouverner la Nouvelle Espagne.

A l'avènement de Philippe III. au Trône d'Espagne, Dom Gaspard de *Zuniga y Azevedo*, Comte de *Monterey*, reçut ordre de quitter la Viceroyauté du Mexique, pour aller prendre celle du Pérou. Il ne vécut gueres plus d'un an; & dans l'intervalle, Pedro Fernandez de *Quiros* entreprit la découverte des Terres Australes de la Mer du Sud. Il paroît que les

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

X.
Martin Henriquez.

XI.
Fernando de
Torres y
Portugal.

XII.
Garcia Hurtado de Mendoza.

XIII.
Louis de Velasco.

XIV.
Gaspard de Zuniga y Azevedo.

(d) C'est de quoi l'on doute encore.

(e) On a la vie, écrite par Christophe Suarez de Figuerra.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

XV.

Juan de Mendoza y Lima.

Iles qu'il découvrit sont celles qui sont situées près du Capricorne, au nombre d'environ treize, depuis les cinquante degrés jusqu'aux soixante-dix, à l'Occident du Méridien de Lima.

C'EST encore de la Viceroyauté du Mexique, qu'on voit passer Dom Juan de Mendoza y Lima, Marquis de Montes-Claros, à celle du Pérou. Il y fut reçu le 21 Décembre 1607. La Junte générale du Commerce de ces Contrées fut établie sous son administration. En 1609, la Cour ordonna que tous les Bénéfices à charge d'ames, des Evêchés du même Pays, s'obtiennent par concours, mais à la nomination des Vicerois & des Gouverneurs de Provinces, qui choisiroient un Sujet entre les trois qui seroient proposés par les Evêques. Elle défendit pour jamais le Service personnel des Indiens, comme la principale cause de leur diminution.

XVI.

François de Borja y Arragon.

EN 1615, année de la découverte du Détroit de le Maire, le Prince d'Esquilache, Dom François de Borja y Arragon, fut reçu dans la dignité de Viceroi, le 18 Décembre. La découverte de Jacques le Maire fit envoyer en 1617, le Pilote Jean Morel, avec deux Caravelles, pour reconnoître son Détroit; & ces observations furent continuées jusqu'en 1620, par d'autres Navigateurs, Espagnols & Portugais, qui étant passés dans la Mer du Sud par le Détroit de le Maire, qu'ils nommerent *Détroit de Saint Vincent*, revinrent dans la Mer du Nord par le Détroit de Magellan.

La mort de Philippe III, dont on reçut la nouvelle au Pérou avant la fin de 1621, fit partir le Prince d'Esquilache pour retourner en Espagne, en laissant l'administration à l'Audience Royale.

XVII.

Fernandez de Cordoue.

LE premier Viceroi, sous Philippe IV, fut Dom Diego Fernandez de Cordoue, Marquis de Guadalcázar, qui fit son entrée à Lima, le 25 Juillet 1622. Les Côtes du Pérou furent infestées par les Pirates Hollandois; & la résistance, qui les obligea de retourner en Europe, fit beaucoup d'honneur au Viceroi.

XVIII.

Louis Jérôme Fernandez de Cabrera.

DOM Louis Jérôme Fernandez de Cabrera, Comte de Chinchon, Ministre d'Etat & de Guerre, fit son entrée à Lima le 14 Janvier 1629. L'année suivante, cette Capitale essuya, le 27 de Novembre, un furieux tremblement de terre. En 1638, une Flotte de Pirogues Portugaises remonta le Marañon, sous la conduite de Pedro Texeira, dont l'expédition entrera dans un Article de cet Ouvrage.

XIX.

Pedro de Toledo y Leva.

DOM Pedro de Toledo y Leva, Marquis de Mancera, nouveau Viceroi, fut reçu le 18 Décembre 1639. Il fit faire, au Callao, les Fortifications qu'on a décrites dans un autre Article, & qui ont subsisté jusqu'au dernier tremblement de terre. L'Artillerie de bronze, dont elles étoient munies, avoit été fondue sous ses yeux. Le Chili lui dut aussi celles de Valdivia & de Valparaíso.

XX.

García Sarmiento de Soto-Mayor.

EN 1648, Dom García Sarmiento de Soto-Mayor fut tiré de la Viceroyauté du Mexique, pour aller remplir la même dignité au Pérou. Il en prit possession le 20 Septembre de la même année; & le 24 Février, 1655, il remit le Gouvernement à son Successeur. La communication du Pérou avec l'Espagne étant interrompue par les Anglois, il mourut à Lima dans l'intervalle.

Dom Louis *Henriquez de Guzman*, Comte d'*Alya de l'île*, Grand d'Espagne, & le premier de ce rang que la Cour ait envoyé au Pérou, étoit auparavant Viceroy de la Nouvelle Espagne, & fit son entrée à Lima le 24 Février 1655.

Il eut pour Successeur, en 1661, Dom Diego de *Benavidez y la Cueva*, Comte de *Sant-Estevan del Puerto*, dont l'administration fut troublée par divers soulèvemens. Il mourut à Lima, le 16 de Mars 1666, & l'Audience demeura chargée du Gouvernement.

En 1667, sous le regne de Charles II, qui avoit commencé en 1665, Dom Pedro *Fernandez de Castro*, Comte de *Lemos*, fut nommé Viceroy du Pérou. Il employa la rigueur pour y rétablir la paix. Entre plusieurs Personnes de distinction qu'il condamna au supplice, on nomme *Salcedo*, riche Particulier, auquel on ne connoissoit pas d'autre crime que de posséder une Mine abondante, & d'user fort noblement de ses richesses. Un Espagnol pauvre, qui arrivoit au Pérou, étoit sûr de trouver du secours chez *Salcedo*. On assure même qu'il permettoit à ceux qui recouroient à lui, d'entrer dans la Mine, & d'y couper, pendant le tems qu'il leur accordoit, tout l'argent qu'ils y pouvoient trouver, en laissant au sort la mesure de son aumône. Cette générosité ne manqua point d'attirer chez lui un grand nombre d'indigens, dont la mauvaise conduite fournit un prétexte pour le perdre. Mais ce qui paroît surprenant, dans un récit aussi sérieux que celui de M. d'Ulloa, c'est que le jour même de sa mort, lorsque le Viceroy comptoit d'en tirer avantage en usurpant la Mine, une grosse source d'eau, qu'on y vit sortir tout d'un coup, la rendit inaccessible aux Ouvriers; & tous les efforts qu'on a faits depuis n'ont pu vaincre cet obstacle. Cependant on se flattoit, en 1744, lorsque M. d'Ulloa quittoit le Pérou, que plusieurs Personnes riches, qui s'étoient réunies dans cette vue, réussiroient plus heureusement. En 1670, le P. *Muscardi*, Missionnaire Jésuite chez des Indiens idolâtres qui habitent entre le Pays des *Aranjuez* & le Détroit de Magellan, entreprit de découvrir la Ville des *Cesars*, bâtie, dit-on, par le Capitaine Sébastien d'*Arguello*, qui fit naufrage sur la Côte du Détroit; mais toutes ses recherches ne purent même vérifier l'existence de cette Ville. La mort du Viceroy, arrivée en 1672, laissa le Gouvernement à l'Audience royale.

La Viceroyauté du Pérou fut remplie, en 1674, par Dom Baltazar de la *Cueva Henriquez*, Marquis de *Castelar*, qui fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1674. Sur le soupçon d'avoir favorisé le Commerce illicite de la Chine, il fut rappelé, quatre ans après, avec ordre de remettre le Gouvernement à l'Archevêque de Lima.

Ce Prélat, nommé Dom Melchior de *Linnan y Cisneros*, gouverna trois ans, avec l'embarras de se défendre contre Jean *Guerin* & Barthélemi *Cheap*, Pirates Anglois.

Dom Melchior de *Navarre Rocaful*, Duc de la *Palata*, Prince de *Massa*, vint le délivrer d'un soin si peu convenable à sa Profession, en prenant les rênes du Gouvernement le 20 de Novembre 1681. La gloire de son administration fut d'avoir entouré Lima d'un mur de brique : mais l'ouvrage fut à peine fini, qu'il eut le chagrin de le voir renversé par deux tremblemens

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

XXI.
Louis Henriquez de Guzman.

XXII.
Diego de Benavidez y la Cueva.

XXIII.
Pedro Fernandez de Castro.

XXIV.
Baltazar de la Cueva Henriquez.

XXV.
Melchior de Linnan y Cisneros.

XXVI.
Melchior de Navarre Rocaful.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

de terre. On remarque, à l'honneur de ce Viceroy, qu'ayant pris querelle avec l'Archevêque, à l'occasion de quelque mécontentement qu'il avoit eu de la conduite des Curés, il fit, pour la défense de sa Cause, divers Ecrits pleins d'érudition. Dans son retour en Espagne, il fut attaqué, à Porto-Belo, d'une maladie funeste aux Etrangers, qui le mit au tombeau le 13 d'Avril 1691. Les Pirates Anglois, & les Flibustiers François, avoient causé beaucoup de mal au Pérou pendant son administration.

XXVII.
Melchior Por-
to Carrero.

Il y avoit deux ans que Dom Melchior *Porto Carrero*, Comte de *Moncloa*, & Commandeur de *Zara*, gouvernoit le Mexique, lorsqu'il fut nommé à la Viceroyauté du Pérou. Il fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1689. Jusqu'à lui, tous les Vaisseaux fabriqués aux Indes avoient été mal construits; il mit la Marine du Pérou sur un meilleur pié. En 1700, l'avènement de Philippe V, Fils de France, au Trône d'Espagne, lui donna l'avantage de proclamer ce Monarque dans les Provinces de son Gouvernement, & de commander sous ses ordres jusqu'en 1706, qu'il mourut à Lima.

XXVIII.
Manuel Omms
de Santa Pau.

Dom Manuel *Omms de Santa Pau*, de *Sentenana* & de la *Nuza*, Marquis de *Castel dos Rios*, Grand d'Espagne, ancien Ambassadeur aux Cours de France & de Portugal, prit possession de la Viceroyauté du Pérou le 7 Juillet 1707. Pendant son administration, quantité de Vaisseaux François fréquentoient la Mer du Sud, avec la liberté du Commerce dans tous les Ports. Cette faveur leur fut accordée, parce que dans un tems où l'Espagne n'avoit pas d'autre appui que la France, elle tiroit d'eux beaucoup de secours contre les Puissances unies. D'ailleurs, l'envoi des Galions étant alors interrompu, les Marchandises de l'Europe venoient au Pérou par cette voie. Le Viceroy mourut en 1710; mais une sage précaution de la Cour avoit pourvu à cet accident. On gardoit à l'Audience un ordre cacheté, par lequel Sa Majesté Catholique nommoit, pour lui succéder, les Evêques de Cusco, d'Arequipa & de Quito. Les deux premiers étant morts aussi dans l'intervalle, ce fut l'Evêque de Quito qui se trouva revêtu de cette importante dignité.

XXIX.
Diego La-
dron de Gue-
vara.

Il se nommoit Dom Diego *Ladron de Guevara*, & son entrée à Lima se fit le 30 d'Août de la même année. Les Vaisseaux François continuèrent d'être reçus au Pérou sous son administration; mais, pour conserver à l'Espagne les droits imposés sur les Marchandises étrangères, il exigea que les François qui faisoient traite vinssent étaler leurs Marchandises au Callao. C'étoit le moyen, non-seulement de faire cesser toutes les fraudes, mais encore de rassembler assez de Vaisseaux pour défendre Lima contre l'invasion des Anglois, dont cette Ville se croyoit menacée. Cependant cet ordre ne pût empêcher la continuation du Commerce clandestin; & d'un grand nombre de Navires François, il n'y en eut que trois qui profitèrent des offres du Viceroy. Après la paix d'Utrecht, l'entrée des Ports du Pérou leur fut interdite; & les Anglois obtinrent l'*Assiento* des Negres, c'est-à-dire le privilège exclusif de fournir tous les Negres dont les Espagnols ont besoin pour le travail des Terres & des Mines; à quoi l'on joignit le fameux Vaisseau de permission, qui a causé un préjudice extrême au Commerce d'Espagne, par l'abus continu des Anglois. La condescendance du Viceroy pour les

François fut désapprouvée à la Cour; & cette raison l'ayant fait dépouiller du Gouvernement en 1716, il mourut, en 1718, à Mexico, que sa curiosité lui avoit fait souhaiter de voir, après sa disgrâce.

Son Successeur fut l'Archevêque de Plata, Dom Diego *Marcello Rubio d'Auñon*, qui n'ayant été chargé de le remplacer qu'en attendant celui que la Cour avoit nommé, ne gouverna le Pérou que cinquante jours.

Il remit le Gouvernement à Dom *Carminé Caracciolo*, Prince de *Santo Bono*, Grand d'Espagne, qui arriva le 5 d'Octobre 1716. Tous les soins de ce nouveau Viceroi furent employés à troubler le Commerce des Vaisseaux François, qui n'avoit point encore cessé au Pérou, malgré les défenses de la Cour d'Espagne. Ce fut sous son administration, qu'elle établit, en 1718, un Viceroi dans la nouvelle Grenade, dont la Jurisdiction fut réglée depuis les confins du Royaume de Quito jusqu'à la Mer du Nord; & pour soutenir cette dignité, sans qu'il en coûtât trop au Trésor Royal, les Audiencias de Quito & de Panama furent supprimées. Elle fut d'abord remplie par Dom George de Villa-longa, alors Gouverneur de Callao, & Commandant des Armées du Pérou. Le Prince de Santo Bono obtint, en 1720, la permission de retourner en Espagne.

L'Archevêque de Plata fut rappelé aussitôt pour lui succéder, & prit une seconde fois les rênes du Gouvernement: mais la guerre des Indiens du Chili, qui commença par le meurtre d'un Capitaine Espagnol, dont ils envoyèrent, suivant leur usage, la main droite à tous leurs Alliés, pour les inviter à prendre les armes, causa tant de frayeur ou d'inquiétude à ce Prélat, que dans la plus grande chaleur des opérations militaires il abandonna la Viceroyauté pour se réduire au soin de son Diocèse.

Louis I, qui avoit succédé au Trône d'Espagne, après l'abdication du Roi son Pere, étant mort en 1724, après un regne de sept mois & dix-sept jours, Dom Joseph d'*Armendariz*, Marquis de *Castel Fuerte*, déjà nommé au Gouvernement du Pérou, y fut confirmé par Philippe V, aussitôt que ce Prince eut repris les rênes de la Monarchie Espagnole. Le Marquis s'attacha particulièrement à mettre les Mines en valeur, par des saignées pour en faire écouler l'eau. En 1732, une petite Flotte de Pirogues Portugaises, partie de la Ville du Para, remonta le Fleuve des Amazones, jusqu'à Napo, qu'elle remonta aussi, pour former un Etablissement & bâtir un Fort à l'embouchure de l'*Aguarico*. C'étoit entreprendre sur les Missions des Jésuites Espagnols, & par conséquent sur les droits de la Couronne d'Espagne. Le Supérieur de ces Missions protesta contre l'usurpation des Portugais, & porta ses plaintes à l'Audience de Quito, d'où elles passèrent au Viceroi du Pérou. Quelques Troupes, envoyées à la Rivière d'*Aguarico*, n'auroient pas eu de peine à déloger les Portugais de ce Poste, s'ils n'eussent pris volontairement le parti de se retirer: mais ce désistement ne fut pas de longue durée.

UNE affaire d'une autre nature devint l'occasion d'une guerre, dont la singularité demande un peu d'explication (f). L'Audience de *Chuquisaca* avoit

(f) Comparez ce récit, qui est tiré de M. d'Ulloa, avec celui de l'Historien du Paraguay, Liv. 17 & 18.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

XXX.
Diego Marcello Rubio
d'Auñon.

XXXI.
Dom Carminé
Caracciolo.

XXXII.
Diego Marcello Rubio
d'Auñon, une
seconde fois.

XXXIII.
Joseph d'Ar-
mendariz.

Guerre du
Paraguay.

DESCRIPTION
DU PEROU.
CHRONOLOGIE
DES
VICEROIS.

nommé pour Juge-Visiteur des Missions du Paraguay, Dom Joseph d'Antequera, Protecteur Fiscal des Indiens, & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara. Les Jésuites, Curés de ces Missions, refusèrent de consentir à sa visite, parce que leur honneur n'étoit point assez ménagé dans la forme de sa Commission. Ce refus lui fut signifié avec des politesses qui devoient le satisfaire. Mais il n'en publia pas moins, dans la Ville de l'Assomption, où il s'étoit déjà rendu, qu'aucune opposition ne seroit capable de l'arrêter. Une déclaration si brusque forma deux partis, l'un en faveur des Jésuites, l'autre pour l'exécution des ordres de l'Audience. La discorde s'étant répandue dans les lieux voisins, on vit bientôt en campagne deux petites Armées, qui se battirent avec beaucoup de furie. L'action fut très sanglante; Antequera, que l'Audience avoit envain rappelé, fut toujours à la tête de ses Partisans, & n'en fut pas moins défait par ceux des Jésuites. Sur de nouvelles Lettres de rappel, il prit le parti de retourner à Chuquisaca, pour y justifier sa conduite. On l'accusa d'avoir eu dessein de se faire Roi du Paraguay. La vérité de ses intentions paroît d'autant plus difficile à pénétrer, que suivant le récit de M. d'Ulloa, les attaques & les défenses contenoient 5000 feuilles d'écriture. Un ordre du Viceroi le fit conduire à Lima, où plusieurs années furent employées à l'instruction de son Procès. Enfin, le Conseil des Indes ayant pressé le Viceroi de finir cette affaire, les opinions se trouverent partagées dans son Tribunal. Des quatre Auditeurs Royaux, deux condamnèrent Antequera sans appel; un troisième fut d'avis de le renvoyer devant le Conseil des Indes; & le quatrième refusa de le juger, sous prétexte que le tems lui avoit manqué pour l'examen des Pièces. Le Viceroi s'étant joint aux deux premiers, on dressa la Sentence, qui condamnoit Antequera à perdre la tête, & Dom Joseph de Mena, son Lieutenant, au gibet. Tout ce qu'il y avoit de Personnes distinguées à Lima, demandèrent grace pour les Coupables, ou du moins la liberté de l'appel au Conseil des Indes. La Populace, plus emportée dans sa faveur, témoigna hautement qu'elle étoit résolue de s'opposer à l'exécution du Jugement. Mais le Viceroi fut inexorable; & craignant néanmoins les obstacles dont on le menaçoit, il fit venir secrètement quelques Troupes du Callao, pour renforcer la Garnison de Lima. Ensuite, ayant ordonné aux Officiers de faire tirer sur Antequera, au moindre mouvement qu'on feroit pour l'enlever, il fixa le jour de l'exécution. Ce fut le 5 Juillet 1731. Les deux Coupables furent conduits à l'échaffaut, dressé sur la grande Place, qui se trouva remplie d'une foule de Peuple. Un Particulier eut l'audace de s'avancer, & de crier trois fois, *grace*. Ce cri fut répété par des milliers d'Habitans, & sembloit annoncer d'autres entreprises. Mais les Soldats, qui conduisoient Antequera, firent feu sur lui; & de la même décharge ils tuèrent deux Cordeliers, qui assistoient aux derniers momens de sa vie. A ce bruit, le Viceroi sortit de son Palais, & prit le cheval d'un de ses Gardes, pour se rendre plus promptement sur la Place: mais sa présence ne faisant qu'irriter le Peuple, qui commençoit à s'armer de pierres, & de tous les instrumens de la fureur, il ordonna aux Troupes de tirer sur la foule. Quelques-uns furent blessés, mais il n'en coûta la vie à personne; & cette fermeté ayant

éloigné les plus séditeux ; Ména fut exécuté sans aucune opposition. Philippe V, informé de cet événement, approuva la conduite du Viceroy ; & loin d'écouter les plaintes des Cordeliers sur la mort de leurs Confreres, il fit faire des réprimandes à leur Chapitre, pour avoir osé demander raison d'un accident qui ne pouvoit être attribué qu'au hazard.

Cet exemple de sévérité rendit le Marquis de Castell Fuerte si terrible, que son nom seul arrêta les extorsions & soutint la Justice, pendant le reste de son Gouvernement.

IL le remit, au mois de Février 1736, à Dom Antonio de Mendoza, Marquis de *Villa-Garcia*. Ce fut dans cette année que les Mathématiciens de France & d'Espagne, envoyés pour la mesure des Degrés terrestres, près de l'Equateur, arriverent à Quito. Deux fameuses guerres donnerent un autre éclat au nouveau Gouvernement ; celle des Anglois, qui produisit les vaines entreprises de l'Amiral Vernon, suivies des brigandages plus heureux de l'Amiral Anson ; & celle des Indiens du Chili, dont l'opiniâtreté ne causa pas peu d'embarras aux Espagnols. Ce que la seconde eut de plus remarquable, c'est la politique du Chef des Rebelles, qui, pour faire entrer dans ses intérêts les Indiens convertis, comme les Idolâtres, publioit qu'il ne vouloit pas d'autre Religion que le Christianisme, promettoit d'établir des Ecoles pour instruire ses Partisans dans les Sciences, & de faire donner les Ordres sacrés à ceux qui se sentiroient de la vocation pour l'Etat Ecclésiastique, envoya même une Ambassade aux Espagnols, pour leur demander des Jésuites, & faisoit toujours porter une Croix au milieu de son Armée, avec une Image de la Sainte Vierge. Cette ruse eut d'abord quelque succès ; mais elle fut découverte, & la guerre n'en devint que plus furieuse. Ces Barbares n'avoient pas encore quitté les armes en 1744, lorsque les Mathématiciens Espagnols mirent à la voile pour retourner en Europe.

LE Marquis de *Villa-Garcia*, ayant remis le Gouvernement à son Successeur en 1745, mourut de maladie, le 15 Décembre 1746, à bord du Vaisseau François l'*Hector*, qui le ramenoit en Espagne. Lima lui est redevable d'une belle Statue équestre de Philippe V, placée sur le Pont de la Riviere de Rimac, par lequel on entre dans cette Ville.

DOM Joseph *Manfó y Velasco*, Comte de *Superunda*, Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & Lieutenant Général des Armées d'Espagne, dernier Viceroy dont je trouve le nom, succéda au Marquis de *Villa-Garcia* le 12 Juillet 1745. Il étoit Gouverneur du Chili. L'année suivante, qui fut celle de la mort de Philippe V, & de l'avènement de Ferdinand VI. au Trône, est mémorable à jamais dans les Fastes du Pérou par le tremblement de Terre qui détruisit entièrement le Callao & la Ville de Lima. M. d'Ulloa rapporte cet événement au 28 d'Octobre (g).

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CHRONOLOGIE DES
VICEROIS.

XXXIV.
Antonio de
Mendoza.

XXXV.
Joseph Manfó-
y Velasco.

DESCRIPTION
DU PÉROU.CLIMAT, SAISONS,
TEMPÉRATURE,
NATURE, &c.

§. III.

Climat, Saisons, Température de Lima & de tout le Pays des Vallées du Pérou.

INTRODUCTION.

ON a fait observer plus d'une fois, que ce qu'on nomme le *Pays des Vallées*, au Pérou, est le long espace qui borde la Mer du Sud, entre *Tumbez & Lima*, jusqu'aux Montagnes qui portent le nom de *Cordilliere*. C'est proprement de cette belle Contrée qu'il est question, dans cet Article; car on a pris soin de joindre, à la Description des autres, quelques remarques sur les qualités de l'air, qui varie presque à chaque Corrégiment, suivant la différence des situations. Celui de Lima & de tous les Pays des Vallées a des singularités, qui méritent une attention particulière. Les Voyageurs anciens, comme les modernes, se sont fort étendus sur ces Phénomènes; & toutes leurs explications n'empêchent point que les causes ne demeurent toujours fort obscures: mais comme on ne peut défavouer que la Physique ne soit aujourd'hui beaucoup plus éclairée qu'elle ne l'étoit il y a deux siècles, il ne paroîtra pas surprenant qu'on donne ici la préférence aux lumières récentes, sur celles de Gomera, d'Herrera, d'Acosta, de Zarate, de Garcilasso, de Laet, & de tous ceux qu'on a pris pour guides dans les récits historiques. Ajoutons que chaque Science ayant ses bornes, hors desquelles l'autorité de ceux qui les professent n'est jamais du même poids, on doit toujours mettre beaucoup de distinction entre le sentiment d'un Mathématicien ou d'un Physicien, sur l'objet de ses Etudes, & celui d'un Historien commun ou d'un simple Voyageur.

Différence de
climat à la
même hau-
teur.Saisons de
Lima.

OBSERVONS d'abord, avec M. d'Ulloa, qu'il seroit difficile de déterminer la température de Lima & ses changemens, si l'on en devoit juger par ce qu'on éprouve dans une égale Latitude, à la partie Nord de l'Équinoxial. On se tromperoit, par exemple, si de ce que les hauteurs de Lima & de Carthagene, l'une à l'Hémisphère boréal, l'autre à l'Hémisphère austral, diffèrent peu entr'elles, on concluoit qu'il y a beaucoup de ressemblance entre le climat de ces deux Villes; car, autant que celui de Carthagene est chaud & facheux, autant celui de Lima est agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. Le Printemps commence, à Lima, peu de tems avant la fin de l'année, vers la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre: ce qui ne regarde néanmoins que l'air; car les vapeurs, dont il étoit chargé tout l'Hiver, venant alors à se dissiper, le Soleil recommence à paroître, & rend à la terre une douce chaleur, que l'absence de ses rayons lui avoit ôtée. Ensuite vient l'Été, qui est chaud, sans qu'on se plaigne de l'excès; parce que sa chaleur est tempérée par les vents du Sud, qui soufflent modérément dans cette saison. L'Hiver commence au mois de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet, & dure jusqu'en Novembre ou Décembre, avec un peu d'Automne entre deux. C'est à la fin de l'Été, que les vents du Sud commencent à souffler avec plus de force & à répandre le froid. Au reste le froid ne ressemble point à celui qu'on ressent, dans les lieux où l'on voit
de

de la neige & de la glace; mais il est assez fort, pour faire quitter les habits légers, & prendre le drap, ou quelque étoffe de cette nature.

Deux causes produisent le froid qu'on éprouve dans ce Pays, comme on en a remarqué deux autres, qui produisent le même effet à Quito. Le froid de Lima vient premièrement des vents du Pôle austral, qui conservent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Mais peut-être ne la conserveroient-ils pas dans un si grand intervalle, c'est-à-dire, depuis la Zone glaciale jusqu'à la Zone torride, si la Nature n'y avoit pourvu; & c'est ici la seconde cause: pendant que l'Hiver dure, la terre se couvre d'un brouillard épais, comme d'un voile qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à elle; de sorte que les vents, soufflant sous ce voile, conservent le froid qu'ils ont contracté dans des Pays naturellement froids. Ce brouillard n'enveloppe pas seulement tout le Canton de Lima; il s'étend vers le Nord, dans tout le Pays des Vallées. Il ne se borne pas à la terre, & couvre aussi l'Atmosphère maritime. Régulièrement il se maintient sur la terre toute la matinée, jusqu'à dix ou onze heures, ou midi, au plus tard, qu'il recommence à s'élever, sans se dissiper entièrement. Mais il n'obscurcit plus la vue: il cache seulement le Soleil pendant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel demeure toujours couvert, soit que les vapeurs s'élèvent, soit qu'elles s'étendent sur la terre. Quelquefois elles s'éclaircissent un peu, & laissent appercevoir l'image du Soleil, mais sans laisser sentir la chaleur de ses rayons. C'est une observation assez singulière, qu'à deux ou trois lieues de Lima, depuis midi jusqu'au soir, les vapeurs se dissipent beaucoup plus que dans cette Ville, puisqu'elles laissent voir pleinement le Soleil & sentir ses rayons, qui y modèrent le froid. Au Callao, par exemple, qui n'est qu'à deux lieues de Lima, les Hivers y sont beaucoup moins désagréables, & le Ciel moins embrumé.

Ce n'est que dans cette saison, que les vapeurs se résolvant en brume fort menue, comme une espèce de rosée, la terre est partout également humectée. Cette rosée se nomme *Garua*; elle fait renaître la verdure & les fleurs sur les Collines & les Côteaux, qui avoient paru arides tout le reste de l'année. Aussi le fort de l'Hiver n'est-il pas plutôt passé, que les Habitans des Villes s'empressent d'aller peupler les Campagnes. Jamais les *Garuas* ne sont assez fortes pour rendre les chemins plus difficiles. A peine sont-elles capables de pénétrer l'étoffe la plus légère, qu'on y auroit longtemps exposée. Cependant elles suffisent pour pénétrer la terre, & pour en fertiliser la plus aride surface, parce que le Soleil ne peut les dessécher. Par la même raison, elles remplissent de boue les rues de Lima, en détrempe cette fiente, qu'on a représentée fort incommode en Eté.

Les vents, qui regnent en Hiver, ne sont pas précisément ceux du Sud, quoiqu'on leur donne ordinairement ce nom; ils tournent un peu vers le Sud-Est, & soufflent continuellement entre Sud-Est & Sud. C'est du moins ce que les Mathématiciens observeront pendant deux Hivers, qu'ils passeront, l'un à Lima en 1742, l'autre au Callao en 1743. Le second fut des plus rigoureux qu'on eût jamais sentis dans toute cette partie de l'Amérique, jusqu'au Cap de Horn. Dans le Chili, à Valdivia, à Chiloe, il fut pro-

XX. Part.

D

DESCRIPTION
DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Cause du froid de Lima.

Effet de la rosée au Pérou.

Vents qui y regnent en Hiver.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Jamais de
pluie dans les
Vallées du
Pérou.

portionné à la hauteur du Pôle. A Lima, il causa des constipations & des fluxions, qui emportèrent beaucoup de monde.

UNE singularité fort étrange des Vallées du Pérou, c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie; ou, pour employer l'expression de M. d'Ulloa, jamais les nuages ne s'y résolvent en eaux formelles. Divers Voyageurs (a) en ont cherché la cause. Les uns ont cru la trouver dans les vents du Sud, qui, soufflant sans cesse, tiennent dans une continuelle agitation, vers le même côté, les vapeurs de la Terre & de la Mer. Comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une & de l'autre, faute d'un vent qui les repousse, ces Voyageurs Philosophes ont conclu qu'elles ne peuvent s'unir & se condenser, jusqu'à former des gouttes d'eau que leur poids soit capable de précipiter vers la Terre. D'autres ont prétendu que le froid apporté par les vents du Sud, tenant pendant toute l'année cette Atmosphere dans un certain degré égal, à mesure que ces vents grossissent les particules de l'air, soit par les particules salines, dont ils les pénètrent, & dont ils se chargent en traversant l'Atmosphere maritime, soit par les particules nitreuses dont ces Régions abondent; ces mêmes vents n'ont pas un mouvement assez fort, pour unir les vapeurs de la Terre jusqu'à leur faire former des gouttes d'eau d'un poids supérieur à celui des particules d'air. M. d'Ulloa, sans entreprendre de réfuter ces solutions, hasarde aussi son sentiment, & le fonde sur des principes de fait, qu'il croit capables, dit-il, non-seulement de guider ceux qui s'employeront à la même recherche, mais encore ceux qui voudront juger de la solidité de toutes les explications.

Explication de
M. d'Ulloa.

Il établit, premièrement, que dans tout le Pays des Vallées, il ne regne pendant toute l'année aucun autre vent que ceux qui viennent du Pôle austral, c'est-à-dire du Sud au Sud-Est (b), tant sur Terre que jusqu'à une certaine distance des Côtes de Mer; sur quoi il remarque néanmoins qu'en certaines occasions, ces vents se calment tout-à-fait, & qu'alors on sent, du côté du Nord, une certaine moiteur dans l'air, quoique très foible, dont se forme le brouillard. 2°. Les vents du Sud soufflent sur Terre avec plus de force, en Hiver, qu'en Été. 3°. Quoiqu'on ne voie point de pluie formelle dans les Vallées, on y éprouve les petites bruines qui se nomment *Garuas*; & ces bruines, qui sont presque continuelles en Hiver, n'arrivent jamais en Été. 4°. Pendant les *Garuas*, les nuages, brouillards, ou vapeurs, qui s'élèvent de la terre, y restent comme attachés; & le même brouillard, qui se résout en *Garua*, commençant par la moiteur, peu à peu l'humidité devient plus sensible, jusqu'à ce que le brouillard étant arrivé à sa plus grande condensation, on distingue les petites gouttes qui s'en séparent. Cette remarque se faisant même dans les Pays froids, il n'est pas étonnant que la même chose arrive ici. 5°. En Été, l'action du Soleil sur la terre fait sentir une très grande chaleur dans toutes ces Vallées; d'autant plus grande, que les rayons agissant sur le sable, la réverbération doit l'augmenter encore, surtout si l'on n'oublie point que le vent est alors très foible. 6°. Dans les

(a) Outre ceux qu'on vient de nommer, M. Frezier & M. Gentil de la Barbinas ont donné chacun leur explication.

(b) D'autres prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Ouest; mais on vient de voir une expérience de deux Hivers, qui les dément.

Vallées, on a vu quelquefois la nature se démentir & produire des pluies formelles, comme on l'a rapporté dans la Description des Corréjimens de Chocopé, de Truxillo & de Tumbéz; avec cette particularité, que non-seulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts, à l'arrivée des pluies, qu'ils ne le sont dans les Etés & les Hivers ordinaires. Ces six principes sont si propres au climat des Vallées, qu'ils peuvent être appliqués à toutes leurs parties.

LÀ-DESSUS, pour donner une solution qui s'accorde de tout point avec l'expérience, M. d'Ulloa regarde comme accordé, que le vent souffle avec plus de force dans certains espaces de l'Atmosphère que dans d'autres. Ce n'est pas, dit-il, immédiatement sur la surface de la Terre, que le vent a sa plus grande force; cette expérience peut se vérifier partout. Il en prend droit de poser, avec quelque certitude, que les vents du Sud portent leur plus grande force, par un intervalle de l'Atmosphère un peu séparé de la Terre, mais non pas au point de surpasser celui où se forme la pluie, ou dans lequel les particules d'eau, que les vapeurs renferment, se réunissent pour composer des gouttes de quelque poids. Dans ce Pays on voit que les nuées, ou les vapeurs, qui s'élèvent au-dessus de cet espace, c'est-à-dire celles qui s'élèvent le plus, sont venues beaucoup plus lentement que celles qui ont le vent au-dessous d'elles. Souvent hors des Vallées, ces nuages se meuvent dans un sens contraire à celui des gros nuages qui sont au-dessous. On peut donc supposer, avec une parfaite vraisemblance, que la partie de l'Atmosphère, où les vents soufflent d'ordinaire avec le plus de force, est la même où se forme la grosse pluie.

VENONS à l'explication. M. d'Ulloa juge qu'en Été l'Atmosphère étant plus raréfié, le Soleil par l'influence de ses rayons attire les vapeurs de la terre, & les raréfie au même degré que l'Atmosphère; parceque ses rayons, tombant perpendiculairement, ont plus de force pour faire lever les vapeurs, qui, venant à toucher la partie inférieure à la Région de l'Atmosphère où les vents soufflent avec le plus de force, sont emportés par ces mêmes vents, qui ne leur laissent pas le tems de s'élever dans cette Région, pour s'y unir & former des gouttes, sans quoi il ne sauroit y avoir de pluie. D'ailleurs, à mesure que les vapeurs s'élèvent de la terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'Atmosphère; & les vents étant ici continuels, ils emportent ces vapeurs, raréfiées par la chaleur du Soleil. La trop grande activité de cet Astre les empêche aussi de s'unir; & de-là vient qu'en Été l'Atmosphère est claire & dégagée de vapeurs. En Hiver, les rayons du Soleil ne tombant qu'obliquement sur la Terre, l'Atmosphère reste condensée; & l'air qui vient des Parties Australes l'est davantage, parce qu'il est chargé de cette coagulation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à son tour aux vapeurs.

CETTE Doctrine se trouve ici fortifiée par d'autres raisonnemens; après quoi M. d'Ulloa continue d'expliquer d'où sont venues les pluies abondantes, qu'on n'a pas laissé de voir deux fois dans certaines parties des Vallées. Ces accidens étant arrivés en Été, il croit pouvoir conclure de leurs circonstances, que les vents d'Est, ayant été plus forts ces années-là qu'à l'ordinaire,

DESCRIPTION
DU PEROU.

CLIMAT, SAISON,
TEMPÉRATURE, &c.

DESCRIPTION
DU PEROU.

CLIMAT, SAI-
SONS, TEMPE-
RATURE, &c.

& s'étant plus avancés sur le Continent, ont couru par cet espace supérieur où les vents du Sud passent avec le plus de force & de rapidité, & les ont contraints de changer de Rhumb. Comme ceux-ci ne pouvoient prendre, en rebroussant, le Rhumb qu'ils avoient tenu, parce qu'ils en étoient empêchés par la continuité des autres, ils quittoient nécessairement cette Région, pour la céder à un plus grand poids; & descendant au-dessous des vents d'Est, ils se trouvoient plus proches de la terre. Alors, les vapeurs qui en sortoient pendant tout le jour, après avoir couru dans un certain espace avec le vent le plus bas, s'élevoient jusqu'à la Région où l'autre vent regnoit, & refoulées par celui-ci, elles avoient le tems de se condenser en pluie, surtout lorsque l'activité du Soleil commence à décliner. Aussi la pluie ne commençoit-elle que vers le soir; d'ailleurs on nous avertit que les vents d'Est, dans les Climats où ils sont réguliers, ne soufflent avec force que depuis le coucher du Soleil jusqu'à l'Aurore, & que la pluie cesseit le matin, lorsqu'ils commençoient à s'affoiblir. Au contraire, les vents du Sud soufflant tout le jour, & ne trouvant dans la partie supérieure de l'Atmosphère aucun vent qui leur fit obstacle, ils emportoient avec eux les vapeurs, à mesure qu'elles s'élevoient, & l'air demeurait ferein.

Si l'on peut dire que régulièrement il ne pleut jamais à Lima & dans les Vallées, jamais on n'y voit non plus d'orage. Les Habitans qui n'ont jamais voyagé, ni dans les Montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ou dans d'autres lieux, ignorent ce que c'est que le Tonnerre & les Eclairs; & leur frayeur est égale à leur étonnement, la première fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres. Mais il n'est pas moins surprenant que ce qui est inconnu dans les Vallées soit très fréquent à 30 lieues de Lima vers l'Est; car de ce côté-là, c'est à-peu-près la distance des Montagnes, les pluies & les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique constans à Lima, varient néanmoins un peu, mais presque imperceptiblement. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons; & si cette Ville n'étoit pas sujette à d'autres inconvénients, ses Habitans n'auroient rien à désirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des Terres Australes, qui se font généralement sentir dans les Vallées, succèdent quelquefois des vents de Nord, si foibles à la vérité & si imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les Girouettes & les Banderolles des Vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne regnent point. Elle arrive régulièrement en Hiver, & c'est par ce changement que les brouillards commencent; ce qui paroît conforme à l'explication de M. d'Ulloa sur le défaut de pluie. Mais ce léger souffle a des qualités si particulières, que lorsqu'il commence, & même avant que le brouillard soit condensé, les Habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête, qui les dispensent de quitter leur lit pour s'affurer de la disposition de l'air.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les Puces & les Punaïses. Les Voyageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces Insectes au croûin, dont on a remarqué que les

Insectes de
Lima.

rues sont toujours remplies; il n'y a point de Maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des Punaïses & des Pucès à travers les ais. Les Mosquitos n'y sont gueres moins communs; mais il est plus aisé de s'en défendre. On ne voit d'ailleurs, à Lima & dans toutes les Vallées, aucune espèce d'Animaux ni de Reptiles venimeux.

Les maladies, qui y sont le plus de ravage, sont les fievres malignes, intermittentes & catharétiques, les pleurésies & les constipations. La petite vérole, qui regne à Lima comme à Quito, n'y est pas annuelle; mais elle emporte toujours un grand nombre d'Habitans. Les *Pasmes* y sont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'est pas connue à Quito, mais dont on a déjà parlé dans la Description de Carthagene, se divise en *Pasme commun*, ou *partial*, & en *Pasme malin*, ou *d'arc*. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aiguë. On échappe souvent au premier, quoiqu'il emporte quelquefois les Malades en quatre ou cinq jours, qui est le tems ordinaire de sa durée; mais le *Pasme malin* ne fait pas languir long-tems. Deux jours mettent un Homme au tombeau.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entière inaction, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui se répand dans toutes les membranes, & qui y cause des douleurs insupportables, mais plus encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre si fort par des mouvements convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment; & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force.

Dans le *Pasme partial*, le poulx n'est pas plus élevé que dans la maladie qui le précède; il arrive même que la fièvre diminue: dans le *Pasme d'arc* elle augmente, parceque le mal accélère la circulation. Mais l'un & l'autre sont accompagnés régulièrement d'une léthargie, qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne se fassent sentir avec assez d'activité, pour faire jeter des cris lamentables. Le *Pasme malin*, ou *d'arc*, tire ce nom de ce qu'au commencement du mal, sa malignité est si grande, qu'elle commence à causer une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas; & cette contraction augmente tellement, que le corps du Malade se courbe en arriere comme un arc, & que tous ses os se disloquent (c). Sa douleur doit être extrême; & si l'on y joint les maux communs aux deux *Pasmes*, on ne sera pas surpris qu'il perde bientôt le sentiment & la respiration. C'est ordinairement dans un de ces accès de léthargie qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie est d'empêcher, autant qu'il est possible, l'air de pénétrer dans le lit du Malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours grand feu, afin que la chaleur ouvre les pores & facilite la transpiration. On donne des lavemens, pour modérer le feu intérieur; tandis qu'à l'extérieur, pour adoucir les parties, on emploie les onguens & les cataplasmes. On se sert aussi des cordiaux, des diurétiques, &

DESCRIPTION
DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Maladies
communes
aux Habitans.

Pasme, terrible
maladie.
En quoi elle
consiste.

(c) Le P. Feuillée a donné aussi la description & des exemples de ce mal. Tom. I. pag. 474.

**DESCRIPTION
DU PÉROU.****CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.**

Fleuveuse maladie des Femmes de Lima.

quelquefois du bain, pour arrêter les progrès de l'humeur maligne; mais le bain n'est jamais employé que le premier jour, avant que le mal soit dans sa force.

ENTRE les infirmités des Femmes de Lima, on en compte une, non-seulement fréquente, mais fort contagieuse & presque incurable. C'est un Cancer à l'Uterus, qui leur cause d'abord des douleurs si vives, qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigrissent, & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant lesquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais tout d'un coup elle recommence avec plus de force que jamais. Elle est si trompeuse, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse, qu'on la gagne en s'asseyant sur la chaise ordinaire d'une personne qui en est atteinte, ou pour avoir porté un de ses habits: mais cette contagion se borne aux Femmes; car elles ne laissent pas de vivre avec leurs Maris, jusqu'au moment où l'excès du mal les jette dans l'abattement qu'on a représenté. On attribue cette dangereuse maladie à deux causes; l'abondance des odeurs, dont les Femmes sont toujours munies, & le mouvement continuel qu'elles se donnent dans leurs Calèches: M. d'Ulloa doute avec raison de la seconde.

LA maladie vénérienne est aussi commune à Lima & dans les Vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale. On n'y apporte pas plus de soin à la guérir, & le sort commun de tous ceux qui en sont atteints, est de la porter jusqu'au tombeau.

**Tremblemens
de terre.****Description
de ses effets.**

MAIS de tous les maux qui se font sentir au Pérou, il n'y en a point de comparable aux Tremblemens de terre. Le Pays y est si sujet, que ses Habitans vivent dans de continuelles allarmes. Les secousses sont subites, & se suivent ordinairement de près, avec un si furieux trémoussement, qu'il inspire de la terreur aux plus braves. M. d'Ulloa en fait une peinture, qu'on traiteroit de poétique, si elle n'étoit d'un grave Mathématicien, qui ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. „ Quelqu'inopiné, (dit-il,) que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire, une minute avant les secousses, on entend, dans les concavités de la terre, un bruit sourd, qui ne s'arrête pas où il se forme, mais qui se répand sous terre en divers endroits. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. Les Bêtes de charge, & les autres Animaux, qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; & par un instinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche point de l'effroi des Habitans. Au premier indice, ils quittent leurs Maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent vers les grandes rues, pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Leur précipitation est extrême. Ils sortent dans l'état où ils se trouvent, & sans y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils étoient à reposer, ils sortent nus, ils ne se couvrent pas même d'une robe; & si, dans une

DESCRIPTION
DU PÉROU.CLIMAT, SAISON,
TEMPÉRATURE, &c.Heure précise
des Tremble-
mens de 1742.Nombre des
Tremblemens
de Lima de-
puis la fonda-
tion.

„ conſternation ſi générale, ce ſpectacle pouvoit être regardé de ſang froid, tant de figures ſingulières feroient une ſcène fort comique. Qu'on ſe re-
„ préſente avec cela les cris des Enfans, les lamentations des Femmes, qui
„ invoquent toutes les Puiffances du Ciel, celles mêmes des Hommes, &
„ les hurlemens des chiens, qui continuent; c'eſt une épouvantable con-
„ fuſion, qui dure bien plus long-tems que les ſecouſſes, parceque l'expé-
„ rience ayant appris qu'elles peuvent ſe réitérer, & que les malheurs, qui ne
„ ſont point arrivés dès les premières, ſont ſouvent cauſés par celles qui les
„ ſuivent, perſonne n'a la hardieſſe de ſe retirer chez ſoi" (d).

Le même Voyageur, ſe trouvant à Lima en 1742, eut la curioſité de marquer l'heure précise des tremblemens de terre qu'on y eſſuya. Il nous donne le réſultat de ſes Observations. 1. Le 9 de Mai, à neuf heures un quart. 2. Le 19 du même mois, vers minuit. 3. Le 27, à 5 heures 35 minutes du ſoir. 4. Le 12 de Juin, à cinq heures trois quarts du matin. 5. Le 14 d'Octobre, à neuf heures du ſoir. Ces cinq tremblemens ne ſont que les plus conſidérables d'une ſeule année, & durèrent au moins une minute. M. d'Ulloa remarque qu'ils ſont arrivés indifféremment pendant le flux ou reflux de la Marée, & jamais au flux parfait ni au reflux total; ce qui ne s'accorde point avec l'opinion de ceux qui prétendent que les tremblemens n'arrivent que dans les ſix heures de reflux ou de baſſe Marée. Mais cette ſuppoſition, qu'ils n'ont hazardée que pour étayer leur ſyſtème, n'eſt pas moins contraire à d'autres Observations.

Le premier tremblement de terre qu'on ait reſſenti à Lima, depuis l'éta-
bliſſement des Eſpagnols, arriva quelques années après la fondation de
cette Ville; mais elle en reçut peu de dommage, & tout le mal alla tom-
ber ſur Arequipa, qui fut entièrement ruinée. En 1586, le 9 de Juillet,
Lima fut ſi maltraitée, que ceux qui échappèrent au danger ſonderent une
Fête d'actions de grâces, qui ſe célèbre encore le jour de la Viſitation de
Sainte Elifabeth. En 1609, on y eſſuya le même déſaſtre. Il fut plus ter-
rible encore, le 27 Novembre 1630: la Ville, menacée de ſa ruine entie-
re, célèbre tous les ans la Fête de ſa préſervation, ſous le titre de Notre-
Dame du Miracle. En 1655, le 13 Novembre, un terrible tremblement
renverſa les plus grands édifices & quantité de Maifons. Sa violence & ſa
durée obligèrent les Habitans, d'aller paſſer pluſieurs jours dans les Campa-
gnes. Le 17 Juin 1678, les Eglifes ſouffrirent beaucoup, & diverſes Mai-
ſons furent renverſées. On compte entre les plus furieux tremblemens celui
du 20 Octobre 1687, qui ayant commencé à quatre heures du matin, en-
ſevelit un grand nombre de perſonnes ſous les ruines de leurs Maifons. Ce
malheur en fit préſentir d'autres. En effet, les ſecouſſes recommencèrent
deux heures après & ne laiſſèrent rien d'entier dans la Ville; avec ce bon-
heur pour le reſte des Habitans, qu'ayant été avertis par les premières, le
tems ne leur avoit pas manqué pour ſe ſauver par la fuite. Dans cette re-
priſe, la Mer ſe retira ſenſiblement de ſes bornes; à ſon retour, elle les
excéda par de ſi hautes montagnes d'eau, que le Callao & d'autres lieux ſe
trouvant tout d'un coup inondés, tous leurs Habitans furent noyés. Le 29

(d) Voyage au Pérou, Tom. I, 2 part. L. 5, chap. 7.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Dernier tremblement qui a ruiné cette Ville.

Ses suites funestes.

Autres évènements qui l'accompagnent.

Opinion de M. d'Ulloa sur les tremblemens du Pérou.

Septembre 1697, le 14 Juillet 1699, le 6 de Février 1716, le 8 Janvier 1725, & le 2 Décembre 1732, les secousses furent violentes, & causerent beaucoup de dommage aux Maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734, & 1743; cinq grands, & plusieurs moins considérables en 1742.

MAIS il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 Octobre 1746, puisqu'il causa plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence, que dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, & les Habitans, qui ne se hâterent pas de fuir, ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité, qui succéda, ne fut pas de longue durée. On compta jusqu'à deux cens secousses en 24 heures; & jusqu'au 24 Février de l'année suivante, on en avoit compté, suivant la dernière Relation, 451, dont plusieurs n'avoient pas été moins fortes que les premières, quoiqu'elles eussent duré moins.

DANS le même tems, le Callao éprouva la même infortune: mais la perte de ses édifices ne fut rien, en comparaison de ce qui la suivit. La Mer, s'étant retirée, comme on l'avoit vu dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur le Callao, dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une seconde fois, pour revenir plus furieuse encore; & par une nouvelle inondation, elle engloutit si totalement cette malheureuse Ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du Fort de Sainte Croix. Il y avoit alors 23 Vaisseaux à l'ancre dans le Port: dix-neuf furent submergés; & les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre à une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette Côte eurent le même sort; entr'autres Cavalla & Guanaquí. Les Villes de Chancay & de Gaura, & les Vallées de la Baranca, de Supé & de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres, qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 du mois d'Octobre, étoient au nombre de 1300; sans y comprendre une infinité d'Estropiés. Au Callao, de quatre mille Habitans qu'on y comptoit, il n'en échappa que deux cens; & de ce nombre, 22 furent conservés par ce même pan de mur, qui fut comme de monument au malheur de cette Ville.

LA même nuit, un Volcan, qui s'ouvrit tout d'un coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les Campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres Volcans creverent dans la Montagne qui se nomme *Conveñsiones de Caxamarquilla*, & répandirent aux environs la même abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avoit entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à plusieurs coups de Canon. On continua de les entendre, pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits; apparemment parceque la matière inflammable n'étant pas tout-à-fait éteinte, la cause des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

SANS s'écarter de l'opinion commune, sur la cause des Tremblemens de terre, M. d'Ulloa cherche, dans l'expérience, de nouveaux secours pour expliquer ce qui les rend si fréquens au Pérou. Dans cette Région, dit-il, on

DESCRIPTION
DU PEROU.CLIMAT, SAISONS,
TEMPÉRATURE, &c.

on apprend plus qu'en nulle autre, par le grand nombre de Volcans dont les Cordillieres sont remplies, que lorsqu'un Volcan vient à crever, il donne une si furieuse secousse à la Terre, que les Villages voisins en sont ordinairement détruits. Cette secousse, qu'on peut déjà nommer un tremblement de terre, n'arrive pas si ordinairement dans les éruptions où les ouvertures sont déjà faites; ou si l'on sent alors quelque tremoussément, il est léger. Ainsi dès que la bouche, ou le soubirail du Volcan, est ouvert, les secousses cessent, quoique la matiere recommence à s'enflammer. Personne n'ignore aujourd'hui que ces Volcans sont causés par les parties sulphureuses, nitreuses, & autres matieres combustibles renfermées dans les entrailles de la terre, qui s'étant unies, & formant une espece de pâte, préparée par les eaux souterraines, fermentent & s'enflamment. Alors, le vent, ou l'air, qui remplissoit leurs pores, se dilate; & son volume s'accroît excessivement, en comparaison de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une Mine, avec cette différence, néanmoins, que la poudre disparoit aussi-tôt qu'elle est en feu; au lieu que le Volcan, une fois allumé, ne cesse de l'être qu'après avoir consumé toutes les matieres huileuses qu'il contenoit en abondance, & qui étoient liées avec la masse. M. d'Ulloa se figure deux sortes de Volcans; les uns contrainsts, ou gênés; les autres dilatés. Les premiers ont, dans un petit espace, quantité de matiere inflammable; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matiere dans un large espace. Ceux-là se trouvent ordinairement dans le sein des Montagnes, qui sont les dépositaires naturels de cette matiere. Les seconds, quoique nés souvent des premiers, ne laissent pas d'en être indépendans: ce sont des rameaux, qui s'étendent de divers côtés sous les Plaines, sans aucune correspondance avec la Mine principale. Dans ces suppositions, il paroît certain qu'un Pays, où les Volcans, c'est-à-dire les grands dépôts de ces matieres, sont plus communs, s'en trouvera plus *veiné*, plus *ramifié* dans ses Plaines, & que par conséquent il sera plus sujet aux tremblemens de terre, par la fréquente inflammation qui survient lorsque ces matieres ont assez fermenté pour s'enflammer.

OUTRE la lumiere naturelle, qui dicte qu'un Pays où les Volcans sont en grand nombre, doit contenir aussi beaucoup de rameaux de la matiere qu'il les forme, l'expérience le démontre au Pérou, puisqu'on y rencontre à chaque pas du Salpêtre, du Soufre, du Vitriol, du Sel & d'autres Phlogistiques. Le terrain des Vallées est spongieux & creux, autant, & plus même, que celui de Quito. Ses concavités & ses pores sont qu'il est humecté, par beaucoup d'eaux souterraines. D'ailleurs les eaux des glaces, qui se fondent continuellement dans les Montagnes, n'en tombent que pour se filtrer par les porosités de la terre, & pour se répandre dans ses cavités, où elles humectent, unissent, & convertissent en pâte les matieres sulphureuses & nitreuses: & quoique ces matieres ne soient pas là aussi abondantes que dans les Volcans, elles le sont néanmoins assez, pour s'enflammer & pousier l'air qu'elles contiennent. Cet air, ayant la facilité de s'incorporer dans celui des pores des cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par son extension, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la raréfaction dont

XX. Part.

E

DESCRIPTION
DU PEROU.

CLIMAT, SAISON,
TEMPERATURE, &c.

il participe, & qui est une suite naturelle de l'inflammation. Il se trouve trop à l'étroit dans sa prison, il continue son effort pour en sortir; & cette action même ébranle tous les espaces par lesquels il tâche de s'échapper, jusqu'à ce qu'enfin il sort par l'endroit qui lui résiste le moins, & le laisse quelquefois ouvert, quelquefois fermé, par le mouvement même de la secousse: s'il sort par divers endroits, ce qui arrive lorsqu'il trouve partout la même résistance, les ouvertures qu'il se fait sont ordinairement plus petites, & la secousse n'en laisse aucun vestige. D'autres fois, quand les concavités de la terre sont si grandes, qu'elles forment de spacieuses cavernes, non-seulement il crevasse le terrain, & le gerse à chaque tremblement de terre, mais il l'enfoncé même en partie. Cette Doctrine, fondée sur l'expérience, fut confirmée pour M. d'Ulloa par ses propres observations, près du Bourg de Guaranda, dans le Corrégiment de Chimbo. Un tremblement de terre y enfonça la terre d'une vare de profondeur, d'un côté de la crevasse, & laissa, de l'autre côté, le terrain plus haut de la même mesure, mais avec quelques inégalités. Jamais cette circonstance n'avoit été remarquée dans le même lieu.

Le bruit qui précède les tremblemens, semblable à celui du tonnerre, & qui se fait entendre à une grande distance, s'accorde fort bien avec leur cause & leur formation. Il ne peut provenir que de cet air enflammé & rarefié, qui cherche à sortir. On observe que lorsque la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumière que répandent les Volcans. C'est que ce feu, ou cette lumière, n'existe qu'au moment de l'inflammation, & que l'air, répandu par toutes les veines de la terre, s'évanouissant par sa dilatation, la lumière devient imperceptible. On doit supposer que depuis l'inflammation jusqu'à l'effet, il y a quelque intervalle de tems, mais fort court. Une autre raison du peu de durée de la flamme, c'est que la matiere qui s'allume contenant moins de parties solides & huileuses que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuse en comparaison, celles qui s'allument en effet ne s'élèvent pas du lieu où elles s'enflamment jusqu'à la superficie de la terre. On peut ajouter que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par lequel elle se fait ouverture, pour chasser la quantité d'air qu'elle rarefie, la lumière se perd dans les espaces de la terre où elle se répand; de sorte qu'il n'est pas possible de la voir, lorsque le vent vient à s'échapper. Cependant on a quelquefois aperçu de la lumière, mais plus souvent de la fumée; quoiqu'il soit assez ordinaire que cette fumée se confonde avec la poussière, qui s'élève de la terre dans le tremblement.

Les tremblemens de terre sont répétés à peu de distance l'un de l'autre, & se renouvellent, peu de jours après s'être plusieurs fois succédés. La cause en est sensible. C'est que la matiere étant répandue en divers endroits, en diverses portions, avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, suivant que chacune est plus ou moins préparée; & de-là vient aussi la différence des secousses, qui se suivent à différente distance, les unes plus fortes que les autres. Une portion de matiere, qui peut avoir acquis avant les autres la dernière disposition à s'en-

flammer, s'enflamme effectivement, & sa chaleur actuelle hâte la disposition des autres, qui ne l'avoient point encore. Ainsi celles qui ne se feroient enflammer que dans plusieurs jours, ou quelques semaines, deviennent propres à produire leur effet en peu de jours, par le secours du feu qui les perfectionne en les touchant. Les secondes secouffes sont toujours plus fortes & font plus de ravage que les premières; parceque sans être considérable, le feu de la première matière qui s'enflamme suffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité de matière, & celle qui s'allume ensuite doit avoir par conséquent beaucoup plus de force.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CLIMAT, SAISON, TEMPERATURE, &c.

§. IV.

Mœurs, Usages & Qualités des Péruviens.

Nos derniers Voyageurs représentent les Habitans naturels de l'ancien Empire du Pérou, si différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient au tems de la Conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premières Relations. Les Ecrivains des derniers tems s'étonnent eux-mêmes de se trouver comme en contradiction avec les anciens. „ Je ne sais „ que penser, (dit M. d'Ulloa,) en voyant les choses si changées. D'un côté, „ je vois des débris de Monumens, des restes de superbes édifices & „ d'autres ouvrages magnifiques, qui ont signalé la police, l'industrie, la „ législation des Péruviens, & qui ne permettent pas à ma raison de douter „ des témoignages historiques. De l'autre, je vois une Nation plongée „ dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, pleine de rusticité, & „ peu éloignée de cette barbarie qui rend les Sauvages à-peu-près semblables „ aux Bêtes féroces; & le témoignage de mes propres yeux me fait presque „ douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une Nation, assez sage „ pour avoir fait des Loix équitables, & formé un Gouvernement aussi singulier que celui sous lequel elle vivoit, ne conserve plus aucune marque „ du fond d'esprit & de capacité, sans lequel il est évident qu'elle n'a pu „ régler avec tant de sagesse toute l'économie de la vie civile (a) ? Sur le récit que nous avons fait de l'origine de ce Gouvernement, on pourroit répondre au savant Mathématicien, que la sagesse nécessaire en effet pour le former, comme pour le soutenir, devant être uniquement attribuée aux Incas, les Sujets peuvent avoir toujours été fort groilliers, quoique soumis à des Loix sages, & conduits par des Maîtres éclairés (b): mais sans s'arrêter à des raisonnemens, dont il y auroit moins de lumière à tirer que de la simple exposition des faits, on prend le parti de présenter les deux Tableaux, dont la différence paroît faire un sujet d'étonnement; c'est-à-dire, qu'après avoir peint les Habitans du Pérou tels que nos derniers Voyageurs les ont vus, on donnera successivement l'ancienne peinture.

INTRODUCTION.

(a) Voyage au Pérou, Tom. I, Liv. 6. chap. 6.

(b) Nous nous gardons bien de faire remarquer qu'une grande partie du changement vient

de la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par leurs nouveaux Maîtres: mais cet aveu n'étoit-il pas digne de l'esprit philosophique de M. d'Ulloa?

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

FRANÇOIS CORRÉAL, M. Frezier & M. d'Ulloa, les plus modernes, & sans contredit les plus exacts des Voyageurs modernes, assurent également que dans l'état où sont aujourd'hui les Indiens du Pérou, il est très difficile de définir leurs véritables qualités, & de faire une fidele description de leurs usages. En les envisageant comme des créatures humaines, les bornes de leur esprit, dit M. d'Ulloa, paroissent fort au-dessous de l'excellence naturelle de l'ame; & leur imbécillité est si excessive, qu'à peine croit-on les pouvoir placer au-dessus des Bêtes. Quelquefois même l'instinct de la nature leur manque. D'un autre côté, il n'y a pas de Peuples au monde qui aient plus de compréhension, avec une malice plus réfléchie. Cette inégalité peut laisser du doute au plus habile Homme: s'il ne juge d'eux que par les premières actions qu'il leur verra faire, il sera porté à les prendre pour des gens d'un esprit vif; mais s'il observe leur rusticité, l'extravagance de leurs opinions, & leur maniere de vivre, il sera tenté de les mettre au rang des Brutes.

Leur caractère
général.

LEUR indifférence est telle pour les choses du monde, que si elle ne s'étendoit pas jusqu'à celles d'une autre vie, on pourroit dire que le siècle d'or n'a jamais existé plus réellement que pour eux. Rien n'altère la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paroissent aussi contents, que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement; & loin d'envier un habit riche, qu'on offre à leurs yeux, ils n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent, quoique si court, qu'il en est choquant pour tout autre qu'eux. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Aussi n'y a-t-il point d'emplois, auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leurs repas, ils ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis: M. d'Ulloa doute néanmoins que dans le choix ils préférassent les derniers; mais il assure que plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir, ni changer leur naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte & le respect ne les touchent pas plus: humeur d'autant plus singulière, que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connoît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts & les soins de leurs Guides.

Détail sur leur
génie & leurs
usages.

MAIS entrons dans quelque détail de leur génie & de leurs usages; sans quoi ceux, qui nous en donnent cette étrange idée, reconnoissent qu'il seroit impossible de rien comprendre à leur caractère. En général les Indiens du Pérou sont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire tout ce qu'ils entreprennent. De-là le Proverbe du Pays, pour tous les ouvrages que demandent du tems & de la patience: *c'est un Ouvrage d'Indien*. Dans leurs

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

Fabriques de Tapis, de Rideaux, de Couvertures de Lit, & d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire passer la trame; & pour fabriquer une Piece de ces étoffes, ils emploient ainsi deux ans & plus. A la vérité, le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. On avoue que si l'on prenoit la peine de leur enseigner les méthodes qui abrègent le travail, ils ont une facilité pour l'imitation, qui leur feroit faire de grands progrès.

Leur paresse.

A la lenteur se joint la paresse; vice enraciné par une si longue habitude, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils en laissent le soin à leurs Femmes. Ce sont leurs Femmes qui filent, qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Elles préparent leur nourriture commune. On les voit moudre l'Orge pour la *Macha*, faire griller le Maïs pour la *Camcha*, & préparer la *Chicha*, tandis que les Maris, accroupis à la manière des Singes, les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim les presse, ou que l'envie leur prenne de visiter leurs Amis. L'unique travail qu'ils faissent pour leur famille est de labourer une petite portion de terre qui forme ce qu'ils nomment leur Chacarite; mais ce sont encore leurs Femmes & leurs Enfants qui l'ensemencent, & qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'ils sont une fois livrés à l'indolence, dans la posture qu'on vient de représenter, nul motif n'est capable de leur faire quitter cette situation. Qu'un Voyageur s'égare, comme il arrive souvent au Pérou, & qu'il s'avance vers une Cabane pour s'informer du chemin, l'Indien se cache, fait répondre par sa Femme qu'il n'est pas au Logis, & se prive volontiers d'une réale, qui est le prix ordinaire du service qu'on lui demande, que d'interrompre son oisiveté. Si le Voyageur quitte son cheval pour entrer dans la Cabane, il ne lui est pas aisé d'en trouver le Maître, parceque ces misérables édifices ne reçoivent de lumière que par une fort petite porte, & qu'en venant du grand jour on n'y distingue point les objets: mais il lui seroit inutile de découvrir l'Indien; car les prières, les offres & les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose, & qu'ils ont la liberté de refuser. A l'égard de celles qui leur sont prescrites par leur Maître, & pour lesquelles ils sont payés, il ne suffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent, & cessent de travailler jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule proposition qu'ils ne refusent jamais, c'est celle de prendre part aux danses & aux Fêtes: mais il faut qu'elles soient accompagnées du plaisir de boire. Cet amusement fait leur bonheur. C'est par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire, qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la Dignité de Cacique, L'eur ivrogne-
ni l'Office d'Alcalde, ne sont pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. ric.

DESCRIPTION
DU PEROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PERUVIENS
MODERNES.

Leurs Festins.

Leurs Danses.

Ils courent avec le même emportement aux Fêtes solennelles : & la Chicha met au même rang le Cacique, l'Alcalde & leurs plus vils Sujets. Mais, ce qui doit paroître assez étonnant, les Femmes, les Filles, & les jeunes Garçons sont absolument exempts de ce vice. Leurs mœurs ne permettent qu'aux Peres de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parcequ'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu toute connoissance. La manière dont ils célèbrent leurs Fêtes mérite une description.

Celui qui la fait célébrer invite chez lui toutes les personnes de sa connoissance, & tient prête une quantité de Chicha, proportionnée au nombre de ses Convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la Cour de la Maison, si c'est une grande Bourgade, ou devant la Cabane, si c'est en pleine campagne, on met une Table, couverte d'un Tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le Festin se réduit à la Camcha, avec quelques herbes sauvages, bouillies à l'eau. L'Assemblée se forme. On donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à laquelle on joint dix à douze grains de Camcha. Telle est la bonne chère. Ensuite les Femmes accourent & servent à boire à leurs Maris, dans des Gourdes qu'ils nomment *Pilches*. Ils continuent de boire, jusqu'à ce que la gaieté commence à les animer. Alors quelqu'un bat d'une main une espèce de Tambourin, & de l'autre, joue du Flageolet; tandis qu'une partie des Assistans de l'un & de l'autre sexe forment leurs danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés, sans aucune sorte d'ordre & de mesure. Quelques Indiennes y mêlent d'anciennes Chansons, dans leur propre Langue; & les grands coups de Chicha ne cessent point de regner entre les Hommes. Ceux qui ne sont pas de la première danse se tiennent accroupis, jusqu'à ce que leur tour vienne. La table demeure; mais c'est pour la parade, car il n'y reste rien à manger, & les Convives ne sont plus autour. Lorsqu'à force de boire, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la Femme de l'autre, près de sa propre Sœur, de sa propre Fille, ou d'une Parente plus éloignée. Tous les devoirs sont oubliés dans ces occasions, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent le parti de se transporter au champ de la débauche, de répandre les restes de Chicha, qu'on ne peut leur dérober, & d'emmener eux-mêmes cette troupe d'ivrognes, dans la crainte qu'ils n'en aillent acheter d'autre. Le lendemain de la Fête se nomme *Concho*, c'est-à-dire, le jour où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond des cruches. C'est par ces restes qu'on recommence, malgré les Curés; & si la chaleur se rallume, chaque Convive court ensuite à sa Cabane, pour en apporter les cruches de sa provision. Quelquefois ils en achètent à frais communs. Ainsi c'est un nouveau *Concho* qui reste pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre. Ils ne finiroient, si l'on ne s'efforçoit de les arrêter, que lorsqu'il n'y auroit plus de liqueur à vendre, ou que l'argent leur manqueroit pour en acheter, & qu'on leur en refuseroit à crédit. Leur manière de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La Maison d'où part le deuil est remplie de cruches. Ainsi, non-seulement ceux qui sont dans l'af-

fiction, & leurs Amis particuliers, noient leur chagrin dans la Chicha, mais les derniers sortent dans la rue, arrêtent tous les Passans de leur Nation, les font entrer dans la Maison du Mort, & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours, & quelquefois plus long-tems. Il paroît que les Curés sont assez contents, lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme.

DESCRIPTION
DU PEROU.

MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

Leurs Jeux.

AUTANT que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le jeu; on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement. Il ne paroît pas même qu'ils connoissent d'autre jeu que celui qu'ils nomment *Pofa*, c'est-à-dire *cent*, parcequ'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le *Pofa* s'est conservé dans leur Nation, depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens: l'un est une Aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, ou les points se marquent par dixaine; l'autre est un osselet, taillé en dez, c'est-à-dire à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme *Guagro*. Pour jouer, on jette l'osselet en l'air; il retombe, & l'on compte les points marqués sur la face d'en haut. Si c'est celle qu'on nomme *Guagro*, on gagne dix points; & l'on en perd autant, si c'est la marque blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorsqu'ils commencent à boire.

Leur nourri-
ture ordinaire.

Le Macha,
Le Camcha,

La Chicha, &
leur compo-
sition.

Leur nourriture ordinaire, comme on a pu le remarquer plusieurs fois, est le Maïz, changé en *Camcha*, & la *Macha*. La préparation de celle-ci consiste à faire griller l'orge, qui se réduit ensuite en farine; & sans autre apprêt, ils en mangent quelques cuillerées, par dessus lesquelles ils avalent une certaine quantité de Chicha. Quoiqu'ils mangent le Maïz de plusieurs façons, la plus commune est de le faire rôtir, & c'est ce qu'ils nomment la *Camcha*. C'est de ce même grain, qu'ils composent la *Chicha*, ancienne boisson du Pays, dont ils sont encore fort avides. Pour la préparer, ils font tremper le Maïz, & lorsqu'il commence à pousser un peu son germe, ils le font sécher au Soleil; ce qui ne les empêche point de le rôtir un peu au feu, pour le mouire. La farine se brasse d'abord dans une certaine quantité d'eau. Ensuite ils la mettent dans de grandes cruches, en y ajoutant l'eau qu'ils jugent nécessaire pour le degré de force qu'ils veulent lui donner. Cette eau fermente, le second ou le troisième jour. On laisse durer la fermentation à-peu-près le même tems; après quoi l'on trouve une liqueur potable. Le goût en est même assez bon, & tire sur celui du cidre; mais elle a le défaut de ne pouvoir se conserver plus de huit jours, au bout desquels elle s'aigrit. Elle est apéritive & rafraîchissante; quoiqu'elle enivre, lorsqu'on en boit avec aussi peu de modération que les Indiens. On lui attribue l'avantage dont jouissent tous les Péruviens, de n'être jamais sujets aux suppressions d'urine. Elle est d'ailleurs fort nourrissante; & l'on observe qu'avec l'usage presque unique de la *Camcha*, de la *Macha*, & de la *Chicha*, ces Peuples sont robustes & d'un bon tempéramment. Le Maïz, cuit à l'eau, jusqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de *Camcha*, sous le nom de *Maté*, & sert aussi à la nourriture, non-seulement des Indiens, mais encore des pauvres Habitans de toutes les races, surtout des Domestiques, qui étant accoutu-

DESCRIPTION
DU PÉROU.MOEURS, USAGES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.Facilité des
Péruviens à
voyager.Forme de
leurs Cabanes.

Leurs Meubles.

Comment
leurs Cabanes
sont gardées
dans leur absence.

més dès leur enfance à cet aliment, comme à la Camcha, le préfèrent souvent au pain. Le Maiz encore tendre reçoit diverses préparations en épis, & se nomme *Chogilos*. Dans leurs voyages, les Indiens du Pérou font peu de frais. Toutes leurs Provisions sont renfermées dans un petit sac, qu'ils nomment *Gierita*, rempli de farine d'orge grillé, ou Macha, & d'une cuillere. Ce secours leur suffit pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la Chicha; ou près d'un ruisseau, dans les lieux déserts. Là, ils prennent, avec la cuillere, un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche, avant que de pouvoir l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la Chicha, ou de l'eau; & se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs Habitations, dans les Campagnes, sont aussi petites qu'il soit possible de se l'imaginer. C'est une Chaumière, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement, pour eux, pour leur Famille & pour leurs Animaux domestiques, tels que les Chiens, qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des Oies. Leurs Meubles consistent en divers vaisseaux de terre, surtout des Pilches & d'autres cruches, & le coton que leurs Femmes filent; leurs lits, en quelques peaux de Mouton, étendues à terre, sans coussins & sans couvertures. La plupart ne se couchent point, & dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour dormir.

Quoiqu'ils élèvent des Poules & d'autres Animaux dans leurs Chaumières, ils n'en mangent point la chair. Leur tendresse va si loin pour ces Bêtes, qu'ils ne peuvent les tuer, ni les vendre. Un Voyageur, qui est forcé de passer la nuit dans une de ces Cabanes, offre en vain de l'argent pour obtenir un Poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors l'Indienne jette des cris, pleure, se désole; enfin voyant le mal sans remède, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

DANS leurs voyages, l'usage ordinaire des Péruviens est de mener avec eux toute leur Famille. Les Mères portent leurs petits Enfants sur leurs épaules. La Cabane demeure fermée; & comme il n'y a rien de précieux à voler, une simple courroie suffit pour serrure. Les Animaux domestiques de la Famille sont confiés à quelque Voisin, lorsque le voyage doit être de quelque durée; autrement, on s'en repose sur la garde des Chiens; & ces Animaux sont si fideles, qu'ils ne laissent approcher personne de la Cabane. M. d'Ulloa remarque, comme un phénomène fort singulier, que les Chiens, élevés par des Espagnols & des Métifs, ont une si furieuse haine pour les Indiens, que s'ils en voient entrer un dans une Maison où il ne soit pas connu, ils s'élancent dessus, & le déchirent à l'instant, lorsqu'ils ne sont pas retenus (c); comme, d'un autre côté, les Chiens élevés par les Indiens ont la même haine pour les Espagnols & les Métifs.

LA

(c) Cette singularité paroitra moins surprenante, si l'on se souvient que, dans l'origine de la Conquête, les Chiens Espagnols étoient dressés à faire la guerre aux Indiens.

La plupart des Indiens qui ne sont pas nés dans une Ville, ou dans une grande Bourgade, ne parlent que la Langue de leur Nation, qu'ils appellent *Quichoa*, & qui fut répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste Empire, pour y rendre le Commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Espagnol; mais ils n'ont presque jamais la complaisance d'employer cette Langue avec ceux-mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obstinent plutôt à se taire. Dans les Villes & les Bourgs, ils se font honneur, au contraire, de ne parler qu'Espagnol, jusqu'à seindred'ignorer la Quichoa. Ils sont tous superstitieux à l'excès; & par un reste de leur ancienne Religion, que tous les efforts des Curés ne sont point encore parvenus à détruire, ils ont des méthodes par lesquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour se rendre heureux, & pour obtenir du succès dans leurs entreprises.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, US-
AGES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

Avec de si folles erreurs, leurs notions de Christianisme sont très foibles; & M. d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé (d). S'ils assistent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étoient au Pérou, un Indien ayant manqué à la Messe, pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le Curé, & de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé d'instruire; car on a mis tout en œuvre, pour leur donner une haute idée de la Profession Ecclésiastique. Le Curé lui fit une réprimande, avec une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre Fête, parcequ'ayant envie de boire encore, il prévoyoit qu'il ne pourroit assister à la Messe. Ce qu'on pourroit prendre pour malignité dans une autre Nation, n'est ici, suivant le même Voyageur, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité. L'indifférence des Péruviens est égale pour leur ame & pour leur corps. On leur prodigue les instructions: ils ne disputent jamais, ils accordent tout; mais au fond ils ne croient rien. Sont-ils malades, & menacés de la mort? On les visite, on les exhorte à faire une fin chrétienne: ils écoutent, sans donner aucune marque de sensibilité. Ces prodigieuses ténèbres, dont on désespère de les faire sortir, ne permettent gueres de les admettre à la participation des Sacremens. Les Indiens même d'une Paroisse n'avertiroient pas le Curé des maladies de leurs Parens ou de leurs Voisins, s'ils n'y étoient forcés par les loix; & malgré l'ordre établi, il arrive fort souvent qu'ils les laissent mourir sans les secours de la Religion.

DANS leurs Mariages, le Christianisme n'a pu les guérir du plus extravagant de tous les préjugés, qui est de se persuader que la Personne qu'ils

Leurs Mari-
ges.

(d) Ne faisons point remarquer que suivant les Voyageurs qui ne sont point Espagnols, surtout M. Frezier, & suivant quelques Espagnols mêmes, tels que François Corréal,

une partie de la faute tombe sur les Ecclésiastiques du Pays, qui décréditent leur doctrine par leurs mœurs. Les exemples en sont odieux.

XX. Part.

F

DESCRIPTION
DU PÉROU.MOEURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.Épreuve qu'ils
font de leurs
Femmes.Comment ils
pratiquent la
Religion.Insensibilité
des Péruviens
pour la mort.

épousent à peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Aussitôt qu'un jeune homme a demandé une Fille en mariage, & qu'elle lui est accordée, les deux Fiancés commencent à vivre ensemble comme s'ils étoient déjà mariés. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité, le dégoût prend quelquefois au jeune homme, qui abandonne la Fille, sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parcequ'il ne lui a point trouvé l'espece de mérite qu'il desire. Il se plaint de son Beau-Père, & l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation, qu'ils nomment entr'eux *Amanasé*, il se marie. Cet usage est tellement établi, que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la première question qu'on fait, à ceux qui se présentent pour le Mariage, est, s'ils sont *Ammanados*, c'est-à-dire Amans éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon, s'il n'est solennel; & ne le faisant consister que dans la bénédiction du Prêtre, donnée devant un grand nombre de Témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils soient engagés, si cette circonstance manque. On les voit alors changer de Femmes, comme s'ils n'étoient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, surtout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles employées, parcequ'aucun châtimement n'imprimant parmi eux de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Leur est égal d'être exposés à la risée publique, ou de danser à leurs Fêtes. Ces deux situations leur paroissent à-peu-près les mêmes, parcequ'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais, un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant fait assez connoître qu'on ne peut espérer de changement dans leur naturel, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs défordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

Sur les pratiques de Religion, faisons parler M. d'Ulloa, qui cite toujours le témoignage des Curés. „ La manière (dit-il.) dont les Indiens du Pérou confessent leurs péchés, paroît fort singulière. Lorsqu'ils entrent au Confessionnal, où ils ne viendroient jamais s'ils n'y étoient appelés, il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'Indien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, sans quoi l'Indien nieroit tout. Le risque de se tromper n'est pas grand, lorsqu'il s'agit des péchés ordinaires à la Nation. L'Indien voyant que le Prêtre insiste, & parle de certitude & de preuves, s' imagine alors qu'il est informé par quelque moyen surnaturel; non-seulement il avoue le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé (e). ”

L'idée de la mort, & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les Hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne sont abbattus que par la

(e) Voyage du Pérou, Tom. 1, Liv. 6. chap. 6.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; & les exhortations des Prêtres ne paroissent pas les toucher. M. d'Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir, aux derniers momens de leur vie, deux Criminels en bonne santé, dont la Justice avoit décidé le sort; l'un, Metif, ou Mulâtre; l'autre, Indien. „ Il se fit con-
„ duire à la Prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortoient en Es-
„ pagnol, faisoit des Actes de Foi, de Contrition & d'Amour, avec toute
„ la frayeur qui convenoit à sa situation. L'Indien avoit autour de lui d'au-
„ tres Prêtres, qui lui parloient dans sa Langue naturelle. Sa tranquillité
„ l'emportoit sur celle des Assistans. Loin de manquer d'appétit, comme
„ son Compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure sembloit re-
„ doubler son avidité à profiter du dégoût de l'autre, pour manger la por-
„ tion qu'il lui voyoit rejeter. Il parloit à tout le monde, avec la même
„ liberté que s'il n'eût joué qu'une farce. Si les Prêtres lui faisoient quelque
„ demande, il répondoit sans aucune marque de trouble. On lui ordonnoit
„ de s'agenouiller, il obéissoit: on lui disoit des prières; il les répétoit mot
„ pour mot, jettant les yeux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme
„ un Enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui
„ fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut
„ conduit au gibet, où son Compagnon étoit déjà; & tant qu'il eut une souf-
„ fise de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération (f)”.

Ce caractère est le même, lorsqu'un Péruvien s'expose à la furie d'un Taureau, sans autre ruse que dans la manière dont il s'en laisse frapper. Il est jetté dans l'air, & tout autre seroit tué de sa chute; mais n'en étant pas même blessé, il se relève fort content de sa victoire, qu'on appelleroit plus justement celle du Taureau. Lorsqu'ils se joignent en troupes, pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans aucun égard pour la supériorité du nombre, & sans faire attention à leur perte; intrépidité qui mériteroit de l'admiration, si la valeur y avoit quelque part, mais qui ne peut passer, dans eux, que pour un brutal emportement, fondé sur l'ignorance du danger. Ils sont fort adroits, comme les Indiens du Chili, à passer un laqs au cou de toute sorte d'Animaux, en courant à toute bride; & ne connoissant aucun péril, ils attaquent ainsi les Bêtes les plus féroces, sans en excepter les Ours. Un Péruvien, à cheval, porte dans la main une courroie si menue, que l'Ours ne peut la saisir de ses pattes, & si forte néanmoins, qu'elle ne peut être rompue par l'effort de la course du Cheval & de la résistance de l'Ours. Aussitôt qu'il découvre l'Animal, il pousse à lui; & celui-ci se dispose à s'élancer sur le Cheval. L'Indien, arrivant à portée, jette le laqs, saisit l'Ours au cou; & l'autre bout du laqs étant attaché à la selle du Cheval, il continue de courir avec la plus grande légèreté. L'Ours, occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut suivre le Cheval, & tombe enfin roide mort. On a peine à décider qui l'emporte, dans cette action, de l'adresse ou de la témérité. Dans la Province d'Alausi,

Elle est la même dans leurs combats contre les Hommes & les Bêtes.

(f) *Ibidem.*

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

Leur stupidité
n'est pas in-
vincible.

Effets de l'é-
ducation & de
l'exemple.

Maladies des
Péruviens.

vers la Cordillière Orientale, qui est le Pays où ces Animaux abondent le plus, on ne leur fait point autrement la guerre.

Au reste, l'abrutissement des Péruviens ne paroît venir que du peu de soin qu'on prend de leur cultiver l'esprit, surtout dans l'enfance; car ceux qui reçoivent une bonne éducation deviennent du moins capables de quelque discernement, & se rapprochent de l'espèce humaine par un développement sensible de leurs facultés. Ce qui réussit, dans quelque degré, à l'égard des Enfants les plus barbares, a plus de succès encore sur ceux qui naissent d'un Père qu'on a déjà fait instruire. Sans citer l'exemple des Peuples du Paraguay (g), dont les Jésuites ont fait une société d'Hommes assez raisonnables, on reconnoît que les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs, sur-tout ceux qui exercent quelque métier & qui savent la Langue Espagnole, ont plus d'ouverture d'esprit & moins de grossièreté dans les mœurs, que ceux des Campagnes. Ils ont une sorte d'habileté, avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuses habitudes. On les distingue par le nom Espagnol de *Landinos*, qui revient à celui de *Prud'hommes*. S'ils conservent quelques usages Indiens, c'est par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par d'anciens préjugés, qui les attachent encore à l'imitation de leurs Ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent la profession de Barbiers. Ils y joignent ordinairement celle de Chirurgiens, du moins pour la saignée; & l'on nous assure qu'au jugement même de M. de Jussieu & de M. de Seniergues (h), ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomistes de l'Europe. C'est le commerce, que cette profession leur procure avec les premières Personnes du Pays, qui les élève par l'esprit & les manières au-dessus de tous leurs Compatriotes. On ne sauroit douter que s'il y avoit des Ecoles, où l'on enseignât régulièrement la Langue Espagnole aux Indiens, comme le portent les anciens Réglemens qui concernent les Indes, le pouvoir & l'occasion qu'ils auroient de converser avec les Espagnols, ou le seul avantage de les entendre, serviroient beaucoup à les faire sortir des ténèbres, où la négligence qu'on a, pour leur instruction, les tiendra toujours enfoncés.

LES Péruviens sont naturellement robustes. Le mal vénérien, si commun parmi leurs Maîtres, les attaque rarement; soit que leurs humeurs en soient moins susceptibles, ou que l'usage de la Chicha les en garantisse. C'est la Petite-vérole qui fait le plus de ravage dans leur Nation. Elle ne regne pas continuellement; & quelquefois il se passe sept ou huit ans, sans que personne en ressentisse la moindre atteinte: mais lorsqu'elle commence à paroître, elle répand la désolation dans les Campagnes. Outre la malignité du mal, on rejette une partie de ses malheureux effets sur le peu d'assistance qu'on donne aux Malades. Ils manquent de tout. On a vu comment ils sont logés, vêtus & nourris. Ceux qui échappent, ne doivent la vie qu'à la force de leur tempérament.

(g) M. d'Ulloa rend témoignage que dans toutes les vastes Régions qu'il a parcourues, il n'a trouvé aucune différence entre tous les Indiens de l'Amérique Méridionale, *ubi supra*, p. 347.

(h) Chirurgien Anatomiste de MM. les Académiciens François, dont on a vu la malheureuse fin, dans le Journal de M. de la Condamine, Tome XIX. p. 478.

Ils sont aussi fort sujets au mal de la Vallée, qu'on a déjà fait connoître sous le nom de *Bicho* : mais ils ont des pratiques simples, qui les en guérissent promptement. Quelquefois ils sont attaqués d'une sorte de fièvre maligne, dont la guérison est également prompte & singulière. Ils approchent le Malade du feu, & le placent sur deux peaux de Mouton ; ils mettent près de lui une cruche de Chicha. La chaleur du feu & celle de la Fièvre lui causent une soif, qui le fait boire sans cesse ; ce qui lui procure une éruption si décisive, que dans un jour ou deux il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques, jouissent longtems d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, Hommes & Femmes, qui ont plus de cent ans. Leur nourriture simple, & toujours la même, ne sert pas peu à fortifier leur tempérament. Avec les alimens qu'on vient de nommer, ils font un grand usage de l'Aji & du sel, c'est-à-dire qu'ils se mettent en même tems dans la bouche un morceau d'Aji & quelques grains de sel, qu'ils y conservent, en avalant de la Macha, ou de la Camcha, jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.
Comment ils
se guérissent
de la fièvre.

Ils vivent
longtems.

Leurs occu-
pations.

Chacare, ou
Chacarite.

Témoignage
de M. Frezier
sur quelques
points mal
éclaircis.

Leurs occupations communes se réduisent aux Fabriques, à la culture des Plantations, & au soin des Bestiaux. Chaque Village est obligé, par les Ordonnances, de fournir tous les ans aux *Haziendas*, ou Métairies de son district, un certain nombre d'Indiens, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils retournent à leurs Cabanes, & d'autres viennent leur succéder. Cette répartition se nomme *Mita*. Quoiqu'elle regarde aussi les Fabriques, on a renoncé à l'observer, parceque n'étant pas tous exercés au métier de Tisserands, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les Fabriques mêmes, avec leurs Familles, & qui enseignent alors, à leurs Enfants. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'Ouvriers, les Maîtres donnent, à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre & des Bœufs, pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, pour la subsistance de leurs Familles ; ils bâtissent des Cabanes autour de la Métairie, qui devient ainsi une Maison seigneuriale, & qui forme quelquefois, par degrés, un Village fort nombreux. C'est à ces Terres défrichées, qu'on donne le nom de *Chacare* ou *Chacarite*.

Avec quelque confiance qu'on ait suivi jusqu'à présent M. d'Ulloa, on a déjà fait entendre, qu'en déplorant avec beaucoup de candeur & d'humanité l'état des Indiens du Pérou, il traite toujours les Espagnols du Pays avec un peu de faveur ; & personne n'a dû s'attendre, en effet, qu'il rendit une justice trop sévère à la Nation. Mais la bonne foi nous oblige de remarquer qu'on trouve, dans quelques autres Voyageurs, un peu plus d'explication sur divers points qu'il s'est cru dispensé d'éclaircir. M. Frezier, qui avoit fait un assez long séjour au Pérou, & qui n'y avoit employé le tems qu'à s'instruire, nous apprend, par exemple, pourquoi la Religion Chrétienne, qu'on a fait embrasser aux Péruviens, n'a point encore pris d'heureuses racines dans le cœur de ces Peuples. C'est, dit-il, parcequ'ils conservent une forte inclination pour le culte du Soleil, qui étoit leur ancienne Idolâtrie. Dans

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, & C. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

les grandes Villes, où l'on doit supposer qu'ils ont pris plus d'attachement pour le Christianisme, ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil se réveille, avec leur amour pour leurs anciens Rois, & leur fait regretter un tems qu'ils ne connoissent plus que par les récits de leurs Peres. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa, par une espee de Tragédie, qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique; ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs chères Divinités, & les autres Symboles de l'Idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'Aigle ou de Condor, des habits de plumes, & des ailes si bien ordonnées, que de loin ils ressemblent à des Oiseaux. Dans ces Fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse: les Espagnols, si redoutés de leur Nation, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, & les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces Fêtes; & depuis quelques années on en a retranché le Théâtre, où ils représentoient la mort de l'Inca (i).

Obstacle à la
conversion
des Péruviens.

MAIS, suivant le même Voyageur, le principal obstacle à leur parfaite conversion, est qu'ils sont fort mal instruits, & que la Doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples (k). „ Quel moyen, (dit „ M. Frezier,) de leur interdire le commerce des Femmes, lorsqu'ils en „ voient deux ou trois aux Curés? D'ailleurs chaque Curé est pour eux, non „ pas un Pasteur, mais un Tyran, qui va de pair avec les Gouverneurs Es- „ pagnols, pour les fuser; qui les fait travailler à son profit sans les récom- „ penser de leurs peines, & qui les roue de coups au moindre mécontente- „ ment. Il est certains jours de la semaine, où l'Ordonnance royale oblige „ les Indiens de venir au Catéchisme: s'ils y arrivent un peu tard, la cor- „ rection paternelle du Curé est une volée de coups de bâton, appliqués „ dans l'Eglise même; de sorte que pour se rendre le Curé propice, chacun „ d'eux apporte son présent, tel que du Maïs pour ses Mules, ou des fruits, „ des légumes & du bois pour sa Maison. S'il s'agit d'enterrer les Morts, „ ou d'administrer les Sacremens, les Curés ont plusieurs moyens pour aug- „ menter leurs droits; comme de faire des Patrons de divers Saints, ou cer- „ taines cérémonies, auxquelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même „ conservé des restes d'Idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des „ viandes & des liqueurs sur les tombeaux, parceque cette superstition leur „ rapporte beaucoup. Si les Moines vont, dans les Campagnes, faire la „ quête pour leurs Couvens, c'est une expédition vraiment militaire: ils „ commencent par s'emparer de ce qui leur convient; & si l'Indien pro- „ priétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui est extorqué, ils chan- „ gent leur apparence de priere en injures, qu'ils accompagnent de coups (l).”

(i) Relation de la Mer du Sud, p. 249.

(k) François Corréal, Espagnol, se donne carrière sur cet article; partie 3^e. de ses Voyages, chap. premier. Bonzoni, Italien, n'épargne

pas plus les Prêtres du Pérou; mais c'est dans les premiers tems, où la licence de la Conquête sembloit autoriser le désordre.

(l) *Ibid.* p. 241.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MORUES, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.Vexations des
Corrégidors.

M. Frezier rend aux Jésuites un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Indiens; & comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces Peuples, & leur inspirent le goût du Christianisme. C'est ainsi qu'ils ont formé, près de la Paz, les Missions des *Tungos* & des *Moxas*, à l'imitation de celles du Paraguay (m).

Les Curés, continue le même Voyageur, ne sont encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la Cour d'Espagne, ces Peuples sont traités fort durement par les Corrégidors, ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur Commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils sont venir, du Tucuman & du Chili, une prodigieuse quantité de Mules; & s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Indiens de leur district de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le Roi leur accorde aussi, de vendre seuls, dans leur Jurisdiction, les Marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Indiens, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les prennent à crédit, & par conséquent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Indiens; & parceque ce sont des assortimens, il faut souvent que ces Malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin, car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien, & qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands, & autres Espagnols qui voyagent, prennent hardiment, & le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les Cabanes des Indiens. De-là vient que ces Peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sèment que le Maïs nécessaire pour leurs Familles, & cachent dans les Cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines; & le Père ou la Mère, seuls Possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

Il paroît certain à M. Frezier que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug Espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils sont même de tems en tems quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la Ville; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'Esclaves Nègres, qu'ils font venir tous les ans de Porto-Belo & de Panama, où sont les Bureaux de l'Asiento. Comme il ne leur est plus permis de réduire les Indiens à l'esclavage, ils ont moins d'égards pour eux que pour les Nègres, qui leur coûtent assez cher, & qui sont la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence. Ceux-ci, faisant fond sur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Or-

Haine entre
les Indiens &
les Nègres.

(m) M. Frezier prête ici aux Jésuites des vues de domination, dont il confesse lui-même qu'il ne connoît aucune preuve. p. 243. Ils ont expliqué leur conduite au Tome VIII. des Lettres Édiifiantes.

**DESCRIPTION
DU PÉROU.****MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉROUVIENS
MODERNES.**Loix qui em-
pêchent en-
treux les
commerces
d'amour.Mines cachées
aux Espa-
gnols.Principale
cause de la di-
minution des
Péruviens.Habillement
des Vallées.

donnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions, pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux Negres & aux Negresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, & pour les Negresses, d'être rigoureusement fustigées (n). Ainsi les Esclaves Negres, qui dans d'autres Colonies sont les ennemis des Blancs, sont ici les Partisans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Indiens de porter les armes, parcequ'ils en ont quelquefois abusé.

L'INVINCIBLE aversion des Péruviens pour les Espagnols produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les Trésors enfouis & les plus riches Mines, dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachés, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Indiens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage: ils aiment mieux vivre de leur travail, & dans la dernière misère. L'opinion commune des Espagnols est qu'ils les enchantent. Ils racontent les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir; telles que des morts subites, par des vapeurs, des éclairs, & des tonnerres: mais entre tous ces prodiges, il n'y a d'avéré que les épanchemens d'eau, dont les Mines se trouvent quelquefois inondées, sans qu'il soit besoin de recourir à des causes surnaturelles. Cependant personne ne doute que les Péruviens ne connoissent plusieurs belles Mines, qu'ils ne veulent pas découvrir, autant pour empêcher que l'or ne sorte de leur Pays, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse Mine de Salcedo lui fut découverte par une Indienne, qui l'aimoit éperdument. On n'applique point les Negres au travail des Mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Indiens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses Herbes qui augmentent leur force. Il est certain, par l'aven des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des Habitans naturels du Pérou, qui se comptoit par millions avant la conquête. Les Mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que lorsqu'ils y ont passé quelque tems, le vif-argent les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans & meurent hébétés (o). Les cruautés des Corrégidors & des Curés en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses Nations voisines, qui ont toujours rejeté la domination Espagnole.

M. FREZIER nous représente l'habillement des Vallées, peu différent de celui de Quito & des Montagnes. Les Femmes portent de plus une piece d'étoffe du Pays, bigarrée de couleurs vives, qu'elles se mettent quelquefois pliée sur la tête, & quelquefois sur les épaules comme un *Amict*, mais plus ordinairement sur le bras, comme les Chanoines portent l'aumusse. Les Hommes, au lieu du Poncho, ont un Sur-tout, en forme de sac, dont les man-

(n) *Se mando que para adelante ningun Negro ni Negra se pudiesse servir de Indio, so pena que al Negro, que se sirviessse de Indio, se cortassen los genitales; y si se sirviessse de In-*
dio, cien azotes para la primera vez. Herrera, ann. 1551.
 (o) Relation de la Mer du Sud, p. 251.

manches ne viennent qu'au-dessus du coude. Elles ont été ajoutées depuis la conquête; car dans les figures mêmes des anciens Incas, il n'y a simplement que deux trous pour le passage des bras, comme l'usage s'en conserve encore à Quito. M. Frezier prit la peine de dessiner une de ces anciennes figures, d'après un Tableau des Indiens de Cusco.

Il nous apprend aussi que malgré la destruction des Incas, telle qu'on l'a vue dans l'article des Vicerois, une ligne, restée de cette race, jouit d'une singulière distinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'*Ampuero*, est non-seulement reconnu du Roi d'Espagne pour Descendant des Empereurs du Pérou, mais en cette qualité Sa Majesté Catholique lui donne le titre de Cousin, & lui fait rendre par les Vicerois une espèce d'hommage public, à leur entrée. Ampuero se met dans un Balcon, sous un dais, avec sa Femme; & le Viceroi, s'avancant sur un Cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le Balcon.

Mœurs, Usages, &c. des Créoles.

AVANT que de passer au second tableau des Indiens, on ne peut refuser, à la curiosité du Lecteur, une courte esquisse des mœurs & des usages de cette espèce de Péruviens-Espagnols, qui, tirant leur origine de Parens Européens, sont ici distingués, comme dans toutes les Colonies de l'Europe, par le titre de *Créoles*. A commencer par la Religion, Correal & M. Frezier leur attribuent la vanité de se croire les meilleurs Chrétiens de l'Univers. Pendant que les François portoient leur Commerce à la Mer du Sud, ils prétendoient se distinguer d'eux par cette qualité. Un *Chrézien* & un *François*, étoit une manière de parler fort en usage, qui signifioit un Espagnol & un François; mais nos Voyageurs sont fort éloignés de leur attribuer cette perfection. L'abstinence des viandes est fort altérée chez eux par l'usage de la *Grossura*, qui consiste en langues, en têtes, piés, entrailles, & extrémités des Animaux, dont ils mangent, les jours maigres; sans y comprendre l'usage de la *Manteca*, ou graisse de Porc & de Bœuf, dont ils se servent au lieu d'huile & de beurre. On ne connoît point, au Pérou, d'autre Office divin que la Messe. Ceux qui sont à plus de trois lieues de l'Eglise Paroissiale, & les Indiens mêmes, qui n'en sont point à plus d'une lieue, ont été dispensés d'entendre la Messe les jours de Fête. A Lima, on s'exempte d'assister à la Messe de Paroisse, parcequ'il est peu de bonnes Maisons qui n'aient leur Chapelle, où elle se dit pour la commodité des Habitans.

Il paroît que toute la piété des Créoles se réduit à la dévotion du Rosaire, qui se récite publiquement dans chaque Bourgade jusqu'à trois fois la semaine, ou dans les Processions nocturnes, ou en Famille, ou tous les jours au soir en particulier. Les Religieux portent le Rosaire au cou, & les Séculiers sous leurs habits. M. Frezier prétend avoir observé, plusieurs fois, qu'ils le récitent pour le succès de leurs intrigues amoureuses.

APRÈS le Rosaire suit la dévotion du Mont-Carmel, dont les Religieux de la Merci ne tirent pas moins d'avantage que les Dominicains du Rosaire. Celle de l'Immaculée Conception tient le troisieme rang. Les Cordeliers &

XX. Part.

G

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USA-
GES, &c. DES
PÉRUVIENS
MODERNES.

Singulière dis-
tinction que
l'Espagne ac-
corde à un
descendant
des Incas.

MŒURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.

Leur Reli-
gion.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.

les Jésuites l'ont accréditée, jusqu'au point qu'on la célèbre dans les actions les plus indifférentes. On ne commence point le dîner, on ne se lève point de table, on n'allume point le soir une chandelle, sans prononcer avec emphase: „ Loué soit le très saint Sacrement de l'Autel, & la sainte Vierge, „ Notre-Dame, conçue sans tache & sans péché originel, depuis le premier „ instant de son existence; ” *desde el primero instante de su ser natural*. On ajoute aux Litanies, *absque labe concepta*. Enfin cette question, pieuse en elle-même, mais qui n'appartient point à l'essence du Christianisme, entre dans tous les événemens de la vie.

LA superstition des Créoles du Pérou n'a pas de bornes. Ceux qui portent le Rosaire au cou, y joignent des *Habillas*, espèce de châtaignes, & un autre fruit dont la figure approche de celle d'une poire, avec des noix muscades & divers Amulettes, pour se garantir des Sorciers & du mauvais air. Les Dames en portent d'autres, autour de leurs colliers. Ce sont des médailles sans empreinte, avec une petite main de Jafet, large de trois lignes, ou de bois de Figuier; fermée, à la réserve du pouce, qui est élevé. La vertu, qu'elles attribuent à ces Amulettes, est de les garantir du mal qu'elles craignent de ceux qui admirent leur beauté; elles l'appellent *le mal des yeux*. Cette superstition est générale. Mais celle qui l'emporte sur toutes les autres est de se munir d'un habit de Moine, qu'on doit avoir acheté dans le cours de sa vie, & dans lequel on se fait enterrer. Les Religieux ont persuadé aux Créoles riches, que plus ils se font enterrer proche de l'Autel, plus ils participent aux Prières ecclésiastiques. M. Frezier assure que deux jours avant son départ de Lima, deux Particuliers, pénétrés de cette opinion, avoient donné chacun six mille piastres, pour être enterrés dans le Caveau des Augustins de Lima.

LE culte des Images est poussé jusqu'à l'Idolâtrie. On ne voit que statues, qu'on prend soin d'orner, & devant lesquelles tout le monde vient brûler de l'encens. Des Quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les rues, sous un verre, encastrées dans de grands cadres, qu'ils donnent à baiser aux Passans, pour une certaine rétribution. Les Religieux, sur-tout, abusent là-dessus de la crédulité du Peuple. Ils joignent à ce profit celui du Commerce, dont ils tirent assez de parti pour entretenir chacun leur Femme. Au reproche qu'on leur en fait, ils répondent que leur Monastère ne leur fournissant que la nourriture, ils ne pourroient vivre sans le secours d'une Amie, qui fournit à leurs autres besoins. Cette dissipation ne leur permettant gueres d'étudier, la plupart ne connoissent que le Latin du Missel, & ne seroient point en état de dire la Messe, s'il falloit expliquer ce qu'ils prononcent (a).

Leur caractère,

DANS le caractère & les inclinations des Créoles, on trouve, comme en Europe, un mélange de bien & de mal. Ceux des Montagnes sont d'un assez bon commerce. Les plus pauvres se donnent pour des gens de distinction, entre les Indiens, les Negres, les Mulâtres & les Metifs; & cette Noblesse imaginaire devient la source d'une infinité de bonnes actions. Ils

(a) M. Frezier, *ubi supra*.

exercent l'Hospitalité, sur-tout dans les Campagnes, où ils reçoivent fort généreusement les Etrangers.

A l'égard de l'esprit, tous les Voyageurs en accordent aux Créoles de Lima & des Vallées, avec de la vivacité même & de la disposition aux Sciences. On ajoute que ceux des Montagnes en ont un peu moins; mais que les uns & les autres s'en croient plus que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de *Cavallos*, c'est-à-dire Bêtes; peut-être par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de régner entr'eux, & dont la principale raison est qu'ils ne peuvent voir, sans une mortelle jalousie, les Charges & la plus belle partie du Commerce entre les mains de ces Etrangers. Ils ont peu de goût pour la guerre. La mollesse, dans laquelle ils vivent continuellement, leur fait craindre tout ce qui menace leur repos. On n'en excepte que les voyages, dont la fatigue ne les effraie point. Ils vont d'une extrémité du Pérou à l'autre, dans une partie de plaisir ou de curiosité. On les trouve aussi rufés que les Européens, pour toutes les pratiques du Commerce; mais leur paresse les éloignant du travail, du moins s'ils n'y sont engagés par l'espérance d'un gain considérable, ils laissent les profits ordinaires aux Espagnols de l'Europe. Les Ouvriers mêmes, qui n'ont que leur profession pour vivre, poussent l'indolence jusqu'à dormir régulièrement au milieu du jour; & pendant ainsi la moitié du tems, ils rendent tous les Ouvrages excessivement chers. Cette fainéantise vient peut-être du climat; car on observe que les plus laborieux Ouvriers de l'Europe deviennent bientôt lâches au Pérou.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES
CRÉOLES.

Opinion qu'ils
ont de leur
esprit.

Leur paresse.

En général, les Créoles ont l'air composé, & perdent d'autant moins cette gravité, qu'elle leur est naturelle. Ils sont sobres pour le vin. On a déjà remarqué, d'après M. d'Ulloa, que leur penchant est plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent avidement, & sans aucun goût de propreté; ordinairement en portion, comme les Moines. Dans un repas d'appareil, on fait passer successivement, devant chacun des Convives, plusieurs petits plats de ragoûts, que chacun donne ensuite aux Domestiques, ou à divers Assistans qui ne sont pas à table, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. M. Frezier raconte que venant quelquefois manger sur son Vaisseau, où ils étoient traités à la Française, dans un service bien ordonné, ils enlevoient les plats, quelquefois avant qu'on y eût touché, pour en faire part à leurs Esclaves; & que les Officiers François, n'osant leur en faire sentir l'impolitesse, laissoient aux Cuisiniers la liberté de venir se plaindre qu'on dérangeoit l'ordonnance du Festin (b). Les Créoles du Pérou n'ont pas l'usage des fourchettes: c'est une autre source de malpropreté. Ils sont obligés de se laver les mains à la fin du repas; ce qu'ils font dans un même Bassin, & cette eau commune leur sert aussi à se laver les levres. Leurs viandes sont assaisonnées de quantité d'Aji, épicerie si piquante, qu'elle est insupportable aux Etrangers: mais ce qui rend encore leurs ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal apprêtées. D'ailleurs ils n'ont point l'art de faire rôtir de grandes pièces; & leur méthode n'est point de les faire tourner continuellement, comme en Europe. Ils

Leur manière
de manger.

Heures de
leurs repas.

(b) *Ubi sup.* p. 228.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.Usage de
l'herbe du Pa-
raguay.

font deux repas; l'un à dix heures du matin; l'autre à quatre heures du soir, qui tient lieu de dîner à Lima; une collation à minuit.

DANS le cours de la journée ils font un grand usage de l'herbe du Paraguay, dont on donnera la description dans un autre article. Au lieu d'en boire séparément la teinture, comme nous buvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe dealebasse, ornée d'argent, qu'ils nomment *Mati*; ils y joignent du sucre, & versant l'eau chaude par dessus, ils la boivent aussitôt, sans lui laisser le tems de se teindre, parcequ'elle noircit comme l'encre. Mais, pour ne pas avaler l'herbe qui fume, on se sert d'un chalumeau d'argent, terminé en globe percé de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur, qu'on suce par un bout, se dégage entièrement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, qui se nomme *Bombilla*, en remettant, à mesure, de l'eau chaude sur la même herbe. Quelques-uns écartent l'herbe, avec une petite plaque d'argent, percée aussi de petits trous. „La „ répugnance, (dit M. Frezier,) que les François avoient à boire après „ toutes fortes de gens, dans un Pays où le mal immonde est si commun, „ fit alors inventer, pour chacun, l'usage des petits chalumeaux de verre (c)”. Au reste, cette liqueur lui parut meilleure que le Thé. L'odeur en est agréable. On y mêle souvent du jus d'orange amère, ou de citron, & des fleurs odoriférantes (d). L'usage en est si général dans toutes les parties du Pérou, que les plus pauvres en prennent du moins une fois le jour.

Mariages des
Créoles.

L'AMOUR, au Pérou, regne avec une puissance égale sur les deux sexes. Les Hommes sacrifient librement, à cette passion, la plus grande partie de leur bien. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté; c'est-à-dire que n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques: leur méthode, qu'ils nomment *Mariage derrière l'Eglise* (e), consiste à vivre avec une Maîtresse, dont ils reçoivent la foi, comme ils la donnent. Ces Femmes ont ordinairement de la sagesse & de la fidélité. Les loix du Royaume leur sont assez favorables; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & les Enfants de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le Père. Il est assez ordinaire de voir des Hommes mariés, qui abandonnent leurs Femmes, pour s'attacher à des Maîtresses, ou même à des Esclaves noires; mais cette sorte d'incontinence passe toujours pour odieuse, d'autant plus qu'elle entraîne souvent du désordre dans les Familles.

Goûts & ca-
ractère des
Femmes.

Quoique les Femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la Promenade; & l'on a vu que dans les grandes Villes il est rare qu'elles sortent à pied. Mais c'est à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites; & suivant le témoignage de M. Frezier, on les trouve souvent où elles ne sont point attendues. Les plus modestes, en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert du *Rabos* ou de la Mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux Hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs Maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une Estrade couverte d'un tapis à la Turque,

(c) *Ubi sup.* p. 229.

(d) Voyage de MM. Juan & d'Ulloa, Tom. I. L. 5. ch. 5.

(e) *Detrai de la Iglesia.*

Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas; parcequ'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. De-là vient que la plupart ont une marche pesante & sans grace. L'Estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six piés de large, qui regne ordinairement de tout un côté de la salle. Les Hommes sont assis dans des Fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'Estrade.

On voit les Femmes chez elles, avec autant de familiarité qu'en France. Elles se font un plaisir, dans les visites qu'elles reçoivent, de jouer de la Harpe ou de la Guitarre, qu'elles accompagnent de la voix. Leur goût pour la danse, qu'on a déjà remarqué, les dispose toujours aussi à présenter cet amusement. Leur maniere de danser est différente de la nôtre, où l'on estime le mouvement des bras, & quelquefois celui de la tête. Elles ont les bras pendans, ou pliés sous un manteau, dont elles sont enveloppées; de sorte qu'on ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des piés. Dans plusieurs de leurs Danses figurées, elles quittent le manteau; mais les agrémens, qu'elles y mêlent, sont plutôt des actions que des gestes. Les Hommes dansent à-peu-près dans le même goût, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en avant, pour n'en être pas embarrassés dans leurs sauts, mais sur-tout dans leurs *piés*, qu'on prendroit pour des genuflexions.

Ce qu'on a dit, dans la Description de Lima, des Dames Créoles de cette Capitale, semble convenir à toutes les Villes du Pérou; c'est-à-dire que la plupart des Femmes y ont de l'agrément dans l'esprit & dans la figure, mais que l'usage du Fard (*f*) ne donne point un long regne à leur beauté. M. Frezier ajoute qu'elles aiment une galanterie aisée; que leur entretien est spirituel, mais qu'il approche un peu du libertinage; que les propositions qu'un Amant n'oseroit faire en France, sans mériter l'indignation d'une honnête Femme, ne déplaisent point à celles du Pérou qui sont les plus éloignées d'y consentir; que les Coquettes y sont en fort grand nombre; qu'elles en-zendent parfaitement l'art d'abuser du foible qu'on a pour elles, & qu'elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs Amans: enfin, qu'avec la fortune, on risque toujours avec elles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer dans un Pays dont les Habitans le comptent pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des Etrangers est dans le secours de quelques vieilles Femmes, qui traitent les Malades avec de la Salsepareille, des Tisannes de Mauves & d'autres herbes du Pays, mais sur-tout par de profonds cauterés, qui passent pour des spécifiques, dont les deux Sexes sont également pourvus, & dont les Dames font si peu de mystère, que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leurs *Fuentes*, qu'elles se pansent mutuellement.

Nous n'ajouterons rien à la description de leurs habits. Quoique celle que nous avons donnée, d'après M. d'Ulloa (*g*), regarde particulièrement

(*f*) Le témoignage de M. Frezier, joint des Créoles de l'Amérique.
à celui de M. d'Ulloa, dément Oexmelin, (*g*) Voyez Tome XIX, p. 340.
lorisqu'il assure que le Fard n'est pas connu

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.Habits des
Femmes Créoles
dans les
Parties froides
du Pérou.

Lima & Quito, il paroît que dans toutes les autres Villes, les usages sont à-peu-près les mêmes entre les Femmes de distinction. Cependant M. Frezier observe, que dans les Provinces froides elles sont toujours enveloppées d'un *Rabos*, qui n'est qu'un simple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins leur tombe en pointe sur les talons; & que la différence entre les Riches & les Pauvres ne consiste que dans la richesse de l'étoffe. L'habit de cérémonie est celui des Espagnoles d'Europe, c'est-à-dire une Mante de taffetas noir, qui les couvre de pié en cap. L'habit de parade, que le même Voyageur distingue de celui de cérémonie, est aussi la Mante de taffetas noir, mais avec le *Saya*, qui est une jupe fermée, couleur de musc, à petites fleurs, sous laquelle est une autre jupe fermée, d'étoffe de couleur, nommée *Pollera*. Elles n'ont point d'ornement sur la tête. Leurs cheveux pendent par derrière en tresses; quelquefois elles se font un tour de tête, d'un ruban or & argent, appelé *Valaga* au Pérou, *Haque* au Chili. Si le ruban est large, orné de dentelles, & couvre le front de deux tours, il se nomme *Vincha*. Elles ont le sein & les épaules à moitié nus, à moins qu'elles n'aient un grand mouchoir, qui leur tombe par derrière jusqu'au milieu des jambes, & qui leur sert comme de Mantille. On n'examine point en quoi consistent ici les différences des habillemens de Lima & de Quito: mais M. Frezier nous assure que les Dames Créoles du Pérou ne blessent point la bienséance par leurs nudités d'épaules, parceque les Espagnols y font peu d'attention. Ils font plus de cas, dit-il, des petits piés: & la coquetterie, à qui rien n'échappe, oblige celles à qui la nature a fait une si grande faveur, de cacher soigneusement cette partie d'elles-mêmes, ou de ne la montrer qu'avec art.

DANS les Vallées, comme à Lima, les Hommes sont habillés à la Française, le plus souvent en habits de soie, avec un mélange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le regne de Philippe V: mais pour déguiser sa source, les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les Gens de robe, à l'exception des Présidens & des Auditeurs, portent, comme en Espagne, la Goliote & l'épée. L'habit de voyage du Pérou est un justaucorps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnières. On le nomme *Capotillo de dos faldas*.

A l'exception de Lima, où les Maisons sont fort belles, le logement des Créoles ne répond point à la richesse de leurs habits. C'est ordinairement un rez-de-chaussée, de quatorze ou quinze piés de hauteur. Les plus magnifiques ont, à l'entrée, une cour ornée de porches de charpente, le long du Bâtiment; auquel on donne toute la profondeur que l'on veut, parceque n'ayant point à craindre de pluie, on tire du jour des plafonds, lorsqu'on n'en peut tirer par les murs. La piece d'entrée est une grande Salle, d'environ dix-neuf piés de large, & longue de trente à quarante, d'où l'on passe de suite dans deux ou trois autres Chambres. La première est celle de l'Estrade, & le lit est placé dans un coin en forme d'Alcove, dont la principale commodité est une fausse porte, pour admettre ou renvoyer les Etrangers, sans qu'ils puissent être apperçus. Les Maisons ont peu de lits, parceque les Domestiques couchent à terre sur des peaux de Mouton. La

Leur Archi-
tecture.

hauteur & l'étendue des Pièces leur donneroient un air de grandeur, si elles étoient régulièrement percées: mais les fenêtres y sont en si petit nombre, que l'obscurité y règne sans cesse. D'ailleurs, elles sont fermées, au lieu de vitres, avec des grilles de bois tourné, qui diminuent encore le jour. Les meubles ne leur donnent point plus d'éclat. L'Estrade seule est couverte de tapis, & de carreaux de velours pour les Femmes. On ne voit, pour tapisserie, qu'une grande quantité de mauvais Tableaux, qui sont l'ouvrage des Indiens de Cusco. Les chaises, qui servent aux Hommes, sont revêtues de cuir, estampé en demi-relief; & le plus souvent, ces Salles sont sans plancher & sans carrelage. Les matériaux ordinaires des Bâtimens particuliers sont des *Adoves*, espèce de brique cuite, ou de la terre simple, battue entre deux planches, qui est apparemment ce que M. d'Ulloa nomme *Brique crue*, & qui, dans un Pays où il ne pleut jamais, dure des siècles entiers. On a vu, dans la Description de Lima, quelle est l'Architectüre de cette Ville & celle des édifices publics.

Si l'on se souvient que, sur le témoignage de M. Frezier, nous n'avons pas fait difficulté de rapporter qu'à l'entrée du Duc de Palata, lorsqu'il prit possession de la Viceroyauté, en 1682, les deux rues, par lesquelles il devoit passer pour se rendre au Palais, furent pavées de lingots d'argent, jusqu'à la valeur de trois cens vingt millions de nos livres, on ne fera pas sans curiosité pour les circonstances ordinaires d'une Fête où les Créoles du Pérou se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Cérémonies
de la réception
des
Vicerois.

Aussitôt qu'un nouveau Viceroi est débarqué au Port de Payta, qui est à deux cens quatorze lieues de Lima, il dépêche à cette Capitale un Officier de distinction, honoré du titre de son Ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son arrivée. L'ancien Viceroi, à qui elles sont remises, fait partir aussitôt un Courier, qui se nomme *Chasqui* au Pérou, pour complimenter son Successeur. Ensuite, congédiant l'Ambassadeur, il lui donne, à son départ, un riche présent, auquel il joint un ou deux Corrégimens, avec la liberté de les faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à quelque autre devoir.

Le nouveau Viceroi est reçu, à Payta, par le Corrégidor de Piura, qui lui fournit les litières & les autres voitures nécessaires, jusqu'à la Jurisdiction d'un autre Corrégidor. Ainsi, de Corrégiment en Corrégiment, il est accompagné, servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant, il traverse la Ville, sans s'y arrêter, & comme *incognito*, pour se rendre au Callao. Là il est reçu & reconnu par un Alcalde, envoyé de la Capitale, & par les Officiers Militaires. On le loge dans le Palais du Fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, tous les Tribunaux séculiers & ecclésiastiques de Lima viennent le complimenter, & c'est sous un Dais qu'il les reçoit. L'Audience arrive la première; ensuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le Consulat, l'Inquisition, le Tribunal de la Croisade, enfin les Supérieurs d'Ordre, les Colleges & les Personnes de marque. Le même jour, l'Alcalde lui fait servir, aux dépens du Pays, un magnifique dîner, où il n'a que les Auditeurs pour Convives; & toutes les

DESCRIPTION
DU PEROU.

MOEURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.

autres Personnes de distinction rendent le même honneur à sa Famille.

Le soir, il y a Comédie, & toutes les Femmes ont la liberté d'y assister. Le second jour de son arrivée, il sort, dans un carosse que la Ville tient prêt pour lui, & se rend à la Chapelle de la *Legua*, ainsi nommée parcequ'elle est à la moitié du chemin, entre le Callao & Lima. Il y trouve le Viceroi qu'il vient relever. Tous deux sortent de leurs Voitures. Le dernier remet à l'autre le Bâton de commandement. Ils se séparent aussitôt, & chacun s'en retourne par le même chemin. Cependant, lorsque les préparatifs de l'entrée solennelle demandent encore quelque tems, au lieu de retourner au Callao, le nouveau Viceroi va loger tout de suite dans le Palais de Lima, pour y attendre le jour dont on convient avec lui. C'est le plus jeune des Auditeurs, & le plus jeune des Alcaldes, qui prennent là-dessus les ordres.

Le jour arrivé, toutes les rues de la Ville se trouvent soigneusement nettoyées, & tendues de riches Tapisseries, avec des Arcs de triomphe, où l'art & la richesse brillent à l'envi. Le Viceroi se rend *incognito*, vers deux heures après midi, à l'Eglise du Monastere de Monferrat, qui est séparé de la rue, où doit commencer la marche, par un arc de triomphe & par une Porte fermée. Lorsque son Cortège est rassemblé, il monte, lui & toute sa Famille, sur les Chevaux que la Ville fournit. La Porte s'ouvre. On voit défilér d'abord les Compagnies de Milice; ensuite les Colleges, & l'Université, dont les Docteurs sont en habits de leur Ordre. Ces premiers Corps sont suivis du Corps de la Ville, de la Chambre des Comptes, & de l'Audience royale, sur des Chevaux superbement équipés. Les habits du Corps de Ville sont des robes de velours cramoisi, doublées de brocad de la même couleur, avec de grands Bonnets sur la tête; & cet habillement n'est employé dans aucune autre occasion. Quelques Membres du même Corps sont à pié, & portent le Dais sous lequel on voit ensuite avancer le Viceroi. Deux Alcaldes ordinaires, à pié aussi, lui servent de Palfreniers, & tiennent chacun de son côté la bride du Cheval. Au reste, M. d'Ulloa remarque que cette cérémonie est défendue par les Ordonnances, mais qu'elle ne s'en observe pas moins; parcequ'étant fort ancienne, la crainte de déplaire aux Vicerois, ou de diminuer le respect qui leur est dû, n'a permis à personne de tenter l'innovation.

La marche, qui se fait dans cet ordre, dure assez longtems par différentes rues qui conduisent le Viceroi sur la Place. A son arrivée, le Cortège se trouvant rangé devant la Cathédrale, il y descend à la Porte, où l'Archevêque le reçoit à la tête de son Chapitre. Il entre dans l'Eglise. On y entonne les Hymnes de joie, tandis qu'il se place avec les Tribunaux, sur des Sieges d'une richesse éclatante. Après la Musique, il remonte à Cheval, & se rend droit au Palais, accompagné jusqu'au Cabinet par le Tribunal de l'Audience. On y sert une magnifique collation, à laquelle toute la Noblesse est admise.

Le lendemain, il retourne à la Cathédrale, mais dans son carosse, avec le Cortège qui doit l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques; c'est-à-dire qu'il est précédé de sa Compagnie des Gardes à cheval, & des Tribu-
naux

naux en carosse, après quoi, il marche lui-même, suivi de ses Hallesbardiers. L'Archevêque officie pontificalement, & l'Orateur du Chapitre prononce un Sermon. Ensuite le Viceroi retourne à son Palais, suivi de toute la Noblesse, qui n'oublie rien pour y paroître avec éclat. Le soir de ce jour & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance. Les confitures & les glaces sont présentées dans la plus riche vaisselle. Il est permis, pendant ces trois jours, à toutes les Femmes de venir au Palais, & d'y faire admirer leur esprit & leur beauté, dans les Salions, les Galeries & les Jardins.

A ces Fêtes succèdent les courses de Taureaux, qui sont données par la Ville. Elles durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambassadeur de qui l'on a reçu la nouvelle de son arrivée. L'honneur, qu'on rend à cet Officier, n'est qu'une suite de sa première entrée, & n'en est séparé, que pour éviter l'embarras de donner deux fois le même spectacle. Après cet amusement tumultueux, on y voit succéder la cérémonie de l'Université, des Colleges, & des Couvens de l'un & de l'autre Sexe, qui reconnoissent le Viceroi pour leur Protecteur. Elle est d'une magnificence qui ne cede rien à toutes les autres. Les louanges du Viceroi sont célébrées par des Ouvrages d'esprit, & l'on accorde des prix publics, aux Pièces qui se font distinguer. C'est l'Université qui commence. Le Recteur prépare un Combat poétique, dont il publie les sujets. Les Prix sont rangés dans une grande Salle, & les sujets affichés aux Piliers, dans des cadres fort ornés. Le Recteur, placé sur un Siege, vis-à-vis du Viceroi, prononce un discours à son honneur, & lui présente le Recueil des Pièces, relié si magnifiquement, qu'on en fait monter la valeur à mille écus. Tous les prix sont d'argent, & plus riches encore par le travail.

Les Colleges de Saint Philippe & de Saint Martin prononcent des discours, avec les mêmes cérémonies, mais n'ont point de Combat poétique. Les Religieux soutiennent des Theses & font aussi des Panegyriques. Les Supérieures des Religieuses font des complimens, des collations, & des concerts de Musique. Le Viceroi ne manque point d'assister successivement à toutes ces Fêtes (h).

Ajoutons à cet Article, l'état de la Milice que les Créoles de la Capitale entretiennent pour leur défense. Elle est composée de Troupes Bourgeoises, qui ne tirent aucune paie du Roi, à l'exception des Officiers Généraux & des Sergens. Quatorze Compagnies d'Infanterie. Sept Compagnies du Corps de Commerce, qui ont, de plus que les précédentes, un Sergent Major & deux Aides de camp. Huit Compagnies d'Indiens, qui outre leurs Officiers ordinaires ont encore un Mestre-de-Camp, un Major & un Aide-Major. Six Compagnies de Mulâtres & de Noirs libres, qui ont un Major, deux Aides-Majors, & un Lieutenant-Général : toutes ces Compagnies sont de cent hommes chacune, & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enseigne & un Sergent. Dix Compagnies de Cavalerie, de cinquante hommes chacune, dont six sont de la Ville même, & quatre des Métairies du canton : chacune de ces Compagnies a son Capitaine, son Lieutenant & son Cornette.

DESCRIPTION
DU PEROU.
MOEURS, USAGES,
&c. DES
CRÉOLES.

Milice Créole.

(h) Relation de la Mer du Sud, p. 199.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
CRÉOLES.Forces que le
Viceroy peut
mettre sur pié.Garnison &
autres Trou-
pes du Callao.

On prétend que, dans le besoin, un Viceroy du Pérou peut mettre sur pié cent mille hommes d'Infanterie & vingt mille Chevaux. Mais les informations que M. Frezier tira de diverses personnes qui avoient parcouru l'intérieur du Pays, le mettent, dit-il, en état d'assurer qu'on n'y trouveroit pas de quoi armer la cinquième partie de ce nombre. Les Officiers Généraux, nommés & payés par le Roi, sont le Viceroy, dont les appointemens réguliers montent à 40000 piastras; le Général, qui en a 7000; le Lieutenant Général de la Cavalerie, 1500; le Commissaire Général, 1500; le Lieutenant du Mestre-de-Camp, 1200; & le Lieutenant du Général, 1200. Le Viceroy nomme quelques autres Officiers, qui reçoivent aussi leurs gages de la Cour: un Capitaine de la Salle d'armes, 1200 piastras; un Lieutenant d'Artillerie, 1200; deux Aides d'Artillerie, chacun 300; quatre maîtres Canoniers, chacun 544; un Armurier principal, 1500; quatre Armuriers ordinaires, chacun 600; un maître Charpentier, 1000 (i).

En 1713, le Roi d'Espagne entretenoit, au Callao, six cens hommes d'Infanterie, qui composoient la Garnison, & dont la paie étoit de 240 piastras; avec six autres Compagnies, chacune de cent hommes, pour être employées suivant les occasions. Il y avoit dans le même Port un Général de la Mer, & un Amirante, nommés tous deux par le Roi; le premier, avec les mêmes honneurs que le Général des Galions, & 3600 piastras d'appointemens; le second, avec 2200; sans compter un grand nombre d'Officiers subalternes, d'Artillerie & de Marine. La Bourgeoisie étoit divisée en trois Compagnies, sans gages; l'une, de Gens de Mer; l'autre, de Marchands; la troisième, de maîtres Charpentiers, Callateurs, & d'autres Artisans employés dans les Ateliers du Roi. Les Indiens des deux Fauxbourgs & des Métairies voisines formoient aussi quatre Compagnies, avec leurs Officiers de la même Nation, tous obligés de s'assembler au premier signal du canon, & destinés au transport des munitions de guerre & de bouche.

Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.

MŒURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.

VENONS aux anciens Péruviens & commençons par la forme de leur Gouvernement. On a vu, dans l'article de son origine, qu'il étoit véritablement Monarchique. Les Rois, ou les Empereurs du Pérou, avoient divisé leur Empire en quatre parties, qui répondoient à celles du Monde. La partie Orientale se nommoit *Antifuto*, & tiroit ce nom de la Province d'*Anti*, qui le communiquoit aussi à cette vaste chaîne de Montagnes, que les Espagnols ont appelée *Cordillière*. La partie Occidentale tiroit celui *Condifuto*, d'une autre Province nommée *Condi*. *Chincafuto*, qui étoit la partie Septentrionale, devoit le sien à la Province de *Chinca*; & *Collafuto*, partie Méridionale, le prenoit du Pays de *Collao* (a).

Division du
Peuple en
Décuries.

Le Peuple étoit divisé en Décuries, dont chacune avoit son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier supérieur; un autre de cent en cent, de cinq en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les Décariens ne passaient ce nombre. L'office des Décursions étoit de veiller

(i) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(a) Garcilasso, L. II, chap. 11. On ne sauroit désirer ici de meilleur Guide, puisqu'il étoit du Sang des Incas, & né au Pérou.

à la conduite & aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des défordres, ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des Nouveaux-hes & des Morts. On leur donnoit le titre de *Chunca-Camay*, de deux mots, dont le premier signifie dix, & l'autre *Administrateur* ou *Procureur*. Le titre des Officiers supérieurs étoit aussi *Camayu*, avec le nombre qui répondoit à celui de leurs Centriques. Les Officiers de chaque Bourgade jugeoient tous les différends, sans appel: mais s'il naïssoit quelques difficultés entre les Provinces, la connoissance en étoit réservée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement respectées. On ne souffroit point de Vagabonds ni de Gens oisifs. La vénération pour l'Empereur alloit jusqu'à l'adoration. Outre les lumières qu'il recevoit chaque mois sur le nombre, le sexe, & l'âge de ses Sujets, il envoyoit souvent des Visiteurs, qui observoient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtimement des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du Peuple (b).

DESCRIPTION
DU PEROU.

MOEURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.

L'AUTORITÉ des Empereurs étoit si peu limitée, qu'elle s'étendoit aux Personnes comme aux biens. Non-seulement ils avoient le choix des terres & des autres possessions, mais ils pouvoient prendre les jeunes Filles qui leur plaïsoient, pour Concubines ou pour Servantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'Héritier présumé du Trône prenoit en mariage sa Sœur aînée; & s'il n'en avoit point d'Enfans, ou s'il la perdoit par la mort, il prenoit la seconde, & successivement toutes les autres. S'il étoit sans Sœurs, il épousoit sa plus proche Parente. Les autres Incas prenoient aussi des Femmes de leur sang; mais leurs Sœurs étoient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ses Fils; car c'étoit toujours l'aîné qui lui succédoit, & Garcilasso assure (c), contre le témoignage du Pere d'Acosta, que cet usage étoit aussi ancien que la Monarchie. Entre les *Curacas*, c'est-à-dire les Seigneurs, la Succession varioit, suivant les divers usages des Provinces. Dans les unes, c'étoit au Fils aîné qu'elle tomboit, sans partage; dans les autres, tous les Freres y avoient la même part; & d'eux elle passoit aux Neveux: dans quelques-unes, l'Héritier, entre plusieurs Freres, étoit nommé par le Peuple: & de-là vient apparemment l'erreur d'Acosta, qui attribue l'usage des Grands de l'Empire à la Famille royale. On ne servoit les aînés qu'à l'âge de deux ans; & c'étoit l'occasion d'une grande Fête, dans laquelle on leur coupoit les cheveux, en leur imposant un nom. Cette cérémonie se faisoit par un Parrein, qui étoit choisi entre les Personnes du même sang: mais, pour le Fils aîné de l'Empereur, c'étoit toujours le Grand-Prêtre du Soleil.

Autorité des
Empereurs.

Ordre de leur
Succession.

DANS les nouvelles Provinces que les Incas ajoutoient à l'Empire, ils apportoient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres & semer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avoient fait construire, en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du tems & la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Les Champs avoient été aplanis dans la même vue. Ceux dont on entretenoit la culture étoient divisés en trois par-

Division des
Terres.

(b) *Ibid.* ch. 12.

(c) *Le même*, L. IV, ch. 9.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USAGES, &c. DES
ANCIENS
PÉROUVIENS.Règlement
pour la cul-
ture.Usage du
produit.Richesse des
Palais & des
Temples.

ties; la première pour le Soleil, une autre pour l'Empereur, & la troisième pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrain, qui ne pouvoient être arrosées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faisoit la même division. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang; ensuite, ceux des Veuves & des Orphelins; puis ceux des Cultivateurs: ceux de l'Empereur, ou du Curaca, venoient les derniers. Chaque jour au soir, un Officier, nommé *Lladra Camayu*, montoit sur une petite Tour, qui n'avoit pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devoit s'employer le jour suivant. La mesure de terre, assignée aux besoins de chaque personne, étoit ce qu'il en faut pour y semer un demi boisseau de Maiz. On engraissoit les terres inférieures avec la fiente des Animaux; & vers la Mer, avec celle des Oiseaux marins. Le Prince n'exigeoit, de ses Peuples, aucun autre tribut que sa partie de leurs Moissons, qu'ils étoient obligés de transporter dans des Greniers, dont chaque Bourgade étoit fournie pour cet usage, avec des habits & des armes pour ses Troupes (d). Toute la race des Incas, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins étoient exempts de toute espèce de tribut. L'or & l'argent, qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas, étoit reçu à titre de présent, parcequ'il n'étoit employé qu'à l'ornement des Temples & des Palais, & que dans tout l'Empire on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque Canton avoit son Magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains (e); de sorte que l'Armée la plus nombreuse pouvoit être fournie, en chemin, de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le Peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusco, dans une circonférence de cinquante lieues, servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

La forme & la nature des Edifices royaux seront le sujet d'un article particulier; mais les Historiens de la Conquête (f) assurent que rien n'approchoit de la magnificence de leurs ornemens; & l'un d'entr'eux ajoute que les Espagnols, après avoir enlevé l'or & l'argent dont les Palais & les Temples étoient incrustés, démolirent jusqu'aux pierres, pour en tirer le ciment, qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ces avides Conquêteurs demeurèrent persuadés qu'après la mort d'Atahualpa, les Indiens avoient enfveli, dans les Montagnes, une grande partie des trésors de leurs Incas.

On ne vante pas moins la richesse des Temples du Soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil, telle que nos Peintres la représentent, étoit d'or massif, avec ses rayons, & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Espagnol, qui s'en étoit fait, la perdit au jeu dès la première nuit. Ce Temple, dont les

(d) Le même, L. V, ch. 1.

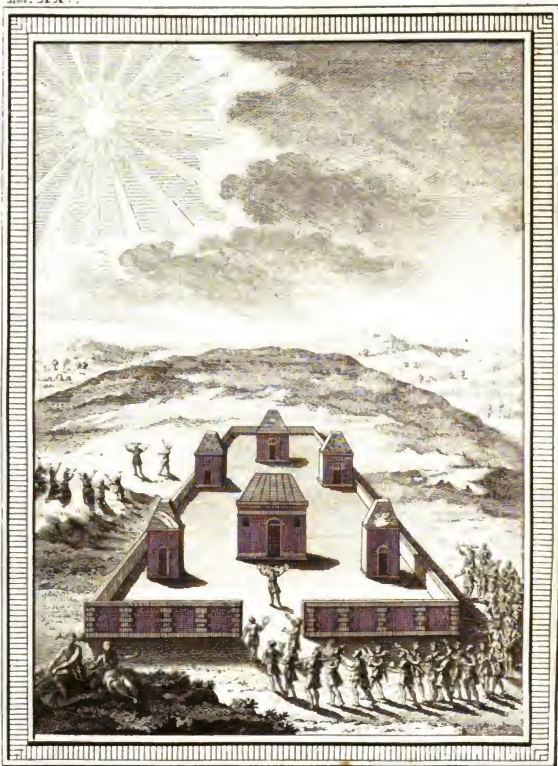
(e) C'est ce qu'on nommoit *Tambo*. C'étoit, en même tems, une espèce d'Hôtellerie, où les Voyageurs de quelque distinction

étoient reçus gratis. Le même, Liv. VI, ch. 7.

Pierre de Cieca, chap. 21, 37 & 41. Zarate, Liv. I, chap. 14. Gomara, chap. 115.

(f) Cieca, chap. 42, 50, & 94.





Temple du Soleil à Cusco.

murs subsistent encore, fait aujourd'hui partie du Couvent de S. Dominique. Vis-à-vis le Temple du Soleil, il y en avoit quatre autres, dont le premier étoit consacré à la Lune, sa Femme & sa Sœur : les portes & les murs en étoient revêtus de lames d'argent. Le suivant, dédié à l'Etoile de Venus, que les Péruviens nommoient *Chasca*, offroit la même richesse. Le troisième étoit consacré au Tonnerre & aux Eclairs ; & le quatrième, qui étoit entièrement revêtu d'or, à *Cuychu* ou l'Arc-en-ciel. Une grande Salle voisine, où les Prêtres s'assembloient pour leurs conférences de Religion, étoit incrustée aussi du même métal. Quoique les Provinces aspirassent entr'elles à se distinguer par leurs Temples, ils étoient moins magnifiques que celui de Cusco, à l'exception, peut-être, de celui du Lac de Titicaca, que tous les Péruviens s'étoient efforcés d'enrichir, parcequ'ils en croyoient leurs Rois sortis. Outre l'or & l'argent dont ses parties étoient ornées, ils y en avoient amassé une quantité si surprenante, qu'on la soupçonneroit volontiers d'exagération.

On doit avoir observé plus d'une fois, dans les récits précédens, qu'ils n'adoroient pas d'autre divinité que le Soleil. Ils lui immoloient presque toutes sortes d'Animaux ; & leurs offrandes étoient aussi toutes sortes de grains, de légumes, de liqueurs & d'étoffes. Mais les Incas avoient en horreur les victimes humaines, & n'étoient pas moins éloignés d'en faire leur aliment, quoique plusieurs Espagnols leur aient attribué ce barbare usage (g). Le Soleil avoit plusieurs Prêtres, tous du Sang royal, & pour Chef du Sacerdote, un Grand Pontife, distingué par le titre de *Villouna* (h), qui signifie Devin ou Prophète ; leur habillement ne différoit point de celui des Grands de l'Empire. On consacroit au Soleil, dès l'âge de huit ans, des Vierges, qui étoient renfermées dans des Cloîtres, où les Hommes ne pouvoient entrer sans crime ; comme c'en étoit un pour les Femmes d'entrer dans les Temples du Soleil : ainsi c'est encore une erreur de quelques Espagnols, d'avoir écrit que les Vierges s'employoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministère n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les Offrandes. Le nombre de ces jeunes Filles montoit à plus de mille, dans la seule Ville de Cusco. Elles étoient gouvernées par de plus vieilles, qui portoient le nom de *Mamacunas*. Tous les vases, qui servoient à leur usage, étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupaient à filer, pour le service du Roi & de la Reine. L'habillement des Monarques du Pérou étoit une sorte de chemise, qui leur descendoit jusqu'aux genoux, avec un *Manteau* de la même longueur, & une bourse carrée, qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portoient leur *Coca*, herbe qui se mâche dans cette Contrée, comme le Betel aux Indes Orientales, & qui étoit alors réservée aux seuls Incas (i). Enfin ils avoient la tête ceinte d'un diadème, nommé *Llantu*,

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.

Religion des
anciens Péru-
viens.

Vierges cons-
acrées au
Soleil.

Habillement
des Empe-
reurs.

(g) Particulièrement Zarate ; & son Tra-
ducteur, qui a donné d'assez mauvaises figu-
res, paroit avoir emprunté celle qui repré-
sente ces Sacrifices, des Relations du Mexi-
que. Garcilasso réfute vivement l'accusation.

(h) D'autres disent *Villacuna*.

(i) On a déjà remarqué qu'elle fait au-
jourd'hui l'objet d'un commerce considérable.
Voyez l'Hist. Nat. précéd. Tom. XIX. p.
373.

DESCRIPTION
DU PEROU.

MOEURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PERUVIENS.

qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés, sur les temples, avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs & des Historiens ont nommé la *Frange* impériale.

TOUTES les autres parties de l'Empire avoient aussi des Monasteres, où les Filles des Curacas & toutes celles qui passaient pour belles étoient renfermées; non pour servir le Soleil & pour vivre chastes, mais pour devenir les Concubines du Souverain. Elles sortoient, lorsqu'il les faisoit appeler; & leurs Mamacunas les occupoient, dans leur clôture, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi distribuait aux Courtisans & aux Soldats, comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qu'il avoit une fois employées à ses plaisirs, ne retournoient jamais au Monastere; elles passaient au service de la Reine, & quelques-unes étoient renvoyées à leurs Parens: mais après avoir eu les bonnes grâces du Roi, elles ne pouvoient être, ni les Femmes, ni les Concubines de personne. Le respect alloit si loin pour tout ce qui lui avoit appartenu, que celles qui se laissoient corrompre étoient enterrées vives, & que la même loi condamnoit au feu, non-seulement le Corrupteur, mais tous ses Parens & tous ses biens.

Fêtes Péru-
viennes, &
leurs cérémo-
nies.

ENTRE plusieurs Fêtes, que les Incas avoient établies à Cusco, la plus fameuse étoit celle qui se nommoit *Intip Raymi*, ou plus simplement *Raymi*. C'étoit proprement la Fête solennelle du Soleil. Elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le Solstice. Tous les Curacas, les Grands, & les Officiers Militaires de l'Empire, se rassembloient dans la Capitale. Ils se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche, & les ornemens étrangers y étoient employés comme ceux du Pays. Le Monarque étoit lui-même toute sa magnificence, en qualité de Fils du Soleil. On se préparait à la solennité par un jeûne de trois jours, qui renfermoit la privation du commerce des Femmes. Il n'étoit pas permis, pendant ce tems, d'allumer du feu dans aucune partie de la Ville. La dernière nuit étoit employée par les Prêtres à purifier des Brebis & des Agneaux, qui étoient les victimes du sacrifice; & par les Vierges consacrées au culte du Soleil, à préparer le pain & les liqueurs qui servoient aux Incas, après l'offrande qui s'en faisoit à l'Autel. D'autres Femmes, nommées dans cette occasion, en préparoient pour le reste de l'Assemblée.

LE lendemain, à la pointe du jour, le Monarque, avec tous les Incas, suivant l'ordre de l'âge & de la dignité, marchait en procession jusqu'à la grande Place de la Ville. Là, pieds nus, & le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence que le Soleil montât sur l'horison. Lorsqu'ils commençoient à l'apercevoir, ils s'accroupissoient à terre, ils étendoient les bras, ils ouvraient les mains; & les approchant ensuite de leur bouche, ils en pressaient leurs lèvres, comme s'ils eussent voulu baiser l'air, & les premiers rayons qui sortoient de leur brillante Divinité. Après cette cérémonie, ils honoroient leur Dieu & leur Pere, par d'anciens Cantiques. D'un autre côté, les Grands lui rendoient le même hommage, dans la seconde Place de Cusco. On apportait alors, dans les deux cercles, les liqueurs destinées aux libations. Le Monarque se levait au milieu du sien, & prenoit deux grands Vases d'or, tous deux pleins. Il offroit au Soleil celui qu'il

tenoit dans la main droite, & versoit la liqueur dans une coupe d'or, où tenoit un chalumeau tourné vers le Temple, afin que le Soleil en parût boire. Le Vase de la main gauche étoit offert aussi, par une libation de quelques gouttes: mais ensuite le reste de la liqueur étoit versé dans de fort petites coupes, qui étoient au même nombre que les Incas; & chacun avaloit sa portion, d'un seul trait. Les Grands faisoient de leur côté la même cérémonie: après quoi, les deux Troupes se rejoignoient dans un même lieu, pour prendre ensemble le chemin du Temple. Mais il n'y avoit que le Monarque & les Incas, auxquels il fut permis d'y entrer; & l'Empereur s'avançoit seul au pied de l'Autel, pour offrir au Soleil les deux Vases des libations. Les Grands, qui étoient demeurés devant la porte du Temple, remettoient leurs Vases aux Prêtres & les offroient par leurs mains, avec diverses figures d'Animaux en or. Après les oblations, les Prêtres faisoient amener une multitude de Brebis & d'Agneaux, qu'ils consacroient par de mystérieuses cérémonies. Ils choissoient, dans ce nombre, un Agneau noir, pour les consultations qui regardoient l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient; & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche, par lequel il se hâtoit de tirer avec les mains le cœur & les poudmons. Si ces parties fortoient vives & palpitantes, l'augure étoit sort heureux: mais si l'on y remarquoit quelque apparence de langueur, ou si la victime se levoit sur ses pieds avant que d'être frappée, on se croyoit menacé de quelque mal; & pour le détourner, on continuoit d'immoler quantité de Brebis & d'Agneaux, dont on consumoit le cœur & le sang, dans les flammes d'un feu que les Prêtres avoient l'art d'emprunter du Soleil. Les chairs étoient rôties en public, & mangées joyeusement, avec une profusion de liqueurs. La solennité duroit neuf jours entiers, mais ne consistoit plus qu'en festins, après lesquels chacun retournoit dans son canton.

OUTRE la figure du Soleil, on voyoit dans les Temples celle de la Lune, qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit aussi diverses figures de pierres, auxquelles on rendoit une sorte de culte, mais sur la signification desquelles leurs Adorateurs mêmes ne s'accordoient point. Ils les nommoient *Guacas*; & pour réponse, à ceux qui leur en demandoient l'origine & la nature, ils assuroient que leurs Peres leur avoient appris à les honorer. On n'a jamais bien connu quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés, après leur mort, dans un lieu voûté, assis, & revêtus de leurs plus précieux ornemens. On y renfermoit, avec eux, une ou deux de leurs Femmes. Souvent, cet honneur étoit contesté entre celles qui leur avoient été les plus chères; & de-là vint une loi, qui obligeoit les Maris de régler ce point en expirant. On assure qu'on entéroit aussi, avec eux, deux ou trois jeunes gens, du nombre de leurs Domestiques, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent; & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection, dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortège (k): mais Zarate n'explique point si ces misérables victimes étoient enterrées vives ou mortes; & l'on ne trouve pas plus de lumières sur l'état dans lequel on ensevelissoit les Femmes. Le même Ecrivain ajoute seulement qu'en voyant

DESCRIPTION
DU PEROU.
MŒURS, USAGES, &c. DES
ANCIENS
PÉROUVIENS.

Sacrifices &
Consultations.

Culte de la
Lune & des
Guacas.

Enterremens
& circonstances.

(k) Zarate, *ubi sup.* L. I. ch. 2.

DESCRIPTION
DU PÉROU.MŒURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.Éducation des
Enfans.

Mariages.

Occupations
laborieuses
des deux
sexes.Grands che-
mins du Pérou.

entrer les Espagnols dans les sépultures, pour en tirer l'or & l'argent dont elles étoient remplies, les Péruviens leur demandoient en grace de ne pas disperser les os, dans la crainte que la résurrection des Morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit, sur les tombeaux, de grandes Statues qui les représentoient; & sur ceux des Morts du commun, les marques de leur Profession ou de leur Emploi. Dans la cérémonie des Funérailles, les Parens versfoient, sur la sépulture, une certaine quantité de leur liqueur favorite, dans un tuyau, qui répondoit à la bouche du Mort (1).

Les Péruviens, de tous les ordres, élevoient leurs Enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongeient dans de l'eau froide; & chaque jour, avant que de renouveler leurs langes, ils les mettoient un moment dans le même bain. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne seroit tant à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits Hamacs, dont on ne les tiroit que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les Mères ne prenoient leurs Enfans entre leurs bras, ni sur leurs genoux: elles se baïsoient sur le Hamac, pour leur donner le lait; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'HONNÉTÉTÉ publique étoit observée avec une extrême rigueur. On ne souffroit point de Courtisanes dans les Villes & dans les Bourgades: elles avoient la liberté de se faire des Cabanes au milieu des champs; & quoique leur commerce fût permis aux Hommes, les Femmes se déshonoroient à leur parler. On a vu, qu'à Cusco, les Mariages se faisoient par l'Empereur même (m). Dans les Provinces, cet office appartenoit aux Curacas, qui l'exerçoient en son nom. Aussi l'état conjugal étoit-il si respecté, que dans chaque Maison la Femme légitime avoit toute la distinction d'une Reine, au milieu des Concubines de son Mari, dont le nombre n'étoit pas borné. Elles ne laissoient pas de s'employer ensemble aux Ouvrages qui convenoient à leur sexe. Elles faisoient des toiles & des étoffes pour les habits, comme les Hommes préparaient les cuirs pour la chaussure. L'ancien Pérou n'avoit pas de Professions publiques de ce genre. Chaque Famille travailloit pour elle-même, avec un partage fort égal entre les deux sexes: mais ils s'employoient de concert à l'agriculture. Les Femmes étoient si laborieuses, que dans leurs amusemens mêmes & leurs visites, elles avoient toujours les instrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des Hommes, quelque pareille qu'on leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs Ancêtres, à la vue de divers Monumens qui sont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands Chemins entre les merveilles du Monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le regne de Huaynacapac, à l'occasion de ses Conquêtes, & pour faciliter son retour: cinq cens lieues de Montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. Quelque tems après,

(1) *Ibid.* ch. 16.

(m) Il est vraisemblable qu'il ne faisoit, comme on l'a dit, que les Mariages des In-

cas; & que ceux du Peuple de Cusco, comme des Provinces, étoient faits par ses Officiers. Voyez la Figure ci-dessus, p. 5.

& sous le même regne, on en vit de toutes parts dans les Plaines & les Vallées. C'étoient de hautes levées de terre, d'environ quarante piés de largeur, qui mettant les Vallées au niveau des Plaines, épargnoient la peine de descendre & de monter. Dans les Déserts sablonneux, le chemin étoit marqué par deux rangs de pieux, ou de palissades, plantés au cordeau, qui ne laissoient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes étoit de cinq cens lieues, comme celle des Montagnes. Les levées subsistent encore; quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs Ennemis: mais, en paix comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres besoins (n).

LA Langue commune des Péruviens étoit celle de Cusco, que les Incas s'étoient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso, qui devoit juger mieux que les Espagnols de sa Langue naturelle, lui reproche de manquer d'abondance, quoique d'autres Ecrivains lui en attribuent beaucoup. Elle n'a souvent qu'un seul terme, répète-t-il plusieurs fois, pour exprimer différentes choses (o). Il se plaint aussi qu'elle manque de plusieurs Lettres des Alphabets Latins & Castillans, telles que *b, d, f, g, i, l*; quoiqu'elle ait, dit-il, *ll*, ou double *l*; *x* & *r* simples, jamais doubles: ce qui est assez difficile à comprendre, pour ceux qui n'en connoissent point l'usage, & ce que l'Inca prétend aussi que les Espagnols ont mal rendu dans un grand nombre de noms, que cette raison leur a fait corrompre ou défigurer. Il ajoute que la Langue de Cusco, ou des Incas, a trois fortes de prononciation, qui servent à varier la signification des mots; une des lèvres, une du seul palais, & la troisième du gosier. Enfin, il n'y trouve point de syllabes qui aient deux consonnes, ou une mute avec une liquide; & s'il y a quelques mots qui paroissent avoir des syllabes de cette nature, il nous apprend que dans la prononciation la mute doit être séparée de la liquide; comme dans les mots suivans, *Papri, Pocra, Chocra*, qu'il faut prononcer *Pap-ri, Poc-ra, Choc-ra*, &c.

M. de la Condamine, dont on fait que le jugement n'est pas moins éclairé sur les points de Grammaire & d'Eloquence que sur les Sciences les plus profondes, & qu'un long usage avoit mis en état de connoître les Langues de l'Amérique Méridionale, nous fournit ici quelques réflexions utiles. „Toutes les Langues, (dit-il,) dont j'ai eu connoissance dans cette partie du Monde, sont fort pauvres. Plusieurs sont énergiques & susceptibles d'élégance; singulièrement l'ancienne Langue du Pérou: mais toutes manquent de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles; preuve évidente du peu de progrès de l'esprit dans toutes ces Contrées. Temps, durée, espace, être, substance, matière, corps; tous ces mots, & beaucoup d'autres, n'ont point d'équivalent dans leurs Langues. Non-seulement les noms des Êtres métaphysiques, mais ceux des Êtres moraux ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfaitement, & par de longues périphrases. Il n'y a point de mots propres, qui répondent exactement à ceux

DESCRIPTION
DU PÉROU.

MOEURS, USAGES,
&c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.

Langue com-
mune.

Jugement de
M. de la Con-
damine sur les
Langues d'A-
mérique.

(n) Zarate, *ubi sup.* chap. 13.

(o) Garcilasso, L. II. ch. 17.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MOEURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉROUVIENS.

„ de vertu, justice, liberté, reconnaissance, ingratitude : tout cela paroît
„ difficile à concilier, avec ce que Garcilasso rapporte (p) de la Police, de
„ l'Industrie, des Arts, du Gouvernement & du Génie des anciens Péruviens.
„ Si l'amour de la Patrie ne lui a pas fait illusion, il faut convenir que ces
„ Peuples ont beaucoup dégénéré de leurs Ancêtres (q). Quant aux au-
„ tres Nations de l'Amérique, on ignore qu'elles soient jamais sorties de la
„ barbarie (r).”

L'ACADÉMICIEN dressa un vocabulaire des mots les plus usités, dans les di-
verses Langues Indiennes. Il prétend que la comparaison de ces mots avec
ceux qui ont la même signification en d'autres Langues de l'intérieur des
Terres, peut non-seulement servir à prouver les diverses transmigrations de
ces Peuples, d'une extrémité à l'autre de ce vaste Continent, mais que lors-
qu'elle pourra se faire avec diverses Langues d'Afrique, d'Europe & des In-
des Orientales, elle est peut-être l'unique moyen de découvrir l'origine des
Américains. Une conformité de Langues bien avérée lui paroît capable de
décider la question : „ le mot *Abba*, *Raba*, ou *Papa*, & celui de *Mama*,
„ qui des anciennes Langues d'Orient semblent avoir passé, avec de légers
„ changemens, dans celles de l'Europe, sont communs à un grand nombre
„ de Nations de l'Amérique, dont le langage est d'ailleurs très différent. Si
„ l'on regarde ces mots comme les premiers sons que les Enfans peuvent ar-
„ ticuler, & par conséquent comme ceux qui ont dû, par tout Pays, être
„ adoptés préférentiellement par les Parens qui les entendoient prononcer, pour
„ les faire servir de signes aux idées de Père & de Mère ; il reste à favoir
„ pourquoi, dans toutes les Langues d'Amérique où ces mots se rencon-
„ trent, leur signification s'est conservée sans se croiser ? Par quel hazard,
„ dans la Langue *Omogua*, par exemple, au centre du Continent, ou dans
„ quelque autre pareille, où les mots de *Papa* & de *Mama* sont en usage,
„ il n'est pas quelquefois arrivé que *Papa* signifiait Mère, & *Mama* Père ;
„ mais qu'on y observe constamment le contraire, comme dans les Langues
„ d'Orient & d'Europe ? Il y a beaucoup de vraisemblance que parmi les
„ Naturels d'Amérique, il se trouveroit d'autres termes, dont le rapport,
„ bien constaté avec ceux d'une autre Langue de l'ancien Monde, pourroit
„ répandre quelque jour sur une question abandonnée jusqu'ici aux con-
„ jectures.”

La Langue des
Incas est né-
gligée.

Mais ce qui regarde la Langue des Incas, dans ces Observations, tombe
aujourd'hui avec cette Langue même, qui s'évanouit par degrés depuis la
Conquête, & qui fait place de jour en jour aux anciennes Langues de cha-
que Province du Pérou, jusqu'à faire remarquer aux Missionnaires que ce
changement nuit beaucoup à la propagation du Christianisme.

Il n'en paroît pas moins vrai que cette Langue commune avoit été fort
cultivée par les Poètes & les Philosophes du Pays. Les premiers se nom-

(p) Il n'est pas le seul. Zarate, Acosta & Gomara rendent le même témoignage.

(q) C'est de quoi Garcilasso convenoit déjà de son tems.

(r) M. de la Condamine semble oublier ici

les progrès de la Religion, de la raison, de la politesse & des bonnes mœurs dans le Pa-
raguay, & tout ce qu'on a rapporté dans un
Article particulier de l'Audience des Charcas,

moient *Havarac* ; & les seconds, *Amantas*. On nous a conservé deux exemplaires de la Poésie Péruvienne ; l'un, qui n'est qu'une Chançon galante, & qui signifie : *mon chant vous endormira, & je viendrai vous surprendre au milieu de la nuit* (r) ; l'autre, qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux, parcequ'il contient un point de la Mythologie du Pérou. C'étoit une ancienne opinion qu'une jeune Fille de la Famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air, avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre lorsqu'il en étoit besoin ; que son Frere frappoit quelquefois le vase, d'un grand coup, & que de-là venoient le tonnerre & les éclairs. Cette espèce d'Hymne signifie (r) : „Belle Nymphe, votre Frere vient de „ frapper votre Urne, & son coup fait partir le tonnerre & les éclairs. „ Mais vous, Nymphe Royale, vous nous donnez vos belles eaux par des „ pluies ; & , dans certaines saisons, vous nous donnez de la neige & de la „ grêle. Viracocha vous a placée, & soutient vos forces, pour cet office.” Garcilasso y joint une sorte de Commentaire (u), & vante la force des expressions. Il ajoute que les Poëtes Péruviens composoient aussi des Drames, dans lesquels ils représentoient les grandes actions des Empereurs morts.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES
ANTIENS
PÉRUVIENS.

Elle avoit été
cultivée par
les Poëtes &
les Philosophes.

Exemples de
la Poésie Péruvienne.

Les *Amantas* n'ignoient pas absolument l'Astronomie : mais ils ne dis-

Astronomie.

(r) On donne les vers Péruviens en termes Latins, du même nombre de syllabes.

Coylla Llapi
Pumtunqui;
Chasipitata
Somujac.

Ad Canticum
Dormies;
Media nocte
Veniam.

(r) On nous donne ici deux interprétations ; exactement littérale, pour conserver tout le sens des mots : l'une en même nombre de syllabes, pour faire sentir la mesure Péruvienne, & l'autre

Cumac Nussa
Toralayquin
Pumuy quita
Paquis Cayau
Hina Mantar
Cumtun Nunun
Tilapanac.
Camri Nussa
Unuy quita
Para Munqui
Riti Munqui
Pacha Rurac
Pacha Camac.
Viracocha
Cay Hinapac
Chura Sunqui
Cama Sunqui.

Pulchra Nympha.
Fratr tuus
Urnem tuam
Nunc infringit;
Cujus ictus
Tonat, Fulget,
Fulminatque.
Sed tu Nympha
Tuum Lympham
Fundens pluis,
Interdumque
Grandinem seu
Nivem mittis.
Viracocha
Ad hoc munus
Te praecepit
Ac sufficit.

Formosa Domicella.
Aqua implevit Germanus tuis
Cantharum tuum;
Quem nunc frangit;
Qua ex causa
Cum strepitu
Tonat, fulgurat, fulminat.
Tu, Regia Domicella,
Tuas pulchras aquas
Nobis das pluvio,
Et certis vicibus
Ninges nobis
Et grandinem fundes.
Viracocha
Ad hoc officium
Te collocavit
Et te animavit.

(u) *Tilapanac*, dit-il, signifie, d'un seul mot, le tonnerre, la foudre & l'éclair ; *Cumtununi*, faire du bruit ; *Unu*, de l'eau ; *Para*, pleuvoir ; *Chiti*, grêler ; *Riti*, neiger ; *Chura*, placer, mettre ; & *Cama*, animer, donner de la force. On nous donne, à cette occasion, quelques autres mots de la Langue Péruvienne. Les Peres donnent à leurs Enfants le nom de *Churi*, & les Meres celui de

Pava. Le sexe se distingue par l'adjec-tion d'une Particule. Les Freres s'appellent entre'eux *Huayue*, & les Sœurs *Nama* ; mais un Frere appelle sa Sœur *Panna*, & une Sœur nomme son Frere *Tora*. Ainsi, sans voir la personne qui parle, on distingue son sexe à l'entendre. *Garcilasso, Ibidem. Lat. L. XI. chap. 19.*

DESCRIPTION
DU PÉROU.MOEURS, USA-
GES, &c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.

tinguoient que trois Astres par des noms propres ; le Soleil, qu'ils nommoient *Yuti* : la Lune, qui portoit le nom de *Quilla*, & Vénus, qu'ils nommoient *Chaftea* ; toutes les Étoiles étoient comprises sous le nom commun de *Coyllur*. Ils observoient le cours de l'année ; & les mois ils servoient à distinguer les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems : ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites Tours, qui servoient à leur Astronomie ; mais Acofta & Garcilasso ne s'accordent, ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Garcilasso en compte douze, qui marquoient, dit-il, le nombre des mois (x). Acofta en met huit d'un côté de la Ville & huit de l'autre ; disposées de maniere, que les quatre plus petites, qui occupoient le milieu, étoient éloignées entr'elles d'environ vingt piés, & que les plus grandes en étoient à une même distance des deux côtés : l'ombre des petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient à-peu-près de même, par des colonnes, érigées devant le Temple du Soleil, & par un cercle tracé à l'entour (y). Mais rien n'approchoit de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur en attribuaient de ridicules : ils croyoient le Soleil irrité contr'eux, lorsqu'il leur déroboit sa lumière, & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgrâces. La Lune étoit malade, lorsqu'elle commençoit à s'éclipser ; si l'Eclipsé étoit totale, elle étoit morte, ou mourante ; & leur crainte étoit alors qu'elle n'écrasât tous les Humains par sa chute. Ils se livroient aux cris & aux larmes ; ils faisoient sortir leurs chiens, & les forçoient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimoit particulièrement ces Animaux.

Effet des E-
clipses.Division du
tems.

LEURS mois étoient lunaires. Ils ne leur donnoient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire celui de *Quilla* : mais ils les divisoient en quatre parties, qu'ils distinguoient par des noms & par une Fête. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier ; mais depuis le regne de Pachacutec, qu'ils nommoient le Réformateur, ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Médecine.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs, ils n'avoient que deux remèdes ; l'ouverture de la veine, qui se faisoit ordinairement dans la partie affectée ; & la purgation, qui consistoit à prendre deux onces d'une racine, assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. On remarque, comme un usage digne d'attention, qu'ils ne prenoient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, & qu'en suite ils employoient uniquement la diète, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenoient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parcequ'ils craignoient les mélanges, ou parcequ'ils les ignoroient.

Géométrie &
Musique.

Ils avoient quelques idées de Géométrie, mais grossières, & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle con-

(x) Garcilasso, *ubi sup.*

(y) Acofta, L. VI. ch. 3.

fissoit dans l'usage de quelques Tambours & de quelques Flûtes de Cannes ; les unes doubles ou triples , à divers tons ; d'autres simples , dont le son n'avoit aucune variété.

AVANT l'arrivée des Espagnols , ils n'avoient aucune connoissance de l'Ecriture. Cependant ils avoient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'Antiquité , & de se former une sorte d'Histoire , qui comprenoit tous les événemens remarquables de leur Monarchie. Premièrement , les Peres étoient obligés de transmettre , aux Enfans , tout ce qu'ils avoient appris de leurs propres Peres , par des récits qui se renouvelloient tous les jours. En second lieu , ils suppléaient au défaut des Lettres , en partie par des peintures assez informes , comme les Mexiquains , & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient *Quippos*. C'étoient des registres de cordes , où , par divers nœuds & par diverses couleurs , ils exprimoient une variété surprenante de faits & de choses. Acosta , qui en avoit vu plusieurs , & qui se les étoit fait expliquer , n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-seulement tout ce qui appartenait à l'Histoire , aux Loix , aux Cérémonies , aux comptes des Marchandises , &c. étoit exactement conservé par ces nœuds , mais les moindres circonstances y trouvoient place par de petits cordons , attachés aux principales cordes. Des Officiers , établis sous le titre de *Quippa-Camayos* , étoient les dépositaires publics de cette espèce de Mémoires , comme les Notaires le sont de nos Actes ; & l'on n'avoit pas moins de confiance à leur bonne foi. Les Quippos étoient différens , suivant la nature du sujet , & variés si régulièrement , que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos 24 Lettres , on tiroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'Ecriture & des Livres.

ACOSTA paroît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique , avec de simples grains de Maïs. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes & plus exactes avec la plume.

ON conclura , sans doute , que la seule inspiration de la Nature avoit conduit assez loin les Péruviens ; surtout si l'on considère qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares , ils ne pouvoient rien devoir à l'exemple.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MŒURS, USAGES,
&c. DES
ANCIENS
PÉRUVIENS.
Histoire.

Quippos qui
suppléaient à
l'Ecriture.

Arithmétique.

Conclusion.

§. V.

Anciens Monumens du Pérou.

QUOIQUE les Péruviens n'eussent pas fait beaucoup plus de progrès dans les Arts mécaniques que dans les Sciences , l'industrie naturelle , qui supplée aux lumières de l'étude , les avoit fait parvenir à former des Ouvrages , dont les restes excitent de l'étonnement. Si l'on n'y remarque pas cette élégance , qui ne peut venir que d'un goût cultivé , ils ont , suivant M. d'Ulloa , d'autres perfections , que leur rusticité même n'empêche point d'admirer (a).

Ces Peuples consacraient des Monumens à la Postérité. Les campagnes en sont remplies , près des Villes & des Bourgades , dans les Plaines , sur les

(a) Voyage au Pérou , Tom. I. Liv. 6. chap. 11.

DESCRIPTION
DU PÉROU.ANCIENS
MONUMENS.

Tombeaux
nommés Gua-
ques.

plus hautes Montagnes, & dans les Collines. Ils choisissoient, comme les Egyptiens de l'ancien tems, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devoient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de Mausolée; & les Amis jettoient par dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une Colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure des *Guaques* n'est pas exactement pyramidale. Il paroît que dans ces ouvrages les Péruviens ne vouloient imiter que celle des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire est de 8 à 10 toises, sur 20 à 26 de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les Plaines en offrent un fort grand nombre. Ce Bourg, qui contenoit un des principaux Temples du Pays, passoit pour un lieu saint; & cette opinion s'étendant jusqu'à ses Campagnes, les Caciques & les Rois mêmes y vouloient avoir leurs Tombeaux.

Ce qu'on
trouve dans
les *Guaques*.

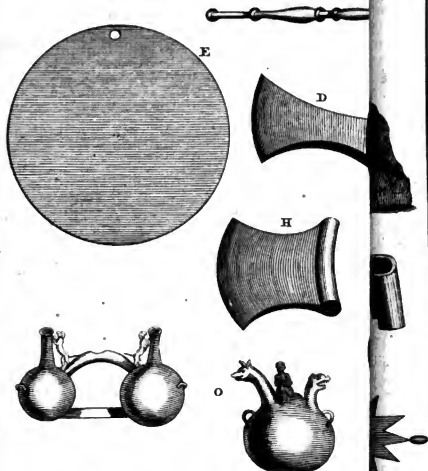
La différence qu'on remarque dans la grandeur de ces Monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des Morts. Tous les Péruviens étoient ensevelis avec leurs meubles & leurs effets personnels, d'or, de cuivre, de pierre & d'argile. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le tems à fouiller dans ces Sépultures, pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée. M. d'Ulloa rend témoignage que pendant le séjour qu'il fit au Pérou, on tira beaucoup d'effets d'or, de la Plaine de Petillo, dans le voisinage de Cayambé, & d'une autre Plaine dans la Jurisdiction de los Pastos. Mais les *Guaques* ne contiennent ordinairement que le Squelette du Mort, les vases de terre qui lui servoient à boire la Chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'*Inca*, & d'autres meubles, qui n'ont de curieux que leur antiquité. Pour ouvrir les *Guaques*, on les perce vers le bas, en long & en travers. C'est au centre de la croix, que se trouvent le corps & les meubles.

Deux sortes
de miroirs de
pierre.

Pierre d'*Inca*.

On distingue dans les *Guaques*, deux sortes de miroirs de pierre; les uns de pierre d'*Inca*, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La première n'est pas transparente. Elle est molle, de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds, avec une de leurs surfaces plate, aussi lisse que le plus fin crystal; l'autre est ovale, ou du moins un peu sphérique, mais moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs, la plupart ont trois à quatre pouces de diamètre. M. d'Ulloa en vit un qui n'avoit pas moins d'un pié & demi, dont la principale superficie étoit concave & grossissoit beaucoup les objets, aussi polie qu'une pierre pourroit le devenir entre les mains de nos plus habiles Ouvriers. Le défaut de la pierre d'*Inca* est d'avoir des veines & des paillettes, qui la rendent facile à briser, & qui gâtent la superficie. On soupçonne qu'elle n'est qu'une composition. A la vérité, il se trouve encore dans les Coulées, des pierres de cette espèce; mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre, pour en perfectionner la figure & la qualité.





- Ouvr
- A. Gaaque ou Tombeau.
 - B. Gaaque ouverte en Croix.
 - C. Pendants d'oreille d'or et
 - D. Haches de Cuivre, de diffé-
 - E. Miroir concave, de pierre d'
 - F. Miroir de pierre d'Inca to
 - G. Miroir convexe.
 - H. Cignée de pierre-à-feu et
 - I. Hache d'arme avec sa hampe

LA pierre de Gallinace est extrêmement dure, mais aussi cassante que la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur, aussi noire que celle du Gallinazo. Les Miroirs de cette pierre sont travaillés des deux côtés, & fort bien arrondis. Ils sont percés par le haut; ce qui fait connoître qu'on y passoit une ficelle, pour les suspendre à quelque crochet. Leur poli ne cede rien à celui de la pierre d'Inca. Entre ces derniers Miroirs, il s'en trouve de plats, de concaves & de convexes, & d'autsi bien travaillés que si les Péruviens avoient eu les instrumens les plus propres à cet ouvrage, avec une grande connoissance de l'Optique. On connoît encore des Carrieres de Gallinace; mais les Espagnols n'en font aucun cas, parcequ'avec de la transparence & de la dureté, cette pierre a des veines & des pailles.

Les haches de cuivre, qu'on trouve dans les Tombeaux, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paroît que les Péruviens s'en servoient à faire la plupart de leurs autres ouvrages; car si ce n'étoit pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve fait juger que c'étoit le plus commun. Leur unique différence est dans la grandeur. Les unes ont le tranchant rond, d'autres sont échancrées, & quelques-unes ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche tors, par lequel on les manioit. Quoique leur matière la plus commune soit le cuivre, on en trouve de Gallinace, & d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. Il se trouve aussi des pointes, de ces deux pierres, taillées en forme de lancettes. Si les Péruviens avoient d'autres instrumens, il est surprenant qu'il n'en soit pas resté dans toutes ces Guayques, où l'on ne cesse de fouiller tous les jours.

Les anciens vases à boire sont d'une argile très-fine & de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pied, ronde, avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture, pour le passage de la liqueur; & de l'autre, une tête d'Indien, fort naturellement figurée. Quelques-uns sont d'une argile rouge, sans aucune différence pour la forme. On trouve divers autres vases de ces deux matières, & de différentes grandeurs.

ENTRE les Meubles d'or, les plus communs sont des *Nasieres*, espece de patènes, mais plus petites que celles des Calices, que les Péruviens portoient pendues au cartilage qui sépare les deux narines; des colliers, ou carcans, des bracelets, des pendants d'oreilles, presque semblables aux *Nasieres*, & des Idoles. Tous ces ouvrages sont d'un or aussi mince que le papier. On entend, par idoles, des figures qui représentent toutes les parties du corps, creusées en dedans, c'est-à-dire évuidées jusqu'aux moindres traits; & comme elles sont d'une seule piece, sans la moindre trace de soudure, il est difficile de comprendre comment on a pu les évuidier à ce point. Si l'on prétend qu'elles se jetoient en fonte, la difficulté sera d'expliquer comment on a pu faire des moules, si déliés & si fragiles, qu'ils pussent être rompus sans endommager des ouvrages si minces.

LE Maïs ayant toujours été la principale nourriture des Indiens du Pérou, & leur servant à composer la Chicha, ils en représentoient les épis en pierre fort dure, avec un art, qui ne permet point encore de les distinguer

DESCRIPTION
DU PÉROU.

ANTIENS
MONUMENS.

Pierre de
Gallinace.

Haches de
cuivre.

Vases.

Nasieres.

Imitations en
pierre.

DESCRIPTION
DU PEROU.
ANCIENS
MONUMENTS.

Émeraude
admirable-
ment taillées.

Anciens Edi-
fices.

Temple de
Cayambé.

Palais de La-
tacunga.

de l'ouvrage de la Nature. Ils n'entendoient pas moins parfaitement l'imitation des couleurs. Les unes imitent le Maïs jaune, d'autres le Maïs blanc, & d'autres celui dont les grains paroissent enfumés.

Leur habileté à travailler les Émeraude cause encore plus d'étonnement. Ils tiroient particulièrement ces pierres de la Côte de Manta, & d'un Canton du Gouvernement d'Atacamés, nommé *Daguis*, ou *Quaques*. On n'en a pu retrouver les Mines; mais les Tombeaux de Manta & d'Atacamés fournissent encore des Émeraude à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, sur celles qu'on tire de la Jurisdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figure sphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, &c. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avoit aucune connoissance de l'acier ni du fer, ait pu donner cette forme à des pierres si dures, & les percer avec une délicatesse que nos Ouvriers prendroient pour modèle. La disposition des trous augmente l'étonnement. Les uns traversent diamétralement, les autres ne pénètrent que jusqu'au centre de la pierre, & sortent par les côtés, pour former un triangle à peu de distance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'est pas moins variée que celle des trous.

Les Edifices, anciennement bâtis par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs Souverains & pour servir de barrière à leur Empire, sont un autre sujet d'admiration. On a déjà vu qu'ils étoient magnifiques à Cusco, dans la Vallée de Pachacamac, à Tomebamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voyageurs ont vantés, sans nous en laisser la description. M. d'Ulloa nous donne celle de quelques restes de ces Monumens, qu'il a visités. A Cayambé, dit-il (b), on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il est situé sur un terrain élevé, qui forme une espèce de monticule. La figure de l'édifice est ronde, d'environ huit toises de diamètre. Il n'en reste que les simples murs, qui se maintiennent encore, à la hauteur d'environ deux toises & demie, sur quatre à cinq piés d'épaisseur. Les briques sont jointes, avec la même terre dont elles sont composées; & cette masse forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre, puisqu'il résiste aux injures du tems, auxquelles il est exposé depuis plusieurs siècles. Outre la tradition, par laquelle on sait que c'étoit un Temple, sa forme ronde, sans aucune séparation intérieure, ne laisse point douter que ce ne fût un lieu d'assemblée publique. La Porte, qui est fort petite, semble marquer que les Incas mêmes entroient ici à pié, par respect pour le Sanctuaire du Soleil, quoique dans leur Palais, comme dans tout autre lieu, ils entraient toujours en Chaise. D'ailleurs il est certain, par tous les témoignages, que le Soleil avoit un de ses principaux Temples à Cayambé.

Dans la Plaine qui s'étend depuis Latacunga vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas, qui se nommoit *Callo*, & qui conserve encore ce nom. Il sert aujourd'hui de Maison de Campagne aux Pères Augustins. On n'y remarque, ni la beauté, ni la grandeur des Edifices

Egypt.

(b) *Ubi sup.* p. 386.

Egyptiens & Romains : mais, en comparaison des autres Bâtimens Indiens, on y trouve un air de Noblesse qui annonce la Majesté de ses anciens Maîtres. Le Mathématicien Espagnol y entra par une ruelle de cinq ou six toises de long, qui conduit dans une Cour, autour de laquelle regnent trois grands Salons qui en forment le quarré. Chacun a plusieurs séparations ; & derrière celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits, qui paroissent avoir été des Fourrières, à l'exception d'un, qui devoit servir de Ménagerie, puisqu'on y distingue encore les Loges de chaque Animal. L'ouvrage ancien, quoiqu'un peu défiguré, subsiste encore dans ses principales parties ; mais on y a bâti, dans ces derniers tems, quelques Habitations qui ont changé la forme des Appartemens. Les matériaux de l'édifice sont de pierres presque noires, aussi dures que la pierre à fusil, & sont si bien jointes, qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître, que pour faire juger que toute la masse n'est pas d'une seule pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier : elles sont convexes en dehors, & plates à l'entrée des portes. On voit de l'inégalité, non-seulement dans les rangs de pierres, mais dans les pierres mêmes ; & l'ouvrage en est plus singulier, car une petite pierre étant immédiatement suivie d'une grande, assez mal quarrée, celle de dessus ne laisse point d'être accommodée à ces deux inégalités, comme aux saillies & aux irrégularités de leurs faces ; & de quelque côté qu'on les regarde, on les voit jointes avec la même perfection. La hauteur de ces murs est, comme au Temple de Cayambé, d'environ deux toises & demie sur trois ou quatre piés d'épaisseur. Les Portes, qui ont deux toises de haut, sur trois ou quatre piés de large par le bas, vont en se rétrécissant par le haut jusqu'à deux piés & demi. On leur donnoit cette hauteur, afin que le Monarque y pût passer dans sa Litte, dont les Brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. Il pénétroit ainsi jusqu'à son Appartement, seul endroit où il marchoit à pié. On ignore si ce Palais, & les autres de la même espèce, avoient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle manière ils étoient couverts. Ceux, que le Mathématicien Espagnol examina, étoient sans toit, ou n'avoient été couverts que depuis la Conquête. Cependant il paroît certain que les anciens toits étoient en terrasse, & de bois, soutenus par des poutres qui traversoient d'une muraille à l'autre ; car il ne reste aucune marque qu'elles aient soutenu des combles. On juge aussi que ces toits en terrasse avoient quelques pentes, pour l'écoulement de l'eau. La raison qui faisoit rétrécir les Portes par le haut, c'est que les Péruviens ne connoissoient point l'usage des cintres, & qu'ils étoient obligés de faire leurs linteaux d'une seule pierre. Comme ils n'avoient aucune idée des voûtes & de la coupe des pierres, on ne trouve rien de courbe ou de cintré dans leurs Ouvrages.

A cinquante toises du même Palais vers le Nord, qui est le côté de la Porte, on voit au milieu de la Plaine, une Colline, nommée aujourd'hui *Panecillo de Collo*, haute de 25 à 30 toises. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre, avec tant d'égalité dans toutes ses faces, qu'elle paroît faite de main d'Hommes, d'autant plus que le bas de sa pente forme de tous cô-

DESCRIPTION
DU PEROU.
ANTIENS
MONUMENS.

Admirable
jointure des
pierres.

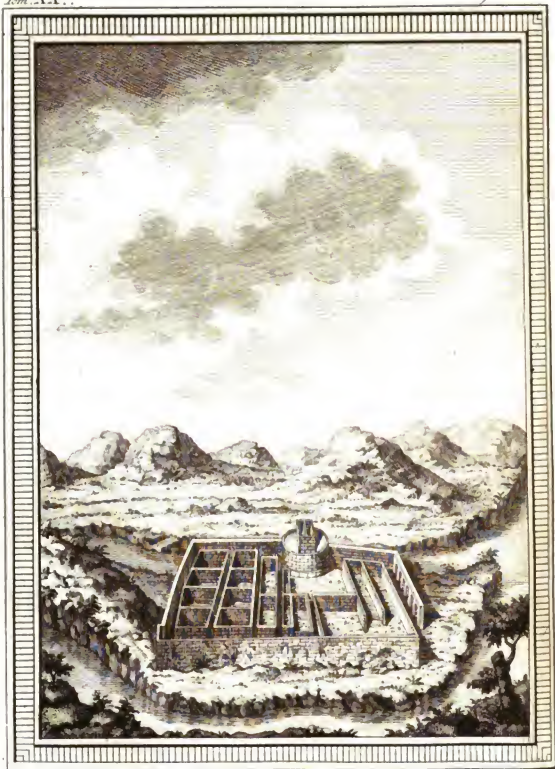
DESCRIPTION
DU PÉROU.
ANCIENS
MONUMENS.

Forteresse &
Palais d'Atun
Cañar.

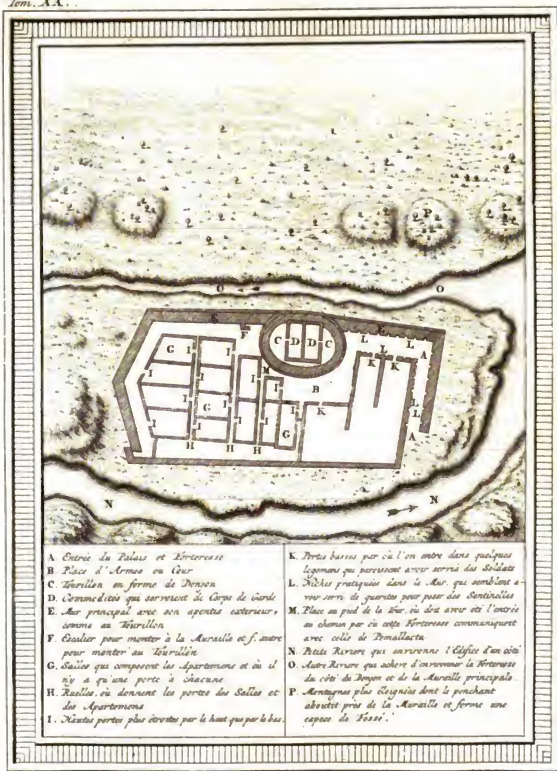
tés le même angle avec le terrain qui le porte. On ne doute point que ce ne soit un Monument de quelque Indien d'une haute distinction, & que la terre n'en ait été tirée d'une Coulée voisine, d'où sort une petite Rivière, qui vient passer au pié de la Colline du côté du Nord. Mais, suivant les conjectures de M. d'Ulloa, elle pourroit bien n'avoir été qu'une sorte de Befroi, qui servoit à découvrir ce qui se passoit dans la campagne, pour mettre le Prince en sûreté contre l'attaque imprévue des Ennemis de l'Empire.

Au Nord-Est du Bourg d'*Atun Cañar*, ou Grand Cañar, à deux lieues de distance, on voit encore subsister une Forteresse & un Palais des Incas, qui passe pour le Monument le plus entier, le plus spacieux, & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée est défendue par une Rivière qui lui sert de Fosse; & du côté opposé, l'enceinte s'élève sur une Colline, par une haute muraille, qui, joint à la pente du terrain, en rend l'approche assez difficile. Le centre est occupé par un Tourillon de forme ovale, qui ne s'élève du terrain intérieur de l'édifice, qu'à la hauteur d'environ deux toises, mais qui du côté extérieur s'élève de sept à huit toises au-dessus de la Colline; & du milieu du Tourillon sort un carré, en manière de Donjon, formé par quatre murailles dont les angles touchent à la circonférence de l'ovale & ferment le passage entre deux, n'en laissant qu'un fort étroit du côté opposé, qui répond à l'intérieur du Tourillon. Le milieu du Donjon offre deux petits réduits séparés, dans lesquels on entre par une Porte, à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits paroissent avoir été deux guerites, avec de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue sur la campagne; & vraisemblablement ce Tourillon même servoit de Corps-de-Garde.

LA muraille de cette Forteresse s'étend d'environ 40 toises à gauche, & de 25 à droite. Elle se replie ensuite; & formant divers angles réguliers, elle embrasse un terrain spacieux. On n'y entre que par une seule Porte, vis-à-vis du Tourillon, & fort près de la Coulée d'où sort la Rivière. De cette Porte, on entre dans une ruelle étroite, où deux personnes peuvent à peine passer de front, & qui mene droit à la muraille opposée, d'où elle se replie vers le Tourillon, sans aucune diminution de largeur; & de-là continuant de s'incliner vers la Coulée, elle s'élargit assez pour former une petite Place devant le Tourillon. Le long de cette ruelle, on a pratiqué, de trois en trois pas, dans l'épaisseur du mur de la Forteresse, des niches en forme de Guerite; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même, deux Portes, pour servir d'entrée à deux Corps-de-Logis, qui paroissent avoir servi de Cazernes aux Soldats de la Garnison. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche du Tourillon, divers Appartemens fort bien conservés semblent marquer, par leur hauteur, leur distribution & leurs Portes, qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens, en forme d'Armoires, avec des pierres en faille, de six à huit pouces de long sur trois ou quatre de diamètre, qui servoient probablement à pendre les anciennes armes. Toute la principale muraille qui est sur le penchant de la Colline, & qui descend latéralement depuis le Tourillon, est épaisse, & fort escarpée en dehors, avec un Terre-plein en dedans, & un Parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au Terre-plein du Rempart, qui regne tout autour, il



*VUE du Palais et Citadelle que les Rois Incas ,
 avoient près du Village de Cañar et dont on voit encore les Murs.*



PLAN du Palais et Citadelle des Rois Incas, la quelle subsiste encore en partie près du Village de Cañar, Jurisdiction du Corregiment de Cuenca, Province de Quito, Royaume du Perou.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
ANCIENS
MONUMENTS.

Communica-
tion souterrain.

n'y a qu'un Escalier près du Tourillon. Les pierres, dont tous les murs sont composés, ne sont pas moins dures, moins polies, ni jointes avec moins d'art, que celles du Callo : & tous les Appartemens sont découverts, comme dans le Palais, sans aucune marque à laquelle on puisse reconnoître qu'ils aient eu des Planchers.

On prétend qu'il y avoit à *Pamallacta*, dans la Jurisdiction de Guafuntos, une Forteresse toute semblable à celle d'Atun Casiar ; & l'opinion commune est qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre. Mais cette communication parut peu vraisemblable à M. d'Ulloa, parceque l'une des deux Fortereses étant au Nord & l'autre au Midi, elles sont séparées par une distance d'environ six lieues, d'un terrain coupé de Montagnes & de Coulees, où passent divers Torrens. Cependant on lui assura que peu de tems avant son arrivée, un Homme étoit entré dans ce souterrain, par la bouche d'Atun Casiar, & qu'il n'avoit été retenu en chemin que par le malheur qu'il eut de voir manquer tout d'un coup ses Flambeaux. Cette bouche est au pié du Tourillon, dans l'intérieur de la Forteresse. „ Nous y vîmes en effet, (dit M. d'Ulloa,) une espee de trappe, „ bouchée de terre ; & nous comprîmes qu'elle avoit dû être de quelque „ usage ; mais on ne sauroit conclure qu'il y eût une communication entre „ les deux Fortereses, puisqu'il auroit fallu des soupiraux pour donner de „ l'air au souterrain, & qu'ils n'ont jamais été praticables dans un terrain „ coupé de grandes Montagnes.”

On connoît beaucoup d'autres ruines, dans toute cette Contrée, surtout dans les lieux déserts, où il ne reste aucune autre trace d'Habitation. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois qu'on vient de décrire ; ce qui porte à croire que c'est l'ouvrage des Indiens avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas ; au lieu que les murs de Callo & des deux Fortereses semblent avoir été construits depuis la fondation de l'Empire, & sur de meilleures idées d'Architecture, que les Princes introduisirent avec les Loix. Tous ces restes d'Edifices antiques portent, dans le Pays, le nom d'*Inca Pirca*, qui signifie, *Murailles des Incas*.

Les Péruviens avoient une autre maniere de se fortifier, dont il reste quelques vestiges. C'étoit de creuser autour d'une Montagne escarpée, & d'y pratiquer trois ou quatre Redans, à quelque distance les uns des autres, au dedans desquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui, pour se couvrir contre l'Ennemi, & le repousser avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond des fossés, ils bâtissoient des Cases de brique crue, ou de pierre, qui servoient apparemment à loger la Garnison. Ces Ouvrages étoient si communs, qu'il s'en trouve sur presque toutes les Montagnes. Celle de *Pambamarca*, où les Mathématiciens firent une partie de leurs opérations dans la Province de Quito, en contenoit trois ou quatre. Dans quelques-unes, le premier fossé avoit plus d'une lieue de circonférence. Quoique la profondeur & la largeur de tous les fossés fussent ordinairement les mêmes, quelques-uns néanmoins avoient jusqu'à deux toises de large, & d'autres n'en avoient qu'une ; & le bord

Autres Forti-
fications Péru-
viennes.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

ANCIENS
MONUMENS.

Les Péruviens
n'avoient pas
l'usage du fer.

Navigation
des Péruviens.

Baltes, ou
Jangades, &
leur construc-
tion.

intérieur étoit toujours plus élevé de trois à quatre piés que l'extérieur, pour mettre l'avantage du côté des Assiégés.

Toutes ces ruines, où la jointure & le poli des pierres se font admirer, ne laissent presque aucun doute que ces Peuples ne se servissent des pierres mêmes, pour en polir d'autres par le simple frottement; car on ne concevrait pas qu'avec les seuls outils qu'ils avoient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des Mines dans le Pays; mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Espagnols; & le cas extraordinaire qu'ils faisoient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur étoit absolument inconnu (c).

On ne doit pas oublier, entre les Monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les Bâtimens qu'ils employoient pour la Navigation, & dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des Chatas & des Canots, qui sont trop connus, mais d'une sorte d'Edifices flottans, nommés *Baltes*, ou *Jangades*, qui servent en Mer comme sur les Fleuves. Le Bois, dont les Baltes sont composées, est mou, blanchâtre, & d'une extrême légèreté. Il n'est plus connu, au Pérou, que sous le nom Espagnol de *Balsa* (d), qui signifie Radeau; mais on le nomme *Pucro* dans le Darien.

On fait des Baltes de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept, ou neuf solives, jointes par des liens de Bejuques, & des Soliveaux qui croissent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse avançant un peu en saillie vers la poupe, on y attache la première des deux côtés, & les autres de suite. C'est la maîtresse piece du Bâtiment; ce qui fait que le nombre des solives est toujours impair. Au-dessus est une espee de Tillac, ou de revêtement, fait de petites planches de Canes, & couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de Vergue, la Voile est attachée à deux perches de Mangliers. Il en est de même dans les Baltes, qui ont le mât de Trinquet. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de Marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau, qui bat entre les solives, n'y pénètre point, parceque tout le corps de l'Edifice en suit le cours & le mouvement. D'ailleurs, les Bejuques ne se dénouent jamais, lorsqu'elles sont saines: mais il arrive quelquefois que les Indiens négligeant de les visiter, & ne changeant point celles qui sont usées par le tems & le travail, la Balse chargée se déjoint, & laisse les Passagers, comme la cargaison, à la merci des flots. Les Indiens sont toujours ceux qui se dérobent le plus aisément au danger. Ils

(c) M. de la Condamine a donné, dans l'Histoire de l'Académie de Berlin, année 1746, un Mémoire sur quelques anciens Monumens des Incas, où l'on trouve une partie de ce qu'on a lu dans cet Article.

(d) Voyage au Pérou L. IV. chap. 9. Il y a toute apparence, dit M. d'Ulloa, que

c'est celui que les Latins nommoient *Ferula*, & dont ils distinguoient deux sortes. Dom Juan en a vu à Malte, où il croit naturellement sous le nom de *Ferula*, & ne trouve point de différence entre celui-là & le *Pucro*, si ce n'est que le premier est plus petit.



BALSE, DANS TOUTES SES PROPORTIONS.

A. Proue.
B. Poupe.
C. Cabane.
D. Mât.
E. Rouline.

F. Biquet.
G. Gouvernail.
H. Cuisine.
I. Bouteilles d'aiguade.
K. Haubans.

L. Barbacoa ou Couvert.
M. Balles de Peaux de Loups Marins remplies d'air.

N. Trou pour l'asfler d'air.
O. Traverses qui joignent les deux moitiés.

montent sur la première solive du débris, & sans autre secours ils savent aborder au premier Port.

OUTRE les Bâles, qui servent au Commerce sur les Fleuves, & sur la Côte maritime, il y en a pour la Pêche, & d'autres, plus proprement construites, pour le transport des Familles dans leurs Terres & leurs Maisons de Campagne. On y est aussi commodément que dans une Maison, sans se ressentir du mouvement, & fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives, dont elles sont composées, ayant 12 à 13 toises de long sur deux piés, ou deux piés & demi, de diametre dans leur grosseur, elles forment ensemble une largeur de 20 à 24 piés, toise de Paris, qui reviennent à huit ou neuf vares de Castille. Il est aisé de se faire là-dessus une idée des Bâles qui n'ont que sept ou cinq solives.

On doit faire remarquer, comme une propriété fort extraordinaire, qu'elles peuvent voguer & louvoyer, dans un vent contraire, aussi-bien que le meilleur Vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un Gouvernail. On a des planches de trois à quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qui se nomment *Guares*, & qu'on arrange verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la Bâse. On enfonce les unes dans l'eau, &, l'on en retire un peu les autres: par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la Cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer; invention jusqu'à présent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe, & dont les Indiens, qui l'ont découverte, ne connoissent que le mécanisme. M. d'Ulloa regrette qu'elle ne soit point introduite en Europe. „ Les naufrages, (dit-il,) n'y feroient pas si communs. Lorsque la Frégate Espagnole, la *Genoise*, fut submergée à „ la *Vibora*, plusieurs personnes entreprirent de se sauver sur un Radeau „ qu'ils firent à la hâte: mais ils n'en périrent pas moins, pour s'être livrés „ aux flots & aux vents sans être capables de se conduire. Des exemples „ tragiques ont déterminé le savant Mathématicien à chercher sur quoi est fondée la manœuvre des Bâles Péruviennes, pour la rendre utile aux Européens. Il se feroit d'un petit Mémoire que son Collègue a composé sur cette matière.

„ La détermination, dans laquelle se meut un Vaisseau poussé par le „ vent, est une ligne perpendiculaire à la voile (e). Or la réaction étant „ égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppose au mouvement du „ Vaisseau doit être comme une ligne perpendiculaire à la voile, qui com- „ mence sous le vent & finit au-dessus, poussant avec plus de force un „ grand corps qu'un petit, en raison composée de leurs superficies, & des „ quarrés des sinus des angles d'incidence, c'est-à-dire dans la supposition „ de l'égalité des vitesses: d'où il suit que toutes les fois qu'on enfonce une „ Guare dans l'eau, à la proue du Bâtiment, celui-ci sera au Lof, & si on „ la retire, il sera à dérive. De même, si l'on enfonce la Guare dans „ l'eau, à la poupe, le Bâtiment sera à dérive; comme, au contraire, si „ on la retire, il sera au Lof. Telle est la méthode des Péruviens pour

DESCRIPTION
DU PÉROU.

ANCIENS
MONUMENS.
Leur commo-
dité & leur
grandeur.

Invention des
Péruviens
pour les
gouverner.

Utilité de cet-
te manœuvre.

Sur quoi elle
est fondée.

(e) Cela est démontré par M. Renaud, dans par M. Bernouilli, chap. 1. art. 4, & par la Théorie des Manœuvres, chap. 2. art. 1. M. Pitot, Sect. 2. art. 13.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
ANCIENS
MONUMENS.

„ gouverner leurs Balles. Ils augmentent le nombre des Guares jusqu'à quatre, cinq, ou six, pour se maintenir sur le vent; car il est évident que
„ plus on enfonce, plus on augmente la résistance que le Bâtiment trouve à fendre l'eau par le côté. Les Guares font ainsi l'office des Ourfes, dont
„ les Mariniers se servent dans les petits Bâtimens. La manœuvre de ces
„ Guares est si facile, que dès qu'on a mis un Bâtiment dans la direction de sa route, il suffit d'en enfonce ou retirer une seule, un ou deux piés,
„ pour le maintenir dans sa direction (f).”

DANS quelques endroits de la Côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de Balles & de Canots, des Balons pleins d'air, faits de peaux de Loups marins, si bien cousus qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait, au Pérou, qui portent jusqu'à douze quintaux & demi, ou 50 arrobes. La maniere de les coudre est particulière. On perce les deux peaux jointes ensemble, avec une alene; & dans chaque trou on passe un morceau de bois, ou une arrête de Poisson, sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser, par dessous, des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces Balons ensemble, par quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux; de sorte que le devant soit plus rapproché que le derrière. Avec une pagaie, ou un aviron à deux pelles, un Homme s'expose là-dessus; & si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air, qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux, par lesquels il souffle, dans les Balons, aussi souvent qu'il en est besoin (g).

(f) Voyage au Pérou, *ubi sup.*

(g) Relation de la Mer du Sud, par M. Frezier, p. 109.

§. VI.

Mines d'or, d'argent, &c. & remarques sur leurs richesses & leur exploitation.

MINES D'OR
ET D'ARGENT.

LES seules Mines, que les Péruviens eussent à cœur, étoient les Mines d'or, d'argent & d'émeraudes: mais on n'est pas informé de la maniere dont ils tiroient ces riches productions du sein de la terre; & les premiers Conquerans, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté dans les inventions d'un Peuple barbare. Ainsi, c'est uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Espagnols, que les Voyageurs ont étendu leurs Observations.

PERSONNE n'ignore qu'une des plus grandes richesses du Pérou, & même de toutes les Indes Orientales, consiste dans les précieux Métaux qui pénètrent par une infinité de ramifications toute l'étendue de cette grande Contrée. „ Ce n'est point, (suivant l'observation de M. d'Ulloa,) la fertilité
„ du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité des pâturages, qui font estimer un Canton du Pérou; c'est le nombre de ses Mines.
„ Les autres bienfaits de la Nature, qui sont au fond les plus estimables, n'obtiennent pas la moindre considération, si les veines de la terre
„ ne renferment point d'abondantes portions d'or & d'argent fin. Telle est

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

„ la bizarrerie des Hommes. Une Province, dont on tire une grosse quan-
„ tité de ces deux métaux, est appelée riche, quoique réellement elle soit
„ pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont em-
„ ployés au travail des Mines, & qu'il faut tirer d'ailleurs les vivres dont
„ elle a besoin. Au contraire, on appelle pauvres, celles qui, loin de l'é-
„ tre, produisent des Bestiaux, des grains & des fruits en abondance, jouis-
„ sent d'un climat doux, où l'on trouve en un mot toutes les commodités
„ de la vie, mais qui n'ont point de Mines, ou dans lesquelles d'invincibles
„ difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces Provin-
„ ces, qu'on honore du nom de riches, ne sont proprement que des lieux
„ d'entrepôt. L'or & l'argent, qu'on tire de leur sein, n'en sortent que
„ pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin;
„ & le Pays dont ils sont la production est celui dans lequel il fait le moins
„ de séjour.”

UN Lecteur intelligent doit comprendre que ce n'est pas dans les Rela-
tions des Espagnols, qu'il faut chercher des détails sur un point si délicat.
M. d'Ulloa parle néanmoins, avec quelque étendue, des Mines de Quito;
mais il garde un profond silence sur celles du Pérou & du Paraguay. Corréal
se réduit à les nommer, & je n'en connois point d'explications plus instruc-
tives que celles qui se trouvent dispersées dans la Relation de M. Frezier.

Les noms tels que Corréal prétend les avoir appris des Habitans de cha- Mines du Pa-
que Pays, Indiens & Créoles, qu'il les avoir vérifiés lui-même dans son Voya- raguay.
ge de Buenos-Aires au Potosi (a), sont, dans le Paraguay:

- | | |
|---------------------------------|-----------------------------|
| 1 Maldonado. | 7 Les Tupiques. |
| 2 Tibiquiri. | 8 Taboja. |
| 3 Sierra Selada. | 9 L'Assomption. |
| 4 Saint Michel & ses Montagnes. | 10 Santa-Cruz. |
| 5 L'Uraghay. Les Mines de cette | 11 Santa-Cruz de la Sierra. |
| Rivière sont très riches. | 12 Rio Guapai. |
| 6 Les Gualaches. | |

MAIS le nouvel Historien du Paraguay faisant naître des doutes sur les
Mines que Corréal & d'autres Voyageurs attribuent à cette Province, on ne
peut se dispenser de citer son témoignage, & de faire observer que toutes
les suppositions d'intérêt propre ne sauroient diminuer la force des preuves.
Les premiers Castillans, qui entrèrent dans le Paraguay, ne doutèrent point,
dit-il (b), qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne purent croire
qu'un Pays, si voisin du Pérou, ne renfermât point des Mines d'or & d'ar-
gent; & plus d'un siècle après, on parloit encore du Paraguay comme d'un

Objections
contre le té-
moignage de
Corréal.

(a) Voyage de François Corréal, seconde
Part. ch. 11. On doit concevoir que c'est
l'ordre de sa route, qui lui fait donner le pre-
mier rang aux Mines du Paraguay.

(b) Histoire du Paraguay, Tom. I. L. I.
pp. 9 & suivantes. L'Auteur confesse que la
prévention est grande sur les richesses, com-

me sur l'Empire des Jésuites du Paraguay;
jusques-là, dit-il, qu'il ne s'est déterminé
à écrire cette Histoire que pour satisfaire au
desir d'un Prince (M. le Duc d'Orléans, mort
le 4 Février 1752.) qui la jugeoit nécessaire
pour l'honneur de la Religion. *Ibid.* pag. 4.

DESCRIPTION
DU PEROU.

MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Lettre au Roi
d'Espagne.

Pays abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina* qui est celui d'un Poëme historique (c), dont l'Auteur semble faire entendre que tout le Pays n'étoit qu'une grande Mine d'argent. Voici ce que Dom Pedro Estevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata en 1637 (d), en écrivoit au Roi Catholique : „La fertilité & l'abondance, qu'on se promet de
„ trouver dans ces Provinces, sont particulièrement fondées sur ce qu'on croit
„ qu'elles renferment des Métaux & d'autres choses précieuses. J'en ai
„ informé fort au long Votre Majesté, & je lui en ai envoyé les Pièces au-
„ thentiques, que je fais certainement avoir été déposées au Greffe du Con-
„ seil Royal des Indes. On avoit quelques notions confuses de ces trésors, dès
„ le tems du Gouverneur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a fondé la Ville de
„ Villa-rica; mais après bien des recherches pour se procurer des con-
„ noissances plus distinctes, on a reconnu que tout ce qu'on en avoit publié
„ étoit incertain. En dernier lieu, Manuel de Friaz, gendre de Dom Ruiz,
„ & qui fut le premier Gouverneur du Paraguay lorsqu'on partagea ce Gou-
„ vernement en deux, s'étoit engagé à V. M. de découvrir ces Métaux,
„ dont il se croyoit assuré: j'ai appris de plusieurs personnes dignes de foi,
„ qu'il fit pour cela les plus grandes diligences, mais qu'elles furent inutiles.
„ J'en ai envoyé tous les Procès-verbaux à V. M.; & je fais, à n'en pou-
„ voir douter, qu'ils sont au Greffe du Conseil Royal des Indes. Deux rai-
„ sons me font juger qu'il n'y a aucun fond à faire sur tous ces Actes; la
„ première est que les Gouverneurs n'ont rien négligé pour découvrir ces
„ Mines; la seconde, que tous les témoins qui avoient déposé en leur fa-
„ veur étoient gens passionnés contre les Jésuites, & d'ailleurs n'avoient
„ pas les qualités nécessaires pour dresser des informations, telles qu'il con-
„ vient de les envoyer à Votre Majesté.”

Apparence de
Mines éva-
nouïe au
Paraguay.

Il est vrai, continue l'Historien, qu'assez près de *Xeres*, Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Brésil au Paraguay, à peu de distance du Fleuve, & détruite par les Portugais du Brésil, on a cru voir longtems quelques indices de Mines d'or: mais ces apparences se sont évanouies, & les Habitans de *Xeres* ont toujours été fort pauvres. Il en est de même de ceux de *Villa-rica*, qu'on s'est trop hâté d'honorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Brésil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne & qui ne le mérite pas mieux (e): mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de chercher des secours plus convenables à leurs besoins.

Perles dispa-
rues.

DANS une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de Santa-Fé fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems, des Perles; & l'Auteur du Poëme qu'on a nommé en parle avec tout l'emphase de la Poésie: mais, dans la suite, on en a perdu jusqu'au souvenir. Enfin, un Espagnol, qui dans son enfance avoit été fait Prisonnier sur cette Lagune, par une

(c) Par Dom Martin del Barco, Archidia- P. Antoine Ruiz de Montoya, fol. 98.
ce de Buenos-Aires.

(d) Voyez la *Conquista espiritual*, &c. du néguent la *Villa*.
(e) On l'appelle aujourd'hui plus commu-

une Nation nommée les *Abipones*, étant revenu dans sa Famille, & voyant aux Femmes beaucoup d'avidité pour les Perles, leur dit que les Indiens, parmi lesquels il avoit vécu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets; il ajouta qu'ils les jettoient, comme des productions inutiles. On envoya aussitôt dans leur Pays, & le fait se trouva vrai: mais l'Historien juge que cette pêche ne devoit pas être fort abondante, ou que les Perles n'étoient pas de bonne eau, parcequ'il n'a vu nulle part qu'elles aient fait un objet dans le Commerce de Buenos-Aires, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT

IL a lu, dit-il encore, dans un Manuscrit qui lui a paru de bonne main, qu'à l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de bijoux, qui sont assez communs dans le Pays; mais l'Auteur n'explique point quelle en est l'espèce (f), & l'on n'en trouve point ailleurs d'autre témoignage.

Joyaux des
Dames.

LE P. Antoine Sarp, Jésuite Allemand, qui avoit longtems travaillé dans les Missions du Paraguay, parle (g) d'une découverte qui auroit été fort utile au Pays, si ce qu'il avoit trouvé y eut été plus commun: il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Itacara*, parcequ'elle est semée de petites taches noires, que ce mot signifie. Il la jeta dans un feu très ardent; les taches noires, qu'il représente comme de petits grains, étoient d'un très bon fer; mais ces pierres sont fort rares. On a découvert aussi, en d'autres endroits, des Mines du même métal, mais si peu abondantes, qu'on est réduit à tirer d'ailleurs tout le fer nécessaire aux Habitans.

Témoignage
du Père Sarp.

IL reste à comparer ce récit avec celui de Corréal, qui faisoit le Voyage de Buenos-Aires au Potosi en 1692. Mais la justice oblige de faire observer, que tout Espagnol qu'il se fait honneur d'être, le long commerce qu'il avoit eu avec les Flibustiers Anglois ne lui faisoit pas toujours voir les choses du côté le plus favorable à la Religion & à ses Ministres. Il paroît du moins que la remarque particulière qu'il fait ici, sur les Mines de l'Uruguay, (h) est un trait de pure malignité, qui n'est soutenu d'aucune preuve.

Observation
sur Corréal.

IL nomme, au Pérou & dans le Tucuman, les Mines suivantes:

- | | |
|--------------------------------|--------------------|
| 1 Loxa & Camora. | 11 Chocoma. |
| 2 Cuença. | 12 Atacama. |
| 3 Puerto-vejo. | 13 Xuxui. |
| 4 San Juan de l'Oro. | 14 Les Calchaques. |
| 5 Oruro. | 15 Guasco. |
| 6 Titiri. | 16 Coquimbo. |
| 7 Porco. | 17 Cordoue. |
| 8 Plata. | 18 Villi. |
| 9 Potosi, sous plusieurs noms. | 19 Caravaja. |
| 10 Tomina. | |

(f) Joyas, que no ay poco en el Paraguay, y las Mujeres se hazen y adornan, como en otra qualquier Ciudad.

(g) Dans ses Lettres, publiées en Allemagne. Part.

mand, & traduites en Latin.

(h) Liv. I, ch. II. La Société des Jésuites, dit-il, les connoît mieux que personne.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Témoignage
de M. Frezier.

Méthode des
Espagnols
pour tirer l'or
& l'argent.
Moulins ou
Trapiches.

Manière de
tirer l'or.

ON trouve plusieurs autres noms dans Herrera & Gomara; mais la plupart sont aujourd'hui peu connus.

M. FREZIER assure que les Mines d'argent les plus riches du Pérou sont à présent celles d'*Oruro*, petite Ville à 80 lieues d'Arica; qu'en 1712 on en découvrit une, à *Ollachea* près de Cusco, si abondante, qu'elle donnoit 2500 marcs par *Caxon*, c'est-à-dire, près d'un cinquième, mais qu'elle a beaucoup diminué; que celle de Lipes & du Potosi ont le même sort, c'est-à-dire qu'elles donnent peu à présent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur; que les Mines d'or sont rares dans la partie Méridionale du Pérou; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de *Chicas*, où est la Ville de Tarija, & proche de la Paz, à *Chuquigato*, ou *Chuquiguillo*, nom Indien qui signifie Maison ou Grange d'or; qu'effectivement ce dernier Canton a des Lavoirs très abondans, où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un, pesant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Viceroi du Pérou, pour en faire présent au Roi d'Espagne: l'autre pesoit 45 marcs, de trois alocs différens; ce qui est remarquable dans une même masse (i).

Le même Voyageur nous apprend la méthode ordinaire des Espagnols pour séparer l'or & l'argent de la pierre minérale, après les avoir tirés de la Mine.

Les Moulins qu'ils y emploient, & qu'ils appellent *Trapiches*, sont à-peu-près faits comme ceux dont on se sert en France, pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge, ou d'une grande pierre ronde de cinq à six piés de diamètre, creusée d'un canal circulaire, & profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu, pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale, posée au-dessous, & bordée de demi godets, contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler, dans le Canal circulaire, une meule posée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule, qui se nomme la *Volteadora*, c'est-à-dire la tournante, a de diamètre ordinaire trois piés quatre pouces, & dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée, dans son centre, par un axe assemblé dans le grand arbre, qui la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la Mine, c'est-à-dire, ce qui se nomme le *Minerai* en langage de Forges. Pour l'or, on distingue le blanc, le rougeâtre & le noirâtre: mais, dans l'un comme dans l'autre, on aperçoit peu de Métal à l'œil.

LORSQUE les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vis-à-vis-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même tems, l'auge circulaire reçoit un filet d'eau, conduite avec rapidité par un petit Canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud, par jour, un demi *Caxon*, c'est-à-dire, 25 quintaux de Minerai; & lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de mercure, qui se trouve au fond, dans l'endroit le plus creux

(i) Relation de la Mer du Sud, p. 151.

de l'auge; on la met dans un *nouet* de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut; on la fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste; & c'est ce qui se nomme de l'or *en pigne*.

Pour dégager entièrement l'or du mercure, dont il est encore imprégné, il faut fondre la Pigne. C'est alors qu'on en connoît le juste poids & le véritable aloi. La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, font qu'il se dégage sur le champ du Minerai. C'est l'avantage que les Mineurs d'or ont sur ceux d'argent; chaque jour ils savent ce qu'ils gagnent; & les autres, comme on l'expliquera bientôt, sont quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

Le poids de l'or se mesure par *Castillans*. Un Castillan est la centième partie d'une livre, poids d'Espagne, & se divise en huit *Tomines*. Ainsi six Castillans & deux *Tomines* font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a 6 1/2 de moins, pour cent, que notre poids de marc.

L'aloï de l'or se mesure par *Quilatas*, ou Carats, qu'on borne à 24. Celui des Mines du Pérou est depuis 20 jusqu'à 21.

SUIVANT la qualité des Mines & la richesse des veines, cinquante quintaux de Minerai, ou chaque caxon, donne quatre, cinq ou six onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais; ce qui arrive assez souvent: mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines; car de toutes les Mines métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine, qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la Nature fontient les Mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourse*, c'est-à-dire, certains bouts de veines si riches, qu'elles enrichissent quelquefois tout d'un coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. De-là vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enrichir, qu'un Mineur d'argent ou d'autre Métal, quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du Minerai. C'est par la même raison que les Mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil), & que l'or ne paie au Roi d'Espagne que le vingtième; ce qu'on nomme *Cova*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on en eût toujours payé le quint, comme de l'argent.

LES Mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres Métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter requête à la Justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord, sur la veine, 80 vares de longueur, c'est-à-dire 246 piés, & 40 en largeur, pour celui qui entre en possession du droit, & qui choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure 80 autres, pour le Roi; & le reste revient au Propriétaire, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu. Mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir: ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du Roi, & le loyer du Moulin, qui est si considérable, qu'une partie des Propriétaires se contentent de ce profit, sans faire travailler en leur nom.

Ce qu'on nomme au Pérou *Lavaderos*, ou Lavoires, est la manière de

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Poids & division
de l'or.

Aloi.

Ordre pour la
propriété & le
partage des
Mines.

Lavaderos.

DESCRIPTION
DU PEROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Maniere de
tirer l'argent.

ramasser l'or qui se trouve à peu de profondeur, & pour lequel on n'a pas besoin de creuser dans les Mines. Elle n'est pas différente de celle qui s'observe dans l'Audience de Quito, & qu'on rapportera bientôt, d'après les Mathématiciens Espagnols.

A l'égard des Mines d'argent, après avoir concassé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les Trapiches, ou avec des *Ingenios reales*, qui sont composés de pilons, comme nos Moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement dans une roue de vingt-cinq à trente piés de diamètre, dont l'effieu prolongé est garni de triangles émouffés, qui accrochent les bras des pilons de fer, en tournant, & les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout d'un coup à chaque révolution; & comme ils ne pèsent pas moins de deux cens livres, ils tombent si rudement, que par leur seule pesanteur ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure. On tamise ensuite cette poudre, par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer la plus fine & remettre la grosse au Moulin. Si le Minerai se trouve mêlé de certains métaux, qui l'empêchent de se pulvériser, tels que du cuivre, on le met calciner au fourneau, pour recommencer à le piler.

DANS les petites Mines, où l'on n'emploie que des Moulins à meule, le Minerai se moule le plus souvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un Réservoir. Au lieu que s'il est moulu à sec, il faut ensuite le détrempier, & le paîtir longtems avec les piés. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *Buiteron*, on range cette boue par tables, d'un pié d'épaisseur, qui contiennent chacune un demi caxon, ou vingt-cinq quintaux de Minerai; ce qui s'appelle *Cuerpo*. On jette sur chacun, environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du Minerai, qu'on paîtrit, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre. Ensuite on y jette une certaine quantité de vis-argent, en pressant dans la main une bourse de peau, qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque *Cuerpo*: plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connoît la dose que par une longue expérience. On charge autant d'Indiens, qu'il y a de tables, de les paîtir huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le Minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux; ce qui demande néanmoins des précautions, car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus ni de mercure ni d'argent. D'autres fois, on y sème du Minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'opération du mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les tems modérés. A Lipès & à Potosi, on est quelquefois réduit à paîtir le Minerai pendant deux mois entiers; au lieu que dans les Pays plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait, en quelques endroits, comme à Puno & dans d'autres lieux, des *Buiterons* voûtés, sous lesquels on fait du feu, qui échauffe la poudre du Minerai pendant vingt-quatre heures, sur un pavé de brique.

Lorsqu'on juge que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador*, ou l'Essayeur, prend de chaque *Cuerpo* un peu de terre à part, qu'il lave dans

un bassin de bois ; & la couleur du mercure, qui reste au fond du bassin, fait connoître s'il a produit son effet. Est-il noirâtre ? Le Minerai est trop échauffé : on y remet du sel, ou quelque autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vis-argent disparoit. S'il est blanc, on en prend une nouvelle goutte sous le pouce, on se hâte de l'appliquer dessus ; & ce qui s'y trouve d'argent reste attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorsqu'on reconnoît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin, où l'on fait tomber un ruisseau pour la laver ; à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette masse étant sans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il suffit qu'un Indien la remue avec les piés pour la convertir en boue liquide. Du premier bassin, elle tombe dans un second, où elle est encore remuée par un autre Indien. Du second, elle passe dans un troisième, afin que les parties d'argent, qui ne sont pas tombées au fond du premier & du second, n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des bassins, qui sont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent ; ce qu'on nomme la *Pella*. On la met dans une chausse de laine, suspendue, pour faire couler une partie du vis-argent : on la lie, on la bat, on la presse avec des piéces de bois plates ; & lorsqu'on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées ensemble, forment une pyramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous. On la foule encore, pour l'affermir dans cette prison ; & si l'on veut faire plusieurs pignes de différens poids, on les divise par petits lits, qui empêchent la continuité. En passant la *Pella*, & déduisant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, on fait à-peu-près ce qu'il y a d'argent net. On leve ensuite le moule, & l'on met la pigne avec sa base de cuivre, sur un trépié, posé sur un grand vase de terre, plein d'eau ; on l'enferme sous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement & que le mercure en sorte en fumée : mais comme cette fumée n'a pas d'essor, elle circule dans le vuide, qui est entre la pigne & le chapiteau ; & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense & tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainsi l'on en perd peu, & le même sert plusieurs fois ; mais il faut en augmenter la dose, parcequ'il s'affoiblit. Cependant on consumoit autrefois, au Potosi, six à sept mille quintaux de mercure par an ; ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois, ni charbon, & qu'on y supplée par une herbe, nommée *Icho* (k), c'est avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moyen d'un four, près duquel on met la machine (l) à dessécher l'argent & le purger du mercure ; & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une masse de grains d'argent contigus, fort légère & presque friable, qu'on nomme *Pissa*, la Pigne ; marchandise de contrebande hors des

(k) Voyez ci-dessus.

(l) En Espagnol, la *Delazagodera*.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Minieres, parceque les loix obligent de la porter aux Caisses royales, ou à la Monnoie, pour en payer le quint au Roi. Là, elle est fondue, pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils se font, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fourberie; mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux, qui les font, mettent souvent au milieu, du fer, du sable, & d'autres matieres, pour en augmenter le poids. Aussi ne manque-t-on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en assurer. Le feu fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement, celles qui sont falsifiées; & cette épreuve sert encore à tirer une humidité, qu'elles contractent dans des lieux où elles sont quelquefois mises exprès, pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges. D'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différent aloi.

Le Minerai, ou, pour parler le langage du Pérou, le Métal d'où l'on tire l'argent, n'est pas toujours de même qualité, ni de même couleur. Il s'en trouve de blanc & gris, mêlé de taches rousses ou bleuâtres, qui se nomme *Plata blanca*. La plupart des Mines de Lipas sont de cette qualité. On y distingue à l'œil quelques grains d'argent, souvent même de petites palmes, couchées dans le lit de la pierre. Il y a du Minerai, noir comme du Machefer, où l'argent ne paroît point; il se nomme *Negrillo*. Quelquefois, il est noir, mêlé de plomb; ce qui le fait appeller *Plomo ronco*: l'argent y paroît lorsqu'on le gratte, & c'est non-seulement le plus riche, mais celui qui revient à moins de frais; parcequ'au lieu de le paîtrer avec le Mercure, on le fait fondre dans des fourneaux, où le plomb s'évapore à force de feu, & laisse l'argent pur & net. C'étoit de ces Minieres, que les anciens Indiens tiroient leur argent. N'ayant pas l'usage du mercure, comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le Minerai pouvoit se fondre; & comme ils avoient peu de bois, ils faisoient leurs fourneaux avec de l'Icho & de la crotte de Llamas, ou d'autres Animaux, & les exposoient sur les Montagnes, pour donner plus de force au feu par le vent.

On distingue une troisieme sorte de Minerai, semblable au précédent, c'est-à-dire également noir, mais où l'argent ne paroît point, & qui devient rouge, au contraire, en le mouillant & le grattant avec du fer. De-là vient qu'on le nomme *Rosficler*. Il est riche & donne l'argent du plus haut aloi. Une autre espece brille comme le Talc; mais elle est ordinairement mauvaise & donne peu d'argent. On la nomme *Zorocho*. Le *Palo*, qui est d'un rouge jaunâtre, est fort mou, & brisé en morceaux. Rarement il est riche. On n'en travaille les Mines, que parcequ'il est facile à tirer. Il y en a de verd, qui n'est gueres plus dur, & qu'on nomme *Cobrissu*. Ce Minerai est très rare; & quoique l'argent y paroisse, il est difficile de l'en tirer. Quelquefois après l'avoir moulu, on est obligé de le brûler au feu, & d'employer divers moyens pour la séparation; sans doute parcequ'il est mêlé de cuivre. Enfin, l'on distingue une autre sorte de Minerai fort rare, qui s'est trouvé au Potosi dans la seule Mine de *Cotamito*; ce sont des fils d'argent pur, en-

torpillés comme du galon brûlé, en pelotons si fins, qu'on les nomme *Arañas*, pour leur ressemblance avec la toile d'Araignées.

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud, le sont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui se travaillent sans peine, & qui se trouvent, sur-tout, près des lieux où l'on peut faire des Moulins, sont souvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipas & au Potosi, il faut que le Caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent pour fournir à la dépense; & dans les Mines de Tarama, elle est payée par cinq. Une Mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noyée d'eau: il faut recourir alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des Mines perdues, qu'on appelle *Soccabons*, & qui ruinent les Mineurs par les frais excessifs du travail.

Il y a d'autres manières de séparer l'argent, du Minerai & des autres Métaux qui s'y trouvent mêlés. Dans quelques Mines, on emploie le feu, des eaux fortes, & d'autres fondans, pour faire certains lingots qu'on nomme *Bollor*. Mais la méthode la plus générale, au Pérou, est celle des Pignes.

VENONS aux éclaircissemens de M. d'Ulloa sur les Mines de Quito. Cette grande Province n'en contient pas moins que les autres parties du Pérou; mais elles y sont plus négligées, sans qu'on en apporte aucune raison qui puisse justifier les Habitans. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordillieres de cette Contrée en contiennent une infinité d'autres, il y en a très peu d'exploitées, sur-tout dans l'étendue des Corrégimens. On en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travailloit autrefois. Aussi ne reste-t-il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. „ Un Voyageur assure, qu'ayant perdu les riches Mines de *Macas* par le soulèvement des Indiens, non-seulement elle „ n'a fait aucun effort pour s'en remettre en possession, mais qu'il n'y a plus „ un des Habitans qui sache où elles étoient situées. Celles de *Maruma*, „ dit le même Ecrivain, sont tout-à-fait tombées, parcequ'il ne se trouve „ personne, dans le Canton, qui sache bénéficier le Minerai. La même „ décadence s'étant fait sentir dans toutes les autres Mines de la Province, „ elle est si déchue de son ancienne splendeur, qu'il n'en reste aucune trace. „ A mesure qu'on y envoie, de Lima & des Vallées, de l'argent pour ses „ étoffes & ses denrées, elle est obligée de l'employer à se procurer des „ Marchandises de l'Europe; d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus „ pauvre de toutes les Provinces méridionales de l'Amérique Espagnole (m).”

LE Popayan jouit encore des richesses, qui étoient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de Mines d'or, & l'ardeur y est toujours la même à les exploiter. M. d'Ulloa nomme les plus remarquables, & nous apprend la manière dont on y bénéficie ce métal, qui est celle qui s'observe dans les autres Mines. Il n'y a point, dit-il, de Bailliage du Popayan, où l'on ne tire plus ou moins d'or; & chaque jour on y découvre

DESCRIPTION
DU PÉROU.

MINES D'OR
ET D'ARGENT.

MINES DE
L'AUDIENCE DE
QUITO.

MINES DU
POPAYAN, &
leur singularité.

(m) Cortéal, *ubi* sup.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

Ce qu'on ap-
pelle Mines
de Caxa.

Manière d'ex-
traire l'or au
Popayan.

quelque nouvelle Mine, qu'on s'empresse de mettre en valeur; ce qui tend le Pays fort peuplé, malgré les incommodités du climat. Les *Partidos*, ou Bailliages, de *Celi*, de *Buga*, d'*Almaguer* & de *Barbacoas* sont les plus abondans; avec cet autre avantage, que l'or n'y étant mêlé d'aucun corps étranger, l'exploitation en est simple & très facile, parcequ'on n'a pas besoin d'y employer le mercure. En langage de Minieres, on appelle Mines de *Caxa*, celles où le Minerai est renfermé entre des pierres, comme entre une espece de murs naturels. Les Mines du Popayan ne sont pas de cet ordre. Le Minerai s'y trouve répandu & mêlé dans la terre & le gravier, comme le sable l'est dans diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or, de la terre où ils se trouvent; ce qui se fait par le moyen des rigoles: méthode, au reste, qui n'est pas moins nécessaire dans les Mines de *Caxa*, parcequ'après en avoir tiré le Minerai, avec les corps étrangers dont il est mêlé, & s'être servi du mercure, il faut encore le mettre au lavoir, pour en séparer l'écume & d'autres ordures; après quoi il reste pur, c'est-à-dire or ou argent, suivant l'espece de métal qu'on a tiré.

La maniere d'extraire l'or, dans toute la Jurisdiction du Popayan, consiste donc à creuser la terre de la Miniere, pour la charrier dans un grand Réservoir, nommé *Cocha*, où l'on fait entrer l'eau, par un conduit. Alors on remue cette terre, déjà changée en boue; & les parties les plus légères sortent du Réservoir par un autre conduit, qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice, jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties pesantes, qui sont le sable, le gravier & le métal. Les Ouvriers entrent aussitôt dans le Réservoir, avec des baquets de bois, où ils mettent ces matieres ensemble, & les remuent circulairement, par un mouvement prompt, mais uniforme. Ils changent l'eau. Ils continuent de séparer les parties les plus légères, des plus pesantes. Enfin il ne reste, au fond de ces baquets, que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains, de différentes grosseurs. L'eau de la *Cocha* s'arrête dans un autre Réservoir, un peu au-dessous du premier, & l'opération s'y recommence, pour séparer les parties subtiles d'or, qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Enfin, un troisieme Réservoir, où l'on fait la même lessive, sert encore à recueillir la poudre d'or échappée du second.

Ce travail est le partage des Esclaves Negres, que les Propriétaires des Mines tirent des Comptoirs de Porto-Belo & de Panama. Une partie étant employée aux lavoirs, tandis que les autres remuent & charrient la terre des Mines, il n'y a point d'interruption. L'aloi de cet or est ordinairement de 22 carats, & va quelquefois jusqu'à 23. Quelquefois, au contraire, il est au-dessous, mais très rarement moins de 21. Dans le Bailliage de *Choco*, outre les Mines du lavoir, il s'en trouve quelques-unes où le Minerai est enveloppé d'autres matieres métalliques, & de suc bitumineux, qui obligent d'y employer le mercure. La *Platina* est un autre obstacle, qui met quelquefois dans la nécessité d'abandonner les Mines: on donne ce nom à une pierre si dure, que ne pouvant la briser sur une enclume d'acier, ni la réduire

réduire par calcination, on ne peut tirer le Minerai, qu'elle renferme, qu'avec un travail & des frais extraordinaires. Entre toutes ces Mines, il y en a plusieurs où l'or est mêlé d'un Tombac aussi fin que celui de l'Orient, avec la propriété singulière de ne jamais engendrer de verd-de-gris, & de résister aux acides.

DESCRIPTION
DU PEROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

La plus grande partie de l'or, qu'on tire des lavoirs de Quito, circule quelque tems dans la Province; mais il prend bientôt le chemin de Lima. C'est néanmoins par une circulation si courte, que cette Province se soutient: l'autre partie de cet or passe directement à Santa-Fé, ou à Carthagene.

DANS le Bailliage de *Zaruma*, qui est du Corrégitment de Loxa, l'or des Mines exploitées est de si bas aloi, qu'il n'est quelquefois qu'à 18 & même à 16 carats; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée par son abondance, qu'affiné à 20 carats, il rapporte plus de profit aux Propriétaires que les Mines où l'or est naturellement à ce degré. Cependant toutes les Mines de ce Canton sont de Caxa; c'est-à-dire qu'on y applique le mercure au Minerai. Le Gouvernement de Jaén & de Bracamoros a des Mines de la même espèce, qui rendoient beaucoup, il y a près d'un siècle: mais depuis que les Indiens de cette contrée ont secoué le joug Espagnol, à l'exemple de ceux de Macas, on a perdu de vue ces précieuses sources. Les Indiens soumis du voisinage en tirent encore un peu d'or, lorsque la nécessité de payer les tributs les y force. Ils s'approchent des Rivières & des Ruissieux, pendant leurs débordemens; & lorsque l'eau se retire, ils ramassent le sable, & le lavent pour en séparer l'or: mais ils observent de n'en tirer précisément que ce qu'il leur faut; & leur mépris pour des biens, dont ils ne connoissent point d'autre usage, leur fait négliger le reste. Dans la Jurisdiction de *Latacunga*, près d'Angamarca, un Habitant de ce Bourg avoit découvert une Mine dont il tiroit de grandes richesses: elle fut abîmée par un orage; & la veine demeura perdue jusqu'en 1743, qu'un accident semblable au premier la rouvrit, & donna le pouvoir de reprendre le travail.

Mines de
Zaruma.

Mines de
Jaén & de
Bracamoros.

ON reconnoît, à diverses marques, que la Province de Quito avoit autrefois quantité de Mines ouvertes, dont les Registres des Caissees royales de l'Audience rendent témoignage qu'on a tiré une grosse quantité de métal. Quoique la disposition du Pays semble être plus propre aux Mines d'or, qu'aux Mines d'argent, il paroît que les dernières y étoient en grand nombre. Mais les efforts qu'on a faits dans les derniers tems, pour en rouvrir quelques-unes, ont eu fort peu de succès. Telle est celle de *Guayana*, dans la Jurisdiction de *Zichos*, qu'on n'a pu travailler au-delà de sa superficie, parceque les Entrepreneurs ont manqué de fonds. La plus fameuse des Mines d'argent de ce Bailliage est celle de *Sarapullo*, à dix-huit lieues du Bourg de *Zichos*, dont l'exploitation a manqué aussi faute de fonds.

Autres Mines
de l'Audience
de Quito.

DANS le Corrégitment de Quito même, on a toujours prétendu que la Montagne de *Pichincha* renfermoit de riches trésors; & quelques grains, qu'on recueille par intervalle, dans les ruissieux qui en tirent leur source, semblent confirmer cette opinion. Rien ne marque néanmoins qu'on y ait jamais ouvert aucune Mine; ce qui paroît surprenant à M. d'Ulloa, qu'il aime mieux croire que les orages & la suite des années ont fait disparaître

XX. Part.

M

DESCRIPTION
DU PEROU.
MINES D'OR
ET D'ARGENT.

les indices. Il ajoute qu'on trouve les mêmes apparences de richesse dans toute la Cordilliere dont le Pichincha fait partie, dans la Cordilliere Orientale de Guamani, & dans toutes les Coulées de cette Jurisdiction.

EN visitant les Bailliajes d'*Otabalo* & de *Saint Michel d'Ibarra*, il n'a pu méconnoître, dans le district du Bourg de Cayambé, entre les côtes de la haute Montagne de Cayambura, des vestiges de Mines fort riches, qui ont été travaillées avec beaucoup de succès par les Péruviens de l'ancien Empire, & dont le souvenir se conserve encore parmi leurs Descendans. Plusieurs Montagnes, aux environs du Bourg de *Mira*, surtout celle de *Panchoni*, ont la même réputation. On a même l'exemple récent d'un Habitant du même Bourg, qui en a tiré beaucoup d'or. Cependant aucune de ces Mines n'est exploitée régulièrement; & l'on n'en sera point surpris, ajoute M. d'Ulloa, si l'on considère que les plus anciennes & les mieux connues ne sont pas moins négligées.

Extrême ri-
chesse des
Mines de
Pallactanga.

Tout le Pays de *Pallactanga*, dans la Jurisdiction de Riomba, en est si rempli, qu'en 1743 un Habitant de cette Ville avoit fait enregistrer pour son seul compte, au Bureau des Finances de Quito, dix-huit veines d'argent & d'or, toutes riches & de bon aloi: & M. d'Ulloa, pour vérifier ce fait, a pris soin de rapporter un Certificat, par lequel l'Essayeur général, Don Juan Antonio de la *Mota y Torres*, rend témoignage que le Minerai d'une de ces veines, éssayé à Lima, & de l'espece de celui que les Mineurs nomment *Negrillo*, rendoit quatre-vingt marcs par caxon; ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'une Mine passe pour riche, lorsque par caxon, c'est-à-dire cinquante quintaux de Minerai, elle rend huit à dix marcs. C'est du moins ce qu'on éprouve dans les Mines du Potosi & de Lipes, qui, malgré la nécessité de transporter le Minerai dans des lieux plus commodes, où il se bénéficie, ne laissent pas d'enrichir les Entrepreneurs. Il se trouve aussi des Mines, où le caxon de Minerai ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent, & baissé même jusqu'à trois. On ne les exploite pas moins, lorsqu'elles sont dans des Pays commodes, où les vivres sont en abondance, & les Ouvriers en grand nombre.

Mines de
Cuença.

UNE ancienne tradition fait croire que les Montagnes de la Jurisdiction de Cuença sont autant de Mines d'or & d'argent. On n'en a gueres d'autres preuves; car celles, qu'on y a fait ouvrir jusqu'à présent, n'ont pas rendu tout ce qu'on espéroit. Il est vrai que dans un Canton, où tous les Habitans peuvent mener une vie aisée sans le secours du travail, leur nonchalance & la petitesse des fonds arrêtent souvent ces entreprises. On ajoute à cette double raison un préjugé, fondé sur la crainte des difficultés, qui fait traiter ceux qui parlent d'ouvrir une Mine, d'extravagans qui courent à leur perte, & qui se jettent dans un péril certain, pour des espérances fort douteuses. Chacun s'efforce de les détourner de leur dessein; on les suit, dit M. d'Ulloa, comme s'ils étoient atteints d'un mal contagieux. Il n'en est pas de même, dans les Provinces méridionales du Pérou. Les Entrepreneurs y sont riches, & des premières Maisons du Pays; sans compter qu'ils sont secondés par quantité de Personnes d'un moindre rang, qui s'intéressent, suivant leurs facultés, aux entreprises des Chefs.

Les Gouvernemens de Quixos & de Macas font riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atames en ont aussi d'une grande valeur. Il est certain que les Indiens du Marañon tiroient beaucoup d'or, du sable de quelques Rivières qui se joignent à ce fleuve; & comme il faut assigner une source à cet or, on ne peut la supposer que dans les Mines du Pays. L'expérience ne prouve pas moins que les Terres, arrosées par les Rivières de Sant'Iago & de Mira, sont remplies de veines d'or, puisque les Metifs & les Mulâtres qui les habitent, y trouvent souvent de la poudre & des grains d'or dans le sable; mais jusqu'à présent toutes ces richesses ont été négligées.

OUTRE les Mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres Métaux, & n'est pas moins abondante en carrières de pierres. La nature ne lui a rien refusé de ce qui peut conduire à l'opulence, puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les Minéraux nécessaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des Mines de mercure, dans la partie Méridionale, surtout vers *Azoque*, qui en tire son nom. De-là venoit autrefois tout le mercure dont on se servoit dans les Mines de la Province: mais un ordre de la Cour ne permet plus d'en employer d'autre que celui de *Guanca-Velica*, pour arrêter les fraudes qui se commettoient dans la perception du quint royal. Ce règlement a détruit beaucoup d'abus; mais, en fermant les Mines de mercure dans la Province de Quito, il y a fait déchoir le travail des Mines d'argent. On fait des vœux tous les jours pour quelque heureux expédient, qui puisse accorder l'intérêt de la Province avec ceux du Roi.

SUIVANT des marques sensibles, observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença ne contienne des Mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des Coulées, les morceaux même de Minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'Aimant, prouvent également que c'est du fer, & que la Mine en est riche; mais le courage ou l'habileté manque, pour le vérifier par l'expérience.

S'il est vrai, comme tous les Physiciens s'accordent à le croire, qu'un Pays, riche en Mines d'or & d'argent, doit l'être aussi en Mines de cuivre, d'étain & de plomb, doutera-t-on que les dernières ne soient en grand nombre aussi dans l'Audience de Quito, quoique jusqu'aujourd'hui l'attention des Habitans ne se soit pas portée à les découvrir? On a remarqué (n) qu'il s'y trouve des Carrières de deux espèces de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faisoient leurs Miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendroient plus d'estime dans un Pays où l'or & l'argent feroient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la Plaine de *Tarqui*, on en connoît une d'où l'on tire de grandes & belles pièces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de transparence, il n'a qu'un défaut, c'est un peu trop de mollesse: mais on n'en fait pas moins toute sorte d'ouvrages, & sa flexibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de crystal de roche. M. d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort

DESCRIPTION
DU PÉROU.

MINES D'OR,
D'ARGENT, &c.

Celles de
Quixos, de
Macas, de
Maynas &
d'Atames.

Mines de
mercure, &
autres Mines
de l'Audience
de Quito.

Mines de fer
de Cuença.

Carrières de
différentes
pierres.

(n) Voyez ci-dessus, l'Article des anciens Monumens.

DESCRIPTION
DU PEROU.
MINES D'OR,
D'ARGENT, &c.

grands, fort nets, & d'une dureté singulière, s'étonne qu'on ne fasse aucun usage de cette pierre dans le Pays, & qu'elle n'y soit point estimée. C'est le hazard seul, qui en fait quelquefois trouver de grosses pièces. Dans la même Jurisdiction, à deux lieues de Cuença même, près de *Racan* & de *Sayanfi*, on voit une petite Colline entièrement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très noires, quelques-unes rougeâtres, dont les Habitans ne tirent aucun avantage, parcequ'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ses pierres à fusil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réelle, & quelquefois deux.

Mines d'Éméraudes.

Les Mines d'Éméraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdctions d'Atacames & de Manta, & supérieures à celles de Santa Fé, ne peuvent être si totalement épuisées, qu'on n'en découvre de nouvelles veines avec plus de travail & d'industrie. Les Conquistans en brisèrent beaucoup, dans la folle opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même simplicité à leurs Descendants; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, M. d'Ulloa regrette beaucoup une Mine de Rubis, dont il confesse qu'on n'a jusqu'à présent que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Jurisdiction de Cuença, parmi le sable d'une Rivière médiocre qui coule assez près du Bourg des Azogues, on trouve souvent des rubis fins, de la grosseur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne paroît pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens, que l'eau détache de la Mine, & qu'elle charie avec le sable. Des marques si claires n'ont encore pu déterminer les Habitans du Pays à chercher la Mine, pour y tourner leur travail. M. d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues, quelques fragmens de ces rubis bruts, & garantit leur finesse.

Mines de Rubis.

Le même Pays produit en abondance une autre espèce de pierre, d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, sans être transparente, dont on fait quelques petits ouvrages, mais qu'on n'estime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve aussi des Mines de soufre, que l'on tire en pierre; & dans quelques endroits, des Mines de vitriol: nouvelle occasion de regret pour le Mathématicien, „qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention, peut-être „(dit-il,) parcequ'on n'en a pas besoin, mais plus vraisemblablement, parcequ'on hait, dans ce Pays, tout ce qui demande du travail.”

Grande Rivière qui pétrifie toute sorte de bois.

Au Nord de Quito, entre deux Métairies qui sont au pied de la Montagne de *Talanga*, l'une qui porte le nom de cette Montagne, & l'autre celui de *Conrogal*, passe une fort grande Rivière qui pétrifie le bois qu'on y jette, jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entières, absolument changées en pierre, où l'on aperçoit encore non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles. Elles changent de couleur; mais la figure est exactement conservée. Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader à M. d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrification si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa „que

Explication de M. d'Ulloa.

DESCRIPTION
DU PEROU.
MINES D'OR
D'ARGENT, &c.

„ tout ce que cette Riviere baigne de ses eaux, tel que les rocs & les cailloux, est couvert d'une croûte aussi dure que la pierre même, & que non-seulement cette écorce en augmente le volume, mais qu'elle est d'une couleur différente, qui tire sur le jaune. Il crut en pouvoir conclure que l'eau de la Riviere est mêlée de quelques parties subtiles & visqueuses, qui se joignent au corps qu'elles touchent; qu'à mesure qu'elles s'introduisent dans ses pores, elles occupent la place des fibres que l'humidité paroît détacher peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante, qui n'altère point les fibres & les veines, parcequ'à mesure qu'elle s'introduit, leurs petits canaux lui servent comme de moule, & lui font prendre leur forme.”

Une observation particulière confirma le Mathématicien dans cette opinion. En rompant quelques branches, il en fit sauter plusieurs feuilles, & quelques morceaux de la superficie, tandis que le dedans étoit aussi ferme que les pierres naturelles, sans qu'il restât rien, de la premiere substance, que toutes les variétés de la figure. Dans d'autres branches, ce qui étoit déjà durci par la matiere pierreuse, sautoit nettement; au lieu que les fibres, qui n'avoient pas eu le tems de se corrompre, n'étoient que du bois plus ou moins pourri. Quelques feuilles, n'étant que légèrement couvertes d'un crêpe de la matiere pétrifiante, étoient feuilles partout en dedans, à l'exception de quelques endroits où la corruption avoit commencé. Au reste, suivant les mêmes observations, cette matiere se colle & s'unit beaucoup plus facilement à tout ce qui est corruptible, qu'aux corps plus solides, tels que les rocs & les pierres. C'est, sans doute, parceque les corps corruptibles ont plus de pores, par lesquels elle s'insinue, & dans lesquels elle reste fixe; au lieu que les pierres en ayant peu, elle n'y pénètre point; & l'eau, qui passe continuellement dessus, enlève ce qui s'attache à leur superficie. Il ne laisse pas de s'y former une croûte, mais qui n'augmente jamais beaucoup leur volume. La couleur des feuilles pétrifiées, au-dedans comme au-dehors, est d'un jaune pâle; & celle du bois, quoiqu'à-peu-près la même, conserve toujours quelque nuance de son ancien état, qui le feroit prendre, à la premiere vue, pour du bois sec.

On ajoute aux détails de cet article, que si les Mines & les autres présents de la Nature sont négligés dans l'Audience de Quito, ce n'est point la crainte des Indiens idolâtres qui peut causer cette inaction, du Nord au Sud. Il n'y en a point, de ce côté-là, qui menacent le Pays de guerre ouverte ou d'invasion furtive. Mais il est vrai que les Gouvernemens de Quixos, de Macas, de Jaen & de Maynas, sont environnés, & même entrecoupés, d'un grand nombre de ces Barbares, qui n'ont jamais laissé de repos aux Ouvriers. On ne sauroit passer cette partie de la Cordilliere Orientale, sans voir, de divers endroits, la fumée de leurs feux. Ce spectacle a quelque chose d'effrayant, sur les Montagnes qui bordent les Cantons de Cayambé & de Mira. Souvent, lorsqu'on s'y est le moins attendu, on a vu subitement paroître dans le Bourg de Mira, des Troupes d'Indiens, qui se sont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravages. Ceux-

Parce sans
excuse.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

mêmes, qu'on croit les plus soumis, quittent quelquefois les Corréginens, pour se retirer chez ces terribles Voilins.

§. VII.

Montagnes les plus remarquables des Cordillieres des Andes, Rivières qui y prennent leur source, Ponts, Passages, &c.

CORDILLIERES
DES ANDES.

CETTE fameuse chaîne de Montagnes, dont le nom a paru tant de fois dans nos Descriptions, part, comme on l'a déjà dit, de la Terre Magellanique, court par les Contrées du Chili, de Buenos-Ayres, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San Miguel, de Mexique, de Guayaca & de Puebla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du Continent d'Amérique avec les septentrionales. Du côté du Sud, les Cordillieres n'ont jamais été mieux connues que depuis le voyage des Mathématiciens de France & d'Espagne, parcequ'elles ont été comme le Théâtre de leurs savantes opérations. M. d'Ulloa donne un article exprès de leurs Montagnes les plus remarquables dans la Province de Quito. Les signaux, qui formoient les triangles de la Méridienne, ont rendu célèbres celles qui furent choisies pour les y placer; & les Descriptions qui se trouvent répandues dans le Journal de M. de la Condamine contiennent quantité d'autres éclaircissmens. Mais nous ne nous attachons ici qu'à M. d'Ulloa (a), pour laisser toute sa plénitude à l'article de l'Académicien François.

Ce que c'est
que les Paramos.

Tout ce qui appartient aux Corréginens de la Jurisdiction de Quito est situé, avons-nous dit dans leur Description, entre les deux Cordillieres des Andes, où l'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *Paramos*, qui signifie *Bruyeres*: non qu'elles ne le soient toutes, mais parcequ'en effet quelques-unes le sont beaucoup plus que d'autres, surtout celles où le froid, causé par les neiges continuelles, est si aigu qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y voit même ni Plantes, ni Bêtes. Quelques-uns élèvent leurs sommets au-dessus de toutes les autres; & dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime. C'est particulièrement sur ces dernières, que le Mathématicien Espagnol fait tomber ses observations.

Paramo de
l'Asuay.

Le Paramo de l'*Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordillieres, n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid & l'aridité qui font son partage, loin d'être plus élevé que la Cordilliere en général, il l'est beaucoup moins que le Pichincha & le Corazon. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur: mais à mesure que les Montagnes sont plus élevées, elles sont, la plupart, continuellement couvertes de neige; de sorte

(a) Tom. I. Liv. VI. chap. 7.

que d'un point déterminé, (*Caraburu*, par exemple, ou la superficie de la Mer) la hauteur de la congélation paroît la même dans toutes les Montagnes. Par les expériences du Barometre à *Pucaguaico*, sur la Montagne de *Cotopacsi*, le mercure s'y soutenoit à la hauteur de 16 pouces 5 lignes ; d'où M. d'Ulloa conclut que la hauteur de ce lieu est de 1023 toises sur le plan de *Caraburu*. Celle du même lieu, à l'égard de la superficie de la Mer, est d'environ 1268 : & par conséquent la hauteur de *Pucaguaico* au-dessus de la superficie de la Mer est de 2291 toises. Le signal, que les Mathématiciens placèrent sur cette Montagne, se trouvoit à trente ou quarante toises au-dessous de la glace endurcie ; & depuis le commencement de cette glace jusqu'à la crête de la Montagne, on compte, par une supputation fondée sur quelques observations des angles, que la hauteur perpendiculaire est d'environ 800 toises. Ainsi la cime du *Cotopacsi* est élevée, au-dessus de la superficie de la Mer, de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le sommet du *Pichincha* de 639 toises. C'est de cette espece de Montagnes qu'on traite ici, & celles qu'on va nommer sont toutes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de *Cotopacsi*.

La plus méridionale est la Montagne de *Macas*, nommée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue sous le premier nom, parcequ'elle est dans la Jurisdiction de *Macas*. Sa hauteur est considérable ; & dans toute sa circonférence, elle est presque entièrement couverte de neige. De son sommet, elle vomit un feu continu, accompagné d'un fracas épouvantable, qui se fait entendre de fort loin. On l'entend de *Pintau*, qui en est à près de quarante lieues, & de *Quito* même, lorsqu'il y est porté par le vent. Les Campagnes voisines de ce terrible Voleau sont absolument stériles. C'est de ce Paramo que sort la Riviere de *Sangay*, qui après avoir reçu celle d'*Upano*, change de nom pour prendre celui de *Payra*, & se jette dans le Marañon.

La même Cordilliere Orientale renferme, à six lieues de *Riobamba*, presque Est-Ouest de cette Ville, une haute Montagne, dont le sommet est divisé en deux crêtes, toutes deux couvertes de neige ; celle du Nord s'appelle *Collanes*, & celle du Sud porte le nom d'*Athar*. L'espace que la neige y occupe n'est pas comparable à celui de *Sangay*, ni aux autres de cette classe. Aussi cette Montagne est-elle moins haute.

A sept lieues, au Nord de la même Ville, on trouve la Montagne de *Tunguragua*, qui a de toutes parts la figure d'un cône, également escarpé dans toutes ses faces. Le terrain, où elle commence à s'élever, est un peu plus bas que celui de la Cordilliere, surtout du côté du Nord, où elle paroît croître d'une Plaine qui contient plusieurs Bourgades. C'est-là qu'est le Village de *los Baños*, situé entre la croupe de la Montagne & la Cordilliere. Son nom lui vient de ses Eaux chaudes, dont la renommée attire tous les Malades du Pays. Au Sud de *Cuença*, près d'un autre Village, qui se nomme aussi *los Baños*, le sommet d'une colline offre d'autres Bains chauds, où l'on voit sortir à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diametre, une eau si chaude en effet, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu. Elle forme, en sortant, un ruis-

DESCRIPTION
DU PEROU,
CORDILLIERES DES ANDES.

Montagne de
Macas, ou
Sangay.

Collanes &
Athar.

Tunguragua.

Los Baños.

DESCRIPTION
DU PEROU.

CORDILLIERES
DES ANDES.

Le Chimborazo.

Le Carguairaso.

Le Cotopacsi.

Ses éruptions
en 1743 &
1744.

Montagne
d'Elenisa.

feu qui jaunit la terre & les pierres, & qui est d'un goût saumâche. Toute la Colline est remplie de crevasses, qui exhalent une fumée continuelle.

Le *Chimborazo* est au Nord de Riobambo, en tirant un peu vers le Nord-Ouest. C'est par la croupe de cette Montagne que passe le chemin de Quito à Guayaquil, soit qu'on la laisse au Nord ou au Sud. Les premiers Espagnols qui pénétrèrent dans le Royaume de Quito, ayant pris par les rudes & longs déserts des Côtes de cette Montagne, n'en sortirent qu'avec beaucoup de perte: mais on n'y éprouve pas aujourd'hui les mêmes disgrâces, parcequ'on choisit, pour y passer, un tems doux & serein.

Le *Carguairaso*, dont on a vu la description dans le Voyage de Guayaquil à Quito, est au Nord du Chimborazo.

Le *Cotopacsi* est une Montagne au Nord de Latacunga, & n'est éloignée de ce Bourg, que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Ouest & au Sud, comme pour rétrécir l'espace que les deux Cordillieres laissent entr'elles. On a vu qu'elle creva au tems de la conquête.

M. d'Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption, qui avoit été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la Montagne. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le penchant, qui étoit couvert de neige. Les cendres, se mêlant d'une prodigieuse quantité de neige & de glace fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la Plaine, depuis Callo jusqu'à Latacunga; & dans un moment tout cet espace devint une Mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des Habitans. La Rivière de Latacunga ne fit le Canal par où ces eaux s'écoulerent; mais comme ce débouché ne suffisoit pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des Habitations, & tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les Habitans se retirèrent sur une hauteur, près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs Maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des cendres, & les flammes de faire couler la neige & la glace. Ces deux Phénomènes cessèrent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas causé par le vent, qui entroit par les ouvertures de la Montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, où les flammes recommencèrent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la Montagne. Ce n'étoit que le prélude d'une fureuse éruption, qui arriva le 30 de Novembre, avec tant de violence qu'elle jeta les Habitans du Pays dans une nouvelle consternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente; & ce ne fut pas un petit bonheur, pour les Mathématiciens, de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette Montagne, où leurs exercices les avoient obligés de camper deux fois dans d'autres tems.

La Montagne d'*Elenisa* est à cinq lieues du Cotopacsi, vers l'Ouest; & son sommet, divisé en deux crêtes, est aussi toujours couvert de neige. Plusieurs Ruissaux y prennent leur source. Ceux qui viennent du sommet boreal ont leur cours vers le Nord; & ceux du côté opposé courent au Sud.

Ceux-

Ceux-ci se rendent, par le Marañon, dans la Mer du Nord; & les autres dans la Mer du Sud, par la Riviere des Emeraudes.

Le *Chinchilagua* est une Montagne au Nord du Cotopacsi, inclinant de quelques degres au Nord-Ouest. Elle est toujours couverte de neige, & ne differe gueres de la précédente: mais aucune des deux n'est comparable aux autres en grandeur.

Au Nord de Quito, tirant un peu vers l'Est, on trouve le *Cayamburo*, qui est de la premiere grandeur, à dix ou onze lieues de cette Ville. Cette Montagne n'a jamais eu de Volcan connu. Elle donne naissance à plusieurs Rivières, dont celles qui viennent de l'Ouest & du Nord se jettent, les unes dans la Riviere des Emeraudes, les autres dans celle de Mira, & se rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Est vont se joindre au Marañon.

OUTRE les Ruissaux qui descendent des Montagnes couvertes de neige, d'autres ont leurs sources dans des Montagnes moins élevées; & tous ensemble forment, en s'unissant, de très profondes Rivières, qui se rendent ou dans la Mer du Nord, ou dans celle du Sud. Les sources qui viennent des Montagnes voisines de Cuença, du côté de l'Ouest & du Sud, jusqu'à Talqui, se joignent, comme celles de la Cordilliere Orientale, à celles qui viennent du Nord vers un petit Village nommé *Judan*, annexe de la Paroisse de *Paute*, & forment, à une demi-lieue de ce Village, du côté de l'Ouest, une Riviere qui en prend le nom. Elle arrive si profonde à *Paute*, qu'on ne peut la traverser à gué, quoique son lit soit fort large. Son cours se termine dans le Marañon.

IL sort, des Montagnes de *Tafuay* & de *Bueron*, une grosse Riviere qu'on passe aussi sur des Ponts, & qui prend le nom de *Cañar*, d'un Village dont elle baigne les bords. Ensuite elle prend son cours vers *Tocon*, d'où elle va se perdre dans la Riviere de *Guayaquil*, au Golfe du même nom.

Le côté Septentrional du Paramo d'*Afuay* produit aussi plusieurs Rivières, qui, s'unissant avec celles de la Montagne de *Senegualap*, & de la Cordilliere Orientale du côté de l'Ouest, forment celle d'*Alaust*, qui va se jeter dans le même Golfe.

Au sommet du Paramo de *Tioloma*, on trouve quatre Lagunes, dont trois sont moins considérables que la quatrième. Celle-ci, longue d'une demi-lieue, se nomme *Colay*. C'est des trois autres, auxquelles on donne le nom de *Pichaviñon*, *Cubillu* & *Muñallan*, que se forme la Riviere des *Cebadas*, qui passe près du Village de ce nom; elle reçoit une autre Riviere, formée des Ruissaux du Paramo de *Lalanguso*, & des eaux de la Lagune de *Colta*. Après avoir coulé par *Pungala*, en tirant un peu du Nord à l'Est, elle reçoit celle de *Riobamba*, qui prend sa source au Paramo de *Sisapongo*. Une autre encore, qui descend du *Chimborazo*, coule près du Village de *Cobigies*, & prenant d'abord son cours au Nord tourne à l'Orient, de l'Est-Ouest de la Montagne de *Tuguragua*, pour aller se perdre enfin dans le Marañon. Mais avant que d'y arriver, elle passe par le Village de *Pénipe*, où elle est si profonde, qu'on ne peut la traverser que sur un Pont de Lianes. Dans son cours, elle reçoit les Rivières de *Latacunga* & de

XX. Part.

N

DESCRIPTION
DU PEROU.CORDILLIERES
DES ANDES.

Le Chinchilagua.

Le Cayamburo.

RIVIERES.

Sources de
plusieurs Rivières &
Ruissaux.

DESCRIPTION
DU PEROU.CORDILLIERES
DES ANDES,
RIVIERES,
&c.

Hambato, & toutes celles qui viennent de l'une & l'autre Cordilliere, & des Pointes méridionales de l'Elenifa, du Ruminnavi & du Cotopacsi.

LES Eaux, qui descendent de la pointe Boréale du Mont Elenifa, prenant, comme on l'a dit, leur cours vers le Nord, se joignent à celles de la même Cordilliere & des parties Occidentales & Septentrionales du Ruminnavi, comme d'autres eaux qui viennent du Pasuchua, pour former toutes ensemble la Riviere d'*Amaguanna*. Ces deux dernières Montagnes sont Nord & Sud, dans l'espace qui est entre les deux Cordillieres. De la partie Septentrionale du Cotopacsi, du Chinchulagua & de la Cordilliere de Guamani descendent d'autres Rivières, dont la réunion forme celle d'*Ichubamba*, qui se joignant vers le Nord à celle d'*Amaguanna*, assez près du Village de *Cono-coto*, est ensuite grossie de Torrens qui descendent du côté Ouest de la Cordilliere Orientale, & prend le nom de *Rio de Guayllabamba*. Les eaux, qui viennent du Mont de Cayamburo, c'est-à-dire de son côté Occidental, & celles qui descendent de la partie Méridionale du Mont de *Moxanda*, font une autre Riviere nommée *le Pisco*, qui court d'abord à l'Occident, & se joignant à celle de *Guayllabamba* prend le nom d'*Alchipichi*. Elle devient si profonde & si large, au Nord du Bourg de Saint Antoine, de la Jurisdiction du Corrégiment de Quito, qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue de couler vers le Nord, & va se perdre dans la Riviere des Emeraudes.

Montagnes de
Moxanda.

LA Montagne de *Moxanda*, située dans l'espace que les Cordillieres laissent entr'elles, se divise en deux cimes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest; de chacune desquelles part une chaîne de Montagnes, qui ferme ce Vallon en se joignant. Deux Torrens, qui descendent du côté Septentrional de cette Montagne, entrent dans la lagune de Saint Paul, d'où sort une Riviere, qui, jointe avec d'autres torrens, & avec un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezillo, forme la Riviere qui passe à Saint Michel d'Ybara, & qui prenant ensuite le nom de *Mira*, se rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des Emeraudes.

PONTS ET
PASSAGES DES
RIVIERES.

QUAND la profondeur de ces Rivières ne permet point de les passer à gué, on y jette des Ponts. Ce Pays a trois sortes de Ponts; ceux de pierre, qui sont en très petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs; & ceux de Liane ou de Bejuque. Pour jeter un Pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la Riviere, entre quelques hauts Rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres: c'est ce qu'on appelle un Pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq piés, & suffit à peine pour un Cavalier sur sa monture: M. d'Ulloa nous décrit les Ponts de Bejuque, avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate.

Ponts de Beju-
que.

Ces Ponts, dit-il, se font sur les Rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui, de quelque longueur qu'elles fussent, ne pourroient atteindre de l'un à l'autre bord. On tord ensemble plusieurs Bejuques, dont on forme de gros Palans, de la longueur qui convient à l'espace. On les tend, de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque Pont. Le premier, de chaque côté, est plus élevé que les quatre du milieu, & sert comme de garde-fou. On attache en travers, sur ces quatre, de gros



1. Pont de Liane, ou Bejuques.
 2..... Tarabite pour les Animaux.
 3..... Tarabite pour les Hommes.

bâtons, par dessus lesquels on ajoute des branches d'arbres; & c'est le sol où l'on marche. Les deux Palans, qui servent de garde-fous, sont amarrés à ceux qui forment le Pont, pour servir plus solidement d'appui; sans quoi le balancement continuel de la machine exposeroit beaucoup les Passans. Il n'y a que les hommes qui passent sur ces Ponts. On fait passer les Bêtes à la nage; ce qui arrête longtems un Voyageur; car non-seulement il faut qu'elles soient déchargées, mais on les fait passer une demi-lieue au-dessus du Pont, dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait dériver considérablement, ne les entraîne trop loin. Pendant qu'elles passent, des Indiens transportent à l'autre bord leur charge & leurs bâts. Cependant ces Ponts sont quelquefois si larges, que les Mules peuvent y passer toutes chargées. Tel est celui de la Rivière d'Apurimac, passage de toutes les Marchandises qui forment le Commerce entre les principales Provinces du Pérou.

Sur quelques Rivières, on supplée aux Ponts de Béjuque, par ce qu'on nomme des *Tarabites*. Celle d'*Alchipichi*, que son extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ses eaux rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La *Tarabite* est une simple corde de Liane, ou de Courroies de Cuir de Vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée des deux côtés à des Pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la *Tarabite* le degré de tension qu'on croit nécessaire. La manière de passer est fort extraordinaire. De la *Tarabite* pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un Mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, & qui peut même y être couché. On se met dans le Mannequin. Les Indiens de la rive, d'où il part, lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la *Tarabite*, que par le moyen de deux cordes on le tire en même tems de l'autre bord.

Pour le passage des Mules, il y a deux *Tarabites*, l'une à peu de distance de l'autre. On serre, avec des fangles, le ventre, le cou & les jambes de l'Animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux *Tarabites*, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. Les Mules qui sont accoutumées au passage ne font aucune résistance, & se laissent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait passer pour la première fois, s'effarouchent beaucoup; & lorsqu'elles se voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La *Tarabite* d'*Alchipichi* a, d'une rive à l'autre, 30 ou 40 toises de long, & n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau, que de 25 à 30; ce qui fait frémir à la première vue.

Les chemins du Pays répondent aux Ponts. Quoiqu'il y ait de vastes Plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alausi, & de même au Nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces Passages, qu'on nomme *Coulées*, dont les descentes & les montées sont non-seulement fort longues & fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des Monta-

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CORDILLIÈRES DES ANDES; RIVIÈRES, PONTS, &c.

Ce que c'est
que les *Tarabites*.

Etrange manière de faire
passer les
Hommes &
les Mules.

Chemins du
Pays.

DESCRIPTION
DU PÉROU.
CORDILLIÈ-
RES DES AN-
DES; RIVIE-
RES, PONTS,
&c.

gnes, que contenant à peine les pieds d'une Mule, le corps du Cavalier & celui de la Monture sont comme perpendiculaires à l'eau d'une Rivière qui coule 50 ou 60 Toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a, disent-ils, qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent; & quantité de Malheureux y périssent. La seule compensation pour ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher sans armes, avec autant de sûreté que s'il étoit accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un Désert, il s'y arrête, & dort sans inquiétude. Si c'est dans une Hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Phénomènes
communs sur
les Paramos.

Les Phénomènes sont si fréquens, sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. M. d'Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa (b). Il étoit sur la Montagne de Pambamarca. „ Un matin au point du jour, „ les rayons du Soleil venant dissiper un nuage fort épais dont toute cette „ Montagne étoit enveloppée, & ne laissant que de légères vapeurs que la „ vue ne pouvoit discerner, nous apperçûmes, (dit-il,) du côté opposé au „ lever du Soleil, à neuf ou dix toises de nous, une sorte de Miroir où la „ figure de chacun de nous étoit représentée, & dont l'extrémité supérieure „ étoit entourée de trois Arcs-en-ciel. Ils avoient tous trois un même centre, & les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant. Hors des trois, on en voyoit un quatrième à quelque „ distance, mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre étoient perpendiculaires à l'Horizon. Nous étions six ou sept personnes ensemble: lorsqu'un de nous alloit d'un côté ou de l'autre, le Phénomène le suivait, sans „ se déranger, c'est-à-dire, exactement & dans la même disposition; & ce „ qui surprit encore plus, chacun le voyoit pour soi, & ne l'apercevoit „ pas pour les autres. La grandeur du diamètre des arcs varioit successivement, à mesure que le Soleil s'élevoit sur l'horizon. En même tems, les „ couleurs dispafoissoient; & l'image de chaque corps diminuant par degrés, le Phénomène ne fut pas longtems à s'évanouir. Le diamètre de „ l'arc intérieur, pris à sa dernière couleur, étoit d'abord d'environ 5 degrés; & celui de l'arc blanchâtre, séparé des autres, de 67 degrés. Lorsque le Phénomène avoit commencé, les arcs avoient paru de figure „ elliptique, comme le disque du Soleil; ensuite, & peu à peu, ils devinrent parfaitement circulaires. Chaque petit arc étoit d'abord rouge, ou „ incarnat; mais à cette couleur, celle d'orange succéda, à celle-ci le „ jaune, ensuite le jonquille, enfin le verd: la couleur extérieure de tous „ les Arcs demeura rouge.”

Phénomènes
fréquens.

ON remarque souvent, dans les mêmes Montagnes, des arcs formés par la clarté de la Lune. Ils ne sont pas composés d'autre couleur que le blanc, & la plupart se forment à la croupe de quelque Montagne. M. d'Ulloa en

(b) Tom. I. Liv. VI. chap. 9.

vit un, qui étoit composé de trois arcs concentriques. Le diamètre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupoit un espace de 5 degrés.

L'air de cette Atmosphere, & les exhalaisons du terroir, paroissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flamme les vapeurs qui s'y élevent. Aussi ces Phénomènes y sont-ils plus communs, plus grands & plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva vers le Mont Pichincha un globe de feu, si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui est du même côté. Les Contrevents les mieux fermés n'empêchoient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le Globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembla marquer qu'il s'étoit formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avoit paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat; & cette diminution de lumière continua par degrés.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point jusqu'au degré de congélation, sont couverts d'une espèce de petit jonc, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la neige se soutient quelque tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de Plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De-là, jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & différentes sortes de pierres. Dans les lieux couverts de jonc, où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve une Plante, qui a reçu le nom de *Palo de Luz*, (bois de lumière) haute ordinairement d'environ deux piés. Elle est composée de plusieurs tiges, qui sortent d'une même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent presque toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures, qui demeurent plus petites. Le diamètre de chacune est d'environ trois lignes. On coupe la Plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle est verte; & non-seulement elle donne autant de lumière qu'un flambeau, mais elle brûle de même, jusqu'au bout, sans autre soin, pour ceux qui l'emploient à s'éclairer, que d'en séparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-dessus du lieu, où croît le petit jonc, & malgré le froid, qui commence à s'y faire sentir assez vivement, on trouve une sorte d'oignons & plusieurs herbes médicinales. Mais n'anticipons point sur l'Article qui est réservé pour ces productions.

DESCRIPTION
DU PÉROU.

CORDILLIÈRES DES ANDES; RIVIÈRES, &c.

Propriétés de la terre, sur les Paramos.

§. VII.

Eclaircissement sur les Observations faites au Pérou, pour déterminer la figure de la Terre: & Conclusion du Voyage des Mathématiciens de France & d'Espagne.

APRÈS avoir fait un si riche usage des Relations que les Mathématiciens de France & d'Espagne ont publiées; après les avoir conduits d'Europe en

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

But de leur
Voyage.

Explication
préliminaire.

Embarras des
Anciens sur la
figure de la
Terre.

Autre embar-
ras sur son
étendue.

Amérique, & nous être comme attachés à suivre leurs traces dans tous les Pays qu'ils ont visités; il est naturel de les suivre à leur retour, & de les reconduire jusques dans le sein de leur Patrie. Mais, le principal objet de leur Entreprise ayant été de vérifier la longueur du degré terrestre sous l'Équateur, tandis que d'autres Savans le mesuroient sur les Glaces du Nord (a), pour se mettre en état de déterminer, par des comparaisons & des calculs, la véritable figure de la Terre; quelques mots d'éclaircissement, sur cette grande Question, ne seront point déplacés dans un Recueil de Voyages.

Il semble, observe Dom George Juan, que la première inspiration de la Nature nous porte à regarder la Terre comme une grande Plaine. Plus on y marche, plus on se confirme dans cette prévention. Les inégalités des Montagnes & des Vallons ne peuvent en faire prendre une autre idée, parce qu'elles sont peu importantes dans une si vaste superficie. Aussi voyons-nous que jusqu'au regne des Sciences, surtout avant qu'on eût entrepris de longs Voyages sur l'Océan, l'opinion d'un fameux Philosophe, qui croyoit la Terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes (b). Ce ne fut que par degrés, qu'ils sortirent de cette erreur (c). Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité se firent, en observant que sur Mer & sur Terre, on ne pouvoit s'éloigner d'une Montagne on d'une Tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua sans doute aussi que la hauteur des Étoiles polaires varioit, suivant l'éloignement où l'on étoit des Pôles; ce qui n'arriveroit point si la surface de la Terre étoit plate. Ensoite divers Philosophes (d) prétendirent démontrer la sphéricité de la superficie des eaux. Mais leur raison la plus simple, pour attribuer cette figure à la Terre, fut probablement son ombre, qui paroît ronde dans les Éclipses de Lune. Enfin, sur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la Terre se soit établie, il paroît certain que depuis Aristote jusqu'au dernier siècle, elle n'a pas souffert le moindre doute.

On avoit été beaucoup plus longtems sans aucune notion de l'étendue de la Terre, dans sa circonférence & dans son diamètre. Cette difficulté avoit paru d'abord insurmontable: comment traverser tant de Mers, de Montagnes & de Précipices impénétrables? Mais quoique ces obstacles fissent juger l'opération impossible dans sa totalité, ils n'avoient point empêché qu'elle n'eût été tentée par parties. Les Mathématiciens du tems d'Aristote faisoient monter la circonférence de la Terre à 400000 stades (e). On n'explique point comment ils étoient parvenus à fixer cette grandeur; mais il

(a) On trouva aussi l'Histoire de leurs travaux dans un des Tomes suivans.

(b) Celle d'Héraclite. Les Chinois mêmes, quoiqu'assez éclairés, n'avoient pas d'autre sentiment. Un de leurs Proverbes étoit que *le Ciel est rond, & la Terre carrée*: *Tien Tuen, Ti Fam.*

(c) On ne parle point ici des Chaldéens & des Égyptiens, parce que leurs Observations sont peu connues & fort incertaines. Suivant Diogene Laërce, Anaximandre s'imagina que la Terre avoit la figure d'une Colonne ronde.

Leucippe lui croyoit celle d'un Cylindre, ou d'une Caïsse de Tambour. Cécrops & Démocrite la jugeoient concave, l'un en façon de Barque, l'autre, comme un disque, &c. Parménides fut le premier qui démontra sa sphéricité. Après lui, Thalès de Milet, qui vivoit environ six cents ans avant N. S., suivit aussi cette opinion, mais ajouta que la Terre surgeoit dans les eaux. Il fut le premier, des Grecs, qui prédit les Éclipses.

(d) Surtout Aristote & Archimède.

(e) Arist. Traité du Ciel, L. II. Il ajoute

paraît que le changement de la hauteur des Astres leur avoit suggéré leur méthode, qui fut suivie par les Géomètres postérieurs. En supposant la Terre sphérique, on peut entreprendre de la mesurer par les observations des Astres situés au vertical d'un lieu, & éloignés du vertical d'un autre. Eratosthène (f) prit cette voie; & la forme de son opération paroît fort extraordinaire: il savoit que Syene, Ville d'Egypte vers les confins de l'Ethiopie, étoit parfaitement sous le Tropique, & que par conséquent, au tems du Solstice d'Été, le Soleil passoit par son Zenith. Pour s'en assurer mieux, on y avoit creusé perpendiculairement un Puits fort profond, où, le jour du Solstice à midi, les rayons solaires pénétroient dans toute son étendue. On favoit, d'ailleurs, qu'à 150 stades autour de Syene, les styles élevés à plomb sur une surface horizontale ne faisoient point d'ombre. Eratosthène supposa qu'Alexandrie & Syene étoient sous le même Méridien, & que la distance entre ces deux Villes étoit de 500 stades. Le jour du Solstice, il observa, dans Alexandrie, la distance du Soleil au point vertical, par l'ombre d'un style élevé à plomb du fond d'un Hémisphère concave; & trouvant que cette dernière distance étoit la cinquième partie de la circonférence d'un grand cercle, il en conclut que la distance entre ces deux Villes étoit la cinquième partie de la circonférence de la Terre. Ensuite cette distance, supputée de 5000 stades, lui donna 250000 stades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 stades, & presque demi, au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit ensuite le nombre rond, apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq stades dans un degré. En multipliant les 700 stades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252000 stades (g).

D'AUTRES Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes mesures (h); mais elles portent sur des suppositions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la justesse, à celles qui sont en usage aujourd'hui. Ce n'est pas même tout d'un coup, que les Modernes sont parvenus au point de lumière & de précision, dont ils peuvent se glorifier. Pendant plus de deux siècles, il s'est trouvé tant de différence dans leurs calculs (i), qu'il

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Méthode d'Eratosthène pour la trouver.

Les Modernes ne se sont pas accordés tout d'un coup.

que pour peu qu'on avance vers le Midi ou vers le Septentrion, on aperçoit clairement que ce n'est pas le même Horizon; que les Étoiles qu'on voit en Egypte & aux environs de Chypre ne se voient point dans les Pays Septentrionaux, & que quelques autres, qui paroissent continuellement dans ces Pays, se couchent en Egypte & en Chypre; d'où il infère que non-seulement la Terre est sphérique, mais qu'elle n'a pas la vaste étendue qu'on lui attribuoit.

(f) Bibliothèque de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, sous Ptolémée Evergete, près de trois siècles avant l'Ere Chrétienne. Pline loue beaucoup son génie & ses découvertes.

(g) Ce qu'on vient de lire est un précis de la Description de Cléomède, qui se trouve

entière dans l'Eratosthène Batave de Snellius, & dans la Géographie réformée de Riccioli.

(h) Celles de Possidone le Rhodien sont fameuses. Les Arabes firent aussi des tentatives; telles que celle de Maymon, ou Almannon, dans les Plaines de Sénaar, en Mésopotamie.

(i) On ne parle point de ce qui s'est fait au tems du rétablissement des Sciences en Europe. ni des mesures de Fernel à Paris en 1525, ni de celles de Nordwood à Londres en 1635, ni des méthodes de Clavius, de Kepler, de Grimberg, &c. Remarquons seulement que Snellius & Riccioli firent, l'un en Hollande, l'autre en Italie, les plus ingénieux efforts pour déterminer la longueur d'un degré. Le premier mesura la distance entre Berg-op-zoom & Alkmaar, & trouva

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
Entreprise de
Louis XIV.

M. Picard en
est chargé.

Premiers dou-
tes sur la sphé-
ricité de la
Terre.

Découverte
de M. Richer.

n'est pas aisé d'expliquer comment ils pouvoient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il étoit, pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fût enfin levée, furent deux puissans motifs, qui firent souhaiter à Louis XIV, dans un tems où les Sciences & les Arts étoient au plus haut degré de perfection, que l'Académie Royale des Sciences rendit ce service à l'Univers. M. Picard fut chargé de mesurer le Degré terrestre. Il mesura géométriquement les distances entre Paris, Malvoisine, Sourdon & Amiens; & ayant déterminé, par des Observations Astronomiques, la distance d'une même Etoile au Zenith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terrestre, 57060 toises Parisiennes (k). Il fut le premier, qui appliqua les lunettes aux Instrumens dont il se servit pour ces opérations.

ON avoit cru jusqu'alors que le Globe terrestre étoit parfaitement sphérique, sans autre exception que les inégalités des Montagnes, qui ne font d'aucune considération dans une si grande étendue. Personne n'avoit douté que la Terre ne fût une boule, parfaitement arrondie; & comme on supposoit que la mesure trouvée par M. Picard convenoit à chaque degré, on ne doutoit pas que les 360 degrés, dans lesquels on divise la circonférence de la sphere, ne fussent égaux entr'eux, & qu'ils n'eussent tous la longueur qu'il avoit déterminée, de 57060 toises. Mais on ne fut pas longtems à reconnoître que cette supposition étoit gratuite.

Deux raisons fort différentes, & dont on tira des conséquences opposées, firent également révoquer en doute la sphéricité de la Terre: l'une fut la diversité reconnue dans la longueur du Pendule à secondes, à différentes Latitudes; l'autre, la mesure de tous les degres du Méridien qui traverse la France. Cette mesure fut faite par MM. Cassini, Pere & Fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collegues. L'Histoire en est curieuse.

Le célèbre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité, dans lequel il prétendoit que la Pendule à secondes pouvoit servir de mesure certaine, invariable & universelle, dans toutes les parties du Monde; parce qu'en supposant la Terre une sphere parfaite, le Pendule d'une longueur égale devoit avoir partout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avoit fait la même proposition dans son Livre de la Mesure de la Terre. D'un autre côté M. Richer se trouvant, en 1672, à l'île de

que leur différence en Latitude étoit d'un degré onze minutes & demie; d'où il conclut que le degré terrestre valoit 28473 perches du Rhin: ensuite, prenant un milieu entre deux déterminations différentes, il réduisit ce degré à 28500 perches du Rhin, qui équivalent à 55021 toises de Paris. Ces dimensions ont ensuite été répétées & corrigées par M. Muschenbroeck, qui a déterminé le degré entre Alkmaar & Berg-op-zoom à 29514 perches, 2 piés & 3 pouces du Rhin, c'est-à-dire 57033 toises & 8 pouces de Paris. D'un autre côté,

Riccioli, après des Observations longues & réitérées, dans lesquelles il fut aidé par le P. Grimaldi à Boulogne, trouva, dans le degré terrestre, 64362 pas, qui font 62650 toises de Paris. On est frappé de cette différence entre deux mesures si célèbres, puisqu'il ne s'agit pas de moins que de 7629 toises par degré, & que l'une fait la circonférence de la Terre plus grande que l'autre, presque d'un huitieme.

(k) Ce détail se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

de Cayenne, qui n'est qu'à 4 degrés 56 min. du Sud, remarqua, au mois d'Août de cette année, que le Pendule de l'Horloge qu'il avoit apportée de Paris, sans aucun changement de longueur, mettoit plus de tems à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisoit point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même tems, qu'à Paris. L'Horloge retardoit, chaque jour, de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, M. Richer ne cessa point de renouveler la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que pour battre les mêmes secondes, ce même Pendule devoit être plus court d'une ligne & un quart. Une découverte, si singulière, excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettoient pas de douter du fait. Quelques-uns l'attribuerent à l'allongement de la verge du Balancier, causé par la chaleur du climat; mais cet effet n'étoit pas nouveau; & l'on étoit sûr que la différence ne pouvoit aller à la ligne & un quart que M. Richer avoit observée. Il fallut chercher d'autres raisons, & conclure nécessairement que la différence ne pouvoit venir que d'une moindre pesanteur à Cayenne. On conjectura alors que tous les corps pesoient moins vers l'Equateur que vers les Pôles; car, dans les principes de la Statique, la durée des vibrations dépend de la longueur & de la pesanteur du corps qui les fait.

La découverte de M. Richer fut confirmée par une expérience toute semblable, de M. Halley, dans l'Île de Sainte Helene (i); par celles de MM. Varin, de Haïes, & Glos, aux Îles de Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique (m); de M. Couplet, à Lisbonne & au Para (n); du P. Feuillée, à Porto-Belo & à la Martinique, & par quantité d'autres, dont le résultat ne pouvoit être attribué à la seule différence des Climats. Comme il ne pouvoit rester aucun doute que les corps ne pesassent plus vers les Pôles que sous l'Equateur, MM. Huygens & Newton commencerent par nier que la Terre fut parfaitement sphérique. Ensuite ils expliquerent ce Phénomene, par la force *centrifuge* des corps mis en rond. Tout corps, disoient-ils, dont le mouvement est circulaire, fait un effort continuél pour fuir, & s'éloigner du centre autour duquel il se meut. Ce principe, en faveur duquel la raison s'accorde avec l'expérience, se découvre visiblement dans une fronde: à mesure qu'on la tourne, la pierre qu'elle porte fait d'autant plus d'effort pour sortir & s'éloigner du centre, autour duquel on la fait tourner, que la vitesse du mouvement est plus grande; & dès qu'on la lâche, elle continue de se mouvoir, sans être poussée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge: c'est le nom qu'on lui a donné, parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de son mouvement. De-là, les mêmes Philosophes ont conclu que la Terre est aplatie, & leur raisonnement peut être réduit en peu de mots. La Terre se meut & tourne chaque jour sur son axe. Par ce mouvement, chaque particule de son globe fait effort pour s'éloigner de l'axe; & cet effort est proportionné à la vitesse ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vitesse étant plus grands vers l'Equateur que vers les Pô-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Mouvemens qu'elle cause.

Conclusion qu'on en tire.

Sentiment de Huygens & Newton.

(i) En 1697.

(m) En 1682.

(n) En 1697.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

les, il faut que l'effort soit plus grand près de l'Equateur pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté, tout corps, par sa gravité primitive, qui se nomme *force centripète*, tend vers le centre de la Terre, ou pour mieux dire, perpendiculairement à l'horizon. On trouve donc deux forces, dans un même corps; l'une qui le pousse & l'entraîne vers le centre de la Terre; l'autre qui naît du mouvement de la Terre, & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils se meuvent: & comme ces deux forces sont toujours plus contraires l'une à l'autre, à mesure que les corps sont plus proches de l'Equateur, il arrive qu'avec une égale quantité de matière, les Pendules, comme tous les autres corps, ont plus de pesanteur à Paris qu'à l'Île de Cayenne.

ON a poussé ce raisonnement (a) jusqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terrestre doit avoir, suivant le plus ou le moins de Latitude; & la diminution que la même force doit causer dans la gravité des corps à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allèrent jusqu'à marquer, quoiqu'avec quelque différence, le rapport entre l'axe de la Terre & le diamètre de l'Equateur. Huygens le concluoit de la seule force centrifuge, comparée à la gravité. Newton y joignoit sa théorie sur la gravitation universelle. Ils étoient persuadés que d'exactes expériences sur la pesanteur pouvoient vérifier seules, non-seulement la figure de la Terre, mais encore la grandeur de chaque degré, dans toutes les Latitudes.

Découverte
d'un nouveau
Phénomène.

UN nouveau Phénomène, découvert dans le même tems, leur parut confirmer cette Théorie. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronomes observèrent qu'il faisoit en six heures une révolution sur son axe. Comme elle étoit plus rapide que celle qu'on attribuoit à la Terre, elle devoit imprimer à toutes les parties de cette Planète une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la Terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devoit presque applatir le Globe de Jupiter vers ses Pôles. En effet, avec d'excellens Micrometres, qui servirent à mesurer ses diamètres, on trouva que l'axe de révolution de cette Planète étoit plus court que son diamètre.

Entreprises
des Mathéma-
ticiens Fran-
çois.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le Pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens François; mais ils vouloient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnoissoient que la mesure de M. Picard ne pouvoit être une règle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux si la Terre n'étoit pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avoit été mesurée, ne pouvoit être appliquée à ceux dont on ne connoissoit pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la Ligne méridienne qui traverse la France; & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis le Grand, sous la pro-

(a) Huygens & Newton raisonnaient dans l'hypothèse du mouvement diurne de la Terre; mais quand elle seroit moins vraie, la seule raison de l'équilibre combatroit toujours la parfaite sphéricité de la Terre, & demeure sans réplique dès qu'on admet, suivant l'ex-
périence du Pendule, que les corps pèsent moins vers l'Equateur que dans une plus grande Latitude. L'équilibre des eaux, par exemple, démontre, dans les principes de l'Hydrostatique, que la Terre est un sphéroïde applati vers les Pôles.

tection d'un Ministre, que toute l'Europe honore du même surnom. M. Cassini fut chargé de l'exécution. On choisit, pour premier point de cette mesure, l'Observatoire de Paris. Malgré quantité d'obstacles, elle fut continuée depuis Dunkerque jusqu'à Collioure; & le Méridien de toute la France fut divisé en deux Arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Collioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718. (p). „ Les mêmes mesures (observe M. de Maupertuis,) furent répétées par MM. Cassini, „ en différens tems, en différens lieux, avec différens instrumens, & par „ différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigua toute la dépense & „ toute la protection imaginables, pendant l'espace de trente-six ans; & „ le résultat de six opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734, & 1735, „ fut toujours que la Terre étoit allongée vers les Pôles.” Ainsi deux choses résultaient de ces opérations; l'une, que la Terre n'étoit pas entièrement sphérique, en quoi les François convenoient avec Huygens & Newton; l'autre, qu'elle étoit un sphéroïde long, ou étendu vers les deux Pôles, ce qui ne s'accordoit pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croyoient un sphéroïde large ou applati vers les Pôles.

Cependant les mesures de MM. Cassini sembloient valoir une démonstration. Ils avoient trouvé les degrés Septentrionaux de la France moindres que les Méridionaux; d'où ils concluoient, avec raison, (q) que la Terre étant plus courbe vers les parties septentrionales que vers les méridionales, elle devoit avoir la figure d'un sphéroïde allongé. La plupart des Savans ne doutoient point de la justesse de ces mesures. On prit parti en Espagne (r) pour l'opinion de MM. Cassini; & comme ils ne parloient point du Phénomène des Pendules, deux de nos plus savans Académiciens entreprirent (s) de l'ajuster avec la figure allongée de la Terre. Les Partisans de l'opinion opposée ne nioient pas que la mesure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de précision; mais ils prétendoient que dans les deux arcs qui la partageoient, la différence de quelques degrés, par rapport aux autres, étoit si peu considérable, & par conséquent si peu sensible, qu'il étoit aisé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute observation est sujette. D'ailleurs, quelque exactitude que M. Cassini, Pere, eût apportée à la sienne, il ne laissoit pas d'y avoir un excédent de trente-sept toises entre sa mesure vers Collioure & celle de M. Picard, & un de cent trente-sept entre sa mesure vers Dunkerque & celle de son Fils.

DANS cette dispute, la figure de la Terre demouroit indécidée pour les personnes neutres; & tout le monde néanmoins sentoit la nécessité d'une décision. Les Navigateurs y étoient les plus intéressés, puiscue les distances

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Sur quoi ils établissent leur opinion.

Intérêt que toutes les Sciences avoient à la question.

(p) La Relation de cette Entreprise se trouve dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, & dans un Traité de M. Cassini sur la grandeur & la figure de la Terre.

(q) Voyez le Traité de la grandeur & de la figure de la Terre.

(r) Le P. Feijó dans son *Théâtre critique*, & le P. Sarmiento dans sa *Démonstration critique & apologétique*.

(s) M. de Mayran, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1720, qui se trouve au Recueil de la même année, & qui fut attaqué en Angleterre par M. Delisle, en 1726. (*Transactions Philosophiques*, No. 386, 387 & 388); & M. Clairaut, dans le bel Ouvrage de Géométrie qui porte pour titre: *Théorie de la figure de la Terre, tirée des principes de l'Hydrostatique*, Part. 2. §. 53.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

des lieux différant dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tombaient dans un extrême embarras pour leurs Cartes: s'ils choisissoient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvoit être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronomes avoient besoin aussi d'une décision fixe; de-là dépendoit pour eux la connoissance de la véritable Parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur Mer. La question n'étoit pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'Agent universel qui sert au gouvernement de toute la Nature. Enfin de-là dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des Canaux, pour donner passage aux Mers, pour faire changer de cours aux Rivières; sans compter mille autres connoissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la Terre, par l'enchaînement que toutes les Sciences ont entr'elles.

Résolution de
Louis XV.

TEL étoit l'état d'une difficulté, qui occupoit depuis quarante ans l'Académie des Sciences, lorsque le Roi fit communiquer à cette Académie, par M. le Comte de Maurepas, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine, la résolution où il étoit de ne rien épargner pour faire décider cette fameuse question. On ne trouva point de voie plus sûre, que d'envoyer, aux frais de Sa Majesté, deux Compagnies d'Académiciens; l'une au Nord, pour mesurer un degré du Méridien près du Pôle; l'autre en Amérique, pour en mesurer un autre près de l'Equateur (1). C'étoit en effet le seul moyen de lever tous les doutes sur la figure de la Terre: car si elle étoit aplatie, les degrés devoient aller en augmentant depuis l'Equateur jusqu'au Pôle; au contraire, si elle étoit allongée, & si dans la comparaison des degrés les plus proches, la différence étoit si petite qu'elle pût être confondue avec les erreurs presque inévitables dans les observations, on étoit sûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourroit échapper aux Observateurs. Enfin si la Terre étoit parfaitement sphérique, les degrés, à quelque distance qu'ils fussent entr'eux, devoient être égaux, sans autre différence que celle qui peut résulter des observations.

Mathématiciens quo
S. M. nomme
pour l'exécution.

Le Roi nomma, pour exécuter au Nord une entreprise si digne de lui, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier, Académiciens;

(1) On n'avoit d'abord proposé, dans l'Académie, que la mesure des degrés terrestres sous l'Equateur, comme les plus différens de ceux qui avoient été mesurés en France, & les plus propres à éclaircir la question. Ce ne fut qu'après le départ des Académiciens envoyés au Pérou, que M. de Maupertuis représenta à M. le Comte de Maurepas, que si la Terre n'étoit pas plus aplatie que M. Huygens l'avoit jugé, la différence des degrés Equinoxiaux aux degrés mesurés en France pourroit n'être pas assez considérable, pour que l'on pût être bien certain qu'elle ne se confondroit

pas avec les petites erreurs auxquelles les meilleures Observations sont sujettes, & que le seul moyen de sortir de ce doute, étoit de mesurer d'autres degrés, le plus près du Pôle qu'il seroit possible; qu'alors si la différence des degrés extrêmes du Pérou & de la Laponie, comparés aux degrés moyens mesurés en France, échappoit aux Observations, du moins la différence des degrés extrêmes, comparés entr'eux, étant beaucoup plus considérable, ne pourroit manquer d'être aperçue. Ce projet fut agréé du Ministre & de l'Académie. On en fera remarquer le succès & le résultat.

& M. l'Abbé Outhier, Correspondant de l'Académie; M. de Sommereux, pour Secrétaire, & M. Herbelot, pour Dessinateur. Le Roi de Suede y joignit M. Celsius, son Astronome. Leur voyage & leurs observations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, seront rappelés avec honneur entre nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, S. M. chargea de ses ordres MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens; auxquels M. de Jussieu, Docteur en Médecine, fut associé pour les Observations Botaniques. On leur donna, pour Aides dans les opérations Géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Couplet; M. de Morainville, pour Dessinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horloger. Le Pays de Quito, dans l'Amérique Méridionale, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se faire sous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail dont les Terres de son Domaine alloient recevoir un nouveau lustre; & non-seulement ce Monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son sang, mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Espagnols pour accompagner les Académiciens François, & pour assister à leurs observations.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Ces deux Savans ont déjà fait une figure si distinguée dans la description du Pérou, que nous n'ajouterons rien ici à l'idée qu'on a dû prendre de leur mérite. Mais, après avoir donné la Relation de leur Voyage, c'est à cet Article que nous avons réservé quelques circonstances de leurs opérations, c'est-à-dire uniquement celles qui conviennent au Plan de notre Ouvrage. Observons qu'ayant déjà détaché de leur Journal tout ce qui n'appartient qu'à eux, nous n'avons plus rien à présenter, d'après eux-mêmes, qui ne regarde principalement nos Académiciens, puisqu'ils les reconnoissoient pour leurs Chefs. D'ailleurs nous avons la plupart des mêmes détails dans le Journal de M. de la Condamine; & nous ne pensons qu'à tirer de l'un & de l'autre ce qu'ils contiennent de plus curieux, ou qu'à faire quelquefois remarquer leurs différences.

Autres, nommés par l'Espagne.

ON a vu que les deux Officiers Espagnols étoient arrivés à Quito le 29 Mai 1736, avec M. Godin & le plus grand nombre des François de sa Compagnie. Ils y furent joints le 4 du mois suivant, par M. de la Condamine, qui avoit remonté la Rivière des Emeraudes, au Nord de Quito, & le 10 par M. Bouguer, venu par la même route que les premiers, mais resté malade en chemin. Pour commencer leur grande Entreprise, il falloit mesurer réellement un terrain qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrain leur coûta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie, ou aux ardeurs du soleil, ils se déterminèrent pour un terrain uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la Plaine d'*Taruqui*, qui tire son nom d'un Village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long; il eut été difficile d'en trouver une plus longue dans un Pays de Montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrain traversé par la Méridienne. Cette Plaine est bornée à

Leurs préparatifs en arrivant à Quito.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Terrein qu'ils mesurent pour base.

l'Orient par la haute Cordilliere de Guamani & de Pambamarca, comme elle l'est à l'Ouest par celle de Pichincha. Les rayons du Soleil y étant réfléchis par le sol, qui est fort sablonneux, & par les deux Cordillieres voisines, elle est sujette à de fréquens orages: & comme elle est tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de si grands & si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable; élevées par le tournoisement rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les Passans en font quelquefois étouffés; & pendant leurs opérations, nos illustres Voyageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Indiens.

Ils avoient à mesurer un terrain incliné de 125 toises sur une longueur de 6272, & à niveller du soir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail seul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençoient avec le jour. Ils ne l'interrompoient qu'à l'approche de la nuit; à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée: ils se faisoient suivre par une petite Tente de campagne qui leur servoit de retraite au besoin. Les Académiciens s'étant partagés en deux bandes pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux Officiers Espagnols s'étoit joint à une des deux quadrilles; l'une mesuroit la plaine, du Sud au Nord en descendant; l'autre, en remontant du sens opposé.

Mort de M. Couplet.

AVANT que de se déterminer pour cette Plaine, ils avoient eu dessein de mesurer la base dans le terrain de Cayambé, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étoient transportés d'abord, pour l'examiner; mais ils l'avoient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fièvre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il étoit parti de Quito, avec une légère indisposition, que la vigueur de son tempérament lui avoit fait mépriser. Cette mort, presque subite, d'un homme à la fleur de l'âge, jeta la Compagnie dans une profonde consternation.

Observation des Angles.

La mesure de la base, au mois d'Octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs Angles, tant horizontaux que verticaux, sur les Montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles. De retour à Quito, l'observation du Solstice avec un instrument de douze piés, & la vérification de cet Instrument, occuperent nos Mathématiciens le reste de l'année 1736, & le commencement de la suivante. M. Verguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnoître le terrain au Sud de Quito, & d'en lever le Plan; pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même service du côté du Nord; précaution nécessaire, pour choisir les points les plus avantageux, & former une suite plus régulière de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Dom George Juan firent le voyage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avoient rapporté la Carte des Terres qu'ils avoient examinés; & sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens se partagèrent en deux Compagnies. Dom George Juan & M. Godin passerent à la Montagne de Pambamarca; & les trois autres monterent au sommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à souffrir de la

rigoureuse température de ces lieux, de la grêle, de la neige, & surtout de la violence des vents. Dans la Zone torride, & sous l'Equateur, des Européens devoient s'attendre à des excès de chaleur; & le plus souvent ils étoient transis de froid.

Ils avoient eu la précaution de se munir encore d'une Tente de campagne, pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine, & Dom Antoine d'Ulloa, n'en purent faire usage sur la Montagne de Pichincha, parce qu'elle étoit d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane, proportionnée au terrain, c'est-à-dire si petite qu'à peine étoit-elle capable de les contenir. On n'en sera point surpris, en apprenant qu'ils étoient au sommet d'un Rocher pointu qui s'élève d'environ deux cens toises, au-dessus du terrain de la Montagne, où il ne croît plus que des bruyères. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avoient choisi la plus haute. Toutes ses faces étoient couvertes de neige & de glace; ainsi leur cabane se trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. „ Les Mules

„ (dit Dom Antoine,) peuvent à peine monter jusqu'au pié de cette formidable Roche; mais de-là jusqu'au sommet les Hommes sont forcés d'aller à pié, en montant, ou plutôt gravissant pendant quatre heures entières. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilité de l'air, nous étoit les forces & la respiration. J'avois déjà franchi plus de la moitié du chemin, lorsqu'accablé de fatigue & perdant la respiration je tombai sans connoissance. Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvais un peu mieux, de descendre au pié de la Roche où nous avions laissé nos instrumens & nos Domestiques, & de remonter le jour suivant; à quoi je n'aurois pas mieux réussi, sans le secours de quelques Indiens, qui me soutenoient dans les endroits les plus difficiles.”

La vie étrange à laquelle nos Savans furent réduits, pendant le tems qu'ils employèrent à mesurer la Méridienne, mérite d'être racontée successivement, dans les termes de Dom Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On verra de quel œil ils regarderent tous deux leurs souffrances.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

„ Je n'offre (dit le premier,) qu'un récit abrégé de ce que nous eûmes „ à souffrir sur le Pichincha; car toutes les autres Montagnes & Roches „ étant presque également sujettes aux injures du froid & des vents, il sera „ aisé de juger du courage & de la constance dont il fallut nous armer, pour „ soutenir un travail qui nous exposoit à des incommodités insupportables, „ & souvent au danger de périr. Toute la différence consistoit dans le plus „ ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie, qui „ devenoit plus ou moins sensible, suivant la hauteur des lieux & la qualité „ du tems. Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, non-seulement à cause de la rigueur du froid & de la violence des vents, mais encore parce que nous étions le plus souvent enveloppés d'un nuage si épais, „ qu'il ne nous permettoit pas de voir distinctement à la distance de sept „ ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres cessoient, & le Ciel devenoit

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Leurs souffrances dans leurs opérations.

JOURNAL DES MATHÉMATIQUES ESPAGNOLS.

OBSE-
RVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

JOURNAL DES
MATHÉMATI-
CIENS ESPA-
GNOLS.

„ plus clair, lorsque les nuages, affaîlés par leur propre poids, descen-
doient au col de la Montagne, & l'environnoient souvent de fort près,
quelquefois d'assez loin. Alors ils paroissoient comme une vaste Mer, au
milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous enten-
dions le bruit des orages, qui crevoient sur la Ville de Quito, ou sur les
lieux voisins. Nous voyions partir la foudre & les éclairs au-dessous de
nous; & pendant que des torrens de pluie inondoient tout le Pays d'a-
alentour, nous jouissions d'une paisible sérénité. Alors le vent ne se fai-
soit presque point sentir; le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les rayons
n'étoient plus interceptés, tempéroit la froideur de l'air. Mais aussi nous
éprouvions le contraire lorsque les nuages étoient élevés: leur épaisseur
nous rendoit la respiration difficile; la neige & la grêle tomboient à gros
flocons; la violence des vents nous faisoit appréhender, à chaque mo-
ment, de nous voir enlevés avec notre habitation & jettés dans quelque
abîme, ou de nous trouver bientôt ensevelis sous les glaces & les neiges,
qui, s'amoncelant sur le toit, pouvoient crouler avec lui sur nos têtes.
La force des vents étoit telle, que la vitesse avec laquelle ils faisoient
courir les nues éblouissoit les yeux. Le craquement des Rochers qui se
détachotent, & qui ébranloient, en tombant, la pointe où nous étions,
augmentoient encore nos craintes. Il étoit d'autant plus effrayant, que ja-
mais on n'entendoit d'autre bruit dans ce désert: aussi n'y avoit-il point
de sommeil qui pût y résister pendant les nuits.

„ Lorsque le tems étoit plus tranquille, & que les nuages, s'étant portés
sur d'autres Montagnes où nous avions des signaux posés, nous en déro-
boient la vue, nous sortions de notre cabane, pour nous échauffer un peu
par quelque exercice. Tantôt nous descendions un petit espace, & nous
le remontions aussitôt; tantôt, notre amusement étoit de faire rouler de
gros quartiers de roche du haut en bas, & nous éprouvions, avec éton-
nement, que nos forces réunies égaloient à peine celle du vent pour
les remuer. Au reste nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe
de notre Rocher, dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez prompte-
ment lorsque les nuages commençoient à s'en emparer, comme il arri-
voit souvent, & toujours fort vite.

„ La porte de notre Cabane étoit fermée de cuirs de bœuf, & nous avions
grand soin de boucher les moindres trous, pour empêcher le vent d'y pé-
nétrer: quoiqu'elle fût bien couverte de paille, il ne laissoit pas de s'y
introduire par le toit. Obligés de nous renfermer dans cette chaumière,
où la lumière ne pénétoit bien, les jours, par leur entière obscurité, se
distinguoient à peine des nuits: nous tenions toujours quelques chandel-
les allumées, tant pour nous reconnoître les uns les autres, que pour pou-
voir lire ou travailler dans un si petit espace. La chaleur des lumières &
celle de nos haleines ne nous dispensoient pas d'avoir chacun notre bra-
sier, pour tempérer la rigueur du froid. Cette précaution nous auroit
suffi, si, lorsqu'il avoit neigé le plus abondamment, nous n'eussions été
obligés de sortir, munis de pelles, pour décharger notre toit de la neige
qui s'y entassoit. Ce n'est pas que nous n'eussions des Valets & des In-

„ diens,

diens, qui auroient pu nous rendre ce service; mais, n'étant pas aisé de les faire sortir de leur *Canoniere*, espece de petite Tente (u), où le froid les retenoit blottis, pour se chauffer continuellement au feu qu'ils ne manquoient pas d'y entretenir, il falloit partager avec eux une corvée qui les chagrinoit.

On peut juger quel devoit être l'état de nos corps dans cette situation. Nos piés étoient enflés, & si sensibles, qu'ils ne pouvoient, ni supporter la chaleur du feu, ni presque agir sans une vive douleur. Nos mains étoient chargées d'engelures; & nos levres si gerfées, qu'elles saignoient du seul mouvement que nous leur faisions faire, pour parler ou pour manger. Si l'envie de rire nous prenoit peu, il est vrai aussi que nous ne pouvions leur donner l'extension nécessaire pour cette fonction, sans qu'elles se fendissent encore plus, & qu'elles nous causassent un surcroît de douleur, qui duroit un jour ou deux. Notre nourriture la plus ordinaire étoit un peu de riz, avec lequel nous faisions cuire un morceau de viande, ou quelque volaille, qui nous venoit de Quito. Au lieu d'eau, pour cette préparation, nous nous servions de neige, ou d'une piece de glace que nous jetions dans la marmite; car nous n'avions aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire, nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous étions à manger, il falloit tenir l'assiette sur le charbon, sans quoi les alimens étoient gelés aussitôt. D'abord nous avions bu des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pourroient un peu nous réchauffer: mais elles devenoient si foibles, qu'en les buvant nous ne leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau commune; & craignant d'ailleurs que leur fréquent usage ne fût nuisible à notre santé, nous primes le parti d'en boire fort peu. Elles furent employées à traiter nos Indiens, pour les encourager au travail. Ils étoient cinq. Outre leur salaire journalier, qui étoit quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient ordinairement, nous leur abandonnions la plupart des vivres qui nous venoient de Quito. Mais cette augmentation de paye & de nourriture n'étoit pas capable de les retenir longtems près de nous. Lorsqu'ils avoient commencé à sentir la rigueur du climat, ils ne pensoient plus qu'à desferter.

Il nous arriva, dès les premiers jours, une aventure de cette espece, qui auroit eu des suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis de leur évasion. Comme ils ne pouvoient être baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que la pointe de notre Rocher, & qu'ils n'y avoient d'autre abri pendant le jour qu'une *Canoniere*, ils descendoient le soir, à quelque distance au-dessous, dans une sorte de caverne, où le froid étoit beaucoup moins vif; sans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu. Avant que de se retirer, ils fermoient en dehors la porte de notre Cabane, qui étoit si basse, qu'on ne pouvoit y passer qu'en se courbant. La neige, qui tomboit pendant la nuit, ne manquant point de la boucher presque entièrement, ils venoient, tous les matins, nous délivrer de cette espece de prison; car nos Negres ordinaires, qui passaient la nuit dans la

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATIQUES ESPAGNOLES.

(u) Ce nom, qui est fort connu, est sans doute une corruption de *Caloniere*, & vient du mot Latin qui signifie *Valet d'Armée*, ou *Goujat*.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

JOURNAL DES
MATHÉMATI-
CIENS ÉSPA-
GNOLS.

„ Canonière, étoient alors si transis de froid, qu'ils se seroient plutôt lais-
sés tuer que d'en sortir. Les cinq Indiens venoient donc régulièrement
déboucher notre porte, à neuf ou dix heures du matin. Mais le quatre
ou cinquième jour de notre arrivée, il étoit midi, qu'ils n'avoient point
encore paru. Notre inquiétude commençoit à devenir fort vive, lors-
qu'un des cinq, plus fidele que les autres, vint nous informer de la suite
de ses Compagnons, & nous entr'ouvrit assez la porte pour nous donner
le pouvoir de la rendre entièrement libre. Nous le dépêchâmes au Cor-
régidor de Quito, qui nous envoya sur le champ d'autres Indiens, après
leur avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de nous servir plus fide-
lement. Mais cette menace ne fut pas capable de les retenir. Ils défer-
terent bientôt, comme les premiers. Le Corrégidor ne vit pas d'autre
moyen, pour arrêter ceux qui leur succéderent, que d'envoyer avec eux
un Alcalde, & de les faire relever de quatre en quatre jours.

„ Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur notre Roche, c'est-à-dire
jusqu'au 6 de Septembre, sans avoir pu finir les observations des Angles;
parce qu'au moment où nous commençons à jouir d'un peu de clarté sur
la hauteur où nous étions, les autres, sur le sommet desquelles étoient les
signaux qui formoient les triangles pour la mesure Géométrique de notre
Mérienne, étoient enveloppées de nuages & de neiges. Dans les mo-
mens où ces objets paroissoient distinctement, le sommet, où nous étions
campés, se trouvoit plongé dans les brouillards. Enfin nous nous vîmes
obligés de placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus bas, où la tempé-
rature devoit être aussi moins rigoureuse. Nous commençâmes par trans-
porter celui de Pichincha sur une croupe inférieure de la même Monta-
gne; & nous terminâmes, au commencement de Décembre 1737, l'ob-
servation qui le regardoit particulièrement.

„ Dans toutes les autres stations, notre Compagnie logea sous une Tente
de Campagne, qui, malgré sa petitesse, étoit un peu plus commode que
la première cabane; excepté qu'il falloit encore plus de précautions pour
en ôter la neige, dont le poids l'auroit bientôt déchirée. Nous la fai-
sions dresser d'abord à l'abri, quand cette situation étoit possible; mais
ensuite il fut décidé que nos Tentes mêmes serviroient de signaux, pour
éviter les inconvénients auxquels ceux de bois étoient sujets. Les vents
souffloient avec tant de violence, que souvent la nôtre étoit abattue.
Nous nous applaudîmes, dans le désert d'Asuay, d'en avoir fait apporter
de réserve. Trois des nôtres furent successivement renversées; & les
chévrons ayant été brisés, comme les piquets, nous n'eûmes pas d'autre
ressource que de quitter ce poste, & de nous retirer à l'abri d'une ravine.
Les deux Compagnies, se trouvant alors dans le même désert, eurent
également à souffrir. Elles furent abandonnées toutes deux par leurs In-
diens, qui ne purent résister au froid ni au travail, & par conséquent obli-
gés de faire elles-mêmes les corvées, jusqu'à l'arrivée d'un autre secours.
„ Notre vie, sur les sommets glacés de Pambamarca & de Pichincha,
fut comme le noviciat de celle que nous menâmes depuis le commence-
ment d'Août 1737, jusqu'à la fin de Juillet 1739. Pendant ces deux ans,

„ ma Compagnie habita sur trente-cinq sommets différens (x), & l'autre sur
 „ trente-deux, sans autre soulagement que celui de l'habitude; car nos
 „ corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent avec ces climats, comme
 „ avec la grossièreté des alimens. Nous nous fîmes aussi à cette profonde
 „ solitude, aussi-bien qu'à la diversité de température que nous éprouvions
 „ en passant d'une Montagne à l'autre. Autant que le froid étoit vif sur
 „ les hauteurs, autant la chaleur nous sembloit excessive dans les Vallons
 „ qu'il falloit traverser. Enfin l'habitude nous rendit insensibles au péril
 „ où nous nous exposions en grim pant dans des lieux fort escarpés. Cepen-
 „ dant il y eut des occasions, où nous aurions perdu toute patience & re-
 „ noncé à l'entreprise, si l'honneur n'avoit soutenu notre courage.

„ Toute la suite des triangles étant terminée au Sud de Quito, au mois
 „ d'Août 1739, il fallut mesurer une seconde base, pour vérifier la justesse
 „ de nos opérations & de nos calculs; & de plus il nous fallut vaquer à
 „ l'observation Astronomique, à cette même extrémité de la Méridienne.
 „ Mais les instrumens ne s'étant pas trouvés aussi parfaits que l'exigeoit une
 „ observation si délicate, on fut obligé de retourner à Quito pour en con-
 „ struire d'autres (y). Ce travail dura jusqu'au mois d'Août de l'année
 „ suivante 1740. Alors nos infatigables Mathématiciens se rendirent à Cuen-
 „ ca, où leurs observations les retinrent jusqu'à la fin de Septembre, parce
 „ que l'Atmosphère de ce Pays est peu favorable aux Astronomes. Si les nu-
 „ ages dont ils étoient environnés sur les Montagnes, les avoient empêchés de
 „ voir les signaux, ceux qui se rassemblent au-dessus de cette Ville forment un
 „ Pavillon, qui ne leur permettoit pas d'apercevoir les Etoiles, lorsqu'elles
 „ passaient par le Méridien. Mais une extrême patience leur ayant fait sur-
 „ monter tous les obstacles, ils se dispoient à retourner à Quito, pour les
 „ Observations Astronomiques qu'il falloit faire à l'autre bout de la Méridien-
 „ ne, vers le Nord, & qui devoient terminer l'ouvrage, lorsque Dom George
 „ Juan & Dom Antoine d'Ulloa furent appelés à Lima, pour veiller à la dé-
 „ fense des Côtes contre les Escadres d'Angleterre. Les observations furent
 „ achevées, dans leur absence, par les Académiciens François. Cependant
 „ le Viceroi du Pérou leur ayant permis de retourner à Quito, en 1741, ils
 „ auroient recommencé à s'y exercer avec un nouveau zèle, si d'autres ordres
 „ ne les eussent rappelés encore à Lima.

Comme on ne s'est attaché jusqu'ici qu'à leur Relation, il ne seroit pas
 juste de passer à celle de M. de la Condamine, sans avoir expliqué l'occasion
 qui leur faisoit interrompre leur travail. On prendra, si l'on veut, cette
 explication pour une épîsode, étrangère à la vérité au sujet de cet Article,

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

JOURNAL DES
MATHÉMATI-
CIENS ÉSPA-
GNOLS.

Les deux Of-
ficiers Espa-
gnols sont em-
ployés contre
les Anglois.

(x) Dom d'Ulloa donne le nom & la Carte de tous les campemens sur les sommets de Montagne où étoient placés les signaux qui formoient les triangles, & M. de la Condamine les a marqués dans sa Carte de la Province de Quito.

Nota. M. Bouguer en a fait de même dans son Livre de la Figure de la Terre. R. d. E.

(y) Il faut remarquer que M. d'Ulloa,

après avoir opéré pendant le cours de la mesure des triangles, dans celle des deux bases sur le terrain, avec MM. Bouguer & de la Condamine, se joignit à M. Godin & à Dom Georges Juan pour faire ces Observations Astronomiques aux deux extrémités de la Méridienne; & c'est de celles-ci qu'il faut entendre ce qu'il dit ici & dans la suite.

OBSER-
VATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

JOURNAL DES
MATHÉMATI-
CIENS ÉSPA-
GNOLS.

Eclaircisse-
ment pour le
Journal de
M. Anfon.

mais utile au dessein général de l'Ouvrage, par le jour qu'elle peut répandre sur un Voyage célèbre (z). On en a déjà donné l'Extrait (a).

La première interruption, que le Viceroi du Pérou avoit apportée au travail des deux Mathématiciens Espagnols, étoit venue, comme on l'a remarqué, de la crainte des Escadres Angloises, qui menaçoient les Côtes de la Mer du Sud. Mais après avoir pris de justes mesures à Lima, pour la sûreté des Etablissmens Espagnols, les deux jeunes Officiers avoient représenté au Viceroi que la Saison, déjà fort avancée, ne permettroit point aux Anglois de doubler le Cap de Horn; & cette raison leur avoit fait obtenir la liberté de retourner à Quito. Cependant à peine y furent-ils arrivés, qu'on y reçut avis que la Ville de Payta venoit d'être saccagée & réduite en cendre, par une Escadre Angloise, sous les ordres du Vice-Amiral Georges Anfon. Cette nouvelle fut ensuite confirmée par des Lettres de Piura, qui marquoient que le 24 Novembre 1741, à deux heures du matin, le Vaisseau le *Centurion*, monté par le Vice-Amiral même, étoit entré dans ce Port; qu'il avoit envoyé sa Chaloupe à terre avec quarante Hommes, pendant que tous les Habitans, & les Etrangers que leurs affaires y avoient amenés, étoient ensevelis dans le plus profond sommeil; qu'aux premiers cris d'un Nègre, qui les avoit avertis que l'Ennemi entroit dans la Ville, ils s'étoient levés dans la dernière confusion, & que tout le monde avoit pris la fuite, en chemise, ne songeant qu'à se garantir de la mort, ignorant si l'Ennemi étoit dans la Ville ou dehors, s'il étoit fort ou foible, & si l'on pouvoit espérer quelque chose de la résistance. Des informations plus tranquilles donnerent ensuite le détail suivant.

Don Nicolas de Salazar (b), qui se trouvoit alors à Payta, fut le seul, accompagné de son Nègre, qui se jeta dans un petit Fort (c), unique défense de la Ville. Il pointa une Piece de Canon, du côté vers lequel il crut entendre le bruit des rames, & tira deux ou trois coups. La Chaloupe parut s'arrêter: mais Salazar, ne se voyant aidé de personne, & ne pouvant faire feu longtems, prit aussi le parti de la retraite. Les Anglois, que le Canon avoit d'abord effrayés, soupçonnèrent la cause du repos qui succéda. Ils débarquèrent à une demi-lieue au Nord de la Ville, & s'en approchèrent aussitôt. Ils s'emparèrent du Fort, qu'ils trouverent abandonné; mais, craignant quelque embuscade, ils n'osèrent en sortir jusqu'au jour. Leur ardeur auroit été plus vive, s'ils avoient sçu que les Habitans s'étoient retirés nus, sur le haut d'une Colline qui est au pié de la Montagne de *Silla*, entre cette Montagne & la Ville. Cette malheureuse Troupe y passa le reste de la nuit: mais les Esclaves retournerent dans la Ville, à la faveur des ténèbres, entrèrent hardiment dans les Maisons, en tirèrent les habits & les armes de leurs Maîtres, avec tout ce que l'obscurité leur permit de prendre, & cachèrent dans le sable quantité d'effets qu'ils ne purent transporter jusqu'à la Montagne.

(a) Celui de l'Amiral Anfon. Ajoutons que nous n'aurons point d'autre occasion de placer un morceau si curieux.

(b) Au Tome XVI. de ce Recueil.

(c) Contrôleur des Douanes de Piura.

(c) C'étoit la Maison même du Contador, ou Contrôleur, dont il avoit fait une espèce de Fort. Payta n'est qu'un amas de Cabanes de sapin, ou cloisons de roseaux.

PAYTA étoit alors rempli de farines, de diverses denrées, d'eaux-de-vie, &c. qu'on y avoit amassés pour les transporter dans l'intérieur du Pays & pour Panama. Il s'y trouvoit aussi quelques dépôts d'or & d'argent. Les Anglois sortirent du Fort à la pointe du jour ; & voyant la Ville déserte, ils n'eurent pas besoin d'un courage extraordinaire pour entrer dans les Maisons, qui sont autant de Magasins de Marchandises. Bientôt ils découvrirent le vin & l'eau-de-vie : en vrais Aventuriers, qui manquoient de tout, & qui n'étoient entrés de longtems dans aucun Port, ils se livrèrent au plaisir de boire, avec la plus avide imprudence. La plupart s'enivrèrent au point que les Mulâtres & les Esclaves Nègres du Pays les voyant dans cet état, se mêlèrent avec eux ; & tandis que les plus adroits trouverent le moyen d'amuser ces étranges Vainqueurs, les autres sauvèrent de grosses sommes d'or & d'argent, & les cachèrent dans le sable. Cependant le Vice-Amiral fit enlever quelques provisions de vivres, qui furent transportées dans sa Chaloupe & de-là au Vaisseau ; mais la quantité n'en fut pas considérable. Les ordres du Chef furent mal exécutés par une troupe de gens ivres.

D'un autre côté les Habitans, qui manquoient de tout dans leur retraite, avoient d'abord dépêché au Corrégidor de Piura (d), qui se hâta de rassembler les Troupes de son Canton, pour marcher à leur secours. Il avoit quatorze lieues à faire, par un très-mauvais chemin ; ce qui ne l'empêcha point d'arriver le troisième jour à la vue de l'Ennemi. Les Anglois, voyant paroître ce Corps, & sachant, de quelques Mulâtres, que c'étoient des Troupes régulières, entrèrent dans une horrible furie. Au lieu de penser à défendre une Place dont la Conquête leur avoit si peu coûté, ils prirent la résolution de mettre le feu aux quatre coins, & se retirèrent après l'avoir exécutée : „ action, (observe Dom Antoine d'Ulloa,) qui ne peut faire honneur aux armes d'un Monarque, ni même être excusée par le dépit que „ les Anglois pouvoient avoir conçu contre ceux qui venoient leur enlever „ leur proie. Personne (ajoute-t-il,) ne put se persuader qu'un procédé „ si barbare eût été permis par le Chef de l'Escadre ; & l'on a publié, de „ puis, que la brutalité de ses gens lui avoit déplu.”

LE Corrégidor de Piura ne manqua point de faire porter, à Guayaquil, la nouvelle de ce désastre. Il étoit à craindre que les Ennemis ne pensassent à s'emparer d'une Ville, qui a toujours été la plus exposée aux insultes des Corsaires. On ignoroit l'état de leurs forces ; & le Centurion ayant paru seul dans la Rade de Payta, il restoit à savoir en quoi consistoit l'Escadre Angloise. Les Habitans de Guayaquil joignirent, à toutes leurs précautions, celle de demander du secours à l'Audience de Quito (e). Entre plusieurs mesures que cette Régence prit en leur faveur, elle chargea, au nom du Roi, les deux Mathématiciens Espagnols de se rendre incessamment dans cette Ville, pour y commander les Troupes que tous les Corrégimens devoient fournir, & pour faire les Fortifications qu'ils jugeroient nécessaires à sa défense.

UNE affaire de cette nature ne souffrant point de retardement, & le suc-

(d) Dom Juan de Vinata y Torres, originaire des Canaries.

(e) Voyez le Journal Historique de M. de la Condamine. Nov. 1741.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATI- CIENS ESPAGNOLS.

Les Mathématiciens Espagnols sont appelés à Guayaquil.

OBSER-
VATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
JOURNAL DES
MATHÉMATI-
CIENS ESPA-
GNOLS.

cès dépendant de la diligence, „ nous partîmes (dit M. d'Ulloa,) le 16 de
„ Décembre; & nous arrivâmes à Guayaquil la nuit du 24, après avoir tra-
„ versé les Montagnes avec une fatigue incroyable. C'étoit au commence-
„ ment de l'Hiver; & les pluies avoient rendu détestable un chemin natu-
„ rellement fort mauvais. En arrivant nous allâmes reconnoître le terrain,
„ & former des vues pour la sûreté de la Ville. Nos Plans furent approu-
„ vés du Conseil de la Place, & nous passâmes à l'exécution. Mais après
„ avoir rempli ce devoir, notre présence nous parut d'autant moins néces-
„ saire à Guayaquil, qu'on venoit d'apprendre que l'Escadre Ennemie avoit
„ passé à *Manta*. Quoique cette Côte soit de la dépendance de Guayaquil,
„ elle en est à vingt-huit lieues au Nord, & par conséquent sous le vent.
„ De-là les Anglois avoient pris la route d'Acapulco (*f*). Nous deman-
„ dâmes au Conseil la permission de nous retirer, avec offre néanmoins de
„ demeurer, l'un des deux, pendant que l'autre retourneroit à Quito pour
„ achever les Observations; elle fut acceptée, & Dom Georges Juan con-
„ sentit à demeurer.”

Dom Antoine
d'Ulloa re-
tourne à
Quito.

LAISSONS achever ce récit à Dom Antoine d'Ulloa. „ Je me remis en che-
„ min, (continue-t-il,) le 5 de Janvier 1742, c'est-à-dire dans la saison la
„ moins propre au Voyage de Guayaquil à Quito; & j'en fis une fâcheuse
„ expérience. En voulant passer les Rivières à gué, les deux premières
„ Mules, qui entrèrent dans l'eau, furent emportées par le courant. L'une
„ périt; c'étoit celle qui portoit mes hardes: l'autre échappa au danger;
„ mais l'Indien, qui menoit la première, ne sauva sa vie qu'en s'attachant
„ à la queue de celle-ci, avec laquelle il eut le bonheur d'aborder un quart
„ de lieue plus bas. Le chemin de la Montagne fut proportionné aux gués,
„ j'employai depuis sept heures du matin jusqu'à trois ou quatre du soir, à
„ faire une demi-lieue. Les Mules tombant à chaque pas, il falloit beau-
„ coup de tems pour les relever. Enfin, le 19 du même mois, j'arrivai à
„ Quito, mais fatigué à l'excès. Cependant à peine étois-je entré dans la
„ Ville, qu'ayant rendu mes devoirs au Président, il m'apprit que depuis
„ trois jours il nous avoit dépêché un Courier, avec des Lettres du Viceroi
„ qui nous appelloient promptement à Lima. Cette nouvelle ne me per-
„ mit plus de penser au repos. Je ne m'arrêtai, à Quito, que pour me
„ fournir de ce qui m'étoit le plus nécessaire; & le 22, reprenant l'horri-
„ ble chemin dont je ne faisois que sortir, je me rendis à Guayaquil, où je
„ joignis Dom George, pour continuer le Voyage ensemble. Nous entrâ-
„ mes dans Lima le 26 de Février, après avoir marché nuit & jour, sans
„ interruption; car nous avions trouvé, sur toute la route, des voitures
„ prêtes, afin que rien ne fût capable de nous retarder.

Dom George
& lui font rap-
pellés à Lima.

„ Il étoit forti de Callao une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre,
„ chargée de porter du secours à Panama; elle avoit touché au Port de
„ Payta le 12 de Février 1742, pour y prendre langue sur la route des En-
„ nemis, qu'elle avoit ordre d'attaquer: mais ils étoient déjà fort éloignés.
„ Le Viceroi, satisfait de notre promptitude, nous honora de diverses

(f) Voyez la suite de leur Expédition, dans le Journal de M. Anson, au Tom. XVI.

„ Commissions, qui aboutirent à nous confier le commandement de deux
 „ Frégates, destinées à garder les Côtes du Chili. Dom Joseph Pizarre,
 „ qui venoit d'Espagne avec une Escadre, n'avoit pu passer, cette année,
 „ ni la précédente, à la Mer du Sud. Ce contre-tems obligeoit le Viceroi
 „ de veiller à la sûreté des Ports du Chili, qui sont comme la clé de cette
 „ Mer.”

Dom Antoine continue de raconter sa navigation vers l'Ile Juan Fernandez, à bord de la *Rose*, qu'il commandoit, & de-là sur toutes les Côtes du Chili, jusqu'au 24 de Juin 1743, qu'ayant appris l'arrivée de Dom Joseph Pizarre, & croyant désormais ses services inutiles, il reprit la route du Callao. Le 6 de Juillet, Dom-George Juan & lui rentrèrent dans ce Port avec leurs Frégates. Rien ne les attachant plus à Lima, ils se remirent en chemin pour Quito, où ils arrivèrent le 27 de Février 1744, c'est-à-dire, assez tôt pour observer avec M. Godin une Comète, qui avoit commencé à paroître le 3 & 4 du même mois. Leur conclusion fut qu'elle se trouvoit sur la même route que celle de 1681, observée par M. Cassini, & que celle de 1577, observée par Tycho Brahé; de sorte qu'il leur parut très probable que ces trois Comètes ne sont que la même, vue en divers tems. Quoique les périodes ne conviennent point, elle peut en avoir fait deux dans le premier intervalle. Toutes les opérations qui regardoient la figure de la Terre étoient finies. Dom Antoine rapporte l'Inscription dont nous donnerons l'histoire : mais il n'entre dans aucune explication sur cet étrange événement; & le détail, qu'on lira bientôt, fera sentir la cause de son silence (g).

DIVERSES observations arrêterent encore les deux Mathématiciens Espagnols à Quito & dans quelques autres lieux, jusqu'à l'occasion qu'ils trouverent de retourner en Espagne, sur des Vaisseaux François qui étoient alors dans la Mer du Sud. Ils regarderent comme un avantage, de pouvoir faire leur Voyage par le Cap de Horn, & perfectionner par leur propre expérience les lumieres qu'ils avoient acquises sur cette partie de l'Hémisphère méridional. Mais ce qui les détermina plus encore à prendre cette route, ce fut la sûreté des Papiers qui contenoient leurs Observations; car on étoit très-éloigné alors, en Amérique, de croire que la France eût déclaré la guerre à l'Angleterre, & les deux Mathématiciens s'applaudissoient de pouvoir voyager dans les Vaisseaux d'une Nation neutre. Cependant une sage précaution leur fit faire un extrait de leurs plus importantes remarques, qu'ils remirent au Viceroi avant leur départ, & qui fut déposé dans les Archives de la Secrétairerie de Lima.

Eclaircissens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud. ()*

S'il paroît indispensable d'enrichir cet Ouvrage de la nouvelle Carte Espagnole, il n'est pas moins nécessaire d'y joindre les éclaircissens qui peu-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATI CIENS ESPAGNOIS.

Ils sont employés à la garde des Côtes du Chili.

Ils retournent encore à Quito.

Son silence sur l'Histoire de l'Inscription.

INTRODUCTION.

(g) Il rend justice d'ailleurs au mérite de nos Académiciens, & dans les termes les plus civils.

(*) L'Édition de Paris n'ayant point donné cette Carte, nous croyons devoir suppléer à son omission, qui paroît inconcevable. Ce sera

ECLAIRCISSE-
MENTS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.

Inutilité d'un
trop grand dé-
tail d'Obser-
vations.

Ancienne
erreur des
Pilotes.

vent en assurer l'utilité. Quoiqu'elle ait été dressée & publiée par Dom Georges Juan, l'un des deux Mathématiciens envoyés au Pérou par la Cour d'Espagne, pour assister aux opérations des Académiciens François, elle est moins fondée sur ses propres observations, que sur celles des plus habiles & des plus anciens Pilotes de cette Mer, qui, montant sans cesse des Bâtimens de toutes sortes de grandeurs, pénétrant dans tous les Golfes, dans toutes les Baies & les Anses, connoissent tous les Caps & les Récifs, tous les coins & les détours; en un mot, qui n'ont pas tous ces lieux moins présens que s'ils les avoient devant les yeux. Ce fut leur autorité, qui fit juger à Dom Juan que les anciennes Cartes, Espagnoles comme étrangères, étoient pleines d'erreurs; & ses propres remarques, dans un aussi grand espace que celui de Panama à Valdivia, n'ayant servi qu'à la confirmer, il entreprit son Ouvrage après avoir rassemblé tous les matériaux nécessaires à son Plan (a).

Il commença par supposer que pour apporter la plus grande exactitude dans les observations de Latitude & de Longitude sur lesquelles on veut dresser une Carte, il n'est pas nécessaire de les multiplier au point qu'on puisse situer tous les Caps, Pointes, Golfes, Baies, Îles, Récifs, & généralement toute la Côte, jusqu'aux moindres lieux; surtout quand les Terres s'étendant dans une même direction, on n'y rencontre pas d'aussi grandes variations, que lorsqu'elles courent, tantôt du Nord au Sud, tantôt de l'Est à l'Ouest, ou en différentes Côtes; car alors on est obligé de situer, par des observations sûres, toutes les Pointes & tous les Caps où la Terre se détourne, afin qu'il n'y ait point d'erreur dans les intervalles. Mais dans la Mer du Sud, où la Côte va presque toujours du Nord au Sud, avec fort peu d'irrégularités, les observations ne demandent point d'être en si grand nombre qu'elles puissent servir à situer tous les Ports, parce que le petit nombre en est suppléé par les avis des Pilotes, qui naviguent depuis longtems dans cette Mer, & dont les Journaux, parfaitement d'accord, déterminent la véritable position des lieux. Dom Juan conclut que les lieux principaux étant une fois bien placés, il n'y a point d'erreur à craindre pour les lieux intermédiaires.

On a déjà fait observer quelle est l'erreur des Pilotes de cette Mer, dans les Voyages du Pérou au Chili, lorsque, ne faisant point d'attention au cours des eaux, ils croient cette Côte plus Orientale qu'elle ne l'est réellement. De-là vient que toutes les Cartes dressées dans ces lieux sont sujettes au même défaut, & que les Courans étant inégaux, le point convient quelquefois avec l'atterrage, & que le plus souvent il en diffère. Si, pour dresser la nouvelle Carte, on avoit employé les Longitudes établies par les Pilotes, elle ne seroit pas plus exacte que les Cartes ordinaires. Mais, pour pré-

en même tems une preuve sensible de notre attention constante à rendre cet Ouvrage de plus en plus digne de celle du Public. Au reste cet Article, annoncé dans le Tome XIX. pag. 425, Note (f), auroit dû suivre immédiatement le *Voyage du Velen & de la Raja*, qui termine le même Volume, mais n'étant

pas complet, nous nous sommes vus obligés de le renvoyer ici, où il se retrouve également bien, sinon même encore mieux, à sa place. R. d. E.

(a) Voyage au Pérou, Tom. II. Liv. 3. chap. 7.

prévenir l'erreur, on a déterminé, par des observations sûres, le gissement des lieux les plus remarquables. Ensuite ceux qui le sont moins ont leur gissement déterminé par la direction & la distance des premiers; ce qui n'empêche point que dans quelques intervalles il n'ait fallu se régler par les Journaux & les Instructions des Pilotes, parce qu'il est rare qu'il se trouve dans ces lieux des Observateurs éclairés.

TOUTES les Côtes de la Nouvelle Espagne & de Tierra-Firme, depuis Acapulco jusqu'à la Pointe de *Mala*, dans le Golfe de Panama, ont leur gissement déterminé par les Cartes & les Journaux des Navigateurs de cette Mer; les Latitudes en ont été observées, en diverses occasions, par les Navigateurs de la même Mer; & les Côtes vont de l'Est à l'Ouest, en tournant un peu au Nord-Ouest & au Sud-Est. S'il y avoit donc quelque erreur, ce ne pourroit être que dans les distances: mais, comme la plupart des Vaisseaux, qui partent de Panama pour ces Ports, rangent toujours cette Côte, ces distances sont si connues, que les erreurs ne peuvent être sensibles. Il n'en est pas de même des Iles *Gallapagos*, ou des *Tortues*, qui sont sous l'Équateur; parce qu'il est rare qu'on en approche: aussi ne les connoît-on que par les Cartes du Pays, & par les Journaux de quelques Pilotes.

PANAMA est un des principaux points de cette Côte: mais quoique les Mathématiciens des deux Couronnes y aient fait quelque séjour, & que le P. Feuillée y eût passé avant eux, la Longitude n'en a été déterminée, ni par eux, ni par lui, parce qu'ils n'eurent point l'occasion de pouvoir observer les Immerfions, ni les Emerfions des Satellites de Jupiter, & qu'il n'y eût point d'Eclipse de Lune pour faire ces observations. Cependant nous avons fait remarquer que la Longitude de Panama se déduit de la Longitude observée à Porto-Belo, & par la route d'un lieu à l'autre, avec tant d'exactitude, que la différence du vrai à la supposition ne sauroit être sensible. Ainsi Dom Juan se croit sûr que ce point est situé dans la Carte avec beaucoup de précision.

DEPUIS Panama jusqu'à la Rivière des *Emeraudes*, ou le Port d'*Atacames*, il a suivi les Relations des Pilotes qui ont fait mille fois ce trajet. Ensuite il a confronté le gissement qu'il donne à cette Côte, avec les divers Plans qu'on a de ses intervalles: ces Plans s'accordent, pour les Longitudes, avec les Relations qu'il a suivies; d'où il conclut encore qu'il ne peut être tombé dans des erreurs de la moindre importance. Il a placé le Port d'*Atacames*, le Cap *San-Francisco*, la *Canoa*, le Cap d'*Ossado*, *Puerto Vejo* & *Manta*, sur les Relations de Latitude de MM. Bouguer & de la Condamine, & sur la Carte que ces deux Académiciens leverent de cette partie de Côte. Qui pourra douter de leur exactitude?

GUAYAQUIL, qui doit être regardé aussi comme un des principaux points, n'a pas fourni d'occasion pour observer immédiatement sa Longitude; mais elle est déterminée, avec peu de différence, par celle de Quito. Le Mont *Chimborazo* se découvrant depuis Guayaquil jusqu'à la *Puna*, on peut le voir de l'un & l'autre de ces deux lieux; & comme cette Montagne est une de

XX. Part.

Q

ECLAIRCISSE-
MENTS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.

Il est difficile
de se tromper
sur les distan-
ces.

Comment on
supplée à la
Longitude de
Panama.

Usage des Re-
lations des
Pilotes, & de
diverses ob-
servations.

ECLAIRCISSE-
MENTS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.

celles qui ont servi aux opérations des Académiciens, on n'a pu méconnoître sa véritable situation.

TUMBEZ, Payta, Sechura, Lambayeque, San-Pedro, Truxillo, Santa, la Barranca, Chancay & Lima, sont placés sur les Latitudes observées dans les mêmes lieux, & Lima sur des observations de Longitude faites au milieu de ses murs. Depuis cette parallèle, jusqu'à celle de la Conception, les Latitudes des Ports d'Arica, d'Ilo, de Valparaiso & de la Conception sont fondées, comme les Longitudes, sur les observations du P. Feuillée, à l'exception des deux dernières Places, dont les Latitudes ont été réglées sur les observations de Dom Juan & de son Collegue. Enfin les intervalles des Côtes, qui se trouvent entre les Points découverts, dans ce dernier espace, comme dans le précédent, & jusqu'au Cap de Horn, sont réglés sur les Mémoires des Pilotes & d'autres Navigateurs, dont l'expérience a vérifié l'opinion.

Méthode de
la nouvelle
Carte.

On vante l'attention qu'on a donnée au choix de ces Mémoires: mais ceux des Pilotes de cette Mer n'allant pas plus loin que l'Île de Chilôé, qui est leur terme de navigation le plus avancé au Sud, & ceux des Navigateurs modernes ne méritant pas plus de confiance que ceux des anciens, Dom Juan s'est cru obligé de changer de méthode, en supposant d'abord, aux Îles de Juan Fernandez, la Latitude & la Longitude qui résultent des observations de son Collegue & des siennes. La Côte, qui s'étend depuis Chilôé vers le Sud, est la moins connue de toutes ces Mers, & par conséquent celle dont le gissement est le moins sûr: sur quoi l'on remarque une grande différence entre les Cartes qui ont paru jusqu'aujourd'hui, & les Relations de quelques Pilotes que les vents ont jettés plus au Sud qu'ils ne se le proposoient. Les Cartes font aller cette Côte du Nord au Sud; & les Pilotes s'étendent depuis l'Île de Chilôé jusqu'à celle de la Campana, qui est vers les quarante-huit degrés quarante-cinq minutes, au Sud-Ouest-quart-de-Sud. Dom Juan trouve cette différence fort sensible; & si les Terres, dit-il, ont cette dernière direction, elles doivent s'avancer beaucoup dans la Mer.

Exemples qui
la justifient.

Il avoue que le sentiment de ces Pilotes seroit d'une médiocre autorité contre les Cartes, s'il n'étoit appuyé de l'exemple de deux Vaisseaux, qui, se croyant fort loin de la Côte, échouèrent tout d'un coup sur cette Côte même, & s'y perdirent. Deux preuves de cette nature sont naitre au moins des doutes sur la vérité des Cartes. La plus ancienne de ces deux disgrâces, est celle de Diego Gallego, Pilote Espagnol, qui échoua, contre son attente, dans un Détroit auquel on a donné le nom de Purgatoire; la seconde, celle du Capitaine David Cheap, qui commandoit un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, & dont l'aventure, qu'on a déjà rapportée (b), s'accorde avec le témoignage des Indiens de Chilôé, qui nomment ce Parage l'Archipel de Chonos.

(b) Voyez ci-dessus, la Description de Sant'Iago du Chili, Tome XIX. pag. 425.

Nota. Cet Archipel étoit cependant connu depuis longtems; & la Relation d'Olivier de Noort, en 1600, dit en propres termes:

„ Chilivé, (c'est Chilôé) est située à 44 degrés
„ de Latitude Sud, dans un Golfe tout fermé
„ d'Isles." Tome XIV. de ce Recueil, pag.
213. R. d. E.

Cet Archipel, qui manque sur toutes les Cartes, quoiqu'on ne puisse douter de son existence, est une forte preuve de la négligence des Géographes, & ne porte point à croire que la Côte ait la direction que les Cartes lui donnent du Nord au Sud. Dom Juan s'est contenté, dans la sienne, de donner deux gissemens à cette Côte; l'un par Nord-Sud, suivant les anciennes Cartes; l'autre par Nord-Est-Sud-Ouest, en se réglant sur le témoignage des Pilotes les plus expérimentés, sur celui des Indiens de Chiloe, & sur les deux exemples qui le confirment (c).

Dom Juan déclare que pour les Terres, au-delà du Cap-Corse, il suit les Cartes Françaises, qu'il reconnoît jusqu'ici pour les plus estimées. Comme les François, dit-il, sont presque la seule Nation qui ait fait le Voyage de la Mer du Sud par le Cap Horn, & par le Détroit de Magellan, ils ont eu l'occasion d'examiner ce Détroit, en entrant par les bras de Mer, ou les Canaux, des Îles de la Terre de Feu (d).

(c) La couleur sombre & foncée marque la Côte, d'après les Cartes anciennes; & la couleur plus claire, celle d'après les Pilotes modernes.

(d) Voyez les Relations du Tome XV. de ce Recueil. Un Vaisseau François (1) découvrit, près du Cap Horn, une espèce de Golfe, dans lequel il trouva trois Ports de fort bonne tenue, dont plusieurs Navires étrangers ont profité depuis, pour faire de l'eau & du bois, & pour s'enfermer du Poisson, qu'on y trouve en abondance. On en donne le Plan dans la nouvelle Carte.

[REMARQUE pour la CARTE.

La Côte de l'Île Guayteca jusqu'à l'Île de Ste. Barbe, va, selon toutes les Relations, & toutes les Cartes faites en Europe, N. S. & l'on n'y trouve que ces deux Îles, Ste. Barbe & Ste. Catherine. Mais les avis des Pilotes de la Mer du Sud sont bien différens. Ils disent que cette Côte va presque N. E. S. O. & y mettent un Archipel. A l'égard de la direction de la Côte, on n'en peut encore rien dire de certain; mais à l'égard des Îles, outre le rapport des Indiens du Chili qui les ont vues, on peut s'en fier au Capitaine Cheap, . . . qui fit naufrage dans cet Archipel, entre les 46 & 47 degrés de Latitude, après s'être égaré à plus de 80 lieues de la Côte. Cela ainsi supposé il y a toute apparence que la Côte va N. E. S. O. & il est plus sûr de le supposer ainsi. D'ailleurs, on a fait des observations qui rendent la chose très-croyable. Les Pilotes feront donc bien de ne pas trop s'approcher de ces Îles, & pour leur instruction, on a représenté ici la Côte de l'une &

ECLAIRCISSE-
MENS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.
L'Archipel de
Chonos man-
que sur toutes
les autres
Cartes.

Usage que
Dom Juan fait
des Cartes
Françaises.

de l'autre manière jusqu'au Cap Corse; car c'est jusques-là que les Relations varient; au lieu que toutes conviennent unanimement que de-là cette même Côte s'étend vers le Sud.

Le Chiffre Romain, sur la Carte, marque les variations de l'Aiguille, N. E., dans le même lieu où elles ont été observées.

La meilleure manière de se servir de la nouvelle Carte dans la Navigation à la Mer du Sud par le Cap Horn, est, dès qu'on croit avoir doublé ce Cap, de pousser à celui de *Vitoria*, par les 52 deg. 25 min. de Latitude. Après en avoir reconnu la Côte, il faut regagner le large assez pour éviter les écueils de cette Côte, & ceux de l'Archipel de *Chonos*; & afin que, s'il survenait un gros tems, l'on ne soit pas surpris près de cette Terre, & obligé de courir à une plus grande Latitude, comme il arriveroit, si le vent étoit Nord, Nord-Ouest, ou Traversier, lorsqu'on se trouve un peu au large, on peut aller à la cape avec le premier, ou courir avec le Traversier, & continuer toujours la route, en allant à une moindre Latitude, où les tempêtes sont moins fortes & plus rares, surtout en Été. Ayant ainsi suffisamment gagné le large, on tâchera d'avoir connoissance de la Pointe de *Garnero*, ou de celle de *Rumena*, qui sont par les 37 degrés, ce qui suffit pour entrer dans la Baie de la *Conception*, ou pour continuer la route jusqu'à un autre Port. On peut aussi reconnoître la Côte de *Paidivia* par les 39 & jusqu'aux 41 deg. de Latitude; ce qui est encore mieux pour entrer dans la Baie de la *Conception*, parce que si les courans ont fait dériver le Vaisseau au Sud-Ouest, ce sera un hazard, si l'on peut gagner cette Baie, en allant découvrir la terre à la Côte de

(1) Ce Vaisseau se nommoit le *St. François*. Au reste les Anglois & les Hollandois n'ont pas moins que les François, franchi ces deux passages. R. d. E.

ECLAIRCISSE-
MENTS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.
Règles qu'il
s'agit pour les
Longitudes.

Les Longitudes de la nouvelle Carte sont marquées sur la Ligne Equinoxiale, & sur le Tropique du Capricorne; les premières, comptées du Méridien de Lima, vers l'Est & l'Ouest, & les secondes, du Méridien de Paris, déterminées par des observations comparées avec celles de l'Observatoire. Comme c'est de ces observations que Dom Juan déduit immédiatement la différence des Méridiens en tems & en degrés, il lui a paru plus sûr de compter ses Longitudes du Méridien de Paris, en commençant depuis l'Observatoire vers l'Ouest, parce que ce sont les seules, dans la Carte, qui soient occidentales par rapport à ce point. Cette méthode lui paroit préférable à celle du commun des Géographes, qui comptent les degrés de Longitude en commençant du lieu dont ils font leur premier Méridien, & continuant vers l'Orient. Il la trouve, dit-il, plus commode, plus claire,

Tucapel. En effet, la force des vents du Sud pousseroient le Vaisseau vers le Nord, & lui feroient perdre le dessus du vent.

Il faut prendre garde de ne pas aller reconnoître l'île de *Mocha*, ni celle de *Ste. Marie*, à cause des brisants & des récifs, qui s'avancent à plus de demi-lieue dans la Mer près de ces îles, sans qu'on les aperçoive si le tems est un peu embrumé. Quand on a reconnu la Côte de *Valdivia*, on s'en éloigne à une distance raisonnable, & l'on passe à l'Ouest de l'île de *Mocha*; car quoi qu'il y ait un Canal fort profond entre cette île & la Terre ferme, le meilleur est de n'y point passer sans nécessité.

Quand l'air est serein, on voit l'île de *Mocha* à cinq ou six lieues de distance, & même davantage, parcequ'elle est fort haute & de figure ronde; mais c'est seulement quand on la regarde par Sud ou par Nord: car quand c'est par l'Ouest, elle est confondue avec la Terre ferme, & l'on ne peut la distinguer que l'on n'en soit plus près.

Nous copierons ici, de mot à mot, la remarque que M. de Bougainville a eu occasion de faire sur ces corrections, après être sorti du Détroit de Magellan: „Pendant les premiers jours (dit-il), je fis prendre de l'Ouest à la route avant qu'il me fut possible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la Côte, dont le gissement n'est point tracé sur les Cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie de l'Ouest, nous eussions rencontré la Terre, si la Carte de Don Georges Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juste. Ces Officiers Espagnols ont corrigé les anciennes Cartes de l'Amérique Méridionale (1); ils font courir la Côte depuis le Cap *Corse* jusqu'à *Chilot* Nord-Est & Sud-Ouest, &

„cela d'après des conjectures, quo, sans doute, ils ont cru fondées. Cette correction heureusement en mérite une autre: elle étoit peu consolante pour les Navigateurs qui, après avoir débouqué par le Détroit, cherchent à revenir au Nord avec les vents constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest. Le Chevalier *Narborough*, après être sorti du Détroit de *Magellan* en 1669, (2) suivit la Côte du Chili, suretant les anes & les crevasses jusqu'à la Rivière de *Baldivia* dans laquelle il entra; il dit en propres termes, que la route depuis le Cap *Desiré* jusqu'à *Baldivia*, est le Nord 5^e Est. Voilà qui est plus sûr que l'assertion conjecturale de Don Georges & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fûmes obligés de faire, nous auroit, comme je l'ai dit, conduit sur la terre". *Voy. autour du Monde*, p. 176.

RENVOIS pour le PLAN.

- A. Baie de *S. François*, où l'on fit de l'eau & où l'on planta une croix.
- B. Baie de *St. Mathieu*, où l'on peut hiverner, & où l'on trouve beaucoup de bois, de bonne eau, une maison & autres commodités.
- C. Baie où le mouillage est fort mauvais.
- D. Baie de *St. Bernard*, où l'on peut aussi hiverner, y ayant beaucoup d'eau & de bois à portée.
- E. Canal par où la Baie s'avance, 5 ou 6 lieues dans les terres.
- F. Autre Canal qui paroit être une issue ou *Desembocadura*. La variation de l'Aiguille est de 24 degrés Nord-Ouest.]

(1) L'Original porte *Septentrionale*, ce qui est une faute.

(2) Voyez la Relation au Tome XV. de ce Recueil.

plus simple. La raison qu'il en donne, c'est que tout ce qu'on veut savoir dans les Navigations étant la différence de Longitude depuis un Méridien proposé jusqu'à celui d'où l'on commence à compter, qui est appelé premier Méridien; si l'on compte par l'Orient, il arrivera que dans les Points occidentaux on aura un arc de Longitude plus grand que la différence des Méridiens; & pour trouver cette Longitude, il faudra tirer le complément; opération qu'on évite en suivant la méthode de la nouvelle Carte.

ECLAIRCISSE-
MENS SUR LA
NOUVELLE
CARTE DE LA
MER DU SUD.

Par la même raison, les Longitudes qui sont par le Méridien de Lima, se comptent au commencement de ce point vers l'Est comme vers l'Ouest. Dom Juan croit que cette méthode est la plus convenable aux Cartes Marines particulières. Dans les Cartes générales, on peut suivre, dit-il, l'ancienne méthode de compter du premier Méridien vers l'Orient; à moins qu'on ne fasse deux gradations, l'une vers l'Orient, & l'autre, au-dessus ou au-dessous, vers l'Occident.

Raison contre
l'ancien usage.

Après tout, la seule raison qu'on ait de se conformer à l'ancien usage, est qu'on le trouve établi; car si l'on veut suivre le mouvement du Soleil, qui fait qu'un lieu est Occidental ou Oriental à l'égard d'un autre, on fera le contraire, c'est-à-dire, que commençant par le Point pris pour premier Méridien, on continuera de compter par l'Occident.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

Deux Frégates Françaises, le *Lys* & la *Délivrance*, se disposant à faire voile pour l'Europe, Dom George & Dom Antoine d'Ulloa se rendirent au Callao, où elles étoient à l'ancre. Ils étoient convenus ensemble de faire le Voyage séparément, afin que si l'un des deux n'échappoit pas aux risques d'une si longue navigation, l'autre pût instruire un jour le Public du succès de leur Commission. Dom Antoine s'embarqua sur la *Délivrance*, & Dom Juan sur le *Lys*. On mit à la voile le 22. d'Octobre 1744. Les deux Frégates allèrent de conserve, pendant vingt-neuf jours d'une fort heureuse navigation. Elles se séparèrent volontairement, à 33 degrés 40 minutes de Latitude, pour se rejoindre au Port de la Conception, où elles trouverent le *Louis Erasme*, & la *Marquise d'Antin*, Bâtimens François, prêts à faire la même route. Les quatre Vaisseaux réunis préparèrent, à tout événement, le peu qu'ils avoient d'Artillerie, & leverent l'ancre ensemble le 27 Janvier 1745. Mais, dès le 5 de Février, à 35 degrés 21 minutes de Latitude, la Frégate le *Lys* ayant découvert à sa proue une voie d'eau, si basse, qu'il parut impossible de la fermer sans entrer dans un Port, elle prit le parti de changer de route, & de s'arrêter au premier Port du Chili pour s'y radoubber. La *Délivrance* n'étoit gueres en meilleur état. Elle avoit aussi une voie d'eau, qu'on avoit découverte en sortant de la Conception: mais ce Bâtiment étant vieux & crevassé, le Capitaine, qui ne vouloit pas perdre l'occasion de doubler le Cap de Horn cette année, craignit que les réparations ne l'arrêtaissent trop longtems, & dissimula le mauvais état de son Vaisseau, pour continuer la route; ce qui le mit dans le danger continuel de périr, parce que de jour en jour le mal ne fit qu'augmenter.

RETOUR DES
MATHÉMATI-
CIENS ESPA-
GNOUS EN EU-
ROPE.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

RETOUR DES
MATHÉMATI-
CIENS ESPA-
GNOLS EN EU-
ROPE.

Ile de Fer-
nando Noron-
ha, & ses nou-
veaux Forts.

Les Frégates
Françoises
sont attaquées
par des An-
glois.

On passe sur les détails d'un long Journal, jusqu'à l'Ile de *Fernando Noronha*, où les Frégates Françoises arriverent le 21 de Mai (a). Dom Antoine & les Capitaines, qui croyoient cette Ile entièrement dépeuplée, furent surpris d'y appercevoir plusieurs Forts, dont ils apprirent l'histoire. La Compagnie Françoisse des Indes Orientales ayant voulu se mettre en possession de cette Ile pour la commodité de ses Vaisseaux, la Cour de Lisbonne, peu disposée à souffrir que les François s'établissent si près des Côtes du Brésil, avoit d'abord ordonné qu'on y élevât deux Forts, & qu'on y formât une Colonie; ce qui s'étoit exécuté depuis sept ans. Ensuite les Portugais avoient si bien fortifié l'Ile, qu'outre trois Forts, qui défendent la Rade du Nord, il s'en trouve deux autres à celle du Nord-Ouest, & deux à l'Est de l'Ile, sur une petite Baie où il ne peut entrer que des Barques. L'Ile, qui n'a pas plus de deux lieues de long, ne produit pas de quoi nourrir ses Habitans: mais on y apporte des vivres de Fernambuc; & malgré sa stérilité, la crainte de la voir occupée par quelqu'autre Nation oblige les Portugais à ne rien épargner pour s'y maintenir. Ils y ont une Bourgade, où le Gouverneur fait sa résidence, avec un Curé. La Garnison des Forts est nombreuse, puisqu'à l'arrivée des Frégates Françoises, le plus grand n'avoit gueres moins de mille Hommes, partie de Troupes réglées, qu'on y envoie de Fernambuc & qu'on relève de six en six mois; partie de gens bannis de toute la Côte du Brésil, & de quelques autres, qui sont venus s'y établir volontairement avec leurs Familles; mais tous pauvres, & la plupart Metifs d'origine.

Les Frégates s'éloignerent de l'Ile, & continuèrent longtems leur navigation, sans autre événement que des craintes continuelles pour le triste état de la *Délivrance*, où l'on étoit sans cesse obligé d'employer la Pompe. Mais le 21 de Juillet, à 43 degrés 57 minutes de Latitude, & 39 degrés 41 minutes à l'Orient de la Conception, on découvrit, vers six heures du matin, deux voiles, à la distance d'environ trois lieues. Ces deux Vaisseaux faisoient route au Sud-Ouest, & les Frégates au Nord-Ouest, sans changer de route. A sept heures, on se trouvoit à la portée du Canon, lorsque le plus grand des deux Bâtimens inconnus tira un coup; & tous les deux arborerent aussitôt Pavillon Anglois. Les Frégates se disposerent au combat, quoiqu'elles eussent très peu de monde, & que manquant de tout pour se bastinguer, leurs Ponts & leurs Gaillards fussent entièrement découverts. Cependant elles ne marquerent pas d'autre dessein que de continuer leur route: mais le moins grand des deux Anglois, faisant vent arriere pour arriver sur elles, les obligea de mettre Pavillon François, & de lui lâcher une

(a) Cette Ile est à 42 degrés 32 minutes $\frac{1}{2}$ à l'Orient de la Conception, suivant une Carte Françoisse, corrigée, remarque M. d'Ulloa, sur les Observations de l'Académie Royale des Sciences: mais corrigée, par qui? peut-on lui répondre. Pour lui, étant au Nord-Sud de l'Ile, à trois quarts de distance par la partie du Nord, il ne trouva, par l'évaluation de ses routes, que 29 de-

grés 56 minutes à l'Orient de la Conception; différence extrêmement considérable, qu'il attribue au cours insensible des eaux, joint à l'impulsion du vent, qui portoit de ce côté-là, & qui le fit dériver à l'Orient de 12 degrés 36 minutes & demie. Les autres Frégates trouverent aussi de grandes différences dans leurs calculs.

bordée; ce qui fut bientôt suivi, de part & d'autre, d'un feu terrible de Canon & de Mousqueterie. A huit heures, on étoit à la portée du Pistolet.

Les Forces des François consistoient dans le *Louis Erasme*, qui étoit la plus grande des trois Frégates, & qui portoit dix Canons de chaque côté; les quatre de la Pouppe, de huit livres de balle, & les six autres de six livres. Tout son monde, Matelots, Mousles & Passagers, montoit à 70 ou 80 Hommes. La *Marquise d'Antin* avoit aussi dix Canons de chaque côté; cinq à la Pouppe, de six livres, & quatre à la Proue de 4 livres, avec 50 ou 55 Hommes. La *Délivrance*, moindre que les deux autres, ne portoit de chaque côté que sept Canons, de quatre livres de balle, & n'avoit en tout que 51 Hommes à bord.

Les deux Frégates Ennemies étoient deux Corsaires, dont les Forces surpassoient beaucoup celles des trois Vaisseaux François. La plus grande, nommée le *Prince Frederic*, commandée par le Capitaine *Talbot*, étoit montée de trente pièces de Canon, de douze livres de balle; l'autre nommée le *Duc*, & commandée par le Capitaine *Moreck*, portoit à chaque bord, dix pièces du même calibre. L'Equipage du *Prince Frederic* étoit de 250 Hommes, & celui du *Duc*, d'environ 200.

Dom Antoine d'Ulloa fait le récit de l'action. De part & d'autre on se battit avec beaucoup de vivacité, mais avec tout le désavantage qu'on peut s'imaginer du côté des François, dont les voiles & les cordages étoient hachés en pièces par le Canon ennemi, chargé à mitraille, & qui, pour un coup, en recevoient quatre, d'une Artillerie infiniment supérieure à la leur. D'ailleurs ils n'avoient pas de Mousqueterie, & celle des Ennemis étoit nombreuse. Quatorze ou quinze fusils faisoient celle de chaque Frégate; ils y étoient même inutiles, parce qu'on ne pouvoit paroître sur les Gaillards sans être aussitôt passé par les armes. Le Capitaine de la *Marquise d'Antin* (b) courant de l'avant à l'arrière pour encourager son monde, reçut plusieurs blessures, dont il mourut peu de tems après; & vers les dix heures & demie, ce Vaisseau, ayant perdu la moitié de son monde, & reçu plusieurs coups à fleur d'eau, qui le mettoient en danger de couler à fond, se rendit, après avoir combattu avec la plus haute bravoure.

Le Capitaine de la *Délivrance* n'espérant point un sort plus favorable, prit le parti de forcer de voile, dans l'espérance de se sauver pendant que les Ennemis amarineroient leur prise. Il fut aussitôt suivi du *Louis Erasme*. Mais le grand Corsaire, attentif à tous leurs mouvemens, fut bientôt à leur suite, & joignit le *Louis Erasme*, qui, malgré l'inégalité des forces, ne laissa pas de se mesurer encore avec un si gros Vaisseau. Cette résolution fit le salut de la *Délivrance*. Mais, dans un second combat, soutenu avec plus de valeur que de succès, le Capitaine du *Louis Erasme* (c) reçut une blessure mortelle, dont il expira le lendemain. Après ce triste accident, son Vaisseau se rendit; tandis que la *Délivrance*, profitant d'un vent frais de Sud-Est pour faire route par le Nord-Est, s'éloigna si heureusement, qu'avant quatre heures du soir elle avoit perdu de vue les Corsaires & leurs

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATIQUES ESPAGNOLS EN EUROPE.

Forces des deux Parties.

Combat.

Belle défense & prise d'une Frégate Française.

Second Combat & prise d'une autre.

(b) M. de la Saudre.

(c) M. de la Vigne Quenel.

OBSER-
VATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

RETOUR DES
MATHÉMATI-
CIENS ESPA-
GNOLS EN EU-
ROPE.

Etat de la
troisième, &
sa route à
Louisbourg.

prises. Les richesses, que les deux Frégates avoient à bord, montoient à trois millions de Piaſtres, deux en barres ou en monnoie d'or & d'argent, & le troiſieme en Cacao, Quinquina, & Laine de Vigogne.

DANS l'état où la *Délivrance* étoit réduite, avec une voie d'eau, déjà fendue avant le combat, & ſi criblée de coups, que l'eau y entrant de toutes parts, il falloit pomper nuit & jour, ſans que les Bleſſés fuſſent exempts du travail, avec la crainte d'ailleurs d'expoſer une riche cargaiſon, qu'elle ne pouvoit défendre contre le moindre Vaiſſeau qui lui donneroit la chaſſe; les Officiers ſe déterminèrent à prendre la route de Louisbourg, au Cap Breton, ſur la ſeule eſpérance d'y trouver les deux Vaiſſeaux de guerre qu'on y envoyoit de France au commencement de l'Été, pour protéger la pêche de la Morue. Les bouraſques ne manquent jamais dans cette traversée, ni dans les Mers de Terre-Neuve; mais elles ſont différentes, ſuivant les diverſes ſaiſons. Dom-Antoine d'Ulloa obſerve qu'elles ſont plus fréquentes quand le vent vient du côté du Sud; & quoique celui du Nord y ſoit violent, il eſt ordinairement beaucoup moins. Si l'on conſidere, dit-il, cette particularité, & ce qui ſe paſſe dans la Mer du Sud, on trouvera une certaine conformité entre les deux Hémisphères oppoſés; car dans l'un & dans l'autre, outre le tour que les vents ſont, les bouraſques ſurviennent lorsqu'ils ſoufflent du côté du Pôle oppoſé à celui dont on eſt le plus voiſin. Dans la Mer du Sud, ce ſont les vents de Nord & d'Oueſt qui dégénèrent en bouraſques; & dans la Mer du Nord, ce ſont ceux du Sud & d'Eſt.

Dom Antoine écrit ſa route en Homme de Mer, juſqu'à la vue de l'Ile d'*Eſpatari*, qui eſt au Nord du Port de Louisbourg, à la diſtance d'environ cinq lieues. On étoit au 12 d'Août. Le jour ſuivant, à ſix heures du matin, les gens de la *Délivrance* apperçurent un Brigantin, qui louvoyoit ſur la Côte, & qui ſe hâtoit de gagner le Port. Ils mirent alors Pavillon François: le Brigantin le mit auſſi, en tirant deux ou trois coups de canon, qui ne leur cauſèrent pas la moindre inquiétude, parce qu'ils s'imaginèrent que leur Frégate n'ayant pas été reconnue pour Françoisé, ce Vaiſſeau vouloit avertir les Pêcheurs de ſe retirer. En effet ils virent quelques Barques, qui prirent la route du Port. Une heure après, deux Vaiſſeaux de guerre ſortirent de Louisbourg; mais outre qu'ils portoient tous deux Pavillon François, avec une Flamme, on les crut d'une Eſcadre Françoisé, qu'on ſuppoſoit dans le Port, & détachés apparemment, ſur le ſignal du Brigantin, pour reconnoître de quelle Nation étoit la Frégate, ou ſi ce n'étoit pas quelque Corſaire de Boſton, qui vouloit inquiéter les Barques de la Pêche. On demeura d'autant plus tranquille, qu'on commençoit à voir auſſi les Bannières de France arborées ſur les remparts de Louisbourg. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut achever cette peinture.

„ Qu'on ſe figure (dit-il,) quelle dû être notre joie, de nous voir ſi
„ près du repos, après une ſi pénible & ſi dangereuſe navigation; mais
„ qu'on ſe repréſente, en même tems, dans quelle ſurpriſe & quel ſaiſiſſe-
„ ment nous tombâmes, lorsqu'il fallut paſſer, de cette agréable préven-
„ tion, à l'état le plus oppoſé. Nous étions déjà ſi près des deux Vais-
„ ſeaux de guerre, que nous mettions la Chaloupe en Mer, avec un Officier
„ qui

La *Délivrance*
ce tombe entre
les mains
des Anglois.

Leurs artiſ-
ces pour la
ſurprendre.

qui devoit aller saluer le Commandant, & que les boulets de notre petite Artillerie avoient été retirés pour la cérémonie du salut; lorsque le moins grand des deux Vaisseaux, qui étoit une Frégate de cinquante Pièces de Canon, nous joignit; & nous reconnûmes alors, à d'autres apparences, que le Vaisseau n'étoit pas François. Au même instant, il acheva de lever nos doutes, en mettant Pavillon Anglois, & lâchant un coup à balle, qui brisa notre grande vergue & fit tomber la voile sur le Tillac. Aussitôt, l'autre Vaisseau nous aborda du côté de tribord. Nous n'étions pas en état de résister à des forces si terribles. Notre Artillerie n'étoit pas même chargée; & qu'auroit-elle fait, quand elle l'eût été? Foible de bois, & tout crevassé comme étoit notre Vaisseau, un coup de Canon suffisoit pour le mettre en pièces. L'unique parti étoit donc de se rendre. Nous le primes, & nous baissâmes notre Pavillon. Sur le champ, les Ennemis envoyèrent leur Chaloupe, pour amarrer une prise qu'ils venoient de faire à si bon marché.

Le plus grand des deux Vaisseaux Anglois se nommoit le *Sunderland*, de soixante Pièces de canon, commandé par le Capitaine Jean le Bret. La Frégate, nommée le *Sifter*, étoit sous les ordres du Capitaine Durel. Ces deux Officiers nous apprirent alors que Louisbourg étoit tombé au pouvoir de leur Nation, vers la fin de Juin, après un siège de six semaines. Mais la conduite qu'ils tinrent avec nous fut celle de deux vrais Chefs de Voleurs, plutôt que de deux Officiers d'un grand Roi, & d'une Nation qui se pique de politesse & d'humanité. Les indignités, que nous eûmes à souffrir d'eux, nous furent beaucoup plus sensibles que la perte de nos biens. Je passe sur un traitement si cruel, parce qu'il me seroit trop difficile de contenir ma plume dans les bornes de la modération historique. En général, depuis le dernier Moufle jusqu'au premier Officier, nous fîmes tous dépouillés, nus comme la main, & vîstés de manière la plus humiliante, pour nous ôter le pouvoir de cacher une seule Réale. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Capitaines Anglois furent les plus ardens à cette recherche. Pour unique grâce, ils nous laissèrent quelques haillons, qui n'excitoient pas leur avidité; & le Capitaine Durel, à qui nous nous étions rendus, nous envoya dans sa Maison, qui n'étoit qu'une Habitation déserte, dont il s'étoit saisi, parmi celles que les François avoient laissées à Louisbourg après la reddition de la Place. A l'égard de mes Papiers, en partant de l'île Fernando Noronha, j'avois mis dans un même Paquet les Plans & les Remarques qu'il ne me convenoit pas de laisser tomber entre des mains ennemies, avec les Lettres du Viceroy du Pérou & d'autres Ecrits dont j'étois chargé, pour être prêt à les jeter dans la Mer, au premier besoin; & j'avois recommandé à tous les Officiers de notre Bord, de le faire pour moi, si je venois à mourir sans l'avoir pu. Je pris ce soin moi-même, lorsque je vis notre perte inévitable. Tous les Papiers qui ne contenoient que la mesure des degrés, les Observations Astronomiques & Physiques, & les remarques historiques n'eurent pas ce sort: mais comme ils couroient grand risque de se perdre, parmi des gens qui faisoient peu de cas de tout ce

XX. Part.

R

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATIENS ESPAGNOLES EN EUROPE.

Indigne conduite des deux Capitaines Anglois.

Papiers que Dom Antoine d'Ulloa jette dans la Mer.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

Il est conduit en Angleterre.

Son retour à Madrid.

Retour de Dom George Juan.

Dom Juan arrive à Brest & se rend à Paris.

Son retour à Madrid.

» qui n'étoit point or, j'avertis les Capitaines de ce qu'ils contenoient, & de l'intérêt que toutes les Nations de l'Europe devoient prendre au résultat de tant de travaux. Ils les regarderent alors avec plus d'attention; & les séparant des autres Papiers, ils les remirent au Commandant de l'Escadre."

PENDANT quelques mois que Dom Antoine d'Ulloa demeura prisonnier à Louisbourg, il prit, sur le Pays & sur quelques autres parties de l'Amérique Septentrionale, des informations dont nous remettons l'usage à d'autres tems. Ce fut sur le *Sunderland* qu'il fut embarqué le 14 d'Octobre, pour être conduit en Angleterre; & sa traversée n'ayant rien eu de remarquable, il arriva heureusement à Plymouth le 22 Décembre. Ses Papiers, dont le sort doit paroître intéressant, avoient été confiés au Capitaine le Bret, avec ordre de les remettre à l'Amirauté. Il n'eut qu'à se louer des civilités de cet Officier pendant la Navigation. Tous les Anglois de quelque distinction, auxquels il eut à faire dans leur Patrie, le traitèrent avec la même politesse. Il fut aggrégé à la Société Royale de Londres. Enfin ses Papiers lui ayant été remis, avec diverses marques de considération, il obtint la liberté de s'embarquer, à Falmouth, sur un Paquebot qui alloit à Lisbonne. De-là prenant aussitôt le chemin de Madrid, il rentra dans cette Capitale d'Espagne le 25 de Mai 1746, après une absence d'onze ans & deux mois (d).

Dom George Juan, son Associé, que nous avons laissé au Port de Valparaíso, sur la Côte du Chili, remit à la voile le 1 de Mars 1745. Son Voyage n'a de remarquable que ses Observations nautiques, & quelques informations sur l'état des Colonies Françaises de la Martinique & de Saint Domingue (e), où le Capitaine de la Frégate le *Lys* prit le parti de relâcher successivement, pour se mettre sous le convoi de cinq Vaisseaux de guerre François commandés par M. des Herbiers de l'Ecluse, Chef d'Ecluse, avec une Flotte Marchande de cinquante-trois voiles. La vue de quelques Corsaires, qui se présentèrent sur sa route, lui ayant causé peu d'inquiétude sous une si puissante Escorte, il mouilla dans la Rade de Brest le 31 d'Octobre. Il ne manqua point l'occasion d'aller à Paris, pour communiquer, à l'Académie Royale des Sciences, quelques particularités concernant les opérations dont il avoit partagé le travail au Pérou, surtout diverses observations sur l'aberration de la lumière, & sur ses effets dans les Etoiles fixes. L'Académie s'empresse de l'aggréger à son Corps, en qualité d'Associé correspondant, & fit ensuite le même honneur à Dom Antoine d'Ulloa. Après quelque séjour à Paris, Dom George Juan se rendit à Madrid, au commencement de 1746 (f).

IL est tems de faire succéder, au récit des Mathématiciens Espagnols, celui des Académiciens François, c'est-à-dire de M. de la Condamine, le seul qui ait publié jusqu'à présent un Journal régulier de leur Voyage; car ce nom conviendrait mal au Mémoire de M. Bouguer, qui n'a pas pris le titre de Voyageur, & qui s'est presque borné à rendre compte de ses tra-

(d) V. au Pérou, T. II. L. 3. c. 10 & préc. rappelé dans leur Article.

(e) Son Jugement sur nos Colonies sera (f) Voyage au Pérou, T. II. Liv. 3. c. 6.

vauz à l'Académie (g). Il n'est question, pour mon dessein, que de confirmer ce qu'on vient de lire, par un témoignage du même genre, de suppléer à ce qui manque au récit des Espagnols, & de suivre nos Académiciens dans leur retour du Pérou. Je ne changerai rien à ma méthode, qui est de parler tantôt d'après mon Auteur, & tantôt de faire parler mon Auteur même.

OBSERVATIONS
POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

Journal de M. de la Condamine.

» Nous partîmes de Quito, (dit M. de la Condamine,) pour travailler
» sérieusement à la mesure des triangles de la Méridienne. Nous montâ-
» mes d'abord sur le Pichincha, M. Bouguer & moi; & nous allâmes nous
» établir près du signal, que j'y avois placé depuis près d'un an, 971 toi-
» ses au-dessus de Quito. Le sol de cette Ville est déjà élevé sur le ni-
» veau de la Mer de 1460 toises, c'est-à-dire plus que le Canigou & le Pic
» du Midi, les plus hautes Montagnes des Pyrénées. La hauteur absolue
» de notre Poste étoit donc de 2430 toises, ou d'une bonne lieue; c'est-à-
» dire, pour donner une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que
» si la pente du terrain étoit distribuée en marches d'un demi-pié chacune,
» il y auroit 29160 marches à monter depuis la Mer jusqu'au sommet du
» Pichincha. Dom Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en
» foiblesse, & fut obligé de se faire porter dans une Grotte voisine, où il
» passa la nuit.

JOURNAL
DE M. DE LA
CONDAMINE.

1737.

Hauteur du
Pichincha.

» NOTRE Habitation étoit une Hutte, dont le faite, soutenu par deux
» fourchons, avoit un peu plus de six piés de hauteur. Quelques perches,
» inclinées à droite & à gauche, & dont une des extrémités portoit à ter-
» re, tandis que l'autre étoit appuyée sur le comble, composoient la char-
» pente du toit, & servoient en même tems de murailles. Le tout étoit cou-
» vert d'une espèce de jonc délié, qui croît sur la plupart des Montagnes
» du Pays. Tel fut notre premier Observatoire & notre première Habita-
» tion sur le Pichincha. Comme je prévoyois les difficultés de la construc-
» tion, toute simple qu'elle devoit être, je m'y étois pris de longue main :
» mais je ne m'attendois pas que cinq mois après avoir payé les matériaux
» & la main d'œuvre, je ne trouverois encore rien de commencé, & que
» je me verrois obligé de contraindre judiciairement les gens avec qui j'a-
» vois fait le marché. Notre Baraque occupoit toute la largeur de l'espace
» qu'on avoit pu lui ménager, en aplaniissant une crête sablonneuse qui se
» terminoit à mon signal: le terrain étoit si escarpé, de part & d'autre, qu'à
» peine avoit-on pu conserver un étroit sentier d'un seul côté, pour passer
» derrière notre Case. Sans entrer dans le détail des inconvénients que
» nous éprouvâmes dans ce Poste, je me contenterai de faire les Remarques
» suivantes:

Campemens
des Académici-
ens sur cette
Montagne.

» NOTRE toit, presque toutes les nuits, étoit enseveli sous les neiges.
» Nous y ressentîmes un froid extrême; nous le jugions même plus grand

(g) Mém. de l'Ac. des Scienc. pour 1744. gée du Voyage. Voyez ci-dessous. R. d. E.
Nota. Il a aussi donné une Relation abrégée.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE.
1737.

„ par ses effets, qu'il ne nous étoit indiqué par un Thermometre de M. de
„ Réaumur, que j'avois porté, & que je ne manquai pas de consulter tous
„ les jours, matin & soir. Je ne le vis jamais, au lever du Soleil, descen-
„ dre tout-à-fait jusqu'à cinq degrés au-dessous du terme de la glace: il est
„ vrai qu'il étoit à l'abri de la neige & du vent, & adossé à notre Cabane;
„ que celle-ci étoit continuellement échauffée par la présence de quatre,
„ quelquefois de cinq ou six personnes, & que nous y avions des brasi-
„ allumés. Rarement cette partie du sommet du Pichincha, plus orientale
„ que la bouche du Volcan, est tout-à-fait dépouillée de neige: aussi sa hau-
„ teur est-elle, à très peu près, celle où la neige ne fond jamais dans les
„ autres Montagnes plus élevées; ce qui rend leurs sommets inacessibles.
„ Personne, que je sache, n'avoit vu avant nous le Mercure, dans le Baro-
„ metre, au-dessous de 16 pouces, c'est-à-dire douze pouces plus bas qu'au
„ niveau de la Mer; en sorte que l'air que nous respirions étoit dilaté, près
„ de moitié, plus que n'est celui de France quand le Barometre y monte à
„ 29 pouces. Cependant je ne ressentis, en mon particulier, aucune diffi-
„ culté de respiration. Quant aux affections scorbutiques, dont M. Bou-
„ guer fait mention, & qui désignent apparemment la disposition prochaine
„ à saigner des gencives, dont je fus alors incommodé, je ne crois pas de-
„ voir l'attribuer au froid du Pichincha, n'ayant rien éprouvé de pareil en
„ d'autres Postes aussi élevés, & le même accident m'ayant repris, cinq
„ ans après, au Cotchesqui, dont le climat est tempéré.

„ J'avois porté une Pendule, & fait faire les piliers qui soutenoient la
„ Case, surtout celui du fond, assez solides pour y suspendre cette Horloge.
„ Nous parvîmes à la régler, & par son moyen à faire l'expérience du
„ Pendule simple, à la plus grande hauteur où jamais elle eut été faite.
„ Nous passâmes en ce lieu trois semaines, sans pouvoir achever d'y pren-
„ dre nos angles, parce qu'un signal, qu'on avoit voulu porter trop loin
„ du côté du Sud, ne put être aperçu, & qu'il arriva quelques accidens
„ à d'autres.

„ La Montagne de Pichincha, comme la plupart de celles dont l'accès
„ est fort difficile, passe, dans le Pays, pour être riche en Mines d'or; &
„ de plus, suivant une tradition fort accréditée, les Indiens, Sujets d'Ata-
„ hualpa, Roi de Quito au tems de la Conquête, y enfouirent une grande
„ partie des trésors, qu'ils apportoit de toutes parts, pour la rançon de
„ leur Maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tragique. Pendant que nous étions
„ campés dans ce lieu, deux Particuliers de Quito, de la connoissance de
„ Dom Antoine d'Ulloa, qui partageoit notre travail, eurent la curiosité,
„ peut-être au nom de toute la Ville, de savoir ce que nous faisons si long-
„ tems dans la moyenne Région de l'air. Leurs Mules les conduisirent au
„ pied du Rocher, où nous avions élu notre domicile: mais il leur restoit à
„ franchir deux cens toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit
„ monter qu'en s'aidant des piés & des mains, & même, en quelques en-
„ droits, qu'avec danger. Une partie du chemin étoit un sable mouvant,
„ qui s'ébouloit sous les piés, & où l'on reculoit souvent au lieu d'avancer.
„ Heureusement pour eux, il ne faisoit, ni pluie, ni brouillard. Cepen-

Ils reçoivent
une visite sur
le sommet du
Pichincha.

„dant nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie. Enfin, à l'envi
 „l'un de l'autre, aidés par nos Indiens, ils firent de nouveaux efforts, &
 „parvinrent à notre poste, après avoir mis plus de deux heures à l'escala-
 „der. Nous les reçûmes agréablement; nous leur fîmes part de toutes nos
 „richesses. Ils nous trouverent mieux pourvus de neige que d'eau. On
 „fit grand feu pour les faire boire à la glace. Ils passèrent avec nous une
 „partie de la journée, & reprirent au soir le chemin de Quito, où nous
 „avons depuis conservé la réputation d'Hommes fort extraordinaires (a).
 „TANDIS que nous observions à Pichincha, M. Godin & Dom George
 „Juan étoient à huit lieues de nous, sur une Montagne moins haute, nom-
 „mée *Pamba-Marca*. Nous pouvions nous voir distinctement, avec de
 „longues Lunettes, & même avec celles de nos Quarts-de-cercle: mais il
 „falloit deux jours au moins à un Express, pour porter une lettre d'un poste
 „à l'autre. M. Godin essaya vainement de faire, au *Pamba-Marca*, l'ex-
 „périence du son; il ne put entendre le bruit d'un canon de neuf livres de
 „balle, qu'il avoit fait placer sur une petite Montagne voisine de Quito,
 „dont il étoit éloigné de 19000 toises.

„LA santé de M. Bouguer étoit altérée. Il avoit besoin de repos. Nous
 „descendîmes le 6 de Septembre à Quito, où M. Godin se rendit aussi. Nous
 „y observâmes tous ensemble l'Eclipsé du 8 du même mois. Avant que de
 „retourner à notre première tâche du Pichincha, j'allai faire une course à
 „quelques lieues au Sud-Est de Quito, pour chercher un endroit propre à
 „placer un signal qui devoit être aperçu de fort loin. Je réussis à le ren-
 „dre visible, en le faisant blanchir de chaux. Ce lieu se nomme *Changailli*;
 „& ce signal est le seul, hors ceux qui ont terminé nos bases, qui ait été
 „placé en rase campagne.

„LE 12 Septembre, en revenant de reconnoître le terrain sur le Volcan
 „nommé *Sinchoulagoo*, je fus surpris, en pleine campagne, d'une grêle, la
 „plus grosse que j'aie vue de ma vie. On juge bien que je n'eus pas la
 „commodité d'en mesurer le diamètre; je n'étois occupé qu'à trouver le
 „moyen de garantir ma tête: un grand chapeau à l'Espagnole n'eut pas
 „suffi, sans un mouchoir que je mis dessous, pour amortir l'impression des
 „coups que je recevois. Les grains, dont plusieurs approchoient de la
 „grosseur d'une noix, me causoient de la douleur à travers des gants fort
 „épais. J'avois le vent en face, & la vitesse de ma Mule augmentoit la

OBSER-
 TIONS POUR
 LA FIGURE DE
 LA TERRE.
 JOURNAL DE
 M. DE LA
 CONDAMINE.
 1737.

Station sur le
Pamba-Merca.

Signal au
Changailli.

(a) Dom Antoine d'Ulloa raconte diverses aventures de la même espèce. Un jour, trois ou quatre Indiens, qui avoient perdu leur Ane, s'adressèrent aux Mathématiciens d'Europe, & leur demandèrent à genoux de le leur faire retrouver, parce que rien ne leur étant caché, ils devoient savoir ce qu'il étoit devenu. Tom. I. L. 5. chap. 2. Une autre fois, près du Village de Cñar, tandis qu'ils étoient sur la Montagne de Buiron, Dom Antoine rencontra un Gentilhomme de Cuenca, qui le trouvant dans un équipage rustique, tel que celui du plus bas Peuple, & le seul

néanmoins qu'ils pussent porter dans leur travail, le prit pour un de leurs Domestiques, & lui fit diverses questions, par lesquelles il paroissoit persuadé que leur motif, pour mener une vie si dure, ne pouvoit être de vérifier la figure de la Terre, & qu'ils cherchoient à découvrir des Mines. Tous les raisonnemens de M. d'Ulloa ne purent lui ôter l'opinion que les Mathématiciens, avec le secours des Sciences magiques qu'ils possédoient, étoient fort propres à cette découverte, & qu'ils y avoient déjà réussi. *Ibidem*.

OBSER-
VATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE.
1737.

Seconde Sta-
tion au Pi-
chinchá.

Description
du Vallon de
Quito.

Hauteur du
Sol de la Pro-
vince de
Quito.

„ force du choc. Je fus obligé, plusieurs fois, de tourner bride: l'instinct
 „ de cet Animal le portoit à présenter le dos au vent, & à suivre sa direc-
 „ tion, comme un Vaisseau fait vent arriere, en cédant à l'orage.
 „ Nous remontâmes, quelques jours après, sur le Pichinchá, M. Bou-
 „ guer & moi; non à notre premier poste, mais à un autre beaucoup moins
 „ élevé, d'où l'on voyoit Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mau-
 „ vais tems y rendit inutile notre troisième tentative, pour observer l'Equi-
 „ noxe par la méthode de M. Bouguer. Rebuté des incommodités de notre
 „ ancien signal du Pichinchá, nous en plaçâmes un autre dans un endroit
 „ plus commode, 210 toises plus bas que le premier. Ce fut-là que nous
 „ reçûmes, le 13 de Septembre, la première nouvelle des ordres du Roi,
 „ par lesquels nous étions dispensés de la mesure de l'Equateur, qui jusqu'al-
 „ lors avoit fait partie de notre Projet, ainsi que celle du Méridien (b).
 „ Le changement du signal de Pichinchá nous obligeoit à reprendre de
 „ nouveaux Angles. Les difficultés que nous rencontrâmes à placer sur la
 „ Montagne de *Cota-Catché*, vers le Nord, un signal, qui devint inutile,
 „ durèrent presque tout le mois d'Octobre. Il en naquit d'autres, que le
 „ cours du tems multiplia... (c). On ne peut les concevoir, sans connoître
 „ la nature du Pays de Quito. Ce terrain, peuplé & cultivé dans son étén-
 „ due, est un Vallon situé entre deux chaînes parallèles de hautes Monta-
 „ gnes, qui font partie de la Cordilliere. Leurs cimes se perdent dans les
 „ nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige
 „ aussi ancienne que le Monde. De plusieurs de ces sommets, en partie
 „ écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée & de flamme, du
 „ sein même de la neige. Tels sont les sommets tronqués du Coto Paxi,
 „ du Tonguragua, & du Sangai. La plupart des autres ont été des Volcans
 „ autrefois, ou vraisemblablement le deviendront. L'Histoire ne nous a
 „ conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amé-
 „ rique; mais les pierres poncees, les matieres calcinées qui les parsement,
 „ & les traces visibles de la flamme, sont des témoignages authentiques de
 „ leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élévation, ce n'est pas sans
 „ raison qu'un Auteur Espagnol avance que les Montagnes d'Amérique sont,
 „ à l'égard de celles de l'Europe, ce que sont les clochers de nos Villes,
 „ comparés aux Maisons ordinaires.
 „ La hauteur moyenne du Vallon, où sont situées les Villes de Quito,
 „ Cuença, Riobamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quantité de Bourga-
 „ des & de Villages, est de quinze à seize cens toises au-dessus de la Mer;
 „ c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes Montagnes des Pyrénées;
 „ & ce sol sert de base à des Montagnes plus d'une fois aussi élevées. Le
 „ *Cayamburo*, situé sous l'Equateur même; l'*Antifona*, qui n'en est éloigné
 „ que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toises, à compter du
 „ niveau de la Mer; & le *Chimborazo*, haut de 3220 toises, surpasse de
 „ plus d'un tiers le Pic de Tenerife, la plus haute Montagne de l'ancien

(b) Voyez le Journal même de M. de la Condamine, pour les explications qu'on peut désirer là-dessus. (c) Ces trois points marquent qu'on ne suit pas l'Auteur de ligne en ligne.

„ Hemisphere. La seule partie du Chimborazo, toujours couverte de nei-
 „ ge, a 800 toises de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha & le *Cora-*
 „ *son*, sur le sommet desquels nous avons porté des Barometres, n'ont que
 „ 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on
 „ ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici les plus hauts
 „ sommets inaccessibles. Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond
 „ plus, même dans la Zone torride, on ne voit gueres, en descendant jus-
 „ qu'à 100 ou 150 toises, que des rochers nus, ou des sables arides (*d*).
 „ Plus bas, on commence à voir quelques mouffes, qui tapissent les ro-
 „ chers; diverses especes de bruyeres, qui, bien que vertes & mouillées,
 „ sont un feu clair & nous ont été souvent d'un grand secours; des mottes
 „ arrondies de terre spongieuse, où sont placées de petites Plantes radiées
 „ & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'If, & quel-
 „ ques autres Plantes. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere;
 „ mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus
 „ bas encore, & dans une autre Zone d'environ 300 toises de hauteur, le
 „ terrain est communément couvert d'une sorte de *Gramen* délié, qui s'é-
 „ leve jusqu'à un pié & demi ou deux piés, & qui se nomme *Uchuc* en Lan-
 „ gue Péruvienne. Cette espece de foin ou de paille, comme on la nom-
 „ me dans le Pays, est le caractère propre qui distingue les Montagnes que
 „ les Espagnols nomment *Paramos* (*e*). Enfin, descendant encore plus bas,
 „ jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la
 „ Mer, j'ai vu neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir. On sent bien
 „ que la diverse nature du sol, sa différente exposition, les vents, la saison,
 „ & plusieurs circonstances physiques, doivent faire varier plus ou moins
 „ les limites qu'on vient d'assigner à ces différens étages.

„ Si l'on continue de descendre après le terme qu'on vient d'indiquer, il
 „ se trouve des Arbustes: & plus bas, on ne rencontre plus que des Bois,
 „ dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la
 „ double chaîne de Montagnes entre lesquelles serpente le Vallon qui fait
 „ la partie habitée & cultivée de la Province de Quito. Au-dehors, de
 „ part & d'autre de la Cordilliere, tout est couvert de vastes Forêts, qui
 „ s'étendent vers l'Ouest jusqu'à la Mer du Sud, à quarante lieues de dis-
 „ tance; & vers l'Est, dans tout l'intérieur d'un Continent de sept à huit
 „ cens lieues, le long de la Riviere des Amazones, jusqu'à la Guiane &
 „ au Bresil.

„ La hauteur du sol de Quito, est celle où la température de l'air est la
 „ plus agréable. Le Thermometre y marque communément quatorze à
 „ quinze degrés au-dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les
 „ beaux jours du Printems, & ne varie que fort peu. En montant, ou des-
 „ cendant, on est sûr de faire descendre ou monter le Thermometre, &
 „ de rencontrer successivement la température de tous les divers climats,
 „ depuis cinq degrés au-dessous de la Congélation, ou plus, jusqu'à vingt-
 „ huit ou vingt-neuf au-dessus. Quant au Barometre, sa hauteur moyen-

OBSER-
 TIONS POUR
 LA FIGURE DE
 LA TERRE.

JOURNAL DE
 M. DE LA
 CONDOMINE.
 1737.

Hauteur de
 neige perma-
 nente.

Climats divers
 par étages.

Degrés de
 chaleur.

(*d*) Voyez, ci-dessus, la Description des Cordillieres. (*e*) Voyez, ci-dessus, l'Article des Cor-
 dillieres.

OBSERVATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE.
1737.

Situation des
Signaux.

Difficultés
locales.

Signaux en-
levés.

Construction
des premiers
Signaux.

„ ne, à Quito, est de vingt pouces une ligne, & ses plus grandes varia-
„ tions ne vont point à une ligne & demie. Elles sont ordinairement d'une
„ ligne & un quart par jour, & se font assez régulièrement à des heures
„ réglées.

„ Les deux chaînes de Montagnes, qui bordent le Vallon de Quito, s'é-
„ tendent à-peu-près du Nord au Sud. Cette situation étoit favorable pour
„ la mesure de la Méridienne; elle offroit alternativement, sur l'une & l'autre
„ Chaîne, des points d'appui pour terminer les triangles. La plus grande
„ difficulté consistoit à choisir les lieux commodes pour y placer des signaux.
„ Les Pointes les plus élevées étoient ensévelies, les unes sous la neige, les
„ autres souvent plongées dans des nuages qui en déroboient la vue. Plus
„ bas, les signaux, vus de loin, se projetoient sur le terrain, & devenoient
„ très-difficiles à reconnoître de loin. D'ailleurs, non-seulement il n'y avoit
„ point de chemin tracé, qui conduisit d'un signal à l'autre; mais il fal-
„ loit souvent traverser, par de longs détours, des ravines formées par les
„ torrens de pluie & de neige fondue, creusées quelquefois de 60 ou 80
„ toises de profondeur. On conçoit les difficultés & la lenteur de la mar-
„ che, quand il falloit transporter, d'une station à l'autre, des Quarts-de-
„ cercle de deux ou trois piés de rayon, avec tout ce qui étoit nécessaire
„ pour s'établir dans des lieux d'un accès difficile, & quelquefois y séjour-
„ ner des mois entiers. Souvent les Guides Indiens prenoient la fuite en
„ chemin, ou sur le sommet de la Montagne où l'on étoit campé; & plu-
„ sieurs jours se passoient, avant qu'ils pussent être remplacés. L'autorité
„ des Gouverneurs Espagnols, celle des Curés & des Caciques, enfin un fa-
„ laire double, triple, quadruple, ne suffisoient pas pour faire trouver des
„ Guides, des Muletiers & des Portefaix, ni même pour retenir ceux qui
„ s'étoient offerts volontairement.

„ Un des obstacles les plus rebutans étoit la châte fréquente, & l'enle-
„ vement des signaux qui terminoient les triangles. En France, les Clo-
„ chers, les Moulins, les Tours, les Châteaux, les Arbres isolés & placés
„ dans un lieu remarquable, offrent aux Observateurs une infinité de points,
„ dont ils ont le choix; mais, dans un Pays si différent de l'Europe, & sans
„ aucun point précis, on étoit obligé de créer, en quelque sorte, des ob-
„ jets distincts pour former les triangles. D'abord on posa des Pyramides,
„ de trois ou quatre longues tiges d'une espece d'Aloës, dont le bois étoit
„ fort léger, & cependant d'une assez grande résistance. On faisoit garnir
„ de paille ou de natte, la partie supérieure de ces Pyramides; quelquefois
„ d'une toile de Coton fort claire, qui se fabrique dans le Pays; & d'autres
„ fois, d'une couche de chaux. Au-dessous de cette espece de Pavillon,
„ on laissoit assez d'espace pour placer & manier un Quart-de-cercle. Mais
„ après plusieurs jours, & quelquefois plusieurs semaines, de pluies & de
„ brouillards, lorsque l'horizon s'éclaircissoit, & que les sommets des Mon-
„ tagnes, se montrant à découvert, sembloient inciter à prendre les An-
„ gles, souvent, à l'instant même où l'on étoit prêt de recueillir le fruit
„ d'une longue attente, on avoit le déplaisir de voir disparoître les signaux,
„ tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés. Des Pâtres Indiens s'em-
„ paroient

„ paroient des perches, des cordes, des piquets, &c. dont le transport
 „ avoit coûté beaucoup de tems & de peine. Il se passoit quelquefois huit
 „ & quinze jours, avant que le dommage pût être réparé. Ensuite il fal-
 „ loit attendre des semaines entières, dans la neige & dans les frimats, un
 „ autre moment favorable pour les opérations. Le seul signal du Pamba-
 „ Marca fut réparé jusqu'à sept fois.

„ VERS le commencement de cette année (1738), M. Godin imagina le
 „ premier un expédient simple & commode, pour rendre, tout-à-la-fois,
 „ les signaux faciles à construire & très aisés à distinguer dans l'éloigne-
 „ ment: ce fut de prendre, pour signaux, les Tentes mêmes, ou d'autres,
 „ semblables à celles où l'on campoit. Chaque Académicien avoit une
 „ grande Tente, garnie de sa Marquise, & les Mathématiciens Espagnols
 „ avoient aussi les leurs. On avoit d'ailleurs trois Canonieres. MM. Ver-
 „ guin & des Odonnais précédoient, & faisoient placer celles-ci alternati-
 „ vement, sur les deux chaînes de la Cordilliere, aux points désignés, con-
 „ formément au projet des triangles. Ils laissoient un Indien pour les gar-
 „ der. On étoit dans la saison des pluies. Ce tems avoit été employé,
 „ l'année précédente, à reconnoître le terrain de la Méridienne; &, sui-
 „ vant le conseil des gens mêmes du Pays, on ne pouvoit penser alors à
 „ monter sur les Montagnes: mais on avoit appris, par l'expérience, que
 „ dans la Province de Quito les beaux jours étoient seulement plus rares
 „ pendant la saison qu'on y nomme l'Hiver, depuis Novembre jusqu'en
 „ Mai; & que dans le reste de l'année, qui porte le nom d'Été, il ne lais-
 „ soit pas de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite. Lorsqu'on s'en
 „ fut aperçu, toutes les Saisons furent égales, & la diversité des tems
 „ n'interrompit plus le cours des opérations.

„ On avoit été retenu, tout le mois de Janvier & la moitié de Février,
 „ aux premiers signaux des environs de la base, & à ceux du Pamba-Marca,
 „ du Tanlagoa & du Changailli. Le Coto-Paxi & le Coraçon de Barnuevo
 „ devinrent ensuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes
 „ souffrances (e). Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, tou-
 „ jours accompagnés de Dom Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs
 „ angles au Coraçon, après avoir passé vingt-huit jours sur cette Montagne.
 „ Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaï-
 „ cou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens François, étant partis
 „ seuls de la Ferme d'Iltiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur
 „ bagage, jugerent que le Porteur de la Tente, sous laquelle ils devoient
 „ camper, ne pourroit arriver avant la nuit au signal. Ils chercherent vaine-
 „ ment une Grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pié de la
 „ Montagne, & dans une lande très-froide, où la nécessité les contraignit

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE.
1738.

Les Tentes
des Académa-
iciens substi-
tuées aux
Signaux.

Ce qu'on
nomme Été &
Hiver à
Quito.

Nuit facheuse.

(e) M. de la Condamine étant retourné seul
au Coto-Paxi, pour y faire une nouvelle ten-
tative, se vit réduit, par la fuite de ses In-
diens & par l'absence d'un Domestique, à
passer deux jours sans feu, sous une Tente
couverte de neige, & dans l'impossibilité de

convertir cette neige en eau pour ses besoins.
Il se trouva privé de lumière, souffrant le
froid & la soif. Au premier rayon de So-
leil, l'Oculaire d'une lunette, dont il se fit
un verre ardent, le tira de cette situation.
p. 55.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE.
1738.

„ d'attendre le jour. Leurs selles leur servirent de chevet; le manteau de
„ M. Bouguer, de matelas & de couverture; une cappe de taffetas ciré,
„ dont M. de la Condamine s'étoit heureusement pourvu, devint un Pavil-
„ lon, soutenu sur leurs costeaux de chaffe, & leur fournit un abri contre
„ le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouverent en-
„ veloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent en cherchant leurs
„ Mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix
„ heures & demie, le tems étoit-il assez éclairé pour voir à se conduire.
„ Dans la station du Contour Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter
„ les éboulemens des grosses masses de neige, incorporée & durcie avec le
„ sable, qu'ils avoient prises d'abord pour des Bancs de rochers; elles se
„ détachèrent du sommet de la Montagne, & se précipitoient dans les pro-
„ fondes crevasses, entre deux desquelles leur Tente étoit placée. Ils
„ étoient souvent réveillés par ce bruit, que les Echos redoublaient, & qui
„ sembloit encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils
„ passèrent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la Tente même
„ qui servoit de signal, avoit, pendant la nuit, le terrible spectacle du Vol-
„ can de Sangai: tout un côté de la Montagne paroissoit en feu, comme la
„ bouche même du Volcan; il en découloit un torrent de soufre & de bi-
„ tume enflammés, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le
„ foyer ardent du sommet est sans cesse couronné. Ce torrent porte ses flots
„ dans la Rivière d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande dis-
„ tance; le bruit du Volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloi-
„ gné de plus de quarante lieues en droite ligne.

Autres dis-
graces au
Sinagahouan.

„ Sur une des pointes de l'Assuay, qu'on nomme Sinagahouan, & qui
„ n'est inférieure au Pichincha que de 90 toises, le tems se trouva clair &
„ serein, le 27 d'Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y décou-
„ vroit un très bel horizon, précisément entre deux chaînes de la Cordil-
„ lière, qui fuyoient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Coto-Paxi s'y
„ faisoit distinguer à cinquante lieues de distance. Les Montagnes inter-
„ médiaires, & surtout les Vallons voisins, s'offroient à vol d'Oiseau comme
„ sur une Carte topographique. Insensiblement, la Plaine se couvrit
„ d'une vapeur légère. On n'aperçut plus les objets qu'à travers un voile
„ transparent, qui ne laissoit paroître distinctement que les plus hauts som-
„ mets des Montagnes. Bientôt M. de la Condamine, seul alors, fut en-
„ veloppé de nuages, & ses instrumens lui devinrent inutiles. Il passa tout
„ le jour & la nuit suivante sous une Tente, sans murs. Le 28, M. Bou-
„ guer l'ayant rejoint avec M. d'Ulloa, la Tente fut placée quelques toises
„ plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid, qui souffle
„ toujours sur ce Paramo. Précaution inutile: la nuit du 29 au 30, vers
„ les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de grêle, de neige
„ & de tonnerre. Les trois Associés furent réveillés par un bruit affreux.
„ La plupart des piquets étoient arrachés. Les quartiers de roches, qui
„ avoient servi à les assurer, rouloient les uns sur les autres. Les murailles
„ de la Tente, déchirées & roides de verglas, ainsi que les attaches rom-

„ pucs, & agitées d'un vent furieux, battoient contre les mâts & la tra-
 „ verse, & menaçoient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs dé-
 „ bris. Ils se leverent avec précipitation. Nul secours de la part de leur
 „ cortège d'Indiens, qui étoit demeuré dans une grotte assez éloignée. En-
 „ fin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant,
 „ qui étoit la chute de la Tente, où le vent & la neige pénétoient de tou-
 „ tes parts. Le lendemain, ils en firent dresser une autre, plus bas & plus
 „ à l'abri: mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois
 „ Tentes, montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer,
 „ sur un terrain de sable & de roche, eurent toutes le même sort. Les In-
 „ diens, las de racler & de secouer la neige, dont elles se couvroient con-
 „ tinuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les Chevaux
 „ & les Mules, qu'on laissoit aller, suivant l'usage du Pays, pour chercher
 „ leur pâture, se retirèrent par instinct dans le fond des ravines. Un Che-
 „ val fut trouvé noyé dans un Torrent, où le vent l'avoit sans doute pré-
 „ cipité. M. Godin & Dom George Juan, qui observoient d'un autre côté
 „ sur la même Montagne, ne souffrirent gueres moins, quoique campés
 „ dans un lieu plus bas. Cependant on acheva, le 7 de Mai, de prendre
 „ tous les angles, dans cette pénible station, & l'on se rendit le même jour
 „ à Casiar, gros Bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au Sud de l'As-
 „ suay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs, qui
 „ avoient duré plusieurs jours, & la neige, qui étoit tombée sans relâche
 „ sur la cime de la Montagne, les Habitans du Canton avoient jugé que
 „ tous les Mathématiciens y avoient péri. Ce n'étoit pas la première fois
 „ qu'on en avoit fait courir le bruit; & dans cette occasion, on fit pour
 „ eux des prières publiques à Casiar (f).

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.JOURNAL DE
M. DE LA
CONDAMINE
1735.On croit les
Mathémati-
ciens abimés.

Mais souvenons-nous que l'objet de cet Article n'est pas de les suivre
 dans toutes leurs stations, & qu'il suffit d'avoir représenté une partie des
 obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déjà dit que
 la Compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita sur trente-cinq
 différentes Montagnes, & celle de M. Godin sur trente-deux.

Après avoir fini les principales opérations, M. de la Condamine joignit
 à divers soins, celui de la construction des Pyramides. Ce point, sur le-
 quel on a fait remarquer que les deux Officiers Espagnols passent fort lége-
 rement dans leur Relation, semble mériter plus d'étendue, & va faire le
 sujet d'un récit fort intéressant.

Histoire des Pyramides de Quito.

Dès l'année 1735, avant le départ des Académiciens, M. de la Conda-
 mine avoit proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des
 opérations qu'ils alloient faire au Pérou, par deux Monumens durables, tels
 que deux Colomnes, Obelisques, ou Pyramides, dont l'usage seroit expli-
 qué par une Inscription. Ce projet fut approuvé de l'Académie des Scien-

HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

(f) *Ibid.* pp. 81 & précéd.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

ces. Celle des Belles-Lettres rédigea l'Inscription (a). On eut pour but de n'y rien insérer qui pût déplaire à la Nation Espagnole, ou blesser les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & sous la protection duquel on avoit choisi le champ du travail. Nous la donnons ici (b) telle qu'elle

(a) M. de la Condamine en avoit donné la première esquisse, qui avoit été présentée à cette Académie par M. le Cardinal de Polignac. M. le Marquis Maffei, qui se trouvoit alors à Paris, composa un Sonnet Italien, pour la Colonne, qu'il supposoit qu'on élèveroit au point de l'interfection de l'Eguateur & du Méridien; mais, outre que cette Colonne n'a pas eu d'existence, on ne vouloit rien de fastueux & de poétique. M. de la Condamine n'a pas laissé de publier le Sonnet, comme un témoignage glorieux de si bonne part. Il en donne aussi la traduction en Latin, en Espagnol & en François. On en verra volontiers l'Original:

*O Peregrin, qui al tuo vagar pon freno;
E mira, e apprendi, e tanta sorte afferra.
Qui il gran cerchio, che in due parte la Terra,
Incrocio l'altro che i dui Poli ha in seno.*

*Saggi, per divisarne i gradi à pieno,
l'anner, senza temer mar, venti o guerra,
Fin dal bel regno, cui d'intorno serra
L'un mar e l'altro, Alpi, Pirene e il Reno.*

*Per che Alessandro e Ciro esaltar tanto!
Desolando acquistar con straggi orrende
Poca parte del Mondo, e piccol vanto.*

*E fa ben più, chi ne discopre e intende
Forma, estesa, e misura; & tutto quanto
Colla mente il possiede, e lo comprende.*

(b)

A U S P I C I I S

PHILIPPI V, HISPANIAR. ET INDIAR. REGIS CATHOLICI,
PROMOVENTE REGIA SCIENTIAR. ACADEMIA PARISI.

F A V E N T I R U S

EMIN. HERC. DE FLEURY, SACRÆ ROM. ECCL. CARDINALI,

SUPREMO [EUROPA PLAUDENTE] GALLIAR. ADMINISTRO,

CELS. JOAN. FRED. PHELIPPEAUX, COM. DE MAUREPAS,

REGI FR. A REBUS MARITIMIS, & C. OMNIGENÆ ERUDITIONIS MŒCENATE;

LUD. GODIN, PET. BOUQUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE

E J U S D E M A C A D. S O C I I,

LUD. XV, FRANCOR. REGIS CHRISTIANISSIMI, JUSSU ET MUNIFICENTIA
IN PERUVIAM MISSI,

AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,

QUO VERA TELLURIS FIGURA CERTIUS INNOTESCERET:

(Assistentibus, ex mandato Maj. Cath., Georgio Juan, & Antonio de Ulloa,
Navis bellicæ vice-Prefectis);

SOLO AD PERTICAM LIBELLAMQUE EXPLORATO

IN HAC YARUQUEENSI PLANITIE,

DISTANTIAM HORIZONTALEM INTRA HUIUS ET ALTERIUS OBELISCI AXES

6272. HEXAPEDARUM PARISS. PEDUM 4; POLL. 7.

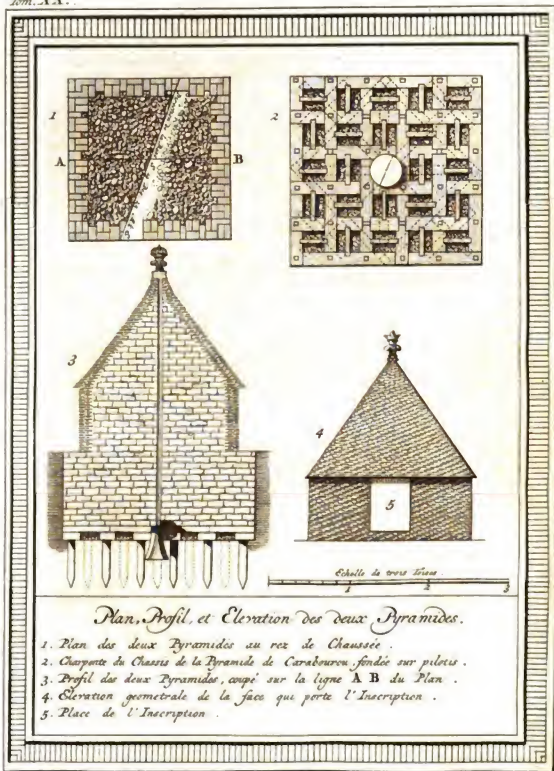
EX QUA ELICIETUR BASIS I. TRIANGULI LATUS, OPERIS FUNDAMEN,

IN LINEA QUÆ EXCURRIT { A BŒRÆ OCCIDENTEM } VERSUS GRAD. 19, MIN. 25½
{ AB AUSTRO ORIENTEM }

S T A T U E R E.

ANN. CHRISTI M. DCCXXXVI. M. NOVEMBRI.

META { AUSTRALIS.
BŒREALIS.



fit d'abord gravée; c'est-à-dire avec quelques changemens, relatifs à des circonstances qu'on n'avoit pu prévoir. Les Académiciens partirent: ils exécuterent glorieusement leur entreprise; & M. de la Condamine prit, avec le consentement de ses Associés, la commission d'élever le Monument, dans la Plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la base avoit été mesurée.

SON premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater invariablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à chaque extrémité une meule de Moulin. Il fit creuser le sol, & enterrer les meules; de sorte que les deux Jallons, qui terminoient la distance mesurée, occupoient les centres vuides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matiere & la forme qui convenoient le mieux à un Monument simple & durable, propre à constater, sans équivoque, les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse étoit la pyramidale; & la plus simple, de toutes les Pyramides, étoit un *Tetraedre*: mais comme il convenoit d'orienter l'Edifice par rapport aux Régions du Monde, il se détermina, par cette raison, à donner quatre faces aux Pyramides, sans compter celle de leur base; ce qui rendoit d'ailleurs la construction plus facile. L'Inscription, posée sur une face inclinée, eut présenté un aspect désagréable; elle eut été moins aisée à lire, & trop exposée aux injures de l'air: il falloit donc un socle, ou piédestal, assez haut pour porter l'Inscription. Quant à la matiere, il n'y avoit point à choisir; la terre n'auroit point eu assez de solidité. Comme la carrière de pierres de taille la plus voisine étoit au-delà Quito, à six ou sept lieues de distance, on n'eut pas d'autre parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures & des quartiers de roche pour le massif intérieur de l'ouvrage; sauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin, le tems, le lieu, les circonstances, demandoient que les Pyramides fussent à-peu-près telles, qu'elles sont ici représentées.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvoient être transportées qu'à dos de Mulet, seule voiture que le Pays permette; & cette seule opération demandoit plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler & cuire les briques sur le lieu même. Quoique les Bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pétrie, & séchée au Soleil, on ne laissa pas d'y faire aussi des Briques, à la maniere de l'Europe: le seul changement fut d'en faire le moule, d'une plus grande proportion, afin que ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fut pas tenté de dégrader le Monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du Pays.

L'AVEU du Souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un Monument public dans une Terre étrangère, M. de la Condamine jugea qu'il étoit tems de régler, avec ses Associés, les termes de l'Inscription, pour la communiquer à l'Audience Royale de Quito, qui rend ses Arrêts au nom de Sa M. C., comme toutes les Cours Souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, M. Godin étant alors éloigné de Quito; & quoique les deux Officiers Espagnols n'eussent

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

aucune obligation de partager le travail des Académiciens François, ni ceux-ci de les y admettre, il crut devoir leur offrir de les nommer dans l'Inscription. C'étoit un égard de pure politesse. Dom Antoine d'Ulloa, qui se trouvoit à Quito, y parut sensible, & s'en remit à Dom George Juan, son Ancien, qui étoit à Cuença, avec M. Godin. L'Inscription rédigée fut envoyée à Cuença; mais Dom George n'en parut pas satisfait, & ne goûta pas même les tempérans (c) qui lui furent proposés. Ce fut dans le même tems, qu'il fut appelé avec son Colleague, à Lima, par le Viceroy du Pérou.

M. de la Condamine n'en présenta pas moins son Inscription & sa Requête, à l'Audience Royale. Il obtint, par un Arrêt du 2 de Décembre 1740, la permission qu'il demandoit; avec défense à tous les Sujets de la Couronne d'Espagne, sous des peines afflictives, de causer le moindre dommage aux Pyramides & aux Inscriptions. Cette Piece fut envoyée aussitôt à Lima; & Dom Antoine répondit que son Colleague, après l'avoir lue, lui avoit dit que l'Audience Royale accordant sa permission, il n'avoit plus de raisons pour s'opposer au Projet.

LES fondemens des Pyramides étoient posés: M. de la Condamine pressa vivement le reste de l'Edifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles, de la part du terrain, qui, étant inégal & sablonneux, le força de recourir aux Pilotis; de celle des Ouvriers Indiens, également mal-adroits & paresseux; & surtout, de la part de l'eau, dont la disette, pour éteindre la chaux & détrempier le mortier, le mit dans la nécessité d'en faire amener, par un lit creusé en pente douce, jusqu'au siege du travail. Ces embarras regardoient la construction, & surtout celle de la Pyramide Boréale; mais ils augmentèrent beaucoup, lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux Inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cens piés de profondeur, les graver, & les transporter au lieu de leur destination. Celles, qu'il avoit déjà reconnues, & sur lesquelles on comptoit, avoient été enlevées ou brisées par les crûes d'eau. Il parcourut, dans un grand espace, les lits de tous les torrens & de tous les ravins, pour trouver de quoi former deux Tables, de la grandeur qui convenoit à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les instrumens nécessaires; &, quoique muni des ordres du Président, du Corréidor, & des Alcaldes, il eut beaucoup de peine à rassembler des Tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertoient avec ses outils, il en renvoyoit d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étoient payés à la journée, ne laissoit pas de leur paroître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émousoient-ils, ou se brisoient au premier coup. Il falloit continuellement les rapporter à Quito,

(c) Il n'étoit pas content des termes dans lesquels il y étoit nommé: c'étoit, *Auxiliantibus Georgio Juan & Antonio de Ulloa, Navis bellica in Hispania vice-Præsidiis*. Envain lui offrit-on de substituer à *auxiliantibus*, qui signifie avec l'aide, *concurrentibus* ou *cooperantibus*, qui exprimoient la participation d'un travail commun. On alla jusqu'à

lui offrir de supprimer les noms propres des trois Académiciens François, pourvu qu'il fût marqué que la bafe avoit été mesurée par des Membres de l'Académie des Sciences de Paris, envoyés pour reconnoître la longueur des degrés terrestres: mais les choses s'étoient aigries au point qu'on ne put rien obtenir. *Ibid.* p. 236.

pour les réparer. M. de la Condamine avoit un homme gagé, dont ces voyages étoient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moyen, que de frotter, l'une sur l'autre, les faces destinées à recevoir l'Inscription. Elle venoit d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il restoit à faire graver les lettres; opération qui avoit déjà paru fort difficile à Quito, pour une autre Inscription, qui contenoit le résultat de toutes les observations, & la longueur du Pendule (d). Les deux pierres avoient été taillées, sculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avoient été trouvées; l'Inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardoit les deux Officiers Espagnols, qui fut laissé en blanc. Ensuite les pierres furent enlevées avec un engin, fixé dans la Plaine, au bord d'une cavée de soixante toises de profondeur. Mais les cables étant de cuir, comme les cordes du Pays, une pluie abondante, qui retarda le travail, allongea tellement les torons, qu'ils se rompirent; & l'une des pierres, retombant au fond de la Ravine, y fut brisée en mille pieces. Ainsi les peines de six mois furent perdues en un instant. Heureusement, M. de Morainville trouva une autre pierre, & le dommage fut réparé.

ENFIN les Pyramides étoient achevées, & M. de la Condamine attendoit que les pierres, qui portoient l'Inscription, fussent en place, pour en faire dresser un Procès verbal, auquel il vouloit joindre le dessin des Pyramides, avec une copie figurée de l'Inscription, & présenter le tout à l'Audience Royale; lorsque Dom George Juan & Dom Antoine d'Ulloa revinrent à Quito, & présentèrent à ce même Tribunal une Requête, par laquelle ils exposoient „ que M. de la Condamine, de son autorité privée, sans l'aveu „ de M. Godin, l'Ancien des trois Académiciens, & sans permission de „ l'Audience, avoit fait ériger deux Pyramides où il avoit fait graver une „ Inscription injurieuse à la Nation Espagnole, & personnellement à Sa Ma- „ jesté Catholique; que contre tout droit, il avoit omis d'y faire mention „ d'eux, quoiqu'ils eussent été envoyés par leur Souverain, en qualité „ d'Académiciens Espagnols, & pour le même ouvrage que les Académiciens „ François; qu'il avoit nommé, dans l'Inscription, deux Ministres de Fran- „ ce, sans parler de ceux d'Espagne; enfin que pour couronnement des-

(d) On a représenté, dans la Relation du Voyage de M. de la Condamine, au Tome précédent, pag. 489 & 490, toutes les difficultés de ce travail: mais c'est ici qu'on a renvoyé l'Inscription même. Un Monument, qui renferme tout l'objet du Voyage des Académiciens & le précis de toutes leurs observations, est trop curieux pour ne pas entrer dans cet Article. En partant, il la laissa au P. Milanerio, Jésuite. Elle est aujourd'hui placée dans le Collège de Quito, sur la face extérieure du mur de l'Eglise, qui est la plus belle de la Ville, & bâtie sur le modèle du Jésus à Rome. p. 173.

Observons, comme nous l'avons promis (pag. 108.), que, des mesures prises dans la

Zone torride, & dans la Laponnie Suédoise, il est résulté, que la différence entre le degré du Pérou & celui de France est de plus de 400 toises; & celle entre le degré de France & celui de Laponnie, à-peu-près aussi considérable. Ainsi ce qu'on cherchoit est trouvé. Il n'est ni vraisemblable, ni même possible, surtout aujourd'hui, qu'une différence de 400 toises puisse être attribuée aux erreurs d'Observation: mais quand cela seroit possible, au moins est-il évident que la différence de 800 toises, dont le degré du Pérou est plus long que celui de Laponnie, est réelle, quelque erreur qu'on veuille supposer dans les Observations.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUETO.

„ Pyramides, il avoit mis une Fleur-de-lis, *ce qui bleffoit l'honneur de la*
 „ *Personne Royale*, &c. d'où ils concluoient que les Inscriptions fussent
 „ supprimées, que M. de la Condamine fût admonesté, &c.”

On ne donne que le précis d'une Requête peu mesurée, qui n'étoit pas, à la vérité, leur ouvrage, mais celui d'un Avocat qu'ils y avoient employé. Sur cet exposé, quelques Auditeurs, qui ne se souvenoient plus de l'Arrêt, furent prêts d'ordonner la démolition des Pyramides; mais l'Avocat qui faisoit les fonctions de Rapporteur, suivant l'usage des Tribunaux d'Espagne, ayant représenté aux Juges qu'à son rapport ils avoient rendu, neuf ou dix mois auparavant, un Arrêt sur cette matiere, la Cour ordonna que la Requête fut communiquée aux Académiciens François. Dans l'intervalle, plusieurs personnes proposerent un accommodement; & M. Godin offrit une Inscription, qui fût agréée des Parties adverses, en déclarant d'ailleurs qu'il s'étoit entièrement reposé sur son Colleague, de la construction des Pyramides. Mais M. de la Condamine, qui trouvoit son honneur bleffé par la Requête, demanda, pour premiere condition, qu'il lui fût permis d'y faire une Réponse publique; & pour seconde, que si l'on s'accordoit sur l'Inscription, on ne plaîdât point sur les autres Griefs. Ces propositions ne furent point acceptées, & le procès fut repris. Cependant l'Académicien présenta un Mémoire, dont on seroit fâché de ne pas trouver ici les principaux traits.

„ Les deux Officiers Espagnols étoient mal fondés à se prétendre envoyés
 „ pour mesurer la Terre. Les seuls Académiciens François étoient chargés
 „ de cette commission, & n'étoient obligés de la partager avec personne.
 „ Il suffisoit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les Passeports de
 „ Sa M. C., qui, en permettant aux François d'aller mesurer dans ses Etats
 „ les degrés voisins de l'Equateur, ne leur imposoit que deux conditions;
 „ l'une, de se soumettre aux visites ordinaires dans toutes les Douanes de
 „ leur passage; l'autre, que le Roi nommeroit deux Personnes intelligentes
 „ en Mathématique & en Astronomie, *pour assister aux opérations, & pour*
 „ *en garder une note (e)*. Aussi, lorsque l'ordre fut venu de France, de s'en
 „ tenir à la mesure du Méridien, ils ne penserent plus à l'Equateur, qu'ils
 „ s'étoient attendus à mesurer avec les Académiciens; ils n'avoient pas même
 „ apporté d'Instrumens propres à ces mesures; & s'ils reçurent un
 „ Quart-de-cercle & quelques autres Instrumens de Paris, ce fut pour
 „ s'exercer aux observations Astronomiques & aux opérations de Trigonométrie, dont ils n'avoient alors aucune pratique. Enfin, & c'est le point décisif, l'Inscription étoit destinée à marquer le nombre de toises de la premiere base: s'il y avoit eu de l'erreur sur cette mesure, les seuls Académiciens François en eussent été responsables à l'Académie & au Public.
 „ D'ailleurs, peut-on s'imaginer que des Espagnols eussent été chargés de mesurer une base en toises du Châtelet de Paris? C'est néanmoins ce qu'il
 „ auroit fallu supposer, puisque les deux Officiers n'avoient point apporté
 „ de

(e) Para que assistan à todas las observaciones.

„ de modele de la Vare d'Espagne, sur la longueur de laquelle les Espagnols ne font pas même d'accord (f). ”

On ne s'étend pas davantage sur le fond du Procès, parce que jusqu'ici rien ne manque à l'évidence. A l'égard des accusations personnelles, M. de la Condamine n'eut qu'à produire, contre les deux premières, l'Arrêt de l'Audience Royale, & la déclaration de M. Godin. Aux autres, il répondit que l'Inscription n'étoit pas plus injurieuse à la Nation Espagnole qu'à la Nation Angloise, puisqu'elle ne parloit pas plus de l'une que de l'autre; & que si les deux Officiers n'y étoient pas nommés, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils avoient refusé de l'être en qualité de *Coopérateurs*; offre que rien n'obligeoit de leur faire, & qu'ils avoient dû regarder comme une politesse: qu'il étoit bien étrange que l'Inscription fût qualifiée d'injurieuse pour S. M. C., & qu'on pût soupçonner des François de manquer de respect pour un Souverain du Sang de leur Roi; mais qu'on s'en rapportoit à ceux qui entendoient la force du terme *Auspiciis*, & le sens dans lequel il est employé dans les Inscriptions antiques, pour juger s'il n'exprimoit pas la protection du Roi Catholique avec plus de dignité & d'énergie que *Volente Philippo V.*, qu'on vouloit lui substituer, & qui d'ailleurs étoit superflu, puisqu'on ne pouvoit supposer qu'un Ouvrage de cette nature s'exécutât sur les Terres d'un Souverain, sans son agrément: que le terme d'*Académiciens Espagnols*, répété jusqu'à cinq fois dans la Requête, n'étoit pas exact; & que les deux Officiers n'étant pas de l'*Académie Espagnole* de Madrid, mais seulement de celle des Gardes de la Marine de Cadix, qui étoit une Ecole d'exercice, leur titre d'*Académiciens* devoit être converti en celui d'*Académistes*: que les noms des Ministres d'Espagne pouvoient paroître une circonstance étrangère, au lieu qu'on ne porteroit jamais le même jugement de ceux des Ministres de France; qu'ils avoient été les Promoteurs de cette glorieuse entreprise; & que d'ailleurs les Parties adverses pouvoient faire élever à leurs frais d'autres Pyramides, sur lesquelles on ne leur contesteroit pas la liberté de faire graver tout ce qu'ils jugeroient à propos. Pour la Fleur-de-lis, qui terminoit les Pyramides, M. de la Condamine faisoit voir que l'Ecusson entier des Armoiries d'Espagne, qu'on proposoit d'y substituer, n'étoit pas propre à faire un couronnement isolé; qu'il avoit suivi un usage constant, & conforme aux regles, en faisant servir d'ornement la piece principale des Armes du Seigneur: qu'ayant bâti sur les Terres du Roi d'Espagne, & l'Inscription étant dédiée à ce Monarque (g), il avoit dû tirer cet ornement des armes personnelles du Roi Philippe V, puisque l'Inscription n'étoit pas dédiée aux Rois d'Espagne en général, mais au Monarque régnant; d'autant plus qu'il n'y avoit aucune raison de préférence, pour choisir dans les Armoiries de cette Couronne une Piece plutôt qu'une autre, comme le Lion, la Tour, la Grenade, &c. qui sont les Armes particulieres de divers Royaumes dont la Monarchie d'Espagne est for-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

(f) Dom George Juan, depuis son retour à Madrid, en 1746, a déterminé le rapport de la vare de Castille à la toise de Paris, de 144 à 311; en comparant, à l'Etalon de la vare du Conseil Royal de Castille, une regle de demi-toise, qu'il avoit lui-même étalon-

née à Quito, sur la toise de fer que les Académiciens avoient apportée de Paris au Pérou, & qui servit à toutes leurs opérations. Voyez les *Observat. Phys. & Astron.* à la fin du *Voyage au Pérou*.

(g) Par la formule, *Auspiciis Philippi V.*

OBSER-
VATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

mée; que si l'on vouloit supposer que le choix de la Piece fût indifférent, pourvu qu'elle fut tirée des Armoiries d'Espagne, la Fleur-de-lis pouvoit encore être choisie à ce titre, puisque l'Ecuillon du Royaume de Naples, qui fait partie de celui d'Espagne, est semé de Fleurs-de-lis.

QUANT aux prétentions, qu'on supposoit que la France pourroit former à l'occasion de cette Fleur-de-lis, l'Académicien alléguait (car j'étois obligé, dit-il, de répondre sérieusement) que cette crainte étoit visiblement chimérique, non-seulement par les raisons précédentes, mais parce que le nom de Philippe V, qui commençoit l'Inscription, levoit toute équivoque; que d'ailleurs cette Fleur-de-lis ne tiroit pas plus à conséquence que celles qu'on voyoit à Quito même, dans la frise du Frontispice de l'Eglise de S. François, bâtie depuis deux siècles, & qui n'avoient pas fourni plus de prétexte à la France pour former des prétentions sur l'Amérique, qu'à la Maison de Farnese & à la Ville de Florence, qui ont aussi pour armes des Fleurs-de-lis; que si la crainte des Parties adverses avoit le plus léger fondement, il falloit convenir que la France avoit été bien négligente à faire valoir le droit qu'elle pouvoit tirer, par conséquent, sur les conquêtes du nouveau Monde, de la Fleur-de-lis qui marque le Nord dans toutes les Bouffoles de l'Europe, & qui a servi de guide aux Colombes, aux Vesputes & aux Magellans, pour leurs Découvertes. Je témoignai ma surprise, de l'ombrage qu'on prenoit d'une Fleur-de-lis, tirée des propres Armes du Monarque régnant, dans une Ville où l'on voyoit de toutes parts l'Aigle Impériale, tantôt peinte ou sculptée, jusqu'à la Porte de l'Audience Royale, tantôt brodée, découpée, moulée sur les harnois des Chevaux, sur les Meubles, sur les Autels mêmes, & qui étoit regardée apparemment comme une décoration sans conséquence. Il auroit pu ajouter qu'à Madrid même on n'y faisoit pas plus d'attention, s'il eut pu prévoir alors que huit ans après on verroit l'Aigle à deux têtes, chargée en cœur de l'Ecuillon de la Maison d'Autriche, servir de fleuron à la fin des Chapitres, dans la Relation publiée par ceux qui lui faisoient un crime d'avoir couronné les Pyramides d'une Fleur-de-lis^(h).

ENFIN, il insinuoit dans son Mémoire, comme il l'avoit dit au Procureur Général de l'Audience, que pour prévenir toute interprétation suspecte, il n'y avoit qu'à couvrir de la Couronne d'Espagne la Fleur-de-lis des Pyramides, & qu'alors on ne pourroit plus douter qu'elle ne fût le symbole d'un Roi d'Espagne, né Prince de la Maison de France. Il concluoit par demander la confirmation de l'Arrêt du 2 Décembre 1740, & l'approbation de l'Audience Royale pour l'Inscription qu'il avoit fait graver, de concert avec ses deux Collegues.

ON aura peine à croire qu'une affaire si simple ait pu donner matière à plus de quatre-vingts rôles in-folio d'Ecritures, sans compter les Lettres particulières, & les Mémoires qui avoient précédé, dont M. de la Condamine assure qu'on auroit pu faire une liasse encore plus épaisse. Les Officiers Espagnols ayant été appelés à Guayaquil, où l'on craignoit une descente des Anglois, l'Audience Royale ne laissa point, après quelques lenteurs, de rendre un nouvel Arrêt, qui fut signé le 7 Juillet 1742, & qui portoit per-

(h) Journal de M. de la Condamine, pp. 251. & précédentes.

mission, aux Académiciens François, de faire élever, dans la Plaine d'Yaruqui, deux Pyramides en mémoire de leurs Observations; sous la condition expresse de rapporter, dans deux ans, la confirmation du Conseil Suprême des Indes, & de faire mettre la couronne de l'Espagne sur les Fleurs-de-lis qui terminoient les deux Pyramides. L'Inscription étoit approuvée dans toutes ses parties; les noms des deux Officiers Espagnols y devoient être insérés, *avec les qualités sous lesquelles ils avoient été envoyés pour assister aux opérations* des Académiciens François; & l'Arrêt du 2 Décembre 1740. étoit confirmé à ces conditions.

M. de la Condamine triomphoit. Les deux Espagnols obtenoient moins qu'il ne leur avoit offert. Il se hâta de remplir la condition qui regardoit les Fleurs-de-lis: & le Procès verbal en fut fait par un Huissier. Cette opération avoit été précédée d'une autre. En commençant le travail, il n'avoit pas été possible d'insérer dans la fondation des Pyramides, une copie de l'Inscription, parce que les termes n'en étoient point encore arrêtés, ni par conséquent autorisés par l'Audience Royale; mais l'Académicien s'étoit réservé un moyen de suppléer à cette omission. Il avoit fait dresser un mât fort haut, dont le pié remplissoit le vuide de la Meule de Moulin qui marquoit le centre de la base de chaque Pyramide. On avoit ensuite élevé le piédestal & le reste de l'édifice. Des cordes, tendues du haut du Mât aux quatre angles, avoient guidé les Maçons dans l'alignement des vive-arrêtes; mais cet usage n'étoit qu'accessoire, & M. de la Condamine s'étoit proposé un but différent. En retirant le mât, après l'entière construction des Pyramides, il étoit resté, à sa place, un canal creux, qui aboutissoit au milieu de la Meule de Moulin placée au centre de la fondation. Quelque tems avant la visite de l'Huissier, & lorsque tous les termes de l'Inscription eurent été concertés, l'Académicien se transporta aux Pyramides, & laissa tomber, dans le canal qui les traversoit depuis le sommet jusqu'à leur base, une longue boîte de plomb, soudée, qui contenoit une Planche d'argent, de six pouces sur quatre, où il avoit fait graver par M. de Morainville, la copie figurée de l'Inscription, telle qu'elle étoit sculptée sur la face de la Pyramide. Un mélange de souffre fondu & de brique pilée, qui faisoit un enduit très-dur, couvroit cette boîte, & la préservoit de toute sorte d'humidité. La masse tomba, par son propre poids, dans l'intérieur de la Pyramide, au centre vuide de la Meule de Moulin qui occupoit le milieu de la fondation. M. de la Condamine n'eut qu'un seul Témoin, dont l'assistance étoit nécessaire. Cet air de mystère devenoit indispensable, dans un Pays où toutes les opérations précédentes avoient été regardées du Peuple comme une espèce de magie, & où le plus léger soupçon auroit suffi pour faire espérer un trésor en démolissant les Pyramides.

Lorsque l'Académicien présenta le Procès verbal à l'Audience, il demanda que quelqu'un fût nommé pour graver les noms des deux Officiers Espagnols, dans l'espace blanc qu'il avoit laissé sur la pierre. Il représenta, qu'il ne l'avoit pas rempli, parce que l'Arrêt ne l'en chargeoit point nommément, & parce qu'il avoit à craindre, de la part des deux Officiers, quelque nouvel incident sur leurs titres & leurs qualités, qui pouvoit lui attirer un second Procès; que d'ailleurs il ignoroit si la Cour, en déclarant qu'ils

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

avoient droit d'être nommés dans l'Inscription comme *Assistans*, avoit prétendu les forcer d'y voir leurs noms gravés avec cette qualité, pour laquelle ils avoient tant de répugnance, & qu'il n'avoit pas voulu leur donner cette mortification; mais qu'il dépofoit cent piaftres (i), pour la main-d'œuvre, & pour le falaire de celui qui feroit chargé de la Commiffion. Le Procureur Général, à qui le Procès verbal & la Requête furent communiqués, fe plaignit de l'inexécution de l'Arrêt, dans la partie du blanc, qui n'étoit pas remplie; & le même jour, l'Audience ordonna qu'elle le fût. Alors, par une dernière Requête, l'Académicien expofa qu'un ordre vague, d'exécuter l'Arrêt, n'avoit pu lui faire préfumer qu'il dût graver les deux noms de fa propre main; que fon devoir l'appelloit à Cuença (k), pour terminer un Ouvrage qui duroit depuis fept ans, & que de-là il devoit retourner en France, pour rendre compte de fes travaux au Roi & à l'Académie; que n'ayant encore trouvé perfonne qu'il pût charger de la Commiffion, il laiffoit cent piaftres à Quito, entre les mains d'un homme de crédit, pour les remettre à celui qui feroit nommé par l'Audience. Quelle que pût être la décifion de cette Cour, pour cette fois, dit-il, il étoit bien réfolu de ne pas retarder fon départ: mais heureufement fes conclufions lui furent aufitôt adjudgées par un nouvel Arrêt; & le lendemain, 4 de Septembre 1742, il fit fon dernier adieu à Quito.

M. de la Condamine ne fe contenta point d'emporter une copie authentique de toutes les Pieces d'un Procès qui avoit duré plus de deux ans; il pria M. Bouguer, qui devoit retourner en France par une autre route, d'en prendre un duplicata. Son voyage par la Riviere des Amazones, dont l'article fuyant contiendra la relation, & divers détours forcés, ne lui ayant pas permis d'arriver à Paris, avant la fin de Février 1745, M. Bouguer, qui l'avoit précédé de huit mois, avoit déjà remis les Pieces à M. le Comte de Maurepas; & ce Miniftre avoit écrit à M. l'Ambaffadeur de France à Madrid. Ainfi l'affaire étoit deformais entre les mains de la Cour & de l'Académie des Sciences. Il fe fit d'autres démarches; mais M. de la Condamine demeura d'autant plus tranquille, qu'indépendamment de l'attention du Miniftre, il favoit qu'une copie du Procès avoit été remife à la Cour d'Efpagne, & qu'il ne pouvoit fe perfuader qu'on donnât atteinte à la décifion d'un Tribunal fupérieur, qui avoit prononcé fur des Pieces fi claires. Ajoutons que Dom George Juan, celui des deux Officiers Efpagnols qui avoit marqué le plus de chaleur, avoit affuré, dans le voyage qu'il fit à Paris en 1746, qu'il ne penfoit plus au Procès des Pyramides (l).

CEPENDANT, à la fin de Septembre 1747, on apprit qu'il y avoit eu des ordres de la Cour d'Efpagne pour la démolition du Monument. A la vérité, fur les repréfentations de Dom George, ils furent prefqu'aufitôt révoqués; mais au mois de Septembre de l'année fuivante, M. de la Condamine fut,

(i) 500 francs.

(k) M. de la Condamine, retenu depuis plufieurs mois à Quito par le Procès des Pyramides, étoit preffé par M. Bouguer de fe rendre à l'autre extrémité de la Méridienne, pour des Observations correfpondantes & décisives, auxquelles M. Bouguer menaçoit de

renoncer, fi M. de la Condamine retardoit fon départ. *Journal Historique*. p. 164.

(l) D'ailleurs il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût être renouvellé fans que les Académiciens fuflent entendus, & fans que la Cour de France en fût informée.

par une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, qui faisoit alors imprimer sa Relation historique, qu'il y avoit un autre ordre expédié, pour substituer une nouvelle Inscription à celle qui étoit gravée sur les Pyramides. Dom Antoine en envoya une copie. Outre la suppression des noms de divers Ministres de France, elle contenoit divers changemens, surtout un, contre lequel les Académiciens François devoient réclamer. Il étoit question du nombre de toises auquel ils avoient fixé la longueur de la base, pour leur mesure horizontale à différens niveaux. Dans la nouvelle Inscription, ce nombre étoit converti en un autre, qui désignoit la distance prise en droite ligne, inclinée entre les deux extrêmes inégalement élevés. Les Académiciens avoient affecté de ne pas l'indiquer, parce qu'il supposoit un long calcul, dans le résultat duquel on pouvoit différer. Cependant, par le changement qu'on faisoit à l'Inscription, on les rendoit garans d'un nombre qui n'étoit pas celui qu'ils avoient adopté. Les conséquences en furent représentées à Dom Antoine, qui les sentit; & l'Inscription nouvelle fut réformée d'après celle des Académiciens, quoique le nombre de toises soit un peu différemment exprimé.

M. de la Condamine la donne, telle qu'elle est rapportée dans la Relation publiée à Madrid (m), sans y joindre aucune réflexion sur la suppression

OBSERVATIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

HISTOIRE
DES PYRAMIDES DE QUITO.

(m) La voici :

PHILIPPO V

HISPANIARUM ET INDIARUM REGE CATHOLICO,
LUDOVICI XV. FRANCORUM REGIS CHRISTIANISSIMI POSTULATIS,
REGIÆ SCIENTIARUM ACADEMIÆ PARISIENSIS VOVIS
ANNUENTE, AC FAVENTE.

LUDOV. GODIN, PETRUS BOUGUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE
EJUSDEM ACADEMIÆ SOCIJ,

IPSIS CHRISTIANISSIMI REGIS JUSSU ET MUNIFICENTIA
AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,
QUO VERA TERRÆ FIGURA CERTIUS INNOTESCERET,
IN PERUVIAM MISSI;
SIMULQUE

GEORGIUS JUAN S. JOANNIS HIERO-SOLYMITANI ORD. EQUITIS,
ET ANTONIUS DE ULLOA,

UTERQUE NAVIUM BELLICARUM VICE-PREFECTI,
ET MATHEMATICIS DISCIPLINIS ERUDITI,
CATHOLICI REGIS NUTU, AUCTORITATE, IMPENSA
AD EJUSDEM MENSIONIS NEGOTIUM EODEM ALLEGATI,
COMMUNI LAPORE, INDUSTRIA, CONSENSU
IN HAC YARUQUENSI PLANTÆ

DISTANTIAM HORIZONTALEM 6272 $\frac{1}{2}$ PARIS. HEXAPEDARUM
IN LINEA A BOREA OCCIDENTEM VERSUS GRAD. 19, MINUT. 25;
INTRA HUIUS, ET ALTERIUS OBELISCI AXES EXCURRENTEM,
QUÆQUE AD BASIM PRIMI TRIANGULI LATUS ELICIENDAM,
ET FUNDAMENTUM TOTI OPERI JACIENDUM INSERVIRET,
STATUERE.

ANNO CHRISTI M. DCCXXXVI. MENSE NOVEMBRI.

CUJUS REI MEMORIAM
DUABUS HINC INDE OBELISCORUM MOLIBUS EXTRUCTIS,
ÆTERNUM CONSECRARI PLACUIT.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.

HISTOIRE
DES PYRAMI-
DES DE QUI-
TO.

sion des noms des deux Ministres François (n), & sur la manière adroite dont l'objet de la commission des deux Officiers Espagnols y est énoncée. Il reconnoît, au contraire, que le tour en est heureux, noble & simple, tel que l'exige le Style lapidaire.

MALHEUREUSEMENT, la révocation du premier ordre n'avoit pu arriver à Quito aussi promptement que l'ordre même. Il fut exécuté ponctuellement, c'est-à-dire, que les Pyramides furent démolies. On a sçu, depuis, qu'il y avoit eu de nouveaux ordres expédiés à la Cour de Madrid, pour les reconstruire. Mais, en supposant qu'ils dussent avoir leur exécution, M. de la Condamine crut devoir exposer des inconvéniens, dont il est important que le Public soit instruit.

POUR la construction des Pyramides qui ont été démolies, il avoit fallu tirer de 500 piés de profondeur, douze ou quinze mille quintaux de roche; chercher, comme on a vu, deux Tables de pierre, d'une grandeur suffisante; fonder l'une des deux Pyramides sur pilotis; amener de l'eau, d'une distance de deux lieues: &c. enfin, seize mois avoient à peine suffi pour conduire l'Ouvrage à sa perfection, & les obstacles avoient été tels, que s'il étoit question de recommencer, l'Académicien confesse qu'il n'en auroit plus la patience & le courage. Qui que ce soit, dit-il, qui se charge de la nouvelle construction, n'aura ni les mêmes motifs, ni les mêmes ressources, dans un Pays où les Arts sont encore au berceau. D'ailleurs, il ne lui paroît pas douteux qu'au moment de la démolition, avant l'arrivée de l'ordre pour le rétablissement, tous les matériaux des Pyramides n'aient été dispersés, & que les Voisins ne s'en soient saisis, pour en faire un autre emploi. Comment donc s'imaginer que la constance & l'industrie n'aient pas manqué à ceux qu'on a chargés de la réédification?

Ce n'est qu'une partie du mal. On a fouillé jusques dans les fondemens des Pyramides, pour y chercher deux lames d'argent, qu'on a sçu que M. de la Condamine y avoit placées, & sur lesquelles il avoit fait graver la même Inscription que sur les Tables de pierre. On a donc dérangé les Meules, dont les centres marquoient les deux termes de la Base. Aura-t-on replacé ces centres au même point où ils étoient? Les Indiens, à la discrétion desquels l'Ouvrage aura été abandonné, auront-ils réuni dans la même direction la ligne tracée sur les Meules? Auront-ils orienté les Pyramides nouvelles sur les Régions du Monde? Quand on auroit senti la nécessité de toutes ces attentions, se fera-t-il trouvé, dans le Pays, quelqu'un qui en ait été capable? ou, du moins, peut-on s'en croire sûr? Qui sera garant que la Base, comprise entre les deux nouvelles Pyramides, ne soit pas, ou plus longue, ou plus courte, que celle que les Académiciens avoient tracée avec tant de scrupule?

(n) Aujourd'hui, que le point de vue est plus éloigné, on peut juger, avec beaucoup de vraisemblance, que cette suppression vint de la jalousie du Ministre d'Espagne. M. de la Condamine se plaint seulement que les Parties n'eussent point été entendues. Il s'agit trop tard, dit-il, qu'un excès de délicat-

tesse de la part d'un Ministre, dont le nom étoit dans l'Inscription, l'avoit porté à se reposer du succès sur l'évidence du droit, sans agir aussi vivement qu'il auroit pu, s'il ne s'étoit pas regardé comme Partie intéressée. *Ibid.* p. 267.

Il est donc certain, non-seulement pour les Mathématiciens, mais pour quiconque veut y réfléchir, que les deux termes extrêmes de la Base sont perdus à jamais; ou, ce qui revient au même, qu'on ne peut avoir aucune certitude morale qu'ils soient conservés. Le nouveau Monument peut donc servir, tout au plus, à perpétuer la mémoire d'un Voyage, déjà célèbre dans la République des Lettres, mais non à constater, sur le terrain, la longueur réelle de la Base; usage auquel l'ancien Monument étoit principalement destiné, & qu'aucun autre ne peut parfaitement suppléer. C'est ce que M. de la Condamine n'a pu se dispenser de déclarer hautement, pour prévenir les conséquences qui seroient à craindre, si jamais on vouloit faire servir la distance des deux nouvelles Pyramides à vérifier les mesures des Académiciens, ou si, les supposant bien orientées, on croyoit pouvoir conclure que la Méridienne eût changé de direction. Il prévoyoit d'ailleurs, il osoit prédire en 1750, que malgré les ordres de la Cour d'Espagne, les Pyramides ne seroient jamais relevées; sur quoi il s'en rapportoit aux éclaircissements à venir, supposé que jamais on en reçût; comme il en appelloit à l'évidence, pour l'incertitude qu'il y auroit toujours sur la distance des centres (o). Il s'est passé six années, sans que l'événement ait démenti sa prédiction.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

Retour des Académiciens François.

C'EST de lui encore, que nous emprunterons quelques circonstances du retour de ses Collègues: celles du sien se trouveront dans la Relation de son Voyage sur la Rivière des Amazones. Il nous apprend que M. Bouguer, étant parti de Quito le 20 Février 1742, prit la route de Carthagène & de Saint Domingue; qu'il arriva en France sur la fin de Juin 1744; qu'il rendit compte, à l'Académie, des opérations pour la mesure du Méridien, dans l'Assemblée publique du mois de Novembre suivant, & qu'au commencement de l'année 1745 il fut gratifié d'une pension de mille écus sur la Marine (a).

RETOUR DES ACADÉMICIENS FRANÇOIS.

M. Bouguer.

APRÈS le départ de M. Bouguer & de M. de la Condamine, M. Verguin, resté à Quito pour aider M. Godin dans ses dernières opérations trigonométriques, tomba dangereusement malade. Sa santé fut longtems à se rétablir, & ne lui permit de se mettre en chemin qu'en 1745. Il prit sa route par Guayaquil, Panama, Porto-Belo, Saint Domingue, c'est-à-dire la même que les Académiciens avoient suivie en allant au Pérou. En arrivant à Paris, au commencement de 1746, il obtint le Brevet d'Ingénieur de la Marine, à Toulon, sa Patrie. Il y est aujourd'hui Ingénieur en Chef.

M. Verguin.

M. Godin, l'ancien des trois Académiciens, & qui avoit proposé le Voyage de Quito, étoit chargé de l'administration des fonds destinés à l'en-

M. Godin.

(a) Tout ce récit est tiré de l'Histoire des Pyramides, jointe en Appendix, avec les preuves, au Journal de M. de la Condamine.

(a) M. Bouguer donna, en 1746, son *Traité du Navire*, fruit de ses méditations

sur les Montagnes du Pérou; & en 1749, son *Livre de la Figure de la Terre*, déterminée par ses observations & celles de M. de la Condamine. On a déjà parlé de son *Mémoire*, lu à l'Académie en 1744.

OBSERVA-
TIONS POUR
LA FIGURE DE
LA TERRE.
RETOUR DES
ACADÉMIC.
FRANÇOIS.

treprise. Il avoit ordre de ne laisser aucune dette en Amérique. Les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pour le service, & le malheureux succès de la tentative pour détourner la Rivière de Pisqué (b), le retenoient à Quito. Dans ces circonstances, le Viceroy & l'Université de Lima lui offrirent, au commencement de 1744, la place de premier Cosmographe de S. M. C. & la Chaire de Mathématique, vacante par la mort du Docteur Dom Joseph *Peralta*, qu'il accepta pour un tems. L'Université de Lima écrivit même une Lettre obligeante à l'Académie des Sciences, dans la seule vue de l'engager à trouver bon que M. Godin, après avoir achevé les affaires de sa mission, passât quelques années dans la Capitale du Pérou, pour y faire des disciples, & répandre les lumières de l'Académie dans cette partie du nouveau Monde. Il s'étoit rendu à Lima dès le mois de Juillet 1744, avec Dom George Juan; & bientôt après il entra dans ses nouvelles fonctions, auxquelles on joignit celle de composer la Gazette du Pérou. Il étoit à Lima, pendant l'affreux tremblement de terre, qui ruina presque entièrement cette Ville, le 28 Octobre 1746, & qui laissa subsister à peine quelques vestiges du Callao, englouti avec tous ses Habitans. M. Godin fut consulté par Dom Joseph *Manfo y Velasco*, de *Supérunda*, alors Viceroy du Pérou, sur la réédification de Lima & du Callao. L'année d'après, ayant reçu de France, des fonds qui le mirent en état de satisfaire à ses engagements, il partit de Lima au mois d'Août 1748, pour revenir en Europe par la route de Buenos-Aires. Au mois de Février 1751, il se rencontra, à Rio Janeiro, avec M. de la Caille, parti du Port de l'Orient le 25 Novembre 1750. pour aller faire des Observations Astronomiques au Cap de Bonne-Espérance; & la même année, dans le cours de Juillet, il arriva heureusement à Lisbonne sur la Flotte de Fernambuc. De-là, il se rendit à Madrid, où il séjourna quelques mois; il revint à Paris sur la fin de l'année 1752, & partit en Octobre 1753, avec sa Famille, pour aller s'établir en Espagne. Peu de tems après son retour à Madrid, il y perdit, de la petite vérole, son Fils unique, jeune Homme de grande espérance. M. Godin est aujourd'hui à Cadix, Directeur Général de l'Académie des Gardes de la Marine d'Espagne, avec 4000 Ducats d'appointemens & le Brevet de Colonel d'Infanterie.

M. de Jussieu.

M. de Jussieu, excité par les Lettres de M. de la Condamine à prendre comme lui la route des Missions de Maïnas & du Para, c'est-à-dire celle de la Rivière des Amazones, comme la plus propre à multiplier ses recherches de Botanique & d'Histoire naturelle, se disposoit en 1747. à suivre un si bon conseil: mais à la veille de son départ, il fut retenu par un Décret de l'Audience de Quito, qui défendoit de lui louer des Mules & des Indiens, & qui lui fut signifié à lui-même, pour l'empêcher de partir. Rien n'est plus honorable, pour lui, que cette espèce de violence. Les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit à ses lumières, avoient fait juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute la Province. Après la Contagion, il reprit le dessein de

des-

(b) Voyez le Journal de M. de la Condamine.

descendre le Fleuve des Amazones, & pénétra même à pié dans la Province de Canelos; mais il y reçut des Lettres de la Cour de France qui l'obligèrent d'aller joindre M. Godin à Lima, pour lui demander, au cas qu'il se fixât dans cette Ville, une copie de ses Observations & les instrumens de l'Académie, particulièrement la Toise de fer qui avoit servi à régler toutes les mesures. Il trouva M. Godin prêt à repasser en Europe. L'un & l'autre partirent ensemble, à la fin d'Août 1748, & se mirent en chemin vers Buenos-Aires, en traversant le haut Pérou, le Tucuman & le Paraguay. Dans cette longue route, M. de Jussieu quitta son Compagnon de Voyage, pour aller herboriser aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, dans le dessein de le rejoindre ensuite à Buenos-Aires. On ignore par quels obstacles il fut arrêté: mais on a sçu que son départ ayant été retardé jusqu'en 1753, il étoit prêt alors à reprendre sa route par Buenos-Aires, avec M. l'Evêque de Potofi; & si l'on en a reçu quelques nouvelles depuis, elles n'ont pas été publiées. M. de la Condamine vante la nombreuse collection de Plantes, de Graines, de Fossiles, de Minéraux, d'Animaux & de morceaux précieux d'Histoire Naturelle de tout genre, qu'il rapporte pour fruit de ses longues & pénibles recherches, avec un grand nombre de desseins bien exécutés, de la main de M. Morainville.

M. Godin des Odonais, cousin-germain de l'Académicien, paroïssoit fixé à Quito par un Etablissement. Il y avoit épousé, au mois de Décembre 1741, la Fille de M. de *Granmaison*, François, né à Cadix, & depuis Corréidor d'Otavalo, dans la Province de Quito, par la faveur du Marquis de *Castel Fuerte*, Viceroi du Pérou, auquel il s'étoit attaché en Espagne. Mais l'envie de repasser en France, avec sa Famille, le fit aller au Para, en 1749, pour reconnoître la route que M. de la Condamine lui avoit tracée en descendant la Riviere des Amazones, & qui est devenue ensuite familiere aux Espagnols. Du Para, il écrivit en France, la même année, pour se procurer des recommandations & des Passeports, dans la résolution où il étoit d'amener sa Famille par la même route. On a sçu depuis, qu'il étoit passé à Cayenne, où il étoit encore en 1754.

ENFIN, sans parler de M. Couplet & de M. Seniergues, qu'un mauvais sort avoit conduits au Pérou pour y trouver leur tombeau, M. de Morainville & M. Ihuo étoient les seuls, en 1751, qui fussent encore dans la Province de Quito, retenus tous deux, apparemment, par les fréquentes occasions qu'ils y avoient d'exercer leurs talens & leurs lumieres. Mais ils n'en marquoient pas moins, dans leurs Lettres, qu'ils aspireroient au moment de pouvoir partir, pour venir finir leurs jours dans leur Patrie. Cette année même (1756) ils en écrivoient encore dans les mêmes termes.

On regretteroit de ne pas trouver au nombre de ces illustres Voyageurs Dom Pedro Maldonado, qu'on va voir descendre le Fleuve des Amazones avec M. de la Condamine, & dont le nom d'ailleurs a déjà paru tant de fois dans ce Recueil; sans compter la part qu'il y a lui-même, par la belle Carte de la Province de Quito, dressée en partie sur ses Mémoires. C'est à M. de la Condamine qu'on a l'obligation d'avoir recueilli les

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES ACADEMIC. FRANÇOIS.

M. des Odonais.

M. de Morainville.

Dom Pedro Maldonado.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES ACADEMIC. FRANÇOIS.

Ses services.

Ses récompenses.

Ses Voyages.

circonstances de son retour & celles de sa mort, comme un tribut qu'il a cru devoir à l'amitié (c).

M. MALDONADO, arrivé au Para, avec l'Académicien, en partit le 3 Décembre 1743, sur la Flotte Portugaise, & fut rendu à Lisbonne au mois de Février suivant. Dans l'absence de M. de Chavigny, Ambassadeur de France, pour qui M. de la Condamine lui avoit donné des Lettres, il fut reçu par M. de Beauchamp, chargé des affaires de France. Mais, pressé par les affaires, il se hâta de passer à Madrid. Quoiqu'ordinairement un Espagnol d'Amérique (d) soit longtems Etranger dans cette Cour, M. Maldonado ne tarda point à s'y familiariser. Il fit imprimer, suivant l'usage, un Mémoire contenant le détail de ses services, avec la preuve authentique qu'il avoit établi un nouveau Port sur la Riviere des Emeraudes, & pratiqué, dans un terrain couvert de Forêts inaccessibles (e), un chemin fort utile au Commerce de Panama avec la Province de Quito, qui n'avoit eu jusqu'alors d'autre Port, ni d'autre débouché, que Guayaquil. Dans une entreprise plusieurs fois tentée, & toujours abandonnée, il avoit fallu tout son courage pour triompher des obstacles. Son mérite & ses talens n'échapperent point à la pénétration des Ministres Espagnols : il obtint, pour son Frere aîné, le titre de Marquis de *Lisès*, & pour lui-même la confirmation du Gouvernement de la Province d'*Emeraldas*, avec la survivance pour deux Successeurs à son choix; 5000 Piastras (f) d'appointement assignées sur les Douanes du nouveau Port, la clé d'or, & le titre de Gentilhomme de S. M. C.; honneurs dont il devoit peu jouir.

Il vint en France, à la fin de 1746; il assista souvent aux Assemblées de l'Académie des Sciences, qui lui donna des Lettres de correspondance. En 1747, il fit la Campagne de Flandres avec M. le Duc de *Huefcar*, Ambassadeur d'Espagne, & suivit la Personne du Roi dans toutes ses marches : il vit de près la Bataille de Lawfeld & le Siege de Berg-op-zoom; spectacles assez étranges, observe M. de la Condamine, pour les yeux d'un Créole du Pérou, sorti récemment d'un Pays, où les grands événements de l'Europe font à peine, sur un petit nombre de Lecteurs, la même impression que ceux de l'Antiquité Grecque ou Romaine font sur nous (g). La même année, il

(c) Dans son Journal, p. 208.

(d) On a vu qu'il étoit né & qu'il avoit ses Etablissements au Pérou.

(e) Voyez, ci-dessus, divers endroits de la Description.

(f) 25000 livres de France.

(g) Une Lettre, qu'il écrivit, le 28 d'Août 1747, à M. de la Condamine, donne une singulière idée de ce qui s'étoit passé dans son ame : „ J'ai passé le Samedi, tout à „ près-midi, & le Dimanche depuis quatre „ heures du matin jusqu'à 10 du soir, sur le „ champ de Bataille, très-proche de la per- „ sonne du Roi, voyant & écoutant tout ce „ que vous aurez appris de la journée de „ Lawfeld. Vous pouvez juger quel étonne- „ ment m'a dû causer le spectacle d'objets si

„ nouveaux & si étranges à mes yeux, jus- „ qu'à présent fermés & ensevelis dans le „ sommeil de la profonde paix de la Pro- „ vince de Quito, où la vue d'une saignée „ est capable de faire évanouir. Il faudroit „ avoir vu l'Enfer de près, ou du moins „ avoir été au pied du Volcan de Coto-Paxi, „ le jour qu'il vomit tant de flammes, pour „ se faire une idée du feu qui sortoit de Law- „ feld & des autres retranchemens des An- „ glois; & il faudroit n'être pas mortel, „ pour imaginer jusqu'où les François ont „ porté la valeur, l'impitoyable & l'acharne- „ ment, pour y attaquer leurs Ennemis, les „ en chasser & les vaincre. Pendant tout ce „ tems, le courage & la confiance avec les- „ quels S. Majesté supportoit les fatigues &

parcourut la Hollande, & revint passer l'Hiver à Paris. Il lui manquoit de connoître l'Angleterre: la suspension d'armes lui en facilita le moyen. Au mois d'Août 1748, il se rendit à Londres, qui fournissoit à peine assez d'objets à son insatiable curiosité; mais il fut arrêté, au milieu de sa course, par une fièvre ardente & une fluxion de poitrine, dont la force de son tempérament, ni l'art du fameux Docteur Mead, ne purent le délivrer; il mourut le 17 Novembre de la même année, âgé d'environ quarante ans. Sa dernière sortie avoit été pour se rendre à l'Assemblée de la Société Royale, où il venoit d'être agréé. Les Amis, que son mérite lui avoit déjà faits à Londres, lui procurèrent à l'envi toute sorte de secours, & mirent le sceau sur ses effets, qu'ils envoyèrent, suivant son intention, à M. de la Condamine, avec ses clés & son Porte-feuille. M. Maldonado avoit laissé, à Paris, deux caisses remplies de Dessins, de modèles de Machines, & d'instrumens de divers métiers, qu'il comptoit de porter dans sa Patrie, où il se flattoit de pouvoir introduire le goût des Sciences & des Arts; & personne n'étoit plus capable d'y réussir. Sa passion pour s'instruire embrassoit tous les genres; & sa facilité à concevoir suppléoit à l'impossibilité où il s'étoit vu de les cultiver tous dès sa première jeunesse. Sa physionomie étoit prévenante; son caractère doux & insinuant, & sa politesse extrême. Il eut pour Amis toutes les personnes de mérite dont il fut connu. L'Historien de l'Académie des Sciences n'a pas manqué d'honorer sa mémoire d'un éloge.

DEPUIS sa mort, M. de la Condamine a pris soin d'achever sur ses Mémoires, & sur ceux qu'il y a joints, la Carte de la Province de Quito, & de la faire graver en quatre feuilles qu'il a publiées sous son nom. C'est la même, dont nous n'avons fait que donner une copie dans la Description de cette Province, d'après celle que l'Académicien a jointe à son Journal. Sa Majesté Catholique fit demander les Planches, dont M. de la Condamine étoit demeuré dépositaire, & qu'il remit à M. l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Ministre retira aussi un Coffre, rempli de Papiers, de Mémoires de la main de Dom Pedro Maldonado, & de Curiosités d'Histoire Naturelle.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. RETOUR DES ACADEMIC. FRANÇOIS. Sa mort.

Son éloge.

Sa Carte & ses Papiers.

„ C'EST ainsi, (conclut M. de la Condamine,) que par une suite d'évé-
 „ nemens au-dessus de la prévoyance humaine, mon Voyage particulier a
 „ duré près de dix ans; & que depuis notre départ de France, jusqu'à l'an
 „ née 1751, où je publie ce Journal (h), il s'en est écoulé plus de seize,
 „ sans que nous soyons encore tous rassemblés." Dans un autre endroit, se
 „ rappelant les peines auxquelles il s'est vu exposé, surtout celles qu'on a re-
 „ présentées à l'occasion des Pyramides, il termine son récit par un trait si
 „ Philosophique, qu'on ne le soupçonnera point de cette dissipation trop or-
 „ dinaire aux grands Voyageurs, qui leur a fait quelquefois reprocher d'avoir

CONCLUSION.

„ les incommodités de cette terrible journée,
 „ sa vigilance, l'humanité & l'héroïsme que
 „ ses regards & ses discours inspiroient,
 „ n'ont rempli d'admiration, & d'une foule
 „ de sentimens divers, qui tous font son é-
 „ loge, & celui de l'incomparable Nation qui

„ lui obéit. Ibid. p. 209.

(h) On doit comprendre que tout ce qu'il est postérieur à ce tems, dans ce qu'on a dit de ses Collègues, n'est pas tiré de son Ouvrage.

CONCLUSION. acquis toutes leurs connoissances aux dépens de celle d'eux-mêmes. „ Aujourd'hui, (dit-il,) je crois n'avoir rien de mieux à faire, que d'oublier „ les fatigues & les peines qu'il m'en a coûté, pour une chose que je vois „ avec d'autres yeux, depuis que le tems & l'expérience m'ont appris que „ celles qu'on souhaite, avec le plus d'ardeur, ne peuvent nous dédomma- „ ger du repos que l'on perd pour les obtenir, & que tout ce qui dépend „ des Hommes ne mérite pas d'être pris assez vivement pour y sacrifier sa „ tranquillité (i).”

(i) Journal du Voyage fait par ordre du Roi, &c. p. 218. Histoire des Pyramides, p. 27.

§. VIII.

Voyage de M. Bouguer au Pérou.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PÉROU.

Remarque
préliminaire.

C'EST à tort que M. l'Abbé Prevôt remarque plus d'une fois, que M. Bouguer n'avoit rien publié à titre de Voyageur; tandis que son Traité de la Figure de la Terre (a) est précédé d'une Relation abrégée du Voyage fait au Pérou par MM. de l'Académie Royale des Sciences; &c. Relation très-curieuse & très-instructive à tous égards. C'est une espèce de résumé de celles de Dom d'Ulloa & de M. de la Condamine, qui l'ont en quelque façon effacée (b) par des détails immenses, auxquels il ne reste rien à desirer. Cependant on devoit en excepter du moins cette partie de l'Ouvrage de M. Bouguer, où il rend compte de ses propres courses; & c'est à quoi nous allons suppléer dans cet Article. Ainsi, sans en revenir aux motifs du Voyage, ni aux circonstances de la route jusqu'à l'arrivée sur la Côte du Pérou, ni enfin aux premières opérations de MM. de la Condamine & Bouguer, nous nous placerons d'abord à l'endroit où ces deux Académiciens se séparèrent, le 13 Avril 1736, pour se rendre à Quito par des routes différentes.

Route de la
Rivière de
Jama à
Guayaquil.

„ Nous étions alors (dit le dernier,) à l'embouchure de la Rivière de Ja- „ ma, qui est presque sur le même parallèle que Quito. M. de la Condamine suivit la Côte au Nord pour gagner la Rivière des Emeraudes. Quant „ à moi, je dirigeai mon chemin vers le Sud pour aller à Guayaquil, & je „ pénétrai des forêts, dont le terrain étoit encore tellement noyé qu'on „ avoit souvent de l'eau jusqu'aux genoux, lorsqu'on étoit monté sur le „ plus haut cheval: ce n'étoit qu'un marais ou qu'un bourbier continu. „ Les efforts violens que faisoient les Mules pour s'en dégager, expo- „ soient à chaque instant à se briser contre quelques arbres.

Différence de
Climat des
deux côtés.

„ Ce qui surprendra, sans doute, c'est que ces mêmes Pays où la chaleur „ est toujours si grande, soient en même tems d'une humidité aussi excessive. „ Sur le haut même des éminences, d'où il semble que l'eau devroit plutôt „ s'écouler, on enfonce dans la boue jusqu'à mi-jambe. Quoique les mai-

(a) L'Ouvrage est in 4^o. & contient, la première partie 110, & la seconde 394 pages. (b) Nous remarquons que cette Relation est peu connue hors de la France. Paris 1749.

„ fons y soient élevées sur des pieux, cela n'empêche pas que l'humidité
 „ continuellement excitée par la chaleur n'y gâte tout. On a, dans cer-
 „ taines saisons, toutes les peines du monde à conserver du papier, à em-
 „ pêcher une selle ou une valise de se pourrir. Il est inutile de vouloir tir-
 „ er un fusil qui a été chargé seulement trois ou quatre jours, & pour con-
 „ server la poudre, on n'a pas d'autre moyen que de la sécher au feu de
 „ tems en tems.

„ Ce Pays pluvieux s'étend jusques vers Panama à plus de 300 lieues en
 „ longueur du Sud au Nord, sur 40 ou 45 de largeur de l'Est à l'Ouest en-
 „ tre la Côte & la Cordillière. Quelquefois la Côte change subitement de
 „ direction; & comme si la chaîne de Montagnes avoit senti ce détour,
 „ quoique de si loin, elle semble s'y conformer; mais ordinairement elle
 „ suit son chemin plus en ligne droite; de sorte qu'elle se trouve à moins
 „ de distance de la Mer, lorsque quelque Golfe, comme celui de Guaya-
 „ quil, avance considérablement dans les terres. Au-delà de ce dernier
 „ Golfe, en allant au Sud vers Lima, dans une étendue de plus de 400
 „ lieues de longueur sur 20 & 30 de largeur, le Pays est tout différent,
 „ découvert & sans bois; ce ne sont que des sables que la Mer y a déposés,
 „ ou qui sont tombés de la Cordillière même. Mais ce qui augmente l'é-
 „ tonnement & ce qui distingue encore plus cette partie du Pérou, qui
 „ est au-delà de Guayaquil, c'est qu'il n'y pleut jamais, quoique le Ciel y
 „ soit souvent nébuleux. Cette particularité offre un Phénomène, dont
 „ personne, que je sache, n'a jusqu'ici donné une solution satisfaisante.”
 L'Académicien propose là-dessus ses idées, qui sont assez étrangères à no-
 tre sujet.

Quoique la route de Guayaquil à Quito ait été déjà décrite par les Ma-
 thématiciens Espagnols, dont le Journal se trouve inséré dans notre précé-
 dent volume (c), nous ne laisserons pas que d'y suivre encore M. Bouguer,
 qui, sans s'occuper des détails propres au Géographe, continue, en Physi-
 cien éclairé, de tracer des vues générales, qu'on peut allier, avec fruit,
 aux connoissances locales plus particulières. Comme il étoit parti de Guaya-
 quil le jour même de son arrivée, il ne vante point celles qu'un séjour de
 quelques heures ne pouvoit lui permettre de se procurer sur l'état de cette
 Ville, „ qui (dit-il) est considérable & l'une des plus florissantes de tout
 „ le Pays. Sa situation avantageuse la rend l'entrepôt du Commerce de Pa-
 „ nama & de Lima, & elle est à proprement parler le Port de Quito, quoi-
 „ qu'elle en soit fort éloignée. Elle est assez grande, & partagée en vieille
 „ & nouvelle Ville. Ses Maisons, toutes bâties de bois, ne sont séparées que
 „ par de simples cloisons. Elle est située à cinq lieues de la Mer, sur la rive
 „ occidentale d'une Rivière large & profonde, immédiatement au-dessous
 „ de la rencontre de la Rivière de *Daule*, qui est aussi très-belle. Presque
 „ toutes les Rivières, qui tombent de la Cordillière dans la Mer Pacifique,
 „ ne sont que des torrens impétueux, malgré la grande quantité d'eaux
 „ qu'elles roulent. Elles descendent d'une trop grande hauteur, & elles n'ont

Continuation
de la route
jusqu'à Quito.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

pas le tems de se grossir, en parvenant trop promptement à la Mer. Les unes sont contenues dans des lits assez étroits, comme la plupart de celles qui ont des terres à traverser, & qui tombent en-deçà du Golfe de Guayaquil : les autres, qui coulent sur un terrain sablonneux, se sont étendues davantage ; elles forment souvent de grandes nappes, quoiqu'elles conservent toujours la première vitesse que leur a imprimé leur chute. Mais la Rivière de Guayaquil, en se jetant dans le Golfe de même nom, à un cours plus paisible ; ce qui vient de ce qu'elle marche parallèlement à la Cordillière. Elle a moins de pente, elle est sujette au flux & reflux, elle reçoit grand nombre d'autres Rivières. Toutes ces différences la rendent navigable & très-poissonneuse, mais en même tems elle est remplie de Caymans, ou de ces Crocodilles qui sont si communs dans l'Amérique.

Caracol, premier Poste au pié de la Cordillière.

Je m'embarquai sur cette Rivière, que je remontai, & je parvins, le 19 Mai, à Caracol, au pié de la Cordillière. M. Godin, qui étoit parti trois jours avant moi, avoit été obligé, en égard à la difficulté des chemins, d'y laisser la cinquième partie de nos équipages, quoiqu'il eût à son service toutes les Mules de la Province, de façon que n'ayant point de voiture, & ma santé se trouvant fort altérée, par les fatigues de mes dernières marches, je dus m'arrêter quelques jours en cet endroit, d'où je me mis cependant aussi en chemin, pour franchir à mon tour la chaîne de Montagnes que je voyois. J'y employai sept jours, quoique j'estime qu'il n'y a que sept à huit lieues à traverser ; mais la montée est extrêmement rude, elle est entrecoupée d'une infinité de précipices sur le bord desquels on est souvent obligé de marcher ; on passe plusieurs fois une petite Rivière nommée *Ojiva*, où il n'y a point d'année qu'il ne périssent quelques Voyageurs ; c'est un torrent dont la rapidité est affreuse, quoiqu'il ne laisse pas d'être assez large : on l'a passé pour la dernière fois, on s'en écarte, & on le redoute encore ; il semble qu'il menace par son bruit le Voyageur qui le laisse loin de lui. Quelquefois on va en descendant, on trouve une ravine profonde, qu'on ne traverse qu'avec peine ; on emploie le reste de la journée à remonter seulement de l'autre côté, & l'on voit qu'on n'est qu'à très-peu de distance de l'endroit dont on est parti le matin. La lassitude des Mules est si grande, qu'après qu'elles ont monté sept à huit pas, il faut les laisser se reposer pour prendre haleine : toute la marche n'est ainsi qu'une alternative du repos & de progrès très-lents, quoique faits avec le plus grand travail.

Incommodités de son passage.

La pluie fut si forte, & tout étoit tellement mouillé les premiers jours, qu'il ne nous fut pas possible d'allumer du feu ; il fallut vivre de très-mauvais fromage, & de biscuit fait en partie de maïs. On m'apprétoit chaque soir le meilleur gîte qu'on pouvoit avec des branches & des feuilles d'arbres, lorsqu'on ne trouvoit point de cabane déjà faite par quelque autre Voyageur. A mesure que nous avançons, la chaleur de la zone torride diminueoit, & bientôt nous sentîmes du froid. Le Bourg de *Guaraná*, qui est engagé dans la Cordillière, offre un lieu de repos dont per-

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PÉROU.

sonne ne manque de profiter (d). Tout le chemin s'étoit fait dans les bois qui se terminent, comme je l'ai reconnu depuis, à quatorze ou quinze cens toises de hauteur, & lorsque de quelque poste plus découvert je regardois derrière moi, je ne voyois que ces forêts immenses dont je sortois, & qui s'étendent jusqu'à la Mer. Je parvins enfin en haut, je me trouvai au pied d'une Montagne extrêmement élevée, nommée *Chimborazo*, qui est continuellement chargée de neige, & toute la terre étoit couverte de gelée & de glace. La Cordillière n'étant autre chose qu'une longue suite de Montagnes, dont une infinité de pointes se perdent dans les nues, on ne peut la traverser que par les gorges; mais celle par laquelle je pénétrais, se ressentoit de sa grande élévation au-dessus du niveau de la Mer. J'étois au pied de Chimborazo, & cependant je me trouvois déjà dans une région où il ne pleut jamais, je ne voyois autour de moi, jusqu'à une assez grande distance, que de la neige ou du frimas.

Ancienne
Troupe d'Es-
pagnols qui le
franchit la
première.

Je venois de suivre exactement la même route qu'avoit pris, deux siècles avant moi, une Troupe d'Espagnols commandée par Dom Pedro d'Alvarado, lorsque dans les premières années de la Conquête du Pérou, il faisoit ce trajet pour mener un secours considérable à François Pizarre (e). Il se rendit de Puerto-Viejo à Guayaquil, en passant par *Xipixapa* (f), comme je venois de le faire. De Guayaquil il monta au pied de Chimborazo, & passa par le côté du Sud de cette Montagne pour aller à *Riohamba*, dont le nom étoit alors *Riveepampa*; mais en passant sur une colline, qui doit être nécessairement ce même Poste, nommé aujourd'hui l'*Arenal*, soixante-dix de ses gens, qui ne connoissoient le Pérou que par le bruit de ses richesses, & qui n'avoient pris aucune précaution, périrent de froid ou de lassitude, & entr'autres les deux ou trois premières femmes Espagnoles qui tenterent d'entrer dans le Pays. Parvenu en haut, il me fallut descendre, mais je fus étonné par la nouveauté du spectacle; après avoir été successivement exposé aux ardeurs de la zone torride, je me crus transporté tout-à-coup dans une des tempérées, & à la vue des Campagnes de France, dans l'état où elles sont pendant la plus belle saison.

Aspect riant
des Campa-
gnes de l'au-
tre côté.

Je découvris au loin des terres assez bien cultivées, un grand nombre de Bourgs & de Villages habités par des Espagnols ou des Indiens, de petites Villes assez jolies, & tout le Pays, qui est découvert & sans bois, peuplé comme le sont quelques-unes de nos Provinces. Les Maisons ne sont plus faites de roseaux, comme elles étoient en bas; elles sont bâties solidement, quelques-unes de pierre, mais la plupart de grosses briques séchées à l'ombre. Chaque Village est toujours orné d'une très-grande place, dont l'Eglise occupe une partie d'un des côtés. De cette place qui est un quarré long, constamment orienté sur les quatre points cardinaux, partent des rues ou chemins exactement alignés qui vont se perdre au loin dans la campagne; souvent même les champs sont pareillement coupés par ces

(d) Le tems que l'Auteur y passa n'est pas compris dans les sept jours de sa marche.

(e) Voyez le Tome XIX, page 82, où cet événement est rapporté, mais avec moins de

(f) *Xipixapa* sur la Carte de la Province de Quito, Tome XIX.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PÉROU.

Description
de la double
Cordillière.

Agrément,
fertilité de la
vallée entre
deux.

chémis à angles droits, ce qui leur donne la forme d'un grand jardin. Telle est la partie de la Province de Quito, située dans la Cordillière, au Septentrion & au Midi de cette Capitale (g).

Il faut avouer que lorsqu'on est dans les déserts qui sont au dehors de la Cordillière, & qu'on voit cette haute chaîne toute hérissée de pointes, on ne s'imagine rien de tout ce qu'elle cache. On est porté à croire qu'en escaladant ces Montagnes, dont l'aspect est si affreux, on se trouvera obligé en haut par les inclemences du Ciel; de descendre de l'autre côté, & qu'on retombera dans d'autres forêts semblables à celles qu'on vient de quitter; il ne peut pas venir dans l'esprit, que derrière ces premières Montagnes, il y en a de secondes aussi hautes, & qu'elles ne servent, les unes & les autres, qu'à couvrir cet heureux Pays, où la Nature retrace dans ses libéralités, ou, pour mieux dire, dans ses profusions, l'image d'un Paradis terrestre.

C'est que ce Pays est renfermé par la Cordillière, qui est double, & qui, comme deux murailles, le sépare, des côtés de l'Orient & de l'Occident, du reste de l'Amérique. La première des deux chaînes est, comme je l'ai dit, à quarante ou quarante-cinq lieues de la Mer; les deux sont parallèles l'une à l'autre, à une distance de sept à huit lieues par rapport à leurs crêtes; car, au bas, tantôt elles s'éloignent, tantôt elles se rapprochent davantage, quoiqu'elles suivent toujours à-peu-près la même direction, qui ne diffère guère de celle du Méridien; leur voisinage fait que le sol, qui les sépare, & qui a cinq ou six lieues de largeur, est extrêmement élevé, & que les deux chaînes qui sont très-distinctes pour les habitans qui vivent dans l'intervalle, paroissent ne former qu'une seule masse pour ceux qui sont au dehors. Quito, & la plus grande partie de la Province, sont situées ainsi dans une longue Vallée, qui ne cesse d'être réputée Montagnes encore plus hautes, & dont la plupart sont couvertes de neige, ou sont *neigées*, comme s'expriment les Espagnols dans leur langue. La Cordillière n'est pas ainsi double dans toute sa longueur, elle l'est dans un espace de plus de cent soixante-dix lieues, que j'ai visité depuis le Sud de *Cuenca* jusqu'au Nord de *Popayan*, & je fais qu'elle est double encore beaucoup plus loin vers le Nord, quoique le Pays perde peu-à-peu, en devenant trop bas, les bonnes qualités qu'il a aux environs de Quito.

La largeur suffisante de la Vallée, & son exposition à l'égard du Soleil, devoient y rendre la chaleur insupportable, si elle n'étoit tempérée par la grande élévation du terrain & le voisinage de la neige; les deux contraires, alliés ensemble, pour ainsi dire, ne doivent pas moins produire un Automne, qu'un Printemps continu. On n'y connoit point tous ces Animaux malfaisans, ces tigres & ces serpens, qu'on trouve en bas dans les forêts. La chaleur n'est pas assez grande en haut pour eux. Le Thermometre de M. de Reaumur s'y maintient à quatorze ou quinze degrés; les campagnes y sont toujours vertes; on y a les fruits de la zone torride & ceux de l'Europe qu'on y a ap-

(g) M. Bouguer en donne une courte description, qui n'ajouterait rien à celle qui se trouve dans le Tome XIX, pag. 387 & suivantes.

apportés; les arbres y sont presque toujours en seve; toutes les différentes especes de grains, particulièrement le froment, y profitent parfaitement bien. On pourroit aussi y faire du vin, si Lima n'avoit réussi, par un privilege exclusif, à en faire un des objets de son Commerce, pendant que la Province de Quito subsiste par ses denrées & par ses manufactures de draps & de toiles de coton. Le lin y vient fort bien: les laines n'y sont pas tout-à-fait d'une aussi bonne qualité que les nôtres; mais il seroit facile d'y remédier, & la Vigogne du Brésil vivroit sans doute en divers endroits de la Cordilliere du Pérou où elle ne se trouve pas. A l'égard des teintures, on y a l'Indigo, la Cochenille & d'autres ingrédiens. Les Epicerics n'y manquent pas non plus, & l'on peut substituer, à celles que nous connoissons, d'autres que donne le Pays. En un mot, tout y peut croître avec succès. Il suffit de choisir un terrain un peu plus haut, ou un peu plus bas; car, comme on l'a remarqué, cette longue Vallée ne formé pas un plan parfaitement uni, & l'on peut y jouir de l'air & des agrémens des climats les plus différens.

Hauteur ex-
trême du sol
du Pays.

La sphere y étant sensiblement droite, les jours y sont toujours à-peu-près égaux aux nuits; c'est un perpétuel équinoxe, & le degré de température dans le même endroit y est aussi à-peu-près le même pendant toute l'année: ce sont seulement les pluies qui y distinguent les saisons; „ il y pleut „ depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, à-peu-près comme „ en bas dans les forêts: ces pluies, jointes aux tremblemens de terre, & „ aux fréquentes éruptions des Volcans, qui sont en grand nombre, forment les mauvaises qualités du Pays, qui ne laissent pas d'en balancer un „ peu les bonnes. Il est, au reste, assez facile aux Voyageurs, qui péné- „ trent dans l'intérieur de la Vallée, qu'ils ne descendent pas autant en de- „ dans qu'ils ont monté en dehors, & qu'ils sont donc au-dessus de la Mer „ d'une quantité considérable. Toutes les eaux, qui, après s'être rassem- „ blées, & qui, en rompant l'une ou l'autre Cordilliere, se précipitent au „ dehors, pour se rendre vers tous les côtés de l'horison, ou à la Mer du „ Nord, ou à celle du Sud, indiquent bien encore la grande hauteur; el- „ les forment les plus hautes Cataractes du Monde; mais tout cela ne fait „ rien connoître de précis au simple Voyageur. Ainsi il ne faut pas s'é- „ tonner si nous avons appris aux Habitans de Quito, qu'ils étoient, de „ toute la Terre, les Peuples les plus élevés; que leur hauteur, au dessus „ de la Mer, étoit de 14 ou 1500 toises, & qu'ils respiroient un air plus „ rare de plus d'un tiers, que celui que respirent les autres hommes”.

Les Observations communes des Académiciens François & des Mathématiciens Espagnols, depuis leur réunion à Quito, jusqu'à leur séparation, ayant été recueillies dans une juste étendue, il seroit superflu d'emprunter encore celles de M. Bouguer, que nous abandonnons ici pour l'accompagner à son retour en Europe, par une route qui lui est particulière.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

Retour de
l'Auteur.

Gorge par
où il auroit
pu passer.

Il préfère
celle de Guana-
cas, qui-
que bien plus
affreuse.

Retour de M. Bouguer depuis Quito jusqu'à la Mer du Nord, par la Riviere de la Madeleine.

CETTE route annoncée dans l'Article précédent, sans être ni aussi longue, ni aussi curieuse, que celle qu'on va voir prendre à M. de la Condamine, par la Riviere des Amazones, ne laisse pas que d'offrir plusieurs Observations dignes de remarque dans la Relation abrégée de l'Académicien qui l'a suivie. Le passage de Quito à la Mer du Nord, d'où l'on tire aujourd'hui les Marchandises d'Espagne pour toute cette Audience, n'ayant d'ailleurs été qu'indiqué dans la description qu'on en a donnée (a), c'est ici un supplément intéressant au même Article.

En partant de Popayan pour revenir en Europe, M. Bouguer auroit pu continuer de tirer au Nord, entre les deux chaînes de la Cordilliere, & traverser, vers son extrémité, celle de l'Est, qui ouvre divers passages, l'un entr'autres à environ quarante-cinq lieues plus au Nord, qui conduit de *Carthago* à *Ibague*, dont on ne sauroit sortir qu'en se servant de bœufs, au lieu de mules. On leur passe dans le cartilage du nez un anneau, auquel sont attachées des courroies, qui servent de rênes. Ces animaux ont plus de force pour soutenir la fatigue d'une route si pénible; le Voyageur est aussi moins exposé, & se ressent moins du choc de leurs mouvemens, qui sont plus lents. D'ailleurs le bœuf, par la forme particulière de ses pieds, est plus propre à se dégager des boursiers, où il n'y a point de pierres, ni d'autres corps solides qui empêchent l'enfoncement. Mais quelque affreuse idée que ce simple récit puisse donner d'un tel passage, ce n'est rien en comparaison d'une autre gorge, que l'Auteur représente comme la plus redoutable & la plus fameuse de toute l'Amérique Méridionale, quoique ce fût celle qu'il eut choisie.

On nomme cette gorge, le Pas de *Guanacas* ou *Guanacas*. Il est situé par deux degrés trente-quatre minutes de Latitude Nord, entre Popayan, coupant à l'Est, & la petite Ville de *la Plata*. On y passe pour traverser la Cordilliere Orientale, qui, conservant sa même hauteur, à en juger par ses sommets chargés de neige de distance en distance, & suivant fa premiere direction, va se terminer environ cent lieues plus au Nord vers le confluent des Rivières de *Cauca* & de la Madeleine, entre lesquelles elle regne depuis Popayan. On ne se hazarde qu'en tremblant à la franchir à *Guanacas*, principalement lorsqu'on vient de dehors. On a soin d'aller camper le plus haut qu'on peut, ou bien l'on s'arrête au Village de ce nom, situé sur le côté oriental ou extérieur, & il faut absolument se résoudre à y attendre, si la noirceur des nuages fixés en haut donne à connoître que le tems est contraire. Les Mules, dont on se sert toujours ici, à cause de la sûreté de leur pas, & parce qu'elles sont plus fortes, partagent non-seulement les dangers, mais elles en courent de plus grands encore. Outre qu'elles éprouvent, comme les hommes, un froid vif & pénétrant, elles sont accablées de lassitude. Tout le chemin, dans un espace de plus de deux

(a) Voyez le Tome précédent, pag. 371. 374.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

lieues, est tellement couvert d'ossemens de celles qui y ont péri, qu'il n'est pas même possible d'y repaser une seule fois le pié en les évitant. C'est donc par cette gorge terrible que l'Auteur fut obligé de passer pour venir s'embarquer sur la Riviere de la Madeleine & se rendre à Carthagene. Mais laissons lui achever ce tableau dans ses propres termes.

„ COMME je serois (dit-il,) de l'intérieur de la Cordeliere, je devois
„ être plus propre à supporter la rigueur de ce passage, qui a, du côté du
„ Sud, à une distance de quatre ou cinq lieues, une Montagne neigée &
„ fort haute, nommée *Cocquinooucou*, Volcan ancien, mais actuellement éteint,
„ & du côté du Nord, une autre Montagne, également couverte de neige,
„ qui est celle de *Houila*. Il y a au haut de la gorge, un petit étang dont
„ l'eau n'étoit pas gelée, & à moins de cent toises de distance de part &
„ d'autre, se trouvent, d'un côté, une des sources de la Cauca, & de l'autre,
„ celle de la Riviere de la Madeleine. Je vis des ballots qu'on avoit
„ laissés le long de la route; on aimoit mieux venir les reprendre un autre
„ jour, que de ne pas sortir entre deux soleils de ce pas dangereux. J'estime
„ que l'intervalle entre Popayan & la Plata est de dix-neuf à vingt
„ lieues, & l'on met ordinairement vingt ou vingt-deux jours à faire ce
„ chemin.

„ J'avois plusieurs raisons pour préférer le pas de Guanancas; mais ce
„ qui déterminoit principalement mon choix, c'est que voulant examiner le
„ cours de la Madeleine, j'étois bien aisé d'arriver plutôt sur ses bords.
„ Je levois la Carte des Contrées que je traversois, & je me proposois de
„ faire la même chose à l'égard du Pays que baigne ce Fleuve.

Ses raisons.

„ Il est extrêmement facile à un Observateur, dans toute cette partie
„ de l'Amérique, de déterminer la situation respective de tous les endroits
„ où il passe. Il suffit de lever, avec la boussole, la direction des Montagnes
„ qu'on aperçoit de très loin. Après un certain nombre de jours
„ de marche, on arrive au pié de ces Montagnes, d'où l'on en découvre
„ d'autres dans l'éloignement. J'avois la même facilité à marquer la longueur
„ du chemin. J'allois presque toujours assez exactement au Nord,
„ je n'avançois qu'à très petites journées, comme cela arrive lorsqu'on est
„ obligé de porter avec soi son lit & ses provisions; d'ailleurs les séjours
„ étoient fréquens: tantôt nous nous trouvions arrêtés par la crue subite de
„ quelque Riviere, & tantôt nous passions une partie du jour à chercher
„ celles de nos Mules qui s'égaroient dans cette route. Il n'y est pas d'usage
„ de les attacher les unes aux autres; on les laisse libres, pour qu'elles
„ les puissent trouver leur nourriture plus aisément & avec moins de risque,
„ dans le bois & sur le bord des précipices. On ne fait rien de mieux,
„ pour ne pas les perdre, que de les accoutumer à la compagnie d'un cheval,
„ qui leur sert de guide, & dont ordinairement elles ne s'écartent
„ guere.

Facilité qu'il
trouve pour
les Observations.

L'ACADÉMICIEN mettoit à profit tous ces séjours forcés, pour observer la latitude aussi souvent qu'il lui étoit possible, & redresser par-là l'estime qu'il avoit faite de la grandeur des distances. Les mauvais pas qu'on trouve dans la Cordilliere, & le passage des Ruiffeaux & des Rivières qu'on ren-

Erreurs qu'il
rectifie.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PÉROU.

COURS de la
Rivière de la
Madeleine.

contre fréquemment, lorsqu'on en est sorti, & lorsqu'on côtoie le pié de la chaîne de Montagnes, jettent continuellement dans l'erreur, quelque pratique qu'on ait. Les observations réitérées de la latitude venoient alors à son secours, & les combinant avec les directions fournies par la boussole, il parvenoit à des déterminations aussi exactes qu'on puisse les exiger pour les usages ordinaires de la Géographie.

On marche toujours sur le bord occidental de la Rivière de la Madeleine, presque depuis la Plata jusqu'à Honda, petite Ville fort riante, & le premier Port qu'on trouve vers le haut du Fleuve, qui néanmoins est navigable encore beaucoup plus au-dessus. Pendant la Navigation l'Observateur, ne pouvant se servir aussi avantageusement du relevement des Montagnes, mesuroit de tems en tems la vitesse de la Rivière, & en marquoit continuellement les directions. Il employa quatorze jours à la descendre, en se laissant entraîner par son courant, & couchant chaque nuit à terre. Le tems qu'il resta à Mompox, joli Port environ sept lieues au-dessus du Confluent de la Madeleine & de la Cauca, n'est pas compris non plus dans ce nombre de jours. On donne ici les principaux résultats de toutes ses déterminations, qui se trouveront confirmées à son arrivée au bas du Fleuve, le 30 Septembre 1743, dans le voisinage de Carthagene & de Sainte Marthe, dont la situation, par rapport à Quito, lui étoit déjà connue (b).

Lat. Sept. Long. Orient.
par rapport au
Mér. de Quito.

(b) Lieux situés dans la Cordiliere.

Cambal, Bourg situé au pié d'un Volcan toujours couvert de neige	od 49'	od 42'
Tyiales	0 45	0 54
Pasto, petite Ville au pié d'un Volcan presque toujours enflammé	1 13 1/2	1 13
Mercaderes, Village, trois lieues au Nord de la Rivière de Mayo, qui sépare les deux Evêchés de Quito & de Popayan, & jusqu'à laquelle Huayna-Capac, dernier Inca, étendit ses Conquêtes du côté du Nord	1 45	1 19
Popayan, Ville Episcopale	2 27	1 54

Lieux qui sont hors de la Cordiliere.

La Plata	2 23	2 51
Bacché, Hameau qui est à une demi-lieue à l'Ouest de la Madeleine	3 16	3 25
Neyva, petite Ville de l'autre côté de la même Rivière, à environ trois lieues & demie au Sud-Sud-Est de Bacché.		
La Villa-Vieja, aussi sur le bord Oriental de ce Fleuve, & à trois lieues au Nord-Est du même Hameau.		
Honda, premier Port au haut de la Madeleine	5 16	4 9
Mariquita, petite Ville, quatre lieues à l'Ouest demi Sud-Ouest de Honda. La Rivière de Guaiti vient d'ici, & passe par le milieu de Honda.		
Ibragué, petite Ville, dix-huit lieues au Sud de Honda, & onze à l'Ouest. C'est où le chemin, qui part de Carthago, & qu'on fait sur des bœufs, vient se rendre. Ibragué est cinq à six lieues à l'Ouest de la Madeleine.		
Mompox, Port très commerçant sur la rive Occidentale de la Madeleine	9 19	4 15
Tamalameque, petite Ville, sur le bord Oriental de la Rivière, à environ huit lieues & demie au Sud de Mompox, & treize lieues à l'Est.		
La Porquera, Bourg sur la rive Occidentale de la Madeleine, à trois lieues de son embouchure	10 59	3 58

Ne négligeons pas quelques Observations utiles, que l'Académicien eut occasion de faire dans cette route. Celles qui regardent la déclinaison de l'Aiguille aimantée, se présentent les premières. Au mois de Novembre 1742, il avoit trouvé à Quito, qu'elle s'inclinoit au-dessous de l'horizon, vers le Nord, d'environ dix degrés, & dans le même tems, elle déclinait de huit degrés & demi vers le Nord-Est. Elle étoit à la Plata de la même quantité l'année suivante au mois de Juillet, & quatre mois après il la trouva, à Sainte Marthe, de six degrés, trente-cinq minutes, toujours vers le Nord-Est. Comme il étoit obligé de l'observer souvent en chemin, pour donner à sa Carte la précision requise, il remarqua qu'elle étoit sujette à diverses irrégularités, dont il croit pouvoir attribuer la cause à des quartiers de rochers, dispersés de côté & d'autre sur la surface de la terre.

„ Ces rochers, (continue-t-il,) étoient noirs à l'extérieur, comme s'ils „ avoient été exposés à l'action du feu, & je serois assez porté à croire „ qu'ils ont été lancés par l'explosion de quelques Volcans. Je ne puis „ mieux les comparer qu'à des masses d'argile, qui, après avoir été fendues & gercées au soleil, se seroient ensuite pétrifiées. L'aiman avoit, „ dans ces endroits, des déclinaisons toutes différentes. En faisant seulement cinq ou six pas, l'Aiguille changeoit de direction, quelquefois de plus de trente degrés. On voit de ces pierres en divers lieux; mais il y en a surtout, de très remarquables, vers le tiers de la distance de la „ Plata à Honda, environ trois lieues au-dessous d'un Hameau, nommé „ *Bacché*. Il y en a deux, dont la plus grande a une face d'environ vingt „ piés de longueur sur onze de hauteur. Elle est fort unie, sans la moindre „ gercure, mais gravée de plusieurs caractères & figures. On trouve encore de ces pierres gravées, dans des endroits beaucoup plus reculés, „ plus hauts & plus voisins de la Cordilière; mais je ne les ai point vues, „ au lieu que j'ai dessiné l'autre. On les nomme mal-à-propos, dans le „ Pays, *piedros pintados*, ou *pierres peintes*. Il se peut que ces caractères „ & les figures soient des hieroglyphes, qui marquent certains événements, „ tels que l'éruption des Volcans, la crue extraordinaire du Fleuve, &c. „ Quoiqu'il en soit, il m'a paru que c'étoit un ouvrage fait de propos délibéré, avec beaucoup d'attention & de patience; le creux des figures a „ pour le moins deux pouces & demi de profondeur. La propriété, qu'ont „ tous ces quartiers de rochers d'agir fortement sur la boussole, montre „ qu'ils contiennent quelques parties de fer, mais très cachées; l'intérieur „ des pierres est blanc, & d'ailleurs d'un grain très fin”. M. Bouguer communique, à cette occasion, ses expériences sur la force magnétique, pour vérifier si l'attraction des deux Poles est la même, ou si, comme bien des gens le prétendoient, elle diffère beaucoup de l'un à l'autre; mais, quelque attention qu'il ait apportée pour parvenir à la décision de cette question, dans des procédés qu'il explique en détail, il a toujours trouvé une parfaite égalité de tendance vers chaque Pole, soit qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne, & la raison qu'il donne de ce phénomène, mérite d'être rapportée.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

Déclinaison
de l'Aiguille
aimantée.

Ses irrégularités attribuées
à des Rochers.

Pierres gravées.

Egalité d'attraction entre
les deux Poles.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.
Raison de ce
Phénomene.

„ On peut comparer (dit-il,) la direction des efflux magnétiques à des rayons de lumiere, dont la force augmente ou diminue, selon que ces rayons se trouvent réunis dans un plus grand ou moindre espace. Lors- que les rayons sont divergens, la force de la lumiere va en diminuant, & continue à le faire, à moins que par la rencontre d'un verre convexe, ou d'un miroir concave, on ne change la divergence en convergence: car, pour-lors, la même force augmente, quoique reçue à une plus grande distance du corps lumineux. La même chose doit nécessairement arriver à l'égard de la vertu magnétique. Les directions, selon lesquelles cette force s'exerce, sont des especes de Méridiens, & elles s'éloignent les unes des autres, le plus qu'il est possible, aux environs de l'Equateur, où, par conséquent, la force du magnétisme doit être aussi moindre. Mais si l'on avance dans l'un ou l'autre Hémisphere, il ne faut pas croire que ce n'est que l'effet seul du Pole dont on s'approche, qui doit augmenter; ce sera aussi l'effet de l'autre Pole, puisque ses directions, comme on vient de le remarquer, sont dans le même cas que les rayons de lumiere, qui, de divergens, deviennent convergens. Ces directions, qui se trouvoient à une plus grande distance les unes des autres vers l'Equateur, vont ensuite en se rapprochant mutuellement, à mesure qu'elles avancent. La force qu'on doit ressentir à Paris, de la part du Pole magnétique austral, doit être ainsi sensiblement égale à celle qu'on éprouveroit de la part du même Pole, si l'on étoit à une égale distance de l'Equateur de l'autre côté; de sorte qu'en quelque endroit de la Terre qu'on se place, soit également loin des deux Poles, soit à une moindre distance de l'un que de l'autre, la force de chaque Pole sera, à la vérité, plus ou moins grande, mais les deux forces se trouveront néanmoins constamment égales; & c'est aussi ce que confirment mes Observations. La résistance de l'air introduiroit apparemment quelque différence entre les deux actions, si la matiere magnétique rampoit sur la surface de la terre, & si elle avoit un très long trajet à faire dans l'air grossier que nous respirons. Mais les aiguilles d'inclinaison nous indiquent la route que suit la matiere magnétique; cette route ne differe guere d'être verticale ici bas; ce qui montre que la matiere magnétique a bientôt traversé l'air grossier, & que presque tout son chemin, qui doit se détourner en haut, se fait au-dessus de la partie dense de l'atmosphere.”

L'opinion de M. Bouguer reçoit un grand poids par la position de Quito, le lieu du Monde le plus propre pour les observations sur lesquelles il se fonde, & qu'il a d'ailleurs faites avec toute l'exactitude imaginable. Nous allons encore le suivre dans celles qui regardent le sol des lieux situés sur sa route. „ Lorsque je sortois de la Cordillere, (dit-il,) je n'avois pas lieu de douter que, si le terrain se trouvoit assez bas, je verrois un Pays qui auroit à-peu-près les mêmes qualités que celui qui est de l'autre côté de la double chaîne de Montagnes. Cependant je remarquai, au premier aspect, plusieurs différences. Le sol de la Plata est peu élevé: le Mercure dans le Barometre s'y soutenoit à vingt-cinq pouces justes; & à Honda vingt-sept pouces, cinq lignes & trois quarts. Tout ce ter-

Propriétés du
Pays à l'Est de
la Cordilliere.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

rain, du moins vers le haut, est pierreux, & le Pays est découvert. Les environs de la Plata, qui est quatre ou cinq lieues à l'Ouest de la Madeleine, sont assez peuplés. Le reste l'est beaucoup moins, & l'on ne trouve, jusqu'à la Mer, d'endroits un-peu considérables, que Honda & Mompox. Le dernier lieu est orné d'un fort beau Quai, auquel il a fallu donner une grande hauteur, à cause des crues de la Riviere, qui, malgré la largeur de son lit, y monte régulièrement de douze ou treize piés chaque année vers le commencement de Décembre. Elle coule entre des Rochers & sur le sable jusques vers le milieu de la distance de Honda à Mompox; mais elle subit au-dessous à-peu-près le même changement que l'intérieur de la Cordiliere. Elle roule ses eaux sur de la vase, & ses belles plages se convertissent, en bas, presque toutes en marais, dont quelques-uns ont une grande étendue.

Une particularité qui a souvent attiré mon attention dans ces Contrées, c'est que toutes les Montagnes, auprès desquelles je passois, & qui sont au pié de la grande Cordiliere en dehors, me paroissent avoir eu une origine toute différente de celles que j'avois vues auparavant. Les lits de différentes terres & le plus souvent de rochers dont elles sont formées, n'étoient pas inclinés de divers côtés, comme dans les autres: ils étoient parfaitement horizontaux; & je les voyois quelquefois se répondre de fort loin dans les différentes Montagnes. La plupart de celles-ci ont deux ou trois cens toises de hauteur; elles sont presque toutes inaccessibles, & souvent escarpées comme des murailles, ce qui permet une vue libre sur leurs lits horizontaux, dont elles présentent l'extrémité. Le spectacle n'en est pas riant; mais il est rare & singulier. Si le hazard en a rendu quelqu'une ronde, & quelle se trouve absolument détachée des autres, chacun de ses lits est devenu comme un cylindre très plat, ou comme un cône tronqué, qui n'a que très peu de hauteur; & ces différens lits, placés les uns au-dessus des autres & distingués par leurs couleurs, ainsi que par les divers talus de leur contour, ont souvent donné au tout la forme d'un ouvrage artificiel, fait avec la plus grande régularité. Parmi ces Montagnes les Voyageurs admirent sur-tout celle qu'on rencontre sur le chemin de Mariquita, à environ une lieue de Honda au bord du Guali; mais la structure en est si étrange, que sa description ne pourroit que paroître Romanesque. On voit, dans ces Pays-là, les Montagnes y prendre continuellement l'aspect d'antiques Edifices somptueux, de Chapelles, de Dômes, de Châteaux, de Fortifications même, formées de longues courtines munies de Boulevarts. Lorsqu'on observe tous ces objets & la maniere dont leurs couches correspondent entr'elles, on ne peut guere douter que le terrain ne soit affaibli tout autour. Il paroît que ces Montagnes, dont la base étoit plus solidement appuyée, sont restées comme des especes de témoins ou de monumens qui indiquent la hauteur qu'avoit anciennement le sol.

Je ne connois les environs de l'Orinoque que par relation; mais je sçais qu'en plusieurs endroits les Montagnes y sont également formées de couches horizontales, & qu'elles ont souvent en haut des plates-formes

Singularité
des Monta-
gnes.

Révolutions
plausibles de
notre Globe.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PÉROU.

„ qui font exactement de niveau. On ne trouve, à ce que je crois, rien de
„ semblable au Pérou, malgré la variété presque infinie qui y est répandue. Toutes les couches y vont en s'inclinant autour de chaque sommet,
„ en se conformant à la pente des collines. Si, comme il est apparent,
„ cette partie de la Terre s'est abaissée de part & d'autre, de la chaîne de
„ Montagnes qui, partant du Sud de Popayan sépare la Rivière de la Madeleine de l'Orinoque, la submersion de l'Atlantide dont Platon a parlé,
„ deviendra beaucoup plus plausible. Notre imagination se révolte, lorsque nous voulons nous représenter d'aussi grands changemens arrivés à
„ la forme extérieure de notre Globe, dont l'état actuel nous paroît si permanent. Mais nous ne devons pas juger tout-à-fait, à cet égard, des
„ tems les plus reculés par le tems présent. Les grandes altérations ont
„ leurs limites: elles sont toujours suivies d'un état d'équilibre ou de repos
„ relatif, auquel elles conduisent, & qui doit avoir une certaine durée.

Rivière de
la Plata.

„ Le chemin depuis la Plata jusqu'à Honda est assez uni; il est traversé
„ par diverses petites Rivières qui vont se jeter dans la Madeleine. Le
„ Fleuve reçoit aussi, de l'autre côté, plusieurs Rivières, principalement
„ le *Bogota*, qui, passant par Santa-Fé, vient tomber vis-à-vis d'*Ibagué*,
„ dont j'ai marqué la situation. On chercheroit peut-être envain, sur
„ toute la Terre, une plus haute Cataracte que celle qu'il forme quinze ou
„ seize lieues au-dessous de cette Ville, & à environ huit lieues de la Madeleine, en un lieu nommé *Tequendama*. Si j'en juge par des élévations
„ auxquelles on me l'a comparée dans le voisinage, cette Cataracte doit
„ avoir deux ou trois cens toises de hauteur; & la chute se fait verticalement ”.

SANS nous arrêter à la description des diverses especes de Ponts, dont on se sert pour passer ces Rivières, nous remarquerons seulement, que celui de la Plata, composé de Roseaux ou de *Béjuques*, également connus (c), a paru à l'Auteur un des plus extraordinaires, eu égard à sa grandeur, plutôt qu'à sa forme. „ On ne pouvoit pas, (dit-il) le construire en même tems avec des matieres plus fragiles & le rendre plus solide. La Rivière de la Plata va tomber dans le *Païs*, & ensuite dans la Madeleine: elle est si rapide, qu'elle roule de très gros quartiers de pierre; elle a 110 ou 120 piés de largeur, & ses deux bords sont très peu élevés; ce qui interdisoit l'usage de presque toutes les autres especes de Ponts.

Ardoise qui
devient
Marbre.

„ Le Marbre est très commun sur le bord de plusieurs de ces Rivières; on y voit aussi des rochers d'Ardoise, & j'ai souvent eu occasion d'y observer la grande affinité qu'il y a entre ces deux sortes de pierres. C'est une remarque que j'avois déjà faite dans la Cordiliere, où j'ai trouvé des rochers, qui étoient ardoise par une extrémité & marbre parfait par l'autre. Toutes les fois qu'il survient un nouveau suc pierrieux analogue à l'ardoise, & qui en unit les feuilles, il rend tout le rocher plus compacte & plus dur, jusqu'à le transformer en marbre. La même chose arrive à une autre pierre, nommée *Schiste*, également distribuée par

„ feuil-

(c) Voyez, ci-dessus, l'Article de la *Cordiliere des Andes*, à la fin.

VOYAGE DE
M. BOUQUET
AU PEROU.

„ feuilles. Quelquefois ce ne sont pas simplement ses feuilles qui se sou-
„ dent entr'elles, un quartier de cette pierre se joint, comme au hazard, &
„ avec un autre. Si le tout est ensuite exposé à l'action du gravier & des
„ cailloux roulés par une eau courante, & qu'il reçoive une forte d'arron-
„ dissement qui le rende à-peu-près cylindrique, il prend toutes les appa-
„ rences d'un tronc d'arbre; & il est même quelquefois très difficile de ne
„ s'y pas tromper. Je regrettai fort de ne pouvoir emporter une de ces
„ especes de tronc, que je trouvai dans une ravine entre Guanancas & la
„ Plata, au pié d'une Colline nommée la *Subida del Frayde*. C'étoit un mor-
„ ceau de marbre, qui avoit vingt pouces de longueur sur environ dix-huit
„ de diametre : on croyoit y distinguer les fibres du bois; la surface pré-
„ sentoit des nœuds de diverses formes; le contour même du tronc étoit
„ également propre à en imposer. Il y avoit d'un côté un enfoncement,
„ qui formoit un angle rentrant, & une saillie du côté opposé. Je ne sça-
„ vois qu'en penser, non plus que les personnes qui m'accompagnoient,
„ & je ne parvins enfin à me décider, qu'en jetant les yeux sur d'autres
„ quartiers de Schiste qui commençant à prendre les mêmes apparences,
„ sans être encore dans un état à pouvoir faire illusion, servirent d'autant
„ mieux à m'éclairer sur la nature du morceau de marbre. On prétend
„ qu'entre les différens bois, c'est le gayac qui se pétrifie le plus aisé-
„ ment. On m'avoit assuré que je verrois au-dessous de *Mompox*, dans un
„ Bourg ou Village nommé le *Pueblo del Rey*, une croix, dont tout le haut
„ de l'arbre étoit encore de ce bois, pendant que le bas étoit réellement
„ de la pierre à fusil, dont plusieurs personnes m'affirmerent avoir tiré du
„ feu. Lorsque je passai dans cet endroit, on me confirma la même chose,
„ mais on m'ajouta qu'une crue extraordinaire avoit fait tomber la croix
„ dans la Riviere, il y avoit six à sept ans."

Les animaux & les insectes de ces Contrées sont à-peu-près les mêmes
que ceux qu'on voit de l'autre côté de la grande Cordilliere. Le Fleuve de
la Madeleine nourrit des Caymans de dix-huit à vingt piés de longueur,
qu'on fait fuir, & qui n'attaquent guere les passans que quand, par quel-
que accident, ils ont déjà mangé de la chair humaine. Ce qui frappe le
plus dans ces Pays-là, c'est l'espece d'Araignée nommée *Coya*, que la Re-
lation de Dom d'Ulloa représente comme un insecte dont le sang est si ve-
nimieux & si subtil, que s'il en rejaillit sur la peau, il cause bientôt la mort
aux Hommes & aux Animaux (c). Mais l'Académicien, à qui l'on en avoit
fait aussi les récits les plus effrayans, s'assura, par des expériences réité-
rées sur divers animaux, qui n'en ressentirent pas la moindre atteinte, que
ce sont de pures fictions, très dangereuses d'ailleurs, non-seulement par
l'inquiétude continuelle où elles tiennent les habitans; mais encore par les
remedes violens qu'une autre prévention également accréditée leur fait op-
poser à un mal imaginaire. Tout le Hameau ayant été témoin du succès
de ces expériences, il est à presumer qu'on y sera guéri de la terreur pani-
que qu'inspiroit l'aspect de ces araignées. On les trouve partout dans les

Animaux &
Insectes.

La *Coya*, arai-
gnée formida-
ble, se trouve
sans venin.

(c) Voyez le Tome XIX. pag. 373.

VOYAGE DE
M. BOUGUER
AU PEROU.

Serpent
Tatacu, & fait
extraordinaire
qu'on en rap-
porte.

chemins, ordinairement cachées sous les pierres, & enveloppées d'une toile blanche, très fine, qui les décele. Elles sont de la grosseur des nôtres, d'un très beau noir, à l'exception du ventre, qui est entièrement rouge, à six petites taches noires près, qui se font remarquer sur la partie supérieure. Telle est la description que l'Académicien fait de cet Insecte, auquel il peut se vanter d'avoir ôté le venin qui le rendoit si favorable. A cette occasion il témoigne ses regrets de n'avoir pu également vérifier un autre fait des plus extraordinaires, dont parle le Pere Gumilla (d), Missionnaire Jésuite, mais en avouant aussi qu'il n'en a fait aucune expérience. „ On trouve, (dit M. Bouguer,) vers le bas de la Riviere de la Madeleine, & encore plus vers l'Orinoque, un Serpent très dangereux, qui est du genre des amphibienes: on me l'a nommé à Mompox *Tatacu*. Ses vertèbres sont articulées d'une façon particulière, & qui m'a paru très-différente de celle de l'anguille. Aussi ce serpent rampe-t-il d'une manière distincte des autres. Sa tête & sa queue lui servent de point d'appui, & il avance de côté. Lorsqu'on l'attache à quelque branche d'arbre, & qu'on le laisse secher, ou lorsqu'on le suspend dans une cheminée, on peut, dix ou douze ans après, si on le veut, le rappeler à la vie. Il suffit pour cela de le jeter dans une eau bourbeuse, exposée au soleil, & de l'y laisser quelques jours. Le fait (ajoute-t-il,) m'a été attesté par plusieurs personnes, qui se disoient témoins oculaires, particulièrement un Chirurgien François établi à Mompox, nommé *Granchamp*. Cependant je n'assure rien; toutes ces personnes pourroient avoir été trompées. Mais si la chose étoit vraie, le sentiment de M. Descartes sur l'ame des bêtes se trouveroit démontré. Les bêtes seroient certainement des machines, puisqu'on nous aurions, dans certains cas, le moyen, pour ainsi dire, de les remonter, ou de renouveler leur mouvement vital, après que la mort l'a détruit absolument. ”]

(d) Dans son *Orinoque illustré*.

CHAPITRE VI.

Voyages sur le Marañon, ou la Riviere des Amazones.

INTRO-
DUCTION.

ON ne pense point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les aventures d'Orellana, qui ont été rapportées dans une juste étendue (a), & les remarques historiques qu'on n'a pu se dispenser de joindre à la Description du Gouvernement de Maynas, suffisent pour nous conduire à quelques célèbres Voyages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puissent être réduits à deux qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda, Jésuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier ayant été précédé de diverses entreprises tentées dans la même vue, nous les de-

(a) Tome précédent, pag. 106.

vons à la curiosité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris soin de les recueillir (b).

(b) Dans la Relation de son Voyage, tra- 1725, avec la Carte de Guillaume de l'île, duite en François par M. de Gomberville, de & une Dissertation sur la Riviere des Amazones. Voyez, ci-dessous, p. 177. note c.

VOYAGE
SUR LE
MARABON.

§. I.

Plusieurs Voyages tentés en différens tems.

Le mauvais succès d'Orellana n'avoit pu manquer de refroidir les Espagnols pour le progrès de ses Découvertes, & les guerres civiles du Pérou sembloient en avoir éteint jusqu'au desir ; lorsqu'en 1560, sous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroy du Pérou, un Gentilhomme Navarrais, nommé *Pedro d'Orsua*, distingué par son esprit & son courage, lui offrit ses services pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de son mérite, attira sous son Enseigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cusco, la même année, avec un Corps d'environ sept cens Hommes, des Chevaux & des provisions. Une parfaite connoissance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions sur son entreprise, le firent marcher droit à la Province de *Mosilones*, pour rencontrer la Riviere de *Moyabamba*, par laquelle il se proposoit d'entrer dans celle des Amazones. On se promettoit beaucoup, d'un Voyage commencé avec tant de sagesse : cependant il n'y en eut jamais de si malheureux.

ORSUA comptoit entre ses Officiers, Dom *Fernand de Gusman*, jeune homme nouvellement arrivé d'Espagne, & d'une conduite peu réglée, mais plein de résolution, & *Lopez d'Aguirre*, Gentilhomme Basque, du même caractère, mais de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Aventuriers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée *Agnès*, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans toutes ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moyen de révolter les Troupes d'Orsua contre lui ; & dans le trouble ils l'assassinèrent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent *Gusman* pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter ; mais il en jouit peu : ceux qui le lui avoient accordé, piqués de l'en voir abuser tout d'un coup pour les maltraiter, le tuèrent presque aussitôt. D'Aguirre lui succéda ; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Royauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes Contrées, les disposerent à le suivre. Il descendit avec eux, par le *Coca*, dans la Riviere des Amazones : mais il n'en put vaincre le courant. Le Pere d'Acuña raconte

ORSUA.

1560.

Son Caractere
& son départ.

Il est assassiné
par deux Trai-
tres.

Ses Meur-
triers pren-
nent successi-
vement le ti-
tre de Rois.

Regne furieux
de d'Aguirre.

VOYAGES
SUR LE
MARAHON.
ORSUA.
1560.

Ses ravages.

Action bar-
bare.

Punition de
d'Aguirre.

FERRIER.
1606.

„ jusqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à plus de mille lieues de
l'endroit où il s'étoit embarqué, il fut porté dans le grand Canal qui me-
ne au Cap de Nord. C'étoit la même route par laquelle Orellana étoit
sorti du Fleuve. En arrivant à la Mer, il prit vers la Marguerite; il y
aborda, dans un lieu qui conserve encore le nom de *Port du Tyran*; il y
tua Dom Ircan de *Villa-Andrada*, Gouverneur de l'Île, & Dom Juan
Sarmiento son Pere. Après leur mort, le secours d'un certain Jean *Burg*,
que le P. d'Acuña ne fait pas connoître autrement, le rendit maître de
l'Île. Il la pilla aussitôt, avec des cruautés inouïes. De-là, passant à
Cumana, il y exerça les mêmes fureurs. Il désola toutes les Côtes qui
portent le nom de *Caracas*, & les Provinces de Venezuela & de Baccho.
Ensuite il se rendit à Sainte Marthe, où il continua ses ravages, & d'où
il pénétra dans la Nouvelle Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la
résolution de porter la guerre au sein du Pérou: mais ayant rencontré
quelques Troupes Espagnoles, qu'il ne put éviter de combattre, il fut
entièrement défait, & contraint de chercher son salut dans la fuite. On
avoit pris de justes mesures pour lui fermer les chemins. Il crut sa perte
certaine, & son désespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple.
Une Fille, qu'il avoit eue de Donna *Mendoza*, sa Femme, l'avoit suivi
dans tous ses voyages. Il l'aimoit fort tendrement: ma Fille, lui dit-il,
il faut que tu reçoives la mort de moi. Mon espérance étoit de te met-
tre sur le trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que
tu vives pour devenir l'Esclave de mes Ennemis, & pour t'entendre nom-
mer la Fille d'un Tyran & d'un Traître. Meurs de la main de ton Pere,
si tu n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques
heures pour se préparer à la mort. Il y consentit: mais trouvant ses
prieres trop longues, à genoux comme elle étoit, il lui tira un coup de
carabine au travers du corps; & ne l'ayant pas tuée à l'instant, il l'ache-
va de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expi-
rant: ah! mon Pere, c'est assez.

„ Il fut saisi quelques jours après, & conduit prisonnier à l'Île de la
Trinité, où il avoit laissé beaucoup de bien. Son procès fut fait dans
les formes; & sa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il se-
roit écartelé, que sa Maison seroit rasée jusqu'aux fondemens, & qu'on
y semeroit assez de sel pour rendre la place à jamais stérile (a).

„ De si malheureux événemens firent perdre jusqu'à l'idée de pousser la
découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606
& 1607, quelques Jésuites, animés du seul desir de la conversion des Sau-
vages, partirent de Quito & pénétrèrent jusqu'au Pays des *Cofanes*, qui ha-
bient les lieux voisins de la source du Coca. Mais, ayant voulu commen-
cer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes si féroces,
qu'au lieu de se faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir
massacrer un de leurs Confreres, nommé le P. Raphaël *Ferrier* (b). Les au-
tres furent forcés à la fuite.

(a) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

(b) Dom d'Ulloa, qui le nomme *Ferrier*, se trompe donc en le faisant revenir à Quito.
Voyez le Tome XIX. p. 384. R. d. E.

EN 1621, Vincent de *los Reyes de Villalobos*, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Pays de Quixos, résolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazonas, & se dispoſoit à cette entrepriſe, lorsqu'ayant été rappellé de ſon Gouvernement il fut obligé d'abandonner ſes préparatifs. Alonze *Miranda*, qui paroît lui avoir ſuccédé, forma le même deſſein, & partit avec toutes les précautions néceſſaires pour ſurmonter les obſtacles; mais la mort le ſurprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joſeph de *Villa-Major Maldonado*, Gouverneur de la même Province, avoit employé tout ſon bien, avec auſſi peu de ſuccès, pour former un établifſement ſur la même Riviere.

LES Eſpagnols n'étoient pas les ſeuls qui fiſſent éclater cette ardeur, pour ſ'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, le perſuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réſervée. *Bonito Macul*, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Eſpagne la Commiſſion d'entrer dans cette Riviere avec de bons Vaiſſeaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant: mais dans le tems qu'il y employoit tous ſes ſoins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller ſervir à Fernambuc.

EN 1633 & l'année ſuivante, la Cour d'Eſpagne, dont l'impatience ſembloit renaître pour le ſuccès d'une entrepriſe tant de fois avortée, chargea par des lettres très preſſantes, *Franciſco Carvallo*, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement ſi conſidérable qu'aucun obſtacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que ſ'il n'avoit point d'Officier ſur lequel il pût ſe repoſer de l'exécution, il partit lui-même, pour ſ'afſurer une fois ſ'il étoit impoſſible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la ſource. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux deſcendes continuelles des Hollandois dans le Breſil, ne pût en raſſembler aſſez pour obéir ſur le champ; & pendant qu'il ſ'occupoit de ce ſoin, un heureux hazard fit diſparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pu vaincre depuis un ſiècle.

ON a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Deſcription du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de S. François, nommés Dominique *Brito* (c). & André de *Toledo*, ſe trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de *Palacios*; quelle fut leur ſermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrèrent juſqu'au bord de la Riviere des Amazonas; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laiſſerent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année ſuivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noronha*, qui venoit de ſuccéder à Carvallo dans le Gouvernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui préſentoit l'occaſion de plaire au Roi ſon Maître, prit auſſitôt la réſolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, ſous la conduite de Dom Pedro *Texeira*. Mais les circonſtances de ce voyage ont été renvoyées à cet Article.

(c) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*. Tom. I. l. 6. ch. 5.

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
VILLALOBOS
ET MIRANDA.

1621.

BONITO
MACUL.

1626.

CARVALLO.

1632.

BRITO ET
TOLEDA.

1635.

VOYAGES
SUR LE
MARAGUJ.
PEDRO
TEXEIRA.

1637.

TEXEIRA mit à la voile, le 28 Octobre 1637, avec quarante-sept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, soixante-dix soldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de service, tous les équipages montoient à deux mille personnes. On entra dans l'embouchure de la Rivière des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciscains fussent du Voyage, ce n'étoit pas des Guides sur l'expérience desquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoissance de la route. On se vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuèrent. Il fallut envoyer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire souvent des descentes dont on ne retiroit aucun fruit.

La crainte d'un sort beaucoup plus triste ne tarda point à faire impression sur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation si pénible, lorsque se plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demandèrent leur congé au Général. Ses premières exhortations eurent néanmoins la force de les rassurer; mais n'entendant parler que d'espérances, & les voyant remettre de jour en jour, plusieurs tournerent brusquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général sentit de quelle importance il étoit de ne pas employer la rigueur: loin de faire suivre les Fuyards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient; & mettant tous ses soins à s'attacher les autres, non-seulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues jusqu'alors en réserve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'avisâ d'un stratagème, qui les affermit dans cette résolution: ce fut de choisir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans lesquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Escadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Brésil; & l'ayant instruit de ses intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoyer souvent à la Flotte des nouvelles qui fussent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un esprit vif & pénétrant, il avoit acquis une si parfaite connoissance des Indiens, par l'étude continuelle de leurs visages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétrait ce qu'ils avoient dans le cœur. Aussi le regardoient-ils comme un Devin (*d*); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui qu'ils lui rendoient une obéissance aveugle. Ceux qui furent choisis pour le suivre s'applaudirent de cette préférence. L'usage qu'il fit de leur confiance & de leur soumission, fut premièrement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En second lieu, il détachoit, par intervalles, un de ses Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des informations aussi flatteuses que le Général les avoit demandées. Mais sa principale commission étoit de découvrir sur les bords du Fleuve quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua sa navigation jusqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Rivière de Pagamino se joint

(*d*) *Ibid.* ch. 14.

à celle des Amazones, découvrant les restes d'un Fort Espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien fournis, il ne douta point qu'un lieu, que les Espagnols avoient habité, n'eût pour voisins quelques Indiens moins barbares. Cette espérance lui fit prendre le parti d'y descendre. Le P. d'Acuña remarque, que s'il eût continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Rivière de *Napo*, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins exposés aux incommodités qu'ils eurent à souffrir.

Le jour même de la descente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avoit pas cessé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'Armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuisés. Teixeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envi. Il ne se passoit pas un jour, qu'ils ne crussent le dernier du Voyage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout son monde.

Les Indiens, près desquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte les cheveux aussi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Espagnols; ils avoient même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres; mais en ayant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Troupes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son Camp, l'angle de terre formé par les deux Rivières; & l'ayant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'Acosta Favulta, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passèrent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tombèrent malades, sans aucun remède contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal-sain entre deux grandes Rivières.

OLIVEIRA étoit parti à l'arrivée de la Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Teixeira ne tarda point à partir aussi, avec quelques Canots, qui le transportèrent jusqu'au lieu où le Fleuve cesse d'être navigable. De-là il se mit en chemin à pied. Son voyage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours; mais son récit n'avoit encore persuadé personne, jusqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. „ Tous ces Portugais, (dit le P. d'Acuña,) furent reçus & „ caressés des Espagnols avec une tendresse de Freres, non-seulement parce „ qu'ils étoient tous Sujets d'un même Roi, mais aussi parce qu'ils leur „ prenoient une route qu'ils avoient cherchée si longtems sans succès: les „ uns se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient navigué sur le grand

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
TEXEIRA.
1638.

„ Fleuve, depuis sa source jusqu'à la Mer; les autres prétendoient l'avoir
remonté, découvert entièrement & reconnu tout-à-fait, depuis son em-
bouchure du côté du Brésil, jusqu'à sa source la plus proche de Quito.
„ Toutes les Communautés Religieuses de cette Ville en firent une réjouis-
sance particulière, pour remercier le Ciel de leur avoir ouvert une Vigne
qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes, avec la même
ardeur, à servir pour la prédication de l'Evangile (e) ”.

L'AFFAIRE fut mise en délibération, le Conseil de Lima consulté; & cette
Cour suprême d'un grand Royaume répondit au Président de Quito, Dom
Alonse de Salazar, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui por-
toit de renvoyer le Général Texeira, avec tout son monde, par le même
chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui
pouvoit servir à la commodité de son Voyage: elle prescrivait, en parti-
culier, de choisir deux Espagnols de considération, & de faire agréer au
Général Portugais qu'ils s'embarquassent avec lui, pour se mettre en état
de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce
qu'ils auroient observé.

(e) *Ibid.* Ch. 17.

§. II.

Voyage des PP. d'Acuña & d'Artieda sur la Riviere des Amazonas.

Constan-
ces de leur
départ.

PLUSIEURS Personnes de distinction se présentèrent pour une si glorieuse
entreprise. On nomme dans ce nombre, Dom Vasquez d'Acuña, Chevalier
de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroy, &
Corrégidor de Quito. „ Son zele pour la gloire du Roi, lui fit saisir l'oc-
casion de le servir, avec le zele qu'il avoit eu dans les expéditions de
„ cette nature, depuis plus de cinquante ans, & que ses Ayeux avoient té-
moigné toute leur vie. Il obtint du Viceroy la permission de faire à ses
propres frais l'armement & l'équipage de cette Entreprise, sans autre in-
„ téré que le service d'un bon Maître (a) ”. Mais le Viceroy, qui avoit
besoin de ses lumières, se contenta de louer ses offres, & l'obligea de
continuer ses fonctions. Cependant, pour le satisfaire en quelque chose, il
choisit, à sa place, le P. Christophe d'Acuña, son Frere, qui, rempli des
mêmes sentimens, se crut fort honoré de servir son Prince dans une occa-
sion de cette importance (b). On lui donna, pour Associé, le P. André
d'Artieda, Professeur en Théologie au College de Cuenca, dont le P. d'A-
cuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes, expédiées à
la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incontinent
avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur Voyage,
pour

(a) On juge bien que c'est le P. d'Acuña
qui parle ici; & l'on applaudit au témoigna-
ge qu'il rend de lui-même & de sa famille.

(b) *Ibid.* ch. 18.

pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut réglé au 16 de Janvier 1639 (c).

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
ACUÑA ET
ARTIEDA.
1639.

Idée générale
de l'Amazone.

Étendue des
Pays qui la
bordent.

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pied desquelles sont les sources de la Rivière des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de cette Rivière, qu'il donne pour le plus grand & le plus célèbre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération. „ Il traverse, (dit-il,) des Royaumes de plus grande étendue & les enrichit „ plus que le Gange, plus que l'Euphrate & le Nil. Il nourrit infiniment „ plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il „ reçoit beaucoup plus de Rivières. Si les bords du Gange sont couverts „ d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; & „ ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les „ Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. „ Enfin les Pays qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habitan- „ tans aidoient un peu la Nature, tous les bords d'un si grand Fleuve se- „ roient de vastes jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les „ débordemens de ses eaux fertilisent toutes les terres, qu'elles humectent, „ non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas be- „ soin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses de la Nature se „ trouvent dans les Régions voisines; une prodigieuse abondance de Pois- „ sons dans les Rivières, mille Animaux différens sur les Montagnes, un „ nombre infini de toutes sortes d'Oiseaux, les arbres toujours chargés de „ fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la Terre „ farcies de Pierres précieuses & des plus riches Métaux. Enfin, parmi „ tant de Peuples qui habitent les bords de l'Amazone, on ne voit que „ des Hommes bien faits, adroits, & pleins de génie, pour les choses „ du moins qui leur sont utiles (d). „

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivières que nous avons déjà données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (e), & qui seront perfectionnées dans l'Article suivant par les Observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Pays, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractère ou leurs usages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. „ Cette grande Région, „ (dit le P. d'Acuña,) peut avoir quatre mille lieues de circuit. Si la

(c) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du Voyage. chap. 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique ayant fait ensuite supprimer cette édition, les Exemplaires en

devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliothèque Vaticane. *Dissertation sur la Rivière des Amazones*, p. 20.

(d) Relation d'Acuña, ch. 20.

(e) Voyez le T. XIX de ce Recueil à la description du cours de l'Amazone, tirée de M. d'Ulloa.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1639.

longueur du Fleuve est de mille trois cens cinquante-six lieues, mesurées avec exactitude, ou, suivant la supputation d'Orellana, mille huit cens lieues; si la plupart des Rivières, qui s'y joignent du côté du Nord ou du Midi, viennent de deux cens lieues, & plusieurs de plus de quatre cens, sans approcher d'aucune Terre peuplée d'Espagnols; on conviendra que cette étendue de Pays doit avoir au moins quatre cens lieues de largeur, dans sa plus étroite partie. Ainsi, (conclut le savant Jésuite,) avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de longueur, ou les mille huit cens lieues d'Orellana, c'est fort peu moins de quatre mille lieues de circuit par les règles de l'Arithmétique & de la Cosmographie (f) ”.

Habitans.

Tout cet espace étoit peuplé, au tems de sa Découverte, d'une infinité de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faisoient autant de Nations particulières. Les deux Voyageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms & la situation; des uns, pour les avoir vus; des autres, pour en avoir obtenu la connoissance de divers Indiens parfaitement informés. Le Pays étoit si peuplé, & les Habitations si proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans plusieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entre-tuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plupart prenoient la fuite, se jetoient dans leurs Canots, qui sont fort légers, abordoient à terre en un clin d'œil, se chargeoient de leurs Canots, & se retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Rivière forme en grand nombre.

Leurs Armes.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lançoient avec beaucoup de force & d'adresse. Ils avoient aussi une sorte de lance, qu'ils nommoient *Esfolica*, plate & longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de six piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu & taillé en barbillons. Ils prenoient cet instrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'en-haut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de justesse, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour Armes défensives, ils avoient des Boucliers d'un tissu de cannes fendues, & si ferrées entr'elles, que leur légèreté n'en diminueoit pas la force. Quelques Nations n'employoient que l'arc & les fleches, dont ils empoisonnoient la pointe avec des fucs si venimeux, que la blessure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la construction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient sur une pierre, après l'avoir fait sécher à la su-

(f) *Ibid.* ch. 37. Voyez, ci-dessous, la Relation de M. de la Condamine.

mée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & légers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des sieges. Pour abattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vibrequins étoient des dents de sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'employoient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine dans le premier état d'innocence (g).

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du ciel, pour demeurer avec eux, & pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étai, pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre, ils élèvent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant ils reconnoissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans sa conversation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de surmonter les difficultés de la grande Rivière, il leur demanda en grace, & par reconnoissance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laisser un de leurs Dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance & de bonté dans toutes ses entreprises (h). Un autre Cacique fit juger au P. d'Acuña qu'il se formoit aussi quelque idée d'un Dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir passer lui-même pour le Dieu de son Pays. „ C'est ce que nous apprîmes, (dit le Voyageur,) quelques lieues avant que d'arriver à son Habitation. Nous lui fîmes annoncer que nous lui apportions la connoissance d'un Dieu plus puissant que lui. Il vint au rivage, avec toutes les apparences d'une vive curiosité. Je lui donnai les explications qu'on lui avoit promises: mais demeurant dans son aveuglement, sous prétexte qu'il vouloit voir de ses propres yeux le Dieu que je lui prêchois, il me dit qu'il étoit fils du Soleil; que toutes les nuits il alloit en esprit dans le Ciel, donner ses ordres pour le jour suivant, & régler le Gouvernement général du Mon-

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1639.

Leur Religion.

(g) *Ibid.* ch. 39.

(h) On n'ajoute point la réponse, qui se présente d'elle-même: mais l'honnête Jésuite dit, qu'il ne jugea point à propos de lui laisser une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une sur quelque lieu élevé des Bourgades Indien-

nes, en recommandant aux Habitans d'en prendre grand soin. Ensuite si ces pauvres idolâtres la perdoient ou la mertoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Esclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient sans pitié.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1639.

„ de (i). Un autre (k) me marqua plus de raison. Je lui demandai pour-
„ quoi ses Compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre Flotte, tan-
„ dis qu'il étoit venu librement au-devant de nous, avec quelques-uns de
„ ses Parens? Il me répondit que des Hommes qui avoient été capables de
„ remonter la Riviere, malgré tant d'ennemis, & sans effrayer aucune per-
„ te, devoient en être un jour les Seigneurs; qu'ils reviendroient pour la
„ soumettre, & la peupleroient de nouveaux Habitans; qu'il ne vouloit
„ pas toujours vivre en crainte & trembler dans sa Maison; qu'il aimoit
„ mieux se soumettre de bonne heure, & recevoir pour ses Maîtres & ses
„ Amis, ceux que les autres seroient un jour contraints de reconnoître &
„ de servir par force (l) ”.

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amé-
rique, autant de confiance que de respect pour leurs Devins, qui leur tien-
nent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font
secher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour
avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur étoit cher. D'au-
tres les brûlent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont possédé
pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours, qui se partagent
entre l'ivrognerie & les larmes (m).

Le Général
Portugais re-
joint son
Camp au
Bourg d'A-
noic.

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel
il avoit laissé son Camp, se nommoit *Anosc*, & que c'étoit dans ce Canton
que le Capitaine Palacios avoit été tué avec la plus grande partie de son
escorte. Vingt lieues au-dessus, on rencontre la Riviere *Agaric*, célèbre
par la quantité d'or qu'elle roule dans ses sables & que cette raison a fait
nommer *Rio d'Oro*. C'est à son embouchure, de l'un & de l'autre côté de
la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens
chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingts lieues du côté du Nord,
& où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoissan-
ce, qu'on avoit eue de ce Pays, avoit fait naître aux Habitans de Quito
l'envie d'en faire la Conquête; mais jusqu'alors ils l'avoient tentée inutile-
ment, & le sort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

1640.

Il s'étoit passé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi,
dans le Camp d'*Anosc*, quarante Portugais & la plus grande partie de ses
Indiens. Ils s'y étoient soutenus, mais avec une grande inquiétude & des
peines continuëles. Les Habitans du Pays, après avoir commencé par
leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient persuadés
qu'on pensoit à venger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait
prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient
enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de
leur résister dans l'enceinte de leur Camp; mais depuis près d'un an, ils
étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une né-
cessité si pressante, qui diminueoit insensiblement leur nombre, l'arrivée de
la Flotte les jeta dans des transports de joie. Le nom de *Chevelus*, que les
premiers Espagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de

(i) *Ibidem*, ch. 40.

(k) C'est-à-dire aussi dans un autre lieu.

(l) *Ibid*.

(m) *Ibid*. ch. 42.

leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (n). Leurs armes ne sont que des dards. Au Sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les *Avisiras*, les *Turufnies*, les *Tquitos* & les *Zaporas*, avec lesquelles les Chevelus étoient sans cesse en guerre, sur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au-dessous commence la grande Province des *Aguas*, la plus fertile & la plus spacieuse de toutes celles que la Flotte eut à traverser. C'est par corruption, que les Espagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle est si peuplée, & les Villages se suivent de si près, qu'à peine fort-on de l'un sans en découvrir un autre. Sa largeur est peu considérable, parceque la plupart des Habitations étant sur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui sont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'est gueres plus large que le Fleuve. La Nation des *Aguas*, ou *Omaguas*, est plus raisonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle est redevable aux Indiens de *Quixos*, qui, lassés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Espagnols, monterent sur leurs Canots, & se laisserent conduire au fil de l'eau jusqu'aux Iles des *Aguas*, où ils comptèrent de trouver du repos, au milieu d'une puissante Nation. Ils y introduisirent une partie des usages qu'ils avoient observés dans les Etablissiemens Espagnols, surtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillaient une prodigieuse quantité, & de se vêtir avec bienséance. Leurs toiles sont claires, & tissées, avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'aplatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les *Curinas* au Sud, & les *Zeumas* au Nord.

VOYAGES
SUR LE
MARAÏON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.
Nation des
Aguas, ou
Omaguas.

Le Pere d'Acuña, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les *Aguas* refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. „ C'est „ (dit-il,) une calomnie qu'ils ont inventée, dans la seule vue de colorer „ leurs propres cruautés contre cette innocente Nation „. Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des *Aguas*, lui protestèrent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient parmi leurs Ennemis quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans leurs Fêtes, ou leurs Assemblées, pour se délivrer d'un sujet de crainte; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Cases, ils jetoient les corps dans le Fleuve. „ Je ne dés- „ avoue pas (continue-t-il,) qu'il ne se trouve dans ces Régions quelques „ Barbares, qui n'ont point horreur de manger leurs Ennemis; mais ils „ sont en petit nombre. On peut compter d'ailleurs qu'il ne s'est jamais „ vendu de chair humaine dans les Boucheries de cette Nation, comme „ l'ont écrit les Portugais, qui, sous prétexte de venger cette barbarie,

Le P. d'Acuña reconnoît fort peu d'Anthropophages.

(n) Le P. d'Acuña dit nettement jusqu'aux genoux.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

en commettent eux-mêmes une plus grande, lorsqu'ils réduisent à l'esclavage des Peuples nés libres & indépendans (o).

VERS le milieu du Pays des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y ressentirent un froid si vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les surprit; ils furent des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, sans répondre à la question. Le P. d'Acuña, l'ayant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de neige, & que dans l'espace de ces trois mois le vent souffloit de ce côté-là; ce qui devoit rafraîchir l'air jusques sous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la terre y produisît du froment en abondance, avec toutes sortes de légumes.

On continue de passer sur les sources & les embouchures des Rivières, dans la supposition qu'elles ont été plus exactement représentées par le Mathématicien Espagnol dont on a donné les Descriptions (p); mais à l'occasion du *Putu-mayo*, qui en reçoit trente autres avant que de se joindre à l'Amazone, & qui, descendant des Montagnes de *Pasto* dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'*Iza* vers son embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage, qu'on trouve quantité d'or dans son sable, & que les Nations, qui habitent ses bords, se nomment les *Turimos*, les *Guaraicas*, les *Porianas*, les *Zias*, les *Alyyes* & les *Cavos*. Cinquante lieues au-dessous, les bords de l'*Yotau* sont peuplés par les *Topanas*, les *Gavains*, les *Ozuanas*, les *Morvas*, les *Naunas*, les *Cenomonas*, & les *Mariaves*. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'*Yotau* est fort doux, & propre à la navigation.

La dernière Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, est un Bourg très peuplé, & la principale Forteresse de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garnison, quoiqu'ils soient les seuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent si peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivières, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Pays qu'elles arrosent. Du côté du Nord, ils ont pour ennemis les *Curis* & les *Quirabas*; & du côté du Sud, les *Cachiguanas* & les *Incuris*. Le P. d'Acuña ne put visiter ces Nations; ses ordres ne lui permettoient pas de s'écarter si loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Rivière, qu'il croit pouvoir appeler la *Rivière de Cusco*, parce que, suivant la Relation d'Orellana, la Rivière de cette Ville en est Nord & Sud, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Australe, à vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Pays la nomment *Turna*.

VINGT-HUIT lieues plus bas, du même côté, commence la grande &

(o) *Ibid.* chap. 42.

(p) Empruntées de M. de la Condamine.

puissante Nation des *Curuzicarís*, dans un Pays couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingts lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en est si nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues sans rencontrer des Habitations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs d'une demi-journée de chemin. La crainte avoit fait disparaître une grande partie des Habitans : mais si cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent dans les cabanes toutes les marques d'une bonne économie & d'une extrême propreté. On y voyoit, avec quantité de vivres, des ustensiles fort propres & d'un travail recherché, surtout ceux qui servoient pour les alimens. L'or y est aussi très commun, mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cachèrent soigneusement les plaques qu'ils portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaise n'avoit pu prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parce qu'elle manquoit d'Interprètes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur ministère, qu'en remontant une Rivière, nommée *Turupait*, qui se joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve successivement deux autres Rivières, dont la seconde a sa source au pied d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuse quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Tuma Guarís*, qui signifie *Tireurs de métal*; & les Portugais observèrent, en effet, que dans tout le Pays on appelloit *Tuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute sorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour se rendre aux Mines, parut si difficile au P. d'Acuña, que sans avoir plus de passion pour l'or qu'il ne convient à un Jésuite, il n'eut pas de repos, dit-il (g), jusqu'à ce qu'il en eût découvert une autre. Vis-à-vis des *Curuzicarís*, c'est-à-dire, sur la rive opposée du Fleuve, on voit regner une Terre fort plate, entrecoupée de Rivières, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles; & toutes ces eaux vont se jeter dans *Rio Negro*. Au contraire, dans l'espace des quatre-vingts lieues que les *Curuzicarís* occupent, la terre est élevée.

VOYAGE
SUR LE
MARÉCHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Informations
que le P. d'Acuña prend sur
des Mines
d'or très
riches.

Court chemin
qui mène à
ces Mines.

QUATORZE lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le succès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'est l'embouchure d'une Rivière, qui vient du côté du Nord, & dont la position est à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait presque face du côté du Sud, sur le bord d'un précipice, au pied duquel passe une autre Rivière, dont les rives sont habitées par la nombreuse Nation des *Paguaros*. Vingt-six lieues au-dessous, en continuant de suivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui se nomment les *Tacarens*. Ces Nations parlent des Langues différentes; & c'est dans leur Pays, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché si longtems par les Voyageurs de diverses Nations (r).

(g) *Ibid.* ch. 47.

(r) C'est le Lac de *Parimé*, sur lequel on supposoit une Ville nommée *Manoa del Dorado*, qui passe aujourd'hui pour fauleuse. Cependant on verra quelques éclaircissements

là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles de Voyageurs Anglois sur l'Orinoco. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement qu'un jour, peut-être, Dieu permettra qu'on sorte du doute. Ch. 50.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Nations des
Yorimaux.

Du même côté, la Nation des Curuzicaric est suivie le long du Fleuve par celle des *Torimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'Armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes ayant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vit venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoit toutes sortes de rafraîchissemens. Les *Yorimaux* sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plupart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoît qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui causoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur première Habitation, la même rive du Fleuve en offroit une autre, dont les Maisons étoient régulièrement contigues, & s'étendoient ainsi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens mesures de Farine de Manioc, qui lui suffirent pour le reste du Voyage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ses Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, située trente lieues plus bas. C'est à dix lieues au-dessous de cette Ile, que la Province des *Yorimaux* finit.

Cuchigaras
& autres Na-
tions.

Curiguères,
Nation de
Géans.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des *Cuchigaras*, sur une Rivière de même nom, poissonneuse & navigable, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit parsemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-dessus des *Cuchigaras*, les *Cumayaris*; & plus haut, vers les sources, les *Curiguères*, qui sont des Géans de seize palmes de hauteur. Le P. d'Acuña, ne donne ici que le témoignage de plusieurs personnes qui les avoient vus, & qui lui offroient de le conduire dans le Pays de cette race gigantesque; mais il fut rebuté par la longueur du chemin, qui demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Rivière (1).

Nation de
Sculpteurs.

Plus loin, sur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adresse admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faisoient des sièges en forme d'animaux, des statues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection surprenant (1).

Nation qui
avoit des ar-
mes de fer.

TRENTE-DEUX lieues après les *Cuchigaras*, le Pays est coupé par plusieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de *Carabuyayas*; mais ils sont distingués entr'eux par des noms particuliers, dont le Perc d'Acuña ne cite que celui des *Caraguanas*. „ Quoi-
„ que ces Indiens (dit-il,) se servent d'arcs & de fleches, je vis à quel-
„ ques-uns des armes de fer, telles que des haches, des haliebardes, des
„ serpes & des couteaux. Je leur fis demander, par nos Interpretes, d'où
„ leur venoient ces instrumens? Ils répondirent qu'ils les achetoient des In-
„ diens les plus proches de la Mer, qui les tiroient, en échange pour leurs
„ den-

(1) *Ibid.* chap. 63.

(1) *Ibidem.*

VOYAGE
SUR LE
MARAJON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1649.

„ denrées, de certains Hommes blancs comme nous, dont les Habitans
„ étoient sur la Côte Maritime; & que la seule différence qu'il y avoit en-
„ tre eux & nous, étoit qu'ils avoient les cheveux blonds. A ces marques,
„ nous crûmes reconnoître avec certitude les Hollandois, qui s'étoient mis,
„ depuis quelque tems, en possession de l'embouchure de la Riviere douce,
„ ou de la Riviere Philippe. Etant venus descendre, en 1638, dans la Guia-
„ ne, qui est une dépendance du Gouvernement de la Nouvelle Grenade,
„ ils s'étoient rendus maîtres de toute l'île (u), & l'avoient surprise avant
„ que les Espagnols eussent eu le tems d'emporter le Saint Sacrement de
„ l'Autel, qui demeura captif entre leurs mains. Ils se promettoient d'en
„ tirer une grande rançon; mais nos gens prirent un autre parti, qui fut
„ de courir aux armes, & se disposoient à cette entreprise, lorsque nous
„ nous mîmes en Mer pour aller rendre compte en Espagne de notre
„ Voyage (x).”

Description
poétique de
Rio Negro.

Le P. d'Acuña fait une description fort poétique de Rio Negro, située,
dit-il, un peu moins de trente lieues au-dessous de la Riviere de *Bafurra*,
qui arrose le Pays des Carabuyavas. C'est la plus belle & la plus grande de
toutes celles qui se joignent à l'Amazone, dans l'espace de 1300 lieues.
„ On peut dire que cette puissante Riviere est si orgueilleuse, qu'elle sem-
„ ble choquée d'en trouver une plus grande qu'elle. Aussi l'incomparable
„ Amazone semble lui tendre les bras; tandis que l'autre, dédaigneuse &
„ superbe, au lieu de se mêler avec elle, s'en tient séparée, & qu'occupant
„ seule la moitié de leur lit commun, elle fait distinguer ses flots pendant
„ plus de douze lieues. Les Portugais ont eu quelque raison de la nommer
„ Riviere noire, parce qu'à son embouchure, & plusieurs lieues au-dessus,
„ sa profondeur, joint à la clarté de toutes ces eaux qui tombent de plu-
„ sieurs grands Lacs dans son lit, la fait paroître aussi noire que si elle étoit
„ teinte; quoique dans un verre, ses eaux aient toute la clarté du crystal (y).”
Les Peuples qui habitent ses bords se nomment les *Canicuaris*, les *Caruparabás*,
& les *Quaravaguanas*. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs
& des fleches empoisonnées. Leur Pays fournit de très bonnes pierres, &
toutes sortes de Gibier.

Sédition des
Portugais de
la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre,
lorsque les Soldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli si peu de fruit de
leur Voyage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter
le Fleuve, prirent la résolution d'enlever du moins un grand nombre
d'Esclaves, pour se dédommager de tant de fatigues, par leurs propres
mains. Le Général, qu'ils informèrent tumultueusement de leur dessein, y
consentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & son As-
socié s'y opposèrent avec tant de force, par une protestation qu'ils eurent
la hardiesse de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté,
en prit occasion de faire remettre aussitôt à la voile.

(u) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parce qu'elle est entre deux grands Fleuves, l'Orinoco & l'Amazone; à moins qu'il n'entende seulement l'île de

Cayenne, qui est à peu de distance de la Côte Maritime.

(x) *Ibid.* chap. 64.

(y) *Ibid.* ch. 69.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Ile des Topi-
nambous &
leur histoire.

Caractère ex-
traordinaire
des Topinam-
bous.

Récits qu'ils
font aux Por-
tugais.

QUARANTE lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Rivière de *Cayari*, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les *Topinambous* sont descendus dans l'Amazone (2). Ils s'arrêtèrent, dit-on, vingt-huit lieues au-dessous, d'une grande Ile, qui n'ayant pas moins de soixante lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le Pere d'Acuña nous donne l'Histoire.

APRÈS la Conquête du Brésil, les *Topinambous*, Habitans de la Province de *Fernambouc*, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs, où ils étoient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des *Cordillieres*. Ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite, la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Établissement Espagnol, voisin des sources du *Cayari*. Mais, après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un *Topinambou*, pour avoir tué une Vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jetés dans leurs Canots, ils descendirent la Rivière, jusqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

CES Indiens parlent la Langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, jusqu'à celle du Para. Ils raconterent; au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'ayant pu trouver, en sortant du Brésil, de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de se séparer plusieurs fois, & que ces différens Corps peuplerent diverses parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient descendus jusqu'à la Rivière des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

LES *Topinambous* de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le Pere d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe; & quoiqu'on s'aperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur & par leur adresse à se servir de l'arc & des fleches. Ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savoient la Langue du Brésil, n'avoient pas besoin d'Interpres pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage (a). „ Proche de leur Ile, du côté du Sud, il y avoit „ alors deux Nations également remarquables; l'une de Nains, nommés

(2) Les Nations de cette Rivière sont les *Maraguar*, les *Zurinas*, les *Cayanars*, les *Urachaus*, les *Gufmagis*, les *Burais*, les *Funovis*, les *Anamatis*, les *Guarinumas*, les *Curanaris*, les *Pajunacas*, & les *Avacaris*. Depuis l'embouchure, on trouve, sur les bords de l'Amazone, les *Guaranacas*, les *Maraguar*, les *Gufmagis*, les *Burais*, les *Funovis*, les *Oroquaras* & les *Aperas*.

(a) *Ibid*, chap. 79. Voyez ci-dessous la Description du Brésil.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

„ *Guayazis*; l'autre, d'une race d'Hommes & de Femmes, qui naissoient
„ avec le devant des piés en arriere, de sorte qu'en marchant sur leurs tra-
„ ces on s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les *Marayus* (b). Ils étoient
Tributaires des Topinambous, auxquels ils fournissoient des haches de
pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par sept Nations nombreuses,
mais sans courage, qui ne pensant qu'à vivre en paix, de leurs Bestiaux &
de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous.
Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par
un commerce réglé, mille choses nécessaires à la vie, particulièrement du
sel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voisines. „ J'eus d'au-
„ tant moins de peine à le croire (continue le Pere d'Acuña.) qu'en 1638,
„ lorsque j'étois à Lima, deux Hommes, partis en différens tems pour en
„ chercher, revinrent avec une bonne charge. Ils s'étoient embarqués sur
„ une des Rivières qui tombent dans l'Amazone, & qui les avoit conduits
„ au pié d'une Montagne de sel, dont les Habitans en faisoient un grand
„ commerce.”

Eclaircisse-
ment du P.
d'Acuña sur
les Amazones
de l'Améri-
que.

Les Topinambous confirmerent aux Portugais, qu'il existoit de vraies
Amazones, dont le Fleuve a tiré son ancien nom. Cet article semble mé-
riter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur
d'un fait si longtems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, &
fortifiées par ses propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit si for-
tes, „ qu'on ne peut les rejeter, (dit-il.) sans renoncer à toute foi huma-
„ ne (c) : mais c'est dans les termes de son Traducteur qu'il faut les citer :

„ Je ne m'arrête point aux perquisitions sérieuses que la Cour Souverai-
„ ne de Quito en a faites. Plusieurs Natifs des lieux mêmes ont attesté
„ qu'une des Provinces voisines du Fleuve étoit peuplée de Femmes belli-
„ queuses, qui vivent & se gouvernent seules, sans Hommes, qu'en cer-
„ tains tems de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, & que
„ le reste du tems elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne songent qu'à
„ cultiver la terre & à se procurer, par le travail de leurs bras, tout ce qui
„ est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à
„ d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau Royaume de
„ Grenade, au Siège Royal de Pasto, où l'on reçut le témoignage de quel-
„ ques Indiens, particulièrement celui d'une Indienne, qui avoit été dans
„ le Pays de ces vaillantes Femmes, & qui ne dit rien que de conforme à
„ ce qu'on savoit déjà par les Relations précédentes. Mais je ne puis taire
„ ce que j'ai entendu de mes oreilles, & que je veux vérifier aussitôt que
„ je me fus embarqué sur le Fleuve. On me dit, dans toutes les Habita-
„ tions où je passai, qu'il y avoit, dans le Pays, des Femmes telles que je
„ les dépeignois ; & chacun en particulier m'en donnoit des marques si
„ constantes & si uniformes, que si la chose n'est point, il faut que le plus
„ grand des mensonges passe dans tout le nouveau Monde pour la plus con-
„ stante de toutes les vérités historiques. Cependant nous estimés de plus
„ grandes lumières sur la Province que ces femmes habitent, sur les che-
„ mins qu'y conduisent, sur les Indiens qui communiquent avec elles, &

(b) *Ibidem*.

(c) *Ibid.* ch. 70.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

„ sur ceux qui leur servent à peupler, dans le dernier Village, qui est la
„ Frontiere entr'elles & les Topinambous.

„ TRENTÉ-SIX lieues au-dessous de ce dernier Village, en descendant le
„ Fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une Riviere qui vient de la
„ Province même des Amazones, & qui est connue par les Indiens du Pays,
„ sous le nom de *Cumris*. Elle prend ce nom de celui d'un Peuple, voisin
„ de son embouchure. Au-dessus, c'est-à-dire, en remontant cette Rivie-
„ re, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui parlent la Langue
„ générale du Brésil. Plus haut sont les *Tagaris* : ceux qui les suivent sont
„ les *Guacares*, l'heureux Peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles
„ ont leurs Habitations sur des Montagnes d'une hauteur prodigieuse, en-
„ tre lesquelles on en distingue une, nommée *Tacamiaba*, qui s'élève ex-
„ traordinairement au-dessus de toutes les autres, & si battue des vents,
„ qu'elle en est stérile. Ces Femmes s'y maintiennent sans le secours des
„ Hommes. Lorsque leurs Voisins viennent les visiter, au tems qu'elles
„ ont réglé, elles les reçoivent l'arc & la fleche en main, dans la crainte
„ de quelque surprise; mais elles ne les ont pas plutôt reconnus, qu'elles se
„ rendent en foule à leurs Canots, où chacun fait le premier Hamac
„ qu'elle y trouve, & le va suspendre dans sa Maison, pour y recevoir ce-
„ lui à qui le Hamac appartient. Après quelques jours de familiarité, ces
„ nouveaux Hôtes retournent chez eux. Tous les ans, ils ne manquent
„ point de faire ce voyage dans la même saison. Les Filles qui en naissent
„ sont nourries par leurs Meres, instruites au travail & au maniment des
„ armes. On ignore ce qu'elles font des mâles; mais j'ai sçu d'un Indien,
„ qui s'étoit trouvé à cette entrevue, que l'année suivante, elles donnent
„ aux Peres les Enfans mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plu-
„ part croient qu'elles tuent les mâles au moment de leur naissance, & c'est
„ ce que je ne puis décider sur le témoignage d'un seul Indien. Quoi qu'il
„ en soit, elles ont, dans leur Pays, des trésors capables d'enrichir le Mon-
„ de entier; & l'embouchure de la Riviere, qui descend de leur Province,
„ est à deux degrés & demi de hauteur méridionale (d).”

Traitement
que les Portu-
gais faisoient
aux Indiens.

VINGT-QUATRE lieues au-dessous, la Flotte Portugaise arriva dans un lieu
où le Fleuve est resserré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres
plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña
juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-seulement fermeroient
le passage, mais dont on pourroit faire des Bureaux de Douanes, si la Ri-
viere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens, les Marées se font sentir,
quoi qu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues jusqu'à la Mer. Quarante
lieues plus bas, la Nation des *Tapajocos* donne son nom à une belle Riviere,
qui arrose cette Province. Le Pays est très fertile, & ses Habitans sont
redoutés des Nations voisines, parce que le poison de leurs fleches est si
mortel, qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inspiroient de la terreur aux
Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fussent Amis des Etrangers, & qu'au
passage de la Flotte ils s'empressassent d'y porter toutes sortes de provisions.

(d) *Ibid.* ch. 61 & 62. Voyez la Relation de M. de la Condamine, dans l'Article suivant.

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens: ils vouloient en faire des Esclaves, & cette cruelle résolution avoit besoin d'un prétexte. Déjà leurs Troupes étoient rassemblées pour l'exécuter. Elles se dispoisoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Desfierro*, lorsque la Flotte y arriva. „ Je m'efforçai, „ en honnête Voyageur, d'arrêter une si barbare entreprise, ou du moins „ de la retarder, jusqu'à l'explication que je comptois d'avoir bientôt avec „ le Gouverneur du Para; & *Benot Maziel*, son Fils, Commandant de „ l'Expédition, me promit de ne rien tenter sans avoir reçu de nouveaux „ ordres de son Pere. Mais à peine l'eus-je quitté, qu'embarquant ses Soldats sur un Brigantin armé de quelques Pièces de canon, & sur d'autres „ Bâtimens de moindre grandeur, il alla porter la guerre aux *Tapajocos*. „ Envain acceptèrent-ils la paix, avec mille témoignages de soumission. „ Maziel leur ordonna d'apporter toutes leurs fleches empoisonnées; & „ lorsqu'il les vit sans armes, il les fit enfermer sous une bonne garde, „ comme un Troupeau de Moutons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il „ avoit amenés sur la Flotte, vrais démons lorsqu'il s'agit de faire du mal, „ furent lâchés sur ces Misérables, & commirent de si grands excès contre „ leurs Femmes & leurs Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, „ qu'à leur retour, un des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible „ scène, me jura qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Esclaves „ que d'en avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoyés „ au Para, où je les vis arriver; & cette capture causa tant de plaisir aux „ Portugais, qu'ils en entreprirent bientôt une autre, dans une Province „ plus éloignée, où ils auroient sans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà „ ce qu'on nomme les Conquêtes du Brésil (c).”

Les *Curupatubas*, qu'on trouve à quarante lieues de la Riviere des *Tapajocos*, & qui prennent aussi leur nom d'une Riviere qui arrose leur Pays, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécût en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'espace d'environ six journées, on en rencontre une autre, dont le sable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée *Tuquaratinci*, dont elle baigne le pié. Les Habitans assuroient que dans le même Canton, ils tiroient souvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre sorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux; & qu'ensuite, éprouvant que ces outils s'émousoient facilement, ils avoient cessé d'en faire. Ils racontèrent aussi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, suivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expressions, étoit vraisemblablement d'Azur; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, si brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroïssoit couverte de Diamans fins. Sur la seconde, on entendoit quelquefois d'effroyables bruits; signe certain, suivant le Pere d'A-

Curupatubas,
& richesse de
leur Pays.

(c) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaisseau Anglois avoit remonté la Riviere des *Tapajocos*, pour y établir le Commerce

du Tabac, qui croit en abondance dans le Pays; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conservoit encore les armes.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Tentatives
des Hollan-
dois pour s'y
établir.

Combien la
Région étoit
alors peuplée.

Fuite des Peu-
ples.

Bourg de
Commuta.

Voyage an-
nuel d'un
Français.

cuña, qu'elle renfermoit dans ses entrailles, des pierres de grand prix (f).

Il ne vante pas moins la Province de *Ginapape*, qui tire aussi son nom d'une Rivière, à soixante lieues des Habitations du *Curupatuba*. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richesse de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possède plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Rivière arrose, sont comprises dans le Gouvernement du Marañon. Mais sans compter leurs Mines, qui sont réellement en grand nombre, & leur étendue, qui est plus vaste que toute l'Espagne ensemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, sur toutes celles qui bordent la Rivière des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient si bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverses tentatives pour s'y établir: mais ils en ont toujours été chassés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir assurer que ce terroir est du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ses vastes pâturages peuvent nourrir une infinité de Bestiaux. C'étoit six lieues au-dessus de l'embouchure du *Ginapape*, que les Portugais avoient leur Fort del *Destierro*, c'est-à-dire du *Bannissement*. Diverses raisons l'ont fait démolir. Dix lieues au-dessous, on trouve, sur la Rivière de *Paranaíba*, une Nation Indienne, amie des Portugais; & plus loin dans les Terres, plusieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les îles, que l'Amazone forme ensuite, sont encore plus peuplées: ces îles & leurs Habitans sont en grand nombre; les Nations se ressemblent si peu; leurs Langues & leurs Coutumes sont si différentes, quoique la plupart entendent fort bien la Langue générale, qui est celle du Brésil; enfin la matière est si vaste pour un Écrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (g). Les plus considérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire observer, que depuis la Conquête du Brésil, presque tous ces Peuples ont abandonné leur Pays, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-dessous des *Pacaxas*, qui habitoient les bords d'une Rivière à quatre-vingts lieues du *Paranaíba* & du même côté, on voit encore le Bourg de *Commuta*, célèbre autrefois par le nombre de ses Habitans, & par l'usage où les Indiens étoient d'y assembler leurs Armées, lorsqu'ils se dispoisoient à la guerre. Il est réduit presque à rien. Cependant le terroir y est très fertile, les Paysages y sont charmans; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (h). La Rivière des *Tocantins*, qui passe derrière le Bourg, est un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña se plaint que personne ne connoisse la valeur. Il parle néanmoins d'un François, qui y venoit tous les ans, avec plusieurs Vaisseaux, & qui s'en retournant chargé du sable de cette Rivière, dont il savoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Pays, l'usage qu'il en faisoit, dans la crainte de s'attirer leur haine (i). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de *Fernambuc*,

(f) On a peine à concevoir ces idées physiques; mais ce n'est pas le seul endroit où l'on soupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidèlement le texte Espagnol.

(g) *Ibid.* chap. 79.

(h) *Ibid.* chap. 80.

(i) *Ibid.* chap. 81.

ayant traversé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la source de la même Riviere, dans l'espérance de faire de nouvelles découvertes & de revenir chargés d'or: mais étant descendus jusqu'à l'embouchure, ils se virent enveloppés par les Tocancins, qui les tuèrent tous. Lorsque le Pere d'Acuña passoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver la Calice, que le Prêtre portoit pour ses fonctions Ecclésiastiques.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dépendent: mais le judicieux Voyageur observe que les uns & les autres relevoient du Gouverneur Général du Marañon, qui étoit à plus de cent trente lieues du Para, vers le Bresil; ce qui ne pouvoit causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. „ Si nos gens (dit-il,) étoient „ assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudroit nécessairement que „ le Gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il auroit entre les mains la clé du „ Pays. Ce n'est pas que le lieu, où le Para est situé, soit le meilleur qu'on „ puisse choisir: mais il seroit facile de le changer, si la découverte étoit „ poussée plus loin. Pour moi, je n'en trouverois pas de plus commode „ que l'Ile du Soleil, qui est quatorze lieues plus bas, vers l'embouchure du „ Fleuve (k). C'est un Poste sur lequel on doit absolument jeter les yeux, „ parce que le terroir y fournit toute sorte de vivres, que les Vaisseaux y „ sont à l'abri des vents les plus incommodes, & qu'ils en peuvent sortir „ dans les hautes Marées de la pleine Lune. D'ailleurs cette Ile a plus de „ dix lieues de circuit, de fort bonnes eaux, une grande abondance de „ Poisson de Mer & d'eau douce, surtout une multitude infinie de Crabs, „ qui font la nourriture ordinaire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez „ qu'aujourd'hui même, il n'y a point d'Ile dans tout le voisinage, qui „ fournisse plus de Gibier pour la Garnison & les Habitans du Para.

C'est par ce fruit politique de ses Observations que le Pere d'Acuña termine son Ouvrage (l), pour répondre aux vues de la Cour d'Espagne, qu'il ne laisse qu'entrevoir (m), mais qui se trouvent bien expliquées dans la Dissertation qu'on a citée (n). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis longtems à faire des courses incommodes dans les Mers voisines des Etablissements Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés de gloire & de richesses. Il n'avoit pas été facile de faire cesser ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parce que toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore assez connues, pour

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Remarques &
conseils du
Pere d'Acuña.

Explication
des vues de la
Cour d'Espa-
gne dans ce
Voyage.

(k) Remarquons que le P. d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-six lieues au-dessous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud jusqu'au Cap de Nord, & qu'il repete ici nettement que son cours est de treize cens cinquante-six lieues. ch. 81.

(l) Sans oublier néanmoins le devoir de sa Profession; car il s'étend aussi sur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(m) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le passage de la Riviere & servir de Douane.

(n) Celle qui est à la tête de la traduction de son Ouvrage, p. 16 & suiv. Elle est assez curieuse; mais l'Auteur n'en est pas nommé. Il paroît seulement qu'elle n'est pas du Traducteur.

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembloient pour retourner en Espagne. Philippe II. ne vit pas d'autre remède, à des maux presque inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses Flottes la Loi de ne se pas séparer dans leur navigation: mais un ordre seul ne suffisoit pas pour les garantir. Il étoit presque impossible que pendant un Voyage de mille lieues plusieurs Vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un; & tel Corsaire suivoit les Galions depuis la Havane jusqu'à San Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III. jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ses Galions; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la Rivière des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet les plus grands Vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pu servir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Brésil, qui se joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effrayé les Corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Rivière étoit navigable en descendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. De-là toutes les tentatives qu'on a rapportées, jusqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuse. Mais quoique sa découverte semblât perfectionnée par son retour & par les Observations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussitôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source; & le Roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses Ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines, lorsqu'ils auroient chassé les Hollandois du Brésil. Comme il y avoit lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur servit de *Routier*, Philippe IV. prit le parti qu'on a rapporté, d'en faire supprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là les entreprises des Espagnols se sont bornées, sur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque succès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zèle infatigable des Missionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs Possessions étoit tel qu'on l'a représenté dans la Description de l'Audience de Quito, lorsque le Voyage & la Carte de M. de la Condamine ont jeté un nouveau jour sur le Pays, sur le cours du Fleuve, & sur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

§. III.

*Voyage de M. de la Condamine.*VOYAGES
SUR LE
MARATHON.Motifs de
ce VoyageAnciennes
Cartes de
l'Amazone

Ce second Voyage de l'illustre Académicien n'est proprement que la suite & la conclusion (a) de son Journal, dont on a déjà donné l'extrait. On y a vu qu'après avoir terminé ses travaux Académiques sur les Montagnes de Quito, & fait élever ses fameuses Pyramides, il se trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. „ Nous étions convenus, (dit-il,) M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différentes (b). „ J'en choisis une presque ignorée, & qui ne pouvoit m'exposer à l'envie; c'étoit celle de la Rivière des Amazones, qui traverse, d'Occident „ en Orient, tout le Continent de l'Amérique Méridionale, & qui passe „ avec raison pour la plus grande Rivière du Monde. Je me proposois de „ rendre ce Voyage utile, en levant une Carte de ce Fleuve, & recueillant des observations en tout genre sur une Région si peu connue. M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuse (c) du cours de ce Fleuve, par Sanjon, dressée sur la Relation purement historique du Pere d'Acuña, a depuis été copiée par tous les Géographes, faite de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la première fois, en France, une copie [dans le 12^{me}. Tome des *Lettres Edifiantes*,] de celle qui avoit été dressée dès l'année 1690 par le P. Fritz, & qui fut gravée à Quito en 1707: mais plusieurs obstacles n'ayant jamais permis à ce Missionnaire de la rendre exacte, surtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques Notes, sans presque aucun détail historique; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoissoit le Pays des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Comme nous avons déjà donné, d'après M. d'Ulloa (d), d'exactes remarques sur le nom, la source & le cours général du Marañon, sur les trois chemins qui conduisent de Quito à ce Fleuve, sur celui de Jaen où cette Rivière commence à devenir navigable, & sur les principales Rivières dont elle se forme & se grossit, & que tous ces détails paroissent tirés du Voyage de l'Amazone de M. de la Condamine, le seul des Voyageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son entrée dans la Mer du Nord, & de-là jusqu'en Europe.

(a) C'est néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis son retour, sous le titre de *Relation abrégée d'un Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, &c. par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Marañon levée par le même: à Paris chez la Veuve Pissot, 1745, in-8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Espagnol, à Amsterdam.

XX. Part.

(b) Ces motifs sont expliqués plus au long dans son Journal.

(c) Ibid. pp. 15 & précéd.

(d) Voyez, Tome XIX, la Description de l'Audience de Quito, & l'Avertissement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

Nota. On y trouve aussi sa Carte, qui auroit été ici mieux à sa place. R. d. E.

Bb

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Route de M.
de la Conda-
mine, depuis
Tarqui jus-
qu'à Jaen.

Situation de
Zaruma.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voyage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois il en prit un détourné, qui passe par *Zaruma*, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Rivière de *los Yubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide: mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (e).

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de *Tumbez*. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. *Zaruma*, situé par trois degrés quarante minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa (f). Les Mines de ce Canton, autrefois célèbres, sont aujourd'hui presque abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau; mais l'aloï n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à *Zaruma*, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On fait que cette hauteur ne varie pas dans la zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entières, que sa plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à-peu-près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulières; ce qui étant une fois connu fait juger de la hauteur moyenne du Mercure, par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son Voyage de Lima, lui avoient appris, que cette hauteur moyenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (g); d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de *Zaruma* est élevé d'environ sept cens toises; ce qui n'est pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (h).

(e) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, ayant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emporta une Copie authentique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient aposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

(f) L'Auteur observe que Laët n'en fait aucune mention dans sa Description de l'Amérique.

(g) Voyez le Journal historique, Infcription contenant les Observations faites à Quito, p. 163.

(h) Il se servit, pour ce Calcul, d'une Table dressée par M. Bouguer, sur une hypothèse qui répond jusqu'ici, mieux que toute autre, à diverses expériences du Barometre, faites à diverses hauteurs déterminées géo-

métriquement. Venant de Tarqui, Pays assez froid, il ressentit une grande chaleur à *Zaruma*, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que sur la Montagne Peïte de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Pays bas & chaud. „ Je suppose (ajoute M. de la Condamine,) qu'on est informé que pendant notre long séjour dans la Province de Quito, sous la Ligne équinoxiale, nous avons constamment reconnu que l'élevation du sol, plus ou moins grande, décide presque entièrement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toises pour se transporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, jusqu'au pied d'un amas de neige aussi ancien que le Monde, dont une Montagne voisine sera couronnée. *Ubi sup.* p. 22.

Nota. Ces 3 Notes sont mal placées dans l'Edition de Paris. R. d. E.

On rencontre, sur cette route, plusieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Descriptions. Loxa est moins élevée que Quito, d'environ trois cens cinquante toises, & la chaleur y est sensiblement plus grande; mais quoique les Montagnes du voisinage ne soient que des collines, en comparaison de celles de Quito, elles ne laissent pas de servir [de point] de partage aux eaux de la Province; & le même coteau, appelé *Caxanuma*, où croît le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naissance à des Rivières qui prennent un cours opposé, les unes à l'Occident, pour se rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui grossissent le Marañon.

L'ACADÉMICIEN passa le troisième jour de Juin entier sur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plant de l'arbre de Quinquina; mais, avec le secours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put rassembler, dans toute sa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui pussent être transportées en Europe. Il les fit mettre, avec de terre prise au même lieu, dans une Caisse, qu'il fit porter avec précaution sur les épaules d'un Homme, jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverse les derniers côtes de la Cordillière. Dans toute cette route, on marche presque sans cesse par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entière: il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui sont les coffres du Pays, se pourrissent, & rendent une odeur insupportable. M. de la Condamine passa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid*; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siècle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur première situation. Jaen même, qui conserve encore le titre de Ville, & qui devoit être la résidence du Gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un Village sale & humide, quoique sur une hauteur, & renommé seulement par un Insecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagène à Lima. Cette route offre quantité de Rivières, qu'on passe, les unes à gué, les autres sur des Ponts, & d'autres sur des Radeaux, construits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la Nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivières réunies en forment une grande & très rapide, nommée *Chinchipé*, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à *Tompanda*, Village Indien [à la vue de Jaen,] dans une situation agréable, à la jonction de trois Rivières. Le Marañon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Rivière de *Chachapoyas*, & celle de Chinchipé du côté de l'Ouest, à cinq degrés trente minutes de Latitude Australe. Depuis ce point, le Marañon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le Fleuve se rétrécit, & s'ouvre un passage entre deux Montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le *Port de Jaen*,

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Hauteur des
Montagnes de
Loxa.

Plantes de
Quinquina.

Décadence
de plusieurs
Villes.

Diverses
formes du
Marañon.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1742.

c'est-à-dire le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaen, sur la petite Rivière de *Chuchunga*, par laquelle on descend dans le Marañon, au-dessous des sauts.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa, avec des ordres du Gouverneur de Jaen à son Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obstacles sur un Radeau, composé de deux ou trois pièces de bois. De Jaen au Port, on traverse le Marañon, & l'on se trouve plusieurs fois sur ses bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du Nord, plusieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charrient un fable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve sont couverts de Cacao, qui n'est pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramassent que lorsqu'on les presse de payer leur tribut.

Le quatrième jour après être parti de Jaen, M. de la Condamine traversa vingt & une fois à gué le Torrent de *Chuchunga*, & la ving-deuxième fois en Bateau. Les Mules, en approchant du gîte, se jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ses papiers, ses livres & ses instrumens mouillés. „ C'étoit le quatrième accident de „ cette espece, qu'il avoit essuyé, depuis qu'il voyageoit dans les Monta- „ gnes : ses naufrages (dit-il,) ne cessèrent qu'à son embarquement „.

Chuchunga,
Port de Jaen.

Le Port de Jaen, qui se nomme *Chuchunga*, est un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de se défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pu lui servir d'interpretes. La nécessité lui fit trouver le moyen d'y suppléer. Il savoit à-peu-près autant de mots de la langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en savoient de la Langue Espagnole. Ne trouvant à *Chuchunga* que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire construire une Balfe assez grande, pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le tems de faire sécher ses papiers & ses livres (i). Le Soleil ne se montrait gueres qu'à midi; c'étoit assez pour prendre hauteur. Il trouva 5 de-

(i) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il passa dans le Hameau de *Chuchunga*. „ Je n'avois, (dit-il,) ni Voleurs, „ ni Curieux à craindre. J'étois au milieu „ des Sauvages. Je me délassois parmi eux „ d'avoir vécu avec des Hommes; &, si j'o- „ se le dire, je n'en regrettois pas le Com- „ merce. Après plusieurs années passées „ dans une agitation continuelle, je jouis- „ sois pour la première fois d'une douce „ tranquillité. Le souvenir de mes fatigues, „ de mes peines & de mes périls passés, me „ paroissoit un songe. Le silence qui regnoit „ dans cette solitude me la rendoit plus ai- „ mable; il me sembloit que j'y respirois plus „ librement. La chaleur du climat étoit tem- „ pérée par la fraîcheur des eaux d'une Ri- „ vière, à peine sortie de sa source, & par

„ l'épaisseur du Bois qui en ombrageoit les „ bords. Un nombre prodigieux de Plantes „ singulieres & de Fleurs inconnues m'of- „ froit un spectacle nouveau & varié. Dans „ les intervalles de mon travail, je para- „ geois les plaisirs innocens de mes Indiens; „ je me baignois avec eux, j'admirois leur „ industrie à la Chasse & à la Pêche. Ils „ m'offroient l'élire de leur Poisson & de „ leur Gibier. Tous étoient à mes ordres : „ le Cacique, qui les commandoit, étoit le „ plus empressé à me servir. J'étois éclairé „ avec des bois de senteur & des résines „ odoriférantes. Le fable sur lequel je mar- „ chois étoit mêlé d'or. On vint me dire „ que mon Radeau étoit prêt, & j'oubliai „ toutes ces délices „. *Mém. de l'Acad. des Sciences pour 1745.*

grés 21 minutes de Latitude Australe; & le Barometre, plus bas de seize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau il y a des Rivières navigables sans interruption (k).

Le 4 de Juillet après midi il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Basse, sous l'escorte de tous les Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est-là proprement qu'il est navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Rivière, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'aperçut, le matin, que le Fleuve étoit haussé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ses Guides, eut le tems de se livrer à ses Observations. Il mesura géométriquement la largeur du Marañon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déjà diminuée de quinze à vingt. Plusieurs Rivières, que ce Fleuve reçoit au-dessus de Jaen, sont plus larges; ce qui devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vitesse d'un Canot, abandonné au courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à descendre. Il observa, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

Le 8, continuant sa route, il passa le Détroit de *Cumbinama*, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'*Escurebragas*, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le Fleuve, arrêté par une côte de roche escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup, en faisant un angle droit avec sa première direction; & par la vitesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le Radeau sur lequel M. de la Condamine étoit alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tourner pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des vagues capables de submerger la Basse, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue: mais la violence du courant la repoussoit toujours dans le fond de l'Anse; & l'Académicien n'en seroit jamais sorti, sans l'aide de ses quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, ayant suivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anse, gravirent sur le rocher, d'où ils lui jetterent, non

VOYAGE
SUR LE
MARAHON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

M. de la
Condamine
s'embarque.

Il débouche
dans le Ma-
rañon.

Profondeur
de ce Fleuve.

Détroits, &
dangers que
l'Auteur y
court.

(1) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit-il, assez d'apparence

que le point où une Rivière commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivières ordinaires commencent à être navigables. p. 33.

VOYAGES
SUR LE
MARAÏON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

fans peine, des Lianes, qui sont les cordes du Pays, avec lesquelles ils remorquerent le Radeau, jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passe un troisième détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, resserre par les Rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoyoit de Sant'Iago, & qui auroit eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le Radeau étoit descendu en dix heures.

Sant'Iago de
las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le dix, à *Sant'Iago de las Montañas*, Hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la Rivière de même nom, & formé des débris d'une Ville, qui avoit donné le sien à la Rivière. Ses bords sont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des Mines d'or du Pays. Ils vivent indépendans, dans des Bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la Rivière, par laquelle on pourroit descendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre, depuis quarante ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la Rivière dans le Maraïon. Au-dessous de Sant'Iago, on trouve *Borja*, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords du Fleuve. Elle n'est séparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo de Manferiché*. On a vu, dans les Descriptions précédentes, que *Pongo* signifie *Porte*, & qu'on donne ce nom à tous les passages étroits, dont celui-ci est le plus célèbre. C'est un chemin que le Maraïon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordillière, en se creusant un lit entre deux murailles parallèles de rochers, coupés presque à plomb. Il n'y a gueres plus d'un siècle que quelques Soldats Espagnols de Sant'Iago découvrirent ce passage & se hazarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déjà rapporté, la Mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le Fleuve. En arrivant à Sant'Iago, l'Académicien se flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre: mais malgré ses Express réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau sur lequel il devoit passer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les Radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur sert d'aviron.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses Mariniers, qui ne trouvoient pas la Rivière assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser, & d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anse voisine de l'entrée

Borja.

Pongo de
Manferiché.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Etrange a-
venture de
M. de la
Condamine.

Mesure du
Pongo de
Manféricité.

du Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence, que sans aucun saut réel, les eaux semblent se précipiter, & leur choc contre les rochers cause un effroyable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voyageur François de voir de près le Pongo, avoient déjà pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, seul avec un Negre sur son Radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de 25 piés en 36 heures, continuoît de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très grosse branche, d'un arbre caché sous l'eau, s'étant engagé entre les piéces du Radeau, où elle pénéroit de plus en plus à mesure qu'il baissoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien se vit menacé de demeurer accroché & suspendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ses papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de se dégager & de remettre son Radeau à flot (1).

Il avoit profité de son séjour forcé à Sant'Iago, pour mesurer géométriquement la largeur des deux Rivières, & pour prendre les angles qui lui devoient servir à dresser une Carte particulière du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis sur le Fleuve, il fut bientôt entraîné, par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il se trouva transporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume de sa charge, présentoit à la résistance de l'air une surface sept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vitesse du courant; & cette vitesse même diminuoit considérablement, à mesure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'espace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faisoit deux toises par seconde, par comparaison à d'autres vitesses exactement mesurées.

Le Canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demi-lieue au-dessous de Sant'Iago, & continue d'aller en rétrécissant; de sorte que de 250 toises, qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux Rivières, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jusq' alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que 25 vares Espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; & suivant l'opinion commune, on pouvoit passer, en un quart d'heure, de Sant'Iago à Borja. Mais une observation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du passage, il étoit à trois longueurs de son Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à sa Montre, depuis l'entrée du Pongo jusq' à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de 20 au degré (moins de 6000 toises) de Sant'Iago à Borja, au lieu de trois qu'on est dans l'usage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus rudes, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effrayé, s'il n'eût été prévenu.

(1) *Ibidem*, p. 43.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Danger de ce
Passage.

Situation de
l'Auteur à
Borja.

Volcan de
Sangay.

Il jugea qu'un Canot s'y briserait mille fois & sans ressource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas: mais les Pièces d'un Radeau n'étaient point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les assemblent produit l'effet d'un ressort qui amortirait le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avait pas un an qu'un Missionnaire, qui eut ce malheur, y avait passé deux jours entiers sans provisions, & seroit mort de faim, si la crûte subite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne descend en Canot que dans les eaux basses, lorsque le Canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

L'ACADÉMICIEN se crut dans un nouveau Monde à Borja (m). „ Il s'y trouvoit (dit-il,) éloigné de tout commerce humain, sur une Mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Rivières & de Canaux, „ qui pénètrent de toutes parts une immense Forêt, qu'eux seuls rendent „ accessible. Il rencontroit de nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux „ & de nouveaux Hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir „ des Montagnes se perdre dans les nues, ne pouvoient se lasser de faire le tour de l'Horizon, sans autre obstacle que les Collines du Pongo, qui „ alloient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui „ diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédoit ici „ l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât il n'apercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux piés sans la voir; „ elle est si couverte d'herbes touffues, de plantes de Lianes & de broussailles, qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'espace d'un pié. „ Au-dessous de Borja, & 4 à 500 lieues plus loin en descendant le Fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un Diamant. Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle „ divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorsqu'ils en rencontrent pour la première fois. Ils s'empressent de les ramasser; ils s'en chargent comme d'une Marchandise précieuse, & ne commencent à s'en mépriser que lorsqu'ils les voient si communes.”

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere *Magnin* (n), Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés 28 minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la *Laguna*. Le 15, ils laissèrent au Nord, l'embouchure du *Morona*, qui descend du Volcan de *Sangay*, dont les cendres, traversant les Provinces de *Macas* & de *Quito*, volent quelquefois au-delà de *Guayaquil*. Plus loin, & du même côté, ils rencontrèrent les trois bouches de la Rivière de

Pastaza,

(m) Voyez, au Tome XIX, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas.

(n) Natif du Canton de Fribourg en Suisse. M. de la Condamine se loua extrêmement de ses attentions. Outre plusieurs curiosités d'Histoire naturelle, ce Pere lui fit présent d'une Carte qu'il avoit faite des Missions Es-

pagnoles de Maynas, & d'une Description des mœurs & coutumes des Nations voisines. Pendant son séjour à Cayenne, l'Académicienaida M. *Artur*, Médecin du Roi & membre du Conseil supérieur de cette Colonie, à traduire en François cet Ouvrage, qu'il juge très digne de la curiosité du Public. R. d. E.

Pastaza, si débordée alors, qu'ils ne purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche; mais ils l'estimerent de 400 toises, & presque aussi large que le Marañon (o).

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

M. de la Con-
damine est at-
tendu à la La-
guna par Dom
Pedro Mal-
donado.

Forme des
Canots sur
lesquels ils
partirent.

Le 19, ils arrivèrent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis six semaines par Dom Pedro *Maldonado*, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Rivière des Amazones pour passer en Europe: mais ayant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (p). La Laguna est une grosse Bourgade, de plus de mille Indiens, rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrain sec & élevé (q), situation rare dans ce Pays, & sur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du *Gualaga*, qui a sa source, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Est de Lima. Ce fut par cette Rivière, que Pedro d'Ursua descendit dans l'Amazone. La mémoire de son Expédition, & celle des événements qui causèrent sa perte, se conservent encore à *Lamas*, petit Bourg voisin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ 250 toises de largeur à l'embouchure du *Gualaga*.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de 42 à 44 piés de long, sur trois seulement de large, & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les Rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu. Le Voyageur est à la poupe avec son Equipage, à l'abri de la pluie, sous un toit long, d'un tissu de feuilles de Palmiers entrelassées, que les Indiens composent avec assez d'art. C'est une espèce de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toit volant, de même matière, & qui glisse sur le toit fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voyageurs associés étoit de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il étoit possible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramoient le jour; & deux seulement faisoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une ressource contre l'inaction, dans un Voyage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nou-

(o) L'observation du Soleil, à son coucher & à son lever, donna, comme à Quito, des déclinaisons de la Bouffole, de huit degrés & demi du Nord à l'Est. De deux Amplitude, ainsi observées consécutivement le soir & le matin, on peut conclure la déclinaison de l'Aiguille aimantée, sans connoître celle du Soleil; il suffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux observations, s'il est assez considérable pour être aperçu avec la Bouffole, *ibid.* p. 59.

(p) M. Maldonado avoit fait en route, avec

XX. Part.

la Bouffole, & un Gnomon portatif, les Observations nécessaires pour décrire le cours du *Pastaza*; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moyens. Un Billet qu'il avoit laissé à un Arbre, en passant, le 1 de Juin, avoit instruit M. de la Condamine de sa marche, comme ils en étoient convenus.

(q) Plusieurs observations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à 5 degrés 14 minutes. *Ibid.* p. 61.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Sauvages Ya-
méos.

Difficultés de
leur Langue.

Leurs armes
de chasse.

Flèches em-
poisonnées.

Rivière d'U-
cayale.

veaux, auroit pu rendre fort ennuyeux. „ J'avois besoin (dit-il,) d'une „ attention continuelle pour observer, la Boussole & la montre à la main, „ les changemens de direction dans le cours du Fleuve & le tems que nous „ mettions d'un détour à l'autre; pour examiner les différentes largeurs „ de son lit & celles des embouchures des Rivières qu'il reçoit, l'angle que „ celles-ci forment en y entrant, la rencontre des îles & leur longueur, & „ surtout pour mesurer par diverses méthodes, la vitesse du courant & celle „ du Canot, tantôt à terre, tantôt sur le Canot même. Tous mes momens „ étoient remplis. Souvent j'ai fondé & mesuré géométriquement la lar- „ geur du Fleuve & celle des Rivières qui viennent s'y joindre, j'ai pris la „ hauteur méridienne du Soleil presque tous les jours, & j'ai observé sou- „ vent son amplitude à son lever & à son coucher. Dans tous les lieux où „ j'ai séjourné, j'ai monté le Barometre, &c. (r).”

Le 25 il laissa au Nord la Rivière du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Asie du même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de neuf ou dix syllabes; & ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouac* signifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leur arme ordinaire de chasse, auxquelles ils ajustent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit boulet de coton, qui remplit exactement le vuide du tuyau. Ils les lancent, du seul soufflé, à trente & quarante pas, & rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites fleches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du sang; & sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait sous la dent. Le contrepoison pour les Hommes qui en sont blessés, est le sel, & plus sûrement le sucre (s), pris intérieurement.

Le 26, M.M. de la Condamine & Maldonado rencontrèrent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale, une des plus grandes Rivières qui grossissent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parce qu'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le Fleuve dont il prend le nom, mais encore parce qu'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes Rivières. La question ne peut être entièrement décidée

(r) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(s) Voyez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, [à Leyde] avec ce poison.

que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords furent abandonnées en 1695, après le soulèvement des *Cunivos* & des *Piros*, qui massacrèrent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît sensiblement, & le nombre de ses Iles augmente.

Le 27, les deux Voyageurs aborderent à la Mission de *Saint Joachim*, composée de plusieurs Nations Indiennes, surtout celle des *Omaguas*, Nation autrefois puissante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'espace d'environ deux cens lieues au dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Royaume de Grenade, par quelqu'une des Rivières qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces Rivières, l'usage des vêtemens établi chez les seuls *Omaguas* parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier siècle, & l'on comptoit alors, dans leur Pays, trente Villages marqués de leur nom sur la Carte du Pere Fritz; mais, effrayés par les incursions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Esclaves, ils se sont dispersés dans les Bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'*Omaguas*, comme celui de *Cambevas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brésilienne, signifie *tête plate*. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur aplatisir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Brésil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur Pays, le long de la Rivière des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de Plantes, l'une que les Espagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre, qui se nomme en Langue du Pays, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La *Curupa* se prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les *Omaguas* se servent d'un tuyau de roseau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inferent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles, d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Marañon (r), & qui reçoit toute sorte de formes, dans sa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une Poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; & pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les *Omaguas*.

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Nation des
Omaguas, &
son origine.

Signification
de leur nom.

Plante qui
leur procure
des visions.

Leurs Scri-
gues.

(r) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences. 1751.

VOYAGES
SUR L'E
MARAÏON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Observations
astronomiques
à l'embouchure
du Napo.

Pevas, der-
nière mission
Espagnole sur
le Maraïon.

Dans toutes leurs Assemblées, le Maître de la Maison ne manque point d'en présenter une à chacun des Assistans; & son usage précède, toujours, les repas de cérémonie (u).

EN partant de Saint Joachim, les Voyageurs réglèrent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 31 au 1 d'Août, dans le dessein d'y observer une émerison du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées d'Est à Ouest. D'ailleurs les Voyages d'Orellana, de Texcira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célèbre, & la prétention des Portugais sur le Domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement malgré les obstacles, avec une Lunette de 18 piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'Académicien ayant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés 24 minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Maraïon, de 900 toises au-dessous de l'Ile, n'en ayant pu mesurer qu'un bras géométriquement; & celle du Napo, de 600 toises au-dessus des Iles qui partagent ses bouches. L'émerison du premier Satellite fut observée avec le même succès (x), & la longitude de ce point déterminée.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le Fleuve, jusqu'à Pevas, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la dernière des Missions Espagnoles sur le Maraïon. Elles s'étendoient à plus de deux cens lieues au-delà; mais en 1710 les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voisines des bords du Napo, n'ayant jamais été subjuguées par les Espagnols, quelques-unes ont massacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Missionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jésuites de Quito ont renouvelé d'anciens Etablissmens, & formé depuis une cinquantaine d'années, sur cette Riviere, de nouvelles Missions, aujourd'hui très florissantes. Le nom de Pevas est tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ses Habitans; mais on y a rassemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente; ce qui est assez ordinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'est entendue que de deux ou trois Familles, reste misérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages sur les bords du Maraïon; mais il en reste encore dans les Terres, surtout vers le Nord; & M. de la Condamine

(u) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

(x) Après avoir observé l'émerison, l'Académicien prit aussitôt la hauteur des deux Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émerison, l'observation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent mesurés avec une bonne montre; ce

qui dispensa de monter & de régler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridiens, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui sera plus exacte quand on aura l'heure de l'observation actuelle, en quelque lieu dont la position en Longitude soit connue, & où cette émerison ait été visible. p. 82.

nous assure qu'en remontant l'*Yapura*, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Prisonniers.

ENTRE les bizarres usages de ces Nations, dans leurs Festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poissons passés dans leurs narines & leurs lèvres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'Oiseaux de toutes couleurs, on est particulièrement surpris dans quelques-unes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paroisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de Pendant d'oreille.

On compte six ou sept journées, de Pevas, dernière des Missions Espagnoles qui sont à la charge des Jésuites, jusqu'à *Saint Paul*, première des Missions Portugaises desservies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois 8 à 900 toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des Canots. Les deux Voyageurs en essuyèrent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruisseau; c'est le seul Port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du Fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chute subite de quelque arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le soutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les aperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux où il seroit dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de descendre la Rivière, fut surpris & massacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrèrent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le Missionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voyageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des Presbyteres de maçonnerie, de terre & de brique, & des mu-

VOYAGES
SUR LE
MARañON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1643.
Bizarres usages.

Saint Paul,
première Place
Portugaise.

Dangers de la
navigation du
Fleuve.

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

raillées proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes Indiennes, des coffres avec des serrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voyages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en sont plus séparées par la Cordillière, qu'elles ne le seroient par une Mer de mille lieues.

Canots des
Indiens Por-
tugais.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu, premièrement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le moyen du feu, pour augmenter sa largeur: mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de manière, que son jeu n'embarasse point la Cabane, qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur; & portent jusqu'à quarante Rameurs. La plupart ont deux mâts, & vont à la voile; ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai. (y)

Coari, & au-
tres Colonies
Portugaises.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voyageurs, de Saint Paul à Coari, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passèrent dans les Missions intermédiaires d'Yviratuha, Traquatua, Paraguari & Tefé. Coari est la dernière des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premières sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mélange de diverses Nations, la plupart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la rive méridionale du Fleuve, où les terres sont plus hautes & par conséquent à l'abri des inondations. Entre Saint Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles Rivières, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remon- tées, de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, sur celle de Coari, dans le haut des terres, un Pays découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cor-

(y) M. de la Condamine remarque ici, que quatre ou cinq ans auparavant, un de ces Brigantins, de médiocre grandeur, ponté & agréé par un Capitaine Marchand François, qui s'y embarqua avec trois Mariniers de sa Nation, prit le large en haute Mer, au grand étonnement des habitants du Para, & fit en

six jours, du même lieu à Cayenne, un trajet, que l'Académicien, comme on le verra plus bas, ne fit qu'en deux mois dans un Bâtiment du même port; étant obligé de se laisser conduire terre à terre, suivant l'usage du Pays: ce qui d'ailleurs lui convenoit mieux pour lever sa Carte. R. d. E.

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

nes; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources de cette Rivière arrosent des Pays fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on fait que les Bestiaux se font fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivières, dont on a donné les noms dans la Description générale de son cours (z). C'est dans ces quartiers qu'étoit situé un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito, & jugé de 23 Carats. Il en donna le nom de *Village d'or* à ce lieu; & dans son retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui se conserve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, signé de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut „sur une terre haute, vis-à-vis „ des bouches de la *Rivière d'or*”. Le P. d'Acuña & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du Pays, & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Indiens, surtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manavus*, qui venoient à la rive septentrionale de l'Amazone; & tous ces lieux sont placés sur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de Témoins, tout a disparu; & sur les lieux mêmes on en a perdu jusqu'à la mémoire.

M. de la Condamine observe que dès le tems du Pere Fritz, c'est-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre sur lequel ils fondent leur prétention, soutenoient déjà que la borne, plantée par Texeira, étoit située plus haut que la Province d'Omaguas; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Missionnaire Espagnol, donnant dans une autre extrémité, prétendoit qu'elle n'avoit été posée qu'aux environs de la Rivière de *Cuchivara*, c'est-à-dire plus de 200 lieues plus bas. L'Académicien reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, si l'on examine bien le Canton où est située la quatrième Mission Portugaise, en descendant, nommée *Paraguari*, sur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Tefé, à 3 degrés 20 minutes de Latitude australe par sa propre observation, on trouvera qu'il réunit tous les caractères qui désignent la situation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme son opinion par divers Eclaircissemens (a).

DANS le cours de sa navigation, il n'avoit pas cessé de demander aux Indiens des diverses Nations, s'ils avoient quelque connoissance de ces Femmes belliqueuses, dont le Fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécutent éloignées des Hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone, dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de 12 à 1500 lieues de Pays; que plusieurs de ces Nations

Eclaircis-
sement sur les
Amazones de
l'Amérique
Mériionale.

(z) Voyez le Tome XIX. p. 380 & suiv. R. d. E.

(a) *Ibid.* pp. 101 & 26.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par lesquels ils les désignent dans les différentes Langues, signifient *Femmes sans mari, Femmes excellentes, &c*; qu'il étoit question d'Amazones dans ces Contrées, avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce Fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voyageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui disoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette Rivière étoient telles, que ce seroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejeter. Il rapporte des témoignages plus récents, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, son Compagnon de Voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pu exister une Société de Femmes indépendantes, & sans un commerce habituel avec les Hommes, cela est surtout possible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduisent leurs Femmes à la condition d'Esclaves & de Bêtes de somme. Enfin il paroît persuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Américaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus (b).

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familière à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture, leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les Missions Espagnoles, où l'on s'est efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Brésil, introduite aussi dans les Missions Portugaises; mais n'en ayant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Missionnaire, pour le Para, ils se virent parmi des Indiens avec lesquels ils ne pouvoient converser que par signes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverses questions dans leur Langue, mais qui malheureusement ne contenoit pas les réponses. Ces Peuples connoissent plusieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverses Constellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui signifie aujourd'hui, dans le Pays, *Mâchoire de Bœuf*; parce que depuis qu'on a transporté des Bœufs en Amérique, les Brasiiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupèdes qu'ils connoissent avant l'arrivée des Européens.

Le second jour, après avoir quitté Coari, on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la première; & le jour suivant, on rencontra, du côté du Sud, les bouches de la Rivière, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un Village voisin.

Elle

(b) Pour conclusion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théâtre critique du P. Feijó, par le P. Sarmiento.

Les Indiens
ont quelque
connoissance
de l'Astronomie.

Elle n'est pas inférieure aux plus grandes, de celles qui grossissent le Marañon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voyant le Fleuve sans Îles & large de 1000 à 1200 toises, y jeta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à 103 brasses.

Rio Negro, ou la *Rivière Noire*, dans lequel il entra le 23, est, dit-il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette Rivière du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallèlement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Rivière noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, séparé par une Île. Il la remonta deux lieues, jusqu'au Fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1203 toises, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est trois degrés neuf minutes Sud. C'est le premier Établissement Portugais qu'on trouve au Nord, en descendant l'Amazone. Sa Rivière est fréquentée depuis plus d'un siècle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Esclaves. Un Detachement de la Garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriser le commerce des Esclaves, dans les bornes prescrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Troupe de Rachat*, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette Rivière, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Îles & de Lacs. Le terrain, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords. Les Bois y sont moins fourrés, & le Pays est tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva, au Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Rivière, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voyage sur lequel il ne peut rester aucun doute (c). C'est dans la grande Île, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro sert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, de la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la source de cette erreur, si c'en est une (d), dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaos*, cette même Nation dont on a parlé. L'Histoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien,

VOYAGES
SUR L'C.
MARAÑON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Extrême profondeur du Fleuve.

Rio Negro, & son Fort Portugais.

Camp volant pour le Commerce des Esclaves.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

Manoa del Dorado, Ville fabuleuse.

(c) Celui du Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. Voyez, au Tome XIX, la Description du Gouvernement de Maynas. M. de la

XX. Part.

Condamine a tracé en points, dans sa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, selon la Carte du P. Samuel Fritz.

(d) Voyez, ci-dessous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

D d

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

étoit encore si forte en 1740, qu'un Voyageur, nommé Nicolas *Hortfman* (e), natif de Hildesheim, espérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Essequebe, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la Riviere de Surinam & l'Orinoco. Après avoir traversé des Lacs & de vastes Campagnes, traînant ou portant son Canot avec des peines incroyables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de *Riviere Blanche*, & les Hollandois d'Essequebe, celui de *Parima*, sans doute, parce qu'ils ont cru qu'elle conduisoit au Lac de ce nom. On croira, si l'on veut, que ce Lac étoit un de ceux que *Hortfman* traversa, mais il leur trouva si peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

Rio Madera.

Extrême étendue de son cours.

A peu de distance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere, qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée *Rio de Madera*, ou *Riviere du Bois*, apparemment parce qu'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonteront, en 1741, jusqu'aux environs de *Santa Cruz de la Sierra*, Ville Episcopale du haut Pérou, située à 17 degrés & demi de Latitude Australe. Cette Riviere porte le nom de *Mamore* dans sa partie supérieure, où sont les Missions des *Moxes* (f), dont les Jésuites ont donné une Carte en 1713 (g). Mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jeter dans le grand Fleuve de la Plata.

L'AMAZONE, au-dessous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Iles, elle a jusqu'à deux & trois lieues; & dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des *Amazones*; tandis que plus haut ils ne la connoissent que sous celui de Rio de *Solimões*, Riviere des *Poisons*, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parce que les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses Habitans.

Fort de Pauxis.
Le flux de la Mer s'y fait sentir.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laissé à gauche la Riviere de *Jamundar*, que le P. d'Acuña nomme *Cunuris*, prit terre un peu au-dessous du même côté, au pied du Fort Portugais de Pauxis, où le lit du Fleuve est resserré dans un Déroit de 905 toises de large. Le flux & le reflux de la Mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la Mer, c'est-à-dire sur plus de deux cens

(e) M. de la Condamine possède un Extrait du Journal de ce Voyageur, & une Carte de sa route, faite de sa main.

Nota. L'Auteur lui en donna communication au Para. R. d. E.

(f) Voyez la Description du Pérou, en divers endroits.

(g) Elle est dans le Tome XII. des *Lettres édisantes & curieuses*.

VOYAGES
SUR LE
MARAGON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Réflexions sur
ces Marées.

lieues de cours, ou sur trois cens soixante, selon le Pere d'Acufsa, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, 14 toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para au bord de la Mer. Il fait là-dessus d'utiles réflexions.

„ ON conçoit bien, (dit-il,) que le flux qui arrive au Cap du Nord, à l'embouchure de la Riviere des Amazones, ne peut parvenir au Détroit de Pauxis, c'est-à-dire, si loin de la Mer, qu'en plusieurs jours, au lieu de cinq ou six heures, qui est le tems ordinaire que la Mer emploie à remonter. En effet, depuis la Côte jusqu'à Pauxis, il y a une vingtaine de Parages, qui désignent pour ainsi dire les journées de la Marée en remontant le Fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la haute Mer se manifeste à la même heure que sur la Côte; & si l'on suppose que ces différents Parages soient éloignés l'un de l'autre d'environ douze lieues, le même effet des Marées se fera remarquer dans leurs intervalles à toutes les heures intermédiaires; savoir, dans la supposition des douze lieues, une heure plus tard de lieue en lieue, en s'éloignant de la Mer. Il en est de même du reflux, aux heures correspondantes. Au reste, tous ces mouvemens alternatifs, chacun en son lieu, sont sujets aux retardemens journaliers, comme sur les Côtes. Cette espece de marche des Marées, par ondulations, a vraisemblablement lieu en pleine Mer, & doit retarder de plus en plus, depuis le point où commence le reflux, jusqu'à quel-que profondeur; deux autres, dont l'un remonte le long des bords du Fleuve & s'accélère, tandis que l'autre, au milieu du lit de la Riviere, descend & retarde; enfin deux autres encore, opposés aussi, qui se rencontrent souvent, proche de la Mer, dans des Canaux naturels de traversée, où le flux entre à la fois par deux côtés opposés; tous ces faits, dont j'ignore que plusieurs aient été observés, leurs différentes combinaisons, divers autres accidens des Marées, sans doute plus fréquens & plus variés qu'ailleurs, dans un Fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus grande distance de la Mer qu'en aucun autre endroit du Monde connu, donneroient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

„ MAIS pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudroit une suite d'Observations exactes; ce qui demanderoit un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir sa Patrie. Il se rendit, en seize heures, de Pauxis à Topayos, autre Forteresse Portugaise à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des Mines du Bresil, en traversant des Pays inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrieres, que les Missionnaires Jésuites s'efforcent d'appivoiser. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les Habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou *Tupinam-*

Riviere &
Fort de
Topayos.

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.
Pierres des
Amazones.

boux, dominante il y a deux siècles dans le Brésil, où ils ont laissé leur Langue. On a vu leur Histoire & leurs différentes transmutations dans la Relation du P. d'Acuña. C'est chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de *Pierres des Amazones*, dont on ignore l'origine, & qui ont été longtems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne diffèrent, ni en dureté, ni en couleur, du *Jade Oriental*; elles résistent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Pays ont pu les tailler, & leur donner diverses figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Rivière, auquel on donnoit aisément une forme, & qui ne devoit ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'auroit pas été démentie par des essais, il resteroit le même embarras pour ces *Emeraudes arrondies, polies, & percées*, dont on a parlé dans l'Article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les *Pierres vertes* deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Montagnes
riches en Mé-
taux, où l'on
suppose que
les Amazones
se sont reti-
rées.

LE 4 Septembre, les deux Voyageurs commencèrent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, sans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, & dont les sommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les Rivières de la Côte de Cayenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent se perdre dans l'Amazone. C'est dans ces Montagnes, suivant la tradition du Pays, que se sont retirées les Amazones d'Orellana: mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'aussi mal éclaircie, assure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Prodigieuse
grandeur des
Arbres.

LE 5 au soir, la variation de l'aiguille, observée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit poussé sur le bord du Fleuve, ayant servi de théâtre pour cette Observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desséché, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence étoit de 24 piés, & sa longueur de 84 entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les Bois des bords de l'Amazone (h), & de plusieurs autres Rivières qu'elle reçoit.

Para, ancien
Fort Hollan-
dois.

LE 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voyageurs laissèrent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de Para, situé sur le bord Septentrional, &

(h) L'Auteur cite encore en preuve, les seule pièce de 8 à 9 piés de long sur 4½ de large, d'un bois dur & poli, qu'il vit ensuite un seul tronc d'arbre, & une Table d'une chez le Gouverneur du Para. R. d. E.

rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverser le *Xingu* à son embouchure, où quantité de Canots se sont perdus, ils entrent de l'Amazone dans le *Xingu* même, par un Canal naturel de communication : les lles, qui divisent la bouche de cette Riviere en plusieurs Canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur ; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même Riviere que le P. d'Acuña nomme *Paranába*, & le P. Fritz, dans sa Carte, *Aripána* ; diversité, qui vient de celle des Langues. *Xingu* est le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Mission sur le bord de la Riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de *Topayos*, des Mines du Brésil ; & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques (i), dont les fruits sont à peu-près de la grosseur d'une Olive, se rapent comme la noix Muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo* ; ce qui a fait donner, par les François de Cayenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que si les épiceries orientales en laissoient à desirer d'autres, celles-ci seroient plus connues en Europe. Cependant il a sçu, dans le Pays, qu'elles passoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

L'AMAZONE devient si large, après avoir reçu le *Xingu*, que d'un bord on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes lles, qui se succèdent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres Mouches de toute espece, qui sont la plus grande incommodité de la Navigation sur ce Fleuve. Leurs piquûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voyagent point sans un Pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus ; car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord ; & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces Insectes sur la rive Occidentale.

La Forteresse Portugaise de *Curupa*, où les deux Voyageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorsqu'ils étoient maîtres du Brésil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs Esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord méridional du Fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que, quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Deux Arbres
aromatiques.
l'un nommé
Crabe à
Cayenne.

Forteresse de
Curupa.

Rivieres, qui
forment une
espece de
Mer.

(i) Ils se nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

VOYAGES
SUR LE
MARATHON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

l'Amazone, nommé *Tagipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marayo*, défigurée dans toutes les Cartes. De-là, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque forte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivières, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont, premièrement, *Rio de dos Bocas*, Rivière des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivières de *Guanapu* & de *Pacajar*, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laet, *Rivière du Para*; en second lieu, la Rivière des *Tocantins*, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter, descendant, comme le *Topayos* & le *Xingu*, des Mines du Brésil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin, la Rivière de *Muju*, que l'Académicien trouva large de 749 toises à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une Frégate Portugaise qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiserie, rares & précieux dans d'autres Régions (k).

Situation de
la Ville du
Para.

C'est sur le bord Oriental du *Muju*, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessous de l'embouchure du *Capim*, qui vient de recevoir une autre Rivière, appelée *Guama*. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de Rivières. Ses Habitans sont fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraisemblable qu'il n'y a pas une seule goutte, qui baigne le pied de leurs murailles; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Rivière communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la Rivière des Amazones.

L'ACADÉMICIEN fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une Rivière à l'autre, & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte, il fut obligé de redoubler son attention, pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux sans nombre.

Arrivée de
M. de la Con-
damine dans
cette Ville.

Le 19 de Septembre, c'est-à-dire près de quatre mois après son départ de Cuenca, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'est-à-dire la *grande Rivière* dans la Langue du Brésil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collège des Jésuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M. Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maison fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une situation telle qu'il l'avoit desirée

(k) Les Observations de M. de la Condamine qu'il a faites, sont réservées pour l'Article qui leur convient.

pour la commodité de ses Observations. „ Nous crûmes, (dit-il,) en arrivant au Para, à la sortie des Bois de l'Amazone, nous voir transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien alignées, des Maisons riantes, la plupart rebâties depuis trente ans en pierre & en moëlon, des Eglises magnifiques. Le Commerce direct des Habitans avec Lisbonne, d'où il leur vient tous les ans une Flotte marchande, leur donne la facilité de se pourvoir de toutes sortes de commodités. Ils reçoivent les Marchandises de l'Europe en échange pour les denrées du Pays, qui sont, outre quelque or en poudre qu'on apporte de l'intérieur des terres, du côté du Brésil, l'écorce du bois de crabe, ou de clou, la Sasse-pareille, la Vanille, le Sucre, le Caffé, & surtout le Cacao (1).

JAMAIS la Latitudo du Para n'avoit été observée à terre, & l'on assura M. de la Condamine, à son arrivée, qu'il étoit précisément sous la Ligne équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, 1 degré 28 minutes du Sud (m). A l'égard de la Longitude, une Eclipsé de Lune, qu'il observa le premier de Novembre 1743, & deux immersions du premier Satellite de Jupiter (n) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident.

ENTRE plusieurs autres Observations, les unes sur la déclinaison & l'inclinaison de l'aiguille, les autres sur les Marées, qui sont assez irrégulières au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de son Voyage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moyen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (o). Neuf expériences, dont les deux plus éloignées ne donnèrent que trois oscillations de différence sur 98740, lui firent trouver qu'en 24 heures de tems moyen, son Pendule à verge de Métal faisoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toises au-dessus de Quito: d'où il conclut que sous l'Equateur, deux corps, dont l'un peseroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant transportés le premier à 1450, le second à 2200 toises de hauteur, perdraient chacun plus d'une livre de leur poids (p).

IL étoit nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour

VOYAGE
SUR LE
MARATHON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.
Idée de la
Ville du Para.

Sa Latitude
& sa Longi-
tude.

Autres Ob-
servations.

(1) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(m) La Carte du P. Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne diffère pas sensiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes.

(n) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(o) L'une de ces deux Villes est au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toises au-dessus de son niveau; & toutes deux sous la Ligne équinoxiale; car un degré & demi n'est ici d'aucune conséquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moyen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui con-

servoit ses oscillations pendant plus de vingt-quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Observations à Quito, & sur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui est élevé de sept cens cinquante toises au-dessus du Sol de Quito. *Ibid.* p. 181.

(p) A-peu-près comme il devoit arriver, si l'on faisoit les mêmes expériences sous le vingt-deuxième & le vingt-huitième parallèle, suivant la Table de Newton: ou vers le vingt & vingt-cinquième, à juger par la comparaison des Expériences immédiates faites sous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reste, M. de la Condamine avertit que les nombres précédents ne sont qu'approchés. p. 182.

VOYAGES
SUR LE
MARAGON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Remarque
sur la petite
Vérole qui
fait de fré-
quens ravages
au Para.

Inoculation
tentée avec
succès, dans
les Missions.

achever la Carte de ce Fleuve, & de suivre même sa rive Septentrionale jusqu'au Cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi, n'ayant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonne le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui règnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plupart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espèce d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Genipa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette dernière conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du Pays. Un Indien Sauvage, nouvellement forti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voyant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Amérique, qui eut le courage de la tenter. Il fit infecter la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été atteints; & dès ce moment il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (q).

IL

(q) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siège d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européen-

ne où l'argent n'eut point de cours. Les espèces monnoyées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoie courante étoit le Cacao. — A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lis-

VOYAGES
SUR LE
MARAJÓN.
M. DE LA
CONDOMINE.
1744.

M. de la
Condamine
quitte Para.
Observations
sur les deux
embouchures
de l'Amazone.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un Canot du Général (r), avec un Equipage de 22 Rameurs, & muni de recommandations pour les Missionnaires Français de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer sa route; mais, n'ayant pu trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Indiens & à la timidité du *Mamelus* (s) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone, ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para

bonne sur une Flotte Portugaise: „ L'Es-
„ ple du P. Fritz, (dit-il.) Missionnaire d'Es-
„ pagne à Maynas, qui descendit le Fleuve
„ jusqu'au Para, en 1689, pour y rétablir sa
„ santé, & que le Gouverneur de cette Vil-
„ le retint plus d'un an, avoit fait craindre
„ à M. Maldonado de se déclarer Espagnol
„ parmi les Portugais. Ses Parents & ses Amis
„ le lui avoient bien recommandé avant son
„ départ de Quito, & je lui avois promis le
„ secret. Après que le Gouverneur du Para
„ m'eut remis copie des ordres de S. M.
„ Port., & que nous eûmes éprouvé les ma-
„ nieres franches & ouvertes de ce Commu-
„ dant, je fis mon possible pour engager M.
„ Maldonado à y répondre. Je lui représen-
„ tai que le Passéport ne distinguoit aucune
„ Nation, puisqu'il s'étendoit à tous ceux
„ qui m'accompagneroient; que l'ancien Gou-
„ verneur, qui avoit retenu le P. Samuel
„ Fritz, en avoit été blâmé par la Cour, &
„ avoit reçu ordre de le faire reconduire à
„ sa Mission avec de grands honneurs; que
„ les circonstances présentes étoient beau-
„ coup plus favorables, puisque les deux
„ Cours d'Espagne & de Portugal étoient
„ depuis long-temps en bonne intelligence.
„ Il sentoît la force de ces raisons; mais une
„ mauvaise honte le retenoit. Il avoit passé
„ pour François, & reçu, en cette qualité,
„ des Lettres de recommandation du Gou-
„ verneur pour Lisbonne: il n'osoit avouer
„ les soupçons qu'on lui avoit inspirés. Ce
„ n'est pas tout, il exigea de moi que je lui
„ gardasse le secret, même après son départ.
„ Je ne me suis trouvé, de ma vie, dans
„ une situation plus embarrassante. D'un côté,
„ je me reprochois de payer par une
„ dissimulation qui ressembloit à une trompe-
„ rie, la franchise d'un homme de beaucoup
„ d'esprit & de mérite, qui me comblait de
„ politesses; & d'un autre côté, je ne pou-
„ vois trahir la confiance de mon Ami. J'é-

„ vital, autant qu'il me fut possible, les cen-
„ surations particulières avec le Gouver-
„ neur, qui me parloit souvent de M. Mal-
„ donado. L'Académicien, pendant son
„ séjour au Para, fut fort lié avec un Ecclé-
„ siastique, homme de lettres, Fils d'un Fran-
„ çois établi en cette Ville. C'étoit Dom Lau-
„ renço Alvares Roxo de Pessis, Grand-Chan-
„ tre de l'Eglise Cathédrale & Grand-Vicaire
„ de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour
„ l'Histoire naturelle & pour la Mécanique.
„ Plusieurs morceaux curieux, dont il fit pré-
„ senter à M. de la Condamine, & d'autres qu'il
„ lui a envoyés depuis, sont parvenus de ceux
„ qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi.
„ Dom Pessis est aujourd'hui Correspondant
„ de l'Académie des Sciences, p. 196 & suiv.
„ du Journal.

(r) M. d'Abreu de Castelbranco, dont M.
„ de la Condamine vante beaucoup la poli-
„ tesse. Ses Titres étoient, *Excellentissimo*
„ *Senhor Governador e Capitão General do Es-*
„ *tado do Maranhão*. „ Celui, que M. d'A-
„ breu avoit chargé d'équiper le Canot,
„ avoit refusé (dit l'Académicien,) de re-
„ cevoir l'argent que je lui avois offert. Je
„ portai secrètement, au moment de mon
„ départ, deux cens cruzados (environ cinq
„ cens livres de France) à un riche Négoc-
„ iant, que je chargeai de les remettre de
„ ma part, pour le fret du Canot. J'ai ap-
„ pris, depuis mon retour en France, que
„ la somme n'avoit point été acceptée, &
„ qu'elle étoit restée en dépôt par ordre du
„ Gouverneur: c'est à cette occasion, que
„ j'ai su jusqu'où s'étoient étendus les ordres
„ & les libéralités de Sa Majesté Portu-
„ gaise, p. 199 du Journal.

(s) On appelle *Mamelus*, au Brésil, cer-
„ tains Enfants des Portugais & des Femmes
„ Indiennes. Voyez, ci-dessous, la Description
„ du Brésil.

XX. Part.

E e

VOYAGES
SUR LE
MARABON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

sous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, seule, presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irrégulière, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude de petites Iles (1). Le Bras du Para, cinq ou six lieues au-dessous de la Ville, a déjà plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoya l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière Pointe, qui se nomme *Magnari*, très dangereuse même aux Canots par ses écueils. Au-delà de cette Pointe il prit à l'Ouest, en suivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de quarante lieues sans presque s'écarter de la Ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laissa au Nord, l'une appelée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que dispersée a conservé sa Langue particulière. Le terrain de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entièrement noyé, & presque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de *Macapa*, situé sur le bord oriental du Fleuve, & transféré par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il seroit impossible, en cet endroit, de traverser le Fleuve dans des Canots ordinaires, si le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin, & pour la dernière fois, la Ligne Equinoxiale. L'observation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Changement
du Sol vers
le Nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve qui soit couvert d'arbres; le dedans des terres est un Pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordillière de Quito. Les Indiens assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que de-là on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'*Oyapoc*, par de grandes Plaines découvertes, [qui ne sont interrompues que par de petits bouquets de bois clair.] Du Pays voisin des sources de l'*Oyapoc*, on voit au Nord les Montagnes de l'*Arouague*, qui s'apperoivent aussi fort distinctement en Mer, de plusieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne (2).

(1) Elles sembleroient placées au hazard, s'il ne paroïssoit qu'elles ont été copiées sur la Carte du Flambeau de la Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

(2) De toutes ces suppositions, M. de la Condamine conclut qu'en partant de Cayenne, par cinq degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pu mesurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, sans sortir des

terres de France, & reconnoître, chemin faisant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été jusqu'ici; enfin que si l'on eût voulu, on eût pu, avec des Passeports de Portugal, pousser la mesure jusqu'au Parallèle de Macapa, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eût été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorsqu'il l'avoit proposé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut question

ENTRE Macapá & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve est le plus resserré par les Iles, surtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'*Arawary*, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomène singulier. Pendant trois jours, les plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à la plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de distance, un bruit effrayant, qui annonce la *Pororoca*; c'est le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on aperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 pies de hauteur, puis un autre, puis un troisième, & quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrain emporté par la *Pororoca*, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute espèce. Le rivage, partout où elle passe, est aussi net que s'il avoit été soigneusement balayé. Les Canots, les Pirogues, les Barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette *Barre* (x), qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce Phénomène, „ que cela n'arrive que lorsque le Flot, montant & engagé dans un Canal „ étroit, rencontre en son chemin un Banc de sable ou un haut fond qui „ lui fait obstacle; que c'est-là, & non ailleurs, que commence le mou- „ vement impétueux & irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au-delà „ du Banc, quand le Canal redevient profond, ou s'élargit considérable- „ ment (y)”. Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, [aux environs de Bordeaux,] où l'on donne le nom de *Mascaret* à cet effet des Marées.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restoient jusqu'aux grandes Marées, arriver au Cap de Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la *Pororoca*, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pié à sec, & où malgré ses représentations il dut rester neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. De-là, il se rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, son Canot échoua sur un Banc de vase; & la Mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au Canot. Enfin, il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses Rameurs, dont la fonction avoit cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la cein-

Voyages
sur le
Mar. rom.
M. de la
Condamine.
1744.
Phénomène
singulier de la
Marée.

Son explica-
tion.

M. de la
Condamine
échoue sur un
Banc de sable.

Il y passe
sept jours.

du Voyage de Quito, où l'on croit trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inspection des lieux étoit nécessaire pour s'assurer de ce qu'il proposoit. *Ibid.* p. 192.

(x) C'est le nom François qu'on lui donne à Cevenne. R. d. E.

(y) *Ibid.* p. 195.

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

ture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ses Observations (z) à la vue du Cap de Nord, & de s'ennuyer beaucoup d'être toujours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchassé dans un limon durci, étoit devenu un Observatoire folide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Est, c'est-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une semaine entière, il eut aussi le loisir de promener sa vue de toutes parts, sans découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes sont représentées avec un grand détail, dans les Descriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune suivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

QUELQUES lieues à l'Ouest du Banc, auquel son aventure lui fait donner le nom de *Banc des sept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Arawari, aujourd'hui fermée par les sables. Cette Bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, sont la Rivière & la Baie de *Vincent Pinçon*; sur quoi il observe que les Portugais ont eu leurs raisons pour les confondre avec la Rivière d'Oyapoc, dont l'embouchure sous le Cap d'Orange est par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du *Traité d'Utrecht*, qui paroît ne faire de l'Oyapoc & de la Rivière de Pinçon qu'une seule & même Rivière, n'empêche pas qu'elles ne soient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre.

La Rivière
d'Oyapoc
confondue
avec celle de
Vincent Pin-
çon.

(z) Il remarqua, dans les Cartes marines, une erreur très dangereuse pour l'atterrissage des Vaisseaux, & qui peut-être en a fait périr plusieurs, comme ceux dont il vit les débris sur la Côte voisine, qui court au Nord jusqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matière demande que ses explications soient ici rapportées. „ Rien, (dit-il,) n'est moins „ conforme à la vérité que la vue & l'aspect „ de cette Côte, telle qu'elle est dessinée „ dans le Flambeau de la Mer, livre traduit „ du Hollandais dans toutes les Langues. „ On y voit la représentation d'une longue „ chaîne de Montagnes, dont les diverses „ pointes & les inflexions sont figurées dans „ le plus grand détail; il est pourtant très „ vrai qu'on n'aperçoit pas sur le terrain la „ moindre apparence de Colline, tant que „ la vue peut s'étendre. La Côte est une „ terre basse & noyée, couverte de Man- „ gliers qui avancent fort loin dans la Mer. „ Les mêmes Cartes Hollandaises, & d'a- „ près celles-ci toutes les autres, défigurent „ aussi l'île de Marajo, ou de Joanes; & „ d'une seule île elles font un Archipel, a- „ vec des Canaux où les sondes sont mar- „ quées. L'Académicien ne trouve qu'un

moyen de concilier ce qu'il a vu, avec la Carte: c'est de supposer que les terres & le limon, charriés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, plusieurs Iles en une seule, dont le terrain s'affermit & s'élève depuis qu'elle est défrichée par ceux du Para, qui y ont plusieurs Etablissements & beaucoup de gros Bétail. Cette cause, jointe à la propriété que les Mangliers ont de se reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir aussi fait avancer la Côte du Continent plusieurs lieues vers l'Est, & même assez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puissent plus être visibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un siècle, lorsque les vues en ont été dessinées. Cette conjecture, que la vue du terrain fit naître à M. de la Condamine sur le lieu même, lui avoit échappé, lorsqu'il donna sa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vraisemblance: du moins est-elle plus probable, qu'il ne l'est de supposer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ses Lecteurs. pp. 202 & 203. du Journal.

tre (a). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, situé sur le bord Septentrional de la Rivière du même nom à six lieues de son embouchure, est de trois degrés 55 minutes Nord.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parce que la Côte est si plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de filonner dans la vase, il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne. On sait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens Paralleles, & que ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton sur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit proposé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui se font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet Article; mais elles ne firent pas l'unique soin du savant Académicien, & parmi quantité d'autres Observations (b), l'étendue de ses connoissances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre dessein.

PREMIEREMENT, il fit l'essai de ses graines de Quinquina, qui n'ayant alors que huit mois, lui donnoient l'espérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pu conserver, & dont les dernières venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de submerger son Canot sur le Cap d'Orange. Mais des semences si délicates, & qui avoient essuyé de si grandes chaleurs, ne leveront point à Cayenne.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essayer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conservoit encore son activité, & si le Sucre étoit un contrepoison aussi efficace qu'on l'en avoit assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une Poule, légèrement blessée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis treize mois, & qui lui fut

VOYAGES
SUR LE
MARAGON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

Fort François
d'Oyapoc.

M. de la
Condamine
arrive à Ca-
yenne.

Expériences
du Poison
des fleches
Indiennes.

(a) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établissement des Portugais au Brésil.

(b) M. de la Condamine fit des expériences sur la vitesse du son, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géométriquement la position de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & sur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers, & particulièrement de celui qu'on nomme le Connetable, qui sert de point de reconnaissance aux Vaisseaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparents. Leur hauteur bien connue seroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la distance où l'on

est d'une Côte; ce qui est fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivières du Continent, pour mesurer leurs détours par routes & distances, & pour observer diverses Latitudes. Ce sont des matériaux qui pourront servir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son observation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ 5 degrés 56 minutes du Nord; & quatre observations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'est marquée dans le Livre de la Connoissance des Temps. M. Richer n'avoit fait aucune observation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204 & suiv.

Ee 3

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

soufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, & retirée sur le champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après: bientôt les convulsions suivirent; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troisieme, piquée avec la même fleche retrempee dans le poison, ayant été secourue à l'instant avec le même remede, ne donna aucun signe d'incommodité (c). Ce Poison est un extrait, tiré, par le feu, des Suc de diverses Plantes, particulièrement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes, ou de racines, dans celui des *Ticunas*, qui est le plus célèbre entre les Nations des rives de l'Amazone; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vengeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes & aux Oiseaux (d).

Tentatives
sans succès sur
la multiplication
des Polypes.

Retour de M.
de la Condamine en
Europe.

DIVERSES tentatives, pour vérifier sur de grands Polypes de Mer, fort communs sur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveau de la multiplication (e), ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse, dont il fut attaqué & dangereusement malade, l'empêcha de les répéter.

L'ACADÉMICIEN, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam, où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord. Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe. Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage: il courut un grand danger à l'atterrissage sur les Côtes de Hollande (f). Enfin il entra le 30 de Novembre dans le Port d'Am-

(c) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en présence de MM. *Muschenbroek*, *Van Swieten*, & *Albinus*, Professeurs célèbres, le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes, mais le sucre fut donné sans succès. La Poule, qui avoit avalé le sucre, parut seulement vivre un peu plus longtems que l'autre. L'expérience ne fut pas répétée. *Ibid.* p. 209.

Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hérissant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arsenic

n'avoit fait que purger légèrement; & que le sucre qu'on a fait avaler à plusieurs Animaux, blessés avec ces fleches empoisonnées, ne les a point préservés de la mort.

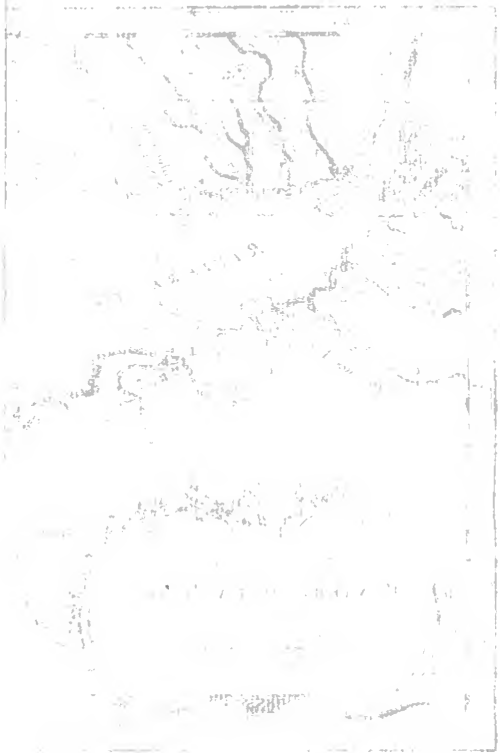
(d) *Ibid.* p. 210.

(e) On fait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Jussieu, & d'un grand nombre de Physiciens.

(f) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. „ Avec un si petit équipage, on „ peut juger quelle devoit être la lenteur de „ notre manœuvre: mais il seroit difficile de „ se figurer ce que j'eus à souffrir de la grossièreté des gens à qui j'avois affaire. Le 29 du même mois, nous échappâmes, grâce au mauvais tems, à un Corsaire An-



Tom. XX.



sterdam; & le 23 de Février 1745 il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

UNE réputation éclatante & bien méritée, c'est-à-dire fondée sur un mérite connu, & sur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudissemens prêts pour son retour. A son arrivée, il eut l'honneur d'être présenté au Roi. Il lut, dans l'Assemblée publique de l'Académie, la Relation de son Voyage sur la Rivière des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Histoire Naturelle, & de différens Ouvrages de l'Art, qu'il avoit rassemblés dans ses glorieuses courses. Enfin, sûr d'une estime qui doit le rendre content de son sort, il jouit paisiblement de la reconnaissance de ceux qu'il a bien servis; c'est-à-dire de sa Patrie & de toute l'Europe (g).

VOYAGES
SUR LE
MARABON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1745.

Accueil qu'il
reçoit dans sa
Patrie.

„ glois, qui devoit être un Forban, puisque
„ le Pavillon des Etats Généraux ne l'empê-
„ cha point de nous lâcher de près sa bor-
„ dée. Le 6 Novembre, en approchant des
„ Côtes de Bretagne, nous raisonnâmes avec
„ un Corsaire de Saint Malo, le *Lys*, com-
„ mandé par M. de la Cour-Gaillard. Je
„ satisfis à toutes ses questions; ce qui éparg-
„ na au Capitaine Hollandois le risque de
„ mettre la Chaloupe en Mer par un gros
„ tems. Il n'en refusa pas moins, en passant
„ devant Calais, de me descendre dans une
„ Barque de Pêcheur, comme il l'avoit prom-
„ is au Gouverneur de Surinam. Jusques-
„ là notre navigation avoit été heureuse.
„ Elle le fut encore à l'entrée du Texel, où
„ nous primes, le 16, un Pilote Côtier. Le
„ Bôt, sur lequel il étoit venu, lui troisie-
„ me, rentra sous nos yeux dans le Canal:
„ quel fut mon regret de ne m'y être pas em-
„ barqué! Le vent ayant redoublé en ce mo-
„ ment, nous errâmes, le reste du mois,
„ dans la Mer de Hollande, sur des Bas-
„ fonds, d'un très gros tems, par une brume
„ continuelle, & toujours la sonde en main.

„ Ce fut par cette même tempête que périt
„ dans la Manche le Vaisseau de l'Amiral
„ *Balschen*, monté de cent vingt pieces de
„ canon. Le peu d'eau que tiroit notre Na-
„ vire nous préleva d'écheuer sur la Côte,
„ dont nous vîmes souvent les feux de trop
„ près. J'avois couru quelques risques sur
„ Mer, dans mes Voyages du Levant &
„ d'Amérique; mais je n'avois jamais vu le
„ Capitaine fermer tous ses coffres, se charger
„ d'un sac qui contenoit ses Lettres & ses
„ Papiers les plus importans, & n'attendre que
„ le moment de toucher, & n'avoir qu'une
„ foible espérance de se sauver dans la Cha-
„ loupe. Nous reconnûmes enfin le Vile-
„ land, dont nous nous jugeons très éloignés,
„ & nous entrâmes dans le Zuiderzée. En
„ mettant pié à terre le 30, à Amsterdam,
„ tout le reste fut oublié." pag 206. du
Journal.

(g) Ajoutons que M. de la Condamine s'é-
tant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à
cette occasion, d'une Pension de 4000 livres.
Voyez dans l'Avertissement du Tome XIX.
quelques éclaircissemens à son sujet.

CHAPITRE VII.

§. I.

Voyages sur la Rivière de la Plata.

C'EST pour achever tout ce qui concerne les Voyages & les Possessions des Espagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Bresil avec les Portugais, on revient ici à la fameuse Rivière de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déjà eu l'occasion de représenter son embouchure, d'après le Pere Feuillée (a); mais,

INTROUC-
TION.

(a) Tom. XIX. pag. 328 & 329, Note (c.)

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

Source &
cours de Rio
de la Plata.

fasse compter les circonstances du premier Etablissement des Espagnols, il reste quantité d'observations à recueillir sur la Colonie de Buenos-Aires, & sur l'intérieur du Pays.

RIO DE LA PLATA, ou la *Riviere d'argent*, qui se jette dans la Mer du Nord par les trente-cinq degrés de Latitude du Sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Elle part du Lac des *Xarayés*, vers les seize degrés trente minutes, sous celui de *Paraguay* (b), qu'elle donne à une immense étendue

(b) Paraguay signifie *tête couronnée*, comme si le Lac d'où il sort lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Auteur d'un Poème historique qu'on a déjà cité, prétend que le Lac des Xarayés n'est pas la source de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoute que quelques-uns la lui font tirer du Lac *Parimé*, dans la Province d'*el Dorado*. L'Historien du Paraguay, qui semble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac *Parimé* & d'*el Dorado*, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoco; & certainement il n'y auroit pas de vraisemblance à faire passer le Paraguay sous l'Amazone, comme il le faudroit nécessairement pour le faire venir du Lac de *Parimé* à celui des Xarayés. Ne laissons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Historien Espagnol nommé *Lozano*: „ Jean Garcia, natif de l'Assomption, Capitale du Paraguay, ayant été plusieurs années Esclave des Payaguas, revint dans sa Patrie au commencement du dix-huitième siècle, & raconta que, dans un Voyage qu'il avoit fait à la suite de ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le Paraguay & traversé le Lac des Xarayés, ils se trouverent sur une Riviere qui s'y décharge; que l'ayant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas, avant que de s'engager dans ce Canal ténébreux, allumèrent des flambeaux d'une espèce de résine, pour se précautionner contre des chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, d'une grosseur énorme, & qui se jettent sur les Voyageurs lorsqu'ils ne prennent pas cette précaution; qu'ils mirent deux jours à la remonter; qu'après en être sortis, ils avoient continué quelque tems la même route, & s'étoient trouvés à l'entrée d'un Lac, dont on ne voyoit point l'autre bord; qu'ils retournerent chez eux par la même route. „ *Histoire du Paraguay*, l. 1. p. 6. Admettons ce fait si l'on veut; mais ne le regardons point,

avec l'Historien, comme une confirmation de l'existence du Lac *Parimé* & d'*el Dorado*.

Nota. Suivant M. de Bougainville, l'on est dans l'erreur sur la source de ce grand Fleuve. Les Géographes Jésuites, qui, les premiers, en ont attribué l'origine au Lac des Xarayés, se sont trompés, ainsi que les autres Ecrivains qui les ont copiés. L'existence de ce Lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fautive. „ Le Marquis de Valdeliriat & Don Georges Menéndez, „ (ajoute-t-il,) ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler, dans ces Contrées, les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le Paraguay, comptant entrer par cette voie, dans le Lac des Xarayés; les Portugais, de leur côté, partant de *Motagrosso*, Etablissement de leur Nation, sur la frontière intérieure du Brésil, pour douze degrés de latitude Sud, s'embarquerent sur une Riviere nommée *Courou*, que les mêmes Cartes des Jésuites marquoient se jeter aussi dans le Lac des Xarayés. Ils furent fort étonnés, les uns & les autres, de se rencontrer sur le Paraguay, par les quatorze degrés de latitude Sud, & sans avoir vu aucun Lac. Ils vérifièrent, que ce qu'on avoit pris pour un Lac, est une vaste étendue de Pays très-bas, lequel, en certain tems de l'année, est couvert par les inondations du Fleuve. Le Paraguay, ou Rio de la Plata, prend sa source entre le cinquième & le sixième degré de Latitude Australe, à-peu-près à égale distance des deux Mers & dans les mêmes Montagnes, d'où sort la *Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de l'*Amazone*. Le Parana & l'Uruguay naissent tous deux dans le Brésil; l'Uruguay dans la Capitalité de Saint Vincent, le Parana près de la Mer Atlantique, dans les Montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de „ Rio

étendue de Pays (c), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayés, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au Midi, que le Détroit de Magellan; à l'Orient, que le Brésil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après sa sortie du Lac, le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs Rivières, quelques-unes assez grandes, jusqu'au vingt-septième degré, où il se joint avec un autre Fleuve qui coule presque parallèlement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest & coulé longtems au Nord-Est, & que sa largeur a fait nommer *Parana*, c'est-à-dire, *Mer*. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Rivière, qui vient du Nord-Est, & qui se nomme l'*Uruguay*. Il coule ensuite, sous le nom de la Plata, à l'Est Nord-Est jusqu'à la Mer.

On a vu (d) que les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce Fleuve, en 1516, à Jean Diaz de Solis, Grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom (e), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrèrent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Brésil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre, que les Espagnols avoient trouvé d'immenses richesses au Pérou, Dom Martin de Sosa, Gouverneur & Capitaine Général du Brésil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il chargea de cette entreprise Alexis Garcia, qui, partant avec son fils & trois autres Portugais, prit sa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre; & traversant le Fleuve, il pénétra jusqu'aux frontières du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Ensuite, étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il résolut d'y faire un Etablissement, pour servir comme d'entrepôt aux Aventuriers de la Nation qui voudroient profiter de ses Découvertes. Dans cette vue, il renvoya deux de ses gens au Général, pour l'informer du succès de son Voyage & lui communiquer son projet. Mais c'étoit pousser trop loin la confiance pour ses Indiens, que de rester seul parmi eux, avec son Fils & le troisième de ses Associés. À peine les deux autres furent partis, que ces Barbares les massacrèrent, lui & le Portugais, firent prisonnier son fils, qui étoit fort jeune, & s'emparèrent de toutes ses richesses.

Cependant l'arrivée de ses deux Envoyés, la nouvelle d'un chemin découvert jusqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faisoient foi, causèrent une joie fort vive aux Portugais du Brésil. Soixante des plus ardens partirent aussitôt avec une Troupe de Brasiiliens, sous la conduite de *Se'deno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques soupçons de la perfidie des Indiens: mais en vain s'armèrent-ils de précaution; ils furent prévenus, à la faveur des Bois,

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

Tems de sa
découverte
par les Espa-
gnols.

Malheureuses
tentatives des
Portugais.

Sort d'Alexis
Garcia & de
son Fils.

„ Rio Janitro, d'où il prend son cours vers
„ l'Ouest & ensuite tourne au Sud.” R. d. E.
„ (c) Voyez, au Tome XIX, la Description
de l'Audience de Quito.

(d) Voyez le Tome XVIII. de ce Recueil,
pag. 209 & 210.

(e) Les Indiens le nommoient auparavant,
Amayca.

VOYAGES
SUR LE FLEU-
VE, DE LA
PLATA.

Autres Portu-
gais qui péris-
sent sur le
Paraguay & le
Parana.

& taillés en pieces, à l'exception de quelques-uns, qui se sauverent heureusement vers le Parana. Ils avoient à passer ce Fleuve, pour se dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrerent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voyoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

Voyage de Sebastien Cabot.

SEBASTIEN
CABOT.
1526.

D'où Cabot
vient en Es-
pagne.

Il est nommé
Chef d'une
Escadre pour
les Moluques.

On regrette
ce choix.

MALGRÉ l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Pays, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques aventures. Aussi l'Espagne y fongeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez légers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien Cabot, ou Gabot, dont le nom a déjà paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses Freres, la découverte de l'Île de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VIII. d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Île pour songer à faire des Etablissements dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (f). La *Vieiro*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fût revenu en Espagne, & le premier qui eût fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Îles Moluques, diverses sortes d'Epicerie & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit; mais croyant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. „Cabot devoit commander une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de „ Capitaine Général; on lui donnoit pour Lieutenant Martin Mendez, qui „ avoit été Trésorier de celle de Magellan, & qui étoit revenu sur la *Vieiro*. „ Il devoit passer le Détroit, se rendre aux Moluques, aller faire „ ensuite la découverte de *Tharfit*, d'*Ophir* & de *Cipango*, (noms d'une „ grande antiquité, par lesquels on entendoit le Japon,) y charger son „ Navire d'or & d'argent, & revenir en Espagne par la même route.” C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur; mais avec quelque air de confiance qu'il garantit l'exécution d'une si belle promesse,

(f) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3. & suiv.

les Armateurs de Seville, ayant remarqué un commencement de méfintelligence entre lui & Mendez, regretterent de l'avoir choisi pour commander leurs Vaisseaux. Ils firent même représenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permission de nommer un autre Chef.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, freté par un Particulier. Herrera l'accuse de ne s'être conduit, dans ce Voyage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les provisions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'économie; il ne ménagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, sans eau & sans vivres, à l'île de *Patos*, ou des *Oies*, qui n'est pas éloignée du Cap Saint Augustin au Bresil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuse ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'île; enfin, lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure (g) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il résolut de ne pas pousser sa navigation plus loin, sous prétexte qu'il manquoit de vivres pour passer le Détroit; mais plus vraisemblablement parce que ses Equipages commencent à se mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une île déserte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement sa conduite.

Quoiqu'il l'embouchure du Fleuve soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Îles de *Saint Gabriel*, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos-Aires (h). La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Îles forment avec le Continent qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette méprise eut deux causes; l'une, que les Îles de Saint Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachaient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Uruguay est très large, lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur; & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un Fort, où il laissa Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de pousser les Observations sur le Fleuve: mais, trois jours après, cet Officier, ayant échoué sur un Banc de sable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ses

VOYAGES
SUR LE FLEUVE
DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.
1526.

Son départ.

Il se rend
odieux.

Résolution
qu'il prend de
renoncer au
voyage des
Molouques.

Il s'arrête à
Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il
construit sans
succès.

(g) L'Historien du Paraguay dit la Baie, parce qu'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au Cap Saint Antoine, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie; mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra,

vis-à-vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Historien n'a pas consulté le P. Feuillee, qui donne là-dessus des idées fort précises, quoiqu'il se trompe en faisant Sebastien Cabot Anglois de nation. Voyez son Journal, pp. 281 & suiv. & ci-dessus, Tom. XI. p. 209.

(h) C'est-à-dire de l'autre côté, au Nord de la Riviere. R. d. E.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.
1526.

Il en bâtit un
autre sous le
nom de Saint
Esprit, ou
Tour de Ca-
bot.

Il venge la
mort d'Alexis
Garcia.

Origine du
nom de Rio
de la Plata.

Cabot se dé-
termine à de-
meurer au
Paraguay.

gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre; & remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui fort des Montagnes de *Tucuman*, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien de *Zacariona* en celui de *Rio Tercero*. Il donna, au Fort, celui de *S. Esprit*; mais il est plus connu, dans les Relations (i), sous celui de *Tour de Cabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes Rivières, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déjà remarqué que c'est le Parana; mais voyant qu'il tournoit trop à l'Est, il retourna au confluent & remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bresil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuèrent vingt-cinq Hommes, & firent trois Prisonniers. Bientôt, il eut la satisfaction d'être vengé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on assure que le fruit de sa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'ayant eu aucune connoissance de cette aventure, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Pays; & cette idée lui parut certaine, lorsqu'ayant fait alliance avec d'autres Indiens, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le Pays n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

Il se disposoit à retourner vers sa Flotte avec ses trésors, lorsqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé *Diegue Garcias*, envoyé par le Capitaine Général du Bresil, pour reconnoître le Pays, & pour en prendre possession au nom du Roi de Portugal, mais avec trop peu de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que si les Portugais revenoient avec des forces supérieures, que la proximité du Bresil les mettroit toujours en état d'envoyer, il ne pourroit les empêcher de se rendre maîtres du Pays. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le suivre au Fort du Saint Esprit. Mais après l'avoir congédié avec la même dissimulation, il crut devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Quelques vues qu'on puisse lui supposer, sa présence lui parut nécessaire au Paraguay. Il chargea *Fernand Calderon*, qu'il avoit nommé Trésorier de l'Escadre à la place de *Mendez*, de toutes les richesses qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raisons qui l'avoient arrêté. Il faisoit à ce Prince la description du Pays qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles mesures il croyoit pouvoir en assurer la possession à l'Espagne; & pour conclusion, il lui demandoit des secours qu'il croyoit également nécessaires contre les Portugais & les Indiens.

(i) Voyez, ci-dessus, Tom. XI.

CALDERON, & Barloque, que Cabot fit partir avec lui, arrivèrent en Espagne au commencement de l'année 1527 : ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des trésors qu'ils lui présentèrent, les premiers, dit-on, qui fussent passés du Continent de l'Amérique en Espagne, & plus encore les espérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût prise sur ses Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans sans exécution. Cabot se laissa d'attendre, & se crut nécessaire. En Espagne, pour hâter des secours sans lesquels il désespéroit de pouvoir résister aux Portugais du Brésil. Il quitta son Fort du Saint Esprit, où il laissa Nuño de Lara pour Commandant, avec six vings Hommes; & rejoignant son Escadre, il fit mettre aussitôt à la voile.

LARA, qui sentit le danger de sa situation, au milieu de plusieurs Peuples, dont il ne pouvoit espérer de la soumission qu'autant qu'il seroit en état de les contenir par la force, pensa d'abord à mettre dans ses intérêts les *Timbuez*, ses plus proches Voisins, & n'y employa pas inutilement ses offres. Bientôt cette alliance lui devint funeste, par de malheureux événemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Histoire prend une face un peu romanesque, mais sans y rien perdre, parce qu'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la noblesse (k). *Mangora*, Cacique de *Timbuez*, rendoit de fréquentes visites au Commandant. Un jour, ayant eu l'occasion de voir une Dame Espagnole, nommée *Luce Miranda*, Épouse de *Sebastien Hurtado*, un des principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette passion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, & d'être constamment sur ses gardes. *Mangora* n'expliqua rien à son désavantage, & se flatta au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ses vues. Il invita *Hurtado* à l'aller voir, & le pria d'amener sa Femme. L'Espagnol donna pour excuse, qu'il ne pouvoit sortir du Fort sans la permission du Commandant, & qu'il la demanderoit en vain. Cette réponse fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien se promettre que par la mort d'*Hurtado*. Pendant qu'il se livroit aux plus noirs desseins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoiblissement de la Garnison Espagnole étoit une occasion qu'il résolut de ne pas manquer : il assembla quatre mille Indiens, & les posta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Ensuite, se présentant à la porte de la Place, avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de provisions, il lui en apportoit assez pour attendre l'arrivée de son Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnaissance, & voulut le traiter avec sa Troupe. Le Cacique, qui s'y

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.
1527.

Raisons qui le
font repasser
en Espagne.

Il laisse Lara
pour Gouver-
neur du Fort.

Histoire tra-
gique d'une
Dame Espa-
gnole.

(k) Ajoutons qu'elle a paru digne, au Re- sentimens. La tendresse de cœur n'est point
ligieux Historien, d'exercer sa plume & ses incompatibles avec la vertu.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.
1527.

étoit attendu, avoit donné des instructions à son Escorte, & des signaux à ceux qu'il avoit laissés derrière lui.

Le Festin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols ayant proposé de se retirer, Mangora donna le premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant aperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voyoient déjà les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes, qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déjà fort blessé, ayant aperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vengeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expirer; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort presque au même instant.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scène si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfants, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda il prit pour elle la même passion qui venoit de coûter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Troupe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croyoit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balançoit point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, & de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

ELLE fut trompée: sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de *Siripa*. Il ne désespéra point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort. Son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de *Timbuez*. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se posséda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fût percé de fleches. On se dispoisoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jeter à ses piés, & fondant en larmes lui demanda grâce pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour! s'écrie l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçut même la permission de voir quelquefois

son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la première familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie. Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de la voir, que pour tendre un piège à l'Espagnol, & pour se donner un prétexte de révoquer sa promesse. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occasion. Peu de jours après, la Femme de Siripa, excitée par son intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il s'en convainquit aussitôt par ses yeux; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur le champ; & les deux Epoux expirèrent à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

CEPENDANT les Espagnols, qui étoient restés sous la conduite d'un Officier nommé *Moschera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. *Moschera* prit le parti de s'embarquer avec sa Troupe, sur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; & rangeant la Côte, il s'avança vers les trente-deux degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pays étoient fort humains. Il enseigna un terrain qu'il jugea fertile; & sa petite Colonie s'établissoit fort heureusement, lorsqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé *Edouard Perez*; qui avoit été banni dans un lieu voisin, par le Capitaine Général du Brésil. Il le reçut avec amitié; mais leur tranquillité dura peu. *Perez* reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de son exil; & *Moschera* fut sommé par la même voie, de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ses Officiers attribuoient la Souveraineté du Pays. *Perez* obéit: mais l'Espagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit résolu de se maintenir dans son Poste. Les armes & les munitions lui manquoient; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Île de *Canané*, vis-à-vis de son Fort, il profita de l'occasion que la fortune lui offroit; & s'embarquant avec toute sa Troupe, soutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il surprit les François pendant la nuit & se rendit maître de leur Vaisseau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à son Fort, le mirent en état de résister aux premières attaques des Portugais. Après les avoir repoussés avec vigueur, il usa de ses avantages jusqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magasins de la Ville; cependant, ayant compris que ce succès ne pouvoit tourner qu'à sa ruine, en attirant sur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Île de Sainte Catherine.

Du côté de l'Espagne, les récits & les sollicitations de Cabot avoient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eût appris qu'il n'y restoit pas un Espagnol, & qu'il falloit recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le tems d'armer une nombreuse Flotte, qui paroissoit destinée à la même

VOYAGE
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.
1527.

La Tour de
Cabot est
abandonnée.

Les Espagnols
s'établissent
dans un autre
lieu.

Ils sont chas-
sés par les
Portugais.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

Indolence de
la Cour d'Es-
pagne.

PEDRO DE
MENDOZE.
1535.

Conditions de
son Voyage.

Empressement
des Espagnols
à le suivre.

Son départ.

Expédition. On fut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avoit paru réveiller, retombèrent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voyageurs du même tems, étoit mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes les propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

JAMAIS Entrepris pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de *Mendoze*, grand Echanfon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Pays qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voyages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagère de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Fortereffes, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient être héréditaires dans sa Famille. Après trois ans de séjour, il pouvoit revenir en Espagne, & nommer à sa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ses prérogatives. Quoique suivant les Loix du Royaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dussent payer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, sans autre diminution que celle d'un dixième pour le Trésor Royal; si les trésors des Caciques, tués en guerre, tombaient au pouvoir des Espagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Pays, & pourvoir tous les Postes, de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes. Après avoir signé ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à *Mendoze*, qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur conversion au Christianisme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne seroit grâce à personne sur cet important article.

Les ordres étoient déjà donnés, pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (1). *Oforio*, Capitaine Italien, qui s'étoit fort distingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, sous les ordres de *Mendoze*. De si grands préparatifs, & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirèrent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plupart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit

(1) Herrera dit douze.

à la voile, dans le cours du mois d'Août 1535; faisoit la plus propre pour ce voyage, parce que si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les Brises du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Brésil.

MENDOZE eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janeiro (m), & ce contretems fit comme l'ouverture de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Oforio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspireroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le desist de ce prétendu Rival, & le malheureux Oforio fut poignardé. Une partie des Troupes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Brésil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés, étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre sans douleur la mort d'Oforio. Il dit assez haut qu'une action si indigne attireroit la malédiction du Ciel sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors, toute la Flotte se trouvant réunie entre les Iles de Saint Gabriel & la rive occidentale du Fleuve, Dom Pedre prit ce lieu pour son premier Etablissement, & chargea Dom Sanche *del Campo* de choisir un emplacement sûr & commode. Cet Officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuestra Señora de Buenos-Aires*, parce que l'air y est très sain. Tout le monde s'employa au travail, & bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de Camp.

MAIS les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etablissement étranger si près d'eux. Ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes, pour en obtenir, donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cens Hommes, qui furent détachés sous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au passage d'un Ruissseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fit violer ses ordres, il

VOYAGE
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE.
1535.

Il fait poignar-
der Oforio son
Lieutenant.

Fondation de
Buenos Aires.

1536.

Famine dans
la nouvelle
Colonie.

(m) *Ubi supra*. Liv. I. p. 38.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE.
1536.

Avanture ex-
traordinaire
d'une Femme
Espagnole.

mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à sortir.

CETTE précaution contient les plus affamés, à l'exception d'une seule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans aucune marque de doute l'aventure de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers: mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet Animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas: elle sembloit demander un service, que Maldonata ne craignoit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages présumés: elle sortit, pour chercher sa nourriture; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de sa Libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ce soin dura aussi longtems que ses Petits la retinrent dans la Caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Indiens, qui la firent Esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenèrent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit parti. Dom François Ruiz de Galan, qui commandoit dans son absence, Homme dur jusqu'à la cruauté, savoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale, & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parce qu'une Lionne, qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux, sembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Aires, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les Lions mêmes, se dispenser de faire grâce à une Femme, dont le Ciel avoit pris si sensiblement la protection (o).

Entreprise de
Jean d'Ayolas.

L'ADELANTADE, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avoit déjà fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté Rio

(n) *Ubi supra*, liv. 1. p. 38.

(o) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'*Argemina*, quoique ce Poète fasse profession de

tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere del Techo, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas son Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'ayant assuré que les Timbuez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les *Curasos*, il fit rebâtir l'ancien Fort, sous le nom de *Bonne Espérance* (p). Ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre lesquels on nomme Dom Martinez d'Irala, Dom Jean Ponce de Leon, Dom Charles Dubrin, & Dom Louis Perez, Frere de Sainte Therese (q). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retourner à Buenos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine (r), il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzale de Mendoza, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, revint sur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut suivi presque aussitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moschera & toute sa Colonie, de l'Isle Sainte Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportoit à la culture des terres.

AYOLAS, ayant remonté longtems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Pays sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, jusqu'aux frontieres du Bresil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva sur la droite, un petit Port, qu'il nomma la *Chandeleur*. Les *Guaranis* l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoya ses Bâtimens; & les y laissant sous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Espagnols sous celle du Capitaine *Vergara*, il se livra aux grandes espérances qu'il avoit conçues sur le témoignage des *Guaranis*.

ON ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ses projets; mais ses Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce silence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déjà formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la Mer, qu'il mit à la voile avec Jean de *Caceres*, son Trésorier, après avoir nommé en vertu de ses pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le désespoir dans le cœur, maudissant

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZA.
1536.

Ses espérances.
ces.

Retour de
Pedre de
Mendoza.

(p) On le trouve aussi nommé, *Corpus Christi*.

(q) Suivant quelques Mémoires.

(r) Elle avoit fait manger de la chair hu-

maine, apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent ensuite une amnistie & l'absolution d'Espagne.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE.
1536.

Sa funeste
mort.

ALFONSE DE
CABRERA.
1538.

Dans quel
état il trouve
Buenos-Aires.

Indiens per-
dus.

Fondation
de l'Assom-
ption, Capita-
le du Para-
guay.

Prodige,
pour les In-
diens.

le jour auquel il avoit quitté l'Espagne pour courir après une chimere, & se déshonorer dans une Région sauvage. Lorsqu'il fut en Mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une Chienne, qui étoit prête à faire ses Petits; & cette chair infectée, joint à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur; & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Oforio.

La Ville de Buenos-Aires, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonse de *Cabrera*, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevint excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoza, qui cherchoient Ayolas, arrivèrent au Port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voisine du Fleuve. Ils s'y rendirent; & l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courtes, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commiffion. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un Ecrit, par lequel ils espéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qu'il lui importoit de savoir. Ils l'avertissoient surtout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuse au monde, parce qu'elle fait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

EN quittant le Port de la Chandeleur, Mendoza & Salazar descendirent le Fleuve jusqu'un peu au-dessous de la branche Septentrionale du *Pilco Mayo*, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espee de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presque égale du Pérou & du Brésil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en suivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'*Assomption*, qu'elle porte encore.

MENDOZE y resta seul; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voyage à l'Adelantade, qu'il croyoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva *Cabrera*; mais la Ville étoit déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces; & ranimés ensuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publient, pour excuser leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumière qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la Fête se célébroit le même jour; & le penchant de leur Na-

tion pour le merveilleux leur fit choisir ce Saint pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérèrent de pouvoir conserver.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, ayant mouillé sur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive: il y envoya un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontières du Pérou, chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains; mais n'ayant pas un Homme qui ne fût malade, il se rendit à l'Assomption, où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ. Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption, joint au triste avis qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminueoit de jour en jour, la résolution de le suivre dans ce nouvel Etablissement. Cabrera & Galan se déterminèrent eux-mêmes à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Assomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquèrent quelque partage sur l'autorité d'Irala; & Galan se rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient opposés: mais Cabrera termina ce différend, en produisant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1537 (r). Il contenoit „ que si le Gouverneur, „ nommé par Dom Pedro Mendoze, étoit mort sans s'être donné un Successeur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inspecteur, assembleroit les „ Fondateurs & les Conquêteurs de la Province, leur feroit prêter serment „ de choisir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit „ reconnoître, au nom de Sa Majesté, celui qui seroit élu à la pluralité des „ suffrages. L'ordre du Souverain fut respecté, & le choix tomba sur Dominique Martinez d'Irala. Il proposa aussitôt d'abandonner Buenos-Aires; où l'expérience faisoit trop connoître qu'il étoit impossible de subsister, tant qu'on ne seroit point en état de soumettre les Nations voisines. L'Assemblée se partagea. Plusieurs représentèrent la nécessité d'un Port, pour les Vaisseaux qui arriveroient d'Espagne, & demandèrent ce que deviendrait l'Assomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puissans secours? Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aisément tous les secours nécessaires; & son avis ayant passé sans opposition, Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

• Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en causa pas moins à l'Equipe d'un Vaisseau de Genes, qui avoit échoué sur un Banc à l'entrée du

VOYAGES
SUR LA RIVIERE DE LA
PLATA.

CABRERA.
1538.
Sort de Jean
d'Ayolas.

Etat de Buenos-Aires.

Election d'Irala.

Buenos-Aires est abandonnée.

Navfrage d'un Vaisseau Génois.

(r) Edit. de Paris 1737. R. d. E.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

CARRERA.
1538.

L'Assomp-
tion s'accroît
des Habitans
de Bucnos-
Aires.

1539.

Avanture ex-
traordinaire
qui lui procu-
re des Fem-
mes.

Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandises; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit sauvé que les Hommes, qui couroient risque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la postérité subsiste encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*, Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiste *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires ayant remonté heureusement le Fleuve sous la conduite d'Abreu, l'Assomption se trouva tout d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ses Habitans & par celle de ses Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore sans enceinte, puisqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une palissade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit six cens Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfants.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obstacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une si belle Colonie; mais il fut levé fort heureusement, par une aventure également plaisante & tragique, qui tourna au bonheur des Espagnols, après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Missionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & plusieurs Indiens demandoient ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétienne, imagina une Procession générale, qui devoit se faire en mémoire de la Passion de N. S., avec toutes les cérémonies qui sont particulières à l'Espagne; c'est-à-dire que tous les Espagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour se *flageller*. Il y invita les Indiens voisins; mais la maniere dont on les traitoit déjà ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Espagnols; & la plupart n'ayant embrassé le Christianisme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occasion de secouer un joug qui leur devenoit insupportable. On assure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour l'exécution de leur dessein; car ils étoient informés de l'état où les Espagnols devoient paroître. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui étoit au service de Salazar, entra dans sa Chambre, & le voyant prêt à sortir dans son burlesque équipage, lui dit les larmes aux yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à sa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit aussitôt, prit le seul parti qui s'offroit dans un péril si pressant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Espagnols, étoient presque aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de se tenir sous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, sur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allèrent sans défiance; mais à mesure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés séparément. Lorsqu'il les eut tous en son pouvoir, il les fit paroître devant lui, pour leur déclarer qu'il étoit instruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution se fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient

la Ville, & qui voyant les Espagnols bien armés, non-seulement perdirent la hardiesse de s'y opposer, mais confessèrent qu'ils avoient aussi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Espagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point : & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouvèrent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la suite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même ont épousé des Nègresses; & de-là vient le grand nombre de Métis & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (1).

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

CADREIRA.
1538.

(1) Histoire du Paraguay, l. 1. pp. 49 & 50.

Description du Chaco.

ON ne pense point à suivre ici les Espagnols de l'Assomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voyageurs du Pays dans leurs courses (a). La Description (b), qu'on a déjà donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la situation des Villes qui furent successivement fondées, avec leur division chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon dessein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voyages sur ce Fleuve, n'est que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétablissement de Buenos-Aires, qui mérite ce soin par la célébrité de son Port, & à l'origine des fameuses Réductions du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Description d'une grande Province du même Pays, dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquise par les Espagnols, elle paroît également ignorée du commun des Historiens & des Voyageurs. Le P. Lozano, Missionnaire Jésuite, dont l'Historien du Paraguay emprunte cet Article (c), place le Chaco entre la Province particulière du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une seule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (d). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien; & l'Historien observe qu'il ne se trouve pas même dans la Vie de Saint François Solano (e), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit parcouru ce Pays d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme *Chaco* ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses; & l'on a donné le même nom au Pays dont il est question, parce qu'après la

DESCRIPTION
DU CHACO.

(a) Outre plusieurs Voyageurs Espagnols, les Lettres curieuses & édifiantes sont remplies de Relations d'un grand nombre de Missionnaires.

(b) Au Tome XIX, dans celle des Provinces du Pérou.

(c) Relation chorographique del gran Chaco.

(d) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de

celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions sur ce qui est compris sous le nom de Chaco, parce qu'elles ne reconnoissent point de Limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi sup.* p. 145.

(e) Canonisé en 1725.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
DESCRIPTION
DU CHACO.

Beauté du
Pays.

Rivieres qui
l'arrosent.

Le Pilco-
Mayo.

Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugièrent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, sous ce nom, que le Pays renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'ensuite on l'a étendu plus loin, à mesure que d'autres Nations se font jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux Pays du Monde; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occupent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra en tournant de l'Ouest au Nord, forme de ce côté-là une Barrière si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme la *Cordilliere des Chiriguanes*, qu'elle le rend inaccessible. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, & que l'air y étant toujours ferein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlèvent les Cavaliers de la selle, & que pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des precipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les piés n'en cachotent la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui sont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou, que les *Chicas* & les *Orejonas*, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui est au milieu du Lac des Xarayés, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Il sort aussi de la plupart de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, qui sont fort saines, contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco; sans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiri*, qui se déchargeant dans le *Mamoré*, vont se joindre ensemble au Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco sont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Le Pilco-Mayo, qui l'emporte sur toutes les autres, suffiroit seul pour enrichir ce Pays, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas assez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou: & quelques Relations assurent qu'une petite Riviere, nommée *Taxapayan*, que le Pilco-Mayo reçoit assez près de sa source, contient quantité d'argent, qu'on ne sauroit en tirer, parce qu'il s'y enfonce dans la vase. Les Mineurs ont supputé qu'en cinquante-six ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie, tant d'argent dans le Pilco-Mayo, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Cette grande Riviere, après avoir traversé les Plaines de *Manfo* se divise en deux bras navigables pour d'assez gros Bâtimens, dont le septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de Salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à son entrée dans le Chaco, que le Pilco-Mayo commence à devenir fort

pois-

VOYAGE
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPTION
DU CHACO.

poissonneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras se déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-dessous de l'Assomption, qui se trouve ainsi dans une Ile dont la largeur moyenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile est assez basse, & par conséquent marécageuse, jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies, les deux bras sont confondus; car alors ils s'enlèvent si fort, qu'ils se réunissent ensemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laissent dans le terrain qu'ils ont couvert, plusieurs Lagunes qui ne se séchent jamais. Suivant Garcilasso de la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie en Langue Péruvienne, *Rivière des Moineaux*; & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Rivière d'entendement*, parce qu'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne seroit pas aisé de sortir.

RIO SALADO entre dans le Chaco, sous le nom de *Rivière du passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée *Sant'Iago d'Estero*, il change son premier nom en celui de *Rio de Salbuena*; & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de *Calchaqui*, où cette Rivière passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou *Rivière salée*, qu'à la hauteur de *Sant'Iago*, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & recevant une petite Rivière, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde: cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Salado.

RIO VERMEJO traverse le Chaco, du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. On ignore d'où vient à cette Rivière le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd, dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio grande*. Son cours est si tranquille, qu'il est presque aussi facile à remonter qu'à descendre, surtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords sont charmans. Elle est fort poissonneuse, & l'on attribue plusieurs vertus à ses eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropisie & l'indigestion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune sur ses bords, que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans rides & sans maladie. C'est du moins une tradition bien établie parmi les Espagnols, que de tous les Soldats qui travaillèrent depuis 1628 jusqu'en 1635 à bâtir la Ville de *Sant'Iago de Guadalcázar*, aucun ne mourut & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le seul remuement des Terres fût capable de causer des maladies; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan

Rio Vermejo.

XX. Part.

IIIh

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
DESCRIPTION
DU CHACO.

Autres Ri-
vieres, &
leurs proprié-
tés.

Inondations
& leurs ef-
fets.

Usages &
caractere des
Habitans du
Chaco.

d'*Urizar*, qui côtoya longtems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de *Rio grande*, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre Article (f).

La plupart des autres Rivieres du Chaco ont quelque propriété remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pu découvrir d'où lui vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (g), qui n'a pas longtems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere *Chiriguane*, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des neiges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne faisant plus d'une partie du Chaco qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres; dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages: à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme des grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte: ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions; quoique la pêche & la chasse puissent suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devoient naturellement y être excessives; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec: mais le vent du Sud, qui y souffle régulièrement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

On remet, à l'Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, les observations du Pere Lozano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Pays qui l'environnent, quoiqu'il ne

(f) Voyez l'Article des Mines, dans la Description du Pérou.

(g) On trouve la Description, dans une Lettre du Pere Cattanéo, Jésuite, imprimée

à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre: *Il Cristianismo felice nelle Missioni del Paraguay.*

le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bourgades; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on fait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces transmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etablissmens de tant de Nations errantes, n'ont pu se faire sans perte ni sans mille obstacles nuisibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractère & de leurs usages. Le Pere Lozano en remarque deux si singuliers, que le témoignage d'un Missionnaire ne pouvant être suspect, ce qu'il en rapporte est seul capable de donner de la vraisemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (h). Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*; en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui signifie *piés d'Austruche*. On les nomme ainsi, parce qu'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés ressemblent à ceux des Austruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable; & sans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Cullugas. Il n'est pas nommé; mais un Missionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (i), assuroit qu'ayant rencontré une troupe de ces Indiens, il avoit été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. „ Il n'a-
voit pas moins admiré la délicatesse & la richesse de leur Langue, la
beauté de leur caractère, leur politesse, la vivacité & la pénétration de
leur esprit: enfin, il regrettoit qu'on ne traitât pas mieux une Nation,
si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie,
& qu'on n'eût pas commencé par lui faire goûter les maximes du Christianisme, avant que de lui imposer un joug qu'on lui rendoit encore plus
pesant de jour en jour (k).

En général, les Indiens du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont ces traits du visage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Barbares, qu'il

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
DESCRIPTION
DU CHACO.

Deux Na-
tions ex-
trême-
ment sin-
guliers.

Air terrible
des Indiens
du Chaco.

(h) Voyez, ci-dessous, leurs Relations. Le P. Lozano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il assure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut désirer de la vérité de ce récit.

(i) Le Pere Gaspard Ojorio, massacré en 1638, par les Chiriguanes.

(k) Histoire du Paraguay, liv. 3. pag. 155.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
DESCRIPTION
DU CHACO.

tomba évanoui. La plupart vont nus, & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs: mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils se couvrent d'une cappe de peaux assez bien passées, & ornées de diverses figures. Dans quelques Nations, les Femmes ne sont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connoît aucune forme de Gouvernement: chaque Bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac & une calebasse. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce sont de misérables huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voisines du Tucuman, sont vêtues & mieux logées.

Peuples er-
rans.

Stratagèmes
des Peuples
du Chaco.

PRESQUE tous ces Indiens sont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entière, le moment de fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire, à quelques Espagnols, que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour observer ce qui se passe chez leurs Ennemis. Lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

Leur fureur
dans les com-
bats.

Leurs armes.

LEURS armes ne sont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent: c'est l'arc, la fleche, le Macana, avec une espee de lance d'un bois très dur & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force; quoique très pesant, car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il est attaché, sert à le retirer après le coup; ainsi lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Barbares sont un Prisonnier, ils lui scienc le cou avec une mâchoire de Poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons Cavaliers, & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course, & qu'ils s'élancent dessus indiffé-

Danger de
leurs blessu-
res.

Ils sont ex-
cellens Cava-
liers.

remment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers; ils manient leurs Chevaux avec un simple licou, & les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme ils sont presque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le Pere Logano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crâne un demi doigt d'épaisseur.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme les Moreques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles sont nées; & dans quelques Nations elles arrachent le poil à tous leurs Enfants, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément. Aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent, & lavent leurs Enfants dans le Ruisseau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfants. L'usage du Chaco est d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la Fosse, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol: ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le Mort soit tout-à-fait oublié.

L'HISTORIEN observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la Conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette Nation. *Techo* (1) & *Fernandez* (m) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuèrent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent à venger sa mort, se réfugièrent dans la Cordillière Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille: mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixième Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déjà établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On fait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis: ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Brésil, où leur Langue se parle, ou du moins s'entend de toutes parts. Mais il paroît que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent compter sur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entreprise n'est pas aisée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fière, plus dure, plus inconstante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux succès d'une Expédition,

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPTION
DU CHACO.

Leurs Fem-
mes.

Leurs Sép-
tures.

Nation des
Chiriguanes,
& son origine.

Ils sont en-
nemis irré-
conciliables
des Espagnols.

(1) *Historia Paraquariensis*, lib. II.

(m) *Relacion historial de los Chiquitos*.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPTION
DU CHACO.

Leurs us-
ges.

Nations an-
ciennement
chrétiennes.

Plaines de
Manfo.

Malheur qui
leur donne ce
nom.

Ville de
Santa Fé.

Foiblesse des
Espagnols au
Paraguay.

tentée en 1572, pour les soumettre, par Dom François de Toledé, Viceroy du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que souvent, parmi les Prisonnières qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'Historien, c'est que d'un jour à l'autre, ils ne font plus les mêmes hommes; aujourd'hui pleins de raison, & d'un bon commerce; demain, pires que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'intérêt: s'ils n'espèrent rien, tout Homme est leur ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur Nation.

En suivant à l'Ouest, Rio Vermejo, ou la Rivière Vermeille, on trouve plusieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Espagnol (n), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, surtout la prière, pour laquelle leurs Caciques les rassemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des Bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Dom Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'Original, comme une sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Dom Hurtado de Mendoza, Marquis de Casté, & Viceroy du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine *Manfo*, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes Plainnes qu'on rencontre entre le Pilco Mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses Soldats. Le nom de *Manfo* est demeuré aux Plainnes, que son malheur a rendues célèbres (o).

La Ville de *Santa Fé*, fondée en 1573 par Jean de *Garay*, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parce qu'elle étoit bâtie sur le bord Oriental de ce Fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, ayant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, sous le nom de la *Conception*, sur le bord de la Rivière Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Rivière forme à trente lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle soixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pu conserver un Etablissement qui leur ouvroit une si belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il

(n) *Xarque*, livre 3, chap. 28.

(o) On les appelle *Llanos de Manfo*.

est devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit située la Ville de Guadalcázar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Lozano, que pendant qu'ils la bâtissoient, sous les ordres de Dom Martin de Ledesma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Ouest dans les Vallées qui sont au bas de la Cordillière, & si près de lui, qu'il voyoit la fumée de leurs Villages, dont son Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledesma prenoit, pour s'y faire conduire avec ses Troupes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convinquirent de sa mauvaise foi, & qu'ils lui en faisoient un reproche, il leur confessa qu'il y alloit de sa vie. „ Mais pour-
 „ quoi, (lui demanderent-ils,) ces Peuples ne veulent-ils pas qu'on aille
 „ chez eux? Parce qu'ils craignent (répondit-il,) que si vous en saviez le
 „ chemin, vous ne les fîssiez tous mourir, comme vos Prédécesseurs ont
 „ fait l'Inca, pour s'emparer de son Empire & de ses richesses”. Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas employoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeste mort d'Atahualpa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, suivant le P. Lozano, descendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (p). Enfin, soit foiblesse dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la résistance, il est certain que les Espagnols n'ont encore pu forcer les barrières qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Historien, sur une Prophétie de S. François de Solano, dont ils prétendent qu'une grande partie a déjà reçu son accomplissement.
 „ C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint Missionnaire a pré-
 „ dit la destruction de la Ville d'Esteco, la découverte de plusieurs nouvel-
 „ les Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel,
 „ & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus, & l'on a trouvé
 „ des Mines entre Salta & Jujuy; mais les deux autres parties de la Prophé-
 „ tie sont encore dans les secrets de la Providence (q)”.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
DESCRIPTION
DU CHACO.

Nations qu'ils
ne peuvent
connoître.

Prédiction
de S. Fran-
çois Solano.

(p) Voyez, ci-dessous, leurs Relations.

(q) Histoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.

Nota. Que n'a-t-il prédit aussi la destruction

des Missions & l'expulsion des Jésuites de
ces contrées? R. d. E.

Rétablissement & Description de Buenos-Aires.

L'ESPAGNE apporta aussi beaucoup de lenteur à se rendre un Port, dans la Rivière de la Plata. La Ville de Buenos-Aires demeura plus de quarante ans déserte; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînait les Espagnols au fond des Terres, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient besoin d'une retraite à l'entrée du Fleuve, pour les Vaisseaux dont ils recevoient leurs Troupes & leurs munitions. Enfin de fréquents naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entreprise étoit devenue plus facile,

RÉTABLIS-
SEMENT ET
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

RETA-
BLIS-
SEMENT ET
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Ortiz de Za-
rata est son
Restaurateur.

Etat de cet-
te Ville.

Aversion des
Espagnols &
des Indiens
libres, pour
le travail.

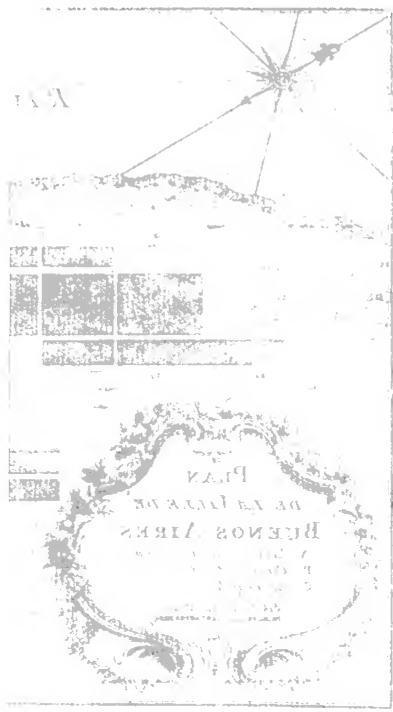
depuis les nouveaux Etablissémens qu'on avoit faits dans les Provinces inté-
rieures, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'hommes, pour tenir les Bar-
bares en respect. Ce fut en 1580, que Dom Juan Ortiz de Zarate, alors
Gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pou-
voient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où
Don Pedro Mendozze l'avoit placée, & changea son premier nom de *Notre*
Dame, en celui de la *Trinité de Buenos-Aires*.

CEPENDANT elle resta longtems encore dans un état, qui ne faisoit pas
honneur à la Province, dont elle est comme l'échelle & la clé. Elle fut
d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avoit laissé des
Vergers & des Plaines. Les Maisons, bâties la plupart de terre, n'avoient
qu'un étage. C'étoient des carrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre;
& plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus
de trente ou quarante ans qu'elle conservoit encore cette forme: mais un
Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir pour bâtir l'Eglise du College, apprit
aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis,
les Maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double
étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Ma-
çon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent
celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de S. François, & le Por-
tail de la Cathédrale; tous Edifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les
meilleures Villes d'Espagne. On avoit engagé aussi ces deux Artistes, à
bâtir un Hôtel de Ville; mais l'Ouvrage ayant été commencé sur un Plan
trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entreprise de-
meura suspendue. Cependant la Ville avoit déjà changé fort avantageuse-
ment de face. On y comptoit alors seize mille Ames, dont près des trois
quarts étoient à la vérité des Negres, des Métis & des Mulâtres. Les pre-
miers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre
les Espagnols, qui croiroient se deshonoré par le travail; ceux-même, qui
sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, &
mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui
veuille s'employer au service d'autrui; & l'on n'a pas moins de peine à fai-
re travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la
Ville, & de s'établir dans les Campagnes voisines. Cette aversion pour
le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établisse-
ment des *Commanders*; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Con-
quêtes de l'Espagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des
Conquérans, & dans lesquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient
assujettis au service personnel. On voit, aux environs de Buenos-Aires,
quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont
leur Paroisse à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Es-
pagnols que l'Eglise Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Episcopal, dans le
cours de l'année 1620 (a).

LA

(a) L'Assomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.





La Ville de Buenos-Aires est assez grande (b). Un Ruissseau la sépare de la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horizon. L'Hiver commence, dans ce Pays, au mois de Juin; le Printems, au mois de Septembre; l'Été, en Décembre; l'Automne, en Mars; & ces quatre Saisons y sont fort réglées. En l'Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Été, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se lèvent régulièrement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parce qu'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres; mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellens. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parce qu'on n'est pas encore parvenu à la garantir d'une espèce de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (c). Les autres productions du Pays sont remises à l'Histoire Naturelle.

(b) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens. Voyez, à la fin de cet Article, quelques éclaircissemens sur la fameuse Bourgade du Saint Sacrement, qui en est voisine, & sur les bruits qu'on a répandus au déavantage des Jésuites.

(c) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du P. Cattanéo, déjà citées.

Nota. Nous en insérons ici une autre, encore plus récente. C'est celle de M. de Bourgainville. R. d. E.

[Nouvelle Description de Buenos-Aires en 1767.]

BUENOS-AIRES est située par 34 degrés 35 minutes de Latitude Australe; sa Longitude, de 61 degrés 5 minutes, à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les Observations Astronomiques du Pere Feuillée (a). Cette Ville, régulièrement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt mille Blancs, Nègres & Métifs. La forme des Maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les Couvens, les Edifices publics & cinq ou six Maisons particulières, toutes les autres sont très basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée; elles ont d'ailleurs de vastes Cours & presque toutes des jardins. La Citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la Rivière & forme un des côtés de la Place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'Hôtel-de-ville. La Cathédrale & l'Evêché sont sur cette même place, où se tient chaque jour le marché public.

(a) Voyez le Tome XIX. p. 528.
XX. Part.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

RETA-
BLIS-
SEMENT ET
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Avantages de
Buenos-Aires.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Situation de
la Ville de ce
nom.

Sur sa population.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.
Etablissements
religieux.

Il n'y a point de Port à Buenos-Aires, pas même un Mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les Vaisseaux ne peuvent s'approcher de la Ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes qui entrent dans une petite Rivière nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la Ville, qui en est à un quart de lieue. Les Vaisseaux, qui doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, se rendent à la *Encenada de Baragaa*, espee de Port, situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette Ville. On en parlera plus bas.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de Communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célèbre par des processions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles. Les Moines nomment les premières Dames de la Ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'Ordre. C'est, pour un étranger, un spectacle assez singulier de voir, dans les Eglises de S. François ou de S. Dominique, des Dames de tout âge, assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Les Jésuites offroient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austère que les précédens. Ils avoient attenant à leur Couvent une Maison nommée la *Casa de los ejercicios de las mugeres*, c'est-à-dire la *Maison des exercices des femmes*. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la Compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de S. Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint, étoient la méditation, la prière, les cathéchismes, la confession & la flagellation. „ On nous a fait remarquer (ajoute M. de Bougainville,) les murs de la „ Chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les „ disciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.”

Confrérie &
processions de
Negres.

Au reste tous les hommes ici sont freres & de la même couleur aux yeux de la Religion. Il y a des cérémonies sacrées pour les Esclaves, & les Dominicains ont établi une Confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre aggrégué. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge (b). Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, qui marche avec croix, bannières & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

Dehors de
Buenos-Aires;
leurs produc-
tions.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la Ville y ont presque tous des Maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, &

(b) Peut-être à cause de ces mots de l'Ecriture, *nigra sum, sed formosa sicut Jerusalem*.

leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie, à l'exception du vin, qu'ils font venir d'Espagne, ou qu'ils tirent de *Mendoza*, vignoble situé à deux cens lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la Ville, l'on ne trouve plus que des Campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en sont les seuls habitans. A peine, en parcourant cette vaste Contrée, y rencontre-t-on quelques chaumières éparées, bâties moins pour rendre le Pays habitable, que pour conflater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les Voyageurs, qui le traversent, n'ont aucune retraite; ils sont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, & qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle *aller à la légere*, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Tout le Pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'Univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y sème, y rapporte beaucoup plus que dans les meilleures terres de France. Malgré ce cri de la Nature, presque tout est inculte, les environs des Habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Nègres esclaves. Au reste, les chevaux & les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes, sont à cheval, & que les Habitans ou les Voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres: ce sont les seuls animaux dangereux de ce Pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval; s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites Rivières qui le soient. On connoît l'adresse des Habitans de ces Contrées à se servir du laq; & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres: il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux.

Le bois est très-cher dans ce Pays, où l'on ne trouve que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la Rivière, vient du Paraguay en radeaux. Il seroit cependant facile de tirer du haut Pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Montegrande*, où sont les plus beaux, on les transporterait en cajeux par l'*Tbicui* dans l'Uruguay; & depuis le *Salto Chico* de l'Uruguay, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel endroit de la rivière où l'on auroit établi des chantiers.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIÈRE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Abondance
de bestiaux.

Rareté du
bois: moyens
d'y remédier.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Détails sur les
Américains de
cette Contrée.

Race de bri-
gands établis
dans le Nord
de la Rivière.

Etendue du
Gouverne-
ment de la
Plata.

LES Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la Rivière de la Plata, sont de la race de ceux que les Espagnols nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous galeux. Leur couleur est très basannée, & la graisse dont ils se frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très bien passées; ils mettent le poil en dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du sac & de boules (c). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des Etablissements Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des Habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cens pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des Voyageurs. Ils pillent, massacrent & emmènent en esclavage. C'est un mal sans remède: comment dompter une Nation errante, dans un Pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le tems n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

IL s'est formé, depuis quelques années, dans le Nord de la Rivière une Tribu de Brigands, qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs, échappés à la Justice, s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades; des Déserteurs se sont joints à eux: insensiblement le nombre s'est accru; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les Possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontières du Brésil, où ils les échangent avec les *Paulistes* (d) contre des armes & des vêtements. Malheur aux Voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cens. Ils ont abandonné leur première Habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

LE Gouverneur général de la Province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la Mer, il est censé dépendre du Viceroy du Pérou; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il

(c) Ces boules sont deux pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchiassées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme

d'une fronde, & en atteignent jusqu'à trois cens pas l'animal qu'ils poursuivent.

(d) Les Paulistes sont une autre race de Brigands sortis du Brésil, & qui se sont formés en République vers la fin du seizième siècle.

est obligé de tirer des Mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi, une Maison des Monnoies. Les Gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguay, dont les principaux Etablissmens sont *Santa-Fé, Corrientes, Salta, Jujui, Cordoue, Mendoza & l'Assomption*, dépendent, ainsi que les fameuses Missions des Jésuites, du Gouverneur général de la Plata. Cette vaste Province comprend en un mot toutes les Possessions Espagnoles à l'Est des Cordillieres, depuis la Riviere des Amazones jusqu'au Détroit de Magellan. Il est vrai qu'au Sud de Buenos-Aires il n'y a plus aucun Etablissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel fait pénétrer les Espagnols dans ces Contrées. Il part, à cet effet, tous les ans, de Buenos-Aires un convoi de deux cens charrettes, escorté par trois cens hommes; il va charger le sel environ par quarante degrés dans les Lacs voisins de la Mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des Goëlettes dans la Baie S. Julien.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Son Com-
merce.

Le Commerce de la Province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette Province ne produit ni or ni argent, & ses Habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le Commerce même de Buenos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans: il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle *l'interdiction des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili; de sorte que les seuls objets de son Commerce avec ces deux Provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguay. L'argent & le crédit des Négocians de Lima ont fait rendre cette Ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès est encore pendant à la Cour d'Espagne. Cependant Buenos-Aires est riche, & si tous les Habitans de ce Pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce Commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la dernière guerre il se faisoit ici une contrebande énorme avec la Colonie du S. Sacrement, Place que les Portugais possèdent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buenos-Aires; mais cette Place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par Mer leur subsistance du Brésil. Enfin ce Poste est ici à l'Espagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

Colonie du
Saint Sacre-
ment, aux
Portugais.

La Ville de *Montevideo*, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du Fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure, & bâtie sur une Presqu'île qui défend des vents d'Est une Baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette Baie est un Mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnaissance & a donné le nom à la Ville; les autres terres qui l'environnent, sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une Citadelle. Plusieurs batteries protègent le côté de la Mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la

Détails sur la
Ville de Mon-
tevideo.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Sur le mouil-
lage dans
cette Baie.

La relâche y
est excellente
pour les équi-
pages.

Difficulté du
passage à la
Encenada.

Baie sur une Ile fort petite, appelée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo est sûr, quoiqu'on y esluie quelquefois des *Pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest (e), accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la Baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros Navires Marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée; selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la Pointe de l'Est de cette Baie; la Mer y brise, & les gens du Pays l'appellent la *Pointe des Charrettes*.

MONTEVIDEO a un Gouverneur particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur général de la Province. Les environs de cette Ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïs; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biscuit & les autres provisions nécessaires aux Vaisseaux. Dans les jardins, soit de la Ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce Pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages: on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le Matelot, dans un Pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet, comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaibli sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la Mer les douleurs d'une vieillesse indigente?

La navigation de Montevideo à la Encenada de Baragoa, proprement le Port de Buenos-Aires (f), est très difficile, parce qu'il faut chenalier entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse. A la vérité le hazard a placé presque à l'accorde occidental du banc Ortiz une espèce de balise. Ce sont les deux mâts d'un Navire Portugais qui s'y est perdu & qui fort heureusement est resté droit. Au reste on trouve dans le canal quatre, quatre & demi jusqu'à cinq brasses d'eau, & le fond est de vase noire; il est de sable rouge sur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, aussitôt qu'on a amené la balise à l'Est-quart-Sud-Est du compas, & que la sonde donne cinq brasses, on a passé

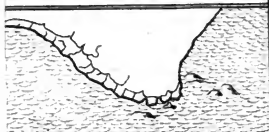
(e) Ce vent est ainsi nommé parce qu'il vient des plaines des *Pampas*, au-delà de Buenos-Aires. Ces plaines s'étendent jusqu'aux Cordillères, qui les séparent du Chili. Elles ont trois cens lieues au moins, sans aucun bois, ni hauteur, qui puisse briser la fureur de ce vent. Il enfile la Rivière de la Plata, dont il élève les vagues comme des montagnes, & fait périr souvent les Navires qui s'y trouvent, en les jettant sur la Côte opposée.

Le vent *Pamperos* est beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, & souffle toujours avec violence; ce qui rend en tout tems Rio de la Plata un lieu de relâche très dangereux. Voyez le *Journal de Dom Pernety*, qui décrit une de ces tempêtes, *Tom. I. pag. 239* & suiv.

(f) Voyez le commencement de cet Article.



B. Ile aux Français. C. Mole ou Jetée
à l'entrée du Port, où il y a 6 pieces
de canons. D. Citadelle. E. Porte du Château. F. Paroisse.
G. Batterie Royale de 17 pieces. I. la Fontaine.



PLAN DE LA VILLE DE MONTEVIDEO.

- A. Citadelle.
- B. Gouvernement.
- C. Batterie Royale.
- D. Mag. à poudre.
- E. Moulin à vent.
- F. Quai où l'on débarque.
- G. Corps de garde.
- H. Porte de la Ville.
- I. Fontaine de la Ville.



les bancs. On observa, dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation Nord-Est.

La Encenada de Baragoa n'est qu'une espece de mauvaïse Baie formée par l'embouchure d'une petite Riviere, qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit, qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des Vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; & comme les marées, dans la Riviere de la Plata sont tantôt hautes, tantôt basses, quelquefois huit jours de suite, selon les vents qui régnernt, le débarquement des Chaloupes y esluie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls Magasins à terre, quelques maisons, ou plutôt des chaumières, construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les Bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette Anse, mouillent à la Pointe de *Lara*, à une lieue & demie à l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Un jour que M. de Bougainville vouloit retourner de Buenos-Aires, en goëlette, à Montevideo, accompagné de M. le Prince de Nassau, le vent, qui étoit debout, les poussa vis-à-vis de la premiere de ces Villes, au-dessus de la Colonie du *S. Sacrement*, d'où ils acheverent la route par terre. „ La peinture qu'il en fait est assez curieuse. Nous traversâmes (dit-il,) „ ces plaines immenses, dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de maniere à ne pas manquer les gués des Rivières, „ chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut „ prendre avec un laqs son relais, lorsque celui qu'on monte est fatigué, se „ nourrissant de viande presque crue, & passant les nuits dans des cabanes „ faites de cuirs, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les „ hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie „ la façon dont nous passâmes la Riviere de *Sainte Lucie*, Riviere fort „ profonde, très rapide & beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis les „ Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un „ des bords est de moitié plus haut que l'autre; on force ensuite deux „ chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à tribord, l'autre à bas-bord du canot, „ & le maître du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu „ propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de son micux au „ dessus de la Riviere la tête des deux chevaux, dont la besogne alors est „ de vous passer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.”

MONTVIDEO, suivant la Relation de Dom Pernetty, est, dans un sens, une Colonie nouvelle. Il n'y avoit pas vingt-cinq ans, en 1764, qu'on n'y voyoit que quelques cases. C'est cependant le seul endroit un peu commode pour le mouillage des Navires qui remontent la Riviere de la Plata. Aujourd'hui c'est une petite Ville, qui s'embellit tous les jours. Les rues y sont tirées au cordeau, & assez larges pour que trois carrosses y pussent passer de front (g). Les Maisons n'y ont que le rez-de-chaussée, sous la

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

Incommodités
de cette Baie.

Route par
terre de la
Colonie du
S. Sacrement
à Monte-
video.

Description
de Montevi-
deo par
D. Pernetty.

(g) Outre le Plan, on en donne une Vue, le se présentoit à bord du Vaisseau, mouillé d'après l'Auteur, qui l'a dessinée, telle qu'elle entre le Mont & la Ville. Il y ajoute celle

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

NOUVELLE
DESCRIPTION
DE BUENOS-
AIRES.

charpente du toit; si l'on en excepte une seule, qui est celle de l'Ingénieur, située dans la grande place, & à un étage, avec une espee de manfarde, & un balcon au milieu de la façade. Chaque Maison Bourgeoise est ordinairement composée d'une salle, qui sert d'entrée, de quelques chambres, & d'une cuisine, seul endroit où il y ait une cheminée, & où l'on fasse du feu. Ces maisons sont donc proprement un rez de quatorze ou quinze piés de hauteur, y compris le comble. Leurs appartemens sont d'ailleurs, généralement parlant, sans plancher & sans carrelage. On voit de l'intérieur les roseaux, qui soutiennent les tuiles de la couverture. L'Auteur décrit avec la même exactitude l'Hôtel du Gouverneur, & jusqu'à son ameublement; mais nous ne le suivrons pas dans ces détails particuliers, ni dans ceux où il entre sur les mœurs & les usages des Espagnols de cette Ville, parce qu'ils different peu de ceux de leurs autres Etablissements dans l'Amérique Méridionale. Les hommes y sont fort oisifs, & les femmes vivent chez elles avec autant de liberté qu'en France.]

de l'île Lobos (ou des Loups marins) qu'on découvre en approchant de la Rivière. Après y être entré, les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la Côte du Nord, & les seules presque jusqu'à Montevideo. A l'Est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une Côte très basse. C'est une anse, en partie couverte par un îlot. Les Espagnols ont un Bourg aux Maldonades, avec une garnison. On travaille, depuis quelques années, dans ses environs, une mine d'or peu riche; l'on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur, est une Ville nouvellement bâtie, nommée *Pueblo nuevo*, & qui est peuplée entièrement de Portugais

déserteurs. *Poyage de M. de Rougenville.*

Dom Pernetty avertit les Navigateurs, qui vont pour la première fois à Montevideo, ou à Buenos-Aires, d'avoir presque toujours la sonde à la main, la Rivière étant très dangereuse, par la quantité & l'étendue de ses Bancs de sable, qui ne laissent qu'un canal de peu de largeur & tortueux, pour le passage des Navires. Le Banc dit des *Anglois*, s'avance à près de cinq lieues de la Côte, & les lies que l'on trouve sur la route, forment des Basses qui s'étendent fort au large. A l'Est de celle de Lobos, il y a une batture de roches, qui s'allonge près d'une lieue en dehors, de sorte que pour l'éviter, il faut la rarger à une lieue & demie.

Etablissement des Jésuites dans ces Contrées.

ETABLISSE-
MENT DES
JÉSUITES.

Première
entrée des Jé-
suites dans
cette Contrée.

Opinion
qu'ils avoient
donnée d'eux.

L'ANNÉE du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la première admission des Jésuites dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infidèles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires que l'Espagne y avoit envoyés, étoient quelques Religieux de S. François, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zèle. On a déjà nommé le Pere François de Solano, qui y étoit venu du Pérou, & dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation; mais ces Hommes apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du Pays ne cessent pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes pour en obtenir des Ministres de la Religion. „ On commençoit alors à connoître les Jé-
suites dans l'Amérique; ils étoient même, depuis trente ans, au Brésil,
„ que le P. *Anchieta* remplissoit de l'odeur de sa sainteté, & de l'éclat de
ses miracles. Depuis peu, ils s'étoient établis au Pérou. Ils avoient dé-
„ ja fait, dans ces deux Royaumes, un nombre infini de conversions; &
„ par-

„partout l'on disoit hautement, que ce nouvel Ordre, dont le Fondateur „étoit né dans le tems, que Christophe Colomb commençoit à découvrir „le Nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace „particulière pour y établir le Royaume de J. C. (a). ”

Ce fut du Pays des Charcas, qu'on vit passer au Tucuman deux Jésuites, déjà exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois autres Missionnaires du même Corps arrivèrent du Bresil à Buenos-Aires; & bientôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques (b), fait le fond de la nouvelle Histoire du Paraguay, & sans doute une très édifiante partie de celle de l'Eglise. On vit naître en 1594 un College à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, jusqu'aux Dames (c), voulurent mettre la

VOYAGE
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

ETABLISSE-
MENT DES
JÉSUITES.

(a) Histoire du Paraguay, Liv. 4. p. 172.

(b) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui est une aventure de Voyageurs, & si singulière, que je n'aurois pas la hardiesse de la donner, sur des témoignages moins respectables (1). Ils étoient partis cinq du Bresil; le Pere *Araujo*, Supérieur de la Troupe, & les Peres *Jean Salois*, *Thomas Filds*, *Etienne de Grac*, & *Emmanuel Ortega*: ils firent le voyage par Mer. „ Arrivés, (dit „l'Historien), à l'entrée de la Baie de Rio „de la Plata, ils se croyoient hors de tous „risques, lorsque leur Bâtimen fut attaqué „par un Navire Anglois, qui s'en rendit at- „témment le maître. Le Capitaine, à la vue „des cinq Jésuites, s'emporta contre eux d'une manière indécente, & après les avoir „chargés d'injures, les débarqua dans une „Ile déserte, résolu de les y faire mourir „de faim. Il changea ensuite de pensée, & les fit revenir à son bord, en disant qu'il „voulait les faire pendre à la grande ver- „gue. Ils trouveront, en arrivant, qu'on „avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y é- „toient bien attendus: un moment après, „ils apperçurent un Anglois qui mettoit sur „le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, le mettoit en devoir de les „fouler aux pieds. Le P. Ortega ne put „souffrir cette impiété, il courut à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par „ses remontrances, il le prit par le pied pour „l'écarter. Ce Malheureux, en se déba- „tant, se cogna la tête contre une pièce de „bois, & se blessa légèrement. Cependant, „à la vue du sang, qui couloit de sa bless-

„sure, l'Equipage entra en fureur, & dans „le premier transport jeta le Jésuite à „Mer. Comme ce Pere savoit fort bien „nager (2), il regagna aisément le Navire, „& les Anglois l'aiderent à remonter, pour „lui faire (disoient-ils,) souffrir un genre „de mort plus cruel. Tandis qu'ils en dé- „libéroient, le Sacrilege, qu'ils vouloient „venger, se mit à crier qu'il sentoit des „douleurs très vives au pied, qu'il avoit mis „sur les *Agnus Dei*: on apperçut, en ef- „fet, une apostume, & la gangrene y étoit „déjà. On se hâta de lui couper la jambe, „mais il étoit trop tard: la gangrene avoit „déjà gagné la masse du sang, & le Malade „expira le même jour. Un châtiment de „Dieu, si visible, faisoit tous les Anglois de „frayeur. On ne parla plus de faire mourir le Missionnaire; & le Navire appareil- „la, pour gagner le Détroit de Magellan. „Au bout de quelques jours, que les Jésuites passèrent sans qu'on leur donnât rien „à manger, le Capitaine les fit embarquer „dans un petit Bateau, sans rames, sans „voiles, sans aucunes provisions, & leur „dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi „à la merci des flux, ils ne voyoient aucu- „ne apparence de pouvoir éviter, ou d'y „être submergés, ou de mourir de faim. „Mais ils étoient sous la sauvegarde de ce- „lui qui commande aux Elémens. Leur Bâ- „teau, conduit comme par une main invi- „sible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port „de Buenos-Aires. La seule foi histori- „que ne suffit point ici: mais voyez l'Histoire „du Paraguay, l. 4. pp. 175 & 176.

(c) *Ibid.* p. 137.

(1) M. Prevost auroit peut-être mieux fait de supprimer ce trait, dans un tems où la foi des miracles, surtout à ceux des Jésuites, est si fort diminuée; mais nous devons le suivre de mot à mot, R. d. E.

(2) Cette circonstance gâte un peu le miracle. R. d. E.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.ETABLISSE-
MENT DES JE-
SUITES.

Leur progrès.

Projet qu'ils
formèrent d'une
République
Chrétienne.Exécution de
leur projet.

main au travail. Les Missionnaires, distribués entre les objets de leur zèle, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles; & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Indiens: mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur; & la Cour d'Espagne les soutint par sa protection.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étoient retardées par deux principales causes; l'une, qu'on rendoit le Christianisme odieux aux Naturels du Pays, par la manière dont on traitoit ceux qui l'avoient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missionnaires, pour persuader la sainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils formèrent le projet d'une République Chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Ce Plan fut présenté à Philippe III, avec un engagement solennel à lui conserver tous les droits de la souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances; & tous ses Successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jésuites en avoient déjà tenté la pratique, dans quatre *Réductions* (d) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le succès les avoit encouragés. On compte, pour la première, en 1610, & par conséquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Loretto*, sur la Rivière de *Parapanané*. Avec le secours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a représentée dans un autre Article (e). Cependant depuis près d'un siècle & demi qu'elle prospère, que n'a-t-elle pas souffert de la haine & de l'envie? Mais ceux qui sont demeurés incertains, sur de malignes suppositions, trouvent enfin, dans la nouvelle Histoire du Paraguay, des éclaircissemens pour tous leurs doutes; & les dernières nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accusations encore plus injurieuses, qui n'ont jamais été mieux fondées (f)

(d) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades Chrétiennes formées par des Indes & dirigées par des Religieux.

(e) Voyez, Tome XIX, dans la Description de l'Audience de la Plata, l'état des Missions du Paraguay. Tout y est emprunté d'un Voyageur étranger, avant la publication de la nouvelle Histoire.

(f) On avoit fausement répandu qu'un Jésuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay,

& faisoit la guerre aux Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que les Indiens des Réductions se sont soulevés, malgré leurs Guides Spirituels, à l'occasion de la Bourgade du S. Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'en ayant livré Bataille aux Troupes réunies de l'Espagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de 1000 ou 1200 hommes. Mais cette querelle est terminée par d'heureuses conciliations, dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jésuites.

EXPULSION.
DES JÉSUITES.[Détails sur les Missions du Paraguay, & l'Expulsion des
Jésuites de cette Province.]INTRODUC-
TION.

Si feu M. l'Abbé Prevost, ce zélé Défenseur des Jésuites, eut vécu encore une dizaine d'années, il auroit été bien frappé de la catastrophe de ces Religieux, dont rien ne nous engage à rapporter les causes & leurs suites, qui sont d'ailleurs assez connues de toute l'Europe. Mais nous trouvons,

dans la Relation de M. de Bougainville, des détails si curieux & si instructifs sur les Missions du Paraguay & l'expulsion de leurs Fondateurs, que nous croirions, en les négligeant, ravir au lecteur un Supplément très intéressant à cet Ouvrage, auquel il appartient à toutes sortes de titres.

AVANT que d'en venir au récit de la grande révolution arrivée dans les Missions, pendant son séjour à Buenos-Aires, l'Auteur juge nécessaire d'exposer d'abord en peu de mots l'origine, les progrès & la forme de ce singulier Gouvernement; quoiqu'on ait déjà profité des éclaircissemens qu'en donne Dom d'Ulloa (a), nous ne laisserons pas que d'emprunter encore ceux que nous offre M. de Bougainville, sans presque aucun changement à ses termes. (b)

" C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III, les Missions fameuses, auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguay, & plus à propos en Amérique celui de l'Uruguay, Rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en Peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uruguay, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'Ordre. Deux motifs, qu'il est permis aux Souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la Religion & l'intérêt, avoient fait désirer aux Monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maître d'une Contrée vaste & abondante: c'étoit ouvrir à la Métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargèrent de remplir ces vues, mais ils représentèrent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la Province, & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le Pays.

" Le motif qui fondeoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophytes, ne les éloignassent même du Christianisme, & que la hauteur Espagnole ne leur rendit odieux un joug trop appesanti. La Cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastras pour les fraix des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les Peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piastra par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroit pas avoir été exécutée."

" LES Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des Martyrs &

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Date de l'é-
tablissement
des Missions.

Conditions
stipulées en-
tre la Cour
d'Espagne &
les Jésuites.

(a) Voyez le Tome XIX. pag. 322-327. (b) „ Je le dirai (promet-il) *sine ira & studio quorum causas procul habeo.*” Il reconnoît devoir une partie de ses lumières à la confiance dont l'avoit honoré le Marquis de Bukarely, Gouverneur général de cette Province. Ainsi c'est un garant de plus.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.
Zèle & succès
des Mission-
naires.

Révolte des
Indiens contre les Espa-
gnols.

Cause de leur
mécontente-
ment.

Ils prennent
les armes &
font barres.

„ une patience vraiment angélique, Il falloit l'un & l'autre pour attirer,
„ retenir, plier à l'obéissance & au travail, des hommes féroces, incon-
„ stans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les ob-
„ stacles furent infinis, les difficultés renaissent à chaque pas; le zèle triom-
„ pha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds
„ ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des ha-
„ bitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles
„ & agréables; enfin d'une Nation barbare, sans mœurs & sans religion,
„ ils en firent un Peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies
„ chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs
„ Apôtres, obéissent volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier
„ à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée
„ du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace."

„ CEPENDANT il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'an-
„ née 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les
„ Peuplades des Missions situées sur la rive gauche de l'Uruguay contre la
„ Colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme,
„ dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à
„ cet échange. L'Uruguay devenoit ainsi la limite des possessions respectives
„ des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des
„ Peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur
„ déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent
„ souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en al-
„ ler défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes: depuis longtems
„ on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des
„ *Paulistes*, brigands issus du Brésil, & qui s'étoient formés en République
„ vers la fin du seizième siècle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite pa-
„ rût jamais à la tête des Indiens (c). On dit même qu'ils furent retenus
„ par force dans les Villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

„ LE Gouverneur Général de la Province de la Plata, Don Joseph *Ando-
naighi*, marcha contre les Rebelles, suivi de Don Joachim de *Viana*, Gou-
„ verneur de Montevideo. Il les défit dans une Bataille, où il périt plus
„ de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du Pays; &
„ Don Joachim voyant la terreur qu'une première défaite y avoit répan-
„ due, se chargea avec six cens hommes de le réduire en entier. En effet

(c) Dom Pernetty nous assure cependant, que les Jésuites furent les instigateurs de cette révolte, & que les Indiens n'obéissent qu'à eux, soit en paix, soit en guerre. Il ajoute positivement, que, depuis peu, lorsque les Espagnols avoient assiégé & pris, sur les Portugais, la Colonie du S. Sacre-
„ ment, ils avoient à leur secours environ mille Indiens, à la tête desquels étoit un
„ Père Jésuite, qui les commandoit en chef, & sans les ordres duquel ils n'auroient pas

„ fait un pas, ni tiré un seul coup de fusil.
„ M. le Gouverneur de Montevideo, qui commandoit les Espagnols, & plusieurs autres Officiers, qui s'étoient trouvés à cette attaque, m'ont dit qu'ils étoient obligés de concerter les opérations de la campagne avec le Père Jésuite, qui donnoit ensuite ses ordres, en son nom, aux Indiens, campés séparément des Espagnols." *Tem.*
„ I. pag. 259.

il attaqua la première Peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent (d).

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi, & Don Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les Missions & de ramener ses Troupes. Il ne fut plus question de l'échange projeté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le tems de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté (e).

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les Missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menaient, vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la manière dont ils étoient gouvernés? J'aurois cité les loix des Missions comme le modèle d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité! C'est une Société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage; l'homme, dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les maisons particulières sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi; ce Peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissent les Missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matière de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans que m'ont fait unanimement cent témoins oculaires."

L'ÉTENDUE du terrain que renferment les Missions, peut être de deux

VOYAGES
SUR LA RI-
VIÈRE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Troubles ap-
paissés.

Les Indiens
paroissoient dé-
goûtés de l'ad-
ministration
des Jésuites.

Gouverne-
ment des Mis-
sions montré
en perspecti-
ve.

(d) Dom Pernetty fait l'éloge de ce Gouverneur, dont les heureux succès lui avoient attiré la haine des Jésuites, qui n'oublièrent rien pour le perdre à la Cour, où l'on rendit justice à son mérite, en le continuant dans son Poste. Ce digne Officier y veilloit avec d'autant plus de soin sur sa conduite,

que ses ennemis avoient constamment les yeux ouverts sur toutes ses actions, & que le Gouverneur général d'alors étoit absolument dans leurs intérêts. Tom. I. pag. 248 & suiv.

(e) Voyez la dernière Note de M. Prevost sur l'Article précédent.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Détails inté-
rieurs de l'ad-
ministration.

„ cens lieues du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest, & la
„ population y est d'environ trois cens mille ames; des forêts immenses y
„ offrent des bois de toute espece; de vastes pâturages y contiennent au
„ moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles Rivières vivifient
„ l'intérieur de cette Contrée, & y appellent partout la circulation & le
„ commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, com-
„ me nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régie par
„ deux Jésuites, l'un Curé, l'autre son Vicaire. La dépense totale pour
„ l'entretien des Peuplades entraînait peu de frais; les Indiens étant nour-
„ ris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit
„ à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le
„ reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jé-
„ suites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens
„ métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images,
„ des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit
„ en coton, suifs, cuirs, miel & surtout en *Maté*, plante mieux connue
„ sous le nom d'*Herbe du Paraguay*, dont la Compagnie faisoit seule le com-
„ merce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espa-
„ gnoles où elle tient lieu de thé.

„ Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile,
„ que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la manière du Collège,
„ hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-
„ mêmes solliciter le châtimement des fautes mentales. Dans chaque paroisse
„ les Peres éliisoient tous les ans des Corrégidors & des Capitulaires chargés
„ des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit
„ avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se pu-
„ blioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus
„ venoient aux pieds du Pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui
„ ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande
„ distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de
„ coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre
„ sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par
„ des réjouissances publiques, même par des comédies; elles ressembloient
„ sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *Mysteres*.”

„ Le Curé habitoit une maison vaste, proche l'Eglise; elle avoit atten-
„ dant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la
„ musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les ateliers des
„ différens métiers; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les
„ Indiens apprennent, dit-on, avec facilité: l'autre corps de logis con-
„ tenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous
„ la garde & l'inspection de vieilles femmes; il se nommoit le *Guatiguasu*,
„ ou le Séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement
„ avec ces deux corps de logis.”

„ Ce Curé se levait à cinq heures du matin, prenoit une heure pour
„ l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baïsoit
„ la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une

„ once de maté par famille. Après sa messe, le Curé déjeûnoit, récitait son bréviaire, travailloit avec les Corrégidors, dont les quatre premiers étoient ses Ministres, visitoit le Séminaire, les écoles & les ateliers; s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortège; il dînoit à onze heures seul avec son Vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi, & faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son intérieur jusqu'au rofaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

„ Le Peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux, soit de la terre, soit des ateliers, & les Corrégidors veilloient au sévère emploi du tems. Les femmes filaient du coton; on leur distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine. A cinq heures & demie du soir on se rassemblait pour réciter le rofaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage, qu'on supposoit être composé de huit personnes; on donnoit aussi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

„ On voit, par ce détail exact, que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété, & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & mouraient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur demandoit alors si l'approche de leur fin les affligeoit, ils répondoient que non, & le pensoient de même. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les Missions, ce grand Peuple, administré comme un Couvent, témoigna le plus vif désir de forcer la clôture. Au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'Intelligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

„ La Compagnie s'occupoit du soin d'étendre les Missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe vint renverser dans le Nouveau Monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fit en même tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Aires, & Don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Ministres, étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buenos-Aires au commencement de 1767.

„ Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au

VOYAGES
SUR LA RI-
VIÈRE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Conséquences qu'on en tire.

Expulsion des
Jésuites de la
province de
la Plata.

Mesures prises à ce sujet
par la Cour
d'Espagne.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Mesures pri-
ses par le
Gouverneur
général de la
Province.

„ Marquis de Bukarely un Paquebot chargé des ordres, tant pour cette Pro-
vince que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre.
„ Ce Bâtiment mouilla dans la Riviere de la Plata au mois de Juin de la
même année, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers,
l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili,
avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à ré-
partir ses ordres dans les différens lieux de sa Province où il y avoit des
Jésuites, tels que Cordoue, Mendoza, Corrientes, Santa-Fé, Salta,
Montevideo & le Paraguay. Comme il craignit que, parmi les Com-
mandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la
promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour desiroit, il leur en-
joignit en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le jour qu'il
fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques per-
sonnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les pre-
miers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue surtout l'intéressoit. C'é-
toit dans ces Provinces la principale Maison des Jésuites & la résidence
habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient
dans la langue & les usages du Pays les sujets destinés aux Missions & à
devenir chefs des Peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus
importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un Officier de confian-
ce qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette Place, & sous ce prétexte, il
le fit accompagner d'un Détachement de Troupes.

„ Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les Mis-
sions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des
Peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il
eût fallu soutenir cette exécution violente par un Corps de Troupes assez
nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indis-
pensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre
forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi
les désordres de l'anarchie? Le Gouverneur se détermina à temporiser,
& se contenta, pour le moment, d'écrire dans les Missions, qu'on lui
envoyât sur le champ le Corréjidor & un Cacique de chaque Peuplade,
pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la
plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des
Réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y par-
venir. Par ce moyen il remplissoit deux vues, l'une de se procurer des
otages, qui l'assureroient de la fidélité des Peuplades, lorsqu'il en retire-
roit les Jésuites; l'autre, de gagner l'affection des principaux Indiens par
les bons traitemens qu'on leur prodigeroit à Buenos-Aires, & d'avoir le
tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque n'é-
tant plus tenus par la lisière, ils jouiroient des mêmes privilèges & de la
même propriété que les autres sujets du Roi.

„ Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût
été surpris de voir arriver un Bâtiment d'Espagne sans autres lettres que
celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la
cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour

„ où

Le secret est
au moment
d'être divul-
gué par un ac-
cident impré-
vu.

„ où tous les Couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination ;
 „ & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée
 „ des deux Chambekins du Roi, *l'Andalous & l'Aventurero*, venant de Cadix,
 „ faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouverneur
 „ de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques Bâtimens d'Europe,
 „ de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en
 „ avoir informé ; mais l'un de ces deux Chambekins s'étant perdu, comme
 „ nous l'avons dit, en entrant dans la Rivière, il falloit bien en sauver
 „ l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.”

„ Les deux Chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites
 „ y avoient été arrêtés : ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle
 „ ne se répandît. Un Officier de ces Bâtimens fut sur le champ envoyé au
 „ Marquis de Bukurely, & arriva à Buenos-Aires le 9 juillet à dix heures
 „ du soir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les
 „ Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter
 „ le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit,
 „ tous les Couriers étoient partis, & les deux Maisons des Jésuites à Buenos-Aires
 „ investies, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver,
 „ lorsqu'on vint les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers,
 „ & se saisir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la Ville un
 „ ban, qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient
 „ commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vou-
 „ loient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

„ Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les
 „ Villes. Partout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice,
 „ & l'on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de
 „ leurs différentes Maisons, escortés par des Détachemens de Troupes, pendant
 „ avoient ordre de faire feu sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais
 „ l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la
 „ plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, &
 „ reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtimement
 „ dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de
 „ cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où se rendirent peu après
 „ ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montevideo. Ils furent aussitôt
 „ embarqués, & ce premier convoi appareilla, vers la fin de Septembre.
 „ Il portoit deux cens cinquante Jésuites. Les autres, pendant
 „ ce tems, étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nou-
 „ vel embarquement. Je trouvai aussi dans cette Rade la *Seneralda* & la
 „ *Liebe*, qui devoient passer dans la Mer du Sud, pour y prendre ceux du
 „ Chili & du Pérou.

„ On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique
 „ de chaque Peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient for-
 „ tis des Missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander.
 „ La nouvelle, qu'ils en apprirent en chemin, leur fit impression, mais ne
 „ les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les
 „ Curés eussent muni au départ leurs chers Néophytes, avoit été de ne rien
 „ XX. Part.

L1

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Conduite du
Gouverneur
général.

Les Jésuites
sont arrêtés
dans toutes les
Villes Espa-
gnoles.

Arrivée des
Caciques &
Corrégidors
des Missions à
Buenos-Ai-
res.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

Ils paroissent
devant le
Gouverneur
général.

„ croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général: *Préparez-*
 „ *vous, enfans*, leur avoient-ils dit, *à entendre beaucoup de mensonges.* A
 „ leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus pré-
 „ sent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent
 „ vingt, & s’y formèrent en croissant sur deux lignes: un Espagnol instruit
 „ dans la langue *des Guaranis*, leur servoit d’interprete. Le Gouverneur
 „ parut à un balcon; il leur fit dire qu’ils étoient les bien venus, qu’ils
 „ allaient se reposer, & qu’il les informeroit du jour auquel il auroit ré-
 „ solu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajouta sommairement qu’il
 „ venoit les tirer d’esclavage, & les mettre en possession de leurs biens,
 „ dont jusqu’à présent ils n’avoient pas joui. Ils répondirent par un cri
 „ général, en élevant la main droite vers le Ciel, & souhaitant mille prof-
 „ pérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontents,
 „ mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie.
 „ Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une Maison des Jésuites
 „ où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gou-
 „ verneur, en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Caci-
 „ que Nicolas, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui
 „ permettoient pas de se déplacer.”

„ A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n’avoient pas encore été
 „ appelés à l’audience du Général. Il vouloit leur laisser le tems d’appren-
 „ dre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols.
 „ J’ai plusieurs fois été les voir. Ils m’ont paru d’un naturel indolent, je
 „ leur trouvois cet air stupide d’animaux pris au piège. L’on m’en fit re-
 „ marquer que l’on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la
 „ langue *Guaranis*, je ne fus pas dans le cas d’apprécier le degré de leurs
 „ connoissances; seulement j’entendis jouer du violon un Cacique, que l’on
 „ nous assuroit être grand musicien: il joua une sonate, & je crus entendre
 „ les sons forcés d’une serinette. Au reste, peu de tems après leur arrivée
 „ à Buenos-Aires, la nouvelle de l’expulsion des Jésuites étant parvenue
 „ dans les Missions, le Marquis de Bukarely reçut une Lettre du Provincial
 „ qui s’y trouvoit pour-lors, dans laquelle il l’assuroit de sa soumission &
 „ de celle de toutes les Peuplades aux ordres du Roi.”

Etendue des
Missions.

„ Ces Missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l’Uruguay n’étoient pas les
 „ seules que les Jésuites eussent fondées dans l’Amérique Méridionale. Plus au
 „ Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos*
 „ & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles Réductions dans le Sud du
 „ Chili du côté de l’*Ile de Chilod*; & depuis quelques années ils s’étoient ouvert
 „ une route pour passer de cette Province au Pérou, en traversant le Pays
 „ des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l’on suivoit jusqu’à présent.
 „ Au reste, dans les Pays où ils pénétoient, ils faisoient appliquer, sur des
 „ poteaux, la devise de la Compagnie; & sur la Carte de leurs Réductions,
 „ faite par eux, elles sont nommées, *Oppida Christianorum.*”

Jugemens sur
les Jésuites.

„ L’ON s’étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette
 „ Province, de trouver, dans leurs Maisons, des sommes d’argent très-
 „ considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs Magasins étoient

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

„ à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce Pays que de
„ l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'espèces qui ne se conform-
„ ment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit con-
„ sidérable, on en comptoit trois mille cinq cens dans la seule Maison de
„ Cordoue.

„ Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Aires
„ prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines
„ sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fautes imputa-
„ tions des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie
„ des Membres de cette Société, qui ne participoient point au secret de
„ ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le
„ grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'Institut que
„ la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu au-
„ quel ils étoient consacrés (f).

(f) A ce témoignage, nous opposerons en-
core celui de Dom Pernetty, qui n'est pas si
favorable aux Jésuites. Ce Voyageur parlant
de l'Ouvrage de *Muratori* sur le Paraguay,
(1) dit qu'il ne l'a composé que d'après les
Mémoires qui lui ont été fournis par la So-
ciété ou par des amis de ces Religieux, gens
intéressés à ne pas instruire le Public de tout
ce qui s'y passe. „ Des Officiers Espagnols
„ (ajoute-t-il,) m'ont assuré, que tous les
„ Imprimés qu'ils ont vus sur la conduite des
„ Jésuites au Paraguay, tant à l'égard des In-
diens, que par rapport aux intérêts des Cou-
ronnes d'Espagne & de Portugal, dans
„ l'affaire du partage de leurs Possessions res-
pectives, étoient écrits même avec beau-
coup de ménagement pour les Jésuites;
qu'un de ces Pères, l'un des principaux de
ce Pays-là, avoit fait la réponse suivante
à un des Officiers généraux Espagnols, qui
lui témoignoit sa surprise des obstacles que
sa Société opposoit à l'exécution des ar-
rangemens concertés & arrêtés entre les
deux Cours : *J'ai bien plus lieu d'être é-
tonné de ce que les deux Rois s'avisent de
faire des arrangements, pour partager un
Pays qui ne leur appartient pas. Nous seuls
Jésuites l'avons conquis; nous seuls avons
droit d'en disposer, de le garder & de le
défendre envers tous & contre tous.* Dom
Pernetty laisse penser quelle devoit être la
conduite des Jésuites avec de tels principes.
(2) On a vu, dans deux de nos Notes pré-
cédentes, ce qu'il avance sur le compte de
ces Religieux guerriers & intrigans. Il nom-
me des témoins qui l'avoient informé,

pendant son séjour à Montevideo, que peu
de semaines auparavant un Jésuite, prêchant
à Buenos Aires, s'étoit répandu en invecti-
ves atroces contre le Roi de France, celui
de Portugal, la République de Gènes & les
autres Puissances qui venoient de punir les
intrigues de sa Compagnie; ce qui fut, pour
Dom Pernetty, un avertissement de ne pas
visiter les Jésuites de Montevideo, comme
il s'y étoit engagé envers eux. (3) Un de
ses Emissaires proposa à M. de Belcourt,
Officier François de réputation, d'aller servir
au Paraguay, pour y former les troupes,
lui promettant, de la part des Jésuites, les
plus grands avantages. M. de Belcourt seignit
d'abord des dispositions à y donner les
mains, mais lorsque le lendemain il lui eût
déclaré qu'il ne pouvoit se rendre à ses sol-
licitations réitérées & pressantes, il se trou-
va, le soir, à son retour, tellement ferré
de près par trois hommes, qu'il se vit obli-
gé de tirer l'épée pour se faire passage. L'au-
teur dit tenir cette aventure de M. de Bel-
court lui-même, qui lui a permis de la pu-
blier (4). Tout ce qu'il raconte s'est passé
en 1763. On ne prévoyoit pas encore alors
la catastrophe des Jésuites, dont M. de
Bougainville apprit les circonstances lors
de son dernier Voyage. Ceux du Brésil
en avoient été déjà expulsés par la Cour
de Lisbonne, & les François trouverent, au
Fort de Ste Croix, dans l'île Ste. Cathé-
rine, un Officier Général de Rio-Janeiro,
détenu prisonnier depuis quatre ans, pour
n'avoir pas exécuté ponctuellement les or-
dres qu'il avoit reçus à ce sujet (4).

(1) Voyez ci-dessus la Description du Chaco, Note (g) pag. 242.

(2) *Ibid.* d'un Voy. aux Isles Malouines, Tome I, pag. 285.

(3) *Ibid.* p. 232. (4) *Ibid.* p. 256. (5) *Ibid.* p. 256.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

EXPULSION
DES JÉSUITES.

DEPUIS son retour en France, M. de Bougainville a appris, que le Marquis de Bukarely, qui, lors de son départ de Buenos-Aires, se préparait à passer lui-même dans les Missions, y étant arrivé au Mois de Mai 1768, n'y avoit rencontré aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. Pour donner une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, il ajoute deux Pieces qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la Réduction *Yapegu*, située sur l'Uruguay, & qui se trouvoit la premiere sur le chemin du Général Espagnol; toutes les autres Réductions ont suivi le même exemple.

La premiere de ces pieces est une Lettre d'un Capitaine de Grenadiers du Régiment de Mayorque, commandant un des Détachemens de l'expédition aux Missions. Elle est datée d'*Yapegu*, le 19 Juillet, & porte ce qui suit.

Détails sur
l'entrée du
Gouverneur
général dans
les Missions.

„ Hier nous arrivâmes ici très-heureusement; la réception que l'on a
„ faite à notre Général a été des plus magnifiques, & telle qu'on n'auroit
„ pu l'attendre de la part d'un Peuple aussi peu accoutumé à de semblables
„ fêtes. Il y a ici un Collège très-riche en ornemens d'Eglise qui sont en
„ grand nombre; on y voit aussi beaucoup d'argenterie. La Peuplade est
„ un peu moins grande que Montevideo, mais bien mieux alignée & fort
„ peuplée. Les maisons y sont tellement uniformes, qu'à en voir une, on
„ les a vu toutes, comme à voir un homme & une femme, on a vu tous
„ les habitans, attendu qu'il n'y a pas la moindre différence dans la façon
„ dont ils sont vêtus. Il y a beaucoup de Musiciens, mais tous médiocres.

„ Dès l'instant où nous arrivâmes dans les environs de cette Mission,
„ Son Excellence donna l'ordre d'aller se saisir du Pere Provincial de la
„ Compagnie de Jésus, & de six autres de ces Peres, & de les mettre aussitôt
„ en lieu de sûreté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours sur le fleuve
„ Uruguay. Nous croyons cependant qu'ils resteront au *Salto*, où on les
„ gardera jusqu'à ce que tous leurs confreres aient subi le même sort. Nous
„ comptons aussi rester à *Yapegu* cinq ou six jours, & suivre notre che-
„ min jusqu'à la dernière des Missions. Nous sommes très-contens de notre
„ Général, qui nous fait procurer tous les rafraichissemens possibles.
„ Hier nous eûmes Opéra, il y en aura encore aujourd'hui une représen-
„ tation. Les bonnes gens font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils
„ savent.

„ Nous vîmes aussi hier le fameux Nicolas, celui qu'on avoit tant d'in-
„ térêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état déplorable & presque nud.
„ C'est un homme de soixante & dix ans qui paroît de bon sens. Son Ex-
„ cellence lui parla longtems, & parut fort satisfaite de sa conversation.

„ L'AUTRE piece, publiée à Buenos-Aires, contient la Relation de l'Entrée
du Marquis de Bukarely dans la même Mission. La voici.

„ A huit heures du matin Son Excellence sortit de la Chapelle *Saint*
„ *Martin*, située à une lieue d'*Yapegu*. Elle étoit accompagnée de sa Gar-
„ de de Grenadiers & de Dragons, & avoit détaché deux heures auparavant
„ les Compagnies de Grenadiers de Mayorque, pour disposer & soutenir le
„ passage du ruisseau *Guavirade*, qu'on est obligé de traverser en balses &
„ en canots. Ce ruisseau est à une demi-lieue environ de la Peuplade.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.
EXPULSION
DES JÉSUITES.

„ Aussitôt que Son Excellence eut traversé, elle trouva les Caciques &
„ Corrégidors des Missions qui l'attendoient avec l'Alferés d'Yapegu, qui
„ portoit l'Etendard Royal. Son Excellence ayant reçu tous les honneurs
„ & complimens usités en pareilles occasions, monta à cheval pour faire
„ son Entrée publique.
„ Les Dragons commencerent la marche; ils étoient suivis de deux Ai-
„ des-de-camp, qui précédoient Son Excellence, après laquelle venoient
„ les deux Compagnies de Grenadiers de Mayorque, suivis du cortège des
„ Caciques & Corrégidors, & d'un grand nombre de Cavaliers de ces
„ Cantons.
„ On se rendit à la grande place en face de l'Eglise. Son Excellence ayant
„ mis pied à terre, Dom Francisco Martinez, Vicaire général de l'expédi-
„ tion, se présenta sur les degrés du portail pour la recevoir. Il l'accom-
„ pagna jusqu'au Presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté &
„ exécuté par une Musique toute composée de Guaranis. Pendant cette
„ cérémonie, l'Artillerie fit une triple décharge. Son Excellence se rendit
„ ensuite au logement qu'elle s'étoit destiné dans le College des Peres, au-
„ tour duquel la troupe vint camper jusqu'à ce que, par son ordre, elle
„ allât prendre ses quartiers dans le *Guatiguasa*, ou la *Casa de las recogida*, la Maison des Recluses (g).

(g) *Voyage autour du Monde*, Ch. VII. pag. 94 - III.

§. I L

Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil (*).

CÔTE DE-
PUIS RIO DE
LA PLATA
JUSQU'AU
BRÉSIL.

IL reste à faire, pour la suite de la Côte jusqu'au Bresil, ce qu'on a fait jusqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata (a), on n'en a qu'une connoissance imparfaite, qui devient encore plus obscure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre plusieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emanuel Figueredo, & de Théodore Reuter, Hollandois, qui passent pour les plus exacts.

FIGUEREDO compte soixante-dix lieues, du Cap de *Sainte Marie* au Port de *Saint Pierre*, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe; & devant elle deux Iles, dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos*, & se présente de loin avec l'apparence

(*) Cet Article est le IV^e. dans l'ordre de l'Edition de Paris; mais nous le faisons précéder par des raisons de convenance, & pour mieux ranger nos Additions. Au reste, il est fort indifférent qu'on prenne à droite ou à gauche pour suivre M. Prevost, en sortant de Rio de la Plata. R. d. E.

(a) Les Portugais étendent, au contraire, les limites du Bresil jusqu'à Rio de la Plata, depuis la cession qui leur a été faite, par le

Traité d'Utrecht, de la Capitainie del Rey ou du Roi; au Sud, dans le Paraguy, qui comprend toute la Côte, entre St. Vincent & l'embouchure de cette Rivière. Cependant les Espagnols s'y étoient maintenus, & M. de Bougainville nous apprend qu'au mois de Juin 1767, les premiers les avoient chassés d'un Poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de *Rio Grande*, autrement Rivière de St. Pierre. R. d. E.

CÔTE DE-
PUIS RIO DE
LA PLATA
JUSQU'AU
BRÉSIL.

d'un Fort. Sa situation, dit-il, est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile il compte vingt-six lieues jusqu'à *Marmato*; & autant d'ici au Fleuve *Grande*, qui est le même que celui de Saint-Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Ouest & Nord, est continuellement bordée de petites hauteurs sablonneuses. On voit que la différence de calcul entre les deux Pilotes, est de huit lieues. Le Fleuve *Grande*, ou de Saint-Pierre, a peu de largeur à son embouchure; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Ouest, jusqu'au Pays des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

ENSUITE *Figueredo* nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, sans expliquer la distance; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. *Figueredo* en met quatorze & demie, depuis *Tamarandahu* jusqu'à *Rio Itoipetinhí*; de-là, dix jusqu'à *Amarangú*, & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de *Lagoa*. Reuter en compte quatorze, de *Tamarandahu* à *Amarangú*, & neuf d'*Amarangú* à *Lagoa*. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le *Port de Biaza*, ne reçoit que de petits Batimens du côté qui incline vers le Midi, & présente une petite Ile, nommée *Réparo*, sous laquelle on mouille commodément dans une anse.

DE *Lagoa* à *Upaba*, huit lieues suivant *Figueredo*, & six suivant Reuter. Les Espagnols donnent indifféremment à *Upaba* le nom de *Barra de Ibusup*, & celui de *Rio d'Upaba*: ils le font remonter aussi jusqu'au Pays des *Patos*. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de six palmes d'eau; mais il est plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'*UPABA*, *Figueredo* compte dix lieues à l'Ile *Sainte Catherine*, vis-à-vis de laquelle il fait sortir *Rio Patos* du Continent, à 29 degrés de latitude du Sud; mais Reuter ne met que sept lieues entre *Upaba* & *Rio de Patos*, qu'il fait sortir devant la Pointe méridionale de l'Ile *Sainte Catherine*.

TOUTE la Côte qu'on vient de parcourir est habitée par des *Anthropophages*, dont la plupart sont ennemis mortels des Portugais, & ne sont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux-mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en sont pas mieux disposés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuse, & le froid très vif depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, on ne conseille à personne de s'approcher alors de cette Côte.

L'ILE de *Sainte Catherine*, dont on a donné la Description dans un autre Tome (b), s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de station commode du côté de l'Est, excepté peut-être sous une petite Ile, qui borde sa pointe méridionale, & qui se nomme *Isla de Alvoredó*, parce qu'elle est revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; secours assez rare sur cette Côte.

DE *Sainte Catherine*, les deux Pilotes comptent trois lieues jusqu'à l'Ile qu'ils nomment *Gale*. Après le Cap de *Mondivi*, vers le Sud, Reuter place dans le Continent une Baie remplie de petites Iles, qui n'est connue,

(b) C'est le XVe. de notre Edition, pag. 174. s'écrit une nouvelle à la suite de cet Article.
274. Ce qui ne nous empêchera pas d'en in- R. d. E.

dit-il, que sous le nom Indien de *Toyagua*: il met la situation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Australe. Du Cap de Mondivi, suivant Figueredo, au Nord-Ouest pour ceux qui suivent la Côte, on rencontre une Baie, que les Portugais nomment *Enseada de Garoupas*, & de-là une Côte haute, jusqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle est de six lieues. Du Fleuve *Tajahug* jusqu'à celui de *Saint François*, le même Voyageur compte vingt-sept lieues & fait sortir dans l'intervalle la Rivière d'*Tapuca*.

CÔTE DE-
PUIS RIO DE
LA PLATA
JUSQU'AU
BRÉSIL.

Reuter compte seulement cinq lieues, du Cap de Mondivi au Fleuve *Tajahug*, & représente ici la Côte entre Ouest & Nord. Il place, dans l'intervalle, la Baie *Garoupas*, qui est très grande. Le Fleuve *Tajahug*, suivant son observation, est à vingt-huit degrés de Latitude Australe.

Celui de *Yapuca*, qui le suit sur la même Côte, n'est connu jusqu'à présent que de nom. De-là au Fleuve *Saint François*, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Ouest & Nord-Est; il donne à ce Fleuve deux embouchures, qui ont deux lieues de long jusqu'à la Mer, & qui sont fermées par trois Iles; de sorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'est-à-dire celui où l'on entre du Sud, se nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga*: mais ce Fleuve est peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve *Saint François* au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac est situé à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes suivant Figueredo, dans le Pays montagneux de *Pernacapiaba*, & n'a pas moins de cinq ou six lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a six brasses d'eau vers l'embouchure & présente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaisseaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baisaguazu*, est profond de cinq brasses à l'embouchure; le troisième, qui n'est qu'à deux milles de celui du milieu, a six brasses de profondeur, & se nomme *Suparabm*.

ENTRE le Lac de *Paruagua* & le Fleuve *Ararapira*, on compte cinq ou six lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes sortes de provisions. Les Habitans sont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'*Ararapira* se jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile *Canané*, qui est située dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'est-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé *Itacuatiara*, qui est la meilleure station de l'Ile; on lui donne environ cinq brasses d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'*Ararapira* & l'*Itacuatiara*. Les Portugais y ont des Habitations.

Du second de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues; & dix, suivant Reuter, au *Capivari*, mais douze suivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Ouest & Nord. C'est à deux lieues du *Capivari* que commence la Capitainie de *Saint Vincent*, première Province du Brésil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée *la Conception*, & que la Rade se nomme *Itatiano*.

[Des-

CÔTE DE-
PUIS RIO DE
LA PLATA
JUSQU'AU
BRÉSIL.

ILE STE. CAT-
HERINE.

Ses trois
Forts.

Ville de N.
D. de l'Exil.

Qualités du
Pays.

Politesse des
Habitans.

[Description particuliere de l'Isle Sainte Catherine.

CETTE Ile, la premiere Terre du Bresil où les Vaisseaux, venant de l'Europe, abordent d'ordinaire, & qui a été successivement visitée par MM. Anfon & de Bougainville, mérite bien une Description particuliere, où l'on réunira les remarques que nous fournissent les Relations de leurs Voyages.

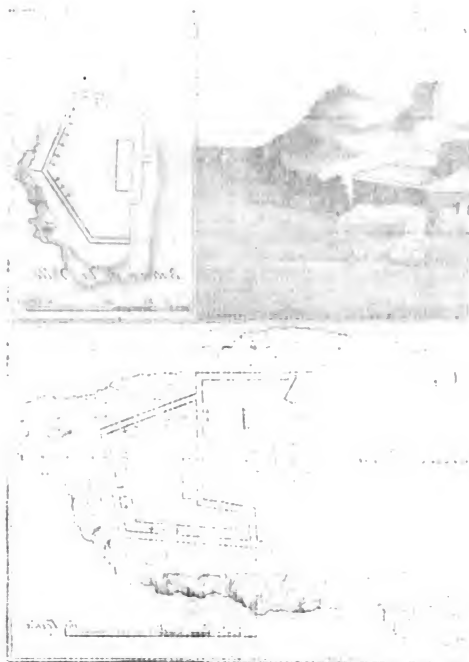
L'ENTRÉE de la Baie, qui forme un canal autour de l'Ile Ste. Catherine, est défendue par trois Forts; le premier, nommé *le Fort de la Grosse Pointe*, est placé sur la pointe de l'Ile, vis-à-vis le second, appelé *le Fort de l'Ile Ste. Croix*, dont l'aspect est fort avantageux, étant bâti en terrasses, soutenues par des arcades; & c'est aussi là que le Commandant fait sa résidence. Enfin, le troisieme Fort, qui est celui de *l'Ile Ratonne*, est le plus avancé du côté de la Ville. Le mouillage entre ces trois Forts n'est pas le meilleur; il faut le chercher un peu plus loin, du côté de la Terre ferme.

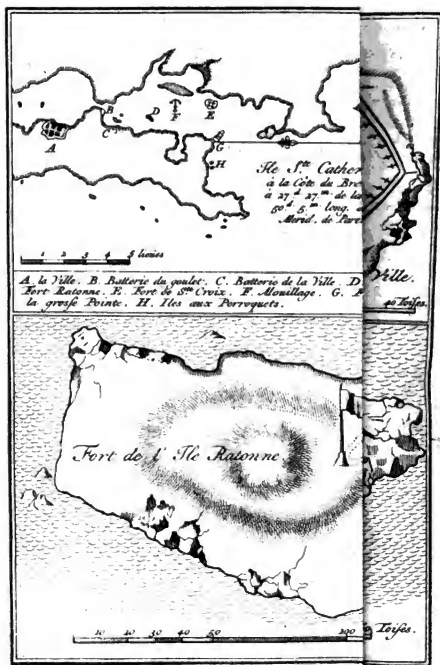
Le Gouverneur de Ste. Catherine a son logement dans une petite Ville, nommée *N. D. de l'Exil*, située au fond d'une Anse, & protégée par une Batterie auprès du Goulet par lequel on y arrive. Cette Ville est composée d'environ cent cinquante Maisons, qui n'ont toutes que le rez-de-chaussée; la Garnison en occupe une partie, & le reste est habité par des Nègres ou Mulâtres, dont les derniers sont le plus grand nombre. On n'y voit presque aucune Boutique de Marchands; mais seulement quelques étaux d'Artisans, & une petite Apoticaire. En général le peuple y est fort oisif, la terre produisant sans beaucoup de travail ce qui est le plus nécessaire à la vie. Il y a grande abondance de volaille, tant sur le Continent que dans l'Isle; mais les Tigres, les Serpens, & autres animaux voraces ou venimeux, en rendent la chasse redoutable pour les Habitans; mais la pêche y est toujours bonne.

L'AIR de ce climat est des plus malfains. De ces bois, où le Soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des vapeurs grossieres & puantes qui forment des brumes éternelles sur le sommet des Montagnes dont l'Ile est environnée. Les bas, fort marécageux, en sont également couverts depuis fix à sept heures du soir jusqu'au lendemain à huit heures, où le Soleil les dissipe. Cependant on est en quelque façon dédommagé de cet inconvénient par la variété des animaux qui s'y trouvent, & surtout par celle des plantes aromatiques, dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en Mer, lorsque le vent de Terre y porte; ce qui corrige un peu l'impureté de l'Atmosphère.

ON vante la politesse des Habitans de Ste. Catherine, où les Voyageurs sont ordinairement bien reçus, & Dom Pernetty, qui leur rend ce témoignage, ajoute, en finissant: „ que les François en sortirent beaucoup plus „ satisfaits que ne l'avoit été l'Amiral Anfon (a). Il lui semble que cette „ Ile

(a) Voyez la Relation, ci-dessus citée, & où nous donnons ici, d'après Dom Pernetty, les Plans se trouvent deux Vues de cette Ile. Nous des trois Forts, placés sur trois liots, &c.





Tom. XX.

„ Il deviendroit une habitation excellente, si on se donnoit la peine de
 „ la défricher; car (ajoute-t-il,) si l'on en excepte la petite Ville, où ré-
 „ sident le Gouverneur, il n'y a que quelques méchantes cases dispersées sur
 „ la côte, & l'île entière ne paroît qu'une vaste forêt ”.

OBSERVA-
 TIONS NAUTI-
 QUES.

*Observations nautiques faites dans la traversée d'Europe
 au Brésil.*

On ne croit pas devoir négliger ici quelques Observations que M. de Bougainville eut occasion de faire dans sa traversée d'Europe, puisque tout ce qui intéresse la navigation appartient essentiellement à cet Ouvrage.

L'AUTEUR, qui mit à la voile de Brest, le 5 Décembre 1766, eut, le 17 après-midi, connoissance des *Salvages*, le 18 de l'île de *Palme*, & le 19 de l'île de *Fer*. „ Ce qu'on nomme les *Salvages*, (dit-il) est une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'Est à l'Ouest; elle est basse au milieu, mais à chaque extrémité s'élève un petit mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'Ouest à deux lieues de l'île: il y a aussi, du côté de l'Est, quelques brisans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup ”.

Description
 des *Salvages*.

„ La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des îles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai la latitude, & en la faisant cadrer avec le relevement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes, dont j'étois plus Est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du Cap Finistère aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres Voyages: les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Est avec rapidité ”.

Erreur dans
 l'estime de la
 route.

„ J'eus en même tems occasion de remarquer que les *Salvages* sont mal placés sur la Carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous en eûmes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'Est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'île de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des *Salvages* & celle de l'île de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand large, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'estime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'île de *Palme* au Sud-Ouest quart d'Ouest corrigé, & selon M. Bellin, elle devoit nous rester au Sud-Ouest. J'ai pu conclure de ces deux observations que M. Bellin a placé l'île des *Salvages* trente-deux minutes environ plus à l'Ouest, qu'elle n'y est effectivement ”.

Position des
Salvages rec-
 tifiée.

„ Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre ancrage à la Rivière

XX. *Part.*

M m

OBSERVA-
TIONS NAU-
TIQUES.

1767.

Remarque
sur la varia-
tion.

de la Plata; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les Navigateurs, que les suivantes".

1°. LE 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes Nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiseaux; ce qui me feroit croire à la Vigue de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa Carte."

2°. LE 8 après-midi, nous passâmes la Ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude."

3°. DEPUIS le 2 Janvier, les observations de variation nous étoient refusées, & je l'avois estimée d'après la Carte de Williams *Mountain & Jacob Obson*. Le 11, au coucher du soleil, nous observâmes trois degrés dix-sept minutes de variation Nord-Ouest, & le 14 au matin j'observai encore dix minutes de variation Nord-Ouest avec un compas azimuthal, étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude australe, & environ par trente-deux degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il est donc certain, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifiée telle à l'atterrage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'est encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de *Mountain & d'Obson*, & qu'il semble que le progrès de cette ligne vers l'Ouest est assez uniforme. En effet, sur le même parallèle où *William Mountain & Jacob d'Obson* avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ans. Cette progression méritoit d'être constatée par une suite d'observations. La découverte de la loi que suivent ces changemens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en Mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-être à celle de la vertu magnétique."

Causes des
différences
qu'on éprou-
ve dans la ta-
versee au
Brésil.

4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons presque constamment observé des différences Nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver Sud. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 Janvier après-midi, nous traversâmes un banc de frai de poissons, qui s'étendoit à perte de vue du Sud-Ouest quart d'Ouest au Nord-Est quart d'Est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis plusieurs jours, les courans portoient au Nord-Est quart d'Est; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute Mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles nécessitaient avec elles des différences Ouest; aussi quand, le 29 Janvier au soir, on vit la terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante."

Un grand nombre de Navigateurs se sont plaints, depuis longtems, & se plaignent encore, que les Cartes, surtout celles de M. Bellin, marquent les Côtes du Brésil beaucoup trop à l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent aperçu ces Côtes, lorsqu'ils

croient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest: & ils aiment mieux taxer d'erreur les Observations astronomiques & les Cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route (a).

OBSERVA-
TIONS NAU-
TIQUES.

„ Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la Rivière de la Plata, si un heureux hasard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis à la direction d'un courant: & son éloignement des Côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans, que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

„ Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre, presque au moment où me la montrait mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journalière, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, longtems avant que nous ne l'eussions aperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la Côte du Brésil est plus à l'Ouest que ne le marque M. Bellin?

„ En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup d'œil sur le gissement de la Côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin

Observation
sur les cou-
rans.

(a) A l'occasion de ce reproche qu'on fait aux Cartes, Don Pernetty, qui accompagnoit M. de Bougainville à son premier Voyage, remarque que leur estime & les observations qu'ils avoient faites, n'ont servi qu'à confirmer le sentiment de l'Auteur du Voyage de M. Anson, que les marées & les courans portent au Sud-Ouest, & qu'il s'en faut délier ainsi que des Cartes, surtout de la Francoise, depuis la Ligne jusqu'à Rio de la Plata. Cette Carte ne marque point un Banc de sable ou haut fond que l'on nomme les *Basses de St. Thomas*, & qui sont fort dangereuses de mauvais tems. Elles mettent 16 à 17 lieues au large, & le haut du Banc n'a que 3 ou 4 brasses d'eau. Il y a passage près de terre. Les Navires Portugais, qui font le cabotage de la Côte du Brésil, passent en ter-

re de ces Basses; mais il est arrivé à plusieurs d'y toucher. Le Banc dont il s'agit se trouve, dans la Carte Hollandoise de Van Ceulen, marqué *ban fond* à 15 ou 16 lieues au large. Celle de Peter Goos est plus sûre; une de M. Buache est encore meilleure. La première ne donne pas assez d'étendue à ce Banc de sable, qui se prolonge jusques par les 23 degrés de latitude. On ignore son étendue de l'Est à l'Ouest. Les Bancs de rochers & de gravier, si connus sous le nom de *les Abrolhos*, s'étendent aussi plus au Sud que ne les marque la Carte Francoise. Le Navire le *Sphinx* y toucha dans le tems qu'on pensoit en être encore éloigné de 30 lieues; mais heureusement la roche étant de pierres pourries, ce Vaisseau se dégaga, sans aucun dommage.

Mm 2

OBSERVA-
TIONS NAU-
TIQUES.

place exactement les Côtes du Brésil. Je le crois d'autant plus volontiers; que la longitude de Rio - Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrèrent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à Fernambuc & à Buenos - Aires. Ces trois points déterminés, il ne s'agiroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des Côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitième jusqu'au trente-cinquième parallèle de latitude australe; & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Entrée dans
la Rivière de
la Plata.]

Correction
nécessaire ici
dans la Carte
de M. Bellin.

„ DEPUIS le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au soir, nous vîmes la terre, sans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit sur son déclin, & que les terres de cette Côte sont fort basses. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent appercevoir les Montagnes des *Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit l'Île de *Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le Cap *Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je relève cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un Navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le Cap *Sainte-Marie*, courroit le risque de rencontrer le *Banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du Banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. Le *Banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement du Cap *Saint-Antoine*, seroit plus dangereux: lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce Banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

APRÈS avoir profité des remarques de l'Auteur dans la Description de Rio de la Plata, il ne nous reste qu'à en venir avec lui à ce qui faisoit proprement le motif de ses divers Voyages, dont celui-ci étoit le troisième.

ILES MA-
LOUINES.

Relation de l'Etablissement des François aux Îles MALOUINES, nommées par les Anglois Îles de FALKLAND.

INTRODUC-
TION.

UNE Contrée Australe, presque inconnue jusqu'à nos jours, & dont la propriété, après avoir fait, il y a quelques années, un objet de discussion amiable entre la France & l'Espagne, a été encore, depuis peu, celui d'un fameux différent entre cette dernière Puissance & la Grande Bretagne; une telle Contrée doit piquer trop vivement la curiosité du Public, pour que nous ne saisissions pas, avec empressement, l'occasion de la satisfaire, que nous offre si naturellement le retour dans les mêmes parages, en insérant ici la Relation que M. de *Bougainville* vient de donner de l'Etablissement qu'il avoit formé aux Îles *Malouines*, & qu'il s'est vu ensuite obligé de détruire. Son récit, que nous croyons devoir laisser dans ses propres termes, sans autres changemens que ceux qu'exige l'ordre de ce Recueil, est précédé de quelques remarques historiques sur ces Îles.

Détails his-
toriques sur
ces Îles.

Améric Ves-
puce en fait
la découverte.

„ L. me paroît (dit-il,) qu'on en peut attribuer la première découverte au célèbre Améric Vespuce, qui, dans son troisième Voyage pour la dé-

ILES MALOUINES.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoissance.

„ couverte de l'Amérique, en parcourut la Côte du Nord en 1502. Il ignoreoit à la vérité si elle appartenoit à une Ile, ou si elle faisoit partie du Continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette Côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerais, avec non moins de fondement, que *Beauchefne Gouin*, revenant de la Mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux *Sébaldes*.

„ Sa Relation dit qu'après avoir découvert l'Ile, à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'Est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les Iles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'Ile *Beauchefne*, & ayant une étendue considérable, il dut nécessairement rencontrer la Côte des Malouines, qu'il est même impossible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'Est des Sébaldes. D'ailleurs *Beauchefne* vit une seule Ile d'une immense étendue, & ce ne fut qu'après en être sorti, qu'il s'en présenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrain humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de farcelles, de canards & de bécassines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes, au contraire, sont quatre petites Iles pierreuses, où *Guillaume Dampierre*, en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

„ Quoi qu'il en soit, les Iles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des Relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. *Richard Hawkins*, qui en avoit approché la Côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, assuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siècle, le *Saint-Louis*, Navire de Saint-Malo, mouilla à la Côte du Sud-Est dans une mauvaise Baie, à l'abri de quelques petites Iles, qu'on appella *Iles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y séjourna que pour faire de l'eau, & continua sa route sans s'embarasser de les reconnoître.

„ CÉPENDANT leur position heureuse pour servir de relâche aux Vaisseaux qui vont dans la Mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un Etablissement dans ces Iles. Je proposai au Ministere de le commencer à mes frais, &, secondé par M. M. de *Nerville* & d'*Arboulain*, l'un mon cousin-germain & l'autre mon oncle, je fis sur le champ construire & armer à Saint-Malo, par les soins de M. *Duclos Guyot*, aujourd'hui mon second, l'*Aigle* de vingt canons, & le *Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs Familles Acadiennes, espece d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit être chère à la France par l'invincible attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

„ Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M. de *Nerville* s'étoit embarqué avec moi sur l'*Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'Ile

Les François s'y établissent.
1763.

ILES MALOUINES.
1764.

1^{er} premier éta-
blissement
dans ces Iles.

Détails sur
la manière
dont il se fait.

„ *Sainte-Catherine* sur la Côte du Brésil, l'autre à *Montevideo*, où nous prî-
mes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous atterîmes sur les
„ Iles Sébaldes, le 31 Janvier 1764 (a). Je donnai dans un grand enfon-
„ cement que forme la Côte des Malouines entre sa pointe du Nord-Ouest
& les Sébaldes; mais n'y ayant pas aperçu de bon mouillage, je ran-
„ geai la Côte du Nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des Iles,
„ j'entrai, le 3 Février, dans une grande Baie, qui me parut commode
„ pour y former un premier Etablissement. (b)
„ La même illusion, qui avoit fait croire à Hawkins, à *Wood Roger* &
„ aux autres, que ces Iles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes
„ Compagnons de Voyage. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que
„ ce que nous avions pris pour du bois, en cinglant le long de la Côte, n'é-
„ toit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées
„ les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'her-
„ be morte jusqu'à une toise environ de hauteur; & de-là sort une touffe
„ de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloigne-
„ ment, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur.
„ Ces joncs ne croissent qu'au bord de la Mer & sur les petites Iles; les
„ montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes
„ entièrement de bruyères, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.
„ Les diverses courbes que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-mê-
„ me dans l'Ile, ne nous procurèrent la découverte d'aucune espèce de
„ bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par
„ quelque Navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente
„ tourbe, qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour
„ la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de pe-
„ tites rivières d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit, pour la
„ subsistance des hommes, que la pêche & plusieurs sortes de gibier de terre
„ & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à pren-
„ dre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les
„ animaux, jusqu'alors seuls habitants de l'Ile, s'approcher de nous sans

(a) La Relation de Don Pernetty dit qu'on trouva ces Iles placées, dans la Carte de M. Bellin, 30 lieues trop à l'Ouest, & que l'observation qu'on eut occasion de faire, étoit d'accord non-seulement avec celle du P^{re} Feuillée, mais encore avec une Carte manuscrite donnée par M. de Chosseul à M. de Bougainville. Cette Carte porte le bout de l'Est des Iles Malouines par 57 deg. 15 min. de longitude, & le P. Feuillée le place par 57 - 45. La latitude s'accorde d'ailleurs assez bien. M. Bellin la met par 62 degrés.

Le même jour, 31 Janvier, à trois heures après midi, on vit un Ilot, deux lieues au large de la Côte. M. de Bougainville le nomma *la Tour de Bissy*. C'est l'entrée du Détroit, qui partage les Iles Malouines, & qui communique du Nord au Sud, comme

on l'a reconnu dans le second Voyage. A cinq heures, on découvrit un Cap coupé & un Ilot, qui fut nommé le Cap *Frehet*, & le jour suivant on en aperçut encore d'autres.

(b) Cette grande Baie, où l'on entre à pleines voiles comme dans le plus beau Port de l'Europe, peut contenir au moins mille Vaisseaux. On y voit à l'Ouest des Iles & Ilots à l'abri de tous vents. La plus grande de ces Iles est celle qu'on nomma d'abord *l'Ile aux Pinguis*, à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y avoit trouvés; mais elle fut appelée ensuite *l'Ile brûlée*, parce que l'on y mit le feu, ainsi qu'en plusieurs endroits de la terre ferme, pour en consumer le soin inutile, & rendre par-là plus facile le défrichement des terres.

„ crainte, & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnoître en lui, par le seul instinct, aux animaux foibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré longtems: ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

„ Le 17 Mars je déterminai l'emplacement de la nouvelle Colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes sur le champ à leur bâtir des Cases couvertes de jonc, à construire un Magasin & un petit Fort, au milieu duquel fut élevé un Obélisque. L'effigie du Roi décoroit une de ses faces, & l'on enterra, sous ses fondemens, quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entreprise (c), sur l'autre on voyoit la Figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi serviat ultima Thule.*”

„ Cependant pour encourager les Colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris

Première Année.

(c) Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille:



ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30. MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. P. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE ROUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-
LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE: CONSTRUCTION D'UN PORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-
DITION; SOUS LE MINISTÈRE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue: CONAMUR TENUES GRANDIA.

ILES MALOUINES.

1765.

Deuxieme
année.

„ solemnellement possession des Iles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

„ LE 5 Janvier 1765, je revis mes Colons, & je les revis sains & contents. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans le Détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des palissades, de jeunes plants d'arbres; & j'ouvris une navigation devenue nécessaire au maintien de la Colonie. Ce fut alors que je rencontrai les Vaisseaux du Commodore Byron qui, après être venu reconnoître les Iles Malouines pour la premiere fois, traversoit le Détroit pour entrer dans la Mer du Sud. A mon départ des Malouines, le 17 Avril suivant, la Colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'Etat Major.

„ EN 1765, nous renvoyâmes l'*Aigle* aux Iles Malouines, & le Roi y joignit l'*Etoile*, une de ses Flûtes. Ces deux Bâtimens, après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allèrent ensemble faire du bois pour la Colonie dans le Détroit de Magellan. L'Etablissement commença dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierres; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazon. Il y avoit trois Magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du Détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers Bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les Côtes. L'*Aigle* retourna en France de ce dernier Voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le Pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans desespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisée; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Les Anglois
viennent s'y
établir dans
une autre par-
tie.

1766.

Dernier
Voyage de
l'Auteur &
son objet.

„ CEPENDANT, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître les Iles Malouines. Il y avoit abordé à l'Ouest de notre établissement, dans un Port nommé déjà par nous *Port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces Iles pour la Couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyèrent une Colonie s'établir au Port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine *Machri-de*, Commandant la Frégate le *Jafon*, vint à notre Etablissement au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au Commandant, & remit à la voile le même jour.

„ TEL étoit l'état des Iles Malouines, lorsque l'Espagne les revendiqua, comme une dépendance du Continent de l'Amérique Méridionale; & son droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre Etablissement aux Espagnols, & de me rendre ensuite aux Indes Orientales, en traversant la Mer du Sud entre les Tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la Frégate la *Bou-deu*.

" *deuse*, de vingt-six canons de douze, & je devois être joint aux Iles
 " Malouines par la Flûte l'*Etoile*, destinée à m'apporter les vivres néces- ISLES MA-
 " saires à notre longue navigation, & à me suivre pendant le reste de LOUTINES.
 " campagne. Le retard, que diverses circonstances ont mis à la jonction
 " de cette Flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

" Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Départ de
 " Nantes, où la *Boudeuse* venoit d'être construite, & où M. Duclos Nantes.
 " Guyot, Capitaine de Brûlot, mon second, en faisoit l'armement. Le
 " 15 de ce mois, nous fîmes voile de cette Rade, pour nous rendre à la
 " Rivière de la Plata. Je devois y trouver les deux Frégates Espagnoles
 " la *Esmeralda* & la *Liebre*; sorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le
 " Commandant étoit chargé de recevoir les Iles Malouines au nom de Sa
 " Majesté Catholique".

" Ces deux Frégates étoient depuis un mois dans la Baie de Montevi- 1767.
 " deo, lorsque nous y mouillâmes le 31 Janvier 1767. Le 28 Février les
 " trois Vaisseaux appareillèrent de ce Port, & le 3 Mars au soir, nous
 " étions hors de la Rivière. Arrivée à Montevideo.

" PENDANT la traversée aux Malouines, nous eûmes des vents variables Route de ce
 " du Nord-Ouest au Sud-Ouest, presque toujours gros tems & mauvaïse Port aux Iles
 " Mer: nous fîmes contraints de passer en cape le 15 & le 16, ayant com- Malouines.
 " mencé quelques avaries. Depuis le 17 après midi, que nous commen-
 " çâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse.

" Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horizon se fût éclairci, & que
 " par mon estime je fusse dans l'Est des Iles Sébaldes, je craignis d'avoir
 " dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Ouest; le vent,
 " ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis
 " grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors
 " trouvé les sondes de la Côte des Patagons, je fus assuré de ma position,
 " & je repris avec confiance la route à l'Est. En effet, le 21 à quatre
 " heures après midi, nous eûmes connoissance des Sébaldes, qui nous res-
 " toient au Nord-Est quart d'Est à huit ou dix lieues de distance, & bien-
 " tôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me serois au reste épar-
 " gné l'embarras où je me trouvai, si de bonne heure j'eusse tenu le vent,
 " pour me rallier à la Côte de l'Amérique & chercher les Iles en latitude.

" Le 23 au soir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande Baie, où
 " mouillèrent aussi le 24 les Frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup
 " souffert dans leur traversée; le coup de vent du 16 les ayant obligées
 " d'arriver vent arrière, & la Commandante ayant reçu un coup de Mer
 " qui avoit emporté ses bouteilles, enfoncé les fenêtres de sa grand' cham-
 " bre, & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embar-
 " qués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems.
 " Le 25, les trois Bâtimens entrèrent dans le Port & s'y amarerent.

" Le 1^{er} Avril, je livrai notre Etablissement aux Espagnols, qui en pri- Prise de pos-
 " rent possession, en arborant l'Etendart d'Espagne, que la Terre & les ssession de no-
 " Vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au cou- tre Etablisse-
 " cher du Soleil. J'avois lu aux François, habitants de cette Colonie naissan- ment aux Ma-
 " les Espagnols.

XX. Part.

N n

ILES MA-
LOUINES.

„ te, une Lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y res-
 „ ter sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profitèrent
 „ de cette permission: le reste, avec l'Etat Major, fut embarqué sur les
 „ Frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au
 „ matin ”.

„ L'AUTEUR, qui, dans une Note (d); fait honneur au Roi d'Espagne de
 la générosité avec laquelle S. M. voulut bien rembourser tous les frais de
 cet Etablissement, quoiqu'elle n'y fût pas obligée, reconnoît, en finis-
 „ sant, que le droit primitif de ce Monarque se trouvoit ainsi étayé encore
 par celui que donnoit incontestablement aux François la premiere habita-
 „ tion, sans parler de la véritable découverte des Iles Malouines, faite, au
 commencement de ce siècle, par des Vaisseaux de St. Malo.

Ils en chas-
 sent les An-
 glois, qui y
 sont rétablis.

„ Les Anglois n'ont pas été de cet avis. Quoique leur acte de prise de
 possession fût postérieur à celui des François, l'Espagne les ayant expulsés
 de l'Etablissement qu'ils avoient formé depuis dans le Port Egmont, ils en
 ont exigé & obtenu la restitution à la faveur d'un Armement formidable,
 qui leur coûta des sommes immenses. C'est d'eux que nous devons emprun-
 „ ter quelques lumières sur la Partie où ils ont abordé & où ils sont actuelle-
 ment rétablis; & voici les éclaircissements qu'on en trouve dans le Voyage
 du Chef d'Escadre Byron autour du Monde.

Observations
 de M. Byron
 sur ces Iles.

„ Le 13 Janvier 1765 nous découvrîmes terre, & crûmes appercevoir
 „ plusieurs Iles fort près les unes des autres, & dont quelques-unes ne pa-
 „ roissoient gueres plus élevées que le niveau de la Mer. Nos Canots
 „ ayant été envoyés le lendemain matin à la découverte, ils revinrent sur
 „ le midi avec l'agréable nouvelle, qu'ils avoient trouvé une belle Baie,
 „ très commode, où les Vaisseaux seroient entièrement à l'abri de la fu-
 „ reur des vents, & dont l'entrée étoit au Nord. La Côte des deux cô-
 „ tés est fort élevée, & l'entrée de la Baie, qui a un demi-mille de lar-
 „ geur, n'est point du tout dangereuse, rien n'en embarrassant le passage.
 „ & y ayant depuis sept jusqu'à treize brasses sur un fond de vase, sans rocs
 „ & sans sables sur les bords. En passant du côté de bas bord on découvre
 „ plusieurs petites baies & différens havres, au troisième desquels nous don-
 „ nâmes le nom de *Port Egmont*, qui, par sa commodité, mérite une des-
 „ cription particuliere.

„ Ce Port est environné d'une chaîne d'Iles détachées, & dans une si-
 „ tuation fort agréable. On y entre par trois passages, dont l'un est au
 „ Sud-Ouest, l'autre au Nord-Est, & le dernier, qui est le principal, au

(d) Lorsque j'ai livré l'établissement aux
 Espagnols, tous les frais, généralement quel-
 „ conques, qu'il avoit entraînés jusqu'au pre-
 „ mier Avril 1767, montoient à six cents trois
 mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq
 pour cent des sommes dépensées depuis le
 premier armement. La France ayant recon-
 „ nu le droit de Sa Majesté Catholique sur les
 Iles Malouines, le Roi d'Espagne, par un
 principe de droit public, connu de tout le

monde, ne devoit aucun remboursement de
 ces frais. Cependant comme il prenoit les
 vaisseaux, bateaux, marchandises, armes,
 provisions de guerre & de bouche qui com-
 „ posoient notre établissement, ce Monarque,
 juste autant que généreux, a voulu que nous
 fussions remboursés de nos avances, & la
 somme susdite nous a été remise par ses Tré-
 „ soriers, partie à Paris, le reste à Buenos-
 Aires.

„ Sud-Est. Le Port même est assez spacieux pour contenir & mettre dans la plus parfaite sûreté toute la Marine de l'Angleterre.

„ Le Pays offre d'ailleurs tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement, qui pourroit devenir très florissant avec le tems. Nombre de ruisseaux, qui tombent en cascades dans la Baie, donnent la facilité de remplir à la fois plusieurs tonneaux en les amenant le long du rivage. A la vérité il ne s'y trouve point de bois, mais on peut y remédier, en apportant, du Détroit de Magellan, de jeunes plants d'Arbres, qui, mis en terre au Printems, prendroient bientôt de l'accroissement: ce dont nous avons eu la certitude par les graines de panais, de raves, de laitues, &c. que nous avions sémées à notre arrivée, & qui, lors de notre départ, étoient déjà fort avancées. On nous a appris depuis, que l'équipage d'un Vaisseau, qui étoit venu mouiller ici après nous, avoit mangé de ces légumes. Nous avons aussi semé du froment, mais dans une saison peu convenable, de sorte que quoiqu'il eût germé & poussé des épis, il n'a pu acquérir le degré de maturité requis, au rapport d'une personne qui est revenue dernièrement de cette Isle à bord d'un de nos Vaisseaux de guerre. Du reste le pâturage y est excellent, & l'herbe y croît à la hauteur de la poitrine. Nous en fîmes beaucoup de foin pour la nourriture de nos bestiaux. Il est probable qu'en examinant avec plus d'attention le terrain de cette Contrée, on y feroit des découvertes utiles relativement aux minéraux & aux végétaux; du moins nous y avons eu des indices de mine de fer, & peut-être y trouveroit-on encore d'autres métaux plus riches.

„ La première fois que nous descendîmes à terre, le rivage étoit entièrement couvert de diverses especes d'Oiseaux, & si peu sauvages, qu'en moins d'une demi-heure nous en tuâmes assez pour charger nos Canots, surtout des oies blanches & peintes, des pengouins, des poules du Cap, & d'autres volatils. Les oies, que nous avons nommées *peintes*, ne diffèrent des nôtres que par leur bigarrure; elles ont un collier de plumes vertes, des taches en différens endroit du corps, & les pieds jaunes. Comme ces Oiseaux se nourrissent de plantes marines, de petits poissons & de limaces de Mer, à-peu-près de la grosseur des huîtres, leur chair n'étoit pas délicate; mais on trouva le moyen de la corriger, en la coupant le soir par morceaux & la mettant jusqu'au lendemain dans le sel, pour la manger en pâtés. Les autres especes d'Oiseaux, comme canards, becassines, farcelles, pluviers, oies de Riviere, fréquentant les eaux douces, ne cedent en rien à celles d'Angleterre; elles sont entièrement blanches, excepté les piés. Nous envoyons ordinairement deux hommes à la chasse de ces animaux; & nous étions sûrs qu'ils en rapporteroient au moins une douzaine, charge suffisante, surtout quand la hauteur de l'Herbe les empêchoit de marcher à leur aise. Nous trouvâmes aussi beaucoup de veaux marins, dont plusieurs étoient d'une grosseur prodigieuse. Une partie de nos gens fut envoyée à terre pour tuer de ces animaux, dans un endroit que nous appellâmes, en notre langue, la Baie des *Atropes*, à cause du grand nombre de veaux marins

ILES MALOULINES.

„ qu'on y surprenoit. Nous en faisons bouillir l'huile, qui servoit à nos lampes, & nos Matelots s'habilloient de leurs peaux. On ne fut pas surpris de trouver ces animaux en si grand nombre, dans une Ile déserte, lorsqu'on eut reconnu que chaque ponté étoit de dix-huit à vingt œufs ”.

„ L'Ile la plus considérable est située au Nord du Port Egmont. Nous y descendîmes, attirés par sa situation, & nous eûmes le plaisir, du haut d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable. On ne gagne qu'avec beaucoup de peine le sommet de cette montagne; mais on en est bien dédommagé par l'aspect agréable que présente la vaste Baie, où étoient mouillés nos Vaisseaux, avec ses trois entrées, & la Mer, qui baigne cette Ile & les autres Iles, au nombre d'environ cinquante, grandes ou petites, voisines, toutes tapissées de verdure ”.

Prise de possession par les Anglois.

„ Le 23 du même mois, le Commandant, accompagné des Capitaines & des principaux Officiers, descendit dans l'Ile. On fixa aussitôt, sur le rivage, un pôteau, au haut duquel on arbora le Pavillon de l'Union; après quoi, le Chef d'Escadre déclara qu'il prenoit possession de toutes ces Iles au nom de la Couronne d'Angleterre.

„ APRÈS nous être bien pourvus d'eau & de tout ce qui nous étoit nécessaire, nous quittâmes le Port Egmont, le Dimanche 27, & fîmes voile à la vue de la terre, donnant des noms aux Caps, jusqu'à ce que nous vinssions à la Pointe de Sud-Est.

„ Ces Iles sont situées au 51^e. degré 22 minutes de latitude méridionale, & au 66^e. degré 10 minutes de longitude occidentale. Elles s'étendent à plus de quarante-deux lieues de l'Est à l'Ouest, & environ à cinq ou six du Nord au Sud; mais il est à remarquer que nous ne pouvons déterminer précisément leur largeur, parce que nous ne faisons route qu'au Nord & à l'Est, n'osant pas nous exposer au Sud, ni à l'Ouest, de peur d'être accueillis par les Vents dangereux, qui sont fréquens dans ces Mers (e) ”.

(e) Pag. 120 - 135. L'Auteur, dans tout le cours de sa Relation, ne nomme point les Iles Malouines.

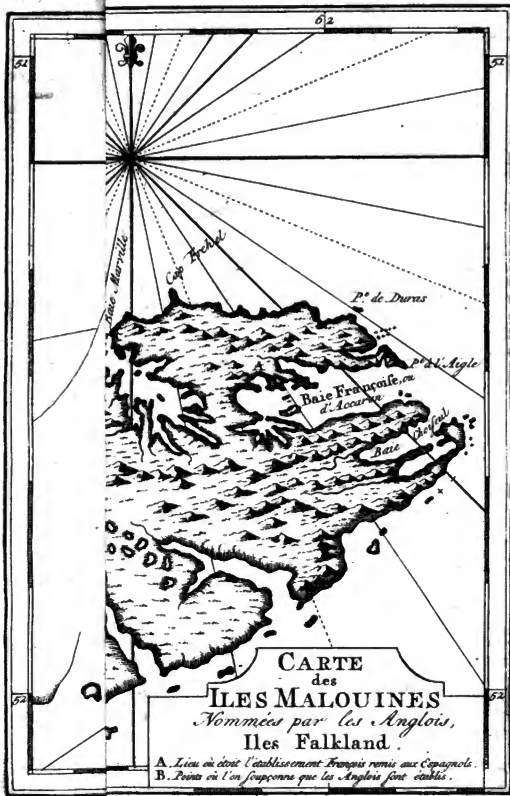
Détails sur l'Histoire Naturelle des Iles MALOULINES.

HISTOIRE NATURELLE DES MALOULINES.

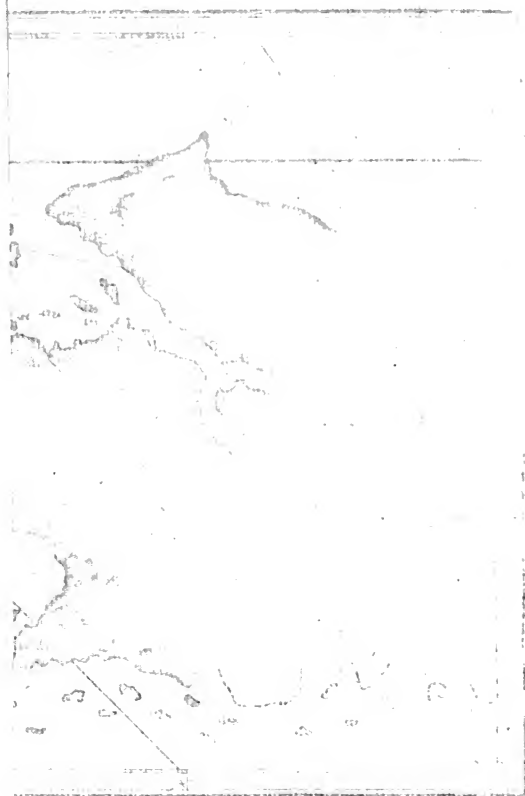
IL n'y a point de Pays nouvellement habité, qui n'offre des objets intéressans aux yeux même des moins exercés dans l'étude de l'Histoire Naturelle, & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la Nature.

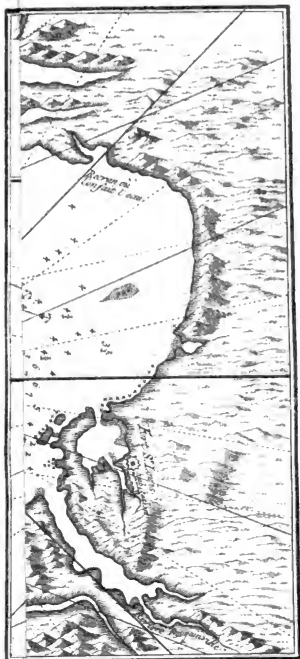
Aspect quel les présentent.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces Iles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards; & à l'exception de la beauté du port, dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pouvoit nous retenir sur cette terre ingrate en apparence. Un horizon terminé par des montagnes pelées; des terreins entrecoupés par la Mer, & dont elle sembloit se disputer l'empire; des campagnes inanimées fautes d'habitans; point

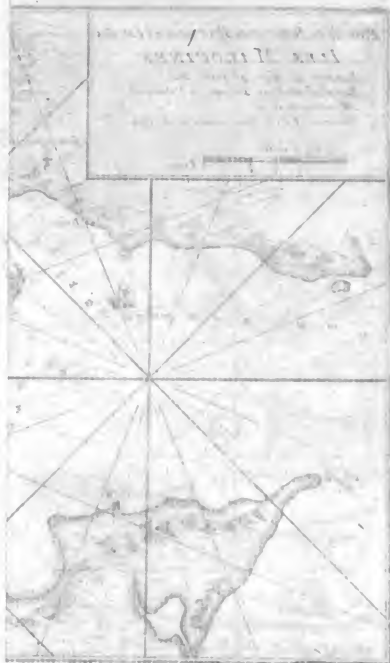


Pl. XX.





100





VUE de la Baie de l'Est de la plus grande des ILES MALOUINES, et de son habitation

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOUI-
NES.

de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers Colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les eris des monstres marins; partout une triste uniformité; que d'objets décourageans & qui paroissent annoncer que la Nature se refuseroit aux efforts de l'espece humaine dans des lieux si sauvages! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents, par ces mêmes montagnes, qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux; des lacs & des étangs pour les abreuver; point de contestations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût; une matière combustible pour suppléer au défaut du bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces Contrées enchantées où l'abondance même devient un poison, & la chaleur une obligation de ne rien faire: telles furent les ressources que la Nature nous présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifient la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur Relation du *Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire „ que le Pays adjacent offre tout ce qui est „ nécessaire pour un bon Etablissement “. Leur goût pour l'Histoire Naturelle les engagera sans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Les Iles Malouines se trouvent entre 51 & 52 degrés de latitude méridionale, 61 & 65; de longitude occidentale du Méridien de Paris; elles sont éloignées de la Côte de l'Amérique ou des Patagons, & de l'entrée du Détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

La Carte que nous donnons de ces Iles n'a pas sans doute la précision géographique (a); mais cet aperçu peut cependant indiquer à-peu-près leur étendue de l'Est à l'Ouest, & du Nord au Sud, le gisement des Côtes parcourues par nos Vaisseaux, la position & l'enfoncement des grandes Baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les Ports que nous avons reconnus, réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des Iles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la Côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une Mer environnante, ne se font jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes détermi-

Position géo-
graphique des
Iles Malou-
ines.

Des Ports.

Des Marées.

(a) Nous l'avons augmentée des noms de celle de D. Pernetty, de qui nous empruntons le Plan de la Baie, & du Port à l'Est,

ainsi que sa Vue & celle de l'Habitation qu'on nomme le *Fort St. Louis*.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOUINES.

nées avant l'instant de leur plein ; les marins appelloient ces vicissitudes *var-vodes*. La Mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baisse trois fois comme par secouffes, sur-tout dans les tems des solstices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents.

Les vents font généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Ouest, que de la partie opposée. En hiver, lorsqu'ils soufflent du Nord à l'Ouest, ils sont brumeux & pluvieux ; de l'Ouest au Sud, chargés de frimats, de neige & de grêle ; du Sud au Nord par l'Est, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le soient pas autant que ceux qui regnent en été & se fixent du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest. Ces derniers, qui nettoient l'horison & sechent le terrain, ne commencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horison ; ils suivent dans leur accroissement l'élévation de l'astre, sont au point de leur plus grande force, lorsqu'il passe au méridien, & déclinent avec lui quand il va se cacher derrière les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction. Presque toutes les nuits de l'année, celles d'été surtout, sont calmes & étoilées ; les neiges que les vents du Sud-Ouest amènent en hiver ne sont pas considérables, elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus sur la surface des terrains. Les ruisseaux ne gèlent point ; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point les plantes & se convertissent en rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement ; nous n'éprouvons en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les tempéramens sont comme impassibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains ; & c'est ce qu'on a éprouvé pendant un séjour de trois années.

Des Eaux.

Le peu de matière minérale trouvée aux Iles Malouines, répond de la salubrité des eaux ; elles sont partout commodément placées ; aucunes plantes d'un caractère dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légèreté.

Du Sol.

Il y a partout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut pour souffrir la charrue ; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable avant que de cultiver, d'enlever cette couche & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Au-dessous de la première couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le plus souvent en a beaucoup davantage ; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à de profondes indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoise & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve fai-

te avec l'eau forte. Il paroît même que le Pays est dépourvu de cette nature de pierre ; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumière phosphorique, accompagnée d'une odeur sulfureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir ; la plupart des Côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées, qui sont celles des ardoises & d'une espèce de pierre contenant des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espèce inconnue dans ces Mers ; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, sans en appercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré suffisant de dessiccation. C'étoit celle dont on se servoit ; son odeur n'étoit point malsaisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on pouvoit allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braise ; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pièces.

Tous les bords de la Mer & des Iles de l'intérieur sont couverts d'une espèce d'herbe que l'on nomma improprement *Glayents* ; c'est plutôt une forte de gramin. Elle est du plus beau verd & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins ; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons ; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyères, les arbrustes & le gommier sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues, plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbrustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere ; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Elle est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante ; on l'apprendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOU-
INS.

Tourbe &
ses qualités.

Des Plantes.

Gommier
résineux.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOU-
NÉS.

terre de cette couleur; elle ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface de forme convexe présente un tissu si ferré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit aussi sûrement qu'une pierre, sans en être foulée; sa largeur s'étend d'une manière disproportionnée à sa forme, il y en a qui ont plus de six pieds de diamètre sans en être plus hautes. Leur circonférence n'est régulière que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appelée *gomme*; mais comme elle ne peut se dissoudre que dans les spiritueux, elle fut décidée résine. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement sur le terrain & la renversâmes. Nous vîmes en la brisant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en vert; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thyrimales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Elle paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisième année qu'on chercha à connoître sa fleur, & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en Médecine, plusieurs Matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légères blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante ainsi retournée, perd sa résine à l'air seul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? En cet état elle étoit d'une légèreté surprenante & brûloit comme de la paille.

Plante à
Pierre.

Après cette plante extraordinaire on en rencontra une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des Côtes. Nous goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la biere. Nous avions apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant une fois instruit, ne manquoit jamais de cette boisson, que la plante rendoit anti-scorbutique; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la Mer. Sa feuille est petite & dentelée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique.

UNE

UNE espèce de céleri ou persil sauvage, très-abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre & de cétéracs à feuilles onnées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit désirer contre le scorbut.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOU-
NES.

Fruits.

Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournit. Ceux des bruyères n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes *mûre*, est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisières. Le *lucet* est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrthe; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes & se plaît dans les lieux humides; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Fleurs.

Parmi plusieurs autres plantes, qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Est à l'Ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontre en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte, dans sa saison, de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espèce de scolopandre ou de cétérac. Ces feuilles ne sont point onnées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en-dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinture.

QUANT AUX plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La Mer est presque toute couverte de goémon dans le Port, surtout près des Côtes, dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre service que de rompre la lame lorsque la Mer est grosse. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportent plusieurs espèces de corallines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les Cabinets des Curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plan-

Plantes ma-
rines.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOUINES.

tes, elles sont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si serré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles.

Les Côtes des Malouines ont fourni aux Cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoît trois especes de ces bivalves, parmi lesquelles celle qui est striée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de fossiles; ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la Mer, ne sont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas, estimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les comes, les grandes moules unies & striées, & de la plus belle nacre, &c.

Des Animaux.

ON ne voit qu'une seule espece de quadrupede sur ces Iles: elle tient du loup & du renard. Les oiseaux sont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins sont les seuls amphibies. Toutes les Côtes abondent en poissons, la plupart peu connus. Les balcines occupent la haute Mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent, ou que la Mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé, parce qu'il se creuse un terrier & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la Mer. Il suit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboyement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les Iles?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités; sans parler des balcines qui, comme on fait, ne se nourrissant que de frétin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les roches, & les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Des Oiseaux
à pieds palmés.

PARMI les oiseaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par son col d'un noir velouté, qui fait une admirable opposition avec la blancheur du reste de son corps: ses pattes sont couleur de chair. Cette espece de cigne se trouva aussi dans la Riviere de la Plata & au Détroit de Magellan.

QUATRE especes d'oies sauvages formoient une de nos plus grandes richesses. La premiere ne fait que pâtreur, on lui donna improprement le nom d'*Outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour le tirer des grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri desagréable de son espece. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir & de cendré sur le dos & les ailes. La femelle est fauve, & ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourissante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naissent sur l'île, les vents d'Est en automne en amènent des voliers, sans doute de quelque terre inhabitée: car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues, au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres especes d'oies n'étoient pas si recherchées, elles se nourrissent de poisson & en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la premiere espece. Il y en a même une qui ne s'élève qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est criearde. Les couleurs de leur plumage ne sortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces especes, ainsi que les cignes, ont, sous leurs plumes, un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumés du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

ON voyoit deux especes de plongeurs de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que nous les primes pour le grêpe, dont on fait des manchons précieux: cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur a fait donner le nom de *Plongeurs à lunettes*. Ils sont deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte: en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux, que l'on nomma *Bec-scies*, on ne fait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi serrées & aussi soyeuses que celles du plon-

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOUINS.

geon blanc, les rapprochent de cette espece; ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisieme. Leurs pieds sont couleux de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se désoient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matière que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *Quebrantahueffos*.

UNE quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de canisats & d'équerrets, presque tous gris & vivant par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrirent de gradau & autres menuaillcs. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

ON distingua trois especes de pengouins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec, plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il chante, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singuliere. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'appriivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson: mais on s'aperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il absorboit sa graisse; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par famille comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage le terrain avec les becs-fcies; ils y pondent aussi. Les caractères qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleux fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *Pengouins sauteurs*: en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annon-
coient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cepen-
dant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite especes en a
tous les caractères. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il
fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits, n'ayant que le
duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde especes ne
differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces
deux especes sont noires, avec quelques plumes blanches sous le ventre.
Quant à la troisième, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plu-
mage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un vé-
ritable alcyon blanc à cause de sa conformité avec les deux autres.

Trois especes d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc fa-
le, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux
beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les forces assez fortes
pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quel-
ques chouettes sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés
de leurs plumages sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Oiseaux à
pieds non pel-
lés.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font
point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans le tems
de leurs amours elles s'élèvent à perte de vue; & après avoir chanté & re-
connu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu de champs & dans
des endroits presque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut
des airs; alors elles sont maigres: la saison de les manger excellentes est
l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des
nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez sem-
blable au corlieu. On le nomma *Pie de Mer*, à cause de son plumage noir
& blanc; ses autres caractères distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de
corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent
à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à
imiter; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes; nous les primes pour des hérons &
nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux com-
mencent leur pêche au déclin du jour; ils aboient de tems à autre, de ma-
niere à faire croire que ce sont de ces leups-renards dont nous avons parlé
ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne;
une troisième ne nous quittoit pas: on la nomma *oiseau rouge*; son ven-
tre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, surtout en hi-
ver; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des
deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plu-
mes noires; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous
n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez sem-
blables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déjà connus; ces animaux occupent

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOU-
NÉS.

Des Amphibi-
es.

tous les bords de la Mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *Glayuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anson, devoit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espèce d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de crinière, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre espèce beaucoup plus petite, sans trompe & caractérisée par une crinière de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni crinière ni trompe; ainsi ce sont trois espèces bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la rivière de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déjà formé une branche de commerce.

Des Poissons.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'espèces de poissons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *Muge* ou *Mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le gradeau est aussi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets, poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces espèces, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet transparent*. Il a la tête de ce poisson, le corps sans écailles, & absolument diaphane. (b) On trouve aussi quelques congres sur les roches; & le marfouin blanc ou taupe se montre dans les baies pendant la belle saison. Si on avoit du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espèce de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit; & les autres poissons étoient en abondance.

Des Crustacés.

QUANT aux crustacés, on n'en a distingué que trois espèces fort petites: l'écrevisse rouge, même avant que d'être cuite, c'est plutôt une salicoque; le crabe à pattes bleues, qui ressemble assez au tourelourou, & une espèce de chevrette très-petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacés, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France. Le pays paroît être absolument privé d'huîtres.

ENFIN, pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située

(b) Avec une raie bleue d'une ligne de queue, entre deux raies jaunes. Les Espagnols, qui regnent depuis les oules jusqu'à la gnois du Chili le nomment *Kovaller*.

à la même latitude dans l'Hémisphère boréal, que les Iles Malouines dans l'autre Hémisphère. Sçavoir, „ que cette Ile est agréable par la bonté & „ la sérénité de son air; la chaleur & le froid n'y sont jamais excessifs. Le „ pays bien coupé de lacs & de rivières, offre de grandes plaines couvertes „ de pâturages excellens, point de bêtes venimeuses, les lacs & les rivières „ poissonneuses (c).”

(c) Voyez l'Histoire universelle.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MALOUINES.

§. III.

Eclaircissens sur la Côte de la Terre Magellanique.

C'est Buenos-Aires qui doit être regardée, non-seulement comme le terme des Colonies Espagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines sur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y présentent que des Déserts, jusqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages stériles. Cependant on ne peut se dispenser de recueillir quelques lumières incertaines, qui ont fait quelquefois soupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également désertes, & qui ont même fait naître l'espérance d'en trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Il rapporte, comme on l'a déjà fait sur des témoignages plus anciens, qu'en 1539, Charles-Quint ayant permis à . . . alors Evêque de Placentia, d'envoyer quatre Vaisseaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrèrent dans le Détroit après une heureuse navigation, le 20 Janvier de l'année suivante. Lorsqu'ils y furent avancés d'environ vingt-cinq lieues, un vent d'Ouest en jeta trois sur la côte, & les y brisa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres, & dix-huit à vingt Femmes, parvinrent à se sauver. Le Capitaine du quatrième Vaisseau, qui étoit demeuré au large, sans avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette troupe de Malheureux, pour suivre sa route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur aventure. „ On croit, (dit le Pere Feuillée,) que ceux qui restèrent „ dans le Détroit ont été l'origine d'un-Peuple, nommé les Césariens, qui „ habitent une Terre à quarante-trois ou quarante-quatre degrés de hauteur du Pôle Antarctique, au milieu du Continent qui sépare la Mer du „ Nord de celle du Sud, Pays extrêmement fertile & très agréable, fermé, du côté de l'Ouest, par une Rivière grande & rapide. Ceux qui „ en ont visité les bords ont vu, de l'autre côté, des Peuples fort différens „ des Naturels du Pays, & des linges blancs mis à secher. Ils ont même „ entendu des cloches. J'appris au Chili, (continue le Mathématicien

ECLAIRCISSEMENTS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

Témoignage du P. Feuillée sur le Pays & la République des Césariens.

Césariens. Peuple formé d'Espagnols.

ECLAIRCIS-
SEMENS SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

„Minime,) que l'entrée dans les Terres des Césariens est défendue par
„une Loi Capitale à tous les Etrangers, sans en excepter les Espagnols.
„C'est ce qu'on a su d'un Indien, leur Espion, qui s'étant laissé gagner
„par un Missionnaire zélé, promit de lui faciliter le passage de la Rivière,
„le conduisit en effet à l'autre rive, & le cacha dans un Bois avec son Va-
„let, après s'être engagé à les y venir prendre la nuit suivante, pour les
„introduire dans la Ville. Il vint à l'heure marquée; mais loin d'exécuter
„le reste de ses promesses, il assassina le Missionnaire; & n'auroit pas plus
„épargné le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par une heureuse suite, qui le fit
„arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître.”
„Le Pere Feuillée paroît perfidé (a) de la vérité de cette Histoire.
„La nécessité (dit-il,) ayant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux
„d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils cher-
„chent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, &
„dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République
„bien ordonnée. Ces peuples, (ajoute-t-il,) n'ayant rien à désirer, par-
„ce qu'ils trouvent chez eux de quoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent
„conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant
„avec d'autres Nations.”
„Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere
„Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus sûrs, en
„vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par
„son objet, par le caractère de ceux qui y furent employés, & par la Maje-
„sté du nom Royal, dont elle porte les auspices.

(a) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

§. I V.

Voyage du Pere Quiroga sur la Côte de la Terre Magellanique.

V O Y A G E
SUR LA CÔTE
DE LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1745.

Observations
faites depuis
Buenos-Ai-
res jusqu'au
Déroit.

EN 1745 (a), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole
nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée de huit
pièces de Canon, & commandée par Dom Joachim Olivarez, Régidor de
Cadix, d'où elle étoit partie. Philippe V. en avoit choisi les Pilotes, en-
tre les plus habiles d'Espagne. Le premier étoit Dom Diegue Varela, Bas-
que; le second, Dom Basile Ramirez de Séville: & ce Monarque voulut
que le P. Joseph Quiroga, Jésuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer
au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fit le Voyage
avec eux. La Frégate étoit destinée à ranger, aussi près qu'il seroit possi-
ble, la Côte Occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires
jusqu'au Déroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Obser-
vations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du

(a) On a l'obligation de ce Journal au P. *Lozano*, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires
des PP. *Quiroga* & *Cardiel*.

Paraguay, & ce fut sur les PP. Matthias Strobl & Joseph Cardiel que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Espagne, dans cette entreprise, étoit de faire chercher, sur cette Côte, des Peuples disposés à se réunir sous la conduite des Jésuites, pour embrasser le Christianisme & former des *Réductions* sur le modele du Paraguay; la seconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour servir de retraite aux Navires Espagnols, pour s'assurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu sur cette Expédition, ayant déjà fait ses préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15. Décembre de la même année. Elle se rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garnison de cette Place lui fournit vingt-cinq Soldats, destinés à garder le Port qu'on choisiroit pour un Etablissement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter aussi, dans l'espérance d'y rassembler un grand nombre d'Indiens. Quoique *Monte-Video* ne soit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on ne put y mouiller que le 13; & les vingt-cinq Soldats furent embarqués sur la Frégate, aux ordres de l'Alferez Royal Don Salvador Martin del Olmo. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Ouest. Mais la neige, qui tomba tout le jour, fit passer l'Île de *Flores* sans la voir.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-dessous de l'Île de *Labor*, qui restoit au Nord-Nord-Ouest, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. A l'Est-Sud-Est elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élèvent point au-dessus de la surface de l'eau. Le 21, on se trouva par les 35 degrés 11 minutes de Latitude Australe; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Est; & le Mardi 28, à 39 degrés 9 minutes, où les Pilotes s'estimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La sonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 brasses, sable fin & gris, & les Baleines commencerent à se faire voir. Mercredi, 5 de Janvier 1746, à dix heures du matin, on découvrit le *Cap Blanc* au Sud-Sud-Est, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anse, où les Navires peuvent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & rase comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga l'ayant estimée au Sud-Est-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap Blanc étoit par les 47; ce qui doit être bien observé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate aussi, qui s'étend jusqu'à la Mer, avec une ouverture semée de pointes de Rochers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap Blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La sonde ne trouve point de fond sur toute cette Côte; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui semble coupé en deux; & plus au Sud une pointe de terre basse. Ensuite la Côte court Nord & Sud; & forme une Anse fort grande, jusqu'au Port *Desiré*.

Le Jeudi 6, on se trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant sur la grande Île, qui se présente à l'entrée du Port *Desiré*. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'*Île des Rois*, qu'elle portoit déjà dans quelques Relations. Toute l'Anse, qui est entre le Cap

XX. Part.

P p

VOYAGE
SUR LA CÔTE
DE LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1745.

Projet de la
Côte d'Espa-
gne.

1746.

Port Desiré.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Blanc & le Port Desiré, est assez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buissons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Île des Rois. Cette entrée est reconnoissable par un Ilot, blanc comme la neige, & qui est un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre assez élevée, surmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent aussi des Rochers assez hauts, qui semblent avoir été coupés; & celui qui est du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le soir, le Pere Cardiel, étant descendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers sept heures du soir. Ils apperçurent, sur le rivage, de petites Lagunes, dont la superficie étoit une croûte de sel de l'épaisseur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à sept heures 15 minutes du matin.

Le Pere Cardiel descendit à terre une seconde fois, avec l'Alferéz & seize Soldats, dans l'espoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le P. Quiroga & le P. Strobl, se mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournèrent à l'Ouest, & côtoyèrent toute la partie méridionale de l'Île des Pingouins; ils fondèrent le Canal, jusqu'à l'Île de *los Paxaros*; & passant entre cette Île & la Terre-ferme, ils rencontrèrent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroissoit une Rivière, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant descendus sur le Continent, ils monterent sur les plus hautes collines, pour observer le Pays, qui leur parut fort sec, plein de crevasses, semé de monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & sans aucun arbre, si ce n'est dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buissons & de halliers. Telle est toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Île de *los Paxaros*, qui couvre une petite Anse fort sûre, où toutes sortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Ouest, sur la même Côte, & vis-à-vis de l'Île des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Poits, dont l'eau leur parut fort saine. C'est la seule, dit-on, que les Hollandois aient pu trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curiosité de monter, avec sa Troupe, sur une très haute Montagne. Il trouva, sur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un squelette, presque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille gigantesque que la Relation du Voyage de Jacques le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (b). Du reste, après avoir parcouru tout le Pays, il ne trouva aucun vestige qui pût lui faire juger qu'on y eût passé; pas un seul arbre, mais seulement quelques buissons; point d'eau douce; & peut-être seroit-il mort de soif, avec tous ses Compagnons, si la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eût fait trouver

(b) Voyez, ci-dessus, Tome XIV pag. 232.

Nota. Le Maire n'est pas le seul qui ait cru voir des Géans sur cette Côte. On peut consulter la Dissertation que nous avons in-

sercée dans le Tome XVI. pag. 161-166; & ce fait, si longuement contesté, se trouve encore confirmé par des Relations toutes récentes, dont nous donnerons ci-dessous des Extraits. R. d. E.

un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Pays qu'ils découvrirent, du sommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence: mais, dans celui qu'ils eurent le courage de visiter, un Homme ne trouveroit pas de quoi vivre, ni de quoi se bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, si l'on excepte quelques petits Oiseaux, & les traces d'un ou deux Gurnacos. Vers le soir du même jour, ceux qui étoient restés sur la Frégate virent un chien, qui leur parut domestique, & qui aboyoit de toute sa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu: mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, se firent débarquer du côté du Sud; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrèrent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournèrent, par l'Ouest, jusqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarez, à l'honneur du Capitaine. De-là, étant entrés dans un Canal étroit, qui sépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anse, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage; & la Marée basse ayant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Ensuite, ayant débarqué dans l'Ile, ils observèrent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Ouest-Sud-Ouest. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'assurèrent de la position de l'Ile de *las Peñas* & de celle des *Rois*. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarez, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrain sec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe Occidentale; & les Matelots y pêchèrent de grosses & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Ouest-Sud-Ouest: ensuite, on passa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruisseau, formé par une source assez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer: mais l'eau qu'on en tira ressembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Rivière qu'à celle d'un Puits; l'endroit est d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le second Pilote, qui avoit fait cette découverte, la source fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Pays d'alentour ressemble à celui qu'on avoit vu jusqu'alors, & n'est pas mieux pourvu d'arbres.

Le Lundi 10, en continuant d'avancer sur le même Canal, toujours à l'Ouest-Sud-Ouest, on rencontra une Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parce qu'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis quatre brasses jusqu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournèrent vers la Frégate: où ils arrivèrent presque en même tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé partout un Pays de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

De toutes ces Observations, l'auteur du Journal conclut que le Port

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Ile d'Olivarez.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

Desiré est un des meilleurs Ports du Monde, mais que manquant de tout & le Pays ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins de quoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiller, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinières qu'il n'a point : il a seulement au cou un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : le reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des ailes ; ceux de derrière ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne font pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (c). Ils vivent de Poisson, ce qui est cause apparemment de sa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Frégate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calmars.

La Latitude du Port Desiré, suivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, est de 47 degrés 44 minutes ; & sa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée est fort étroite, & très aisée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-seulement ce passage, mais encore le Canal, qui court Est & Ouest jusqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarez, où il ne peut entrer à la fois qu'un seul Vaisseau. Il n'y en a point qui ne puissent mouiller jusqu'à l'Ile de Roldan ; mais le meilleur ancrage est à l'Ouest de l'Ile des Pingouins, où les Navires sont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller aussi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent ; quelques raffles, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaisseaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude jusqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anse, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demi-lieue de terre. Cette Terre court Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-de-Sud : elle est haute ; mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien

(c) Les noms des Animaux marins diffèrent dans les Relations ; & les Descriptions même se ressemblent quelquefois si peu, qu'il reste presque toujours de l'embarras.

Lion, l'œuf, & Loup, marins, paroissent les noms du même Animal. Voyez la Relation d'Anson, au Tome XV.

qui puisse plaire à la vue; & la perspective consiste dans une chaîne de Montagnes pelées. La sonde, jettée vers six heures du soir, parce qu'on appercevoit des Bas fonds, fit trouver quinze brasses, fond de gravier: mais le Jeudi 13, on mouilla sur vingt brasses. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Est, pour se dégager des Basses, qui s'étendent au Nord-Ouest, & sur lesquelles il n'y a que six brasses d'eau. Elles sont à deux lieues & demie de la Côte, qu'à dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Ouest-quart-de-Sud & Sud-Sud-Ouest. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Ouest: c'étoit un vent de Tourbillon, qui parloit d'une nuée fort obscure; phénomène rare, car les Trompes sortent presque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui est d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colonne, que le vent chasse. Malheur au Vaisseau qu'elle rencontreroit sur sa route. Quoiqu'on tiré ordinairement dessus un coup de Canon pour la faire crever, la Frégate en fut quitte pour carguer toutes ses voiles. Après avoir rangé la Côte jusqu'au 49^e degré 13 minutes, on fut surpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'est dans les Cartes. Alors, le vent ne cessant point d'être favorable, on résolut de faire route jusqu'au Détroit, & de remettre au retour la visite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Ouest avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvième degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Ouest. Elle est droite, & si saine, qu'on peut la ranger de près sans aucun risque. La terre est basse. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui se présente d'abord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Ouest la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'élève beaucoup aussi. On en étoit Est & Ouest, à cinq heures, sur quatorze brasses, fond de gravier, loin de Terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap de *Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger ensuite la Terre: mais on ne trouva point de Baie; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Est-quart-de-Sud. A neuf heures du soir, le vent augmenta jusqu'à rendre la Mer fort grosse, & toute la nuit se passa dans un grand danger. La Frégate essuyant des coups de Mer qui la remplissoient d'eau, les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit se tenir debout ni couché. Le second Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le visage dangereusement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après-midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 11 minutes de Latitude, & par-estime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

Le 17, appercevant à l'Ouest la Rivière de *Sainte Croix*, on rangea la Côte, qui forme une grande Anse, en demi-lune, depuis cette Rivière jusqu'à l'Anse de *Saint Pierre*. Cette terre est aussi aride, aussi dépourvue d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déjà vues. Le 18, après avoir rangé l'Anse, on découvrit une séparation, qu'on prit pour l'embouchure

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1716.

Port de Saint-
te Croix.

d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y ayant pas fait trouver de bon mouillage, on suivit la Côte, pour chercher *Rio de Callejos*, qu'on croyoit un peu plus au Sud. La hauteur, prise à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par estime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19; sans cesser de suivre la Côte jusqu'à un Cap fort haut, duquel sort une pointe, qui forme un Bas fond, où l'on ne trouve que 6 brasses. Un peu plus loin au Sud, on aperçut une grande ouverture, & l'on y jeta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de *Rio de Santa-Cruz*, ou de *Rio Callejos*. Un Pilote, qui se chargea de l'Observation, & qui ne revint qu'à l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit passer sur la pointe d'un Bas fond. Il avoit trouvé sur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les restes d'une sorte de Camp où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'espérance de trouver bientôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par six brasses, on trouva que dans l'espace de trois heures elle avoit baissé de trois brasses. On avoit reconnu que toute la Côte, jusqu'au Cap des Vierges, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, est une Terre basse qui court au Sud-Est, & que l'on n'étoit plus qu'à quatorze lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Espagne ne portoit point qu'on entrât dans le détroit, & que dans l'espace des quatorze lieues qui restoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de se borner à reconnoître soigneusement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être si loin au Sud qu'elle est marquée sur les Cartes, & que par conséquent il falloit remonter vers le Nord.

Cette idée fut suivie. On se trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, ayant fait Nord-Est, la pluie & le tonnerre qui ne cessèrent point, n'empêchèrent pas d'avancer heureusement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva sur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Est duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, sur neuf brasses d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée: il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere; mais reconnoissant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impossibilité de résister au courant de la Marée. A trois heures du soir, elle avoit baissé de six brasses; on craignit alors de se trouver à sec, parce qu'on commençoit à découvrir, autour du Vaisseau, des sables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus sûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on se vit environné de Bancs de sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée se retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baisser lorsque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de risquer le passage dans les ténèbres.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24; &

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANT-
QUE.

QUIROGA:
1746.

quoiqu'on fût délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Rivière de Sainte Croix est embarrassée, on se contenta d'avoir reconnu que ce Port est impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (4). Depuis l'embouchure, on trouve un Pays fort uni, mais d'une stérilité absolue, sans arbres & sans collines, jusqu'au 49^e. degré 26 minutes de Latitude: mais de-là, jusqu'à la vue du Cap Blanc, qui est par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'assez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'ayant permis que de louver avec de grandes difficultés, jusqu'au Lundi 31, on fit l'Ouest pour se rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Ouest, mais les courans faisoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, sans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui depuis les 48 jusqu'aux 49 degrés est bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, sans qu'on y puisse trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Est & Ouest des écueils que le P. Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui est à six lieues de Terre, ressemble à un Navire sans Mâts & sans agrès. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en font qu'à une lieue & demie, & dont on n'aperçoit que les Pointes. Toute cette Côte est basse, aride, & le Pays plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de distance en distance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & de-là, jusqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte forme deux grandes Anses, dont les Pointes sont au Sud-quart-de-Sud. La terre est haute; & d'espace en espace, on y aperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de sentir un air fort chaud, qui est très rare sur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jeta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anse, à l'Est de la même colline, fond de terre grasse & forte. Le lendemain, on trouva 14 brasses à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement; & du côté du Sud, depuis cinq jusqu'à sept brasses, même fond. Toute l'entrée est nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne se montrent qu'en basse Mer.

La vent d'Ouest étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue

Baie & Port
de Saint Ju-
lien.

(d) On a vu, au Tome XV de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loaysa y mouilla paisiblement avec son Escadre (1); & six ans auparavant, le fameux Magellan y avoit passé deux mois (2). De notre tems même, les Freres *Nadales* y passèrent en 1715, en allant au Détroit de

le Maire, & leur Relation en parle comme d'un bon Port; mais il paroît que les Mares, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de sable, qui le rendent inaccessible. Le P. Quiroga observe que le flux y est de six heures, & le reflux d'autant.

(1) Il n'y est proprement parlé que de son passage par le Détroit, pag. 145. Voyez aussi le Tome XIV. pag. 199 Note (m). R. d. E.

(2) Pignetta dit près de cinq mois, Tome XIV. pag. 198 Note (f). Mais il est question du Port de S. Julien. R. d. E.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'espace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à mesure qu'elle baissoit, obligea de jeter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allèrent à terre. Ils observèrent les détours & les Bas fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buissons, auxquels il paroissoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le soir, la Frégate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla sur douze brasses, fond de terre grasse & blanche.

L'ALFEREZ & le P. Strobl descendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'espérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel se mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour fonder la Baie & chercher la Rivière qui est marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, sans voir aucune apparence de Rivière; mais ils s'assurèrent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut passer une petite Ile fort basse, que la pleine Marée couvre presque entièrement. Ce qui n'est jamais couvert est toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Ouest paroît comme un Golfe; mais de basse Mer, elle demeure à sec. Au Sud-Ouest, on aperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Palissades blanches, à trois quarts de lieue desquels on se trouve encore à sec. Le P. Cardiel descendit & marcha jusqu'à la Côte, cherchant la Rivière de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui est marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anson (e). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

Après de soigneuses Observations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos jusqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la visite de la Baie; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buissons armés d'épines. Le P. Strobl, qui s'étoit fait débarquer sur le rivage avec l'Alferéz, rapporta aussi que tout ce qu'il avoit vu des environs de la Baie ne différoit point des lieux voisins du Port Désiré, mais qu'il avoit découvert, sur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau saumâtre. Il ajouta qu'ils paroissent être l'ouvrage de quelques Voyageurs; qu'ils étoient assez récents, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vu une Lagune, dont la superficie n'étoit qu'une croûte de sel. Les Matelots n'ayant pas laissé d'y jeter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poissons d'un fort bon goût, qui ressembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns assurèrent que c'étoit ce que les Espagnols nomment *Peje Palo*.

Le 12 les deux Pilotes descendirent, pour observer la situation des Salines, & revinrent le soir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conseil général, le P. Quiroga voulut entendre le sentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferéz & de ses deux Confrères, sur l'Etablissement qu'on avoit dessein de faire dans
cette

(e) Dans le Tome XV. de ce Recueil, pag. 280.

cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une dernière résolution, l'Alferez & le P. Strobl, suivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arrivèrent en bonne santé, & rapportèrent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vu des Guanacos & des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le second vers le côté opposé. Leur dessein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande distance de la Mer. Après avoir fait environ six lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même distance de l'extrémité de la Baie, une Langue d'une lieue de circuit, dont toute la superficie étoit couverte de sel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buissons qui se trouvoient sur les bords, & la flamme se répandit jusqu'à deux lieues. Ceux qui suivoient le P. Cardiel se donnerent le même amusement. Ce Missionnaire fit, le premier jour, six lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il passa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il se remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un spectacle, qui dut lui causer beaucoup d'étonnement dans cette solitude: ce fut une maison, d'un côté de laquelle il y avoit six bannières déployées, de différentes couleurs, attachées à des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ses Compagnons firent à leur retour, on reconnut que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Pays habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une Lettre, par laquelle il demandoit trente hommes & des vivres.

On étoit au 15. Le même jour, un des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquèrent dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs: mais un vent forcé les obligea de descendre à terre, dans une petite Anse, où les Matelots ayant jeté leurs filets prirent quantité d'une espèce de Truites, qui ne pesoient pas moins de sept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux soldats du P. Cardiel avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hauteur d'une aune, blanc

XX. Part.

Qq

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

Etrange ren-
contre de plu-
sieurs cadav-
res.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

comme la neige & fort dur, mais qu'il n'avoit vu, de ce côté-là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut le lendemain la Lettre du P. Cardiel; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de sonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ trois lieues à l'Ouest, & presque aussi loin au Nord: mais ils ne purent savoir si l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'assurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un soldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué, & le P. Strobl lui déclara qu'après une juste délibération, il ne croyoit pas que la prudence permit d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'ayant à leur opposer que des gens harassés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui se tenoit comme sûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parce qu'il avoit vu un chien blanc, qui après avoir longtems aboyé contre sa Troupe, s'étoit retiré apparemment vers ses Maîtres, insista sur l'importance de l'occasion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Missionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir son autorité. Sa principale raison étoit, que les provisions ne suffisoient pas pour sa Troupe. On retourna au Vaisseau.

CEPENDANT le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à son opinion, proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le P. Strobl y consentit; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer: ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures; observation, dont ce Pere relève la nécessité pour ceux qui entrent dans ce Port, parce que la différence de la haute & de la basse Mer est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

Marche du
P. Cardiel.

LE P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Ouest. Il étoit au milieu de sa Troupe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent par des sentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens; & chaque journée fut de six à sept lieues. Le soir de la quatrième, on aperçut un peu à l'écart une colline assez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de Pays, tout semblable à celui qu'on avoit parcouru jusqu'alors, c'est-à-dire sans

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

arbres & sans la moindre verdure; mais il se trouvoit assez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & plusieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demi-lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à personne. Plusieurs Soldats néanmoins dont les souliers n'avoient pu résister à des chemins si rudes, marchèrent piés nus, & souffroient beaucoup des plaies qu'ils se faisoient continuellement. Le P. Cardiel, ayant commencé par sentir de grandes douleurs dans la hanche, se trouva, le cinquième jour, hors d'état de marcher sans une béquille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit: quoiqu'ils trouvaient des buissons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ses exhortations inspiroient le même courage, s'ils n'eussent compris que n'ayant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déjà passés sans succès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner sur leurs pas.

Pendant leur absence, le P. de Quiroga avoit observé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent plusieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de sel, d'une blancheur éblouissante. Ils apperçurent sept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurèrent persuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des vestiges étoient des *Aucads*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du sel. A la vérité, il étoit surprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, surtout du côté du Chili, où ces Animaux sont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrémité méridionale du Continent n'en ont pas l'usage.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé au Conseil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Missionnaires s'arrêtassent dans un Pays, où non-seulement il n'y avoit point d'Infidèles à convertir, mais où il n'étoit pas possible de subsister. Le même jour on se disposoit à partir, lorsque le vent tourna au Sud-Ouest. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoyés trouva, au milieu d'un champ, un Pôteau, avec cette Inscription: *John Wood (f)*. Le vent, qui ne changea point le jour suivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut employé à planter aussi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Espagnols: *Reynando Phelipe V. año de 1746*. Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent ayant tourné à l'Ouest, l'ancre fut levée à cinq heures du soir, & l'on sortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Est.

Les espérances de la Cour manquent.

(f) Il y avoit 76 ans que les Capitaines Wood & Narborough avoient pris possession du Pays, d'où ils emportèrent une Inscription que le Maire y avoit laissée 55 ans avant leur arrivée. Voyez les Relations du Tome XV. pag. 179 & 196. R. d. E.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Erreur du
Journal de
l'Amiral An-
son.

Observations
nautiques, sur
le Port de
Saint Julien.

APRÈS tant d'exactes observations, comparées avec celles qui s'étoient faites jusqu'alors, on n'aura point d'embarras sur le parti qu'on doit prendre, entre le Chapelain de l'Amiral Anson, qui, sur la foi de quelques Voyageurs, assure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Rivière, sortie d'un grand Lac, d'où sort aussi une autre Rivière, qu'il nomme *la Campana*, & qui va se décharger dans la Mer du Sud; où tant d'habiles Observateurs, qui ont fait plusieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, assurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruisseau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivières auxquelles on supposoit leur source dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conseil Royal des Indes, un projet d'établissement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, suivant le P. Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude australe, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec différence de quelques minutes, ne sont pas tombés dans une grande erreur. Le même Missionnaire marque sa Longitude, prise du Pic de Tenerife, où les Espagnols ont fixé leur premier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en est d'autant plus difficile, qu'il n'y a presque rien qui la fasse reconnoître, & que si l'on n'a pu prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'estime, qui n'est jamais une règle sûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parce que la première Anse qu'on découvre est pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Missionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

PRÈSQU'à l'Ouest de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui se fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Est, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile: mais à mesure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont aussi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parce que la Côte est bordée d'écueils; mais quand on est par les 49 degrés, il faut suivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour se mettre Est & Ouest de cette Colline. Alors on trouvera la première Anse, qui est reconnoissable du côté du Nord-Est, parce qu'elle forme, vers le Nord, une barrière de rochers fort blancs. La terre qui est au Sud, jusqu'à Santa Cruz, est basse, & bordée aussi de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

DE Marée basse, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reste alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux brasses & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Ouest jusqu'au pied d'une Pointe où il y a quelques rochers; de-là il tourne au Sud, assez près de la Côte de l'Ouest. En haute Mer, l'accès en est facile aux plus grands Vaisseaux, parce qu'il s'y trouve six brasses de plus. Cependant si l'on n'a point un Pilote expert, il faut jeter la sonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conseille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus si forte, pour être en état de mouiller lorsqu'elle commence à perdre. Les grands Vaisseaux peuvent avancer jusqu'à ce qu'ils soient derrière les Iles, où, de basse Marée, il y a toujours

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

treize ou quatorze brasses d'eau, sur un bon fond de terre grasse, noire, & mêlée d'un sable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots, parce que la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne sont jamais sans quelques Poules d'eau. Lorsque la Marée est baissée de moitié, un enfoncement, qui se trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, est entièrement à sec.

Le Port de Saint Julien est absolument sans eau douce, pendant l'Été. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Ouest en sont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui est au Nord-Ouest de l'entrée, est fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des neiges forme de petits Ruissaux, qui viennent se décharger dans la Mer. On prétend qu'il seroit aisé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie sur la Pointe de pierre qui est au Sud-Ouest de la première entrée, parce que cette entrée est fort étroite, que le Canal n'en est qu'à une portée de fusil, & que de basse Mer toute l'Anse étant presque à sec, excepté à sa Pointe, jusqu'à n'avoir que trois brasses d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire usage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écaillés d'huîtres, qui se pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve aussi, dans les Collines qui sont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du Plâtre. Dans le Port même, la Pêche seroit abondante: il est rempli d'une espèce de Poisson, qui ressemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiseaux de Mer. Les Animaux terrestres les plus communs sont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Pays est stérile & plein de salpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, si ce n'est autour des buissons, & parmi les cannes, près des sources. Il n'y a nulle part un seul arbre, dont le bois puisse être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y est sec, & le froid très piquant en Hiver.

La Frégate, qu'on ne peut se dispenser de suivre dans son retour, ne trouva rien de remarquable jusqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés, à la hauteur d'une Anse qui est au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort grosse. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande est à une lieue du Continent, & la plus petite, qui est aussi la plus basse, à quatre lieues; toutes deux sur la même Ligne, Sud-Est & Nord-Ouest. Plus près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reste ce Cap a reçu fort mal à propos le nom de Cap des *Buissins*. Les Observateurs Espagnols n'y en virent pas un. C'est la Terre du Monde la plus aride. Les Courans y sont très forts au Sud & au Nord, & suivent la même règle que les Marées. La Côte est d'une hauteur moyenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anse. On entra dans la Baie sans aucun obstacle, & l'on mouilla presque au centre, par trente brasses, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga se mirent dans la Chaloupe, & trouverent dans

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUITROGA.
1746.

l'intérieur de l'Anse, formée par les deux Pointes du Cap, une fort bonne Baie, si profonde dans toutes ses parties, qu'à dix toises du rivage on trouve sept à huit brasses, fond de sable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté ceux de l'Est & du Nord-Est, qui ne sont pas fort à craindre dans ce Parage.

ILS monterent ensuite sur les plus hautes Collines, pour découvrir, au Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant embarqués à six heures du soir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Pays composé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de *los Camarones*, par vingt-cinq brasses d'eau, sur un fond de sable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie est fort grande. On y seroit exposé à tous les vents, si du côté du Sud on ne pouvoit mouiller assez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Ouest, de Sud & de Sud-Est. Il paroît même que du côté du Nord, on ne seroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Est. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une suite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiseaux de Mer & de Loups marins. Les Observateurs donnerent à l'Ile le nom de *Saint Joseph*; & sa hauteur, prise au centre, se trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

LE 13, l'Alferez, le P. Strobl & six Soldats allerent observer la qualité du terrain, & chercher quelques Indiens. Ils retournerent à bord vers le soir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout ensanglantés. Un espace d'eau, qu'ils avoient aperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des neiges, se remplit d'eau, & demeure à sec le reste de l'année. Telle est la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre vestige de Sauvages: aussi le Pays ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

LE 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces*; & le lendemain on se mit Nord & Sud du Cap de *Sainte Helene*, qui est au Nord de la Baie dont on étoit sorti le jour précédent. La hauteur du Pôle se trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte est presque partout fort basse; on y voit seulement quelques rochers, qui s'élèvent un peu, & qui se présentent de loin comme des Iles. On se trouvoit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces*: mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui est assez proche de Buenos-Aires pour être aisément visitée, demandoit d'autant moins d'observations, que c'étoit beaucoup plus près du Déroit, qu'on pensoit à faire un Etablissement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déjà, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à se rendre sensibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainsi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de *Sainte Marie*; & le lendemain, on découvrit, à l'Ouest, le *Pain de Sucre*.

Le même jour, on aperçut, au vent, un Navire qui étoit près d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Espagnole, commandée par D^{om} Joseph *Marin*, François de Nation, mais établi en Espagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoissoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le lendemain, à six heures, on se trouva devant Maldonado; & le 4 d'Avril, à cinq heures du soir, on mouilla heureusement à trois lieues de Buenos Aires.

Le P. Quiroga finit par un Tableau Général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan. Elle est située entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Ouest l'embouchure de Rio de la Plata, jusqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Ouest jusqu'au Cap Blanc; du Cap blanc jusqu'à l'Île des Rois, Nord & Sud; de-là jusqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Ouest, & dans cet intervalle elle forme plusieurs Anses. Depuis Rio Gallejos jusqu'au Cap des Vierges, c'est-à-dire presque à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Est. La Terre est si basse jusqu'aux 40 degrés, que les Vaisseaux n'en peuvent gueres approcher; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, elle est fort haute jusqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, jusqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante brasses d'eau jusqu'à une demi-lieue de terre. Depuis la Baie de Saint Julien jusqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre est basse, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, jusqu'à Rio Gallejos, elle est médiocrement haute; ensuite fort basse jusqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, sans courir quelque danger proche des Îles qu'il a vis-à-vis, & qui s'avancent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Île des Rois jusqu'à l'Île Saint Julien, est peu sûre; & la prudence oblige d'y tenir le large.

QUANT AUX Vents, ce sont ceux de Nord, de Nord-Est, d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Été. L'Est & le Sud-Est, qui seroient les plus dangereux, n'y soufflent point dans ces deux Saisons. Le vent de Sud-Ouest y grossit extrêmement la Mer; & l'on est presque sûr de la trouver grosse dans les conjonctions, les oppositions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées sont une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent jusqu'à la hauteur de six brasses perpendiculaires, & sont beaucoup varier les courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud; ou s'ils se rencontrent, ils se réfléchissent à l'Est & au Sud-Est.

Ce vaste espace n'offre point d'autre asyle pour les Vaisseaux que le Port Desiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une source où l'on peut faire de l'eau; mais tout le reste de la Côte est si aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puisse trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de sel. Le froid se fait ressentir sur toute cette Côte, même en Été; & l'on juge qu'il doit être excellent en Hi-

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

Tableau gé-
néral de la
Côte, depuis
Buenos-Aires
jusqu'au Dé-
troit de Ma-
gelian.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

La Côte de
la Terre Ma-
gellanique ne
peut être ha-
bitée.

Deux singu-
larités nouvel-
lement con-
nues.

ver, quand on considère l'extrême quantité de neige qui tombe sur la Cordillière, & sur le plat Pays, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. De-là vient que toute la Côte est sans Habitans.

Il paroît que depuis la Rivière de *los Sauces*, ou des *Saules*, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées sur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivières, quelques Ravines qui se remplissent d'eau à la fonte des neiges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'est pas impossible qu'il n'en soit échappé quelques-unes aux Espagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'existent point. On ne doit pas faire plus de fond sur quantité de circonstances, qui se trouvent dans les Journaux de ces premiers Voyageurs. L'un assure, par exemple, qu'il a vu, sur les plus hautes Côtes du Port Désiré, des ossemens d'hommes de seize piés de long; cependant les trois seuls cadavres, que les Observateurs Espagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres disent que dans une Anse du même Port on pêche beaucoup de Poisson; & les Espagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diamètre; & l'Equipage du *Saint Antoine*, qui examina soigneusement toutes ces Baies, n'y apperçut rien de semblable.

ON doit conclure que cette dernière visite d'une Côte si peu fréquentée en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zèle. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrémité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Pays, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (g); l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Rivière des Saules: on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Île formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Pays donnent à tous les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Île est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajoutèrent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en ayant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais su comment & dans quel tems ils s'étoient établis dans cette Île.

Tê-

(g) Le P. Falconner. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

*Témoignages récents sur l'existence des Géans Patagons.*GÉANS PA-
TAGONS.

LA Relation du Pere Quiroga a jeté de nouveaux doutes sur l'existence d'une race de Géans dans la Patagonie, à laquelle son Auteur n'accorde pas même des Habitans, parce qu'il n'y a vu ni des uns ni des autres. Mais outre que ce n'est point une raison pour infirmer tant d'anciens témoignages, de l'opinion contraire, cette question si curieuse, qu'on a déjà traitée ailleurs, paroît maintenant décidée par de nouvelles Relations, dont nous avons promis d'insérer ici des Extraits. Entre ces Voyageurs modernes, on doit le premier rang au Chef d'Escadre Byron, qui, en 1764 & 1765, fit le tour du Globe.

„ En approchant de la Côte (dit-il,) des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de ceux de nos gens qui étoient dans le canot, „ lorsqu'ils apperçurent des hommes d'une taille prodigieuse. Quelques „ uns d'entr'eux, pour encourager peut-être les autres, observèrent que „ ces hommes gigantesques paroissent aussi étonnés à la vue de nos mous- „ quets, que nous l'étions de leur taille.

Témoigna-
ges des Au-
glois.

„ Le Commodore descendit à terre avec intrépidité, — fit asséoir ces „ Sauvages, au nombre d'environ deux cents, & leur distribua des colifichets. — Leur grandeur étoit si extraordinaire, que même assis ils „ étoient presque aussi hauts que l'Amiral debout. — Leur taille moyenne „ parut de huit pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus (a). La sta- „ ture des femmes est aussi étonnante que celle des hommes, & l'on re- „ marque dans leurs enfans les mêmes proportions.

„ Leur langage n'est qu'un jargon confus sans mélange de Portugais & „ d'Espagnol. — Ils regardoient fréquemment le soleil en signe d'adora- „ tion. — Leurs chevaux avoient environ seize palmes de haut, & paro- „ soient fort agiles; mais leur grandeur n'étoit point proportionnée à celle „ des Cavaliers qui les montoient (b).

L'EDITEUR du Voyage de Byron confirme ces anecdotes par le témoi- „ gnage de deux Officiers de son Vaisseau, qui lui permirent de publier leurs „ Relations. „ Les Patagons, (disent ces Officiers dans la Préface de l'Ou- „ vrage,) ont pour la plupart neuf pieds; ils sont bien faits, quarés, & „ d'une force prodigieuse. Les deux sexes ont la peau couleur de cuivre, „ portant de longs cheveux noirs, & sont vêtus de peaux de bêtes sau- „ vages. — Ils paroissent voir avec plaisir le Lieutenant *Commins*, à cause „ de sa grande taille, qui est de six pieds dix pouces; quelques-uns de ces „ Indiens lui frappèrent sur l'épaule, & quoique ce fût pour le caresser, „ leurs mains tomboient avec tant de pesanteur, que tout son corps en „ étoit ébranlé.

Les femmes des Patagons caressèrent aussi le Commodore Byron; mais les politesses qu'elles lui firent essuyer, furent encore plus expressives; elles

(a) Il est à remarquer que le pied d'Angleterre a près d'un pouce de moins que notre pied de Roi. Au reste on ne mesure

pas ces Sauvages.

(b) *Voyage autour du Monde*, Traduction Française, pag. 73 & suiv. jusqu'à 86.

GRANDS PATAGONS.

Rapport des Français.

badinèrent, dit l'Historien Anglois, si sérieusement avec moi, que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser (c).

La même année 1765, les François, aux ordres de M. de Bougainville, firent un premier Voyage dans le Détroit de Magellan, où ils rencontrèrent l'Escadre Angloise, dont on vient de parler, & apperçurent aussi des Hommes, qui leur parurent d'un naturel très doux, & qui témoignèrent une grande envie de venir à bord du Navire. „ On y en conduisit six, „ qu'on régala le mieux qu'il fût possible. Leur contenance n'annonçoit „ aucune surprise. C'étoient de pauvres Indiens, comme ceux qu'on avoit „ vus à Montevideo, vêtus de peaux de loups marins, de guanacos & de „ vigognes, n'aimant point le vin, mais beaucoup la graisse. On les habilla d'étoffes rouges; on leur donna divers ustensiles de ménage, & on „ les reconduisit à terre, sous les cris de *Vive le Roi de France*, ce qu'ils „ répétoient très bien. Nous leur laissâmes un pavillon déployé. Ils nous „ témoignèrent beaucoup de bonne volonté, & nous donnèrent leurs arcs „ & leurs fleches. Quand nous les vîmes, ils étoient peints en blanc & „ matachés; mais aussitôt que nous leur eûmes donné du vermillon, ils „ s'en peignirent, paroissant aimer cette couleur. Lorsque nous nous en „ retournâmes, ils nous saluèrent d'un *Vive le Roi*, qu'ils accompagnèrent „ de leurs cris ordinaires. A mesure que nous nous éloignions, ils les redoublaient, & augmentoient en même tems leur feu autour du pavillon. „ Ce furent-là toutes les observations qu'on fit alors sur les Patagons. Ils „ traversent quelquefois le Détroit dans leurs canots d'écorce. On leur vit „ une espèce de haches, qu'ils eurent grand soin de cacher ensuite, ainsi „ que leurs femmes & leurs enfans”.

Il ne paroît pas néanmoins que les hommes qu'on reconnut dans ce premier Voyage fussent d'une stature extraordinaire; & M. de Bougainville, parlant de ces Sauvages, qu'il appelle *ses Amis*, dans une Lettre à Dom Permetty, datée de Paris le 16 Août 1766, s'y exprimoit en ces termes: „ Nous avons fait alliance avec ces Patagons si décriés, & que nous „ n'avons trouvés ni *plus grands*, ni même aussi méchans, que les autres „ hommes”. On doit remarquer qu'il n'a pas changé d'opinion depuis; mais il s'agit auparavant d'introduire sur la scène d'autres témoins qui déposent en faveur du Commodore Byron, dont la Relation n'a point échappé à la malignité de la Critique (d).

(c) Ce trait n'est point dans la Traduction Française. *Disc. Prélim. de l'Hist. d'un Voyage aux Iles Malouines, par Dom Permetty, 1766, 44-47.*

(d) L'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (1), après avoir passé en revue tous les Voyageurs qui ont traversé le Détroit de Magellan, pour affoiblir, par des plaisanteries, ou par des injures, leurs témoignages au sujet des prétendus Titans de cette contrée, ajoute ces mots, contre le

dernier: „ On peut juger, après cela, du „ crédit que mérite le Journal du Commodore „ Byron, qui pour se prêter aux vœux du Ministre Anglois, a bien voulu se déclarer „ Auteur d'une Relation, que le moindre „ Matelot de son Escadre n'auroit osé publier.... Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Martey, si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y „ ajouter foi, & de divulguer cette fable

Ce premier Voyage des François fut suivi d'un second vers la fin d'Avril 1766. On en a deux Relations distinctes, l'une de M. *Duchos Gayot*, l'autre de M. de la *Giraudais*, commandant les Vaisseaux du Roi l'*Aigle* & l'*Etoile*. Les deux Officiers s'accordent assez dans leurs récits, dont nous aurons soin de faire remarquer les différences. „ Dès le 4 de Mai „ (disent-ils,) on aperçut du feu sur la Côte des Patagons, & des Sauvages, tant à pied qu'à cheval, qui firent entendre leur voix, sans qu'on pût les comprendre. Les François répondirent par des cris, & arborèrent leur pavillon. Cinq Patagons, bons cavaliers, & montés sur des chevaux fort agiles, suivirent les Vaisseaux le long de la Côte, l'espace d'environ cinq lieues, jusqu'à ce que la nuit les eût fait perdre de vue.

„ Le 6 on découvrit encore des Sauvages, qui firent du feu sur le rivage. Les deux Capitaines, après avoir arboré de nouveaux pavillon & flamme, mirent le canot & la chaloupe à la Mer, avec des gens armés, munis de quelques présents. Les Patagons étoient au nombre de six hommes & une femme, avec six chevaux, gardés chacun par un chien, qui ne les quittoit pas. Ils parurent différens de ceux qu'on avoit vus, au dernier Voyage dans la Baie Famine, & parloient aussi un autre langage. Les hommes à cheval vinrent à la rencontre des François, leur indiquèrent l'endroit où il falloit descendre, & les reçurent fort bien, sans marquer la moindre émotion ou surprise. On mesura le plus petit, qui avoit cinq pieds sept pouces de hauteur. Les autres étoient d'une taille beaucoup plus grande. Ils étoient couverts de peaux de chevreuils, de guanacos, de loutres & d'autres animaux. Leurs armes étoient des pierres rondes, ayant deux poles allongés & pointus, la partie ronde enchâssée au bout d'un cordon composé de plusieurs courroies étroites, tressées, entrelacées en rond, comme un cordon de pendule, & composant une espèce d'affommoir: à l'autre bout étoit une autre pierre, en forme de poire, de moitié plus petite que l'autre, & comme enveloppée dans une vessie.

„ Ils s'en servent particulièrement pour lacer les animaux, & y sont très-adroits, comme les François en ont eu l'expérience. Ils manient bien leurs chevaux, sur lesquels ils mettent une espèce de selle, approchant de la forme d'un bât, montée de deux morceaux de bois, garnis de cuir, & fourrée de paille. Le mors de la bride est un petit bâton, & les rênes sont tressées comme les cordons de leurs affommoirs. Ils ont des espèces de bottines, ou guêtres de peau, où est encore le poil, & deux petits morceaux de bois ajustés aux deux côtés du talon, se joignent en pointe pour leur servir d'éperons. Leurs culottes sont des braguets très courts, à-peu-près comme ceux des Sauvages du Canada, & sont très-bien découpés. Il paroît qu'ils ont traité avec les Espagnols; car ils ont une lame de couteau à deux tranchans, très mince,

„ dans les pays étrangers. Voilà, continue Dom Pernetty, ou son Editeur, comment raisonne l'Auteur des Recherches Philosophiques: On s'aperçoit qu'il a cherché, non à éclairer, mais à se faire lire. Disc. Prélim.

GRANDS PA-
TAGONS.

„ qu'ils placent entre leurs jambes. Leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant leur Chef, ils le nommèrent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit: *Chupan*. Ils furent aussi à la Chilienne, renvoyant la fumée par les narines; & sont grands amateurs de pipes & de tabac. En fumant ils disoient *buenos*, & se frappaient la poitrine.

„ On leur donna du pain frais, & du bœuf de mer; ils le mangèrent du meilleur appétit. Les présens qu'on leur fit consistoient en quelques livres de vermillon, & des bonnets de laine rouges; mais aucun d'eux ne put y faire entrer sa tête: ces bonnets, quoique fort grands pour des têtes ordinaires, étoient trop petits pour les leurs. On leur donna aussi quelques couvertures de lits, des haches, des chaudières & d'autres ustensiles.

„ Le Frere de M. Duclos passa son mouchoir de poche autour du cou du Capitan, qui l'ayant accepté, défit aussitôt sa ceinture, faite de courroies tressées comme une singe, ayant aux deux bouts une boule de pierre enchâssée à moitié dans du cuir; une troisième pierre attachée aussi vers le milieu de la ceinture, ainsi qu'une pierre à aiguiser, & présenta le tout à cet Officier. On fit entendre aux Sauvages qu'on alloit plus avant dans le Détroit; & ils firent connoître par signes qu'ils iroient se coucher aussitôt que le Soleil, faisant la démonstration de se coucher, & de ronfler en dormant. Dès que les bateaux François eurent quittés, ils monterent à cheval, & les suivirent quelque tems sur le rivage. Ils paroissent rusés, hardis, aimant à recevoir, & non à donner. Ils s'enveloppent dans leurs peaux d'animaux, cousues ensemble, comme font les Espagnols dans leurs manteaux.

„ TEL est le portrait que M. Duclos fait de ces Patagons. Voici maintenant celui de M. de la Giraudais, qui, après leur avoir donné la même taille, ajoute, „ que leur carrure, à proportion encore plus énorme, la faisoit paroître moins gigantesque. Ils ont les membres gros & nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écarté & épatté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blanches & bien fournies, les cheveux noirs, & sont plus robustes que nos Européens de même taille.

„ LES mots qu'ils ont prononcés sont: *Echoura*, *Chaoa*, *Didon*, *ah!*, „ *ah!*, *ohi*, *Choven*, *Quécallé*, *Machan*, *Naticon*, *Pito*. Ce sont les seuls qu'on leur ait entendu dire, pendant que nos gens se chauffoient avec eux.

„ M. de Saint-Simon, Officier, embarqué avec nous aux Iles Malouines, par ordre du Ministre, pour leur faire des présens, s'est très-bien acquitté de sa commission (e). Il leur a donné des harpons, casse-têtes, couvertures, bonnets de laine, vermillon, & ce que l'on a cru qui pouvoit les flatter le plus. Ils ont paru très-sensibles à ces attentions.

(e) M. la Ronde de Saint-Simon est né au Canada; il y a été élevé, & a servi avec les Sauvages, dont il connoît les mœurs & les usages. Il a près de cinq pieds dix pouces de haut, & une carrure proportionnée.



Un Matelot présentant à une Femme Putayonne un morceau de Biscuit pour son Enfant.

„ Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes, & autres cousues ensemble, en maniere de manteaux quarrés, qui leur descendent jusqu'au-dessous du mollet près la cheville du pied. Ils ont aussi des especes de guêtres ou bottines, des mêmes peaux, le poil ou la laine en dedans, ainsi que leurs manteaux, qui sont très-bien cousus, en compartimens symétrisés, & peints sur le côté opposé à la laine, en figures bleues & rouges, qui semblent approcher des caractères Chinois, mais presque tous semblables, & séparés par des lignes droites, qui forment des especes de quarrés & de lozanges (f). Ils ont des especes de chapeaux ornés de plumes, en façon de nos plumets. Quelques-uns de ces chapeaux ressembloit presque à des toques Espagnoles.

„ Plusieurs de nos gens ont été à la chasse un peu au loin, y ont tué quelques perdrix, & vu des carcasses de vigognes. Le pays qu'ils ont parcouru est inculte, stérile & aride. On n'y voit que des bruyeres, & peu de foin. Les chevaux des Sauvages paroissent très-foibles: mais ils les manient avec beaucoup d'adresse. Les Patagons ont fait des présents à nos gens qui revenoient de la chasse. C'étoient des pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres. Elles sont ajustées dans une bande de cuir attachée & cousue au bout d'un cordon de boyaux; tressé en façon d'un cordon de pendule. C'est un laq, ou espece de fronde, dont ils se servent très-adroitement pour tuer les animaux à la chasse. Au bout opposé à celui où est la pierre ronde, est une autre pierre plus petite de moitié que l'autre, & couverte d'une espece de veslie, qui la joint bien partout. Ils tiennent cette petite pierre dans la main, après avoir passé la corde entre les doigts; & ayant fait le mouvement du bras, comme pour la fronde, ils lachent le tout sur l'animal, qu'ils atteignent & tuent jusqu'à quatre cents pas.

„ Les femmes ont un teint beaucoup moins basané. Elles sont assez blanches; d'une taille cependant proportionnée à celle des hommes; habillées de même d'un manteau, de brodequins, & d'une espece de petit tablier, qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils; car elles n'en ont point. Leurs cheveux sont arrangés en face: elles n'ont point de chapeaux.

„ Ces Patagons ne connoissent pas la passion de la jalousie: au moins doit-on le présumer de leur conduite, puisqu'ils engageoient nos gens à palper la gorge de leurs femmes & de leurs filles, & les faisoient coucher pêle-mêle avec eux & avec elles.

„ On leur a donné du pain, qu'ils ont mangé, & du tabac à mâcher & à fumer. A leur maniere d'en faire usage, on s'apercevoit bien qu'ils

(f) M. de la Gironda reçut en présent de ces Patagons, lorsqu'il les visita en retournant aux îles Malouines, plusieurs de ces manteaux, quelques-uns de leurs affumoirs, quelques lacs armés de pierre, & des colliers de coquillages de leurs femmes. Il apporta ces présents à Paris: „ je les y ai examinés à loisir (ajoute l'Editeur.); & quoique j'aie cinq pieds sept pouces & quelques lignes de hauteur, un de ces manteaux, mis sur mes épaules, comme les Patagons les mettent, traînoit au delà de mes talons au moins d'un pied & demi.

GÉANS PATAGONS.

„ n'y étoient pas neufs. Ils n'ont pas voulu boire de vin. Au bout de
 „ cinq à six heures écoulées avec eux, ils se familiarisèrent davantage. Ils
 „ étoient fort curieux, fouilloient dans les poches de nos gens, vouloient
 „ tout voir, & les toisoient de la tête aux pieds.
 „ On a monté leurs chevaux, qui ont bride, selle & étriers. Ils se fer-
 „ vent de fouet & d'éperons; & paroïssent contents & satisfaits de voir
 „ monter nos gens sur leurs chevaux. Quand j'ai fait tirer un coup de ca-
 „ non, pour rappeler nos gens, ils n'ont montré ni émotion ni surprise.
 „ En les quittant, ils ont fait beaucoup d'instances pour que l'on restât
 „ avec eux ”.

Le 30. M. Duclos aperçut d'autres Sauvages sur l'île de *Sable*, qui forme l'entrée du Sud de la Baie. Il alla au devant d'eux, & les reconnut pour les mêmes qu'il avoit vus à son précédent Voyage; ils étoient vingt-deux hommes, sans femmes ni bateaux. Comme on n'avoit aucun présent à leur donner, ni moyen pour s'en faire entendre, le Capitaine revint à bord de la Frégate. M. de la Giraudais, de son côté, dit avoir trouvé à terre, le même jour, *trois cents* Sauvages (g), tant hommes que femmes & enfans, qui avoient appelé les François par leurs cris; mais ne comptant pas en rencontrer un si grand nombre, & n'ayant point assez de présens, il fallut retourner à bord pour en chercher d'autres.

Le lendemain, continue M. Duclos, les Sauvages firent des signaux; mais le mauvais tems empêcha d'aller à eux. Deux d'entr'eux vinrent au chantier, & firent entendre qu'ils desiroient qu'on amenât le canot dans la Rivière. Selon M. de la Giraudais, le vent ayant éloigné le canot du rivage, un des Sauvages, qui étoit à cheval, se jeta dans l'eau, & le remorqua à la nage. „ En aurions-nous fait autant pour eux, (demande-t-il,) „ nous qui nous piquons de politesse & d'humanité, & qui traitons de „ Sauvages ces Patagons? ”

„ A sept heures du matin (ajoute le même Capitaine, pour dernier article,) la chaloupe porta à terre le reste de nos présens, & ramena à „ bord treize de nos gens, qui étoient demeurés depuis le matin de la „ veille avec les Sauvages. Ils nous dirent, que ces Géans Patagons leur „ avoient fait toutes sortes de politesses à leur façon, accompagnées de „ démonstrations de l'amitié la plus sincère, jusqu'à les engager de cou- „ cher avec leurs femmes & leurs filles; qu'ils leur avoient donné de la „ viande de guanacos, plusieurs de leurs manteaux, de leurs especes de „ frondes ou asfommoirs, & des colliers de coquillages. Ils m'ont aussi „ fait présent de douze chevaux, que je n'ai pu conserver, faute de fourage.
 „ La politesse qui a paru le plus à charge à nos gens, a été celle de „ coucher pêle-mêle avec ces Patagons, qui souvent se mettoient trois ou „ quatre sur chacun des nôtres, pour les garantir du froid, de sorte que „ leurs fusils leur devenoient inutiles. Ils n'auroient eu d'autre ressource „ que dans leurs couteaux; mais quelles armes pour se défendre contre cinq „ à six cents, tant hommes que femmes ou enfans, tous proportionnelle-

(g) On seroit presque tenté de supposer même nombre n'étoit répété plus bas. Ici une faute d'impression, pour 30, si le

ment d'une *taille énorme*, pour la hauteur & la grosseur. Chaque homme ou femme a un ou deux chiens, & autant de chevaux avec lui. Ils paroissent d'un caractère fort doux, & très-humain. On pourroit aisément faire avec eux la traite de ces chevaux, qui reviendroient à très-bon compte; & celle des peaux de vigognes, dont la laine est si estimée, & si chère en Europe. Celle des guanacos est aussi excellente, quoique moins fine.

M. Duclos étant encore resté dans le Détroit, après le départ de M. de la Giraudais, pour retourner aux Iles Malouines, nous lui laisserons raconter seul ses aventures ultérieures avec les Patagons, qu'il étoit occupé à reconnoître & à étudier.

Le 2 de Juin, deux Sauvages se présentèrent au fond de la Baie. On envoya le canot avec un Officier, pour les inviter à venir à bord, mais à son arrivée ils prirent la fuite vers la Rivière, faisant signe de les suivre, ce que l'Officier ne jugea pas à propos de faire. A onze heures ils en fortirent dans six pirogues, traversèrent la Baie, passant à une portée de fusil du Vaisseau, sans vouloir y venir, & allèrent débarquer dans une petite Anse, sous la pointe de *S^{te}. Anne*, où l'on avoit mis six hommes pour couper du bois. M. Duclos fit armer sur le champ le canot & la chaloupe, & alla à leur secours. A son arrivée auprès des Sauvages, il trouva les uns occupés à se faire des cabanes, & les autres à amasser des coquillages à la main, sur les rochers seulement, quoiqu'ils eussent des filets de boyaux pour la pêche.

Après avoir renouvelé avec eux l'alliance qu'on avoit faite l'année précédente, on leur distribua quelques livres de vermillon, des couvertures de laine, de petits miroirs, de la craie, des couteaux, quelques capots, une hache, du pain, &c. Ils ne voulurent point goûter de vin, & l'on n'osa leur présenter de l'eau-de-vie, de peur des conséquences.

Leur troupe parut composée de vingt-six hommes & de quarante femmes, dont on remarquoit plusieurs jeunes gens des deux sexes. Leur Chef, qui se nomme *Pacha-Choui*, est distingué des autres par un bonnet de peaux d'oiseaux avec leurs plumes; il s'en couvre quand il reçoit des visites, apparemment pour marque de sa dignité. Les femmes étoient d'une grande modestie, peut-être forcée par la présence des hommes, qui paroissent jaloux à l'excès (h).

M. Duclos interrogea le Chef comme il put sur la Religion. Ce Sauvage donna à entendre qu'il n'adoroit ni le soleil, ni la lune, ni les hommes, ni les animaux, mais seulement le ciel & l'univers entier, ce qu'il répéta plusieurs fois, en élevant toujours les mains jointes sur sa tête.

Pendant ce tems-là, ils jettoient au feu tout le bois que nos gens coupoient. M. Duclos, pour ne pas se brouiller avec ces Sauvages, fit interrompre ce travail dans cet endroit, & envoya les six hommes couper du bois loin d'eux.

Ils troquerent, avec les François, des arts, des fleches peu dange-

(h) M. de la Giraudais dit le contraire.

GRANDS PA-
TAGONS.

„ reuses & des colliers de coquillages, en échange pour leurs hardes. En
 „ les quittant, on les invita de venir à bord. Quatre acceptèrent l'offre.
 „ On les fit dîner, & on les traita fort bien. Ils préféroient le lard à tout.
 „ Leur dessert fut une chandelle pour chacun; ils les mangèrent avec avi-
 „ dité. Le repas fini, on les fit habiller de pied en cap, & on leur donna
 „ des babioles, dont ils parurent très-contens; ensuite on les descendit à
 „ terre.

„ M. Duclou retourna l'après-dîné aux cabanes des Sauvages. Le Pacha-
 „ Chouï vint au-devant de lui & lui fit présent d'une espèce de pierre à
 „ fusil, semblable à celles du Canada, paroissant une marcassite de cuivre
 „ jaune. Il distribua ensuite les présents de l'Officier François.

„ UN d'entr'eux marmotoit continuellement. On lui demanda pourquoi?
 „ Il fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel, comme le Pacha-Chouï
 „ avoit fait le matin: ce qui semble annoncer qu'ils adorent une Divinité;
 „ mais on n'en a pu savoir davantage.

„ Les hommes & les femmes n'ont pour habillement que des peaux,
 „ soit de loups marins, soit de vigognes, guanacos, loutres ou lous-cer-
 „ viers, qu'ils jettent sur leurs épaules. La plupart ont la tête nue. Une
 „ peau d'oiseau emplumée couvre leur nudité. Les hommes se nomment
 „ *Pach-pachevé*, les femmes *Cap-cap*. Ils ont appris ces noms en montrant
 „ leurs personnes, & les parties distinctives du sexe. Ils sont maigres les
 „ uns & les autres. Leurs canots sont mal faits en comparaison de ceux
 „ des Sauvages du Canada. Ce sont les femmes qui rament & qui pêchent.
 „ Ils ont beaucoup de chiens, semblables à des renards. Ils les appellent
 „ *Ouchi*, & leurs canots *Shorou*.

„ Le 4, le Pacha-Chouï vint à bord de la Frégate, accompagné d'onze
 „ hommes. On le fit dîner, & l'on donna aux autres du biscuit & un mor-
 „ ceau de suif: pour boisson trois pintes d'huile de loup marin. Ils burent
 „ tous & mangèrent d'un grand appétit. On habilla ensuite le Pacha-
 „ Chouï; on donna quelques bagatelles aux autres: ensuite on les fit trans-
 „ porter à terre.

„ Le 6, tous les Sauvages, contens de la réception qu'on avoit faite à
 „ leurs camarades, vinrent visiter les François dans quatre canots; mais
 „ comme ils avoient de grands feux, on ne voulut pas les laisser aborder;
 „ ce qui parut leur déplaire. On leur fit porter du biscuit & de l'huile;
 „ ensuite on les renvoya après leur dîner, sans leur en dire la cause.

„ Le 8, ils commencèrent à importuner les François. Ils volèrent dans
 „ l'atelier plusieurs haches, de la viande & des hardes. Comme ils pa-
 „ roissoient enclins au larcin & à la surprise, on prit le parti de ne laisser
 „ coucher personne à terre, & de faire emporter tous les soirs les uten-
 „ ciles & les outils.

„ Le 9, les Sauvages nous volèrent encore des harpons, des haches,
 „ des coins de fer & des masses. On en porta des plaintes au Pacha-Chouï;
 „ mais ces représentations étant inutiles, on leur fit entendre de ne pas re-
 „ commencer, s'ils ne vouloient point s'exposer à être maltraités.

„ LEUR bateau, qui, la veille, avoit traversé la Baie, leur apporta un
 „ hom-

„ homme mourant, âgé d'environ quarante ans, d'une maigreur extrême. GRANDS PA-
TAGONS.
 „ LE 12 on entendit des cris chez les Sauvages. Trois de leurs canots,
 „ chargés de beaucoup de femmes & de quelques hommes, vinrent alors
 „ à bord. On leur fit donner quelques morceaux de pain & de l'huile de
 „ loupes marins, qu'elles mirent en partie dans une espèce de boyau, ap-
 „ porté exprès, & burent le reste. On ne voulut pas les laisser monter à
 „ bord, parce qu'ils sont de hardis voleurs, & qu'ils avoient grand feu
 „ dans leurs canots. Ce jour-là, contre l'ordinaire, les hommes n'étoient
 „ pas peints: quelques-uns seulement étoient de noir, & avoient un air
 „ affreux. Les femmes étoient toutes *matachées* de noir, avec le visage
 „ & la gorge ensanglantées, comme si elles se fussent égratignées avec
 „ des épingles.

„ QUELQUES jours après M. Duclos alla visiter les Sauvages, & n'ayant
 „ plus aperçu le malade, il leur demanda ce qu'il étoit devenu. On lui
 „ fit entendre qu'il étoit mort. Les cris qu'on avoit entendus le Jeudi matin
 „ étoient vraisemblablement le signe de leur deuil. Ils paroissoient très-af-
 „ fligés, étant tous peints en noir, contre leur ordinaire, & les femmes
 „ égratignées. On remarqua parmi eux un grand regret pour le mort.
 „ M. Duclos leur ayant demandé, par signe, ce qu'ils en avoient fait,
 „ n'en reçut d'autre réponse, que d'élever leurs mains vers le ciel, répé-
 „ tant plusieurs fois le même signe, peut-être pour marquer que le dé-
 „ sunt y étoit: d'où l'on peut conjecturer qu'ils croient une autre vie après
 „ celle-ci. Ils ne voulurent jamais dire ce qu'ils avoient fait du cadavre;
 „ mais on jugea qu'ils l'avoient transporté dans l'un des canots qui avoient
 „ doublé la pointe de Sainte Anne.

„ LE 16, on aperçut deux canots de Sauvages venant à bord, & tous
 „ les autres sortant de la Baie. M. Duclos se mit dans le sien avec du pain
 „ & de l'huile. En approchant d'eux, il leur fit signe de le suivre à ter-
 „ re; ce qu'ils exécutèrent très-promptement. On leur donna du pain &
 „ de l'huile. Ils avoient levé leur camp: ceux qui y étoient encore ramas-
 „ soient le reste. Ils firent entendre qu'ils alloient habiter à une lieue de-
 „ là, dans une des petites Baies qui sont au Nord de Sainte Anne, parce
 „ que les coquillages devenoient rares où ils étoient. Le Pacha-Choui,
 „ qui se trouvoit dans un des bateaux, vint remercier les François, & les
 „ prévenir de son départ.

„ On lui demanda alors si quelques-uns de ses jeunes gens voudroient
 „ venir faire le voyage avec les François, en lui promettant de les ramener
 „ dans un an. Le Sauvage ayant répondu par signes qu'il y consentoit,
 „ aussi-tôt il en présenta un, qui parut très-content de son départ. On
 „ l'habilla, & l'on s'empressa de le traiter avec toutes sortes d'égards.

„ Le lendemain, dix-sept Sauvages vinrent par terre, d'une petite Baie,
 „ pour voir leur camarade. On fut au-devant d'eux, & on leur donna du
 „ pain & de l'huile pour leur jeûné. Sur le point de notre départ, un
 „ autre Sauvage demanda de venir à bord, pour y rester avec son cama-
 „ rade, & M. Duclos y consentit.

„ VERS les 6 heures du soir, on aperçut que les deux Sauvages étoient
 „ XX. Part.

GÉANS PATAGONS.

„ tristes jusqu'aux larmes, & regardoient toujours la terre. On n'eut pas de peine à deviner la cause de leur chagrin. Malgré l'envie qu'on avoit de les emmener, dans l'espérance de tirer d'eux quelque éclaircissement pour la suite, on prit le parti de les renvoyer, & de leur rendre une liberté qu'ils pensoient sans doute avoir perdue. On les fit embarquer dans le canot, & conduire à terre. Ils montrèrent beaucoup de joie en y descendant, & se hâtèrent d'aller joindre leur famille.

„ Le jour suivant, d'autres Sauvages vinrent demander du pain & de l'huile. On leur en fit distribuer, & ils aiderent à charger la chaloupe. Sur les 4 heures après-midi ils quitterent les François, en leur faisant entendre qu'ils alloient dormir, parce que la lune paroissoit. Ils promirent de revenir, & de ramener les deux jeunes gens qui avoient été à bord. A peine M. Duclos étoit-il de retour, qu'il entendit deux coups de fusil; signal dont les François étoient convenus pour demander du secours, au cas que l'on fût attaqué par les Sauvages. On se douta bien qu'ils étoient aux prises avec eux. On fit armer les bateaux, & l'on se hâta de descendre: mais il étoit trop tard; nos gens avoient gagné la bataille, & mis les Sauvages en déroute. Voici le fait.

„ VINGT-CINQ Sauvages étoient descendus secrètement par le bois, derrière l'atelier, & trois entrèrent précipitamment dans la cabane des François. Ceux-ci, soupçonnant quelque mauvais dessein, se mirent à la porte, pour arrêter les autres. Alors les Sauvages voulurent forcer l'entrée, & ne pouvant le faire, ils se jetterent sur ceux qui la gardoient; les uns les saisirent aux jambes, pour les faire tomber, & probablement pour les lier, étant munis de grandes courroies en forme de lacs, ayant au bout un dard d'un os endenté, d'environ six pouces. Les autres s'ekrimoient avec de gros bâtons. Les François, quoique surpris d'une si prompte déclaration de guerre, ne perdirent point la tête. Ils se munirent de leurs sabres, firent main basse sur leurs ennemis, & renversèrent tous ceux qui se rencontrèrent devant eux; ce qui les mit bientôt en fuite. Les vainqueurs n'étoient cependant que sept contre vingt-cinq: trois Sauvages restèrent morts sur la place, & il y eut plusieurs blessés. Trois François le furent aussi.

„ Le 20 on envoya la chaloupe pour enterrer les trois Sauvages dans une même fosse. On mit dessus leurs peaux ou manteaux avec leurs souliers, après y avoir élevé un tertre, pour que les autres Sauvages pussent reconnoître le monument, & qu'ils ne pensassent pas qu'on les avoit mangés. Deux jours après M. Duclos quitta le Détroit, pour retourner aussi aux Iles Malouines.

III. Voyage, par M. Bougainville.

Vue des Patagons.

„ Ce fut sur la fin de l'année suivante, 1767, que M. de Bougainville, après avoir remis son Etablissement aux Espagnols, entra dans le Détroit, où il eut de nouvelles occasions d'examiner les Patagons. La description qu'il en donne, très intéressante par elle-même, le paroîtra encore davantage dans ses propres termes. On se trouvoit au 8 Décembre, jour qu'on passa le premier Goulet. „ Ce matin (dit-il.) les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la Baie de Possession, élevèrent un

„ pavillon blanc sur une Hauteur, & nous y répondîmes en virant celui des
 „ Vaisseaux. Ces Patagons étoient sans doute ceux que l'*Etoile* vit au mois
 „ de Juin 1766 dans la Baie *Boucault*, auxquels on laissa ce pavillon en
 „ signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des
 „ hommes doux, fideles à leur parole, ou du moins reconnoissans des pré-
 „ sents qu'on leur a faits ”

GRANDS PA-
TAGONS.

„ Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le
 „ Goulet, une vingtaine d'hommes sur la *Terre de Feu*. Ils étoient cou-
 „ verts de peaux & courroient à toutes jambes le long de la Côte, suivant
 „ notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes
 „ avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allassions à eux. Selon le
 „ rapport des Espagnols, la Nation qui habite cette partie de la *Terre de*
 „ *Feu*, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueil-
 „ lèrent avec beaucoup d'humanité, l'équipage du Vaisseau la *Conception*,
 „ qui se perdit sur leur Côte en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une
 „ partie des marchandises de la cargaison, & à élever des hangards pour
 „ les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent, des débris de leur
 „ Navire, une barque, dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Aires. A
 „ notre départ de la Riviere de la Plata, le *Chambekin* l'*Andalous* se pré-
 „ paroît à aller porter des Missionnaires & des présens à ces habitans, en
 „ reconnoissance de leurs services.

Américains
de la Terre
de Feu.

„ A peine avions-nous mis pied à terre au fond de la Baie *Boucault*, où
 „ nous étions mouillés, que nous vîmes venir à nous six Américains à che-
 „ val & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, &
 „ sur le champ accoururent au devant de nous en criant *chaoua*. En nous
 „ joignant, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils
 „ nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*,
 „ *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-
 „ joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à
 „ nous, ne furent pas longtems sans se rassurer. Après beaucoup de car-
 „ ses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu
 „ de pain frais, que nous leur distribuâmes & qu'ils mangèrent avec avidité.
 „ A chaque instant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramassa une
 „ trentaine, parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de
 „ huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les
 „ mêmes caresses que les premiers. Ils ne paroissoient point étonnés de
 „ nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous fai-
 „ soient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient at-
 „ tentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de *Commerçon* & quelques-
 „ uns de nos Messieurs s'occupoient à ramasser des plantes; plusieurs Pa-
 „ tagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportoient les especes qu'ils
 „ nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du *Boucha-*
 „ *ge* dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal
 „ fort apparent, & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui
 „ le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette Médecine qui
 „ connoît les simples & les applique à la guérison des hommes.

Entrevue
avec les Pata-
gons.

GÉANS Pa-
TAGONS.

„ Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer: aussi-tôt qu'ils apercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient y passer la main dessus & témoignoiient en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque careffe qu'on leur faisoit, le *chacma* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée, à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur la gorge & pouffoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un spectacle assez bizarre.

„ CEPENDANT le jour s'avançoit & il étoit tems de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient signe d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient: il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la Mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus longtems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils faisoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en aperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chacma* dont toute la Côte retentit.

* Description
de ces Améri-
cains.

„ Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* en 1766. Un de nos Matelots, qui étoit alors sur cette Flûte, en a reconnu un, qu'il avoit vu dans le premier Voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'*Etoile* en avoient vu dans le précédent Voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naissent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge; il nous a pa-

„ru que leur langue étoit donc, & rien n'annonce en eux un caractère
 „féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles
 „venir; car ils vouloient toujours que nous attendissions, & ils avoient
 „fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroïssoit
 „être leur camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant
 „qu'il en alloit arriver quelqu'un.

„L'HABILEMENT de ces Patagons est le même à-peu-près que celui des
 „Indiens de la Rivière de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur
 „couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanacos
 „ou de sourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend
 „jusqu'aux talons & ils laissent communément retomber en arriere la partie
 „faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat,
 „ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a
 „sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fuissions ici en
 „été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul
 „jour à dix degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des especes de
 „botines de cuir de cheval, ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient
 „autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur.
 „Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes
 „avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

„Les seules armes que nous leur ayons vues, sont deux cailloux ronds
 „attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont
 „on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avoient aussi de petits
 „couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux
 „pouces. Ces couteaux de fabrique Angloise leur avoient vraisemblable-
 „ment été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres,
 „étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la Rivière de la
 „Plata. Un Patagon avoit à sa selle des cloux dorés, des étriers de bois
 „recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un
 „harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la
 „chair de guanacos & de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers at-
 „tachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux
 „cruds. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels,
 „ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort
 „rare sur cette côte & même sur le terrain.

„Aucun d'eux ne paroïssoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne té-
 „moignoient même aucune espee de déférence pour deux ou trois vieil-
 „lards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs
 „nous ont dit les mots Espagnols suivans, *magnana*, *muchacho*, *bueno chi-
 „co*, *capitan*. Je crois que cette Nation mène la même vie que les Tar-
 „tares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique Méridionale,
 „sans cesse à cheval, hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou
 „les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanane
 „avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette
 „ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des Voyageurs. Je ter-
 „minerai cet article en disant, que nous avons depuis trouvé, dans la Mer

GRANDS PA-
TAGONS.

„ Pacifique, une Nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons ”.

„ La partie boisée du Détroit a d'autres habitans, qui passent souvent, dans leurs canots, sur les rivages de la Terre de Feu, vis-à-vis le Cap *Forward*, qui est la Pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les Continens connus. C'est-là que l'Auteur retrouva la même Horde de Sauvages qu'il y avoit déjà vue à son premier Voyage, & qui s'annoncerent encore par leurs feux. „ Nous les avions alors nommés *Pecherair*, (dit-il.) „ parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, „ & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. Le jour prêt à finir, ne nous permit pas de rester longtems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une Anse voisine de la pointe basse de la Baie où nous les rencontrâmes ”.

„ Plus loin à l'Ouest, on trouva une Ile, sur laquelle il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. Ceux de cette partie ne quittant gueres les bords de la Mer, qui fournissent à leur subsistance; aussi ne trouva-t-on plus de traces du passage d'aucun homme, jusqu'à la Baie de *Fortescue*, au fond de laquelle est le Port *Galant*, où l'on étoit mouillé le 6 Janvier 1768.

„ Ce jour-là (continue M. de Bougainville,) nous eûmes à bord la visite „ de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du Cap Galant, & après s'y être arrêtées quelque tems, trois s'avancèrent dans le fond de la Baie, tandis qu'une voguoit vers la Frégate. „ Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherair*. Il y avoit dedans un homme, une femme „ & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, & les hommes entre- „ rent dans la Frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & surtout „ manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévorioient ce qu'on leur présentoit. „ Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans „ leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à „ celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est sans doute que „ pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvres de l'industrie „ humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la „ revîmes souvent à bord & à terre.

„ Ces Sauvages sont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins, trop petites pour les envelopper; peaux qui

servent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanagues, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses, & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mousse dans les côtures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de houx, qui est commun dans le Détroit; la corde est de boyau, & les fleches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles sont aussi foibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguës par le bout & denteles sur un des côtés. Est-ce un poignard? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en servent en manière de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des laqs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié crus.

Au reste, ils paroissent assez bonnes gens, mais ils sont si foibles, qu'on est tenté de ne pas leur en sçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux & croient à des génies malfaisans; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même tems médécins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais sont le plus dénués de tout: ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même, sans devoir & sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du Monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des Charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & sût-elle établie au milieu des

GRANDS PA-
TAGONS.

„ bois, ne fût-elle compofée que de coufins-germains, un efprit attentif y
„ découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes raffemblés en
„ Nations ont, en fe poligant, donné des noms, vices qui font naître,
„ mouvoir & tomber les plus grands Empires. Il s'enfuit du même princi-
„ pe que dans les fociétés, dites policées, naiffent des vertus dont les hom-
„ mes, voifins encore de l'état de nature, ne font pas fufceptibles.

„ LE tems, qui avoit été fort mauvais les deux jours fuivans, le fut
„ moins le 9 après-midi. Les Pecherats s'étoient mis en chemin pour ve-
„ nir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'eft-à-dire, qu'ils
„ s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches: mais voyant
„ nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les fuivirent;
„ une feule pirogue fut à bord de l'*Etoile*. Elle y refta peu de tems &
„ vint rejoindre aufsitôt les autres avec lesquels nos Meflieurs étoient en
„ grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une
„ même cabane, & les Sauvages paroiffoient mécontents, lorsqu'on y vou-
„ loit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils
„ offrirent à ces Meflieurs des moules qu'ils fuçoient avant que de les pré-
„ fenter. On leur fit de petits préfens qui furent acceptés de bon cœur.
„ Ils chanterent, danferent, & témoignèrent plus de gaieté que l'on n'au-
„ roit cru en trouver chez des hommes favauges, dont l'extérieur eft ordi-
„ nairement férieux.

Accident fu-
nette qui arri-
ve à l'un
d'eux.

„ LEUR joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'en-
„ viron douze ans, le feul de toute la bande dont la figure fut intéreffante
„ à nos yeux, fut faifi tout d'un coup d'un crachement de fang accompa-
„ gné de violentes convulfions. Le malheureux avoit été à bord de l'*Etoi-
„ le*, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne pré-
„ voyant pas le funefte effet qui devoit fuivre ce préfent. Ces Sauvages
„ ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits
„ morceaux de talc. Peut-être la fuperftition attache-t-elle chez eux quel-
„ que vertu à cette efpece de talifman, peut-être le regardent-ils comme
„ un préfervatif à quelque incommodité à laquelle ils font fujets. L'enfant
„ avoit vraifemblablement fait le même ufage du verre. Il avoit les levres,
„ les gencives & le palais coupés en plufieurs endroits, & rendoit le fang
„ prefque continuellement.

„ CET accident répandit la confternation & la méfiance. Ils nous foup-
„ çonnerent fans doute de quelque maléfice; car la première action du jon-
„ gleur, qui s'empara aufsitôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitam-
„ ment d'une cafaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre
„ aux François; & fur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jecta à leurs
„ pieds. Il eft vrai qu'un autre Sauvage, qui fans doute aimoit plus les
„ vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramaffa aufsitôt.

„ LE jongleur étendit d'abord l'enfant fur le dos dans une des cabanes,
„ & s'étant mis à genoux entre fes jambes, il fe courboit fur lui, & avec
„ la tête & les deux mains il lui preffoit le ventre de toute fa force,
„ criant continuellement fans qu'on pût diftinguer rien d'articulé dans fes
„ cris. De tems en tems il fe levoit, & paroiffant tenir le mal dans fes
„ mains

„ mains jointes, il les ouvroit tout-d'un-coup en l'air en soufflant comme
 „ s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie,
 „ une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre
 „ sourd. Ce malheureux cependant paroïssoit souffrir autant du remède que
 „ de son mal. Le jongleur lui donna quelque trêve pour aller prendre sa
 „ parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de
 „ deux aîles blanches, assez semblables au bonnet de Mercure, il recommen-
 „ ça ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'en-
 „ fant alors paroissant plus mal, notre Aumônier lui administra furtivement
 „ le batême.

„ Les Officiers étoient revenus à bord & m'avoient raconté ce qui se
 „ passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre
 „ Chirurgien-Major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émol-
 „ liente. Lorsque nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane; le
 „ jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens,
 „ avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses & le dos de
 „ l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature
 „ qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déjà tout meurtri, & les
 „ Médecins continuoient encore ce barbare remède avec force conjura-
 „ tions. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de
 „ toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la pa-
 „ tience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les
 „ Sauvages s'aperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du
 „ moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laissèrent appro-
 „ cher du malade, & le Major examina sa bouche ensanglantée, que son
 „ pere & un autre Pécherais suçoient alternativement. On eut beaucoup
 „ de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plu-
 „ sieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin
 „ se déterminà à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la cas-
 „ setiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoiient de la
 „ jalousie contre notre Chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin recon-
 „ noître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de
 „ cuir, qu'ils portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bon-
 „ net de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de
 „ leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussi-
 „ tôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à
 „ conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par
 „ ses enchantemens l'effet du mauvais sort, qu'ils nous soupçonnoient d'a-
 „ voir jetté sur eux.

„ Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit: l'enfant souffroit
 „ moins; toutefois un vomissement presque continuel, qui le tourmentoît,
 „ nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous
 „ eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop
 „ justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des
 „ hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fût un tems af-
 „ freux, les Sauvages appareillèrent. Ils fuyoient sans doute un lieu souil-
 „ l.

XX. Part.

T t

DÉTROIT DE „ lé par la mort, & des étrangers funestes, qu'ils croyoient n'être venus
MAGELLAN. „ que pour les détruire”.

1765.

Nouveaux éclaircissmens sur le Détroit de Magellan.

Ir. Voyage
des François
avec M. de
Bougainville.

ON n'a point d'autres circonstances du premier Voyage que firent, en 1765, les François aux ordres de M. de Bougainville, si ce n'est qu'ils découvrirent deux Baies nouvelles, dont on nomma l'une la *Baie de l'Aigle*, & l'autre la *Baie de Bougainville*. Un des Officiers descendit sur le rivage, y coupa de très beau bois, arbora sur une cabane le pavillon François, y laissa des chaudières, des haches & d'autres ustensiles propres aux Sauvages. On a vu ce qui se passa quelques jours après à leur rencontre. La Frégate l'*Aigle*, qui étoit entrée dans le Détroit, le 16 Février, en sortit le 23 Mars suivant, après avoir éprouvé qu'il y faisoit très beau & très chaud, & les trois quarts du tems calme.

Il n'y a point de bois à l'entrée du Détroit, ni d'un côté, ni de l'autre. Ce sont des plaines immenses. Environ vingt-quatre lieues en dedans commence le bois, tant sur la Terre des Patagons, que sur celle de Feu. Il y a peu de gibier, peu de poisson, & point de ces beaux coquillages si vantés, du moins dans les endroits où aborda la Frégate.

1766.

II. Voyage.
Des deux
Journaux.

LES Journaux des Sieurs Duclos Guyot & de la Giraudais, à bord de la même Frégate l'*Aigle*, & de la Flûte l'*Etoile*, contiennent déjà de plus amples éclaircissmens sur la partie du Détroit qu'ils visiterent l'année suivante. Nous donnerons séparément leurs remarques principales.

En approchant du banc, qui est à l'entrée du Détroit, M. Duclos fut surpris de voir la Mer changée, & son eau comme celle d'une rivière troublée par les pluies.

SUIVANT son observation, le *Cap des Vierges* ne seroit tout au plus que par les 52 deg. 24 min. La Carte François le place par les 52 d. 33. m. & M. Anfon par les 52 d. 20 m. Il compte qu'il n'y a pas moins de sept lieues d'une terre à l'autre, à l'entrée du Détroit.

En louvoyant, il découvrit une pointe à fleur d'eau à l'Ouest du *Cap du St. Esprit*, qui court sur l'Ouest-Sud-Ouest très loin; & au bout quelques roches sous l'eau, qui dénotent une basse Mer, & ne se voient pas de loin. Il ne peut y avoir que six lieues de passage entre ces roches & la basse terre du Cap des Vierges, qui est une langue de terre courant au Sud-Est. On ne la découvre que quand on est à l'Ouest de ce Cap. A la vue d'un grand enfoncement, M. Duclos jugea qu'il devoit y avoir un mouillage en dedans (a). Le Cap d'Orange a une batture & un banc, qui s'étend fort au large; pour l'éviter il faut ranger la Terre des Patagons. On n'éprouva presque point de courans dans le premier Goulet, qui, à l'endroit où il est le plus étroit, a une grande lieue, & court Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Ouest du compas, y ayant 23 deg. de variation Nord-Ouest, observée à quatre heures & demie.

A cette occasion l'Auteur fait les remarques suivantes sur les Marées:

(a) C'est apparemment la Baie où mouilla M. de la Giraudais, qui la nomma *Baie de l'Etoile*, comme on le verra ci-dessous.

„ Dans le Voyage dernier, (dit-il,) j'avois fait attention, quand nous
 „ donnâmes dans le premier Goulet, que la marée commençoit à en-
 „ trer, & je comptois qu'il étoit commencement de flot. Cependant je ne
 „ m'apercevois pas, au rivage, que la Mer marnât beaucoup; ce qui me
 „ surprit d'autant plus, que tous les Navigateurs s'accordent à dire le con-
 „ traire; comme il l'est ordinairement, quand la Mer le quitte. En for-
 „ tant nous fûmes deux heures trois quarts, faisant sept à huit nœuds, sans
 „ gagner une demi-lieue. Après que le courant eut diminué, & que nous
 „ eumes gagné le demi-canal, je m'aperçus sur ses rives, que l'eau ve-
 „ noit de les quitter, au moins quatre brasses perpendiculaires. Cette ob-
 „ servation m'a fait naître l'idée, que, quand il y a flux, la Mer fort du
 „ côté du Nord, & au contraire, quand il y a ebe, elle entre & porte
 „ au Sud.

„ QUAND nous fûmes par le travers du Cap d'Orange, nous aperçûmes
 „ une greve très-grande, que nous avions prise pour la grande Mer, en
 „ entrant, étant couverte, ainsi que toutes les battures, & le banc de ce
 „ Cap, que nous n'avons point vus. Ce qui me confirme dans mon opi-
 „ nion, quoique contraire à celle de tous ceux qui ont navigué dans ce Dé-
 „ troit, avant moi. Aujourd'hui la marée fortoit, & nous étoit contraire
 „ pendant quelque tems; & néanmoins la marée étoit toute haute, quand
 „ elle a commencé de porter au Sud.

„ ALORS tous les bancs & battures étoient couverts, ainsi que les greves
 „ & rives, que nous avons vu mouillées en sortant. J'ai observé que la
 „ marée a porté dedans jusqu'à neuf heures. Pour-lors nous avions di-
 „ minué de quatre pieds perpendiculaires. Ensuite, ressortant nous avons
 „ augmenté de trois brasses; puis il s'est écoulé un petit intervalle sans
 „ qu'il y ait eu aucun cours; cependant nous avons encore augmenté d'une
 „ brasse: après quoi la Mer a repris son cours, sans que nous ayons ni
 „ augmenté, ni diminué, faisant deux tiers de lieue à l'heure; nous avons
 „ diminué ensuite sans aucun courant, ce qui m'a fait penser que les cou-
 „ rans ne sont pas réglés, & que dans les Baies le gonflement fait le rever-
 „ sement des marées.

„ Nous nous aperçûmes que la Mer commençoit vers les trois heures
 „ après-midi à entrer dans le goulet, ayant 26 jours de lune; ce qui don-
 „ nerait le goulet Est & Ouest pour sa situation: de sorte qu'il y seroit hau-
 „ te marée à 6 heures 12 minutes les jours de nouvelle & pleine lune.”

On mouilla successivement dans la Baie *Boucault*, & sous la basse-terre
 du Cap *Gregoire*, dont le bout forme l'entrée du second Goulet, terminé au
 Sud par la pointe septentrionale de l'Île *St. Georges* (b). On passa ensui-
 te entre les Îles *St. Elisabeth*, & *St. Barthelemi* (c), pour se rendre dans la
 Baie du Cap *Noir*, sur la pointe duquel on commence à voir du bois. La
 Baie est bonne jusques assez avant, & l'on peut s'y mettre à l'abri depuis
 le Nord-Nord-Est par l'Ouest; mais il n'y a point d'eau douce. On trou-
 ve un Lac à la distance d'un mille du fond de la Baie.

(b) Anciennement nommée *Île des Pingouins*.(c) Selon d'autres *St. Barbe*.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
1766.

M. DUCLOS ajoute encore ici de nouvelles observations qui semblent contrarier les précédentes, en ce que, le 10, à 4 heures du matin, la Mer, portant à l'Est, s'étoit retirée de neuf pieds perpendiculaires; „ mais ce „ pouvoit être (dit-il.) quelque marée reverse. Il paroît que la Mer ne „ marne pas trois brasses; ce qui diffère déjà de plus de moitié de l'en- „ trée du premier Goulet. Le reste du Journal sera relegué dans une Note (d), pour rapprocher davantage les Observations les plus essentielles de nos deux Navigateurs.

(d) Nous avons toujours rangé la côte des Patagons; & sondant presque sans cesse, nous avons trouvé 17 brasses, bon fond, en dehors de la baie. Le fond augmentoit jusqu'à 35 brasses, sable vaseux, à mesure que nous avançons vers le Sud. La côte est aussi bordée de bois plus beaux, & plus fournis en quantité.

Ayant fait 7 lieues, nous nous sommes trouvés à l'ouverture d'une petite Baie, où il y a une pointe ras-l'eau, qui met une demi-lieue au large.

A peine avions-nous fait un quart de lieue, après n'avoir trouvé fond à cent brasses, que nous l'avons trouvé à 17, & au bout du peu de temps qu'il a fallu retirer le plomb, & le jeter de nouveau, 8 brasses seulement, puis 5, puis 4 $\frac{1}{2}$; toujours sable fin vaseux. La profondeur a augmentée peu après jusqu'à 25 brasses. Il est à remarquer que la Mer étoit haute. Il ne seroit peut-être pas resté d'eau sur l'endroit le moins profond, si la Mer eût été basse. La terre la plus proche étoit alors à notre travers, distante d'environ une lieue; & de la pointe la plus basse à-peu-près même distance: il n'y a point de bois sur cette pointe, qui est à environ 7 lieues du Cap-Noir; & le banc une lieue, dans le Sud-Est de cette pointe. Ce banc n'est pas marqué sur les Cartes du Détroit; il est cependant très-dangereux, étant dans le milieu de la Baie, que je pense être *Freshwater*, par la distance de la Baie *Famine*. Il y a deux petites rivières, & de très-beau bois; & ressemble en tout à la description qu'en a fait l'Anglois, qui lui a donné le nom de *Freshwater*.

Depuis midi jusqu'au soleil couché, à peine avons-nous gagné une lieue sur le Sud un quart Sud-Est, la marée étant contre nous. Alors j'ai relevé l'entrée du prétendu détroit de Saint-Sébastien à l'Est-Sud-Est, la terre la plus proche de nous à l'Ouest & Ouest un quart Nord-Ouest à une lieue & demie la pointe basse où nous étions à midi, au Nord-Nord-Ouest une lieue & demie la pointe Sainte Anne, que forme l'entrée du Nord de la Baie

Famine, au Sud un quart Sud-Est & Sud, distance 7 lieues.

Nous avons ensuite rangé la pointe Sainte-Anne à un quart de lieue, & mouillé dans la Baie *Famine*, par 9 brasses; fond de vase verte coulante, & filé 90 brasses de cable. La pointe Sainte-Anne à l'Est-Nord-Est, le Cap Rond au Sud un quart Sud-Est l'île de sable, qui forme le Sud de la Baie, où il y a une rivière au Sud.

Sondé la Baie, bonne partout. On peut ranger la Pointe Sainte-Anne à deux encablures, sans risque, si l'on s'y trouve forcé par le vent; le moins d'eau qu'il y ait, est cinq à six brasses, elle augmente peu-à-peu jusqu'à 25, un quart de lieue au large: mais il ne faut pas y mouiller; car le fond est de roches, & grand courant. Dans le Sud-Ouest de cette pointe est une basse, où il ne reste pas trois pieds d'eau en basse mer. Elle est à une encablure de terre.

Il convient, quand le vent le permet, de ne ranger la pointe Ste. Anne qu'à un grand tiers de lieue, à cause du courant; parce qu'il pourroit y avoir quelques rochers sous l'eau, que nous n'avons pas vus; ensuite mouiller par huit & dix brasses, plus du côté de Ste. Anne, que du côté du Sud; parce que l'eau y diminue tout-à-coup quand la mer est haute, ainsi que dans le fond, où de basse mer il reste une greve découverte plus d'un quart de lieue. J'ai observé que la mer marne perpendiculairement de 14 à 16 pieds, en grande mer; & trouvé, par la situation du Havre, qu'il est Sud-Est & Sud-Est un quart Sud-Nord-Ouest & Nord-Ouest un quart Nord. Ayant aujourd'hui quatre jours de lune, il s'est fait pleine mer après une heure.

Samedi 17, fondé les petites baies, qui sont au Nord de la pointe Ste. Anne. On y a trouvé des bûtures très au large.

Dimanche 18, envoyé après-dîné tous les charpentiers à terre, pour couper du bois à brûler & à bâtir; ce qui étoit l'objet de notre mission, ainsi que d'y prendre des plants d'arbres.

La première que fait M. de la Giraudais, tombe sur la distance des Îles Malouines à la Terre des Patagons. Il la croit plus grande qu'elle n'est marquée sur les Cartes, qui, selon lui, mettent cette Terre au-delà de vingt lieues trop à l'Est, ce qui a été reconnu tant en allant qu'en revenant dans les deux Voyages.

En parlant du Cap des Vierges, il croit devoir communiquer aux Navigateurs quelques remarques qu'il a faites au Détroit de Magellan, depuis ce Promontoire jusqu'au Cap *Rond*, & qui pourront être utiles à ceux qui entreprendront après lui le même Voyage.

Le Cap des Vierges est de la hauteur du Cap Fréhel, dans la Rade de Saint-Malo, & a la même forme. A deux lieues & demie dans l'Ouest, il s'y trouve une pointe basse, qui s'allonge une lieue en Mer dans le Sud, avec une batture, à deux encablures au large de cette pointe, qui couvre, & où la Mer brise beaucoup. Cette batture n'est pas marquée sur la Carte du Détroit, non plus qu'une Baie où nous avons mouillé, par 14 brasses, fond de sable noir vaseux, & que j'ai nommée *Baie de l'Étoile*. La Mer y a marné de six pieds. Depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap de *Possession*, la Côte est assez haute & saine. On peut la ranger à une demi-lieue sans risque. La Baie de Possession est grande. On y est à l'abri des vents depuis l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Est passant par le Nord. Elle est très-reconnoissable sur le Plan de M. de Gennes, qui est bien jetté pour les distances & pour le gissement des terres; à la réserve de l'Île aux Lions, qu'il ne met pas assez dans la partie de l'Ouest-Sud-Ouest d'une lieue & demie au moins. Au-dessus de la Baie de Possession, on voit un gros Morne, & dans son Sud-Ouest quatre petits Mondrains hachés à peu de distance l'un de l'autre.

DEPUIS cette Baie jusqu'au-delà du premier Goulet, la Côte est basse & saine, du côté de tribord en entrant. On trouve ensuite la Baie *Boucault*, formée par le premier Goulet, & le Cap *Grégoire* qui est assez haut. A deux lieues dans les terres est une montagne, qui va Nord-Est, & Sud-Ouest, une terre fort haute & unie, que l'on voit longtems avant que d'entrer dans le premier Goulet.

Après avoir passé le second Goulet, on trouve la terre plus haute, & l'on voit plusieurs enfoncemens depuis ce second Goulet jusqu'à l'Île *Sainte-Elisabeth*, & de-là à la grande terre qu'il faut ranger le plus qu'il est possible, sur-tout quand il y a flot; car la marée jette avec violence sur l'Île *Saint-Barthélemi*. On passe entre ces deux Îles, & l'on va au Cap *Noir*, qui est haut, & où l'on trouve un très-bel & bon mouillage, que M. de Gennes appelle *Freschwater*, mais qui ne l'est pas. On commence à y voir du bois. *Freschwater* est à six lieues de-là dans une anse, dont la pointe de tribord est très-basse, & sans bois. Nous avons fondé son travers avec 50 brasses de ligne, sans trouver fond. Deux minutes après on a vu le fond, trouvé à 4 brasses, fond de sable gris & fin. Nous avons suivi ce fond un quart de lieue, en prenant le large. Je me conseille pas de l'approcher plus près de deux lieues. De-là à la Baie *Famine*, les terres sont hautes, & ainsi jusqu'à la Baie du Cap *Rond*.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
1766.

Voici d'autres observations sur la *Terre de Feu*, que l'Auteur a faites en entrant dans le Détroit.

„ Depuis le travers du Cap des Vierges, jusqu'à deux lieues & demie en-
 „ dedans, la terre est haute & saine. On trouve-là une pointe très-basse,
 „ qui s'allonge une lieue en Mer Sud-Est & Nord-Ouest. Il y a un haut
 „ fond Nord & Sud d'elle, à une lieue au large. Ensuite la Côte forme un
 „ enfoncement, que l'on ne voit que dans le beau tems, jusqu'au Cap d'O-
 „ range, qui fait l'entrée de bas-bord du premier Goulet. Là est une battu-
 „ re, qui s'allonge Nord-Est & Sud-Ouest à deux grandes lieues de ce Cap,
 „ qui couvre & découvre toutes les marées. De-là jusqu'au travers du se-
 „ cond Goulet, la terre fait encore un enfoncement, & du second Goulet
 „ jusqu'au travers du Cap Rond, les terres sont très-hautes, formant com-
 „ me quatre Iles élevées. Il y a peut-être des Baies entre elles ou des ter-
 „ res basses. M. de Gennes n'a pas marqué les deux qui sont devant, &
 „ avant le Cap Rond, assez près de la Côte des Patagons, d'une lieue &
 „ demie à deux lieues. Après avoir passé le premier Goulet, nous avons
 „ mouillé, dans la Baie *Boucault*, à dix brasses, fond de sable vaseux &
 „ quelques petits coquillages, à une grande lieue de terre. Il ne faut pas
 „ mouiller par moins d'eau, parce que la nuit la Mer a marné de 3 ou 4
 „ brasses. Les terres sont aussi bien jetées sur le Plan de M. de Gennes,
 „ mais il y marque le second Goulet Est & Ouest du Monde, de deux
 „ quarts trop Ouest. Je conseille de suivre la Côte des Patagons jusqu'à
 „ ce qu'on soit Nord & Sud de l'Ile Sainte Elisabeth, à cause des cou-
 „ rans, qui portent sur les Iles Saint-Barthelemi, & aux Lions, & sur des
 „ batteries, situées à l'Est, & dans l'Ouest de la pointe de l'Ile Saint-Bar-
 „ thelemi. C'est la route que nous avons faite jusques dans la Baie du Cap
 „ Noir, rangeant toujours l'Ile Sainte-Elisabeth de fort près. Nous avons
 „ mouillé dans cette Baie par 8 brasses d'eau, fond de sable vaseux, &
 „ coquillages pourris.
 „ En rangeant toujours à une lieue & demie la Côte des Patagons, qui
 „ nous a paru couverte de broussailles, & de quelques bouquets de bois,
 „ nous sommes parvenus au-travers d'une pointe basse, où nous avons fon-
 „ dé, sans trouver de fond à 50 brasses. L'instant après, nous avons vu le
 „ fond sous nous, à 4 brasses, fond de sable fin: ce qui nous a obligé de
 „ prendre le large.
 „ ARRIVÉS dans la Baie *Famine*, où les deux Vaisseaux ont mouillé, nous
 „ en avons fait le tour par terre, & découvert une Rivière très-rapide à la
 „ pointe de bas-bord de l'entrée. Elle rend la Mer aussi sale & aussi trou-
 „ ble qu'une rivière débordée par l'abondance des pluies. On ne fut plus
 „ occupé qu'à couper & à embarquer le bois, qui est très beau dans ces
 „ environs. ”

Relation de M. de Bougainville en 1767.

ON ne croit rien devoir supprimer de la curieuse Relation de M. de Bougainville, qui passa cette année le Détroit de Magellan, & qui en donne

la Description la plus exacte que l'on ait encore vue (a). A cet effet, nous nous transporterons avec lui à Montevideo, où il étoit retourné, après avoir remis aux Espagnols l'Etablissement François des Iles Malouines. Notre but est de profiter de ses Observations importantes sur la route depuis Rio de la Plata jusqu'au Cap des Vierges, & sur la position de ces deux points intéressans dans la Géographie de l'Amérique.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, & à midi à douze lieues dans l'Est & l'Est-quart-Sud-Est de Montevideo, & c'est de-là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai supposé la position de Montevideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 40 min. 30 sec. plus à l'Ouest que ne la place la Carte de M. Bellin. J'avois aussi profité du séjour à terre, pour vérifier mon octant sur des distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des autres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je prévins ici que, dans tout le cours de ce Journal, je donne le gissement des Côtes telles que les montre le compas; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai soin d'en avertir.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil; la sonde avoit toujours augmenté, passant d'un fond de vase à un de sable: à six heures & demie du soir elle donna 35 brasses, fond de sable gris; & l'Etoile, à laquelle je fis le signal de fonder le 15 après-midi, trouva 60 brasses même fond: nous avions observé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une Mer très-grosse, & nous tinmes les bordées le moins défavantageuses sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers; l'Etoile avoit dépassé ses mâts de perroquet, & nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durèrent toute la nuit; la Mer étoit affreuse, & l'Etoile fit signal d'incommodité; nous l'attendîmes sous la mizaine & la grand' voile, le point de dessous cargué: cette Flûte nous paroissoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24 je fis passer l'Etoile à la portée de la voix pour sçavoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo: ce

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUCAIN-
VILLE.
1767.

Départ de
Montevideo.

Sa position
déterminée
astronomique-
ment.

Sondes & na-
vigation jus-
qu'au Détroit
de Magellan.

(a) C'est la raison qui nous empêche de faire usage de celle du Commodore Byron, d'ailleurs très concise & peu instructive en ce qui concerne ce fameux Passage. L'Escadre Angloise chercha vainement l'île de Pèpy, que le Capitaine Cowley prétendoit avoir découverte au 48e. deg. de latitude Méridio-

nale & au 64e. de longitude, à l'Est-quart-de-Sud du Cap Blanc, où l'on ne trouva pas même de fond. L'Auteur excuse les Navigateurs de sa Nation, qui (dit-il,) peuvent avoir pris des brouillards & des amas de vapeurs pour des Terres ou pour des Iles.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.

Vigie non
marquée sur
les Cartes.

Vue du Cap
des Vierges.
Sa position.

malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation. Qui sçavoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?"

"PENDANT le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; les courans nous porterent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous fondâmes sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à 35 lieues de la Côte des Patagons, nous trouvâmes 70 brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservâmes ce fond jusqu'à la vue de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vîmes pour la première fois le *Cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vazard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs."

"JE ne voulus point trop accoster la terre que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une Vigie, que j'avois reconnue en 1765, par 48 deg. 30 min. de latitude australe à six ou sept lieues de la Côte. Je l'aperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant pris hauteur à midi par un très-beau tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bature, que celui qui en eut la première connoissance avoit d'abord prise pour un soufleur."

"LE 1^{er} & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la misaine & les huniers aux bas ris. Nous vîmes pendant tout ce tems des daniërs, de quebrantaneffos, & ce qui est de mauvais augure dans toutes les Mers du Globe, des alcyons qui disparoissent quand la Mer est belle & le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissent avoir l'écaille couverte de ees vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 Novembre, deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, étoient venus se poser sur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverser la Baie des Malouines."

"Nous reconnûmes le Cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi, 52 deg. de latitude australe, & j'étois alors par 52 deg. 3 min. 30 sec. de latitude, & 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude à l'Ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relevement, place le Cap des Vierges par 52 deg. 23 min. de latitude, & 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude occidentale de Paris. Comme le Cap des Vierges est un point intéressant dans la Géographie, je dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne, est, à peu de chose près, exacte."

"LE 27 Novembre après midi, le Chevalier du Bouchage avoit obser-

servé huit distances de la lune au soleil, dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65 deg. 30 sec. pour 1 heure 43 min. 26 sec. tems vrai; M. Verron de son côté avoit observé cinq distances, dont le résultat donna pour notre longitude au même instant, 64 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant, à 3 heures 57 min. 35 sec. tems vrai, M. Verron, par cinq observations de distance de la lune au soleil, déterminâ la longitude occidentale du vaisseau de 67 deg. 49 min. 30 sec."

"Maintenant, en suivant pour fixer le point du vaisseau, lors de la vue du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les résultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 42 sec. à l'Ouest de Paris. Les observations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaisseau, quand nous relevâmes le cap, donneroient un résultat plus Ouest de 38 min. 47 sec. Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leurs résultats que de 3 minutes 30 sec. elles portent un caractère de probabilité auquel il est difficile de se refuser. Au reste, si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du Cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 sec.; ce qui ne diffère que de quatre lieues de la première détermination, laquelle est la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison."

"Cette longitude du Cap des Vierges est plus occidentale de 42 min. 20 sec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence donnée par lui à la position de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de cet Article. La Carte de Milord Anson assigne, pour la longitude du Cap des Vierges, 72 deg. à l'Ouest de Londres, & conséquemment près de 75 deg. à l'Ouest de Paris: erreur bien plus considérable, qu'il commet aussi pour l'embouchure de la Rivière de la Plata & généralement pour toute la Côte des Patagons."

"Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette manière de déterminer les longitudes à la Mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Dapré en ont fait particulièrement usage à la Mer, en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode dépend beaucoup de l'instrument avec lequel on observe, il s'ensuivroit que l'Héliometre de M. Bouguer, rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très propre à perfectionner ces observations de distances."

"DEPUIS le 2 après-midi, que nous eûmes la connoissance du Cap des Vierges & bientôt après celle de la Terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarièrent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'à 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permission de porter sur l'entrée du Détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour

DÉTROIT DE
MAGELLAN.

BOUGAIN-
VILLE.

1767.

Discussion
sur la position
donnée au
Cap des Vier-
ges.

Digression
sur les instru-
mens propres
à observer en
mer la longi-
tude.

Difficultés es-
sayées avant
que d'entrer
dans le Dé-
troit.

XX. Part.

V v

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.

longtems : à sept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumèrent; il rafraîchit à dix heures & nous passâmes la nuit à louver. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord: mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre la bordée du large. A cinq heures du matin, dans un éclairci, nous apperçûmes le Cap des Vierges & nous arrivâmes pour donner dans le Déroit; presque aussitôt les vents sautèrent au Sud-Ouest, d'où ils ne tardèrent pas à souffler avec furie, la brume s'épaissit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape sur les deux bords entre les Terres de Feu & le Continent."

"NOTRE misaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la sonde pres- que au même moment ne nous ayant donné que vingt brasses, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Est du Cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à sec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'envergner une autre misaine. Au reste cette sonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre: c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y sondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louveroient ici d'un tems obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la Terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du sable fin & quelquefois vaseux."

Remarque
sur la qualité
du fond d'en-
trée du Dé-
roit.

"A cinq heures du soir, nous remîmes à la cape sous la grand' voile d'étai & le foc d'artimon; à sept heures & demie du soir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile; mais les bordées furent toutes défavantageuses, & nous écartèrent de la Côte. En effet, quoique la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le Sud-quart-Sud-Ouest jusqu'au Sud-Ouest-quart-Ouest environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le Cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le serrer davantage, à cause d'un banc qui s'étend au large du Cap à-peu-près à cette distance; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc, car, comme nous sondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-sept brasses, l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, nous signala huit brasses, le moment suivant elle augmenta de fond."

Remarques
nautiques sur
l'entrée du
Déroit.

"LE Cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité; la vue qu'en donne Milord Anson est de la plus grande vérité (b). A neuf heures & demie du soir nous avions amené à l'Ouest la pointe septentrionale de l'entrée du Déroit, sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du soir que le Cap des Vierges nous restoit au Nord. Il venoit un grand frais & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me déterminâ à passer la nuit sur les bords."

(b) Cette vue se trouve au Tome XV. de ce Recueil.

„ Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir Ouest-Nord-Ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Est. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du Continent, nous reconnûmes le *Cap de Possession* dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest. Ce Cap est bien reconnoissable. C'est la première terre avancée depuis la pointe Nord de l'entrée du Détroit; il est plus Sud que le reste de la côte, qui forme ensuite entre ce Cap & le premier Goulet un grand enfoncement nommé la *Baie de Possession*; nous avions aussi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du Ouest au Nord-Ouest, & nous courûmes les bordées les plus avantageuses pour entrer dans le Détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du secours de la marée qui pour lors portoit à l'Ouest."

„ A midi nous observâmes la hauteur du soleil, & le relevement pris au même moment me donna pour le Cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observation pour assurer la latitude du Cap de Possession & celle du Cap du S. Esprit à la terre de Feu."

„ Nous continuâmes à louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante qui fut très claire, fondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du Continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le Cap de Possession. Le *Cap d'Orange* nous restoit dans le Sud-Ouest environ à six lieues. Ce Cap, remarquable par un mondrain assez élevé & coupé du côté de la Mer, forme au Sud l'entrée du premier Goulet (c). Sa pointe est dangereuse par une bâture qui s'étend dans le Nord-Est du Cap, au moins à trois lieues au large; j'ai vu fort distinctement la Mer briser dessus. A une heure après-midi le vent avoit passé au Nord-Nord-Ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du Goulet; un autre obstacle nous y attendoit: jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le Goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jeter sur les bâtures des Caps qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest."

„ Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la Baie de Possession, lorsque l'*Etoile* qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout-d'un-coup de vingt brasses de fond

DÉTROIT DE
MAGELLAN.

BOUGAIN-
VILLE.

1767.

Description
du Cap d'O-
range.

Mouillage
dans la Baie
de Possession.

(c) Depuis le Cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier Goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues, & le Détroit y est partout large de cinq à sept lieues. La Côte du Nord, jusqu'au Cap de Possession, est unie, peu élevée & fort saine.

Depuis ce Cap, il faut se méfier de la bâture qui regne dans une partie de la Baie du même nom. Lorsque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aymond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bâture.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.

Passage du
premier Gou-
let.

Mouillage
dans la Baie
Boucault.

Qualité du
sol de cette
partie de l'A-
mérique.

Remarque sur
les Marées.

à cinq, nous arrivâmes vent arrière le cap à l'Est, pour nous écarter d'une bature qui paroïssoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vaseux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. La Baie de Possession est ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette Baie s'élevent cinq mondrains, dont un est assez considérable, les quatre autres sont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond*; ils servent de remarque essentielle dans cette partie du Détroit. Pendant la nuit on fonda aux divers changemens de marée. A huit heures & demie du soir elle reverfa sur l'Ouest, & sur l'Est à trois heures du matin.

„ Le 8 au matin nous appareillâmes sous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de Nord-Ouest (d). A huit heures les vents nous refuserent & il fallut louvoyer, effuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Ouest avec assez de force, nous mîmes en panne sous les huniers à l'entrée du premier Goulet, nous laissant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorsque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous passâmes ainsi en deux heures le premier Goulet (e), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent: pour-lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Ouest. A trois heures l'un & l'autre nous manquèrent, & nous mouillâmes dans la Baie *Boucault* sur dix-huit brasses fond de vase. Dès que nous fîmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers, armés chacun de nos fusils, & nous allâmes descendre au fond de la Baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans.

„ Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, & à cela près il ressemble beaucoup à celui des Iles Malouines. Les Botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la Mer étoit environné des mêmes goëmons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais seulement quelques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la Baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs

(d) Lorsqu'on veut donner dans le premier Goulet, il convient de ranger environ à une lieue le Cap de Possession, puis de gouverner sur le Sud-quart-Sud-Ouest, prenant garde de ne point trop tomber Sud à cause de la bature qui s'allonge Nord-Nord-Est, & Sud-Sud-Ouest du Cap d'Orange plus de trois lieues.

(e) Le premier Goulet git Nord-Nord-

Est & Sud-Sud-Ouest, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu sur la bature du Cap d'Orange. En sortant du premier Goulet, il y en a deux autres moins étendues sur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Ouest. Il y a grand fond dans le Goulet.

fois occasion de faire avec certitude dans ce Voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, l'Ebe reverfa dans l'Ouest. Nous fondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau; nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

„ LE 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vase & coquilles pourries; le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la Côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un bateau dehors.

„ LES variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10, par une observation de distance de la Lune à *Régulus*, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 sec. & celle de l'entrée orientale du second Goulet de 73 deg. 34 min. 30 sec. Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 degrés.

„ LE 11 à minuit & demi, le vent ayant passé au Nord-Est, & le courant portant à l'Ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Ouest suffisoit à peine pour nous soutenir, quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second Goulet que dans le premier. A midi l'ebe vint à notre secours & nous passâmes le second Goulet (f); les vents ayant varié jusqu'à trois heures après midi qu'ils soufflerent grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est avec de la pluie & des grains violens (g). En deux bords nous parvînmes au mouillage dans le Nord de l'île *Sainte-Elisabeth*, où nous ancrâmes à deux milles de terre par 7 brasses, fond de sable gris, gravier & coquillages pourris. L'*Etoile*, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Est de nous, y avoit 17 brasses d'eau.

„ LE vent contraire, accompagné de grains violens, de la pluie & de grêle, nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi

DÉTROIT DE
MAGELLAN.

BOUGAINVILLE.

1767.

Second
mouillage
dans la Baie
Boucault.

Observation
de longitude.

Perte d'une
ancre.

Passage du se-
cond Goulet.

Mouillage
près de l'île
Sainte-Elisabeth.

(f) De la sortie du premier Goulet à l'entrée du second, il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du Détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second Goulet git Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

(g) En passant le second Goulet, il convient de hanter la Côte des Patagons, parce qu'au sortir du Goulet les marées por-

tent sur le Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête basse qui naît au dessous de la pointe de l'île *Saint-Georges*, encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic. La terre basse s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest.

NB. Cette île paroit dans la Carte de *M. de Bougainville* sous son ancien nom d'île des Pingouins.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.
Description
de cette Ile.

Difficultés du
passage le
long de l'île
Sainte-Elisa-
beth.

nous mêmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Elisabeth (h). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Est de l'île. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest & à celle du Sud-Est, où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder partout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrain de l'île est fort sec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumache. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croûte de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette île. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois; & l'on n'y peut faire de feu qu'avec une espèce de petite bruyère. Déjà même nous en avions ramassé, craignant d'être obligés de passer la nuit sur cette île où le mauvais temps nous retint jusqu'à neuf heures du soir; nous n'y eussions pas été mieux couchés que nourris."

Nous allions entrer dans la partie boisée du Détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elisabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (i). Il falloit soutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elisabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres îles (k). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vîmes attaquer la terre du Continent au-dessous du Cap Noir; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

" Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir, il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance par un temps clair & serein, nous flattant de

(h) L'île Sainte-Elisabeth gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe occidentale du second Goulet à la terre des Patagons. Les îles St. Barthelemi & aux Lions gisent aussi Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest entre elles, & avec la pointe occidentale du second Goulet à l'île Saint-Georges.

NB. L'île Saint-Barthelemi est nommée par d'autres, île Sainte-Barbe.

(i) Ces îles sont liées ensemble par une bature. Il y a aussi deux bâtures, l'une au Sud-Sud-Ouest de l'île aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Est de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues: en sorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île Sainte-Elisabeth à Ouest-Nord-Ouest, est le

canal pour avancer dans le Détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le Sud des îles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'île Sainte-Elisabeth & la grande terre.

(k) De la sortie du second Goulet à la pointe Nord-Est de l'île Sainte-Elisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Elisabeth s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'île Sainte-Elisabeth au Cap Noir, il n'y a pas plus d'une lieue.

doubler pendant la nuit le *Cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, le *Port l'amine* sous le vent à nous. Vains projets ! A minuit & demi les vents fauterent tout d'un coup au Sud-Ouest, la côte s'embruma, les grains violens & continuel amenerent avec eux la pluie & la grêle ; enfin le tems devint aussi mauvais qu'il paroïtoit beau l'instant d'auparavant. Telle est la nature de ce climat ; les variations dans le tems s'y succèdent avec une telle promptitude, qu'il est impossible de prévoir leurs rapides & dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ses cargues, nous fûmes obligés de louvoyer sous la misaine, la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler la *Pointe Sainte-Anne*, & de nous mettre à l'abri dans la Baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arrière, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la Terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste, & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeâmes la sonde à la main : & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit brassés & demie de sable vaseux, dans une Baie, que je nommai la *Baie Duclos* (1), du nom de M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon second dans ce Voyage, & dont les lumières & l'expérience m'ont été du plus grand secours.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.

Mauvais
tems, nuit in-
cheue.

Mouillage
dans la Baie
Duclos.

Description
de cette Baie.

„ CETTE Baie ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la Baie, on trouve six & huit brassés d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'Ouest, qui sont ici les vents régnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la Côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivières se déchargent dans la Baie ; l'eau est saumache à leur embouchure, mais à cinq cens pas au-dessus elle est très-bonne. Une espèce de prairie regne le long du débarquement, lequel est de sable ; les bois s'élèvent ensuite en amphithéâtre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parouru une grande étendue de terrain, sans voir d'autre gibier que deux ou trois beccafines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite quantité : nous y avons aussi aperçu quelques perruches ; celles-là ne craignent pas le froid.”

„ Nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelassées & de la forme d'un four ; elles paroïsoient récemment construites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette rivière assez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors

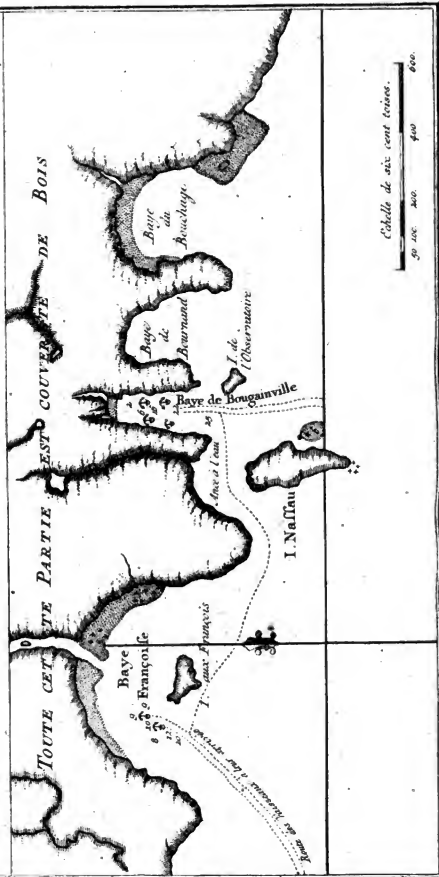
Nouvelle ob-
servation sur
les marées.

(1) Depuis le *Cap Noir* la côte court au Sud-Sud-Est jusqu'à la pointe Septentrionale de la Baie Duclos, qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la Baie Duclos il y a dans

les Terres de Feu un enfoncement immense, que je soupçonne être un canal qui débouche plus Est que le *Cap de Horn*. Le *Cap Monument* en fait la pointe septentrionale.

*PLAN Géométrique de Plusieurs Bayes situées au Détroit de MAGELLAN,
entre les Caps Rond et Forward.*



face à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La Mer est presque sans fond sous le Cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espèce de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses, fond de sable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par le vent du Sud, ne doit servir que dans un-cas forcé. Tout le Cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croit cependant quelques arbres, dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-dessous du Cap à une petite pointe de roches, sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point, qui termine ou commence un vaste Continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces antres sauvages retentirent pour la première fois de plusieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *Cap Holland* à l'Ouest 4 deg. Nord; ainsi la côte commençoit à reprendre du Nord."

" Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au Sud-Ouest, je vins chercher le mouillage de la Baie nommée par M. de Gennes *Baie Française*. A huit heures & demie du soir nous y jettâmes l'ancre sur 10 brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la Baie, l'une au Nord-Est-quart-Est 5 deg. Nord; l'autre au Sud 5 deg. Ouest, & l'Ilot du milieu au Nord-Est. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la Mer Pacifique, & que le reste du Détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier Voyage que jusqu'auprès de la Baie Française, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représentoit comme très-sûre & fort commode pour ce travail; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la Mer."

" PENDANT la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes; la Mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroïssoit régner dans tout le fond de la Baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au Vaisseau sur son ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne surjaillât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. L'*Etoile*, mouillée plus en dehors que nous, fut moins molestée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la Rivière à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La Mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la Rivière qu'à Mer toute haute; en sorte qu'elles seroient à peine un Voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroïssoit pas sûr, me détermina à conduire les Vaisseaux dans une petite Baie à une lieue dans l'Est de celle-ci. J'y avois coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du Vaisseau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'assurer si les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la Baie même, lequel seroit consacré aux besoins journaliers & à laver, les deux Baies voisines

XX. Part.

X x

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.
1767.

Mouillage
dans la Baie
Françoise.

Avis sur ce
mouillage.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAINVILLE.
1767.

avoient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avions besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher."

"En conséquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes sous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous passâmes au large de l'îlot de la Baie Française, nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette Baie & une Ile élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la Baie *Bougainville*, qui est encore couverte par deux autres îlots, dont le plus considérable a mérité le nom d'*Îlot de l'Observatoire* (e). La Baie est longue de deux cens toises & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; aussi la Mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin."

Mouillage
dans la Baie
Bougainville.

"Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la Baie par vingt-huit brasses d'eau & nous envoyâmes aussitôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'*Etoile*, qui avoit mouillé son ancre de dehors par un trop grand fond, chassa sur l'îlot de l'Observatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-dessous d'elle 30 brasses d'eau. La côte du Nord-Est de cet îlot n'est pas aussi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large, ayant une ancre devant mouillée par 23 brasses de sable vaseux, une ancre à jet derrière presque à terre, deux grelins à des arbres sur la côte de bas-bord; & deux sur l'*Etoile*, qui étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux cabanes de branchages, qui paroissent abandonnées depuis longtemps. J'y en avois fait construire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laissé quelques présents pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-dessus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les présents enlevés."

Relâche dans
cette Baie
pour y faire
de l'eau & du
bois.

"Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit descendre; l'on débarqua aussi toutes les pièces à l'eau pour les rebattre & les souffrir; on disposa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de Décembre dans cette Baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail de l'équipage de l'*Aigle* en 1765. Nous y avons aussi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'*Etoile* eut même le bonheur d'étancher une voie d'eau, fort considérable."

Observations
astronomi-
ques & mé-
téorologiques.

"M. VERRON avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'îlot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le Ciel de cette contrée, ingrat pour l'Astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'îlot de 53 d 50' 25'."

(e) Du Cap Rond à l'îlot de l'Observatoire, la côte court à l'Ouest-Sud-Ouest. Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la Baie de 59'. La Mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermomètre a communément été entre 8 & 9^d, il a baissé jusqu'à 5^d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^d & demi. Le soleil alors paroïssoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du Continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le Prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le Détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien produit, & le seul quadrupède que nous ayons vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs."

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.
1767.

Description
de cette par-
tie du Dé-
troit.

" Nous fîmes aussi plusieurs tentatives pour reconnoître les côtes voisines du Continent & de la Terre de Feu; la première fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de *Bournand* & du *Bouchage* dans l'intention d'aller jusqu'au Cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur le champ le vent fut au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du Cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais tems ne seroit pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce Pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chassèrent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous réfugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent & la pluie redoublèrent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la Frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asyle; car bientôt le tems devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison."

QUELQUES jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des Terres de Feu & pour y chercher un Port vis-à-vis le Cap Forward; je me proposois de repasser ensuite au Cap Holland & de reconnoître la Côte depuis ce Cap jusqu'à la Baie Française; ce que nous n'avions pu faire dans la première tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la Chaloupe de la *Boudeuse* & le grand canot de l'*Etoile*; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec M.^s de Bournand, d'*Orai-*

Reconnois-
sance faite de
plusieurs
Ports aux
Terres de
Feu.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.
1767.

fon & le Prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la Baie Françoisé pour traverser aux Terres de Feu, où nous terrîmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable, mauvaise même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe occidentale de la Baie Françoisé au Nord-Ouest-quart-Ouest 5^e Ouest, & on s'en estima à cinq lieues de distance."

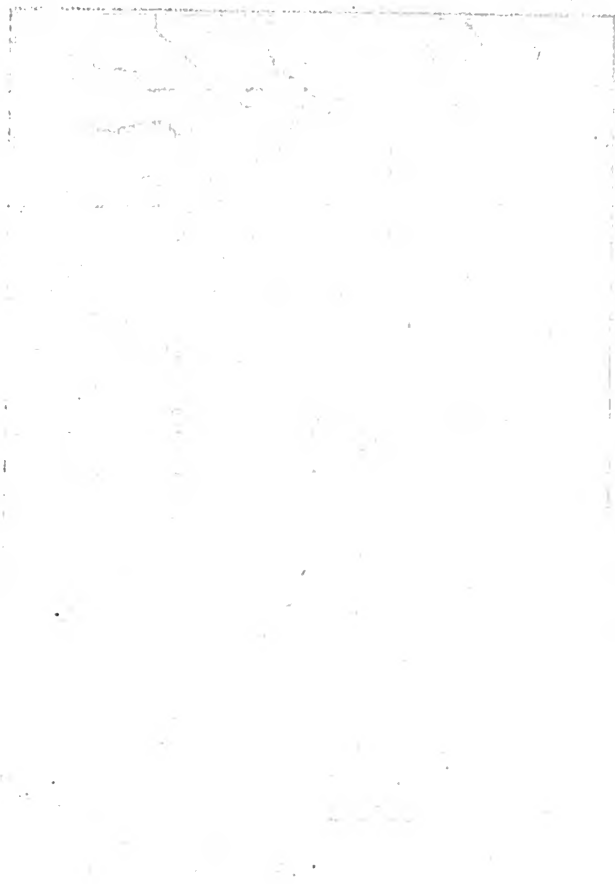
"APRÈS-MIDI nous reprîmes notre route en longeant à la rame la Terre de Feu; il venoit peu de la partie du Ouest, mais la Mer étoit très-houleuse. Nous traversâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une Ile fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & le gros houl nous firent penser que ce pourroit bien être un Détroit, lequel doit conduire à la Mer assez proche du Cap de Horn. Étant presque passés de l'autre bord, nous descendîmes sur la pointe basse d'une Baie où les *Pécheraix* avoient allumé des feux (*): le jour prêt à finir ne nous permit pas de rester longtems avec eux. Nous les quittâmes pour traverser la Baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déjà faite nous empêcha de visiter. Nous la passâmes sur le bord d'une riviere assez considérable, où nous fîmes grand feu & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau."

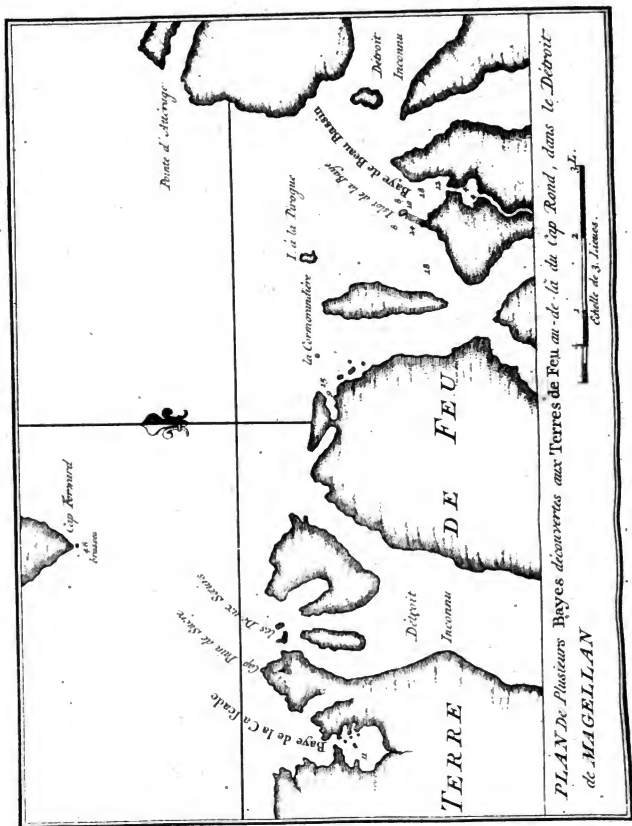
Baie & Port
de Beaubassin.
Sa descrip-
tion.

"Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les sondes, ainsi que celles de la Baie. Le mouillage est très-bon dans la Baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne, que nous avons nommé le *Dôme*; dans l'Ouest est un Ilot entre lequel & la côte il n'y a point passage de Navire. On entre de la Baie dans le port par un Goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses, fond de vase; dans le Goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *Baie & Port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la Baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le Port de Beaubassin."

"Je laissai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux Vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'*Etoile*, avec M. *Landais*, l'un des Officiers de cette Flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une Ile, que nous

(*) Voyez ci-dessus, p. 326.





tournâmes & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette Ile il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du soleil une Baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre Navires. Je l'ai nommée *Baie de la Cormorandière*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y passâmes la nuit."

"Le 29 à la pointe du jour nous sortîmes de la Baie de la Cormorandière, & nous naviguâmes à l'Ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux Iles d'une grandeur inégale, que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gissent Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec le milieu du Cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de sucre* une montagne de cette forme, très-aisée à reconnoître, laquelle git Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec la pointe la plus méridionale du même Cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandière nous découvrimus une belle Baie avec un Port superbe dans le fond; une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du Port, m'engagea à les nommer *Baie & Port de la Cascade*. Le milieu de cette Baie git Nord-Est & Sud-Ouest avec le Cap Forward. La sûreté & la commodité de l'ancre, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laissent rien à désirer."

"La cascade est formée par les eaux d'une petite rivière qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chute peut avoir cinquante à soixante toises. J'ai monté au-dessus; le terrain y est entremêlé de bosquets & de petites plaines d'une mousse courte & spongieuse; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du passage d'aucun homme; Au reste toute la portion de la Terre de Feu, comprise depuis l'Ile Sainte-Elisabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de grosses Iles inégales, élevées, montueuses, & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouchemens à la Mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la Côte des Patagons; & aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des Iles Malouines."

"Je joins ici la Carte particulière que j'ai faite de cette intéressante partie de la Côte des terres de Feu. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les Navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois Ports que je viens d'y décrire, facilitera la Navigation de cette partie du Détroit de Magellan. Le Cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler: il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la Baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la Terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus, ce que l'on pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de Mer pour des Vaisseaux. De-là toutes les bordées seront avantageuses, & pour peu

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.
1767.
Baie de la
Cormoran-
dière.

Baie & Port
de la Cascade.

Description
du pays.

Utilité des
trois ports dé-
crits précé-
demment.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1767.

que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le *Port Galant*."

"Nous passâmes dans le Port de la Cascade une nuit fort defagréable. Il faisoit grand froid, & la pluie tomba sans interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous sortîmes du Port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le Continent à peu près à égale distance du Cap Holland & du Cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arrière, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la driffe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la Baie Française, un faux coup de barre ne nous mit le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la Frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à démarrer dans l'après-midi."

Départ de la
Baie Bougain-
ville.

"Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous démarrer, & à six heures nous sortîmes de la Baie en nous faisant remonter par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme; à sept heures il se leva une brise du Nord-Est, qui se renforça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi; le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes la *Cascade* au Sud-Est, le *Pain de sucre* à l'Est-Sud-Est 5¹ Sud, le *Cap Forward* (p) à l'Est-quant-Nord-Est, le *Cap Holland* (q) à Ouest-Nord-Ouest 4¹ Ouest. De midi à six heures du soir, nous doublâmes le Cap Holland. Il venoit peu, & la brise ayant molli sur le soir, le tems d'ailleurs étant fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du Port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le Cap Galant (r) au Sud-Ouest 3¹ Ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés: pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Ouest."

Mouillage
dans la Baie
Fortescue.

1768.

"Nous commençâmes l'année 1768 dans cette Baie, nommée *Baie Fortescue*, au fond de laquelle est le Port Galant (s). Le Plan de la Baie & du

(p) Depuis l'Ilot de l'Observatoire jusqu'au Cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à peu-près sur l'Ouest-Sud-Ouest. Le Détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(q) Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le Cap Forward du Cap Holland, il y a deux autres caps & trois anses peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du Détroit y varie de trois à quatre lieues.

(r) Le Cap Holland & le Cap Galant gisent entre eux Est 2 deg. Sud & Ouest 2 deg. Nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux Caps il y en a un autre moins

avancé, qui est le *Cap Coventry*. On y place aussi plusieurs baies, dont nous n'avons reconnu que la *Baie Verte*, ou *Baie Desford*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde; mais il y paroît plusieurs hauts fonds.

(s) La Baie de Fortescue peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'Ouest de la Baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le Port Galant, lequel a un mille de profondeur dans l'Ouest-Nord-Ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cens pas. On trouve

Port est fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la *Baie Elisabeth*, & les Iles dont le Détroit est ici parsemé; nous apercevions du mouillage de ces Iles, nommées par Narborough *Charles & Montmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'*Iles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*Ile Rupert*. Les vents d'Ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois: savoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épice assez récemment enlevées, une étiquette en bois, sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatham March*. 1766: on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767."

„ M. VERRON, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle, 53° 40' 41" de latitude australe. Cette observation, jointe au relevement du Cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même Cap, fait le 16 Décembre sur la pointe du Cap Forward, détermine à douze lieues la distance du Port Galant au Cap Forward. Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille de 22° 30' 32" Nord-Est, & son inclinaison du côté du Pole élevée de 11° 11'. Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant aussi affreuses que les jours."

„ Le 4 & le 5 furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très vif & le vent en tourmente. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la Ferre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Ouest des Iles Charles & Montmouth; j'avois aussi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois, avec leur secours, & ayant la ressource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire: mais il ne fut jamais assez maniable pour me le permettre. Au reste, pendant tout le tems de notre séjour ici, nous y remarquâmes constamment que le cours des Marées dans cette partie du Détroit est le même que dans celle des Goulets, c'est-à-dire, que le flot porte à l'Est & l'Ebbé à l'Ouest."

„ Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques instans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Est, & déjà nous avions desaffourché; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Ouest-Nord-Ouest avec des raffales qui nous forcèrent de réaffourcher aussitôt. Le vent d'Est souffla avec furie & presque sans interruption jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions desaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures, & la journée

une rivière dans le fond du port, & deux lieu du Port, il y a 4 à 5 brasses d'eau, fond autres à la côte du Nord-Est. Dans le milieu de vase & coquillages.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAINVILLE.

1767.

Détails des
contrariétés
que nous y
éprouvons.

Traces trou-
vées du pas-
sage des An-
glois.

Observations
astronomiques
& nautiques.

Mauvais
tems.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.
1767.

Danger que
court la Fré-
gate.

fut cruelle. Le 15 il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir."

"Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du Nord, & nous appareillâmes avec la marée favorable; elle baissoit alors & portoit dans l'Ouest. Les vents ne tardèrent pas à revenir à Ouest & Ouest-Sud-Ouest, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner *l'Île Rupert*. La Frégate marchoit très-mal, déviroit outre mesure, & *l'Etoile* avoit sur nous un avantage incroyable. Nous restâmes tout le jour sur les bords entre *l'Île Rupert* & une pointe du Continent, qu'en nomme la *Pointe du Passage*, pour attendre le jussant avec lequel j'espérois gagner ou le mouillage de la *Baie Dauphine*, à *l'Île de Louis le Grand*, ou celui de la *Baie Elisabeth* (†). Mais comme nous perdions à louveroy, j'envoyai un canot sonder dans le Sud-Est de *l'Île Rupert*, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage & y resta sur son grappin; mais nous en étions déjà tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant; la Frégate refusa deux fois de prendre vent-devant, il fallut virer vent arriere; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent: un courant violent nous avoit déjà entraînés à une demi-encablure de terre; je fis mouiller sur 8 brasses de fond: l'ancre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de la terre, permit de filer du cable; déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise; nous fîmes aussitôt servir nos voiles, & la Frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de *l'Etoile* venus à notre secours étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la Frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le Bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la Baie du Port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du soir par 20 brasses d'eau fond de vase. Nos bateaux, que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles."

„ LA

(†) Depuis le Cap Galant jusqu'à la Baie Elisabeth, la côte court à-peu-près sur le Ouest-Nord-Ouest, & la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du Continent. Le fond y est trop considérable, même tout à terre. La Baie Elisabeth est ouverte au Sud-Ouest, elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la Baie est sablonneuse, ainsi que celle du

Sud-Est. Dans sa partie septentrionale regne une bâture qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette Baie est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, la pointe Est de la Baie au Sud-Sud-Est 5 deg. Est; la pointe Ouest à Ouest-quart-Nord-Ouest; la pointe Est de *l'Île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Ouest 5 d. Sud; la bâture au Nord-Ouest-quart-Nord.

„ La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyions quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le Détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassâmes & fîmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbuttes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante, mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractère le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux, que suient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés (v). ”

„ Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems; nous relevâmes notre grande ancre, hissâmes nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'*Etoile*, que sa bonté rendoit capable de sortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *Canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant, qui l'a découvert & y a passé, ce Canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud de la Baie Elisabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'Île de Louis le Grand par le Sud, & rentra dans le Canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la Terre de Feu une assez belle Baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchefne donne le nom de la *Nativité*. Au reste, en faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud à la sortie de la Baie Elisabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'Île de Louis le Grand. ”

„ Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la Baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le Port Galant, nous avions souvent découvert, dans le Sud des Îles Charles & Montmouth, un vaste canal semé d'îlots, qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'Île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une Baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le Port Galant dans le Sud des Îles Charles & Montmouth. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la Carte qu'il donne du Détroit, nous

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAINVILLE.
1768.

Assertion
discutée sur
le canal de la
Sainte-Barbe.

(v) Voyez, sous l'Article précédent, l'accident funeste arrivé à un enfant des Pécheraiis.

XX. Part.

Y y

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1768.

Utilité à re-
tirer de la
connoissance
du canal Sain-
te-Barbe.

Coup de vent
de la plus
grande force.

Sortie de la
Baie Fortes-
cue.

vîmes que ce Voyageur, d'après le rapport de Marcant, place la Baie Elisabeth, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du Cap Forward. Marcant aura donc pris, pour la Baie Elisabeth, la *Baie Descordes*, qui est effectivement à onze lieues du Cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du Port Galant; appareillant de cette Baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des Iles Charles & Montmouth, dont il a pris la mâle pour l'Ile de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout Navigateur, qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal sémé d'Iles, dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes."

"La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante, qu'elle abrégeroit considérablement le passage du Détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au Port Galant; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, est de doubler le Cap Forward; ce que la découverte de trois Ports à la Terre de Feu rend à-présent assez facile: une fois rendus au Port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce Port; vingt-quatre heures alors fussent pour entrer dans la Mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complète du problème. Le gros tems ne me l'a pas permis."

"Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent presque continuelles. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Ouest, & souffla de manière à étonner les plus anciens marins. Les deux Navires chassèrent, il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au Port Galant, nous y avions pris quelques tonneaux de lest & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la Frégate; nous réussîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu de courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi longs que le sont nos Frégates."

"Le 25 à une heure après minuit nous defaïfourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la brise se décida de l'Est, & nous mîmes tout dehors perroquets & bonnetes, voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du Détroit, que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre les *Iles Royales* & le Continent le Détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal en-

tre l'île Rupert & la *Pointe du passage*, ensuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la Baie Elisabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une bature couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large."

"DEPUIS la Baie Elisabeth la côte court à l'Ouest-Nord-Ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la Rivière que Narborough appelle *Batchelor* & *Beauchefne du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette Rivière est facile à reconnoître, elle sort d'une vallée profonde; à l'Ouest elle a une montagne fort élevée, sa pointe occidentale est basse & couverte de bois, & la côte y est sablonneuse. De la Rivière du Massacre à l'entrée du faux *Détroit* ou *Canal Saint-Jérôme*, j'estime trois lieues de distance, & le gissement est le Nord-Ouest-quart-Ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on est par le travers de la Rivière du Massacre, l'on n'apperçoit que ce faux *Détroit*, & il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au *Cap Quade*, qui s'avancant beaucoup paroît croisé avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand, & ne laisse point appercevoir de débouché. Au reste une route sûre, pour ne pas manquer le véritable canal, est de suivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand, qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal S. Jérôme au Cap Quade est d'environ quatre lieues, & ce Cap gît Est-quart-Nord-Est-24-Est & Ouest-quart-Sud-Ouest-23-Ouest avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand."

"CETTE île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court à l'Ouest-Nord-Ouest jusqu'à la *Baie Dauphine*, dont la profondeur est d'environ deux milles sur une demi-lieue d'ouverture; elle court ensuite sur l'Ouest jusqu'à son extrémité occidentale nommée *Cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux *Détroit*, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort distinctement le *Port Philippeaux*, qui nous parut une anse fort commode & bien à l'abri. A midi le Cap Quade nous restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-21-Sud deux lieues, & le Cap Saint-Louis à l'Est-quart-Nord-Est environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reste du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes."

"DEPUIS le Cap Quade le *Détroit* s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue Rue*. La figure du Cap Quade est remarquable. Il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenuë, ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont partout boisées & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Le Cap Quade doublé, le pays change de nature. Le *Détroit* n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces, dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aspect,

Y y 2

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1768.

Description
du *Détroit* de-
puis le Cap
Galant jus-
qu'au dévou-
nement.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1768.

nomma cette partie la *Désolation du Sud*; aussi ne sauroit-on rien imaginer de plus affreux."

"LORSQU'ON est par le travers du Cap Quade, la côte des Terres de Feu paroît terminée par un Cap avancé, qui est le Cap *Mundai*, lequel j'estime être à quinze lieues du Cap Quade. A la côte du continent on apperçoit trois Caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier, que la figure nous fit nommer *Cap Fendu*, est à cinq lieues environ du Cap Quade, entre deux belles Baies, où l'ancre est très-sûr, si le fond y est aussi bon que l'abri. Les deux autres Caps ont reçu les noms de nos Vaisseaux, le *Cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Ouest du Cap Fendu, & le *Cap de la Bou-deuse* dans le même gisement & la même distance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte paroît saine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laissé le tems de les fonder. Le Détroit dans la longue Rue peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrécit vis-à-vis le Cap Mundai, où le canal n'a gueres plus de quatre milles."

Nuit critique.

"A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'Est-quart-Sud-Est & l'Est-Sud-Est du Cap Mundai. Le vent soufflant toujours de l'Est grand frais, & le tems étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrâmes les bonnetes, & fîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du Cap Mundai, je fis signal de mettre en panne, s'ribord au vent, & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le Voyage."

"A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent étoit toujours à l'Est petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoissance du *Cap des Piliers* & des *Evangelistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des Mâts. A mesure que nous avançons du côté du Cap des Piliers, nous découvrons avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame venant de l'Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest, jusqu'à deux heures & demie, que nous relevâmes le *Cap des Victoires* au Nord-Ouest, & le Cap des Piliers au Sud 3 à Ouest.

Sortie du Dé-
troit, & des-
cription de
cette partie.

"LORSQU'ON a dépassé le Cap Mundai, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du Cap Mundai au Cap des Piliers qui termine la côte méridionale du Détroit. La direction du canal entre ces deux Caps

est le Ouest-quart-Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse: il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne sçauois rien dire de plus sur ces dernières terres; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant lesquels la brume nous permettoit d'en apercevoir des portions. La dernière terre dont on ait la vue à la côte du Nord est le *Cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le *Cap Désiré* qui est en dehors du Détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Ouest du Cap des Piliers. La côte entre ces deux Caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs îlots ou brisans connus sous le nom des *douze Apôtres*."

"Le Cap des Piliers est une terre très-élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le Nord-Ouest, & qui font la pointe du Cap. A six ou sept lieues dans le Nord-Ouest de ce Cap, on voit quatre îlots nommés *les Évangélistes*: trois sont ras; le quatrième, qui a la figure d'un meulon de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Sud-Ouest & à quatre ou cinq lieues du Cap des Victoires. Pour sortir du Détroit, on peut en passer indifféremment au Nord ou au Sud: je conseillerois d'en passer au Sud, si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale: celle du Nord est bordée d'îlots, & paroît coupée par de grandes Baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses."

"Depuis deux heures après-midi les vents varient du Ouest-Sud-Ouest au Ouest-Nord-Ouest, grand frais; nous louvoyâmes jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les Douze Apôtres. Nous eûmes assez longtems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer encore la nuit dans le Détroit, ce qui nous y eût pu retener encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir, les bordées adonnerent; à sept heures le Cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entièrement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la Mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par 52° 50' de latitude australe, & 79° 9' de longitude occidentale de Paris."

"C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au Port Galant, des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la Mer Pacifique; exemple que je crois être unique, d'une Navigation sans mouillage depuis le Port Galant jusqu'au débouquement."

"J'estime la longueur entière du Détroit, depuis le Cap des Vierges jusqu'au Cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le Cap des Vierges jusqu'au Cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est, & le Jussant, ou l'Ebe, dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le Cap Noir jusqu'au Port Galant, & que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le Port Galant jusqu'au Cap Quade, les courans sont violens; que

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAIN-
VILLE.

1768.

Point de dé-
part du Dé-
troit de Ma-
gellan.

Observations
générales sur
cette naviga-
tion.

DÉTROIT DE
MAGELLAN.
BOUGAINVILLE.
1768.

nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce Cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le Port Galant, les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le Cap des Vierges: c'est-à-dire que le flot y court vers la Mer de l'Est, & l'Ebe vers celle de l'Ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion des marées dans le Détroit de Magellan est absolument contraire à ce que les autres Navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis."

Conclusion
qu'on entre.

"MALGRÉ les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du Détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du Cap de Horn depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept, & dix-huit heures, je prendrois le parti de passer à Mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers; au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le Détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fit plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la Mer occidentale en doublant le Cap de Horn, que dans celui qui y sera entré par le Détroit de Magellan: lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres."

Le reste du Voyage de M. de Bougainville, ainsi que celui du Commodore Byron, &c. dans la Mer du Sud, est renvoyé à quelque autre partie de ce Recueil, afin de ne point trop nous écarter de nos Guides, que nous rejoignons ici pour achever avec eux ce qui regarde le Continent de l'Amérique Méridionale.]

CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle des Régions Espagnoles de l'Amérique Méridionale.

INTRODUC-
TION.

EN abandonnant ici le Domaine d'Espagne, pour suivre mes Voyageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Histoire Naturelle, auquel j'ai renvoyé toutes les curiosités qui peuvent être comprises sous ce titre. Il est tems de remplir des promesses, que je n'ai pas faites au hazard. J'ose me faire un mérite du soin que j'ai pris, dans les Descriptions Géographiques, de distribuer avec quelque méthode ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la constitution physique de chaque Région: c'est avoir épargné d'ennuyeux Détails à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoissances de cette nature. Mais il me reste à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai suivi pour les Relations de Voyages & pour les Descriptions.

§. I.

*Isthme de l'Amérique.*HISTOIRE
NATURELLE.ARBRES,
FRUITS ET
PLANTES.Cotonier de
l'Isthme.

Cedres.

Macr, & ses
propriétés sin-
gulieres.

Tout ce Pays, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de plantes & de fruits, dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particulièrement à ces observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est, dit-il, le plus gros Arbre de l'Isthme; & l'abondance en est surprenante (a). Il porte une gouffe de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gouffe & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, espece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bâteaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Espagnols, ayant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les coupent soigneusement, pour en faire divers Ouvrages.

Les Cedres du Pays, surtout des Côtes du Nord, sont célèbres non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient aussi à faire des Canots & des Pirogues.

Le Maca est un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur: mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle semblable à celle du Sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais de-là sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parce qu'ayant un pié & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, sont entremêlées du fruit, qui est une espece de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits, de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûrissant. Chaque fruit a son noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons. Les Hommes en font aussi des têtes de fleches; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Le Bibby, espece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il di-

(a) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales ou Saint Blaise, ni dans aucune autre des Iles voisines. p. 95.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Bibby, & sa
liqueur.

Cocotiers &
Platanes.

Mammy.

Ananas & Po-
ire piquante.

stille, est un arbre commun dans l'Isthme, que son usage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais si menu, que malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix piés, il n'est gueres plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans, comme le Maca; & ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la grosseur des noix. Les Indiens en tirent une espee d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les presser. Ensuite écume la liqueur, à mesure qu'elle se refroidit, ce dessus, qu'ils enlèvent, devient une huile très claire, qu'ils mélangent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit sortir à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Il se trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Isthme; mais Waffer n'en vit pas un sur le Continent. Au contraire, la plupart des Iles n'ont point de Platanes, & le Continent en est rempli. Les Platanes de l'Isthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel plusieurs longues & grosses feuilles croissent les unes sur les autres, & forment des especes de pannaches, vers le haut desquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bosquets, qui rendent le Paysage fort agréable, par la seule verdure des troncs. On distingue une autre espee de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne sont pas moins communs dans l'Isthme, mais dont le fruit est court, épais, doux, farineux, & se mange cru; au lieu que celui des autres se mange bouilli.

Le Mammy ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Isthme qu'il parcourut. Son tronc est droit & sans branches, & n'a pas moins de soixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de son fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui est ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Espagne. Au contraire, celui du Mammy Sapota est plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur; mais cet arbre est rare dans les Iles de l'Isthme, & ne croît pas même sur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles sont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y est pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & sa peau ressemble à celle de la Reinette. L'arbre diffère peu du Chêne.

L'ANANAS, que tous les Voyageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (b), est fort commun dans l'Isthme, & mûrit dans toutes les Saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa Plante est haute d'environ quatre piés, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrémité desquelles s'élève la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les

(b) Apparemment d'après le Pissá des Espagnols, qui lui donnerent d'abord ce nom. Waffer. p. 102.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Remarques
sur les Manza-
niles.

Les Cannes de Sucre croissent ici sans culture; mais les Indiens n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

WASSER ajoute, à la Description qu'on a déjà donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Isthme, cette Pomme funeste joint à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il est bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marquetterie; que cependant on ne peut le couper sans péril, & que la moindre goutte de son suc produit une vesie sur le membre qu'elle touche. „ Un François de notre Compagnie, dit „ le même Voyageur, s'étant assis sous un de ces arbres, après une légère „ pluie, il en tomba, sur sa tête & sur son estomac, quelques gouttes d'eau, „ qui y formerent de si dangereuses pustules, qu'on eut de la peine à lui „ sauver la vie. Il lui en resta des marques, semblables à celles de la petite „ vérole (c).

LE Maho de l'Isthme est de la grosseur du Frêne: mais il s'y en trouve une autre espèce, moins grosse & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en lanière jusqu'au haut du tronc. Ces lanières sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes fortes de cables & de cordages. Wasser donne la méthode des Indiens de l'Isthme. „ Ils com- „ mencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre, & la mettre en pie- „ ces. Ils battent ces pieces, les nettoient, les tordent ensemble, & „ les roulent entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, comme nos Cordon- „ niers font leur fil, mais beaucoup plus vite. C'est à quoi se réduit tout „ leur art. Ils en font aussi des filets, pour pêcher le gros Poisson.”

LES fameuses Calebasses du Darien y croissent, comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches, comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux espèces, l'une douce & l'autre amère, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les Calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voyages; c'est-à-dire qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espèce est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebasses de l'Isthme sont presque aussi dures que celles du Coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Indiens, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des Gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en distingue aussi deux espèces; la douce, qui se mange;

Comment se
font les cordes
de Maho.

Célebres cale-
basses du Da-
rien.

(c) *Ibidem*, p. 104. Herrera dit que l'Huile commune est un puissant antidote contre ce poison. Decad. 1. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE
NATURELLE.

L'ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Herbe à soie
de l'Isthme.

& l'amère, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser de l'eau, comme celles des Calebasses servent de Plats & de Vases.

L'HERBE à Soie de l'Isthme, n'est qu'une espèce de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie, sur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font secher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espèce de Soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes, dont les Negresses des Plantations se croient fort parées.

Bois nommé
léger, & son
usage.

L'ISTHME produit un Arbre, nommé *Bois léger*, qui tire ce nom de son extrême légèreté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'Orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du Noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liege; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette espèce de Radeaux, pour traverser les Rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé *Bois blanc* dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt piés, & dont la feuille ressemble à celle du Senné. Le bois en est fort dur, serré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marquetterie auquel il ne pût être employé. Cet Arbre ne se trouve que dans l'Isthme. Les Tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts: ils croissent près des Rivieres, dans les terrains sablonneux. Le Canelier bâtard est commun dans toutes les Forêts du Pays, & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la Cannelle, dans une gouffe plus courte & plus épaisse que celle des Feves.

Tamarins
bruns & Cane-
liers bâtards.

Deux espèces de Bam-
bou.

Les Bambous épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbrisseaux dans les Iles; mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette espèce soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du Sureau.

Observations
sur les Man-
gliers.

On ne parleroit point des Mangliers, qui sont aussi communs dans l'Isthme que dans toutes les Régions voisines, & qui n'y causent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, si Waffer ne faisoit, sur cette incommode espèce d'arbres, deux Observations qui ne se

trouvent dans aucun autre Voyageur: l'une, que l'écorce des Mangliers, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du Cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, si fameuse sous le nom de Quinquina, est de la même espèce. „ Dans le dernier Voyage, dit-il, que j'ai fait au Port „ d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'environ vingt Mules, chargées „ de cette écorce. Un Homme de ma compagnie ayant demandé d'où elle „ venoit, l'Espagnol, qui conduisoit la Caravane, nous montra du doigt „ de hautes Montagnes fort éloignées de la Mer, & répondit que cette „ Marchandise venoit d'un grand Lac d'eau douce, qui étoit derrière une „ de ces Montagnes. J'examinai l'écorce avec attention, & je dis à l'Es- „ pagnol: c'est de l'écorce de Manglier. Il me répondit, dans sa Langue, „ qu'elle étoit de Manglier d'eau douce, ou d'un petit arbre de la même „ espèce. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce; & j'ai „ éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement de l'écorce de Manglier (d).

L'ISTHME a deux sortes de Poivre; l'une, qu'on y appelle, en Langue du Pays, *Poivre à la Cloche*; & l'autre, *Poivre à l'Oiseau*. Les deux espèces y sont dans une égale abondance, & sont le fruit de deux Arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage, surtout de la seconde espèce, qu'ils pré-
fèrent à la première.

ENTRE plusieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres croissent, dit-il, en fort grande quantité, vers la côte du Nord, sur une Rivière qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une sorte de terre, qu'ils ont dans le Pays, en teignent le coton pour les Hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. „ J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer: Je trempai, dans cette eau, une pic- „ ce de coton qui devint très rouge. A la vérité, elle pâlit un peu, quand „ je l'eus lavée; mais je m'en imputai la faute, & je jugeai que j'avois man- „ qué à quelque chose pour fixer la couleur, car il est certain que l'eau ne „ sauroit effacer cette teinture.”

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *Casbo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Pal-
miers. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots, & particulié-
rement des Champanes, sorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivières. On y voit deux sortes de Cedres; les uns blancs, & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le Baumier & l'arbre Marie distillent une liqueur résineuse de différente espèce; l'une appelée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Pal-
miers, élevant leurs têtes touffues sur les Montagnes, y forment une très agréable perspective. On en distingue plusieurs espèces, peu différentes à

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Le Quin-
quina est de leur
espèce.

Deux Poivres
de l'Isthme.

Excellent
Bois de tein-
ture.

Les plus
grands arbres
du Pays de
Carthagene.

(d) *Ibid.* p. 114.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Pays. Le meilleur est celui qu'on tire du Palmier royal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou six jours, il mouffe comme le vin de Champagne ; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'agrir trop tôt ; ce qui oblige sans cesse d'en renouveler les provisions.

Habilla de
Carthagene, &
ses vertus ex-
traordinaires.

LE Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont presque la dureté du Fer. On y trouve aussi quantité de Bejuques, espece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses especes. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *Habilla*, ou Fève, de *Carthagene*. C'est en effet une sorte de Fève, large d'un pouce sur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gousse est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morsure de toute sorte de Serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussitôt le cours du venin, & pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif, comme un remède ; & cette opinion est si bien établie, que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais fur les Montagnes, sans en avoir pris un peu, à jeûn ; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les rendoit invulnérables. L'*Habilla* de Carthagene est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrième partie d'un noyau ; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur le champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom de *Habilla* de Carthagene, parce que c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes les perfections.

Plante sensiti-
ve fort com-
mune.

LA Plante, qu'on nomme *Sensitive*, y est aussi très commune, entre celles qui naissent sous les arbres & dans le Bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une Description ; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzosa* (e), & de *Donzella* (f). Il ajoute que sa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'est que d'un pié & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large ; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ses feuilles à proportion (g).

Sa hauteur à
Guayaquil.

(e) Pudique.
(f) Pucelle.

(g) Voyage de Dom Antoine d'Ulloa, l. 1.
chap. 8.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïs & de Riz. Un boisseau de Maïs en donne cent. Ce blé Indien sert non-seulement à faire le *Bollo*, espece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir aussi les Porcs & toute sorte de Volaille. Le *Bollo* de Maïs est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque tems le Maïs dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le charger d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excréments; après quoi ils le pétrissent; & dans cet état ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de *Bollo* devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le pétrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Blés & Grains.

Comment se
fait le *Bollo*
dans l'Isthme.

Les Negres des Plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espece de pain, qu'on nomme *Cassave*, composé de racines d'*Yuca*, de *Nagies*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occasion de la comparer avec celle des Iles Françaises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre, de quinze à dix-huit pouces de long. Leur substance, réduite en farine, semblable à la grosse sciure de bois, est jetée dans l'eau, pour en ôter un suc âcre & fort, qui est un vrai poison. Elle y demeure quelque tems, & l'eau est souvent changée. Ensuite, l'ayant fait sécher, on la pétrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux piés de diamètre, & de quatre lignes d'épaisseur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espece de brique. C'est une nourriture fort substantielle, mais fade. Elle se conserve longtems sans se corrompre; & quoiqu'elle se durcisse, son goût est le même au bout de deux mois que le premier jour.

Comment s'y
fait la *Cassave*.

L'usage du pain de Froment est rare dans l'Isthme, parce que la farine n'y venant que d'Espagne, elle n'y sauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres, que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles; encore n'en usent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préférer le *Bollo*, & même la *Cassave*, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de Maïs, & divers mets, dont ils se trouvent aussi bien pour leur santé que du *Bollo*, qui est d'un usage fort sain.

Usage qui s'y
fait du Pain de
froment.

ENTRE diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voyageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conferves, &

Remarques
sur des *Camotes*.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Diverses for-
tes de fruits.

Trois especes
de Plantains.

Dangereuse
propriété de
l'une.

Papaye & Gua-
nabane.

Especes de Li-
mons, nom-
més Sutilles.

les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur Cassave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Le Cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Isthme; mais le fruit n'y est pas si gros, ni si huileux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raisin de treille, les Nefles & les Dattes, sont des fruits aussi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Espagnoles: mais le Raisin n'y est pas d'aussi bon goût qu'en Espagne. En récompense, les Nefles y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de Plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *Bananes*, qui sont la plus grosse, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort supérieur; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la santé; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des deux autres, & le noyau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les Equipages des Vaisseaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y sont accoutumés avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts subites. Cependant un Voyageur éclairé (h) croit avoir vérifié que c'est moins la qualité de l'eau-de-vie que la quantité, qui cause le mal. Il en vit boire modérément à quelques personnes de sa connoissance, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essayer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braïse, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il en faisoit servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Les Papayes de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papayes, ressembleroit beaucoup au Melon, si son écorce n'étoit plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du Melon; mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la *Guanabane* est rebutante. Ses pépins sont ronds, luisans, quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Pays assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeste sans cette précaution: mais quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Étrangers par l'odeur.

Tout le Pays produit naturellement une si grande abondance de Limons, que sans culture & sans soins les Campagnes en sont couvertes: mais ils ne sont pas de la même especes que ceux de l'Europe; ou du moins ceux de

(h) Le même, *ibid.* p. 46.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

l'espèce Européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Satiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches qui forment ensemble une houpe assez agréable; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'employer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'est-à-dire qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit si vite, que dans l'espace de trois quarts d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le Pays, on s'y moque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre aussi courte.

Leur propriété pour cuire les viandes.

Les Amandiers & les Oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de Vignoble; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandises fort chères. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'est un mal dont les Habitans ont beaucoup à souffrir, sans autre exception que les Indiens & les Negres, qui sont accoutumés aux liqueurs du Pays. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempéramment. L'estomac perd son activité pour la digestion. Il s'affoiblit; & le désordre croît, jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit si rare à Carthagene, qu'on n'y disoit la Messe que dans une seule Eglise. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parce que tous les mets s'apprentent avec le Saindoux, qui est toujours en si grande abondance qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de suif, pour la nuit. Ainsi l'usage de l'Huile est presque réduit aux Salades.

Fruits qui ne viennent point.

Danger de la privation du vin.

Il croît du Tabac dans l'Isthme; mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs Plantations; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une Pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir; & pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

Tabac du Pays.

Comment les Indiens fument.

Le même Voyageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des propriétés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les In-

ANIMAUX.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Remarque sur
le terroir de
l'Isthme.

diens de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, „ il ne seroit question que d'en „ défricher une partie considérable, qui consiste en Bois, pour en faire „ d'excellens pâturages, où tous les Animaux de l'Europe s'engraïsseroient „ merveilleusement „ (i). Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des Vaches, qui sont en abondance dans les Colonies Espagnoles, est sèche & peu substantielle; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y sont extrêmement délicats, & qu'ils paissent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'est aussi le mets favori des Espagnols, qui croient cette viande plus saine que toute autre, jusqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui sont de fort bon goût (k).

Porcs sauvages.

C'est particulièrement dans l'Isthme qu'on trouve un grand nombre de cette espèce de Sangliers, ou de Porcs sauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils sont faits, suivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleux est toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vite. Ce que le *Peccari* a de plus singulier, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, sa chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que si le nombril est coupé, elle se conserve très fraîche pendant plusieurs jours. Elle est d'ailleurs très nourrissante, saine & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espèce de Porc sauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chasse comme le *Peccari*, & sa chair n'est pas moins estimée: il n'a pas le nombril sur le dos (l).

Varés.

Bêtes sauvages.

On rencontre dans les Bois de l'Isthme une assez grande quantité de Bêtes sauvages, qui ressemblent beaucoup à nos Daims. Non-seulement les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée: ils paroissent même affligés d'en voir manger aux Européens; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Chiens de l'Isthme.

Les Chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude & long. Quelque soin qu'on apporte à les dresser pour la Chasse, ils ne servent qu'à faire lever le Gibier; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la course: mais s'ils les font entrer dans quelque Déroit, ils les y tiennent assez fidèlement bloquées jusqu'à l'arrivée des Chasseurs.

L10

(i) Voyages de Lionnel Waffer, p. 119.

(k) Voyage de M. d'Ulloa, l. 1. ch. 5.

(l) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*.

LES Lapins du Pays different des nôtres, non-seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles, qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne se font de terriers. Leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Isthme.

LES Singes y sont en grand nombre, & de différentes especes, dont la plus commune est une sorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la grosseur d'un Chat, & de couleur grise.

LE Renard de l'Isthme n'excede gueres non plus la grosseur d'un Chat ordinaire. Son poil est très fin & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse, & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demi-heure entiere (m).

LA Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal singulier, qu'on a déjà nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue, il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insultes, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncee, mais avec des nuances si différentes, que la vue en est fort agréable. Les Indiens & les Negres sont les seuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

ON ne trouve point, dans l'Isthme, d'autres Chevreux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Espagne; & ces Animaux n'ont jamais pu s'y multiplier. Les Rats & les Souris y sont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur est grise, & leur grosseur extraordinaire. Une race de Chats, dit Waffer, seroit un des beaux présens qu'on pût faire aux Indiens (n); ce qui doit faire juger que le climat n'est pas favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Iles Sambales, & voulant marquer sa reconnaissance par quelques présens à des Indiens qui l'avoient bien servi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déjà décrit, sous le nom de *Parajoux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques propriétés singulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Lapins extra-
ordinaires.

Renard & son
étrange pro-
priété.

Armadille;
sa description.

Multitude de
Rats.

Le Perico
ligero.

(m) *Ibidem*.
XX. Part.

(n) *Ubi supra*, p. 125.
Aaa

HISTOIRE
NATURELLE.
L'ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'est pas ici le même, ou que la première description demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (p), nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de grosseur médiocre; mais il est de la plus hideuse laideur. Sa peau est ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aversion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroissent pas l'effrayer. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, sans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres. Il ne laisse pas de prendre la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuyant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son Ennemi, pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui faisoit de cruelles peines: avant que de se remettre en marche, il demeure longtems immobile. Cet Animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Ensuite il demeure au pie, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (p).

Iguana de
Pérou.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans est l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a si souvent nommé sans en donner la description. Il a la figure d'un Lézard, mais sa longueur commune est d'environ quatre piés. Sa couleur est jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en sont plus grands à proportion, & qu'ils sont unis par une membrane délicate qui les couvre, à-peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles sont plus longs, & s'élèvent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux piés, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes sur une & demie ou deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie; mais, depuis l'extrémité du cou, elles vont en diminuant, jusqu'à n'être presque plus sensibles à la racine de la queue. Le ventre est disproportionné plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aiguës, & séparées l'une de l'autre. On croiroit que l'*Iguana* marche plutôt sur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés, qui le soutient. Il y court avec tant de vitesse, que dans un instant on le perd de vue. Sur terre, sans être lent, il marche beaucoup moins vite. Les Femelles pleines ont le ven-

(p) C'est-à-dire Pierrot Coureur.

(p) Voyage au Pérou, l. 2. ch. 5.

tre d'une excessive grosseur, & donnent plus de soixante œufs d'une seule ventrée: ils font de la grosseur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane délicate, & passent à Panama, comme dans plusieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui est très blanche, & que les Habitans du Pays ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douceâtre & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule: mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Les Oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. „ Les cris & les croassemens des uns, confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. „ Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer, avec étonnement, „ que la Nature a fait une espèce de compensation du chant & du plumage; c'est-à-dire, que les Oiseaux, qu'elle a parés des plus belles couleurs, ont un chant désagréable, & qu'au contraire, elle a donné un chant très mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat. Le *Guaniyo*, qui se fait admirer par sa beauté, pousse des cris aigus & fort importuns. Ce désavantage lui est commun avec tous ceux qui ont le bec gros & court, & la langue épaisse, tels que les *Lorros*, les *Lotorras* & les *Periquitos* (q).

OISEAUX.

Remarque
sur leur chant
& leur beauté.

Le *Chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros & long Oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Le Chicaly.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *Tulcan*. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un Ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse, à proportion du corps: mais il ne pourroit pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, & forme dans toute sa longueur une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisième, c'est-à-dire celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure; & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur faillie, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrémité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aiguë que celle d'un poignard. La langue est faite en tuyau de plume: elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres Oiseaux. Il est

Le Tulcan,
ou le Pré-
cheur.

Ses singu-
larités.

(q) *Ibidem*.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne sur les deux faces latérales de la partie supérieure; & cette couleur forme, tout autour, une sorte de ruban, d'un demi ponce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un ponce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui se touchent quand le bec est fermé, sont armées de dents, qui forment deux mâchoires en manière de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet Oiseau, & la raison qu'on en apporte est une autre singularité; c'est, suivant M. d'Ulloa (r), qu'étant perché au sommet d'un arbre, pendant que „ d'autres Oiseaux dorment plus bas, il fait, de sa langue, un bruit „ qui ressemble à des paroles mal articulées, & le répand de toutes parts, „ dans la crainte que les Oiseaux de proie ne profitent du sommeil des au- „ tres pour les dévorer.” Au reste, les Tulcans, ou Prêcheurs, s'approprient si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une Maison, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente.

Le Gallinazo.

Ses étranges
propriétés.

L'OISEAU, que les Espagnols ont nommé *Gallinazo*, parce qu'il ressemble aux Poules, est de la grosseur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet espace est entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert sont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiseaux sont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toits des Maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoyer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne fassent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que sans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait observer que si la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un si grand nombre de Gallinazos, l'infestation de l'air, causée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort pesamment; mais ensuite ils s'élèvent si haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en sautant, avec une espèce de stupidité. Leurs jambes sont dans une assez juste proportion. Ils n'ont, aux pieds, que trois doigts par devant; mais un quatrième qu'ils ont à côté, inclinant un peu sur le derrière, & quelques autres, qui sont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarrassent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas mesuré, ils sont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une serre longue & forte. Si les Gallinazos sont pressés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Bestiaux qui paissent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui sert de rien de se veautrer par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables Animaux ne lâchent

(r) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

pas prise; à coups de bec ils agrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (r).

On distingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou sont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnassiers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, première partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Les Chauve-fouris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs ailes, dit-il, sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aiguës, à leur jointure. La Province de Carthagene s'en ressent jusqu'au point, que dans la Ville même le nombre en est si grand, au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites Sang-sues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes. L'excessive chaleur du Pays obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & si quelqu'un dort, le bras ou le pié découvre, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort. „ J'ai vu, dit M. d'Ulloa, plusieurs personnes à qui „ cet accident étoit arrivé, & qui m'ont assuré que pour peu qu'elles „ eussent tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour toujours, car elles „ avoient déjà perdu tant de sang, qu'il ne leur seroit pas resté assez de force, „ ce pour arrêter celui qui continuoient de sortir par l'ouverture. „ Il ne paroît pas étonnant au même Voyageur, qu'on ne sente point la piquure; „ parce qu'outre la subtilité du coup, l'air, dit-il, agité par les ailes de „ la Chauve-fouris, rafraîchit le Dormeur, & rend son assoupissement „ plus profond (r).”

Les Quams, les Corrosous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verts, les Paraquites, les Macas, & la plupart des Oiseaux qu'on a nommés dans la Description du Mexique, sont communs aussi dans l'Isthme. Waffer fait une peinture curieuse du Corrosou. C'est un grand Oiseau de terre, noir, pesant, & de la grosseur d'une Poule d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le male. D'ailleurs il a sur la tête une belle huppe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du Coq d'Inde. Il vit sur les arbres & fait sa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plupart y réussissent dans une si grande perfection, que l'Oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair, quoi qu'elle soit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corrosou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ses os, ou de les jeter dans une Rivière, pour les

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Autre espèce
de Gallinazos.

Chauve-fouris: leur grosseur.

Comment elles attaquent la vie des hommes.

Autres Oiseaux.

Le Corrosou.

Les Indiens imitent son chant.

(r) M. d'Ulloa, *ibidem*.

(r) *Ubi supra*, p. 55.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

On trouve, dans l'Isthme, un Oiseau rouffâtre, assez semblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court sur la terre, sans se servir presque jamais de ses ailes: la chair en est excellente.

Deux espèces
de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoisées, dont les unes, semblables aux nôtres, ont toutes une huppe sur la tête, & un plumage fort varié: les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elles portent dressée, & le bout des ailes noir. Cette seconde espèce ne se mêle point avec la première, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de Poules sont une excellente nourriture. Elles sont fort grasses, parce que les Indiens leur prodiguent le Maïs.

Oiseaux de
Mer.

Autour des Iles Sambales, & sur la Côte de l'Isthme, particulièrement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiseaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, sur la Côte de la Mer du Sud; mais on en voit peu sur la Côte Méridionale, du moins en comparaison de celle du Nord. Waffer en donne pour raison que la Baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse, à beaucoup près, que celle des Sambales, sur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiseau ne diffère point ici de celui dont on a donné la description.

INSECTES ET
REPTILES.

Les Insectes & les Reptiles sont en si grand nombre dans toute cette Région, que non-seulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux Animaux. Tels sont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'aussi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Isthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnettes* & les *Saules*.

Serpent nommé
Corale.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq piés, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de quarrés rouges, jaunes & verts, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête plate & grosse, comme les Vipères de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents, ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussitôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'extrémité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à suivre.

Serpent à
Sonnettes, ou
Cascabela.

Le Serpent à Sonnettes, que les Espagnols nomment aussi *Cascabela*, n'est pas aussi grand, dans l'Isthme, que le précédent. Sa longueur n'est que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur est un gris de fer, cendré, & régulièrement ondé. A l'extrémité de sa queue est attachée ce qu'on nomme la *Cascabele*, ou la sonnette, qui ressemble à la cosse des pois, séchée sur la plante: elle est divisée de même en plusieurs monticules, qui contiennent des osselets ronds, dont le mouvement pro-

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

duit un son assez semblable à celui de deux ou trois sonnettes. La morsure de ce Serpent est si dangereuse, que les Habitans du Pays doivent louer le Ciel de leur avoir donné un signe qui les avertit de son approche; sans quoi, sa couleur différant peu de celle de la terre, il seroit fort difficile de l'éviter. M. d'Ulloa trouve aussi dans les couleurs vives du Corale un avertissement pour s'en garantir.

Serpent nommé
mé Saule.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'espèce est fort nombreuse; non-seulement parce qu'il ressemble au bois de Saule par la couleur, mais encore plus, sans doute, parce qu'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piquure, quoique moins dangereuse que celle des deux autres, est toujours mortelle, pour peu que les remèdes soient différés. Il y en a d'infailibles, qui sont connus de certains Indiens auxquels les Espagnols ont recours, & que cette raison leur a fait nommer *Curandores*, c'est-à-dire *Guérisseurs*. Le plus sûr est la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés; que loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse; qu'on passe vingt fois devant eux, sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que s'ils n'en faisoient quelquefois pour se retirer dans les feuilles, on ne distingueroit pas s'ils sont morts ou vivans; enfin, qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (v).

Deux singularités de
Panama.

Serpent à
deux têtes.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la Nature. C'est une opinion générale dans la Ville, que les Campagnes voisines produisent une espèce de Serpent qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux: mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une; & que, tout le corps étant d'une grosseur égale, ce qui paroît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parce qu'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Cog*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur le champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en respectant une seule vertèbre du cou. Les Mathématiciens sollicitèrent en vain ceux qui faisoient ce récit, de leur montrer l'Herbe; ils ne purent l'obtenir, quoi qu'on les assurât, qu'elle étoit commune: d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

(v) *Ibidem*.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTIME DE
L'AMÉRIQUE.
Centipedes.
Leur descrip-
tion.

LES *Centipedes* sont une espèce de Cloportes, d'une grosseur monstrueuse, dont cette Région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans des Maisons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune (x). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écaillés dures, couleur de muse, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toît est assez fort pour défendre l'Animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquure est mortelle. De prompts remèdes en arrêtent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Plusieurs
sortes de
Scorpions.

LES Scorpions ne sont pas moins communs que les *Centipedes*. On en distingue plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la première espèce s'engendrent dans des bois secs & pourris; les autres, dans les coins des Maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente: les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fièvre; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des pieds une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres; à faire enfler la langue, à troubler la vue: on demeure dans cet état pendant un jour ou deux, après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du Pays sont persuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces Insectes, qu'ils les prennent avec les doigts, sans aucune crainte, en observant de les saisir par la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le Scorpion, mis dans un vase de cristal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, sur son corps, le même effet que sur celui des autres (y).

Ils purifient
l'eau.

Comment ils
se tuent eux-
mêmes.

Caracol Sol-
dado.

Description
de cet étran-
ge Animal.

LE *Caracol Soldado*, ou Limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'est-à-dire tournée en spirale, & de couleur blanchâtre: mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'Ecrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un

(x) L'aune, ou vare de Castille, dont on a donné la longueur, ci-dessus, p. 145, note (f).
(y) *Ibidem*.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Comment
il se loge.

Danger de
sa piquure.

Témoignage
de Waffer.

Singularité
vérifiée par
M. d'Ulloa.

Crapauds de
Carthagene &
de Porto-
Belo.

d'un blanc mêlé de gris ; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible ; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laisse, pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les Ecrevisses. Sa morsure cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquure du Scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonstances l'eau cause une sorte de pisme, ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel (z). Waffer, qui n'avoit vu de ces Insectes que dans les Iles Sambales, dit que leur queue est un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moëlle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont sur le cou un petit sac, dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture ; qu'ils en ont un second, en dedans, qui est rempli de sable ; lorsqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poison, & que plusieurs Anglois en ayant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions. „ Les Indiens, dit-il, nous l'apprirent : nous en fîmes souvent l'expérience ; ce ; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger, que pour „ en tirer l'huile, qui est jaune comme la cire, & qui a la même consistance „ ce que l'huile de Palme (a) ”.

MAIS toutes ces singularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Pays avoient raconté, à M. d'Ulloa ; que lorsque le Caracol Soldado croît en grosseur, jusqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui servoit de retraite, il va, sur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à sa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curiosité de s'en assurer par ses propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui ; à l'exception, dit-il, de la piquure, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (b).

CARTHAGENE & Porto-Belo sont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds sont en plus grand nombre. On en trouve, non-seulement aux environs, dans les terres humides & marécageuses, mais dans les rues, dans les Cours des Maisons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux, qui paroissent après la pluie, sont si gros, que les moindres ont six pouces de long ; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, suivant l'opinion qui suppose un développement de germes, causé tout d'un coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa se persuade plus volontiers, fondé, dit-il, sur ses propres Observations, que l'humidité du Pays le rend

(a) *Ibidem*, p. 56.

(b) *Ibi sup.* p. 57.

XX. Par.

(a) Waffer, *ubi sup.* pp. 126 & 127.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

propre à la production de ces Insectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur dessèche; qu'ils se tapissent dans les terres molles, au-dessus desquelles il se trouve assez de terre sèche pour les cacher, & que lorsqu'il pleut ils sortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces Reptiles, dont l'apparition subite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie est transformée en Crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en est si grand, qu'il forme comme un pavé; & personne ne peut sortir sans les fouler aux pieds. Il en arrive des morsures d'autant plus fâcheuses, qu'outre leur grosseur ces odieux Animaux sont fort venimeux.

PAPILLONS
ET MOSQUIT-
ES.

Quatre es-
pces de Mos-
quites.

M. d'ULLOA fait une peinture charmante des Papillons de l'Isthme: mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de Mouches. On ne sera pas surpris qu'il s'arrête uniquement aux Mosquites, ou Maringouins, si l'on se rappelle ce qu'il en eut à souffrir dans son Voyage de Guayaquil à Quito. De plusieurs especes, il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, est la plus grosse. Ceux de la seconde ne different point des Mosquites d'Espagne. La troisieme espece, qu'il nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui sont la quatrieme espece, sont une sorte de Cirons, si petits qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquure, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs; & de-là vient leur nom. Les deux premieres especes causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquure laisse une démangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du Pays longs & ennuyeux, ces cruels Insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. En vain l'on recourt aux *Mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

Plaintes de
M. d'Ulloa.

Description
de la Nigua.

DONNONS, d'après le même Voyageur, la Description du petit Insecte qui se nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *Pique* au Perou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presque imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des Pucés; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant M. d'Ulloa, „ s'il avoit la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant qui „ n'en fût rempli, & cette engeance seroit périr les trois quarts des Hom- „ mes, par les accidens qu'elle pourroit leur causer." Elle est toujours dans la poussiere, surtout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

ELLE perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord,

Il n'est pas difficile de l'en tirer : mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier les petites parties voisines pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'Insecte perce la première peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle plate. Il se tapit dans cet espace, de manière que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer les œufs. A mesure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diamètre. Il est alors très important de l'en tirer ; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, autant de Nigues, qui occupent bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur ; sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénètrent quelquefois jusqu'aux os ; & lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entièrement rétablies.

HISTOIRE
NATURELLE
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Comment
elle s'insinue,
& ses progrès.

CETTE opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs ; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligaments, on tire la Perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & surtout pour ne pas laisser la principale Nigue : elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fut fermée ; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac maché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder, avec un soin extrême, de se mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître qu'on est menacé du pafine, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Opération
pour s'en dé-
livrer.

Quoique l'Insecte ne se fasse pas sentir, dans le tems qu'il s'insinue ; dès le lendemain il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, surtout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles. La douleur est moins vive à la plante du pié, où la peau est plus épaisse.

On observe que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, surtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derrière se trouvent tout percés de trous après sa mort.

La petitesse de cet Insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux especes, l'une venimeuse, & l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre espece est jaunâtre ; & son nid, couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle seroit logée à l'extrémité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, désespérant de pouvoir expliquer un effet si singulier, s'en tient à l'opinion commune, qui suppose, dit-il, que „ l'Insecte pique de petits muscles qui

Deux especes de Nigues.

**HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.**

**Deux fortes
d'Abeilles.**

**Fourmis al-
lées.**

**Comegen,
insecte dan-
gereux à
Carthagene.
Ses ravages.**

POISSONS.

Le Tarpon.

„ descendent des aînes au pié, & que ces muscles, infectés du venin de la Nigüe, le communiquent aux glandes; mais il ajoute qu'il ne put douter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs fois, & que les Académiciens François éprouverent comme lui, particulièrement M. de Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux especes de Nigües (c).

L'ISTHME a des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux fortes d'Abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans les troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour le prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voyageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, sans autre préparation, & s'en font une liqueur très fade. Ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles (d).

Ils sont fort incommodés des Fourmis, qui non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des aîles, dont elles se servent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les Maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; & les Indiens qui voyagent ne manquent pas d'observer le terrain, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Pays de Carthagene; c'est le *Comegen*, „ espece de Tigne, si prompte & si vive dans ses opérations, qu'en moins de rien elle convertit en poussière le Ballot de marchandises où elle se glisse. Sans en déranger la forme, elle le perce de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'apperoit point qu'elle le y ait touché; jusqu'à ce qu'en y portant les mains, on n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles & de la poussière. Cet accident est surtout à craindre après l'arrivée des Galions, qui offrent tous jours une proie fort abondante au *Comegen*. On n'a pu trouver d'autre préservatif que de placer les Ballots sur des bancs élevés, dont les piés sont enduits de Goudron, & de les éloigner des murs. Cet Insecte, quoique si petit, qu'on a de la peine à le discerner, n'ayant besoin que d'une nuit pour détruire toutes les Marchandises d'un Magasin, on ne manque point, dans le Commerce de Carthagene, de spécifier, entre les pertes dont on demande l'indemnité, celle qu'on peut craindre du *Comegen* (e). Il est si particulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo ni à Panama.

ON a déjà remarqué qu'il y a peu de Côtes aussi abondantes en Poisson, que celle du Nord de l'Isthme. Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales especes.

Le Tarpon, dit-il, est un gros Poisson ferme, qui se coupe par tran-

(c) M. d'Ulloa, *Ulti sup.*

(d) M. d'Ulloa, p. 140.

(e) *Ibidem.*

ches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui pèsent jusqu'à cinquante livres. On tire de leur graisse une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, est moins commun ici que sur les Côtes voisines; mais on y voit un Poisson assez semblable, dont le bec est seulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en est beaucoup plus fine. Sans nous apprendre son véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui signifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* est commun aux environs des Iles Sambales; c'est un Poisson long, menu, & d'excellent goût, qui ressemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y est pas moins commune, & passe aussi pour un excellent mets.

Le Paracod est rond, & de la grosseur d'un grand Brochet; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette Côte. Cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent; mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui son contre-poison: c'est l'épine de son dos, qu'on fait secher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur le champ. Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que pour distinguer les Paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux: & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

La même Côte offre en abondance un Poisson que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Épée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas sa longueur à deux piés. Il a, dit-il, sur le museau, un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau, presque aussi vite qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels; & son os étant si pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux, pour un Nageur, de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne: c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque*, est grande, torse en dedans, plate du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoyé longtems avec du sable: on le bat longtems aussi, parce qu'il a la chair très ferme; mais on est bien payé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huitres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.
Le Goulu.

Le Chien de
Mer.

Le Gar.

Le Soulpin.

Coquillages.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

POUR les Rivières de l'Isthme, Waffor doute qu'aucun Voyageur ait donné plus de tems que lui à ses observations: cependant, loin d'avoir connu toutes les especes de Poisson d'eau douce, il n'en décrit que deux: l'une, semblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût: l'autre, beaucoup plus singulière, de la taille du Brochet; avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les levres pleines de cartilages; sa chair est d'un goût exquis.

Pêche des
Indiens de
l'Isthme.

La pêche des Indiens du Pays se fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos Tirasses. Dans les Courans rapides & traversés de Rochers ils se jettent à la nage, pour suivre le Poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le Poisson qui s'avance vers la lumière. Leur manière de le préparer est d'en ôter les boyaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre sausse que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

§. I I.

Pays de Guayaquil.

Pourpre de
Punta Santa
Elena.

EN se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voyageur curieux s'arrête volontiers sur la Côte de Punta de Santa Elena, second Bailiage de cette Jurisdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (a) de Nicoya, Province de la Nouvelle Espagne; c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espece tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en restoit aucune connoissance. Cette sorte d'Escarlot est d'environ la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux Rochers de la Côte, parce qu'il ne s'en trouve que sur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer: au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déjà tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Manière de
l'extraire.

La manière d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le re-

(a) Voyez ce qu'on en a dit dans la Description & dans les Notes, au Tome précédent.

HISTOIRE
NATURELLE
PAYS DE
GUAYAQUIL.

vers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer, du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout d'un coup: on ne la distingue qu'à mesure que le fil se sèche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait; ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entièrement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la première fois, & dès la quatrième il en rend très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie, qu'il n'a plus la force de renouveler. M. d'Ulloa, se trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occasion d'examiner l'Animal, de voir extraire sa liqueur par la première méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération: mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se le procure point aisément; ce qui rend cette teinture fort chère. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singulière est qu'elle donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures du jour. Une autre particularité, assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle & si parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; sur quoi, M. d'Ulloa souhaiteroit que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils.

Raison qui la
rend rare.

On a remarqué, à l'occasion de Guayaquil, que les Champs de cette Jurisdiction produisent naturellement une si prodigieuse quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits est abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Description. Sa hauteur ordinaire est de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vu que de jeunes. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, suivant la vigueur de sa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 jusqu'à 7 pouces de diamètre. A mesure que l'arbre croît, il penche vers la terre; ce qui fait que ses branches sont éparfes, c'est-à-dire, éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 ou 4 de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort semblables, en un mot, à celles de l'Oranger connu en Europe sous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou sous celui d'Oranger de Portugal. Elles diffèrent un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gouffes qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gousse, qui croît en se développant, jusqu'à 6 ou 7 pouces de longueur sur 4 à 5 de large. Sa figure est celle

Description
du Cacaotier.

HISTOIRE
NATURELLE.
PAYS DE
GUAYAQUIL.

d'un Melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gouffes ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites, & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très foible. On observe qu'ordinairement, de deux gouffes qui croissent l'une près de l'autre, l'une tire à soi tout le suc nutritif, & devient par conséquent fort grande aux dépens de l'autre.

La gouffe est verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & son écorce est mince, lisse & unie; mais en cessant de croître, elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre sa chair, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, disposés le long des côtes, de la même consistance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils se mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire sur l'aigre, n'a rien de désagréable: mais ils passent pour fiévreux dans le Pays. Dès que la gouffe est jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à se nourrir de sa propre substance; que le pepin durcit en croissant, & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins ayant achevé de mûrir, l'écorce de la gouffe prend une couleur de Musc foncé; & c'est le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gouffe.

Aussitôt qu'elle est détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vider les pepins sur des cuirs de Boeufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite, on les renferme dans des peaux: & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre Piastras. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Récolte du
Cacao.

La récolte du Cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacao-tiers, pour être cultivés régulièrement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi ils se dessèchent & dépérissent bientôt: il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes Plaines, qui sont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroser en Été par les Canaux tirés des Rivières. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture con-

consiste à farcler les petites Plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Pays de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espece de cocon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur, sur dix ou douze lignes de diametre, qui contient cette Laine. Dans sa maturité, le cocon s'ouvre, & laisse voir un flocon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si déliée, que les Habitans du Pays ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voyageur qu'on cite (b) n'en accuse que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extreme finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des Matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle, au Soleil, jusqu'à rendre la toile du Matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaïsser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Pays, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de personnes, qui avoient couché toute leur vie sur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

LES Indiens de la même Jurisdiction emploient à la pêche, surtout dans les Esteros, ou les Canaux, une herbe du Pays, qu'ils nomment *Barbasco*. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le Poisson, jusqu'à le faire surnager comme s'il étoit mort; de sorte qu'il ne reste au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les especes de petit Poisson, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avoit appris qu'on le peut sans danger.

Le plus gros Poisson, qu'on prenne dans les Esteros de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq piés. Il est fade & mal-sain dans sa fraîcheur; mais il se mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une espece de Loup marin, est un Poisson de très bon goût dans les Esteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut supposer que le Poisson ne soit pas dans une extrême abondance, est continuellement appauvrie par une si grande quantité de Caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

CET Animal, qui est une sorte de Crocodile, & que les Espagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parce qu'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que

HISTOIRE
NATURELLE.
PAYS DE
GUAYAQUIL.
Laine de
Leibo.

Comment on
prend le Pois-
son.

Bagre, gros
poisson.

Caymans de
la Riviere de
Guayaquil.

(b) M. d'Ulloa, ubi sup. l. 4. ch. 10.

HISTOIRE
NATURELLE.
PAYS DE
GUAYAQUIL.

pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des Rivières. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi-pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voyageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

Guerre que
les Gallinazos
font à leurs
œufs.

ICI, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la Rivière, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours: mais l'Auteur observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a celui de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparaître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les Petits sortent, avec si peu de peine, que de la ponte entière il n'y a presque pas un œuf perdu. La Mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade: mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlèvent quelques-uns; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout d'un coup; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des Observations extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée à peine en reste-t-il cinq ou six.

LES Gallinazos sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent surtout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse; & leur adresse est extrême pour les enlever. En Été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du Fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs: mais à peine s'est-elle retirée, que fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les ailes. Le festin seroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit aussitôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. „ Je me suis souvent amusé, dit le grave & savant Voyageur, „ à voir cette manœuvre des Gallinazos; & la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les Habitans du Pays ne font pas difficulté „ d'en manger, lorsqu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, que „ les Hommes & les Animaux font aux Caymans, toutes les eaux du Fleuve & toute la Plaine ne suffiroient pas pour contenir ceux qui naîtroient

„ de ces nombreuses pontes, puisqu'après cette destruction, il est impossible de s'imaginer combien il en reste encore (c).

„ NON-SEULEMENT ils font leur nourriture ordinaire du Poisson; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un Estero, d'où il ne sort aucun Poisson dont ils n'aient ainsi le choix; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'élève au-dessus, & peu à peu il l'introduit dans sa gueule, où il la mâche pour l'avaler.

HISTOIRE.
NATURELLE.
PAYS DE
GUAYAQUIL.

QUAND ces Animaux sont pressés de la faim, & que le Poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les Plaines voisines. Les Veaux & les Poulains ne sont pas à couvert de leurs attaques; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des Rivières. Ils prennent le tems des ténèbres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, surtout à l'égard des Enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirerent du secours; & lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment sur les planches de son Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau, & dévoré sur le champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, sont toujours les plus terribles. Entre divers pièges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Casfqueta* est une espèce d'hameçon, composé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau; & le premier Cayman qui l'aperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élance contre les Assistans, qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Voracité de
ces Animaux.

LES Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lézard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivières, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort ferrées, très fortes & très pointues.

Le même climat, qui rend les Caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Insectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Vipères, les Scorpions, les Centipèdes, entrent familièrement dans les Maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquure mortelle. C'est un danger qui dure pendant toute

(c) Voyage au Pérou, liv. 4. chap. 9.

HISTOIRE
NATURELLE.PAYS DE
GUAYAQUIL.

Prodigious
nombre de
Serpens &
d'autres In-
sectes.

Rats nom-
més Péricotes.

Leur audace.

Observations
sur le climat
du Pays.

Maladies.

l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On se garde bien, alors, de se coucher, sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo*; grand drap, qui ne laisse aucun passage. La persécution des Insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lumière, & se précipitent si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussitôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats, qu'on y nomme *Péricotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlèvent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre: le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (d), les Naturels du Pays en préfèrent le séjour à celui des Montagnes; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parce qu'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parce que les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest y soufflent alors: on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulièrement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pendant ce tems, est toujours serein; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre espece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Rivière, dans de grandes Basses. En Hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quares, qui deviennent mortelles, parce qu'on y rejette l'usage du Quinquina; spécifique du Pays, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parce que ses propriétés y sont incor- nues, mais parce qu'on se figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fievres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

A GUAYAQUIL, on est fort sujet aussi à la Cataracte; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entièrement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du

(d) On a déjà dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat est plus chaud que celui de Carthagene.

Pays, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses (c).

HISTOIRE 1
NATURELLE.
PAYS DE
GUAYAQUIL.
Vijahuas.

On a parlé, dans la Description du même Pays, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques*, deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les *Vijahuas* sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large; & la principale côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussière fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur le champ des huttes: mais elles s'emploient, dans tout le Pays, à couvrir les Maisons; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Bejuque.

Le *Bejuque* est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux especes; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres; l'autre, qui n'est que les branches souples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la première; ce qui fait juger que *Bejuque* est moins le nom de la Plante, que celui de ses qualités. Les *Bejuques* des deux especes croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent jusqu'à sa cime; & de-là ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ainsi, formant un lien entre plusieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très serrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent excessivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diamètre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Bâtes, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Matapalo:

La singularité du *Matapalo* mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les rayons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la première grandeur; à quoi la quantité de ses fibres & sa légèreté le rendent très propre.

Le Manglier.

Le *Manglier*, qu'on n'a décrit que dans les Voyages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François,

(c) M. d'Ulloa; *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

HISTOIRE
NATURELLE.
PAYS DE
GUATASQUIL.

Mangle par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques différences dans l'Amérique méridionale. On en a déjà distingué deux espèces, dont l'une, suivant Waffer, peut servir, à la teinture: mais ses propriétés générales sont, premièrement, de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire, dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches nouvelles & torfes, & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches: outre leur confusion, celles de la première production & de la sixième sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diamètre. Elles sont si souples, qu'on les tord inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presque horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches: elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt piés, sur huit, dix & douze pouces de diamètre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il est fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer souvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

§. III.

Pérou & Contrées voisines.

EN traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeler la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi les unes croissent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas; quoique ces deux mots aient un sens différent, car on entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second, celles qui sont au pied des Cordillieres: mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est de-là qu'on tire, non-seulement les Canes de Sucre, mais les Plantains, les Guinées, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes espèces de Me-

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

ions. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent aussi toute l'année, des *Fruitiers*, ou *Fraîses* du Pérou, des *Figues* de Tuna & des *Pommes*. Les *Fruits* qui ont beaucoup de jus, tels que les *Oranges* douces & les *Oranges* amères, les *Citrons* royaux & les petits *Limons*, les *Limes* douces & aigres, les *Cédrats*, & les *Toronjes*, autre espèce de *Citrons*, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déjà dit dans d'autres Descriptions: mais tout ce qui est propre au Pays, ou qui s'y distingue par quelque différence remarquable, demande une explication particulière.

La *Chirimoya*, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits, & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diamètre. Elle est ronde, un peu aplatie par la tige, où elle forme une espèce de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un couteau, & d'un verd obscur avant sa maturité; mais, en mûrissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres, presque imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur si agréable, qu'elle n'en relève pas peu le goût. Les pepins, ou la graine, sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur surface inégale.

Chirimoya,
fruit déli-
cieux.

L'ARBRE, qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe: elles ont environ trois pouces de long, sur deux & demi de large; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles, qui se sechent à leur tour & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée: elle est d'abord verte, c'est-à-dire de la couleur des feuilles; & dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne sont pas le plus beau Calice du monde; mais son odeur est d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses: l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits; & ce nombre même est diminué par la passion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parce qu'elles se vendent fort cher.

Son Arbre.

DANS toute la province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle *Pacaës* dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une coiffe, un peu plate des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie suivant le terroir; & d'un

Guabas ou
Pacaës.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet, qui est doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & légère, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moëlle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate, c'est-à-dire, qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoyer.

Grenadille
du Pérou.

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une Plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plupart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (a). Loin d'acquiescer cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se dessèche au point de perdre entièrement son goût.

Frutille ou
Fraisé du Pé-
rou.

La Frutille, ou Fraisé du Pérou, est fort différente des Fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne diffère des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

Oca.

L'Oca est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, à le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le Pays. La Plante est moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Quinoa.

La Quinoa, graine particulière & naturelle au Pays de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. Dans la première acception, elle est de fort bon goût; & dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle

(a) Il en est de même des Fruits de l'Inde Orientale.

le s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermicelle, & qui est plus blanc encore que la graine. Cette espèce de légume se sème & se coupe tous les ans. Sa plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du Maïs, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moule, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

On ne parle point de la Cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Cochenille.

Coca.

La fameuse Herbe, qui se nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particulière à quelques Cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses Provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan: mais jusqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ses Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préfèrent aux pierres précieuses. C'est une Plante foible, qui s'entrelace aux autres Plantes. La feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi longtems qu'ils en ont; & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermis les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les Mines; car les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirer, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'ULLOA est persuadé que la Coca est absolument la même Plante, que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes Orientales, sous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés (b).

Gomme de
Mopamopa.

DANS le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de

(b) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 3.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

verniss en bois ; & ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La manière de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine ; & l'ayant délayé avec la salive, on y passe le pinceau ; après quoi il ne reste qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages que les Indiens font, dans ce genre, sont fort recherchés.

Canelier du
Pérou.

LE Pays de Quixos, reconnu pour la première fois en 1536, par Gonzale Diaz de Pisfeda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne diffère de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Été n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes fortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes ; & les parties montagneuses n'y sont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, surtout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des Caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil ; & de-là est venu, dès le tems de Pisfeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de Cannelle, qui se distribue dans le Pays de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuyau : sa couleur est un peu plus foncée ; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, surtout la fleur, que si ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Cannelle égalerait celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Pays, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espèce de *Storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des Caneliers ; c'est la crainte des Indiens sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affût, pour les tuer comme des Bêtes féroces.

Cannelle de
Castille.

On trouve aussi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur Cannelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Cannelle de Castille*. On donne pour raison de cette excellence, que les Caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conséquent rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on distingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parce qu'on ignore l'art de la nettoyer.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.
Reptiles de
Macas.

ANIMAUX DES
PARAMOS.

CHASSE DU
CHEVREUIL.

ENTRE les Reptiles du Pays de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un Serpent, nommé *Cuyi-Mullino*, qui a la peau de couleur d'or, régulièrement tigrée, couverte d'écaillés, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & ses moindres blessures sont mortelles. Les Braves, pour se rendre plus terribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce Monstre.

DANS les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puissent y faire un continuel séjour (c). Cependant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, où par conséquent l'air est le moins supportable. La chasse de ces Animaux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable, d'ailleurs, par l'impétuosité qu'il demande, „ & qu'on pourroit nommer témérité, suivant M. d'Ulloa, si les hommes les plus sages „ n'y prenoient le même goût, après en avoir une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs chevaux, qui courent avec tant de vitesse „ & d'un pas si sûr au travers des rochers & des montagnes, que la légèreté la plus vantée des nôtres n'est que lenteur en comparaison. Un préluce si curieux ne nous permet pas de passer sur cet article.

La chasse se fait entre plusieurs personnes, divisées en deux classes: l'une d'Indiens à pied, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la courre. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo; chacun avec un Levrier en laisse. Les Cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chasseurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en aperçoit aussitôt, & part après lui, sans qu'il soit possible au Cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court par des descentes si roides, qu'un homme à pied n'y passeroit pas sans précaution. Un Etranger, témoin pour la première fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un Animal, qui ne connoît ni frein ni danger. Cependant le Cavalier est emporté; jusqu'à ce que le Chevreuil soit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cède la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas besoin d'être animés: il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chasseurs & des Chiens, ou d'apercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre est de leur laisser la liber-

(c) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONFRÈRES
VOISINS.

té de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même tems, il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secouffes qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par dessus la tête du Cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chute, ou par l'empirement du Cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses pieds.

On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plupart sont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *Aguilillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; & quelques-uns même sont si légers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même tems le pié de devant & celui de derrière, du même côté; & suivant l'explication du même Voyageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derrière dans l'endroit où ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis à-vis & même au-delà du pié de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des Chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des Ecuyers expés pour les dresser. Les uns & les autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur légèreté, leur douceur & leur courage.

Oiseaux des
Paramos.

Les Oiseaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne font gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déjà remarqué que les Perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles: elles n'y sont pas en abondance.

Condor.

Le Condor ne passera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux (d). C'est le plus grand Oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les Villages. Il est carnacier. On le voit souvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paissent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en vit témoin. Un jour qu'il alloit, du signal de *Lalanguso* à la Hazienda de *Pul*, qui est au pié de cette Montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout d'un coup il en vit partir un Condor, qui enlevait dans ses serres un Agneau, & qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, & la laisser retomber, pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce qu'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

(d) M. de la Condamine en vit plusieurs, (Voyage sur l'Amazone, pag. 175,) & l'on suit ici M. d'Ulloa.

DANS quelques Montagnes, cet Oiseau est plus commun que dans d'autres. Comme les Bestiaux y sont toujours menacés de ses ravages, les Indiens lui tendent des pièges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes: car on représente le Condor si soupçonneux, que sans cette précaution il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Aussitôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état il est facile de les assommer. On les prend aussi, près des charognes, avec des pièges proportionnés à leur force; car ils sont d'une vigueur si surprenante, qu'ils terrassent, d'un coup d'aile, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent (e).

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

LE Zumbador est un Oiseau nocturne, qui ne se trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pousse un sifflement, assez semblable à celui des autres Oiseaux nocturnes. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner sa Description: „ Dans les nuits claires, dit-il, „ qui sont les tems auxquels il se fait le plus entendre, nous nous mettions „ aux aguets, pour observer sa grosseur & la violence de son vol; mais „ quoiqu'il en passât près de nous, il nous fut toujours impossible de distin- „ guer leur figure: nous n'apercevions que la route qu'ils tenoient, & „ qu'ils traçoient dans l'air, comme une ligne blanche, par la seule impres- „ sion de leurs ailes. Elle se distinguoit facilement, à la distance où j'étois. „ La curiosité de voir de plus près un Oiseau si singulier, nous fit ordonner „ à quelques Indiens de nous en procurer un. Leur zèle surpassa notre at- „ tente. Ils en découvrirent une nichée entiere, qu'ils se hâtèrent de nous „ apporter. A peine les Petits avoient des plumes; cependant ils étoient „ de la grosseur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux „ couleurs grises, l'une foncée, & l'autre claire; le bec droit & propor- „ tionné; les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre Oiseau; „ la queue petite, & les ailes assez grandes. Si l'on en croit les Indiens, „ c'est par l'ouverture des narines, que le Zumbador pousse son bourdon- „ nement; mais, quoi qu'elle soit assez considérable, elle ne me paroît pas „ suffisante pour causer un si grand bruit, surtout au moment qu'il siffle, „ car il fait en même tems l'un & l'autre: mais je ne disconviens point „ qu'elle n'y puisse contribuer beaucoup (f).”

Le Zumba-
dor.

DANS les *Cannades*, c'est-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux dispersées remplissent de marécages, on voit un Oiseau que les Habitans du Pays nomment *Canelon*; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime assez bien son chant. Avec la grosseur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage supérieur des ailes, gris, & l'inférieur, blanc. A la jointure

Le Canelon.

(e) *Ibidem*.

(f) *Ibid.* p. 364.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

des aîles, il a deux éperons, qui sortent de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa défense. Le mâle & la femelle ne font jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre : leur séjour est assez constant, car ils ne volent que pour passer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des Montagnes; mais leur figure y est un peu différente: ils y ont, sur le front, une petite corne calleuse & molle; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

Le Quinde,
ou Beque-
sieurs.

DANS les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes, que sa description fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien est *Quinde*, quoiqu'on le nomme aussi *Robilargue*, *Lifongere*, & plus ordinairement encore *Beque-sieurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce fort légèrement le jus. Tout le volume de son corps, avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs: son bec est blanc vers la racine, noir à l'extrémité, long & fort mince; ses aîles sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque partout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de Quindes, qui diffèrent un peu en grosseur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

La Llama,
Brebis du Pé-
rou.

DANS la partie du Pérou, qui n'a ni Bruyeres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domestiques, & la plupart de leurs especes étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols celles qui sont particulieres au Pays étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espece. Ainsi *Runa* signifie Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de ressemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, sa marche est aussi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne sont pas de la même couleur: il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur est à peu-près celle d'un Anon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; aussi les Indiens s'en font-ils toujours servis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces Animaux sont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la gale à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de juridiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parce qu'elles y servent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

LES Provinces méridionales, telles que Cusco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres espèces d'Animaux, assez semblables à la Llama, qui se nomment la *Vicuña* & le *Guanaco*. La première ne diffère de la Llama, qu'en ce qu'elle est plus petite, sa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre. Au contraire, le *Guanaco* est plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais c'est aussi sa seule différence. Les *Guanacos* sont d'une grande utilité dans les Mines, pour transporter le Minerai, par des chemins si rudes & si difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent passer.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.
La *Vicuña*
ou *Vicogne*,
& le *Guanaco*.

Le *Chucha*,
ou *Muca-
muca*.

On trouve dans les Edifices de cette Région un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il est plus gros qu'un Chat ordinaire. Son museau, semblable au grouin d'un petit Cochon, est d'une extrême longueur. Ses piés & son dos sont ceux d'un Rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le *Chucha* Femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'Animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses Petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer: alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à se corrompre: cependant l'orifice de la bourse étoit encore assez ferré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule; & lorsqu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vu de *Chucha* mâle, mais que suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourse, qu'il n'a point; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de Poule; ce qui paroît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le Mâle & la Femelle sont mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiseaux Domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les Maisons, mais jusqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïs. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangeant la chair, & la trouvent bonne: mais l'Auteur observe qu'en fait de goût leur sentiment est toujours fort suspect (g).

C'est sur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'élève peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif.

Contra-Yer-
va.

(g) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 9.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Calaguella.

De chaque bourgeon naît une grande fleur composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

UNE autre Plante, qui ne mérite pas moins d'observation, est la *Calaguella*. Elle croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur; ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est sèche. La *Calaguella* est un spécifique admirable pour dissiper les Apôtumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent, dans l'espace d'un jour; sans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendrait nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque, néanmoins, que sur les Paramos elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & forment immédiatement des troncs.

Quinoal.

DANS les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence (*h*), on trouve un arbre que les Habitans du Pays nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & sa plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lu-
mière, ou Pa-
lo de Luz.

LE même climat est ami d'une petite Plante, que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumière* (*i*). Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste, comme la *Calaguella*, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine; droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des Feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où son diamètre est d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumière qui égale-celle d'un Flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

LA Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nomment *Achupalla*, composée de diverses côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premières sechent. Ces côtes forment une espèce de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut se manger, comme celui des Palmiers.

Puchugchu.

AU-DESSUS du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus sensible, on trouve une espèce d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du

(h) Voyez l'Article des Montagnes, § VII. ci-dessus.

(i) Les Espagnols l'ont appelé aussi *Palo de Luz*.

du Pays, & formés d'une herbe dont les feuilles rondes sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à mesure qu'elles grossissent, ne font qu'élargir cette masse de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut sur presque le même diamètre. Cet oignon, ou ce pain, est si dur lorsqu'il est verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraser: mais aussitôt qu'il est sec, il s'écrase facilement. Entre verd & sec, ses racines ont le jeu d'un ressort; c'est-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend ensuite sa rondeur, quand on cesse de le presser.

Le même terrain, où croissent les Puchugchus, produit aussi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne sont pas inconnues à l'Europe. Elle ressemble aux plus petits joncs, sans aucune feuille, & sa graine croît aux extrémités. Le goût en est amer, & se communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuser; mais elle est fort vantée, pour la guérison de toutes sortes de fièvres, & pour la purification du sang.

L'*ALGARROBALE*, qu'on a nommé plusieurs fois sans explication, est le fruit d'un Arbre légumineux de même nom, qui croît particulièrement au-dessus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'est une espèce d'Haricot fort résineux, avec lequel on nourrit toute sorte de Bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre, entre-mêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les Bœufs & les Moutons; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

On a parlé plusieurs fois de l'Herbe du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, soit par leur séjour, ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien, qu'il faut emprunter ici des lumières, puisqu'ayant tiré les siennes des Missionnaires du Pays, on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidele. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. „ On prétend, dit-il, que le débit de cette Herbe fut d'abord si considérable, & devint une si grande source de richesses, que le luxe s'introduisit bientôt parmi les Conquistans du Pays, qui s'étoient trouvés réduits d'abord au pur nécessaire. Pour soutenir une excessive dépense, dont le goût va toujours en croissant, ils furent obligés d'avoir recours aux Indiens assujétis par les armes, ou volontairement soumis, dont on fit des Domestiques, & bientôt des Esclaves. Mais, comme on ne les ménagea point, plusieurs succombèrent sous le poids d'un travail auquel ils n'étoient point accoutumés, & plus encore sous celui des mauvais traitemens dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse: d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Ceux-ci retomberent dans leur première indigence, & n'en devinrent pas plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins; ils n'y purent suffire, avec la seule Herbe du Paraguay: la plupart même n'étoient plus en état

XX. Part.

Ecc

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Canchalagua.

Algarroba.

Herbe du
Paraguay. Sa
description.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

„ d'en acheter, parce que la grande consommation en avoit augmenté le prix (k) ”.

CETTE herbe, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moyen. Son goût approche de celui de la Mauve, & sa figure est à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la Coca du Pérou ; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du Pays y est pernicieux. Elle s'y transporte sèche, & presque réduite en poussière ; jamais on ne la laisse infuser longtems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille : la première se nomme *Caa*, ou *Caamini* ; & la seconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le P. del Techo (*) prétend que le nom générique est *Caa*, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

SUIVANT le même Voyageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le *Caacuys* est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le *Caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle *Caaguazu*, ou *Palos*. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le *Caacuys* ne peut se conserver aussi longtems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne ; il souffre difficilement le transport. On assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne fais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix. La maniere de prendre le *Caacuys* est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulvérisée & réduite en pâte : à mesure qu'elle se dissout, le peu de terre, qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge ; & l'ayant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

LA grande fabrique de cette herbe est à la *Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui est voisine des Montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Australe. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre ; mais ce n'est point sur les Montagnes qu'il y croit, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire, pour le Pérou, jusqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres seize onces de poids ; & le prix de l'*Arrobe* est de sept écus de France. Cependant le *Caacuys* n'a point de prix fixe ; & le *Caamini* se vend le double du *Caaguazu*. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces d'Uruguay & de Parana, sous le Gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de

(k) Histoire du Paraguay, Tom. I. p. 13.

(*) Déjà cité, dans les Voyages sur la Rivière de la Plata.

l'arbre, qu'ils ont rapportées de Maracayú, & qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du Lierre; mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la première espèce; ils gardent le Caaimin pour leur usage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour payer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

HISTOIRE
NATURELLE
PÉROU ET
CONTREES
VOISINES.

Propriétés
qu'on lui at-
tribue.

Les Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remède, ou un préservatif contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après: mais il paroît certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie; d'être nourrissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; & souvent même elle fait trouver de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre, & cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (1).

Prodigieuse
quantité de
Taureaux du
Paraguay.

Le même Historien a pris soin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voisines. Dans ces vastes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après sa fondation, avoient laissés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un Vaisseau ne sortoit pas du Port de Buenos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité; parce que toutes les peaux qui ne sont point d'aloi, c'est-à-dire de Taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin, une partie des Chasseurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graisse

(1) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay se nomme Maté au Pérou. Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de Calebasse, ornée d'argent, qu'on appelle aussi Maté, ou Totumo, ou Calabacito. On jette, dans ce vase, une portion de sucre, & l'on verse un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'Herbe se détrempe: ensuite, on remplit le vase d'eau bouillante; & comme l'Herbe est fort menue, on boit par un tuyau, assez grand pour laisser passage à l'eau, mais trop petit pour en laisser à l'Herbe. A mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre jusqu'à ce que l'Herbe cesse de suigner. Alors on met une nouvelle dose d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'o-

range amer, ou de citron, & des fleurs odoriférantes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun; cependant plusieurs en prennent aussi dans l'après-dîner. Il se peut que l'usage en soit salutaire; mais la manière de la prendre est extrêmement dégoûtante: quelque nombreuse que soit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour à tour, fissent ainsi passer le Maté de l'un à l'autre. Les Chapeons (Espagnols Européens) ne font, pas grand cas de cette boisson, mais les Créoles en sont passionnément avides. Jamais ils ne voyagent, sans une provision d'Herbe du Paraguay, & ne manquent point d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes sortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir prise. Voyage au Pérou, liv. 5. chap. 5.

**HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.**

Chiens sau-
vages, & au-
tres Animaux.

se, qui, dans ce Pays, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux. Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les Chiens, dont un très grand nombre est devenu sauvage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les presse, pour tuer des Taureaux & des Vaches; qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un seul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux sont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires; & l'Historien juge que si les Taureaux disparoissent jamais de ce Pays, ce sera surtout par la guerre des Chiens, qui dévoreront les Hommes, dit-il, lorsqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques compagnies militaires pour donner la chasse à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Aussi n'a-t-on pu les engager, depuis, à rendre le même service au Pays (m).

Les Chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, & d'une légèreté qui ne dément point leur origine Espagnole. Les Mulets ne sont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en passe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux sont d'une grande ressource, dans des Pays où il y a tant à monter & à descendre, & souvent des pas fort difficiles à franchir.

Abeilles des
Provinces
Méri-dionales.

On trouve, presque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches; & l'on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat.

Le Coton est naturel à tout ce Pays; & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après elle se fane & se sèche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à semer du Chanvre; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constants, en font un usage assez avantageux.

Vins de Rio-
ja, de Cordoue
& de Men-
doze.

OUTRE le Maïs, le Manioc & les Patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers Simples, qui sont propres au Pays. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête.

(m) Histoire du Paraguay, liv. 1. pp. 11 & 12.

Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoza, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordillière, à 25 lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

Si ce Pays est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens empoisonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoisons; & telle est particulièrement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart sont de la grosseur de nos Merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Vipères, dont il est fort friand. Dès qu'il en aperçoit une, il cache sa tête sous une de ses ailes, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipère s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son Ennemi. Elle lui rend aussitôt un coup de langue: mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipère, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le Moineau la mange; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Herbe au
Moineau.

Comment
elle fut connue.

Serpens du
Tucuman &
du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes especes de Reptiles: mais tous les Serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles: sans quoi, dit un célèbre Missionnaire (n), on seroit sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux Reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Mères font éclore en les couvant. Le Serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommode. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même Pays, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles: mais les Antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie surtout avec succès, une pierre, qu'on nomme *Saint Paul*; le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir maché. La tête de l'Animal même, & son foie qu'on mange

(n) Le P. de Montoya, dans la Conquête spirituelle, &c. déjà cité.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.
Serpens
Chaleurs.

pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur le champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chasseurs*, qui montent sur les Arbres pour découvrir leur proie, & s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, & la devorent toute vivante; mais lorsqu'ils ont avalé des Bêtes entières, ils deviennent si pesans qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin; & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbre, sur lesquelles l'Animal se trouvoit couché; & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras (a).

PLUSIEURS de ces monstrueux Reptiles vivent de Poisson; & le Pere de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui péchoit sur le bord d'une Rivière. Elle commençoit par jeter, de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau; ensuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout d'un coup la gueule, pour avaler quantité de Poissons que l'écume sembloit attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau; & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la Rivière de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la manière qu'on le rapporte des Singes. Le Pere de Montoya fut un jour appelé pour confesser une Indienne, qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Rivière, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentoit plus que quelques momens à vivre; & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans &
Requins.

Les Caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil; c'est d'avoir sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si for-

(a) Ce trait, comme celui qui va le suivre, de la bonne foi d'un Missionnaire, qui ne a besoin sans doute d'un témoignage tel que rapporte ici que ce qu'il a vu? celui qu'on a cité. Mais qui osera se dénier

te, qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au Soleil, elle a toute la douceur du Mufc. Les Requins du Fleuve de la Plata font aussi plus grands que ceux des autres Rivières; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les saisissent par le muse, & les étouffent.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Caméléons
d'une gran-
deur singu-
lière.

Singes.

Renards.

Tatars.

Apercos.

Trois espèces
de Cerfs.

Ante.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une espèce bien singulière, puisqu'on leur donne cinq ou six piés de long; sans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un Animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les Singes de ce Pays sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables lorsqu'ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les Renards sont fort communs. Du côté de Buenos-Aires ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet Animal. Il est si familier, qu'il vient caresser les Passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en est mouillé. On distingue deux espèces de Tatars: les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le museau allongé: les deux parties de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Pays, que les Espagnols nomment *Apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espèce, qu'on distingue sans la nommer, a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois espèces de Cerfs. Les uns, qui sont presque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paissent dans les Plaines. Les troisièmes ne sont gueres plus grands qu'un Taureau de six mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déjà parlé sous le nom de *Peccaris*, ont, comme dans tout le reste de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une espèce d'évent, sur le dos; mais, ici, leur chair est si délicate & si saine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Un Animal assez commun, dans cette partie du Continent, est une espèce de Buffle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il est de la grosseur d'un Ane, dont il approche beaucoup aussi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus singulier est une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles; auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons; surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal (p). Il se sert des deux piés

(p) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il ressemble beaucoup aux Originaux du Canada.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

de devant, comme les Singes & les Castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe pendant le jour; & la nuit il mange d'une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légère & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est sèche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet: aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'Anta est fort aisée: mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent; & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lumière du jour on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Arbres du
Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une description particulière, est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devoit naturellement y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec: mais le vent du Sud, qui y souffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y sont d'une beauté singulière. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui surpassent en hauteur ceux de tous les autres Pays; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun: c'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une raissine odoriférante. Son fruit est une grosse fève, fort dure, & célèbre par ses vertus médicinales. Le même Pays a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec sa moëlle, est un aliment sain de très bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-Mayo, sont aussi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées passent pour souveraines contre tous les maux des yeux; son fruit est doux & agréable. Le Chaco a deux especes de Gayac, dont la plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

Ses Ani-
maux.

LES Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Les Tigres ne sont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette connoissance pour se garantir de leurs insultes. On observe aussi qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Du reste, ils sont aussi bons Chasseurs dans l'eau que sur terre. Cette Province a des Peccaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y sont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; &

& l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Pays, jusqu'à six différentes especes d'Oies, & toute sorte de Volaille.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

ANTA de cet-
te Province.

L'ANTA du Chaco est un peu différent (q) de celui qu'on a déjà décrit. Les Espagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe, qu'il allonge dans sa colere; sa queue est courte, ses jambes déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de Magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoar. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en busle, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pié gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Original du Canada; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'Original. Enfin l'on assure que lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Le Guanaco, espece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parce que d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'est pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Espagnols en reçurent la premiere connoissance, fut masqué par ses Compatriotes. En 1723, quelques Anglois eurent la curiosité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais personne n'a pris la peine de publier si ces Animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, si ce n'est peut-être dans les Cantons déserts; & pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espece de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, & d'assez bon goût, mais un peu seche.

Guanaco,
ou Wanotra.

Les autres Animaux du Chaco sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; le *Iguana*, peu différent de celui de l'Isthme; le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison, c'est-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il se recpie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il se tapit. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussitôt que le Daim y a

Zorillo, Ca-
pivara.

Quinquinchon, Animal rare.

(q) Si ce n'est pas une autre espece, on peut supposer que cette différence n'est que dans les deux Descriptions. La premiere est du P. de Montoya, & celle-ci du P. Lobo; tous deux Missionnaires.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Tatou, ou
Melica.

Poisons &
Antidotes.

Oiseaux du
Chaco.

Productions
du Pays des
Magnacicas.

Famacosio,
Animal ter-
restre.

fournir son museau, il se trouve pris sans pouvoir respirer, & que tous ses efforts ne pouvant le dégager, il sert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois présentèrent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût désagréable. On en distingue une autre espèce, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Melica* au Tucuman, qui forme dans sa coque une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & sa chair n'est pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui séparent les Montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco, ont cette espèce de Moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une bosse. Les Indiens du Pays s'en servent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

QUELQUES Voyageurs assurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Missionnaires y en ont trouvé un assez grand nombre. Ils nous apprennent aussi que le Pays est riche en contre-poisons, & que dans ce nombre les plus souverains sont, la *Contra-yerva* mâle & femelle, & la *Viperina*, que le P. Lozano prend pour le *Trifago* de Dioscoride. Les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuyau du Maïs, & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué sur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait, & le laisser sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache; ce qui arrive lorsqu'il n'y reste plus de venin.

TOUTES les Forêts du Chaco sont pleines d'Abeilles; & dans la plupart il n'y a pas un Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiseaux de ce Pays; d'où l'Historien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reste du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

DANS les Pays des Magnacicas, qui est à l'extrémité septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit partout, sans culture, diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune, aussi-bien qu'une espèce de Cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin, & n'a point de queue. Sa légèreté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est aperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussitôt sur un arbre: encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'Arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas besoin d'un temps fort long, si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches: s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont

trouvés qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Pays absolument inhabitable: ils se réunissent dans un enclos bien palissade, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les Famacofos de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopficat*, qui faisoient un des plus puissans Cantons du même Pays, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'étoit qu'une espece d'Oiseaux, auxquels l'Historien donne même le nom de *Moineaux* (r): mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractère, il faut croire avec lui, „ que ces petits Animaux fondoient si furieusement sur „ les hommes, qu'ils les tuoient sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont „ presque entièrement dépeuplé tout le Canton.” Observons que le Pays des *Magnacicas* est arrosé de plusieurs Rivières poissonneuses, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil; qu'au-delà de ces Forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées; & que les Habitans sont sujets à une espece de lèpre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson (s), quoique trop foibles pour résister au terrible bec des Moineaux.

M. DE LA CONDAMINE n'a pas manqué, dans la relation de son Voyage sur la Rivière des Amazones, de donner la description des Animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. „ Je dessinai, dit-il, d'après „ nature, à S. Paul d'Omagues, le plus grand des Poissons connus d'eau „ douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *Pexe- „ bucy*, ou Poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou „ Veau marin. Celui dont il est question pâit l'herbe des bords de la „ vière; sa chair & sa graisse ont assez de rapport à celle du Veau. La „ Femelle a des mamelles, qui lui servent à allaiter ses Petits. Le P. d'Acuña „ rend la ressemblance avec le Bœuf encore plus complete, en attribuant „ à ce Poisson des Cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas „ amphibie, à proprement parler, puisque jamais il ne sort entièrement „ de l'eau, & qu'il n'en peut sortir, n'ayant que deux nageoires à côté de „ la tête, plates & rondes, en forme de rames de quinze à seize pouces „ de long, qui lui tiennent lieu de bras & de pieds, sans en avoir la figure, „ comme Laët le suppose fausement, d'après l'Ecluse. Il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe sur le rivage. Celui „ que je dessinai étoit femelle; sa longueur étoit de sept pieds & demi de „ Roi, & sa plus grande largeur de deux pieds. J'en ai vu de plus grands. „ Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la grandeur de son „ corps; ils sont ronds, & n'ont que trois lignes de diametre: l'ouverture „ de ses oreilles est encore plus petite, & ne paroît qu'un trou d'épingle. „ Quelques-uns ont cru ce Poisson particulier à la Rivière des Amazones; „ mais il n'est pas moins commun dans l'Orinoque. Il se trouve aussi, quoi-

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Moineaux
qui ont dé-
peuplé d'hom-
mes un Pays
entier.

Pexe-bucy,
ou Poisson-
bœuf de la
Rivière des
Amazones.

(r) Histoire du Paraguay, Tom. 2. liv. 15. pag. 273.

(s) *Ibidem*.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

„ que moins fréquemment, dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres Rivieres des environs de Cayenne, de la Côte de Guiane & des Antilles: c'est le même qu'on nommoit autrefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *Lamentin*, dans les Iles Françaises d'Amérique. Cependant je crois l'espece de la Riviere des Amazones un peu différente. Il ne se rencontre pas en haute Mer; il est même rare d'en voir près des embouchures des Fleuves: mais on le trouve, à plus de mille lieues de la Mer, dans le Gualлага, le Pastaca, &c. Il n'est arrêté, dans l'Amazone, que par le Pongo, au-dessus duquel on n'en trouve plus (r).

Mixanos.

CETTE barriere n'est pas un obstacle pour un autre Poisson, nommé *Mixano*, aussi petit que l'autre est grand; car il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baisser, vers la fin de Juin. Ils n'ont de singulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les rassemble nécessairement près du Déroit, on les voit traverser en troupes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement sur l'une ou sur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour reprendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Puragué.

L'ACADÉMICIEN vit, aux environs du Para, un Poisson qui se nomme *Puragué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille: celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, & quelquefois en est, dit-on, renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (u).

Tortues de
l'Amazone.

LES Tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses especes, en si grande abondance, que seules, avec leurs œufs, elles pourroient suffire à la nourriture des Habitans de ses bords. Il y a aussi des Tortues de terre, qui se nomment *Sabuis*, dans la Langue du Brésil, & que les Habitans du Para préfèrent aux autres especes. Toutes se conservent, particulièrement les dernières, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible.

Pêches à
discretion.

LA Nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens, & prévenu leurs besoins: les Lacs & les Marais, qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, se remplissent de toutes sortes de Poissons dans le tems des crues de la Riviere; & lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés, comme

(r) Voyage sur la Riviere des Amazones, Edit. de 1749, in-4°. p. 77.

(u) M. de Reaumur a développé le ressort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

dans des Etangs & des Réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTREES
VOISINES.
Crocodiles
du même
Fleuve.

Les Crocodiles (y) sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plupart des Rivières que l'Amazone reçoit. On assure M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déjà vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, sur la Rivière de Guayaquil (x). Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec lui, est le Tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Rivière, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le Tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son Ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le Crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les Tigres, que l'Académicien vit dans son Voyage, & qui sont communs dans tous les Pays chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire.

Combat du
Crocodile &
du Tigre.

M. DE LA CONDAMINE ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue *Puma*, & les Espagnols d'Amérique *Lion*. „ C'est, dit-il, une espèce absolument „ différente de ceux que nous connoissons: le Male n'a point de crinière; „ il est beaucoup plus petit que les Lions Africains. Je ne l'ai pas vu „ vivant, mais empaillé.

Fausse Espe-
ce de Lions.

Il ne seroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Pays froids, & qu'on trouve dans plusieurs Montagnes du Pérou, ne se rencontrassent point dans les Bois du Marañon, dont le climat est si différent: cependant les Indiens du Pays parlent d'un Animal, nommé *Ucumari*; & c'est précisément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'Animal est le même.

Ours nommé
Ucumari.

A l'occasion de l'Anta, qui n'est pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déjà donné la Description (y), il nous apprend qu'Anta est le nom que les Portugais lui donnent au Para; que les Espagnols du Pérou le

Différens
noms de
l'Anta.

(y) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plupart des Voyageurs y mettent quelques différences.

(x) Voyez, ci-dessus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

(y) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la description qu'il en fait.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Coati.

Singes de
l'Amazonne.

nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Brésiliens *Tapiira*, & les Gallibis, sur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

En passant chez les *Tameos*, il dessina une espèce de Belette, qui s'appriivoise aisément: mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il fut qu'elle se nomme *Coati* dans la Langue du Brésil (z).

Les Singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus recherché des Indiens de l'Amazonne. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazonne reconnoissent, quand ils vont à la découverte des Terres, si le Pays qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de Singes, en eut nommer tant d'espèces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un Lévrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat, c'est-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pincher* à Maynas, & *Tamarins* à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'Espèce appelée *Saguins*, dans la Langue du Brésil, & par corruption en François, *Sagouins* (a). Le Gouverneur du Para en fit présent d'un à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de son espèce qu'on eut vu dans le Pays: le poil de son corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds: celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité, plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle (b).

Autres Quadru-
pedes ra-
res du Pays.

Le Pays a d'autres Quadrupèdes rares, mais qui se rencontrent en diverses autres parties de l'Amérique, ou qui ont déjà été décrits, tels que diverses espèces de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmilier*, qui se nomme *Tamandua-ullassu* en Langue du Brésil; un autre plus petit, appelé *Tamandua-hi*; le Porc-épi; le Pareilleux, que les Espagnols nomment *Perico-ligero* & les Brésiliens *Unau*; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine dessina quelques-uns, ou dont les

(a) Laet en fait mention.

(b) Laet en parle, d'après l'Ecluse & de Lery.

(c) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine; & lorsque j'écrivois ceci, presqu'à la vue des Côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions

pour le garantir du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. Les commodités me marquant sur le Vaisseau Hollandois pour le faire sécher au four, je n'ai pu le conserver que dans l'eau-de-vie; ce qui suffira peut-être pour faire voir que ma description n'est pas exagérée. *Ubi sup.* pag. 82.

D. Heins (c), exécutés par M. de Morainville, sont restés entre les mains de M. Godin.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Si les Ser-
pens y sont
sans venin?

Yacu mama;
prodigieux
Serpent.

Jugement de
M. de la Con-
damine sur
cet Animal.

Jugement de
M. d'Ulloa.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone sont sans venin; mais l'Académicien assure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne sont pas mal-faisans, les morsures de plusieurs sont presque toujours mortelles. Un des plus dangereux est le Serpent à Sonnettes. Telle est encore la Couleuvre, dont on a déjà parlé sous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Espagnols. L'Animal, le plus rare & le plus singulier de ce genre, est un grand Serpent Amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de grosseur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire *Mère de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce Monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. „ On en raconte, dit-il, des faits dont je douterois „ encore, si je croyois les avoir vus, & que je ne me hazarde à répé- „ ter ici que d'après l'Auteur de l'*Orinoque illustré* (*), qui les rapporte „ fort sérieusement. Non-seulement, selon les Indiens, cette monstrueuse „ Couleuvre engloutit un Chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle at- „ tire invinciblement, par sa respiration, les Animaux qui l'approchent, „ & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprennent de me per- „ suader des choses presque aussi peu vraisemblables, de la manière dont une „ grosse Couleuvre tue un Homme, en s'entortillant autour de son corps, „ & l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourroit être la „ même qui se trouve dans les Bois de Cayenne, où l'expérience a fait „ connoître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai connu un „ Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune suite fâcheuse; „ peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai rapporté deux peaux, „ dont l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de quinze piés de long & „ plus d'un pié de large. Sans doute il y en a de plus grandes (d)”. „

C'EST le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire succéder avec la même fi- „ délité. „ Dans les Pays que le Marañon arrose, on trouve un Serpent aus- „ si affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés qu'on lui „ attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il a „ dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir il attire à „ lui un Animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où cette „ haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce mon- „ strueux Reptile s'appelle, en Langue du Pays, *Yacu-Mama*, Mère de „ l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux & humides, on peut le re- „ garder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être „ exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quel- „ ques personnes graves mettent aussi cet Animal dans la Nouvelle Espagne, „

(c) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmilier & du Maypouri.

(*) Le P. Gumila, Jésuite Portugais, dé-
jà cité.

(d) Il étoit redevable de ces Peaux & de

diverses autres curiosités d'Histoire naturel-
le, aux Jésuites de Cayenne, à M. de l'He-
Adam, Commissaire de la Marine, à M.
Artur, Médecin du Roi, & à plusieurs Of-
ficiers de la Garnison, pag. 83.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Explication
physique.

„ l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même ton; & tout ce qu'ils m'ont dit
„ de sa grosseur s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du Maraïon, à
„ l'exception seulement de la vertu attractive.”
„ EN supposant, qu'on peut suspendre son opinion sur les particularités du
récit vulgaire, ou même les rejeter comme suspectes, parce qu'elles peu-
vent être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter assez
communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré de cer-
titude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du Phénomene, &
se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. „ Premièrement, on
„ raconte que dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressem-
„ ble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune
„ nourriture de ses racines. 2^o. Son corps est environné d'une espece de
„ mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. Cet-
„ te mousse, qui est apparemment un effet de la poussière ou de la boue,
„ qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & se dessèche au Soleil.
„ De-là il se forme une croûte sur les écailles de la peau. Cette croûte,
„ d'abord mince, va toujours en s'épaississant, & ne contribue pas peu à
„ la paresse de l'Animal, ou à la lenteur de son mouvement; car s'il n'est
„ pressé de la faim, il demeure, pendant plusieurs jours, immobile dans
„ un même lieu; & lorsqu'il change de place, son mouvement est pres-
„ qu'imperceptible. Il fait sur la terre une trace continue, comme celle
„ d'un Mât ou d'un gros Arbre, qu'on ne seroit que traîner. 3^o. Le souffle
„ que la Couleuvre pousse est si venimeux, qu'il étourdit l'Homme ou l'A-
„ nimal qui passe dans la sphere de son action, & lui fait faire un mouve-
„ ment forcé, qui le mene vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On
„ ajoute que le seul moyen d'éviter un si grand péril est de couper ce souf-
„ fle, c'est-à-dire de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui
„ en rompe le fil, & de profiter de cet instant pour prendre une autre
„ route.”

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, & n'ont pas même l'appar-
ence de la vérité: mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on
fera moins choqué de la chose même: ce qui paroît extrêmement fabu-
leux, sous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel sous un autre.
„ On ne peut nier absolument que l'haleine du Serpent n'ait la vertu de
„ causer une forte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est certain que
„ l'urine du Renard produit cet effet, & que très souvent les baïlle-
„ mens des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. Il n'y a
„ donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque chose de la
„ propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent supplée par cette vertu à
„ la lenteur de son corps, pour se procurer des alimens. Les Animaux,
„ frappés d'une odeur si forte, peuvent bien perdre le pouvoir de fuir, ou
„ de continuer leur chemin: ils sont étourdis, ils perdent l'usage des sens,
„ ils tombent; & la Couleuvre, par son mouvement tardif, qui ne laisse
„ pas d'augmenter la force de la vapeur, s'approche, jusqu'à les saisir &
„ les dévorer. A l'égard du préservatif, qu'on fait consister à couper le
„ fil de l'haleine, c'est une vaine imagination, à laquelle on ne peut ajou-

„ ter

ter foi sans ignorer la nature & la propagation des odeurs. Les circonstances de cette espèce sont des inventions du Pays, qui en imposent d'autant plus, que personne, pour satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au danger de l'examen (e).

Le Ver, qui se nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une Feve, & cause une douleur insupportable: mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqure d'une sorte de Moustique ou de Maringoin; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

La quantité de différentes espèces d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazonne sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupèdes: mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage il n'y en a presque aucun qui ait le chant agréable. La plupart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zone torride, porte ici le nom de *Quindé*, comme au Paraguay. Les espèces de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne diffèrent pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazonne, sont verts, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des ailes, d'un beau jaune. Une autre espèce, nommée aussi *Tahouas* à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entièrement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoît point, en Amérique, l'espèce grise, qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différents endroits, sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme, à Cayenne, taper un Perroquet: sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur acre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaitre, dans un Oiseau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un Cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que, quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renais-

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Suglacuru, ou Ver
Macaque.

Oiseaux de
l'Amazonne.

Manière
Indienne d'em-
bellir les Per-
roquets.

(e) Voyage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 9. Remarquons ici, comme nous l'avons fait dans l'Avertissement du Tome XIX. de ce Recueil, qu'à la réserve de cette explication, XX. Part.

tout ce qui regarde le Maraçon, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Cahui-
tahu.

sont toujours rouges dans l'espece qui a du rouge aux ailes, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des ailes jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté de ceux des Mexiquains.

ENTRE plusieurs Oiseaux singuliers, le même Voyageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiseau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes est armé d'un ergot, ou d'une corne très aiguë, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'Oiseau, nommé *Canelon* à Quito: mais outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime son cri.

L'Oiseau
trompette.

L'OISEAU, nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Île de Cayenne. Il est très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, suivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent, & précisément opposé à celui de la gorge.

Condor, ou
Contur des
Pays bas du
Marañon.

Le fameux Oiseau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé aux yeux de l'Académicien, dans plusieurs endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui assura qu'il se trouve aussi dans les Pays bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiseaux, non-seulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élèvent dans l'air; ce qui semble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes sortes de pieges, dont le plus ingénieux consiste, dit-on, à lui présenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très visqueuse, sur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ses serres, qu'il ne lui est pas possible de les en tirer.

Chauve-souris
qui détrui-
sent le Bétail.

LES Chauve-souris, de l'espece de celles qui sucent le sang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un Pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des Pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entièrement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Missionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Description
du Tucan.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiseau qu'on a déjà nommé entre ceux du Paraguay: mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée (f), & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un Pigeon, & si célèbre par son bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les constellations Australes. Le bec de celui dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six pouces. Ce s'avant Minime crut d'abord qu'un si grand poids de-

(f) Journal des Observations, &c. Tom. I. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tucan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Missionnaires

Tucan. Ma seule raison, pour m'en tenir au dernier, est que je l'ai déjà écrit de même.

voit être à charge au Tucan : mais l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrémité. On voyoit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi-pouce au-delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à sa naissance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondulés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de scie.

La langue de l'Animal, presque aussi longue que le bec, étoit composée d'une membrane blanchâtre, fort délicate, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoît jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivoit une couleur noire, qui alloit se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoît jusqu'à l'Anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & son extrémité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derrière; les deux premières, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiseau s'approprioit aussi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Le même Voyageur, se trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux singuliers, dont il donne aussi la Description. Un jour, dit-il (g), j'aperçus dans les herbes le derrière d'un Animal, que les herbes, assez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fusil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter; mais une odeur insupportable qui sortoit de son corps me fit reculer, & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Pays, est de la grosse

HISTOIRE
NATURELLE,
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Description
du Chinche.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

feur d'un Chat. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrémité de la mâchoire supérieure, qui avance au-delà de la mâchoire inférieure; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs, & fort étroits: l'uvée est noire, & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme: les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouïe très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les pattes divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne diffère pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presque aucun doute que ce ne soit une des espèces de Renards Américains, dont on a déjà parlé sans les avoir décrits.

Macreufe de
Rio de la Pla-
ta.

UN autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreufe du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaioit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son couronnement, c'est-à-dire la partie qui divise le dessus du bec d'avec la tête, étoit relevé par une bosse blanche, ronde, en forme de calus, dont la grosseur égaioit celle du bout du pouce. Ses paupières étoient d'un beau blanc; ses yeux, d'un rouge de sang; & la prunelle, d'un bleu azuré: sa tête, d'un noir obscur, dont l'obscurité diminueoit insensiblement vers le manteau, descendant de son parement sous le ventre: elle devoit d'une couleur d'ardoise, qui s'étendoit jusqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des ailes, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de dessus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à mesure qu'il s'approchoit du plumage des cuisses. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle sous le genou, que vers le *Carpe*. Les piés de même couleur que les jambes, étoient composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant, & d'une petite sur le derrière, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois serres de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composoient la serre du milieu, deux l'intérieure, & une seule de derrière, qui étoit courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trou-

te en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (h).

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Description
du Colibri de
la Zone tor-
ride.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zone torride. Il en avoit déjà vu un grand nombre dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir, égal au plus beau velours, tantôt d'un verd naissant, tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur, mais doré: les grandes plumes des ailes sont d'un violet foncé, un peu pâle: la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espèce que le P. Feuillée avoit vu aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé; & tout le dessous du ventre, jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les pieds fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant, & la quatrième sur le derrière, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces Oiseaux voltigent continuellement, d'une vitesse admirable; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi, cartilagineuse; & depuis son milieu jusqu'à sa pointe elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement, que sa vivacité fait assez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux (i).

Pour donner quelque idée de la violence du poison, dans quelques Serpens du même Pays, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son tems près d'une source qui est entre le 5^e & 6^e degré de latitude Australe, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa Maison; & n'ayant point aperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Méde-

Effet du poison d'un Serpent à sonnettes.

(h) *Ibidem*, pag. 276.

(i) *Ibidem*, pag. 414.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

cin Flamand, que la seule curiosité avoit attiré au Pérou, & qui faisoit un Voyage dans les Terres, se trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; & connoissant par d'autres expériences combien ces Animaux sont terribles, l'un d'eux courut à la Maison du Curé, pour demander les secours de son ministre, pendant que l'autre s'efforçoit de soulager la Malade. Le Curé ne put être assez prompt; il la trouva morte: & ce qui doit paroître fort étrange, c'est qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détachèrent, comme s'il eut été déjà pourri, de sorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Eglise. L'Auteur admire une dissolution si précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens est composé, agissent sur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait si singulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumières & pour distinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant son Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (k). Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célèbre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité, dans les Femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nastursum hortense*. Sa racine est un Oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (l).

Plante qui
rend les Femmes
fécondes.

Contra-yerva
de Montevideo.

On a donné, d'après M. d'Ulloa, une Description de la *Contra-Yerva* qui croît sur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuse Plante, telle qu'il la vit sur le penchant de la Montagne *Videa*, du côté septentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poisons. Au-dessous de la partie inférieure de sa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même substance. Ces tubercules ont, au-dessous de leur partie inférieure, des fibres semblables aux premières, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naissance, & pendant que la Nature travaille à l'union des semences, quelque opposition dans la terre, comme si c'étoit quelque pierre qui obligeât ces semences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur assemblage, & finir le composé que la Nature se propose.

Les tubercules sont couverts d'une peau de couleur grise, qui, en se séchant, se change en blanc sale; ils sont venimeux, & leur substance intérieure est d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'élève, sur la superficie de la terre, d'un ponce

(k) *Ibidem*, pag. 418.

(l) *Ibid.* p. 422.

de plus. Son épaisseur est de six lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre sur son contour, sont les loges des bases des queues des feuilles, qui, étant tombées, laissent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroissent. Ce contour est d'un verd fané; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, est d'un blanc jaunâtre.

L'extrémité de la partie supérieure de la tige reste toujours couronnée de cinq ou six feuilles, naissantes sur cette même extrémité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & sont épaisses de deux lignes à leur naissance. Le petit velu, dont elles sont chargées, les représente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur sommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur base, dont les moyennes sont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour est ondé, & la pointe qui les termine est émoussée: la côte, qui passe par le milieu, & qui est une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, est arrondie sur le revers, & élevée d'une ligne sur leur plan, sillonnée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même sur le revers & sillonnées aussi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles jusqu'à leur contour, divisées en plusieurs petits nerfs qui sont encore subdivisés. Le dessus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, semblable à celui de leur queue, les représente aussi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microscope, & le dedans, ou dessous des mêmes feuilles, est d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs sont portées sur le sommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demi. Les fleurs sont des bouquets non radiés, représentés sur un disque rond de quinze lignes de diamètre. Ce disque est un amas de petits fleurons fort ferrés, d'un violet clair, portés chacun sur un embryon de graine. La fleur étant passée, chaque embryon devient une semence sans aigrette. Ces semences, ou ces graines, sont semblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diamètre (m).

A l'occasion du nom de *Pépité*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur dont sont quelquefois ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle pesoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion: c'est-à-dire que vers l'extrémité de la partie supérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrémité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette cha-

Grosseur extraordinaire
d'une *Pépité*
d'or.

(m) *Ibidem*, pag. 281.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Singulière
pétrification
des eaux d'une
source.

leur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entièrement pur (n).

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célèbre par ses Mines de vis-argent, à 60 lieues de Lima, une source, qui sort du milieu d'un Bassin carré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces, qui, sortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maisons de Guanca-Velica. Leur coupe donne peu de peine aux Ouvriers; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; & sans règle ni marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les désirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues: lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier; alors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. „ J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces Statues. Tous „ les Benitiers de la plupart des Eglises de Lima font de la même matiere, „ & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'Histoire de leur formation, si l'on n'en jugeoit que par les apparences. La grande Mine de „ Mercure, qui sert dans toutes les Mines de l'Amérique méridionale à purifier l'argent, est creusée, proche de Guanca-Velica, dans une Montagne fort vaste, qui menaçoit ruine en 1709. Les bois, qui la soutenoient en plusieurs endroits, étoient à demi-pourris, & les dépenses qu'on „ y avoit faites jusqu'alors, en bois seulement, montoient à trois millions „ deux cens mille livres. On trouve, dans cette Mine, des Places, des „ rues, & une Chapelle où la Messe est célébrée les jours de Fête. On „ y est éclairé par une grande quantité de chandelles allumées. Les parties „ subtiles du Mercure, qui s'évaporent, y rendent l'air fort dangereux (o).

Comment on
le tire.

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vis-argent de cette Mine, est d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concasse, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte en cul de Four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho; qui est plus propre à l'opération que toute autre espèce de matiere combustible: aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, chauffe tellement le Minerai concassé, que le vis-argent en sort vola-

(n) *Ibidem*, pag. 478.

(o) *Ibid.* p. 433. & 434.

distillé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque Cucurbite, où le vis-argent tombe condensé & en liqueur bien formée. Dans les premières Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernières; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi; c'est-à-dire que, payant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, 60 Piaſtres le quintal, il vend le Mercure 80 Piaſtres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (p). M. Frezier rend témoignage aussi de la pétrification presque subite de l'eau.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Chiens sauvages, & autres Animaux.

Les Observations du savant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la description de quelques Poissons fort singuliers, qu'il dessina dans la Baie de Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maison duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'Aper de Rondelet (q), & que cette raison, jointe à diverses singularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a presque la forme du Turbot, pressé de même dans son épaisseur. Son corps est un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excède pas dix pouces; & sa largeur, depuis le dos jusqu'au dessous du ventre, n'en a pas moins de sept. Sa gueule, qui est extrêmement petite, avance en maniere de petit groin: elle est garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres qu'elles paroissent n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête; ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Aper Marinus, ou Sanglier Maria.

Le corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La première, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos, passe par le milieu de l'œil, & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit en-

(p) Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, pag. 165.

(q) Histoire des Poissons, liv. 5. ch. 27. Cet Auteur ayant laissé aux Curieux le soin de déterminer quel est le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aime mieux

donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le constituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'est le véritable *Aper Marin* d'Aristote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

core deux autres bandes, dont l'une est grise, & entoure le manche de la queue, comme celle qui suit, qui est d'un beau noir, & qui divise la queue du corps. Toute la queue est argentée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrémités du corps, séparées par la queue, sont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, semblable à une belle crête dorée. Vers l'extrémité du dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reste du corps. Chaque côté a sa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos est surmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui sert de nageoire. Le dessous du ventre est garni aussi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va se terminer au manche de la queue.

Ce Poisson est de très bon goût. Il est rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vu (r).

Salamandre
aquatique.

SUR les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes sur une Montagne, le P. Feuillée vit dans les eaux d'une belle source, un Animal qui cherchoit à se cacher, mais qu'il prit heureusement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parce qu'ayant la queue longue, plate, arrondie à son extrémité, & presque semblable à une spatule, il lui trouva quelque ressemblance avec la *Salamandre* de *Fabius Columna*.

Sa descrip-
tion.

Sa longueur, depuis ses lèvres jusqu'au bout de sa queue, étoit de quatorze pouces sept lignes; sa peau, sans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, semblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui se trouvent aussi dans les Campagnes de *Smirne*, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti sur une Montagne, à l'Est de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant sur le bleu d'Indigo; excepté la paupière, & un peu au-dessous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroisoit de couleur d'ardoise. Son museau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & sa tête, beaucoup plus élevée, avoit, au-dessus de son sommet, une espèce de crête ondulée, qui commençant au-devant du front s'étendoit jusqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-dessus du plan.

ENTRE le museau & le front, on voyoit de chaque côté une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux espèces de paupières. Ses yeux étoient directement situés au milieu des côtés de la tête: ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupières ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue, épaisse, large, ver-

(r) *Ibidem*, pp. 337 & 338.

meille, est entièrement attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la manière d'une vessie. Ses bras sont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derrière; les doigts, tant des pieds que des mains, joints par un cartilage semblable à ceux des Canards & des Oies; leur extrémité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* est fort étroit & fort court; mais l'*Abdomen*, partie contenue par le dos & le ventre, est fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus singulier est la queue: elle est longue, étroite & ronde à sa naissance; ensuite elle s'élargit peu-à-peu jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité, avec ses bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondulée.

Mes bornes ne me permettant point de suivre les Voyageurs dans toutes leurs descriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, sur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté sur le sable. C'étoit une *Veschie*; ouvrage des plus merveilleux que cet Élément produise. Ceux qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, ayant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les *Veschie*s de cette espèce dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *Holotures*, qui sans être Plantes, ni Poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

CETTE Holoture est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émousée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très déliée & transparente, semblable à ces demi globes qui s'élèvent sur la surface des eaux en tems de pluie, particulièrement lorsqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par lesquelles on découvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vuide, mais enflée comme un Balon plein de vent. A son extrémité la plus aiguë, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une espèce de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en manière de voile, ondulée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beau-

Sa description.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

coup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermicifaux, entrelasés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très belles houppes, pendantes, & transparentes comme le plus beau crystal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, semblables à des cordons azurés, de l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en manière de petite dentelle. L'Observateur s'aperçut que toutes ces petites veines remuoient incessamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeurassent toujours pendantes.

La couleur,
difficile à dé-
terminer.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il se promet d'en donner quelque idée, en la faisant considérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embrasement d'une fournaise de souffre; c'est une confusion de bleu, de violet & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne sauroit distinguer lequel des trois l'emporte sur les deux autres. Enfin cet Animal ne représente pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses couleurs; il l'imité encore, par les douloureuses cuissens qu'il cause à ceux qui le touchent. L'expérience en instruisit le P. Feuillée. Il y fut surpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit servi à mettre l'Holoture dans son mouchoir, pour le dessiner; le lendemain, ne faisant pas réflexion à l'usage qu'il avoit fait de son mouchoir, il voulut s'en essuyer les mains, après les avoir lavées. Il sentit, aussitôt, un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau (r).

Vignes &
Vie du Chili.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (t); M. Frezier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regretté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Pays où elles sont si fertiles & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes; mais faute d'industrie pour vernisser les couches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Fruits.

Les fruits du même Pays viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont

(r) *Ibid.* pp. 380 & suiv. Il vit quelques-unes de ces Vécies en divers endroits de l'Amérique, sur les bords de la Mer, particulièrement dans les Baies sablonneuses, après un grand vent; mais il n'eut pas le tems d'observer si elles ressembloient à celle qu'il a décrite.
(t) Voyez la description des Corrégimens du Pérou.

pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des Campagnes entières d'une espece de Fraisières, différens des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût, que nos Fraises de Bois: mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'espece des nôtres; comme les Champs y sont remplis de toutes nos especes de Légumes, dont quelques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux especes, &c. y croissent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Mélisse, la Tanesie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une espece de Piloselle, dont l'odeur approche de celle de l'Absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espece de Sauge, qui s'élève en Arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines sont embellies de Rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espece la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi, dans les Campagnes, une espece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (v). Il s'en trouve de différentes couleurs; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (x), dont l'odeur est fort agréable, surtout à la fin du jour & pendant la nuit; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diamètre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs.

Les Habitans du Chili ont un remède infailible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jeter du sang par le nez: c'est la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, espece de Santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plupart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Pays. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes; telle est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espece d'Indigo, qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diamètre (y). Lorsque sa tige est rougêatre, on la mange crue pour se rafraîchir: elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Pays, la tein-

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Légumes &
Herbes aro-
matiques.

Liuto.

Herbes mé-
dicinales.

Herbes de
teinture.

(v) M. Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Liuto*. La fleur ressemble à l'espece de Lis qu'on nomme *Guernesiense* en Bretagne, & que le P. Feuillée appelle *Hemerocallis floribus purpureiscentibus strigatis*.

(x) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi*.

(y) M. Frezier reproche encore au Minime, qui l'appelle *Panké Anapodiphyll*, de borner son diamètre à dix pouces.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Arbres ar-
ombrageux.

Le Liéti, ar-
bre dont l'om-
bre fait enlier.

Variété d'Oi-
seaux.

Pipeliennes.

Pechiolora-
dos.

Trouble pour
la chasse.

ture qu'elle donne en noir est non-seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes especes de Myrthes; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras; le *Toldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'Encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canele; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le *Liéti* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enlier tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François; mais le remède n'est pas difficile: c'est une herbe nommée *Pelboqui*, espece de Lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enlure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans l'Hydropisie: cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive; son bois peut servir à la construction des Vaisseaux: mais le meilleur du Pays, pour cet usage, est une espece de Chêne, dont l'écorce, comme celle de l'Heuse, est un Liège. Les bords de la Riviere de Biobio sont couverts de Cedres, qui peuvent servir non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Les Oiseaux, dont ces Campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Becassines, toutes sortes de Canards, dont on distingue une espece, nommée *Patos Reales*, qui ont sur le bec une crête rouge; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipeliennes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frezier, quelque ressemblance avec l'Oiseau de Mer qu'on appelle *Mauve*, sont d'un très bon goût. „ Ils ont le bec rouge, droit, long, étroit en lar-
„ geur & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux, &
„ les piés du Perroquet. Les *Pechiolorados* sont une espece de Rouge-gor-
„ ges, d'un beau ramage. On voit quelques Cignes, & quantité de Fla-
„ mans, dont les plumes, qui sont un beau mélange de blanc & de rouge,
„ servent de parure aux bonnets des Indiens. Mais le plaisir de la chasse
est ici fort interrompu par la multitude de ces Oiseaux, qu'on nomme
Vyolos, & que les François du Vaisseau de M. Frezier nommoient
Criards, parce qu'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour
de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envo-
lent aussitôt qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on vient de li-
re, du Chili, regarde particulièrement les Cantons voisins de la Concep-
tion (2).

Aux environs de Valparayso, les Montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La

(2) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

HISTOIRE
NATURELLE
PÉROU ET
CONTRÉE
VOISINES.
Herbes mé-
dicinales des
Montagnes de
Valparaiso.

plus renommée est le *Cochinilagua*, espece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel ; elle passe pour un excellent fébrifuge. Le *Vira-verda* est une sorte d'Immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fièvre tierce. L'*Unoperquen* est un Senné, tout-à-fait semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un Baume d'un grand usage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche, tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genet, la feuille très-petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est toute gluante.

Le Payco est une Plante de moyenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction est sudorifique, & vantée pour la Pleurésie. Le *Palqui*, espece d'Hieble à fleur jaunée, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbrisseau semblable au Laurier-Rose, dont la fleur est d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (a), de celle de l'Aristolochée. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poisson : mais, sans le contredire sur ce point, M. Frezier assure seulement, sur sa propre expérience, qu'il se trompe en lui attribuant un effet si prompt. Les *Bisnagues*, dont on fait des Cure-dents en Espagne, & dont la Plante ressemble fort au Fenouil, couvrent les Vallées autour de Valparaiso. Le *Quillay* est un Arbre du même Pays, dont la feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne pour le lavage des laines, quoiqu'elle le soit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à se nettoyer les cheveux ; & c'est, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui est leur couleur commune.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genièvre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan est purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en distille un lait, qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture, couleur de Café, tirant sur le rouge, dont les Indiens teignent particulièrement leurs filets de pêche, pour les rendre moins visibles au Poisson.

Poissons

ENTRE les Poissons, dont la plupart sont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbiens, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les Languados, les Mulets, les Alofes, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une espece de Morue, qui

(a) Le P. Feuillée, qui la donne, nomme cet arbrisseau *Rapontum spicatum, foliis acutis*.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Peje-Gallo

Pulpo, animal
extraordina-
le.

donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois suivans, M. Frezier s'arrête particulièrement au *Peje-Gallo*, *Poiffon-Cog*, que les François nomment Vaisseau nommeront l'Eléphant, parce qu'il a sur le bec une véritable trompe (b). La pointe de ses nageoires, qui, dans la figure, se divisent de chaque côté comme en deux ailes, est un aiguillon si dur, qu'elle peut servir d'alène pour percer les cuirs les plus secs. Le même Voyageur a jugé digne d'une figure & d'une description, une espèce singulière d'Ecreviffe de Mer, semblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs sont extrêmement vives & d'une grande beauté.

MAIS un Animal beaucoup plus singulier, est celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'Animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même espèce que la *Cocfigrue* du P. du Tertre, dessinée dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à sa *Cocfigrue*. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une

(b) Le P. Feuillée donne une description fort curieuse de ce Poisson. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Aca-Achagual-Chaligua*. Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & de-là il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faux, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'arçon de Navire; elle est appuyée sur une arête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derrière de la tête; c'est l'unique arête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'Anus, faites en palette; & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchies. L'épine du dos est une corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, qui n'ayant, ni moëlle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espèce de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur: on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce Poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos, qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair est blanche, d'un goût assez agréable. Son seul défaut est d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. 1. p. 219. Ce Voyageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers sans avoir jamais vu un Poisson si singulier. Il le vit à Buenos-Aïres: mais il dut le trouver ensuite fort commun au Chili, puisque M. Frezier assure qu'à deux lieues de Valparaiso, dans une anse où se décharge la Rivière d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui passe à Quillota, on fait la pêche des *Corbinos*, des *Tollos* & des *Peje-Gallios*, qu'on fait sécher pour envoyer à Santiago, Capitale du Chili, qui tire aussi de-là le Poisson frais. *Ubi supra*, p. 110.

d'une vessie, qui se trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (c). On trouve aussi, à Valparayso, des Araignées monstrueuses & velues, mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espèce de *Ceterach*, que les Espagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle sert à purifier le sang, & surtout à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. Dans le même Pays, on cultive une espèce de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper sur les toits des Maisons, & qui dure toute l'année. De sa chair, on fait une excellente confiture. La commence à croître un Arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'Oranger; & son fruit est fort semblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais. Le noyau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la consistance; mais il est amer & ne sert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordillière, produisent une herbe qu'on peut manger en salade, dans sa naissance; mais, en croissant, elle prend une qualité si funeste aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enlent jusqu'à crever.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, est un Arbre dont les feuilles sont semblables à celles du Noyer, mais d'inégales grandeurs. Elles sont rangées, deux à deux, sur une même côte, de manière qu'elles vont en augmentant, à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ses fruits sont différens. La gousse du premier est hexagone; & celle du *Pacay* est à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de sept à huit. Leur longueur est fort inégale. Il se trouve des gousses de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles sont divisées en plusieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Feve plate, enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendoit pour du coton: mais ce n'est réellement qu'une huile cristallisée, qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois sucrin*.

ENTRE les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particulière au Pays, semblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus suave, quoique moins forte. Elle se nomme *Niorbes*. On regrette que M. Frezier & les Compagnons de son Voyage n'aient pu rendre aussi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que sur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croit un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espèce de grappe. On l'appelle *Flor del Paraiso*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Pays de Lima, à la chute des Montagnes, on trouve certains Arbrisseaux,

(c) C'est, sans doute, l'*Arumasia Brasilia* de Margrave: liv. 7. p. 251.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTREES
VOISINES.
Doradilla de
Coquimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe singu-
lière.

Pacay, & ses
Pois sucrins.

Fleurs &
Plantes singu-
lières.
Niorbes.

Fleurs du Pa-
radis.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une Croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande Riviere du Misco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arayan, ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de cœurs verts, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pied. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd; à-peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espèce de Couronne. Nous avons déjà parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (d), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

Condor de
Valparayso.

M. FREZIER confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparayso, qui avoit neuf piés de vol: sa crête étoit brune, & n'étoit pas déchiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (e).

Curvi de
Buenos-Ai-
res.

Le Curvi est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié; mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrémité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires; deux au-dessous des ouïes, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrémités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrémités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siege sur le dos: la première prend son origine derrière la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la

(d) Au Tome XVIII. de ce Recueil.

(e) *Ubi supra.*

queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrémité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derrière la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat charmant à ce Poisson. Sa chair est d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écaillés; mais toutes les parties extérieures sont couvertes d'une très belle peau (f).

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

CET Ouvrage a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuses, & tout étant tiré des meilleures sources, on ne nous refusera point ici la confiance qui est le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'arbre du *Quinquina*, sur lequel notre silence pourroit passer pour une omission, se trouve décrit, comme plusieurs autres, dans les Voyages du XIXe. Tome.

(f) Le P. Feuillée, *ubi supra*, p. 220.

CHAPITRE IX.

Voyages au Brésil.

ON comprend, sous le nom de Brésil, de vastes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Est, l'Océan Atlantique, & sur les limites desquelles les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point. La Longitude du Brésil, suivant les premiers (a), est comprise entre les 29 & 39 degrés, Ouest du Méridien de Tolède, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Castille & de Portugal, & d'une ligne de séparation, tirée du Cap de *Humas* par l'Île de *Buenabriga*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit se rappeler les causes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Espagnol de Nation, ayant accordé aux Rois de Castille une Bulle qui les appelloit fort avantageusement au partage du Nouveau Monde, par la fameuse ligne de Démonstration dont on a rapporté les bornes (b), les Portugais s'en crurent assez blessés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Règlement entre les deux Cours: & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'espace de dix mois. Mais

INTRODUC-
TION.

Les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point sur les bornes du Brésil.

(a) Herrera, Decad. XX. liv. XX.

d'Alexandre, au Tome XVIII. de ce R^e;

(b) Voyez ces détails, & la Bulle même.

INTRODUC-
TION.

de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la possession des Iles Moluques, n'ayant fait que rendre les prétentions plus obscures, chaque Parti s'en tint à ses idées, & la conclusion demeura suspendue, jusqu'à ce que les deux Couronnes étant tombées sur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les oppositions. Celles qui se sont renouvelées depuis seront rappelées aux tems qu'elles regardent, & sont encore aujourd'hui l'occasion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

Différentes
opinions sur sa
découverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut sous les auspices des Rois Catholiques que la Côte du Bresil fut découverte, par Vincent Yancz Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, si les Relations qui portent le nom d'Americ Vespuce étoient de lui, on pourroit croire, sur son propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déjà fait observer que les quatre Relations de Vespuce portent des caractères de fausseté (c), qui ne permettent point de s'y arrêter. Il auroit été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième Voyage, l'Île de la Trinité & les bouches de l'Orinoco, de suivre une Côte qui l'auroit conduit jusqu'à l'Amazone: mais rappelé par ses premiers Etablissmens & par l'espérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette Mer qui s'enfoncé entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pu suivre heureusement.

§. I.

*Voyages & Etablissement des Portugais au Bresil.*Découverte
du Bresil par
Alvarez Cabral.

AINSI ce fut proprement l'année suivante, que le Bresil fut découvert par des Portugais, qui ne pensoient point à le chercher. *Pierre Alvarez Cabral*, Officier de distinction, étant parti, de Lisbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit se rendre à la Côte de Malabar, après avoir passé par les Iles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se présentoit à l'Ouest. Il continua sa navigation jusqu'au quinzième degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro*; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Pays, parce qu'il y avoit arboré l'étendard du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siècles auparavant sous ce nom. Cabral, ayant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissent fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivières, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées

(c) On s'est étendu, au Tome XVIII, sur les heureuses impostures qui firent donner son nom au nouveau Continent. Il est bien étrange que le savant Italien, qui a publié l'Histoire de la Vie & des Relations de Ves-

puce en Italien, & les Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'est pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des rafraichissemens à sa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractère: mais ne leur voyant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, sa compassion, pour un état si triste; lui fit ordonner au Pere Henri (d), Supérieur de cinq Missionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il se promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, si l'on n'avoit fait remarquer plusieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apostoliques, les Portugais & les Espagnols employoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour justifier leurs invasions & leurs conquêtes. Aussi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes du Portugal, comme s'il n'eut rien manqué désormais aux droits de cette Couronne. Ensuite, ayant dépêché un de ses Vaisseaux à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de sa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels sa Flotte étoit destinée.

VOYAGE ET
ETABLISSEMENT
DES PORTUGAIS
AU BRÉSIL.

Les Relations d'Amérique Vespuce contiennent le récit de deux Voyages, qu'il fit sur la même Côte, au nom d'Emmanuel, Roi de Portugal. Mais les dates en sont fausses, & c'est en quoi consiste l'imposture; car il est prouvé, par tous les témoignages contemporains, que dans le tems qu'il nomme, il étoit employé à d'autres expéditions (e). Gonzale Cohelo, & plusieurs autres, s'occupèrent longtems à visiter les Ports, les Baies & les Rivières du Pays. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été représentées par Cabral; mais comme ils n'en découvrirent pas tout d'un coup les Mines & les autres richesses, le zèle ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On se contenta d'en apporter du bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui se vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques Misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume: c'étoit les exposer à mille morts, en leur faisant grâce de la vie; car les Naturels, ouvrant les yeux sur le danger de la servitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre & faisoient la guerre sans quartier.

FausSES Relations
d'Amérique
Vespuce.

Premières
mesures de la
Cour de Portugal.

CEPENDANT la Cour ne se fit pas presser pour accorder d'amples Concessions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etablissements. Elle assigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-seulement les vertus mili-

Son indifférence pour le
partage des
Terres.

(d) Herrera vante son mérite, & dit qu'il (e) Voyez la Relation d'Ojeda, au Tome
XVIII.
fut ensuite Evêque de Ceuta.

VOYAGES ET
ETABLISSEM.
DES PORTU-
GAIS AU BRÉ-
SIL.

Difficultés
de la part des
Sauvages.

taires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au lieu qu'au Brésil, il falloit se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des Habitans. Dans ces premières entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brésiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offensoit jamais impunément. Leur principale vengeance consistoit à manger leurs Prisonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles Festins qui font frémir la Nature. Tous les Voyages, qui se firent alors au Brésil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent d'ailleurs pas à notre dessein, parce qu'il ne s'en est point conservé de Relations particulieres, & que jusqu'à présent nous n'avons fait que recueillir ce qui se trouve dispersé dans les Historiens.

La Cour de
Portugal
prend le Bré-
sil à cœur.

Nouvelle Ad-
ministration.

Missionnai-
res appelés.

Etat des Eta-
blissemens
Portugais jus-
qu'en 1555.

MALGRÉ tant de difficultés, le Pays ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avoient sans cesse à soutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de se partager en Capitainies; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître le long de la Côte diverses Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto Seguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirèrent de leur situation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle sentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Concessions sans bornes; & Jean III. entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; & dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Sousa au Brésil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaisseaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, composoient sa Flotte. Il avoit ordre, non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportoit le plan dressé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, pensant aussi à la conversion des Brésiliens, qu'il regardoit comme ses Sujets, s'étoit adressé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six, qui furent les PP. Jean *Aspikueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*; tous quatre Portugais, sous la conduite du P. Emmanuel *Nobrega* de la même Nation. Ces Hommes Apostoliques partirent avec Sousa, & prirent terre au Brésil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée *San Salvador* (f). Sousa eut à soutenir de sanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de se multiplier. Les premières n'eurent que des Fortifications très simples, qui suffisoient contre les surprises des Sauvages: mais bientôt les Européens de diverses Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut se mettre à couvert de l'invasion. Il n'y avoit pas cinq ans que Sousa gouver-

(f) Ou *Saint Sauveur*. Quelques-uns l'ont nommée simplement la Baie, parce qu'elle est située sur la Baie de tous les Saints.

noit le Bresil, lorsque les François entreprirent d'y former un Etablissement sous ses yeux. Les circonstances de cette entreprise se sont conservées dans leurs propres Relations.

§. II.

Etablissement des François au Bresil. Voyage de Jean de Lery.

ON passe légèrement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parce qu'elle n'a jamais été publiée à titre de Voyage. En 1555, Nicolas Durand de Villegagnon (*), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuyés dans l'exercice de son emploi, conçut le projet de former, en Amérique, une Colonie de Protestans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant même que ne l'est ordinairement un homme de guerre. Ses dessein furent déguisés à la Cour, sous la simple vue de faire un Etablissement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols; & ce prétexte lui ayant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaisseaux bien équipés, qu'il remplit de Calvinistes ouverts ou secrets, il partit du Havre de Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Bresil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poste; il débarqua sur un grand Rocher, d'où la Marée le chassa bientôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoya ses Vaisseaux en France, avec des Lettres, où il rendoit compte de sa situation à la Cour; mais il y en joignit d'autres pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclaircissement se trouve dans une Apologie de sa conduite, qu'il publia lui-même après son retour. On y apprend aussi qu'en arrivant au Bresil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jetés sur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, savoient leur Langue, & servirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reste est tiré de la Relation du Voyageur, dont cet Article porte le nom.

INTRODUCTION.

Villegagnon
entreprit de
fonder une
Colonie au
Bresil.

L'EGLISE de Geneve, ayant reçu les Lettres de Villegagnon, saisit ardemment l'occasion de s'étendre, dans un Pays, où toutes les apparences lui promettoient, pour ses Partisans, une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire aussi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoissoit la prudence & le zèle d'un vieux Gentilhomme, nommé Philippe de Corguilleray, mais plus connu sous le nom de *du Pont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit possédée près de Châtillon sur l'Oing, où l'Amiral avoit les siennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre paisible-

Motifs &
préparatifs
du Voyage de
Lery.

Corguilleray,
du Pont est
choisi pour
Chef.

(*) Naïf de Provins en Brie.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE L'ÉRY.
1556.

Ministres &
autres Protec-
tans qui par-
tent avec lui.

ment dans l'exercice de sa Religion. Il le sollicita, par ses Lettres, de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bresil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti opposé à l'Eglise Romaine, ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de la sienne (a).

Avec un Chef de cette considération, il falloit trouver non-seulement des Particuliers de bonne volonté, qui fussent disposés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Ministres de leur Religion, des Artisans, & tous les secours nécessaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Professeurs & d'Etudiens en Théologie, dont Geneve étoit presque aussi remplie que de Citoyens, on n'eut pas de peine à choisir deux Ministres d'un mérite connu, qui se crurent honorés de cette distinction: l'un fut Pierre Richer, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume Chartier, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres*; „ & qui „ furent entendus, dit-il, sur l'exposition de certains passages de l'Ecritu- „ re Sainte. Mais du Pont, qui ne vouloit en imposer à personne, ne „ dissimulant point qu'il y avoit cent cinquante lieues à faire par terre, & „ plus de deux mille lieues par Mer; qu'en arrivant au terme, il faudroit „ se contenter, au lieu de pain, de manger des fruits & des racines, re- „ noncer au vin, dans un Pays qui ne produit point de vignes, & vivre „ en un mot d'une maniere tout-à-fait différente de celle de l'Europe; tous „ ceux, qui aimoient mieux la théorie que la pratique, perdirent l'envie „ de changer d'air, de s'exposer aux dangers de la Mer, & de souffrir les „ chaleurs de la Zone torride, & par conséquent celle de s'enrôler pour le „ Voyage (b)”. Cependant il s'en présenta quatorze, dont on nous a con- „ servé les noms (c). Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Leur Chef ne manqua point de les faire passer par Châtillon sur l'Oing, où l'Amiral tenoit un état digne de son rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ses exhortations & ses promesses. De-là, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilshommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Protectans de cette Capitale, se déterminèrent à grossir leur Troupe. Leur embarquement devant se faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirèrent aussi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaisseaux par les soins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoissances, s'étoit joint

Ils passent
chez l'Amiral
de Coligny.

(a) Histoire d'un Voyage fait en la Terre du Bresil, par Jean de Lory, natif de la Marquise, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princesse d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition est de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon sens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque dans une fort longue Préface *Thevet*, Historien d'ailleurs

fort décrié, & lui reproche autant de mau-
vaise foi que d'ignorance.

(b) *Ibidem*.

(c) Pierre Bourdon, Mathieu Verneuil, Jean du Bordet, André de la Fond, Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carnieau, Jacques Rousseau, & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

joint à eux dans leur passage à Paris. Mais peu de jours avant leur embarquement, quelques Habitans de Honfleur ayant su qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordonnance du Roi, qui ne permettoit aux Protestans de s'assembler que de jour, ils se virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en se défendant. La ressource des autres fut de se retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ sous de si malheureux auspices. Dans leur séjour au Bresil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel personne ne fut capable de suppléer.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL. DE L'AN. 1556. Insulte qu'ils reçoivent à Honfleur. Le Capitaine Saint Denis est tué.

Escadre préparée pour ce voyage.

Départ de Honfleur.

Longues tempêtes.

Ils s'embarquerent sur trois Vaisseaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, se nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery se trouva sur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de six-vingts Hommes (d). Le troisieme, qu'on nommoit la *Russe*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant six jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Pays, pour se lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on se réservoir à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de du Pont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pu rassembler un plus grand nombre.

Quoique la Colonie Protestante n'eût pas beaucoup à se louer des Habitans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Ports, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver à ceux qui ne connoissoient pas la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Élément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voyant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bientôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissait d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Auteur nous apprend qu'elle le rendit Poète. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, sur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (e).

(d) Lery vante l'habileté de son Pilote, qui se nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.
(e) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace en cette façon:

*Quoique la Mer, par son onde bruyante,
Passe hrisser de peur cil qui la hante,
Ce nonobstant, l'homme se fie au bois,
Qui d'épaisseur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi est fait le Païsseau qui le porte;
Ne voyons pas qu'il vit en telle sorte,
XX. Part.*

*Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va sur Mer, si en Dieu ne se fie;
Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.*

Il ajoute; " Et voila pourquoi encore un Philosophe, à qui on demandoit dequels il étoit le plus, de Vivans ou de Morts? répondit, de quel côté on vouloit mettre ceux qui vont sur Mer; pource, dit-il, qu'étant si proches de la mort, ils ne doivent être
Kkk

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1557.

Arrivée de
l'Escadre à
Rio Janeiro.

Indiens qu'on
le trouve sur
les Côtes.

Portrait
qu'en fait Le-
ry.

D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister; autre sujet, pour Lery, de déplorer le caractère des Hommes.

Le vent n'ayant plus cessé d'être favorable, les trois Vaisseaux arrivèrent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Pays nommoient *Huvasou*. On ne nous en apprend point la position; mais l'Auteur ayant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Australe, il est vraisemblable que quelques Mariniers qui avoient déjà fait ce Voyage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne se trompoient point. Ils avertirent le Vice-Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais: mais on ne laissa point d'envoyer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon. Une troupe d'Indiens s'étant avancée sur le rivage, on leur montra de loin des coïsteaux, des miroirs & des peignes, dans l'espérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-seulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empressés d'apporter diverses sortes de rafraichissemens, six d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour se laisser conduire aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (f).

„ réputés entre les Vivans, p. 15. ”. Il raconte aussi un événement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vraisemblance à ce qu'on lit dans Valere Maxime, (liv. 1. chap. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. „ Une grande cage de bois, dans laquelle on faisoit dessaler du lard, ayant été emportée, (dit Lery,) plus de la longueur d'une pique hors du Bord, fut rapidement soudain par une vague venant à l'op-
„ posite, & ne fut pas même renversée, p. 18.”

(f) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je lassé à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premièrement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entièrement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois, pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près sur la tête, avoient sur le derrière les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perrigues, par deça, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, ayant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, & comme enchaissée, laquelle étant de la largeur & ron-

deur d'un teston, ils ôioient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôcée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de par-deça, portoit-elle cheveux longs; mais pour l'égard des oreilles, les ayant si dépitueusement percées qu'on eût pu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules... Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du Jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoient, aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'affecir en la barque, n'ayant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens sur eux, afin de ne les gêner pas, en les troustant jusqu'au nombril, & découvrant ce que plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derrière & leurs fesses, pp. 51 & suiv.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pousser trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoissoit pas mieux, fit lever les ancres & suivre la terre. À peine eut-on fait neuf à dix lieues, qu'on se trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Esprit* (g), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garnison reconnoissant une Caravelle que les Protestans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été prise sur leur Nation, tirèrent quelques coups, auxquels on répondit vigoureusement, mais sans leur nuire beaucoup à cette distance. On continua d'avancer vers un lieu, nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on passa devant les *Paraybes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui ressemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Baïes, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, possédée par les *Ouetacas*, Peuples si féroces, qu'ils sont toujours en guerre avec leurs voisins, & si légers à la course, que non-seulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle sert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chasses, à prendre toutes sortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Disciples de Calvin curent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage présente un rocher de la forme d'une Tour, si brillant, lorsque les rayons du Soleil tombent dessus, qu'on le prendroit pour une sorte d'Émeraude. Aussi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Émeraude de Maghé*: mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher, & l'on assure qu'il n'est pas moins inaccessible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent aussi le nom d'*Iles de Maghé*, où l'impétuosité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout d'un coup, fit voir la mort à Lery de plus près encore que dans les deux premières tempêtes. Après trois heures d'un pressant danger, la grande Roberge ne fut redevable de son salut qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre assez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaisseau étoit sur des pointes de rochers, qui l'alloient briser en mille pièces. Après une aventure, dont le seul souvenir lui glaçoit le sang, l'Auteur, qui se trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit à bord, fut extrêmement consolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; sans compter diverses especes d'Oiseaux, qui, n'ayant jamais vu d'Hommes, s'y laissoient prendre à la main.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Escadre eut le lendemain un si bon vent, que vers quatre heures du soir, elle arriva au Cap de *Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François. Au signal de l'Artillerie, le rivage fut bientôt bordé d'une Troupe d'In-

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.
DE LERY.
1557.

Spiritu Santo,
Fort Portu-
guais.

Nation des
Paraybes, &
des Ouetacas.

Émeraude
de Maghé.

Troisième
tempête.

Arrivée au
Cap de Frio.

(g) *El Spiritu Santo*.

Kkk 2

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1557.
Poisson
monstrueux.

diens, nommés *Tououpinambouls (h)*, Alliés de Villegagnon, qui reconnoissant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balançoit point à faire jeter l'ancre. Outre les rafraichissemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuse pêche, où parmi quantité de Poissons extraordinaires on en prit un de plus monstrueux. Lery, qui en fait une courte Description, en parle comme d'un Monstre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la grosseur d'un bon veau d'un an. Son museau seul étoit long de cinq piés & large de 18 pouces, armé de dents tranchantes. Lorsque nous le vîmes à terre, chacun se tint sur ses gardes; Lery recommanda le même soin à ses Compagnons, dans la crainte de quelque blessure. On le tua. La chair en étoit si dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient pressés, on le fit bouillir plus de 24 heures sans en pouvoir manger.

Rio Janeiro.
ou Ganabara.

Il ne restoit que 25 ou 30 lieues jusqu'au terme du Voyage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile, plutôt qu'on ne se l'étoit proposé; & le reste de la navigation fut achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Pays le nommoient *Ganabara*.

Situation de
Villegagnon
dans le Fort
de Coligny.

VILLEGAGNON & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâtèrent de répondre au bruit du Canon, & comprirer que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublièrent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuyés dans leur navigation; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencèrent ensemble par en rendre grâces au Ciel (i).

Ce n'est point dans cette occasion qu'on doit supprimer le détail des circonstances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Protestans ont eu quelque chose de si singulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur qui les ignore sera peut-être aussi satisfait de la forme que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes absolument surannés, en m'attachant, pour le reste, au style, comme au témoignage de l'Auteur.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans une Place. Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre; & de sa part, nous em-

(h) C'est le nom que Lery donne à cette fameuse Nation; & l'on doit juger qu'en ayant appris la Lague, jusqu'à se mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment son nom devoit se pronon-

cer & s'écrire. Cependant l'usage en a fait Topinamboux, qui se trouve consacré d'ailleurs par la fameuse Epigramme de Boileau.

(i) *Ubi supra*, p. 62.

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LÉRY.
1557.

Comment il
reçoit les
Protestans.

brassant avec un visage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Ensuite, le Sieur du Pont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier, Ministres de l'Evangile, lui ayant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voyage, qui étoit de dresser, suivant les Lettres qu'il avoit écrites à Genève, une Eglise Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: „Quant à moi, n'ayant rien de plus à cœur, je vous „ reçois très volontiers à cette condition. Je veux même que notre Egli- „ se ait la réputation d'être mieux réformée que toutes les autres; & dans „ cette vue, j'entens que dès aujourd'hui les vices soient réprimés, le luxe „ des habits corrigé, enfin que tout ce qui pourroit nous empêcher de fer- „ vir Dieu disparoisse d'entre nous”. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta: „Seigneur Dieu, je te rends grâces de m'a- „ voir envoyé ce que depuis si longtems je te demande avec tant d'ardeur”: & s'adressant encore à notre Troupe: „Mes Enfans, (car je veux être vo- „ tre Pere) comme J. C. étant en ce Monde n'a rien fait pour lui, & „ que tout ce qu'il a fait a été pour nous, de même espérant que Dieu me „ conservera la vie jusqu'à ce que nous soyons fortifiés dans cette Contrée, „ & que vous puissiez vous passer de moi, tout ce que je prétens faire ici „ est pour vous, & pour tous ceux qui viendront dans les mêmes inten- „ tions. J'ai dessein d'y assurer une retraite aux pauvres Fideles qui seront „ persécutés en France, en Espagne & ailleurs; afin que sans crainte, ni „ du Roi, ni de l'Empereur, ou d'autres Puissances, ils y puissent pure- „ ment servir Dieu, selon sa volonté.” Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (k).

ENSUITE, il donna ordre que tous les gens s'assemblassent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Île. Tout le monde s'y étant rendu, le Ministre Richer invoqua Dieu; & le Pseaume cinquième, *Aux paroles que je veux dire*, &c. (l) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Versets du Pseaume vingt-septieme, *J'ai demandé une chose au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'est que j'habite en la Maison du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant son discours, Villegagnon, ne cessant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pousser de grands soupirs, nous causoit à tous de l'étonnement. Lorsque les Prières solennelles furent achevées, suivant le Formulaire établi dans les Eglises Réformées de France, l'Assemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurèrent, & nous dinâmes ce premier jour dans la même Salle, où pour toute viande nous eûmes de la farine de racine, du Poisson *boucant*, c'est-à-dire rôti à la manière des Sauvages, d'autres racines cuites sous la cendre; & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Île, de l'eau d'une citerne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, aussi verte & sale qu'un vieux Fossé couvert de Grenouilles. Il est vrai, qu'en comparaison de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaisseau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchissement, après un si long

Circonstan-
ces de leur
arrivée.

Villegagnon
affecté des
airs de piété.

Traitement
qu'il fait aux
Protestans.

(k) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(l) Premier vers de la traduction de Ma-

rot, qui étoit introduite dans les Eglises
Protestantes.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE L'ÉRY.
1557.

travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

SUR le soir, lorsqu'il fut question de se loger, le sieur du Pont & les deux Ministres furent accommodés d'une espèce de chambre: mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plupart étoient Catholiques, on nous mit sur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Esclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Pays; & nous eûmes des Hamacs, ou lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, sans aucun égard à la foiblesse qui nous restoit du voyage, ni à la chaleur excessive du Pays. La nourriture, qui nous fut assignée, se réduisoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faisions de la bouillie avec l'eau trouble de la citerne, mangeant le reste sec. Nous n'eûmes point d'autre secours, pour travailler régulièrement depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois: mais le desir d'achever les édifices qui devoient servir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Ministre, qui nous répétoit sans cesse que nous avions trouvé dans Villegagnon un second Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faisoit alors,) nous firent employer joyeusement toutes nos forces à faire un métier auquel personne de nous n'étoit accoutumé.

Motifs qui les
soutiennent.

Etablissement
Religieux.

Dès la première semaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prières publiques, qui se faisoient chaque jour au soir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait sur mer, la Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, telle qu'on l'a mise en rime François, les Ministres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit aussi déclaré qu'il vouloit que sans aucune addition humaine les Sacramens fussent administrés suivant la pure parole de Dieu, & que la Discipline Ecclésiastique fût exercée rigoureusement contre ceux qui manquoient au devoir. Conformément à cette Police, les Ministres ayant préparé tout le monde pour la Cène, elle fut célébrée, pour la première fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'assemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé Jean de Cointa, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. Heñor, en traversant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confession publique de sa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette satisfaction aux Spectateurs. Ensuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zèle, se leva, pour représenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots, & tous ceux qui n'avoient point encore fait profession de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'assister au Mystère de la Cène; il leur donna ordre de sortir, & ses volontés furent suivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier son Fort à Dieu, & publier ses véritables sentimens à la face de l'Eglise, il se mit à genoux sur un Carreau de velours, qu'il faisoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prières de sa composition, & les prononça d'une voix haute.

Cointa, Doc-
teur de Sor-
bonne.

Zèle appa-
rent de Ville-
gagnon.

J'en obtins une copie, que j'insere dans ma Relation, sans y changer une lettre (m), pour faire connoître mieux combien son cœur étoit difficile à pénétrer. Après une ostentation si singuliere, il se présenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Ministre.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE L'ÉRY.
1557.

Il change de
conduite. Ses
disputes sur la
Religion.

Il député
vers Calvin.

MAIS, comme il est mal-aisé de se contrefaire longtems, on s'aperçut bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire sur deux Profelytes, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par susciter des disputes sur la Doctrine, particulièrement sur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de si grandes apparences de conversion. Quoiqu'ils rejettassent encore la transubstantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fussent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comme ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroissant pas moins attaché à l'Eglise de Geneve, & protestant qu'il ne desiroit que d'être instruit, prit le parti de renvoyer en France le Ministre Chartier, pour consulter les Docteurs du Parti, surtout Calvin, dont on lui entendoit dire souvent que c'étoit le plus savant personnage qui eût existé depuis les Apôtres. Il lui écrivit dans tous les termes de la confiance & du respect. Un des trois Vaisseaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déjà profité de cette occasion, pour faire assurer Calvin qu'il feroit graver ses conseils en cuivre. Ceux qu'il avoit chargés de cette Commission, avoient ordre aussi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à payer les frais: comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenses qui regarderoient la Religion. Il lui confia aussi dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a sçu depuis qu'ils furent présentés au Roi Henri II, qui en fit présent à divers Seigneurs.

Enfans Sau-
vages conduits
en France.

Cinq Filles
Françoises
mariées.

Loi contre
l'incontinen-
ce.

VILLEGAGNON ne se relâchoit pas non plus sur la Discipline. Il fit épouser, à deux jeunes Hommes de ses Domestiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épousa une troisieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui ayant passé la Mer avec nous & n'ayant pu soutenir longtems l'air du Brésil, l'avoit laissée, en mourant, héritière de tout son bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées aussi, à deux Interpretes Normands. Ensuite Villegagnon choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étaient sauvés sur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la dernière licence avec les Femmes du Pays, & craignant que la contagion de l'exemple ne pénétrât dans son Fort, y fit publier une défense sous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit néanmoins d'épouser celles qui se feroient instruire & baptiser: mais les instructions des Ministres Protestans ayant en si peu de succès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laissa pas d'être fidèlement ob-

(m) Il les rapporte en effet: mais il suffit. La premiere est fort longue, & ne manque ici d'y renvoyer le Lecteur, pp. 70 & suiv. point d'onction ni de force.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1557.

Autres dis-
putes de Vil-
legagnon.

Il traite Cal-
vin d'Héréti-
que.

Lery expli-
que son chan-
gement.

Il l'accuse
de cruauté.

servée; & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la soutenoit pas moins par son exemple que par sa fermeté.

Les Sujets de plainte qu'il donnoit à son Eglise ne regardoient que l'administration des Sacrements. Il avoit là-dessus un esprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecôte ayant été marqué pour la seconde célébration de la Cène, il se souvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin; & non-seulement il voulut qu'on se conformât à cette pratique, mais il entreprit de persuader à l'Assemblée, que le pain consacré n'étoit pas moins utile au Corps qu'à l'Âme. Ensuite il prétendit qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du Baptême; & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes Noces. Cointa, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit aussi de faire des leçons publiques, qui augmentèrent le trouble & la division. En un mot le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout d'un coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit comme un méchant Hérétique, dévoyé de la Foi. Depuis ce moment, il cessa de faire bon visage aux Protestans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demi-heure, & rarement il y assistoit; enfin sa dissimulation fut reconnue. „ Si l'on demande quelle fut l'occasion de cette révolte, quelques-uns des nôtres disoient que le Cardinal de Lorraine & d'autres, qui lui avoient écrit de France par un Vaisseau qui étoit arrivé vers ce tems au Cap de Frio, lui avoient reproché fort vivement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & que la crainte l'avoit fait changer d'opinion (n). Mais quoi qu'il en soit, je puis assurer qu'après son changement, comme s'il eût porté son Bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin, que jurant à tout propos par le corps Saint Jacques, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant lui.”

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis longtems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jeter dans la Mer (o).

LERY continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon; & quoiqu'il laisse sentir que le ressentiment a beaucoup de part à ses repro-

(n) On se garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis son retour; que Villegagnon, avant même qu'il partit de France, pour se l'honneur mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuser plus facilement de l'Eglise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroît mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(o) „ L'ayant fait coucher tout à plat contre terre, & par un de ses Satellites, à

„ grands coups de bâton, tant fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit presque le souffle & l'haleine; après que le pauvre homme fut ainsi meurtri d'un côté, cet inhumain disoit, Corps Saint Jacques, Paillard, tourne l'autre: tellement qu'encore qu'avec une pitié incroyable, il laissa ainsi ce pauvre homme tout étendu, brisé & à demi-mort; si ne fallut-il pas moins qu'il travaillât de son métier, qui étoit de Menuisier.” *Ubi sup.* p. 98.

reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, sur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Bresil. Il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de se défaire de lui. Mais ils se contentèrent de tenir leurs Assemblées sans sa participation, & surtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'apercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort. C'étoit risquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chasser lui-même; s'il n'eut compris que la raison qu'on a rapportée seroit toujours capable de les contenir dans la soumission (p).

AINSI donc, reprend Lery, après avoir passé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de sortir de l'île pour attendre le départ d'un Vaisseau du Havre, qui étoit venu charger de bois de teinture. Nous nous retirâmes sur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apportèrent des vivres. Deux mois entiers, pendant lesquels la bonté de ces Indiens fut notre unique ressource, me donnèrent le tems d'observer les lieux voisins. L'espece de Golfe, que forme ici le Fleuve, est long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de sept ou huit lieues. Il ressemble assez, par sa situation, au Lac de Geneve; mais les Montagnes dont il est environné sont moins hautes. L'embouchure en est assez dangereuse. Après avoir laissé en Mer les trois petites îles, où nous avions failli de périr, on passe par un Détroit, qui n'a pas un demi-quart de lieue de large, & dont l'entrée est resserrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un ouvrage de l'Art. Outre son extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, on rencontre un Rocher assez plat, de cent ou six-vingts pas de circonférence, qui fut nommé *le Ratier*, & sur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord son Artillerie, dans le dessein de s'y fortifier: mais la violence de la Marée l'en chassa. Une lieue au-delà est l'île de Coligny, qui étoit déserte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demi-lieue de France, elle est six fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui sert de Port, opposée à la Mer, & si facile à garder, que la moindre résistance auroit pu la rendre impenetrable à tous les efforts des Portugais. L'île a deux Montagnes aux deux bouts, sur chacune desquelles Villegagnon avoit fait construire une Redoute; comme il avoit bâti sa Maison sur un Rocher de cinquante ou soixante piés de haut, qui est au milieu de l'île. Des deux côtés du Rocher, nous avions aplani quelques petits espaces, qui contenoient assez de logemens pour quatre-vingts personnes, c'est-à-dire pour le nombre que nous étions, avec

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.
DE LERY.
1557.

Les Prote-
stans se lassent
de lui.

Il les chas-
se du Fort.

Leur retrai-
te à la Bri-
queterie.

Description
du Fort de
Coligny.

(p) *Ibidem*, pp. 94. & suivante.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1557.

Observations
de Lery sur
le Pays & ses
Habitans.

Rablisse-
ment projeté
à la Briqueterie.

Province
perdue pour
la France.
Villegagnon
renvoie les
Protestans en
France.

la salle du Prêche, qui servoit aussi de salle-à-manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reste n'étoit que de simples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes: bâties par conséquent à leur manière, c'est-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny. (q)

A CETTE description du Fort, l'Auteur joint les observations qu'il avoit faites sur les Naturels du Pays & sur ses productions; détail d'autant plus curieux, qu'il représente cette partie du Brésil & ses Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'est-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractère des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la description générale, on se borne ici à suivre le Voyageur dans son retour, qui va présenter une scène fort étrange.

LA Briqueterie, où les Protestans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit construit quelques mauvaises Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raisons appelloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la Troupe fugitive le dessein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque espérance de s'y soustraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery assure même, sur le témoignage de Fariban, Capitaine du Vaisseau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que sans cette difficulté quantité d'autres Protestans seroient venus s'établir au même lieu. Fariban n'avoit fait le Voyage, que pour observer les circonstances, à la prière de plusieurs Personnes de distinction, qui pensoient à quitter aussi la France. Dès la même année, sept ou huit cens Personnes devoient passer au Brésil, sur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît persuadé qu'en peu de tems on auroit vu dix mille François, qui non-seulement eussent mieux gardé l'île & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à présent, sous l'obéissance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (r).

QUELQUES gens de Villegagnon, entre lesquels on nomme la *Chapelle & Boilly*, l'ayant quitté, dans l'intervalle, pour se rejoindre aux Protestans, la crainte d'une plus grande désertion le fit user de son autorité pour hâter

(q) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire sa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort, sur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. „ Et quoiqu'il ait eu assez de tems pour penser que c'étoit pure moquerie, l'a néanmoins derechef fait mettre en sa Cosmographie. Car pour moi, quand nous partîmes de ce Pays-là, qui fut plus de dix-huit mois après Thevet, je maintiens qu'il n'y avoit aucune forme de Bâtimens, moins Village, ni Ville, à l'en-

„ droit où il nous en a forgé une vraiment
„ fantastique. . . Je lui confesse bien qu'il y
„ a une Montagne, en ce Pays, laquelle
„ les premiers François qui s'y habituerent,
„ nommerent le *Mont-Henri*; comme aussi,
„ de notre tems, nous en nommâmes une
„ autre *Corguilleray*, du nom de Philippe
„ de Corguilleray, Sieur du Pont, qui nous
„ avoit conduits par-delà: mais il y a bien
„ de la différence entre une Montagne &
„ une Ville.” pp. 101. & suiv.

(r) Pag. 437.

leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit fans difficulté les prendre à bord ; avec la malignité d'ajouter, que „ si leur arrivée lui avoit causé „ beaucoup de joie, parce qu'il croyoit avoir trouvé ce qu'il cherchoit, il „ souhaitoit leur retour, puisqu'ils ne s'accordoient point avec lui". D'un autre côté, il leur envoya un congé signé de sa main : mais Lery le chargea ici d'une noire trahison (r). Le Vaisseau, qui se nommoit le *Jacques*, ayant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Pays, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussitôt & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout ce qu'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin Baudouin du Havre, Maître du Vaisseau.

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.

Trahison
qu'on lui attri-
bue.

Retour des
Protestans.

Danger qu'ils
courent de
périr à leur
départ.

C'EST à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son style & d'abrégier ses longueurs (r). Nous avions, dit-il, à doubler de grandes Basses, entre-mêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoyer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonnées*. Le Contre-Maître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoit peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre desquels je fus, prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit soutenir le Navire avec deux pompes, jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur ; & passant par le bois de Brésil, dont le Vaisseau étoit chargé, elle sortoit, par les canaux, aussi rouge que du sang de Bœuf. Les Mate-

(r) „ Dans un petit coffret qu'il donna
„ au Maître du Navire, enveloppé de toile
„ cirée, à la façon de la Mer, & plein de
„ Lettres qu'il envoyoit par-deçà à plusieurs
„ Personnes, il avoit mis aussi un Procès,
„ fait & formé contre nous à notre insu,
„ avec mandement exprès au premier Juge
„ auquel on le bailleroit en France, qu'en
„ vertu d'icelui il nous retint & fit brûler,
„ comme Hérétiques qu'il disoit que nous
„ étions. p. 435. Quelque idée qu'on doive
„ prendre de cette accusation, il est certain
„ qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(r) Il fait, à son départ, des réflexions
„ fort singulières. „ Pour dire adieu à l'Amé-

„ rique, je confesse en mon particulier que
„ combien que j'aie toujours aimé & aimé
„ encore ma Patrie, voyant néanmoins,
„ non-seulement le peu & presque point
„ du tout de fidélité qui y reste, mais qui
„ pis est les déloiautés dont on y use les
„ uns envers les autres, & brief que tout
„ notre cas étant maintenant italianisé, ne
„ consiste qu'en dissimulations & paroles
„ sans effets, je regrette souvent que je ne
„ suis parmi les Sauvages, auxquels j'ai
„ connu plus de condeur qu'en plusieurs de
„ par-deçà, lesquels, à leur condamnation,
„ portent titre de Chrétiens, p. 438.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.

On leur of-
fre de retour-
ner au Brésil.

Six y con-
sentent.

Comment
Lery s'enga-
gé à demeurer
à bord.

Sort de ceux
qui quitteront
le Vaisseau.

Départ du
Brésil pour le
retour.

Premiers
maux de
cette naviga-
tion.

lots & le Charpentier, qui étoient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur présenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'ayant fait voir le même jour, nous primes la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit aperçu, dans ses recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ses Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aimait mieux hasarder sa vie que les Marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux Passagers une Barque pour retourner au Brésil; à quoi du Pont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses gens de le suivre. Là-dessus, le Contre-maître observa qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoyoit qu'on seroit longtems sur Mer, & que le Navire n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes fixés, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

ON nous donna la Barque, où nous mêmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, d'entr'eux qui avoit une singulière affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déjà: „ je vous conjure de demeurer avec nous. Considérez que si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre Ile, que sous le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne devons jamais espérer aucune faveur." Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Brésil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remerciemens que je dois au Ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon ami. Nos cinq déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut si mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (v).

LE Vaisseau Normand remit donc à la voile „ comme un vrai cer-
„ cueil, dit Lery, dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'atten-
„ doient moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au
„ fond des Flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les Basses, il
„ essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier; & ne
„ cessant point de faire beaucoup d'eau, il seroit péri cent fois le jour, si
„ tout le monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes." On s'éloigna
ainsi du Brésil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nom-

(v) L'Auteur ajoute, mais sans témoignage „ la Confession de l'Evangile." pag. 442.
& sans preuve, „ qu'il les fit mourir pour

Bre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient prendre à la main; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues sur la droite, nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en fûmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (x).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.
DE LERY.
1558.
Petites Iles sans nom.

On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines on n'avoit pas fait la troisième partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraichissemens. Mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, ayant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la Ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzième de Mars; singularité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siècle, jette si peu de lumière sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

Singularité du passage sous la Ligne.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisoit son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'Oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du Bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la reconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiser, ils se jetterent l'un sur l'autre & se battirent avec une mortelle fureur.

Source des grands malheurs du retour.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu

(x) Leur position n'est point marquée. n'est qu'à titre de singularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelques Voyages. Faisons observer encore que ce

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.

Le Vaisseau
s'ouvra.

de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le moyen de soulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent si malheureusement quelques pieces de bois au fond du Vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables Ouvriers, forcés de remonter sur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, „ & se mirent à crier, d'une voix lamentable, nous sommes perdus! nous sommes perdus! Sur quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à mettre la Barque dehors en toute diligence, faisant jeter en Mer les panneaux qui couvroient le Navire, avec grande quantité de bois de Bresil & autres Marchandises; & delibérant de quitter le Vaisseau, se vouloient sauver les premiers. Même le Pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui demandoient place dans la Barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer: tellement que nous voyant délaissés à la merci de la Mer, & nous ressoüvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les Pompes, pour empêcher le Navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du Charpentier, qui, étant un petit jeune Homme de cœur, n'avoit pas abandonné le fond du Navire comme les autres. Au contraire, ayant mis son Caban à la Matelote sur la grande ouverture qui s'y étoit faite, & se tenant à deux piés dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence le souleva plusieurs fois, crioit en tel état, de toute sa force, qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton & autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit piece. Ne demandez pas s'il fut servi aussitôt: & par ce moyen nous fûmes préservés (y).

Ignorance
du Pilote.

ON continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne sut plus observer sa route; & nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient sur l'eau, étoient si épaisses & si ferrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le passage au Vaisseau (z). Là un autre accident faillit de nous perdre: „ Notre Canonier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si longtems sur le feu qu'il rougit; & la flamme, ayant pris à la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du Navire, qu'elle mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de s'allumer promptement, & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre Hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de

Le feu prend
au Vaisseau.

(y) *Ubi supra*, pp. 455 & précédentes.

(z) *Ibid.* p. 456.

„ jours après; & j'aurois eu le même sort, si je ne m'étois couvert le visage de mon Bonnet, qui m'en rendit quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillés ”.

„ Mais Lery met encore cette disgrâce au nombre de celles qu'il a nommées son prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous restoit environ cinq cens lieues jusqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient si diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déjà fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui se croyoit proche du Cap de Finistère en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout d'un coup à la dernière ressource, qui étoit de balayer la *Soute*, c'est-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biscuit. „ On y trouva plus de vers & de crottes de Rats, que de miettes de pain. Cependant, on en fit le partage, avec des cuillères, pour „ en faire une bouillie aussi noire & plus amère que suie. Ceux qui avoient „ encore des Perroquets, car des longtems plusieurs avoient mangé les „ leurs, les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de „ Mai, que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux Mariniers, morts de male-rage de faim, furent jetés hors le bord: & pour „ montrer le très pitoyable état, où nous étions lors réduits, un de nos „ Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuyé contre le grand mât, „ & les chaufses avallées, sans qu'il put les relever, je le tançai, de ce: „ qu'ayant un peu de bon-vent il n'aidoit point avec les autres à hausser „ les voiles; le pauvre Homme, d'une voix basse & pitoyable, me dit, „ hélas! je ne saurois; & à l'instant il tomba roide mort ”.

„ L'HORREUR d'une telle situation fut augmentée par une Mer si violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainsi le Vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros tems étoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson. Aussi tout le monde étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. „ Cependant, la nécessité faisant penser & repenser à „ chacun de quoi il pourroit appaiser sa faim, quelques-uns s'aviserent de „ couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Animal nommé *Tapirouffous*, les firent bouillir à l'eau pour les manger: „ mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons: & lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté „ & râclé avec un couteau, cela succéda si bien, que les mangeant de „ cette façon, il nous étoit avis que ce fussent Carbonades de couenne de „ Pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de court; & comme elles étoient aussi dures que cuir de Bœuf sec, il „ fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en „ avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE L'É. R. V.
1558.

Commence-
ment d'une
horrible fa-
mine.

A quoi l'on
est réduit à
bord.

Embarras du
côté de la
Mer.

Autres effets
de la famine.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BREIL.
DE LERY.
1558.

toils, n'en faisoient pas moins de compte que font par deçà les gros U-
suriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jus-
ques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs souliers de cuir.
Les Pages & Garçons du Navire, pressés de male-rage de faim, man-
gerent toutes les cornes des Lanternes, dont il y a toujours grand nom-
bre aux Vaisseaux, & autant de chandelles de suif qu'ils en purent at-
traper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que, sous
peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe, avec
grand travail".

On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre sty-
le que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas
sacrifier à l'élégance? „ Environ le 12 de Mai, reprend Lery, notre Ca-
nonier, auquel j'avois vu manger les tripes d'un Perroquet toutes crues,
mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de penser à
nous défendre si l'on nous eut attaqués, nous eussions plutôt souhaité
d'être pris de quelque Pirate qui nous eut donné à manger. Mais nous
ne vîmes, dans notre retour, qu'un seul Vaisseau, dont il nous fut im-
possible d'approcher.

Après avoir dévoré tous les cuirs de notre Vaisseau, jusqu'aux cou-
vertures des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre
vie: mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les Rats &
les Souris, & l'espérance de les prendre d'autant plus facilement, que
n'ayant plus les miettes & d'autres choses à ranger, elles couroient en
grand nombre, mourant de faim, dans le Vaisseau. On les poursuivit
avec tant de soin, & tant de sortes de pièges, qu'il en demeura fort
peu. La nuit même, on les cherchoit à yeux ouverts, comme les Chats.
Un Rat étoit plus estimé, qu'un Bœuf sur terre. Le prix en monta jus-
qu'à quatre écus. On les faisoit cuire dans l'eau, avec tous leurs in-
testins, qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas ex-
ceptées, ni les autres os, qu'on trouvoit le moyen d'amollir. L'eau man-

L'eau man-
que à bord.

Exemples de
cette situa-
tion.

qua aussi. Il ne restoit, pour tout breuvage, qu'un petit tonneau de
Cidre, que le Capitaine & les Maîtres ménageoient avec grand soin.
S'il tomboit de la pluie, on étendoit des draps, avec un boulet au mi-
lieu, pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par
les égouts du Vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On
lit dans Jean de Leon, que les Marchands qui traversent les Déserts
d'Afrique, se voyant en même extrémité de soif, n'ont qu'un seul re-
mède; c'est que tuant un de leurs Chameaux, & tirant l'eau qui se trou-
ve dans ses intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit
ensuite, d'un riche Négociant qui traversant un de ces Déserts & pressé
d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau, d'un Voiturier qui étoit avec
lui, la somme de dix mille Ducats, montre la force de ce besoin; cepen-
dant, ajoute le même Historien, & le Négociant & celui qui lui avoit
vendu son eau si cher, moururent également de soif; & l'on voit en-
core leur sépulture dans un Désert, où le récit de leur aventure est gra-

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LÉRY.
1558.

Cruelle dis-
position où
la Famine
jnsiste.

Lery mange
son Perroquet
chéri.

„ vé sur une grosse pierre (a). Pour nous, l'extrémité fut telle qu'il ne
„ nous resta plus que du bois de Brésil, plus sec que tout autre Bois, que
„ plusieurs néanmoins dans leur désespoir grugeoient entre leurs dents.
„ Corguilleray du Pont, notre Conducteur, en tenant un jour une piece
„ dans la bouche, me dit avec un grand soupir : hélas ! Lery mon Ami,
„ il m'est dû en France une somme de quatre mille francs, dont plût à Dieu
„ qu'ayant fait bonne quittance je tinsse maintenant un pain d'un sou &
„ un seul verre de vin. Quant à Maître Richer, notre Ministre, mort
„ depuis peu à la Rochelle, le bon Homme, étant étendu de foiblesse,
„ pendant nos misères, dans sa petite Cabine, ne pouvoit même lever la
„ tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néanmoins, couché à plat comme
„ il étoit. Je dirai ici, en passant, avoir non-seulement observé dans
„ les autres, mais senti moi-même pendant les deux cruelles famines où
„ j'ai passé, que lorsque les corps sont atténués, la nature défaillante,
„ & les sens aliénés par la dissipation des esprits, cette situation rend les
„ Hommes farouches, jusqu'à les jeter dans une colere, qu'on peut bien
„ nommer une espece de rage : & ce n'est pas sans cause que Dieu, me-
„ naçant son Peuple de la famine, disoit expressément que celui qui avoit
„ auparavant les choses cruelles en horreur, deviendrait alors si dénaturé,
„ qu'en regardant son Prochain, & même sa propre Femme & ses En-
„ fans, il desireroit d'en manger (b) ; car, outre l'exemple du Pere & de
„ la Mere, qui mangèrent leur propre Enfant au Siège de Sancerre, &
„ celui de quelques Soldats, qui, ayant commencé par manger les corps
„ des Ennemis tués par leurs armes, confesserent ensuite que si la famine
„ eut continué, ils étoient résolus de se jeter sur les Vivans, nous étions
„ d'une humeur si noire & si chagrine sur notre Vaisseau, qu'à peine pou-
„ vions-nous nous parler l'un à l'autre sans nous fâcher, & même (Dieu
„ veuille nous le pardonner !) sans nous jeter des œillades & des regards
„ de travers, accompagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger
„ mutuellement.

„ Le 15 & le 16 de Mai, il nous mourut encore deux Matelots, sans
„ autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettrâmes
„ beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encourageoit par son natu-
„ rel joyeux, & qui dans nos plus grands dangers de Mer, comme dans
„ nos plus grandes souffrances, disoit toujours : mes Amis, ce n'est rien.
„ Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant la-
„ quelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laissois pas d'a-
„ voir toujours secretement gardé un Perroquet que j'avois, aussi gros
„ qu'une Oie, prononçant aussi nettement qu'un Homme ce que l'Inter-

(a) Histoire d'Afrique, liv. 1. Cette édi-
tion du voyage de Lery étant de 1611, il
compare ici la famine de son Vaisseau avec
celle de Sancerre, pendant le Siège de 1573,
où il s'étoit trouvé, & dont il avoit pu-
blié la Relation. „ Tant y a, dit-il, com-
me j'ai là noté, que n'y ayant eu faute ni
d'eau, ni de vin, quoiqu'elle fût plus lon-
XX. Part.

„ gue, si puis-je dire qu'elle ne fut si extrê-
„ me que celle dont est ici question : car
„ pour le moins avions-nous, à Sancerre,
„ quelques racines, herbes sauvages, bour-
„ geons de vignes, & autres choses qui se
„ peuvent trouver sur terre. p. 466.

(b) C'est ce qu'on lit, en effet, au chap. 28
du Deutéronome, versets 53 & 54.

Mmm

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.

Le Vaisseau
arrive à la vue
des Côtes de
France.

Furieuse ré-
solution du
Maître du Na-
vire.

Premieres
circonstances
de l'arrivée.

„ prete, dont je le tenois, lui avoit appris de la Langue François & de
„ celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand desir que
„ j'avois d'en faire présent à M. l'Amiral, me l'avoit fait tenir caché
„ cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner ; mais il
„ fut sacrifié comme les autres à la nécessité, sans compter la crainte qu'il
„ ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes : tout
„ le reste, c'est-à-dire, non-seulement le corps, mais aussi tripes, piés,
„ ongles & bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis &
„ moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquieme
„ jour nous découvrîmes la terre. Les Oiseaux de cette espece pouvant
„ se passer de boire, il ne m'eut pas fallu trois noix pour le nourrir dans
„ cet intervalle.

„ ENFIN Dieu, nous tendant la main du Port, fit la grace à tant de Mi-
„ sérables, étendus presque sans mouvement sur le Tillac, d'arriver le
„ 24 de Mai 1558 à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été trom-
„ pés tant de fois par le Pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance
„ aux premiers cris qui nous annoncerent notre bonheur. Cependant nous
„ scûmes bientôt que nous avions notre Patrie devant les yeux. Après que
„ nous en eûmes rendu grâces au Ciel, le Maître du Navire nous avoua
„ publiquement que si notre situation eut duré seulement un jour de plus,
„ il avoit pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort, (comme
„ il est arrivé quatre ou cinq ans après, dans un Navire qui revenoit
„ de la Floride;) (c) mais sans avertir personne, de tuer un d'en-
„ tre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres : ce qui me causa
„ d'autant moins de frayeur, que, malgré la maigreur extreme de mes
„ Compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eut choisi pour premiere
„ victime, s'il n'eut voulu manger seulement de la peau & des os.

„ Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos *Matelots*.
„ avoient toujours souhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de
„ Brésil. Le Maître, ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit
„ la Chaloupe avec du Pont & quelques autres, pour aller acheter des vi-
„ vres à Hodiernne, dont nous étions assez proche. Deux de nos Compa-
„ gnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que
„ l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, & par la crainte d'y re-
„ tomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que
„ jamais ils ne retourneroient au Vaisseau. Fort longtems après, l'un des
„ deux ayant lu les premieres Editions du Voyage de Lery, lui écrivit à Ge-
„ neve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir sa santé.
„ Les autres revinrent sur le champ avec toutes sortes de vivres, & recom-
„ manderent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération. On ne
„ pensoit plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un Navire François,
„ passant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infestée
„ par certains Pirates. L'impuissance où l'on étoit de se défendre déterminâ

(c) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit
tuer sur Mer un Malheureux, nommé la Che-
re, & que l'Équipage, extrêmement affoibli,

commença par boire son sang tout chaud. Il
cite l'Histoire de la Floride, où l'on trouve
effectivement ce fait, chap. 3.

tout le monde à suivre le Vaisseau dont on avoit reçu cet avis ; & sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

Pour l'instruction des Voyageurs, arrêtons-nous un moment aux observations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conservés que dans son style. „ Entre plusieurs Vaisseaux de guerre, qui se „ trouvoient dans ce Port, il y en avoit un de Saint Malo, qui avoit „ pris & emmené un Navire Espagnol revenant du Pérou, & chargé de „ bonne Marchandise, qu'on estimoit plus de soixante mille Ducats. Le „ bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet „ quantité de Marchands Parisiens, Lyonnais, & d'autres lieux, pour en „ acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs d'entr'eux se trou- „ vant près de notre Vaisseau, lorsque nous en voulûmes descendre, non- „ seulement ils nous emmenerent par-dessous les bras, comme gens qui „ ne pouvoient encore se soutenir, mais apprenant ce que nous avions „ souffert de la famine, ils nous exhortèrent à nous garder de trop man- „ ger, & nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles „ Poulaillies bien conformées, de lait de Chèvre, & autres choses pro- „ pres à nous élargir les boyaux, que nous avions tous fort rétrécis. Ceux „ qui suivirent ce conseil s'en trouverent bien. Quant aux Matelots, qui „ voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt, échap- „ pés à la famine, plus de la moitié creverent & moururent subitement. „ De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples Pas- „ sagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur Terre ni sur Mer. A la vé- „ rité, n'ayant sauvé que la peau & les os, non-seulement on nous auroit „ pris pour des cadavres déterrés, mais aussitôt que nous eûmes commencé „ à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toute sorte de „ viandes, que moi particulièrement, lorsque je fus au Logis, & que j'eus „ approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans „ un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été cou- „ ché sur un lit, je dormis si bien cette première fois, que je ne me réveil- „ lai point avant le jour suivant.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues ; où les Médecins nous conseillèrent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne divinssent enflés, depuis la plante des pieds jus- „ qu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède, dont je crois devoir la recette au Public. C'est du Lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs ; & le tout doit être mêlé ensemble dans un Plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout d'un coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous (d).

(d) *Ibid.* pp. 476 & précédentes.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.
On vaimen-
tir au Port de
Blavet.
Instru-
tion
pour les
Voyageurs.

Avec quel-
les difficultés
les Protestans
sont guéris.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.
DE LERY.
1558.
Inutilité du
Procès fait par
Villegagnon.

MAIS Lery & ses Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance. On doit se rappeler que Ville-gagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ses Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoyoit tout instruit aux Juges du premier lieu où le Coffre seroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parce que Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverses personnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais du Pont en connoissoit quelques-uns, aussi attachés que lui à l'Eglise de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, les supprimèrent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Effets des
maux qu'ave-
nt soufferts Le-
ry.

Ils quitterent Hennebon, pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs Chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Lery, étoient comme entièrement renversés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille si dure, & la vue si troublée, qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occasion de s'appuyer du témoignage des Livres Saints. Lorsque Jonathas, dit-il, après avoir goûté du miel au bout d'une baguette, déclara que sa vue étoit éclaircie, il fit assez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été pressé, qui la lui avoit obscurcie (e). Cependant ils furent si bien traités, qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans lesquels il retomba au Siege de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite, en quittant la Ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

Eclaircisse-
ment sur le
Fort de Coli-
gny & sur Vil-
legagnon.

MAIS il ne laisse point sans éclaircissement ce qu'il a déjà dit, avec quelque obscurité, de l'établissement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place; & par sa faute elle tomba ensuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne cessa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (f) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée *Beauvais*, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

(e) Pag. 484.

(f) Saül d'un feu au corps, suivant quelques Ecrivains Protestans.

§. III.

Voyages & Etablissement des Hollandois au Bresil.

ON peut dire du Bresil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait fait si peu de Voyages qui en portent le titre, & qu'en récompense il n'y en a pas non plus dont tant de Voyageurs aient eu l'occasion de parler (a); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complète, mais que pour en former une, on peut s'aider des lumieres qui se trouvent dispersées dans un grand nombre de Relations. Il paroît seulement nécessaire de commencer par l'exposition de quelques événemens Historiques, qui jetteront du jour sur mille observations qui en demandent: & nous l'emprunterons des Historiens les plus exacts.

INTRODUC-
TION.

Le Portugal continuoit de jouir du Bresil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la solidité aux premiers Etablissémens. Mais cette Couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, Roi d'Espagne, les guerres que ce Prince eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & surtout contre les Mécontents des Pays-Bas, qui formerent sous son regne la République des Provinces Unies, lui laisserent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangères. D'un autre côté ces nouveaux Républiques, qu'il n'avoit pu retenir dans sa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affoiblir l'ennemi de leur liberté par des Conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales (b), ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur Commerce.

Entreprises
& Conquêtes
des Hollan-
dois au Bresil.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prises qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandois envoyèrent Willekens au Bresil. Ils n'ignoroient point que ce Pays, qui n'a guères moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturellement riche & fertile. On a vu qu'il y avoit peu de grandes Maisons, en Portugal, qui n'y possédassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins avoient été soumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & si l'on excepte l'Entreprise des François, dont le souvenir commençoit à s'éloigner, on y jouissoit depuis longtems d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y

(a) La raison en est simple: c'est que les Portugais, seule Nation de l'Europe qui fasse le voyage exprès, ne s'attachent guères, par une politique qui leur est commune avec les Espagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la situation

du Bresil y fait souvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occasion de jeter sur leur Journal ce qu'ils y observent en passant.

(b) Voyez l'établissement de cette Compagnie, au Tome VIII.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRESIL.

étoient présentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parce qu'ils donnoient les Marchandises à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avoit disposé tous les Naturels du Pays en leur faveur.

TELLES étoient les conjonctures, lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandois se rendit maître de San Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de *Mendoga*, qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul (c), à la tête de son Clergé, entreprit de soutenir l'honneur de sa Nation, se retira dans un Bourg voisin, où il se fortifia, & causa dans la suite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparèrent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bresil.

CETTE nouvelle jetta le Portugal dans une extrême consternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Espagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Pays; dans l'espérance que n'ayant que cette ressource ils en feroient plus souples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de sa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équipèrent, à leurs frais, une Flotte de 26 Vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement, soit par des levées de Troupes, soit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Espagne voulant y joindre aussi ses forces, les deux Flottes ne se trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic de *Toledo Osorio*, Marquis de *Valduesa*. Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le passage fut assez heureux jusqu'à la Baie de tous les Saints.

DEPUIS la Conquête, les Hollandois avoient beaucoup souffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient rassemblés sous ses ordres, avoit souvent défait leurs Partis, leur avoit cassé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorsqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour successeur, Dom Francisco de Moura. Mais ces changemens n'ayant point interrompu le blocus, la situation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Espagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, sous la conduite de Dom Manuel de Menezes. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déjà fatiguée par un long Siege. Le Gouverneur voulut faire quelque résistance; mais la Garnison, révoltée contre ses ordres, le força d'accepter une composition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

LA République des Provinces-Unies ne se borna point à la vengeance qu'elle prit en Europe, en faisant enlever quantité de Vaisseaux Portugais, où elle faisoit souvent un riche butin. Vers le milieu de l'année

(c) Il se nommoit Michel *Texeira*.

1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Troupes de débarquement étoient commandées par *Thierry* de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans sa navigation, jusqu'au nombre de quarante-six Vaisseaux; mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Brésil, puisqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cents Soldats, & quatre cents Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui coûtèrent trois sanglans combats. Les Brésiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à disputer vivement l'entrée de leur Pays. Mais *Lonk* détermina la victoire, en se posant sur le Récif, situé au Midi d'Olinde, & sur la pointe d'une longue Terre, où les Portugais avoient élevé un Fort sous le nom de Saint George.

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Pays, & les Hollandois en profitèrent pour se rendre Maîtres du reste de la Capitainie: ils en fortifièrent les principaux lieux, surtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Ministres d'Espagne à se remettre en possession d'un si beau Pays. On leva des Troupes; on arma une Flotte nombreuse, & l'on fournit de très grosses sommes. Les Espagnols s'étant déterminés à faire partir aussi quelques Vaisseaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans les Troupes, avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être composées, il en mourut deux mille, & la crainte du même sort dispersa le reste. Il fallut employer la force, pour ramener les Déserteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, sur trente Vaisseaux, dont la moitié étoit à peine en état de soutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte ayant été renforcée aux Canaries par quinze Vaisseaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap Verd, elle se trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui sur la première nouvelle de son départ étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaisseaux & deux Yachts, furent extrêmement surpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne consistoit qu'en huit Galions; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Castille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaisseaux de Roi, & le reste de différentes sortes. L'inégalité des forces n'empêcha point *Pater* de risquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit sauter son Vaisseau; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même sort. Les Hollandois ne laissèrent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaisseau Espagnol, qu'ils avoient pris dans le Combat. *Oquendo*, qui les suivoit, mouilla sur la Côte de Parayba, mit à terre douze cents Hommes, pour la garde du Pays, pourvut à la sûreté de la Rivière de Saint François, des Capitainies de Ségeripe & de la Baie de tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaise, commandée par

ÉTABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

d'Albuquerque; mais il reprit ensuite la route de Lisbonne sans avoir pensé à faire le siège d'Olinde. Dans sa navigation il fut rencontré par une Flotte Hollandoise, qui maltraita furieusement la sienne.

L'ANNÉE suivante, Dom Frederic de Toleda, qui conduisit une autre Flotte au Brésil, causa peu de mal aux Hollandois. Ils ne se firent pas moins des Capitaines de Tamaraca, de Parayba, & de Rio Grande, qui ne leur coûtèrent que trois Campagnes.

EN 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Brésil. Le Comte Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jeta l'ancre, dans la Baie de tous les Saints, le 23 du même mois de l'année suivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les Possessions Hollandoises, il forma une Armée considérable, dont la plupart des Officiers connoissoient le Pays & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses portes au Vainqueur, qui allégea aussitôt la Citadelle de *Porvacan*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense; mais ayant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'*Openeda* & d'autres succès importants.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affaiblir encore par une diversion: il envoya fur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Miña. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Sérigeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Brésil, se mirent sous leur protection, & leur demanderent du secours contre l'oppression de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoya quelques Troupes, sous la conduite de *Gartouan*, qui, secondé par *Algoadojo*, Cacique de *Siara*, mit le siège devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

CELLES du Paraiba & de Rio Grande paroissoient difficiles à conserver, parce que les Portugais y avoient des intelligences & des Places: le Comte employa toutes ses forces à se saisir des Places, s'assura des Indiens par toutes sortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de *Philippe*, & la nomma *Fredericstadt*, du nom du Prince d'Orange. Il tenta aussi de se rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageusement rétablis: mais après s'être saisi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une sortie vigoureuse, la plupart de ses Officiers, ses Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette disgrâce, joint à l'arrivée d'un secours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'abandonner les Châteaux, & de se retirer avec assez de précipitation.

L'AN-

L'ANNÉE 1639 ne fut qu'une suite de malheurs pour les entreprises de l'Espagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en mer, sous les ordres du brave Fernand de Mascarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-six Vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée sur la route; & vraisemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Brésil, surtout dans un tems où les Troupes Hollandoises étoient fort diminuées & manquoient de provisions: mais en rasant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap Verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reste étant arrivé dans un triste état à San Salvador, Mascarenhas employa le tems à remonter ses Vaisseaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, ressource heureuse, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut si lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour sa défense. Il attendoit, de Hollande, des secours qui arriverent à propos. L'Amiral Loos s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaisseaux, de différentes grandeurs, & se trouvoit à quatre milles du Port d'Olinde lorsque les Portugais sortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes se livrèrent quatre furieux combats: Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ses Troupes. Jacques Huygens, qui succéda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Castillans fut de plusieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua sur les écueils, nommés *Baxas de Rocas*, où les uns moururent de soif, & les autres n'eurent pas peu de peine à se sauver: le reste se dissipa. Enfin la discorde, qui se mit entre les deux Nations, acheva leur perte; & d'un si bel armement, il ne revint en Espagne que quatre Galions, avec deux Vaisseaux Marchands.

Le Comte Maurice ayant embarqué presque tous ses Soldats sur sa Flotte, ses Garnisons se trouvoient si affoiblies, que les Portugais du Brésil se flatterent de pouvoir se remettre en possession de quelques Places. Jean Lopez de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Brasiiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Brésil Hollandois, y battirent quelques Troupes, & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu: ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Brésil, & réduits à chercher leur salut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaisseaux dans la Baie de tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Brésil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice une convention stable, pour donner enfin des bornes aux hostilités: mais tandis que les Commissaires étoient occupés de cette négociation, on apprit au Brésil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Espagne.

JEAN IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, à qui la perte d'un

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

si beau Royaume causoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Espagne & le Portugal ensemble n'ayant pu chasser du Brésil leurs Ennemis communs, il y avoit peu d'apparence que dans la crise où l'on étoit, le Portugal en fut capable seul. Le nouveau Monarque ne pensa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Espagne. Trifan de Mendoga Hurtado, son Ambassadeur à la Haye, conclut avec eux une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une Trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut signé le 23 de Juin, 1641. Chacun étoit conservé dans la possession de ce qu'il tiendrait au jour de la publication; & les Ministres des deux Partis devoient s'assembler à la Haye, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale: il étoit même réglé que si l'on ne parvenoit point à ce but, la Trêve ne laisseroit pas de subsister & que le Commerce seroit libre, avec cette seule restriction, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des Marchandises venues du Brésil, ni les Portugais en Hollande.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuser de rendre quelques Places, qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la Trêve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la résolution de laisser aux Portugais du Brésil la liberté d'agir pour ses intérêts, sans faire paroître qu'il y prit la moindre part. Ses Officiers, feignant par ses ordres de ne penser qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, employèrent toute leur adresse à leur faire prendre le parti de renvoyer leurs Troupes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut la tranquillité si bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces (c). Les Directeurs, que la Compagnie d'Occident avoit nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amsterdam, *Bassis*, Orfèvre de Haarlem, & *Bullestraet*, Charpentier de Middelbourg, c'est-à-dire des esprits simples, & moins propres au

(c) M. le Clerc, dans son Histoire des Provinces-Unies, prétend qu'il fut rappelé, parce qu'il faisoit une si grande dépense au Brésil, qu'elle avoit fait baisser les actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eût été trompé par de fausses apparences, il assura „ qu'il s'étoit déjà plaint, aux Etats „ Généraux, d'une économie mal entendue, qui avoit fait diminuer trop les „ appointemens des Officiers de la Compagnie, & surtout le nombre des Troupes, qu'on vouloit réduire à dix-huit cens „ hommes; forces insuffisantes pour tenir „ en bride les Ennemis de l'établissement „ Hollandois“. Suivant le même témoignage, Maurice avoit aussi représenté „ que „ tout le monde se plaignoit du mépris „ que la Compagnie témoignoit pour ceux „ qui étoient à son service; que les Portugais, restés dans les Possessions Hollandoises, étoient des Ennemis cachés, qui

„ soupiroient pour se revoir soumis à leur „ Roi, & qui devoient à la Compagnie des „ sommes considérables, qu'ils seroient bien- „ aises de ne pas payer; ce qui pouvoit „ causer tôt ou tard un soulèvement: qu'il „ n'y avoit pas assez de Troupes pour la „ garde des Ports & des Forts; que ces „ mêmes Portugais se plaignoient qu'on „ ne leur laissoit point l'exercice de leur „ Religion aussi libre qu'on l'avoit promis; „ & que tout cela, joint à la différence de „ la Langue & des usages, leur donnoit une „ invincible aversion pour les Hollandois“. *Histoire des Provinces-Unies*, tom. 1, l. 12. pag. 230. Ainsi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, suivant le même Historien, s'affoiblissoit en formant des entreprises au-dessus de ses forces. *Ibid.* p. 218.

Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conseil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouissoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moyens d'augmenter leurs richesses: ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix excessif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plupart commençoient à tomber en ruines; ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépense des Garnisons, qu'ils croyoient inutiles pendant la Trêve.

Les effets d'une si mauvaise administration ne tarderent point à se faire sentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Cavalcante*, sçut échauffer tout d'un coup sa Nation. Il faisoit sa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Pays de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les noces de sa Fille devoient se faire le 24 de Juin: il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de se saisir d'eux au milieu du Festin, de les massacrer, & de faire ensuite main basse sur le Peuple, qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandises, payables à terme, dans l'espérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des complices. *Cavalcante* eut le bonheur de se sauver, avec les principaux Conjurés, & rassembla quelques Troupes, avec lesquelles il se mit à ravager les Terres Hollandoises. En vain le Conseil suprême de Fernambuc envoya faire ses plaintes au Gouverneur Portugais: non-seulement il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entreprise, mais il promit d'observer religieusement la Trêve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haye donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

CEPENDANT, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre quelques Troupes de la Compagnie & celles de *Cavalcante*, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part: mais peu de tems après, *Cavalcante* s'étant trouvé en état d'assiéger le Fort de Puntal, au Cap S. Augustin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut assez qu'on lui envoyoit sous main du secours. Le lendemain, une Flotte de vingt-huit Vaisseaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs protestèrent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, & se fournirent de rafraîchissemens, avec lesquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuèrent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaise avoit eue de huit Vaisseaux de guerre, qui étoient restés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils eurent appris que sept des Vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On sçut ensuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoso quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquèrent Serinhaim, & forcèrent la Garnison Hollandoise de se rendre après huit jours de siège.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

Les hostilités continuèrent vivement, sans que la Cour de Lisbonne changeât de conduite; c'est-à-dire que pendant qu'on se battoit au Brésil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Brésil, si l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Historien des Provinces-Unies assure que les preuves ne manquoient point à la Haye. „ On y „ produisit, dit-il, une Lettre envoyée à la Baie de tous les Saints, & „ signée de la propre main du Roi, qu'on avoit trouvée dans un pe- „ tit Bâtiment qui y portoit des munitions, & qui avoit été pris par „ les Algériens: ils avoient vendu leur prise, & les papiers étoient tom- „ bés entre les mains d'un Juif, qui avoit une Correspondance à Am- „ sterдам avec d'autres Juifs. Ceux-ci l'avoient remise à la Compagnie, „ qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle servit encore à découvrir qu'un „ Juif, arrivé du Brésil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque con- „ noissance du dessein des Portugais, & que le complot de Cavalcante „ avoit été tramé avant le départ du Comte Maurice. Ce Juif fut ar- „ rêté, & condamné à une grosse amende; mais il eut l'adresse de se „ sauver de sa prison (d).”

QUEL moyen de convaincre un Roi, qui s'obstine à défavouer toute sorte de preuves? Les Etats Généraux n'ayant pas laissé de donner des ordres pour armer puissamment en Hollande, le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir, par son Ambassadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement: qu'ils trouveroient, dans leur entreprise, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient; que les Soulevés du Brésil avoient six mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainerie de la Baie; qu'avec ces forces, il seroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur faisoit de les soumettre lui-même, s'il pouvoit s'accorder sur le reste avec les *Etats Généraux*. L'Historien, faisant observer que si la Lettre n'étoit pas une supposition, il étoit visible que les Etats se laissoient tromper, n'explique leur aveuglement que par une profonde disposition de la Providence, qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'Orient & de l'Occident tombât entre les mains d'une seule Nation. L'expérience, dit-il, a fait voir qu'elle ne seroit pas devenue plus vertueuse par l'augmentation de ses richesses (e). D'un autre côté, les Portugais comptoient de leur en imposer facilement, depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu, le 20 Mars de la même année avec leur Compagnie d'Orient, par lequel ils étoient demeurés, en effet, maîtres de toute la Cannelle, en promettant d'en porter au Fort de Gale, où les Hollandois étoient établis, dans l'Ile de Ceylan, cinq cens quintaux à un prix réglé, sans qu'il leur fût permis d'en prendre eux-mêmes, ni d'en planter dans l'Ile (f).

PENDANT environ dix ans, la guerre fut continuée au Brésil, avec les mêmes déguisemens de la part du Roi de Portugal & de ses Gouverneurs,

(d) Le Clerc, *ubi sup.* p. 232.

(e) *Ibidem.*

(f) Aitzema, Tom. 3. p. 28.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

qui se prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forgoient les Etats Généraux de se contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils sentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoissant qu'il n'y avoit rien de sincère à se promettre des Portugais sur l'affaire du Brésil, ils résolurent, pour les mettre à la raison, de se joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant aussi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaisseaux de guerre, qui devoient se rendre d'abord à la Rivière de Lisbonne, & demander raison au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorsqu'on reçut, au commencement de Mai, la triste nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ce que les Hollandois avoient possédé dans le Brésil.

On douta d'abord d'une si fâcheuse information. Les Commissions, qui avoient été données pour courir sur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois suivant. Il y avoit alors, à Lisbonne, un grand nombre de Vaisseaux Marchands d'Amsterdam, que le Roi de Portugal auroit pu faire arrêter; mais il prit le parti de les laisser libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & se réserver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

SCHONENBOURG, Président du Conseil du Brésil, & Hacks, un des Conseillers, qui arrivèrent en Zelande le 13 de Juillet, après un voyage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux: il contenoit en substance, qu'ayant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Brésil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoyer avoient donné le tems de prévenir les disgrâces qui venoient d'arriver: qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres nécessités; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit à ses Chefs: qu'ils avoient pris patience, dans l'espérance qu'on leur donnoit de les secourir; mais que ces secours ayant été différés trop longtems, les Portugais avoient enfin saisi l'occasion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de soixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Brasiiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres: qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, qui seroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Troupes seroit justifiée: qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conseil de Schouppé, Général de la République, des autres Officiers, des divers Collegues, & même des Juifs.

Ils représentèrent que toutes les Troupes, c'est-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à servir trois fois plus longtems qu'elles ne s'y étoient engagées; que longtems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

& d'habits; que le desespoir d'être négligés, jusqu'à ne pas recevoir un sols de paie, en avoit porté une partie à passer au service des Portugais; que d'autres s'étant cachés dans les Vaisseaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la nécessité de les en tirer par force & de les faire pendre; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penser à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuse délivrance; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaisseaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques prises, mais insuffisantes pour l'entretien des Garnisons, ou pour empêcher que les Portugais ne se remissent en possession de tous les Pays qu'ils avoient perdus; qu'ensuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Troupes avoient été payées; mais que leur misère n'avoit pas diminué, parce qu'avec de l'argent même elles n'avoient pu trouver des vivres: que si dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'ensuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des passeports pour se retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette disposition par des Bilets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par lesquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Bilets que *Schonembourg* avoit conservés: que là-dessus les Soldats avoient menacé de piller le Récif, ce qu'ils avoient déjà fait à *Stamarica* & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voyant ses malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ses Magistrats de composer avec les Portugais: enfin, que si l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit considérer encore que tous les Brésiliens qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande étoient en danger de tomber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à *San Salvador* & dans plusieurs autres Villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eût fait souvent de tristes peintures de l'état des affaires du Brésil. Cet Ecrit étoit signé du nom de ceux qui le présentoient.

Schouffe, qui étoit arrivé aussi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les Troupes au Brésil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de sa situation, surtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoutés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire passer en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moyens qui restoient, pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations: que des raisons si fortes avoient obligé le Gouvernement du Brésil à rendre *Olinde* & le Récif aux Portugais, pour sauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre; qu'il n'y avoit pas eu d'autre ressource, 10. parce que le nom-

bre des Troupes ne suffisoit plus pour la défense des Places; 2o. parce que les Soldats, mal payés & mal entretenus, avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Récif, comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la Place, pour se payer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire; 3o. parce qu'il ne restoit qu'un seul Vaisseau pour la défense de la Côte, contre soixante-huit Vaisseaux Portugais, & que ce Vaisseau même, après avoir refusé d'entrer dans le Port du Récif, avoit mis en Mer; 4o. parce que la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particulièrement sans mèche.

LES Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver plusieurs contradictions. L'Historien est persuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes; & que les intérêts particuliers avoient prévalu sur l'utilité publique. Cependant, après une longue discussion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Président de Schonebourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choisis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif, & condamné à tous les frais de la Justice; châtiment léger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent absous.

LES Portugais, contens du succès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par sa lenteur, ne refusèrent point aux Hollandois, qui se trouvoient encore dispersés en divers lieux du Brésil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entreprise, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoise d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais sans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette disgrâce. Enfin, s'apercevant qu'ils ne faisoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaisons de Commerce à Lisbonne, la Province de Hollande fut la première qui se détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour représenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eût à faire contre les Portugais, il étoit tems de penser à la Paix. On en trouvoit une occasion favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouser l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déjà de proposer une suspension d'armes, en attendant qu'il fût assez instruit des différends de la République avec les Portugais, pour se rendre plus utile à la pacification par ses soins. Cependant la Députation de la Province de Hollande, qui se fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la restitution du Brésil. A l'égard de la suspension d'armes, elles prétendirent aussi, que loin d'y penser sitôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propositions raisonnables, & les demander armes en main. On ne laissa point de faire passer, en Angleterre, les Pièces qui pouvoient faire connoître la mauvaise foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaise, &

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

Traité qui
rend le Brésil
aux Portugais.

quelque parti qu'on pût prendre, sur les offres d'Angleterre, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer: elles commencèrent bientôt à la Haye, sans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénouement, qui décida du sort d'une grande Région, ne peut être supprimé.

LES Portugais ayant consenti à traiter, par un Ministre qu'ils envoyèrent aux Etats Généraux, leur firent représenter que la proposition, de leur rendre les Terres qu'ils avoient possédées au Brésil, ne pouvoit jamais être acceptée; mais qu'ils avoient déjà offert de donner un équivalent en argent, & fait sentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne, qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la République y possédoit; que la Cour de Lisbonne avoit fait publier, l'année précédente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaise, & qu'on ne lui avoit fait là-dessus aucune réponse; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fit connoître la dernière résolution des Etats.

On ne se hâta point de s'expliquer sur ces représentations: cependant on prit enfin le parti de commencer sérieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matières qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déjà faites au Portugal: mais la Hollande, qui prévoyoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit, 1^o. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises; 2^o. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saints Ubes*; 3^o. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Brésil; 4^o. de payer ce qui étoit dû aux Particuliers; 5^o. de faire publier la paix, aussitôt que la ratification seroit arrivée.

APRÈS ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte: les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plainquirent amèrement de ce que le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal: la Zelande demuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Brésil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussitôt qu'il auroit

soû-

soumis le Portugal, il leur rendroit fidèlement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Compagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, suivant le cinquième article de la Paix de Munster. On vit, dans cette occasion, un parfait accord entre l'Espagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort opposées : mais comme l'Espagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la soumission, les Zelandois ne virent pas retomber, non plus, le Brésil au pouvoir de la République.

MALGRÉ tous les obstacles, & sans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui se déclarèrent pour la Paix, elle fut signée le 6 d'Août, à la Haye, par le Comte de Miranda, Ambassadeur de Portugal, & par six Commissaires des Etats, & publiée ensuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faisoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque chose qui ôtat au Roi de Portugal le pouvoir d'observer tout ce qu'il venoit de promettre à la Haye, les Etats stipulèrent, par un article séparé, qui fut signé le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit causer aux Hollandois, & que le reste du Traité n'en seroit pas exécuté moins fidèlement. On convint aussi avec l'Ambassadeur Portugais, qui devoit partir incessamment pour Lisbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il se feroit montrer l'original du Traité de sa Cour avec les Anglois, pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit aussitôt un Extrait authentique à la Haye; qu'en suite il ne seroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accomplissement du Traité dans cette partie; & que s'il manquoit sur ce point, ou s'il se passoit une année, après la signature de cet article, sans que l'équivalent fût payé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ses Sujets, qu'elle avoit eus avant la conclusion du Traité.

Tous les articles furent dressés en Latin, au nombre de vingt-six. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention si solennelle, en vertu de laquelle le Portugal est demeuré maître du Brésil, c'est-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire souhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus essentiel (g). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

Le Roi & le Royaume de Portugal s'engageoient à payer, aux Etats des Provinces-Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette somme en Argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandises devoient être taxées au prix courant. Si la somme ne se trouvoit pas complete, en Argent, ou en Marchandises stipulées, le Roi se réservoit la liberté d'y suppléer à son choix, soit par quelque Marchandise d'une autre espèce, soit en relâchant les droits

(g) On le tire d'Alkzema, au Tome II. des Résolutions secrètes, pp. 309 & suivantes.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

qu' les Marchands Hollandois payoient sur d'autres Marchandises, achetées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les payemens devoient se faire en seize parties égales, dont la première se payeroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été prise au Brésil, & qui seroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il se vendoit en Portugal; & si l'on ne pouvoit convenir du prix, on supprimeroit en leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de sorte qu'il leur seroit libre d'en acheter de ceux qui le vendent, indifféremment & dans la quantité qu'ils le desireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute sûreté, du Portugal au Brésil, & du Brésil au Portugal, en payant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture: ils pourroient aussi naviger, du Brésil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la fourniture d'accorder l'entrée de leurs Vaisseaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandises, les peser, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, sans exception, des mêmes privilèges dont les Anglois jouissoient alors, ou jouiraient à l'avenir. Après avoir une fois payé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaise sans en payer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandises, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les transporter dans quelque Port appartenant au Portugal, sans payer rien de plus que les Sujets mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, sur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Pays, y séjourner, y commercer, y porter toutes sortes de Marchandises par Mer, ou par les Rivières, ou par Terre, s'y établir des Magasins & des Maisons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés sous aucun prétexte; & si ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal seroit obligé de leur donner satisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hostilité cesseroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la signature du Traité, & dans les autres Pays lorsqu'il y auroit été publié. Ce qu'on se prendroit mutuellement, dans cet intervalle, seroit restitué; mais ce qu'on se seroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en possession; seul moyen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (h).

(h) On voit par ce dernier article, observe l'Historien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris sur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans sa possession, & qu'elle n'avoit aucun

La plupart des autres articles regardoient la sûreté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quelques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. „ Au Bre-
 „ sil, remarque l'Historien de leur Nation, & dans les Colonies d'Afrique,
 „ où cette ressource manque, il n'est pas sûr de professer une autre Reli-
 „ gion que celle des Portugais, s'il n'arrive qu'on y soit jeté par la tem-
 „ pête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire, dé-
 „ pend si fort des Gouverneurs & autres Officiers des Ports maritimes,
 „ qu'on en reçoit des insultes, qui en ont éloigné toutes les autres Na-
 „ tions. S'en plaindre à la Cour, c'est se jeter dans de si grands frais &
 „ de si ennuyeuses longueurs, que personne n'aime à s'y exposer. Ainsi
 „ cette liberté, que les Traités de 1661 accordent aux Hollandois comme
 „ aux Anglois, de naviger dans toutes les possessions Portugaises d'Afrique
 „ & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente, ou qui n'a quelque réali-
 „ té que dans le Portugal même ”.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancèrent au Midi vers la Rivière de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Iles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Brésil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passèrent tout-à-fait le Fleuve; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en saisirent de même, & s'en assurèrent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Brésil. A ce compte, à force de passer des Rivières, ils y auroient pu comprendre l'Amérique entière, s'ils avoient eu de quoi soutenir leurs prétentions. Les défordres qui arrivèrent dans la Colonie Française de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems; jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone; que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser: ils le font même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLANDOIS
AU BRÉSIL.

Combien les
Hollandois
sont gênés
dans les Etats
Portugais.

Usurpations
des Portugais.

sujet de plainte: il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eût à se plaindre. Mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Particuliers, sans aucune certitude de la finir avec avantage? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Brésil, qu'avec une Armée considérable & des soins infinis, parce que ce Pays étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit

pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis longtemps, que les Habitans des Provinces Unies ne font pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chassés du Bresil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre Etablissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un sur la Riviere de Surinam; mais les Terres y étant marécageuses & mal-saines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en faisoit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la patrie n'est qu'un Marais, s'en accommoderent mieux; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (i). Il semble que la Nation Hollandaise soit née pour faire valoir des Marais, où les autres peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds stériles (k). Elle a trouvé sur les bords de la Riviere de Surinam une Terre humide & bourbeuse (l), où elle n'a pas laissé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia* (m), proche du Bourg de Paramaribo; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, est devenue florissante. Elle appartient à différentes Sociétés (n), dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques particuliers ont commencé des Habitations sur la *Berbice*, à l'Ouest de Surinam; mais ces Etablissements ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès (o).

(i) On verra, dans la suite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belgique, dans l'Amérique Septentrionale.

Nota. La Nouvelle Belgique fut enlevée, même en pleine paix; ainsi la Cassion de Surinam, que leur firent les Anglois, par le Traité de Breda en 1667, n'étoit qu'une espece de compensation de cette perte. Dans le cours de la Guerre survenue depuis entre la Grande Bretagne & les Etats Généraux, ceux-ci recouvrèrent la même Province, en 1673; mais ils la rendirent à la Paix, conclue l'année suivante. R. d. E.

(k) Ceci est contradictoire à la remarque qu'on vient de faire, *Notes* (h), & que l'expérience a d'ailleurs suffisamment démentie dans les deux Indes. R. d. E.

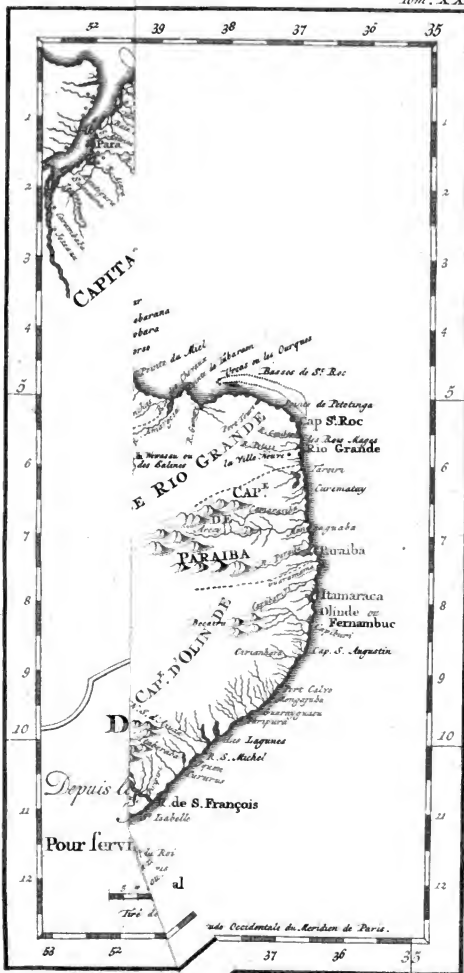
(l) Voici l'idée qu'en donne l'Historien de la République: Charles II, dit-il, envoya ordre, le 9 juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poste aux Hollandois. Il est sur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquième degré de Latitude Nord; (5 deg. 49 min. suivant M. de la Condamine). Le terrain y étoit alors extrêmement malsain, parce qu'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le desséchât, & que le vent ne contribut au même effet. Mais enfin, après avoir vu qu'on en pouvoit tirer beaucoup de sucre, on y a fait un si grand abatis de bois, qu'il est devenu beaucoup plus sain en se desséchant; ce qui a fait grossir considérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit de-

meuré longtems, & qui étoit revenu riche, disoit que si les Provinces-Unies n'en tiroient autant, ou plus, que des Indes Orientales, ce seroit leur suite. En effet, la Colonie, n'ayant fait qu'augmenter, s'est étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoya bientôt une très grande quantité de sucre brut en Hollande; & depuis peu de tems on a essayé d'y planter du café, qui y a très bien réussi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura su, par l'expérience, la meilleure maniere de le cultiver. T. 3. l. 15. p. 241.

(m) On prétend, au contraire, que cette Forteresse a été construite par les Portugais. Les Zelandois l'ont seulement reprise sur les Anglois, qui s'en étoient emparés de force. Mais on a bâti depuis une nouvelle Forteresse nommée *Amsterdam*, de l'autre côté de la Riviere, dont l'entrée est de plus défendue par deux Redoutes; outre le Fort *Sommelsdyck*, sur la Riviere *Commerwyne*. R. d. E.

(n) Il n'y a qu'une seule Société, composée de la Compagnie Occidentale, de la Ville d'Amsterdam, & de la famille de Sommeldyk; chacune pour un tiers. R. d. E.

(o) A la vérité, les Etablissements sur la *Berbice*, sans parler ici de *Demerary* & d'*Essequibo*, encore plus à l'Ouest, ne sont point à comparer à la Colonie de Surinam; mais ils ne laissent pas que d'être très importants & de devenir de jour en jour plus florissans. Nous nous réservons de donner, dans le Volume suivant, une Description exacte de ces riches Colonies, dont les Editeurs de Paris,



1000

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Brésil, posséde encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme *sous le Vent*. La principale est *Curaçao*, qui se prononce *Curaço*; les deux autres sont *Bonaire & Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquisition de Curaçao à l'année 1634 (p).

ETABLISSEMENT DES
HOLLANDOIS
A SURINAM.

§. IV.

Description du Brésil.

QUOIQ'UNE partie des noms qu'on va lire, ait déjà paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à se dispenser de l'embaras de les recueillir dans une Description plus régulière. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point si tard à nous écarter de notre méthode.

INTRODUC-
TION.

C'EST aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eu à soutenir contre les habitans naturels du Brésil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres; mais quel-

soit prévention, soit ignorance, parlent ici avec tant d'indifférence ou de mépris, & ce ne sera pas, sans doute, une des moins intéressantes additions que nous aurons faites à cet Ouvrage. R. d. E.

(p) Pendant que les Etats, dit le même Historien, travailloient à faire des Conquêtes au Brésil, ils pensèrent à se procurer aussi quelque Ile. Ils jetterent les yeux sur celle de Curaçao: elle est au douzième degré de Latitude Septentrionale, peu éloignée de la Côte de Venezuela; & sa longueur est de sept lieues, sur trois de largeur. Elle est fertile: on y nourrit du Bétail; il y avoit divers bois de teinture: mais ce n'étoit pas pour cela qu'on vouloit en faire la conquête; c'étoit pour la faire servir de retraite aux Vaisseaux Hollandois, que la Compagnie envoyoit croiser dans ces Mers, sur les Espagnols qui alloient, de la Nouvelle Espagne & de las Hoaduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoya quatre Vaisseaux & quelques Troupes, qui réduisirent facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il seroit transporté au Continent avec toute sa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient, outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aises d'y retenir, parce qu'ils en espéroient quelques services pour leur établissement. Cette Ile est encore entre les mains des Hollandois, & sert plu-

tôt à recevoir des Vaisseaux de cette Nation, qui vont négocier sur la Côte avec les Espagnols, malgré les défenses du Roi d'Espagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie: elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent subsister en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes sortes de voies. l. 3. p. 130.

Bonaire est à 12 degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence est de 16 ou 17 milles, & ses Côtes sont fort escarpées. Elle est moins fertile que Curaçao, mais le bois de teinture y est encore plus abondant. Pour peu que le tems soit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de 3 lieues de long, & n'est éloignée que d'environ 8 milles du Cap. S. Remain. Entre plusieurs Montagnes, elle contient une qui s'éleve en pain de sucre. Une autre petite Ile, qui en est fort voisine, lui forme un Port commode, de 5 ou 6 brasses d'eau, sur un fond de vase. De toute autre part les Côtes sont escarpées. *Loet*, liv. 18. ch. 16.

Nota. Outre ces trois Iles *sous le Vent*, les Hollandois sont encore établis dans trois autres, savoir: S. *Eustache*, *Saba*, & S. *Martin*, cette dernière par moitié avec les Français. Nous en promettons de même de plus amples Eclaircissemens. R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
S. VINCENT.

qu'autre motif qu'on veuille leur supposer, la plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du Rivage, à des distances inégales & souvent assez considérables. On a déjà remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de *Capitainies*. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Espagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractère d'autorité, on est réduit à des témoignages particuliers, étrangers ou nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Historiens après lui, ne comptent, que neuf Gouvernemens dans toute l'étendue du Brésil. Oliveira, qu'on doit croire mieux instruit, puisqu'il étoit Portugais & qu'il fait profession d'écrire sur des Mémoires de sa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au 35^e degré de Latitude Australe; & suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Brésil, ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont Para, Marañon, Siara, Rio Grande, Paraíba, Tamaraca, Fernambuc, Seregipé, Bahia, Ilheos, Porto Seguro, Spiritu Santo, Rio de Janeiro, & Saint Vincent; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquises par les armes, les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs distances. De puis celle de Para jusqu'à la seconde, qui est celle de Marañon, il compte 160 lieues; de Marañon à Siara, 125; de Siara à Rio Grande, 100; de Rio Grande à Paraíba, 45; de Paraíba à Tamaraca, 25; de Tamaraca à Fernambuc, 6; de Fernambuc à Seregipé, 70; de Seregipé à Bahia, 25; de Bahia à Ilheos, 30; d'Ilheos à Porto Seguro, 30; de Porto Seguro à Spiritu Santo, 65; de Spiritu Santo à Rio Janeiro, 75; de Rio Janeiro à Saint Vincent, 65. On aura l'occasion de faire plusieurs remarques sur ces mesures, d'après quelques Voyageurs plus récents: mais ne connoissant point de meilleur ordre pour la Description de ces Provinces, on va le suivre, tel qu'il est ici tracé.

1. Capitainie de SAINT VINCENT.

S. VINCENT. LA Province de *Saint Vincent*, qui est la plus Méridionale, commence, suivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit sous le nom de *Rio de la Plata* (a). Mais ses limites paroissent incertaines & mal expliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces termes: „ La Ville de cette Capitainie est située dans un petit Golfe, par les 24 degrés de Latitude Australe, „ le, à quarante lieues au Sud de la Ville de Rio Janeiro. Sept ou huit „ Jésuites, qui y font leur séjour, s'emploient avec beaucoup de peine & „ de zèle au Salut des Indiens, qui sont répandus aux environs dans plusieurs Villages. Ils pénètrent souvent dans l'intérieur du Pays, surtout „ vers celui des *Cariges*, qui sont à quatre-vingts lieues au Sud de la Ville „ de Saint Vincent, & qui ne s'étendent pas moins de deux cens lieues

(a) Il y a encore la Capitainie *del Rey* ou du Roi, qui devoit être comptée pour la première, mais que les anciennes Relations, & d'après elles, la plupart des Cartes modernes même, ne distinguent pas de celle de

S. Vincent; le district qui la forme ayant été longtems un objet de litige entre les Portugais & les Espagnols. Voyez notre Note (a) sur la page 269 ci-dessus. R. d. E.

„ sur cette Côte, jusqu'aux bords de Rio de la Plata. De tous les Indiens
 „ du Brésil, ce sont les plus policés. Ils se couvrent le corps de peaux de
 „ Bêtes. La plupart sont d'une belle taille, & le disputent en blancheur
 „ aux Européens. On leur a toujours trouvé beaucoup de bonne foi dans
 „ le Commerce; mais la crainte de l'esclavage, pour lequel ils se voient
 „ quelquefois enlevés par les Portugais, leur ôte la hardiesse de s'approcher
 „ de Saint Vincent. On observe que par un juste jugement de Dieu, les
 „ Colonies, qui traitent ces malheureux Indiens avec cruauté, décroissent
 „ de jour en jour; au lieu que celles qui se conduisent plus humainement,
 „ prospèrent d'une manière sensible (b). ”

DESCRIP-
 TION DU
 BRÉSIL.
 S. VINCENT.

STADIUS (c) donne le nom de *Tupinikinifes* aux Brasiiliens de cette Ca-
 pitainie, qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-
 il, les Montagnes à plus de quatre-vingts lieues dans les Terres, & ne lais-
 sent pas de s'étendre d'environ quarante lieues sur la Côte. Leurs Voisins,
 au Sud, sont les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les *Topinambous*, Na-
 tion farouche, qui a toujours détesté les Portugais. Les Missionnaires éta-
 blis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Mi-
 ramunins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, mais presque tou-
 jours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences,
 qu'ils n'employassent continuellement pour y faire des Esclaves, jusqu'à
 se déguiser souvent sous des habits de Jésuites, avec des armes cachées sous
 leurs robes.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa situa-
 tion est à quarante lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à trois ou quatre de
 la Mer, dans une Baie où les plus grands Vaisseaux Marchands peuvent
 mouiller. On n'y compte gueres plus de quatre-vingts Maisons. Les Anglois,
 s'en étant autrefois saisis sous la conduite du fameux *Candish*, en demeu-
 rent maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne
 quantité d'or, que les Indiens y apportent d'un lieu nommé *Mutinga*, où
 les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de
 la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, sur le témoignage d'un Fla-
 mand qui avoit passé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos
 est située vis-à-vis de la pointe de l'île de *Saint Amaro*, à trois lieues de la
 Mer; qu'elle est fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il don-
 ne en cet endroit une demi-lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits
 Ports, l'un au Sud, l'autre vers le milieu du mur; qu'elle a plus de cent
 Maisons, dont les Habitans sont un mélange de Portugais & de Métifs, une
 Eglise Paroissiale, un Monastere de Bénédictins & un College de Jésuites (d).
 L'entrée du Port se nomme *Barra grande*.

Ville de
 Santos.

SAINT VINCENT, qui ne passe que pour la seconde Ville de ce Gouver-
 nement, quoiqu'il en porte le nom, est à trois ou quatre milles au Sud de
 Santos. On vante ses édifices; mais le Port en est moins commode, &
 presque inaccessible aux grands Vaisseaux. A sept ou huit milles, dans le

Ville de
 Saint Vin-
 cent.

(b) Le P. Yarric, dans son Trésor.

(d) Description des Indes Occidentales,

(c) On a de lui deux journaux fort informes: liv. 15. chap. 16.
 qui se trouvent dans la Collection de Ramusio.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
S. VINCENT.

Continent, on trouve *Tanfo* & *Cayane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'est, de ce côté, le terme des Etablissmens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ soixante & dix Maisons à S. Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

UNE troisieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, est *Hitauchin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Canané*, qui font au Sud de Saint Vincent. Hangé en est à dix ou onze lieues, & Canané à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puisque l'on fait consister Canané en deux ou trois Villages, ou petites Villes sans fortifications, qui ne sont accessibles qu'aux petits Navires.

DE Saint Vincent à Barra Grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaisseaux remontent par cette Barre jusqu'à Santos: mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Batimens pour Santos, quoiqu'on ait pris soin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui est à l'entrée même, sur une pointe sablonneuse.

Monts de
Pernabiabaca.

A TROIS lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiabaca*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient plusieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, jusqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve se trouve potable; & deux lieues plus loin, on descend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainsi les Monts de Pernabiabaca sont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le sommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin qui conduit d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, par d'autres Montagnes & par une Forêt de six ou sept lieues, vers la Ville de *Saint Paul*. Ce chemin est coupé par deux petites Rivieres, qui se réunissent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Est, où elles se jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En sortant de la Forêt, le même chemin continue l'espace d'une lieue vers l'Ouest, & de-là vers le Nord, jusqu'à *Saint Paul*, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul est située sur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle sortent deux Ruisseaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Ouest, qui mêlant bientôt leurs eaux, vont se jeter aussi dans l'*Injambi*. On a de la Ville une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des Plaines sans bornes; à l'Ouest, sur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maisons; une Eglise Paroissiale; deux Monastères, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmelites, & un College de Jésuites. Le Commerce n'y consiste qu'en Bestiaux & en fruits de la terre, surtout en Froment, dont le seul défaut est de manquer de couleur. La Nature n'a refusé à ce Canton que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des Montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur.

Ville de S.
Paul.

jeur. L'Hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de *S. Jean*, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissonneux, assez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernabiacaça, d'où il descend à l'Ouest: la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs Mines d'Or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de 22 Carats. Laet en rapporte les noms; celles de *Sant' Iago* & de *Santa Cruz*, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de *Pesniapiacolba*, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de *Geragua*, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-sept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua; celles de *Nostra Señora de Monferatte*, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Ouest, où l'on trouve des grains qui pèsent jusqu'à trois onces; celles de *Baturande*, à deux lieues à l'Ouest de celles-ci; & celles de *Punta Cativa*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presque à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de *Berafucaba*, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée *Saint Philippe*. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivières, qui descendent de l'Est & de l'Ouest, & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berafucaba, on voit un beau Moulin à sucre, dont tout le produit est employé en confiture, & en conserve, parce que les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

ENFIN, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme *Saint Miguel*, & qui est situé sur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Est, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de maisons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernabiacaça. C'est à quelques lieues de ce Village, entre l'Est & l'Ouest, que le Fleuve Injambi sort de trois ou quatre sources. Si l'on traverse ces dernières Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vastes Plaines, arrosées par un assez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaste Pays & s'être précipité par plus d'une cataracte, va se jeter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Ouest de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenses Campagnes, la plupart désertes, ou peu cultivées, & traversées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont se perdre vraisemblablement dans celui de la Plata. Elles sont fermées à l'Est par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point sans beaucoup de Mines d'or & d'argent. Il en sort

XX. Parr.

P p p

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
S. VINCENT.

Mines d'Or
de Saint
Paul.

Montagnes
de Berafucaba.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
S. VINCENT.

plusieurs Fleuves, particulièrement celui qui se rend dans l'Océan entre Bahia & Fernambuc, & qui est connu sous le nom de *Rio S. Francisco*.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'île de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alcatraz*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'île de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'île même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites îles voisines portent le nom de *Vittoria* & *dos Bufies*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voyageur Anglois, dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquerere* (c). Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Paries*.

Colonie de
Paratininga.

OLIVEIRA donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie de *Paratininga*, qui est à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes Plaines dont on a parlé, où les Jésuites avoient une Maison qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

2. Capitainie de RIO JANEIRO.

RIO JANEIRO.

On donne le second rang à la Capitainie de *Rio Janeiro*, ou *Rivière de Janvier*, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue sa découverte en 1525, met à 22 degrés 20 minutes de Latitude Australe. On a vu que les François s'y établirent en 1555, sous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la Description du Fleuve & de son île, que nous avons donnée sur les observations de Lery. Après la retraite des François, qui furent dépossédés en 1558, par Emmanuel de Sa, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, sur une petite Baie qui forme un demi-cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demi-heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maisons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le milieu du dernier siècle; elle n'avoit encore ni portes, ni murs: mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Est, sur un Roc fort élevé; le second, dans une île ou un Rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie occidentale de la Côte; le troisième, au Sud de la Ville, & le quatrième, au Nord. La Ville, d'ailleurs, est comme divisée en trois parties, dont la première & la plus haute contient l'Eglise principale & le Collège des Jésuites; la seconde, un peu plus basse, se nomme *Barrio de S. Antonio*; & la troisième s'étend sur le rivage même de la Baie,

(c) Apparemment *Jacari*, sur la Carte. R. d. E.

depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sebastien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plupart de ceux du Bresil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jésuites, en y comprenant néanmoins ceux qui sont dispersés dans d'autres petits établissemens de sa dépendance, surtout dans deux grands Villages voisins de la Ville, composés de plusieurs milliers de Brasiiliens, qui ont embrassé le Christianisme.

CETTE Province renferme le Cap Frio, & la Baie des Reyes, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & située dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ipoja* (f). Cette Colonie, qui n'est pas fort ancienne, n'a point fait encore de grands progrès. C'étoit dans le Pays de Rio Janeiro, que la célèbre Nation des Topinamboux avoit ses principaux Etablissmens. Il y est resté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de *Marigua*, où les Naturels du Pays font gloire d'en tirer leur origine, & leur ressemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Brasiiliens du Pays sont du mélange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les servent avec une aveugle soumission.

[Détails sur les Mines de Rio Janeiro.

RIO JANEIRO est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Bresil. Les Mines, appellées *générales*, sont les plus voisines de la Ville à environ soixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi, tous les ans, pour son droit de Quint, au moins cent douze arrobes d'or; l'année 1762 elles en rapportèrent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des Mines générales, on comprend celles de *Rio dos mortos*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. La dernière, outre l'Or qu'on en retire, produit encore tous les Diamans qui proviennent du Bresil. Ils se trouvent dans le fond d'une Riviere qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Richesses de
Rio Janeiro.

TOUTES ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, qui sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant préposé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépose aussitôt dans une cassette cerclée de fer & fermée avec trois serrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre, & le Provador de l'Hazienda Réale la troisieme. Cette cassette est renfermée dans une seconde, où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci-dessus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisieme coffre-fort qu'il envoie à Lis-

Réglemens
pour l'explo-
itation des Mi-
nes.

Mines de
Diamans.

(f) Sur la Carte *Forge Grego*, sans que nous sachions d'où lui vient ce nom, qui ne paraît pas être Portugais. R. d. L.

DESCRIPTION
DU
BRÉSIL.
RIO JANEIRO.

bonne, après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut & en paie le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs paient à Sa Majesté Très-Fidèle la valeur d'une piastre, monnaie d'Espagne, par jour, de chaque esclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cens. De toutes les contrebandes, celle des diamans est la plus sévèrement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la Loi, outre la confiscation des diamans, il est condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison & à être exilé pour sa vie à la Côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux; tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Mines d'Or.

Tout l'Or qu'on retire des Mines ne sauroit être transporté à Rio Janeiro, sans avoir été remis auparavant dans les *Maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la Couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées au Comptoir de la *Praybana*, à trente lieues de Rio Janeiro. Dans ce Poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes: c'est-là qu'on paie le droit de quint & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié se partage entre le Détachement, proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des Mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la dernière rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or de barre qui leur revient, à la Monnoie de Rio Janeiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoïées: ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piastre par l'alliage & le droit de monnoie. L'Hôtel des Monnoies de Rio Janeiro est un des plus beaux qui existent; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des Mines dans le même tems où les Flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la Monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'ARRIVÉE de ces Flottes rend le Commerce de Rio Janeiro très-florissant, principalement la Flotte de Lisbonne. Celle de Porto est chargée seulement de vins, d'eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles grossières, fabriquées dans cette Ville ou aux environs. Aussitôt après l'arrivée des Flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la Douane, où elles paient au Roi dix pour cent. Il est à observer

qu'aujourd'hui, la communication de la Colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant sévèrement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de Rio Janeiro à la Colonie, d'où elles passaient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Pérou; & ce Commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piastres. En un mot les Mines du Brésil ne produisent point d'argent; tout celui que les Portugais possèdent, provient de cette contrebande. La traite des Nègres leur étoit encore un objet immense. On ne sauroit évaluer à combien monte la perte que leur occasionne la suppression presque entière de cette branche de contrebande. Elle occupoit seule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la Côte du Brésil à la Plata.

OUTRE le dix pour cent d'ancien droit qui se paie à la Douane Royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, imposé sous le titre de *don gratuit* depuis le désastre arrivé à Lisbonne en 1755. Il se paie immédiatement à la sortie de la Douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixième un délai de six mois, en donnant caution valable.

DESCRIPTION
TION DU
BRÉSIL.

RIO JANEIRO

Revenus que
le Roi de
Portugal tire
de Rio Janeiro.

LES Mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de *Matagrosso*. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à Rio Janeiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

TOUTE la dépense que le Roi de Portugal fait à Rio Janeiro, tant pour le paiement des Troupes & des Officiers civils, que pour les fraix des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaisseaux, monte environ à six cents mille piastres. On ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des Vaisseaux de ligne & Frégates qu'on y a maintenant établie.

RÉCAPITULATION & montant des divers objets du Revenu Royal,
année commune.

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune,	piastres:
tous les quints réduits, valent en monnaie d'Espagne,	1,125000
Le droit des diamans,	240000
Le droit de monnaie,	400000
Dix pour cent de la douane,	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit,	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines,	225000
Droits sur les Noirs,	110000
Droit sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixième sur les denrées du pays,	130000

TOTAL 2,667000

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
SPIRITU
SANTO.

SUR quoi déduisant la dépense ci-dessus, l'on verra que le revenu, que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro, monte à plus de dix millions monnoie de France (*).]

3. Capitainie de SPIRITU SANTO.

La troisième Capitainie du Brésil, nommée *Spiritu Santo*, est située par les 20 degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie, ou son Port, le nom de *Spiritu Santo*. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

Margajats.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Brésil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux; les Rivieres une quantité incroyable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du Monde, ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommoient *Margajats*, ont été longtems mortels Ennemis des Portugais; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées.

Port de Spi-
ritu Santo.

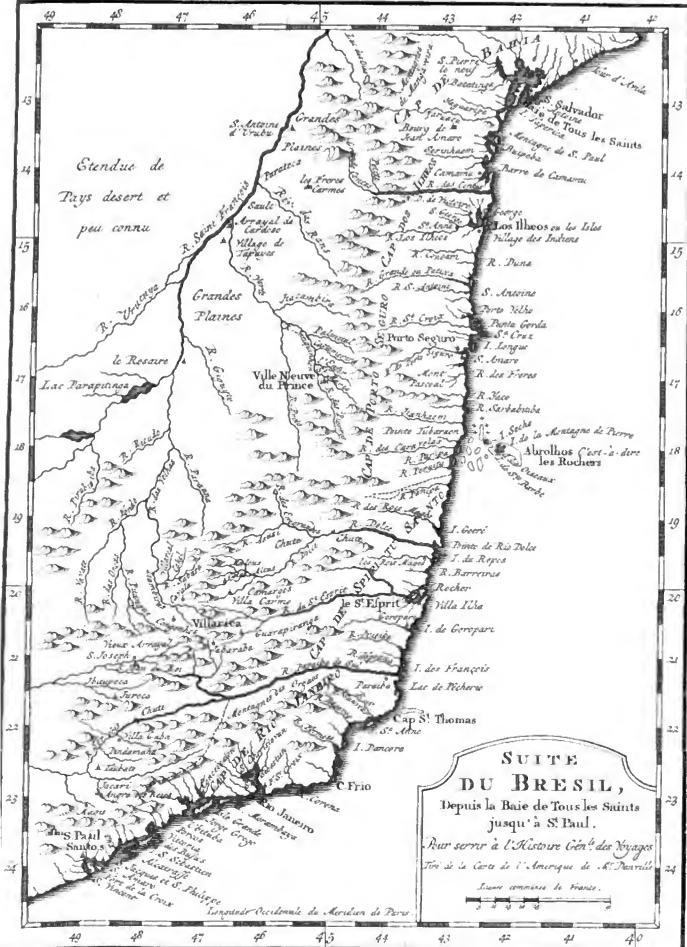
LES Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle de Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Parayba*, qui se jette dans l'Océan par les 21 degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Paraybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du nom de *Parayba* (g); l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent; le second, dont il est ici question, qu'on fait descendre de fort loin dans les terres, & qui se grossit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres; & le troisième, dans la partie Septentrionale du Brésil, dont il reste à marquer la situation.

Ville veja.

LES Hollandois, ayant observé le Port de *Spiritu Santo*, pendant qu'ils étoient en possession du Brésil, en ont donné la description suivante: il s'ouvre à l'Est, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté septentrional est parsemé de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alya*, & qui sert comme de but aux Pilotes. Ensuite, avançant un peu, on découvre, sur une hauteur escarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Nossa Senhora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maisons subsistent encore, sous le nom de *Villa veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'élève

(*) Voyage de M. de Bougainville.

(g) On a remarqué plusieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, signifie grande eau.





DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
SPIRITU
SANTO.
Ville de Spí-
ritu Santo.

en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée *le Pain de Sucre*, parce qu'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au delà du rocher, un petit Fort carré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fosse, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastère avec son Eglise, de l'Ordre de *Saint Benoît*, dont il porte le nom: vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme *San Francisco*; & dans la partie Occidentale, le Collège & l'Eglise des Jésuites.

Le P. Jarric dit que cette Ville est la quatrième Résidence de sa Compagnie au Brésil; qu'elle est située au vingtième degré de Latitude Australe, & qu'elle est à soixante & dix lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans six Villages voisins. Celui qui porte le nom des *Trois Rois* est le plus nombreux. Les *Tapajas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Pays, causent beaucoup de mal aux Portugais, avec lesquels ils ne veulent point de réconciliation.

4. Capitaine de PORTO SEGURO.

PORTO SEGURO, quatrième Capitaine du Brésil, conserve le nom qu'il a reçu d'Alvarez Cabral, lorsqu'il descendit le premier sur cette Côte. Il est à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le *Gouvernement des Iles*, à cinquante degrés au Nord de Spiritu Santo, & par les 16 degrés 30 minutes de Latitude Australe. On donna à cette Province trois Villes Portugaises; *Saint Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro est située au sommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre est fort haute du côté du Nord; mais du côté opposé, le terrain s'applanit, & forme par degrés un rivage sablonneux. La Ville de Sainte Croix est éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, sur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaisseaux.

CETTE Capitaine appartient au Duc d'*Aveyra*; & le Commerce de ses Habitans Portugais, consiste à porter par Mer, aux autres Provinces du Brésil, des vivres de toute espèce, que leurs Terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux Ecueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en Mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, surtout dans les Navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs Canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du Continent, on rencontre, par ces Ecueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de Meo (1)*. Les deux premières sont extérieures, & laissent à leur Ouest un Canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême at-

PORTO SE-
GURO.

Elle appar-
tient au Duc
d'Aveyra.

Abrolhos,
Ecueils vo-
sins.

(1) Les deux dernières sont nommées, sur la Carte, *I. des Oiseaux* & *I. de Ste. Barbe*: R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
PORTO SE-
GURO.

tention. En général, les Abrolhos sont couverts de Mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De Mer basse, on découvre leurs pointes; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

Les Hollandois, qui visiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrèrent même dans le Continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des Terres presque impénétrables, & des Fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord jusqu'à Bahia, ou la Baie de tous les Saints, & vingt jusqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation de Sauvages, nommés les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt Familles, exposées sans cesse aux mêmes incurSIONS, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Pays dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre, qu'elle avoit fait construire. Les *Guaymurs* ayant déjà dévoré la plus grande partie des Ouvriers & des Domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

S. Amaro est
abandonné.

5. Capitainie d'ILHEOS.

ILHEOS.

La Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de plusieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où sa principale Ville est située. Elle est à trente lieues au Nord de Porto Seguro, & presque à la même distance de Bahia au Sud. Sa Latitude, suivant Herrera, est par les 15 degrés 40 minutes; & suivant les Cartes marines, 15 degrés 55 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaises. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas *Giraldó*. Une Rivière médiocre, qui traverse la Ville, offre plusieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans est l'Agriculture, dont ils transportent les fruits, sur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A sept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une Rivière, mais par des Canaux si étroits, qu'à peine un Canot y peut passer. Les eaux du Lac ne laissent pas de s'ensifer comme celles de la Mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le Poisson, dont il nourrit différentes especes, y est excellent, & d'une singulière grosseur, surtout les Manatés, ou Lamentins, dont on a pris plusieurs qui pesoient quarante Arobes, c'est-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y sont aussi monstrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre incision fait découler un Beume, auquel on attribue de merveilleuses vertus. Le Pays voisin de celui d'Ilheos s'est peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chassée apparemment de ses propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais si belliqueuse & si cruelle, que la Colonie en a toujours eu beau-

beaucoup à souffrir. On remarque que ces Sauvages, soit par un ancien usage, ou parce qu'ayant perdu leur Patrie ils dédaignent de se faire de nouveaux Etablissements, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs arcs sont massifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

Le P. Jarric met aussi la Capitainie d'Illheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Amurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle est infestée; & leur barbarie va, dit-il, jusqu'à manger leurs propres Enfants. Cette Province seroit une des meilleures du Brésil, si le voisinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

6. Capitainie de BAHIA. [Et 7. Capitainie de SEREGIPÉ.]

ON compte, pour sixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de tous les Saints, ou de *Bahia*, Baie par excellence, à l'honneur de sa situation sur une fort grande Baie. Elle est à trente lieues d'Illheos, au Nord; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les 13 degrés de Latitude Australe. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle se divise en plusieurs Anses, qui la font pénétrer jusqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitangé*, le *Gerecipe* & le *Gachocira*, y descendent de l'intérieur des Terres. On se dispense d'en nommer plusieurs petits.

La plus grande & la plus extérieure des Iles porte le nom de *TapERICA*. C'est d'après les observations des Hollandois, qu'on entre ici dans un détail qu'ils ont donné seuls. L'ouverture de la Baie est au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a sur la droite le Continent du Brésil, & sur la gauche l'Ile de *TapERICA*, dont la forme est oblongue. La distance, d'une rive à l'autre, est d'abord d'environ trois lieues: ensuite elle se rétrécit à droite par une Pointe de terre, vis-à-vis de laquelle sont situés le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villa Feja*, dans une Anse fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Est, & forme un demi-cercle, où la Ville de *San Salvador* est située. De ce côté, la Baie se termine au Nord par une langue de terre assez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de *Tagesipe*. La distance de cet angle, à l'Ile de *TapERICA*, est d'environ deux lieues. De-là, la Côte recommence à tourner vers l'Est; & la Baie s'élargissant pénètre dans les Terres, où elle forme une espece de Détroit de peu de largeur, mais qui se dilate ensuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord jusqu'à l'embouchure du Fleuve *Pitangé*, après laquelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord; & la, fléchissant du côté de l'Ouest, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue de-là droit à l'Ouest, pendant deux lieues; & dans cet espace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue sur une demi-lieue de large. L'extrémité de la Côte se termine à l'Ouest par une

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
BAHIA.

Description
de la Baie de
tous les Saints.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
BAHIA.

Pointe de terre obtuse, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe, elle reprend vers le Nord, en laissant à l'Ouest, dans l'espace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve *Cachocra* (i), celle de deux petites Rivières, & quatre petites Iles, séparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la première se nomme *Burapabara*, & la seconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la dernière, qui masque l'embouchure d'une petite Rivière, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Ouest; & devant la pointe du coude est une autre Ile, qui se nomme *Fontes*. Ensuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appelle *Rio Tambaria*. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve *Gerecipe*, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conséquent celui de la Baie. Ce Fleuve descend du Nord, & reçoit des deux côtés plusieurs Rivières. Il a devant lui deux petites Iles, sans parler d'une autre, qui est dans l'embouchure même, & qui la divise. Des deux extérieures, la plus proche se nomme *Puca*, & l'autre, *Caraitba*. Du Fleuve *Gerecipe*, la Côte tourne au Sud, & laisse passage à une Rivière dont l'embouchure est aussi divisée par une petite Ile, & masquée par quelques autres. Ensuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve *Cachocra*, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'est en sortant, y forme une espece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec plusieurs Anses par lesquelles il reçoit diverses petites Rivières. A son embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne cesse point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anses, & de petites Rivières, jusqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de *Taperica*, qui se présente à l'Est, & dont elle est séparée, comme on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse Baie, qui est connue sous le nom de *Bahia*, ou *Baie de tous les Saints*.

Villes de
cette Capitai-
nie.

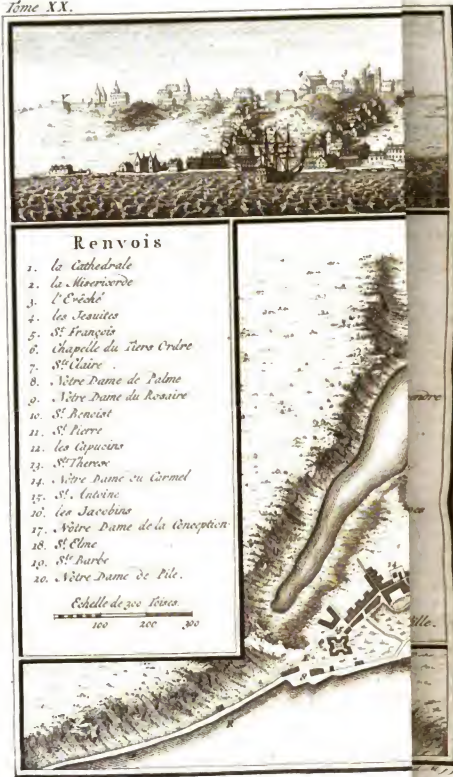
SEREGIPÉ.

La principale Ville de cette Capitainie est *San Salvador*, ou *S. Sauveur*, dont on a déjà donné une Description particulière. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *Villa Veja*, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Serecipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Rivière, qui n'a pas plus de treize palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve *Royal* au Nord, & à sept de celui de *S. François* au Midi.

Le Brésil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

(i) Nommé ci-dessus *Cachocira*, qui est sans doute le même. R. d. E.





8. Capitainie de FERNAMBUC.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
FERNAMBUC.

Le nom de *Fernambuc*, septième (k) Capitainie du Brésil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est qu'à cinq de Tamaraca au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'*Albuquerque*. Il lui donne une vaste étendue. Depuis *Olinde*, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues jusqu'au Fleuve *S. François*. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivières se joignent pour se rendre dans l'Océan. Près de-là est *Porto Calvo*, vis-à-vis duquel on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Serinhan*, & plus loin un autre Bourg, mais plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap *Saint Augustin*. Près du même Cap, est le Bourg de *Saint Antoine*; & plus bas, l'Eglise de *N. S. de la Candelaria*, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Des *Curacanas* à *Olinde*, on compte cinq lieues; & neuf ou dix, de cette Ville à *Maita de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de *Saint Laurent*. Tout ce Pays, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve *Saint François*, qui est en effet à quarante lieues d'*Olinde*, cinq lieues jusqu'à une petite Rivière, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de *Brasil*. De ce Bourg, ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de *Saint Michel*, où l'on coupe aussi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. *Alagoa* est à trois lieues de *Saint Michel*: on nomme *Alagoa* un Lac intérieur, à sept ou huit milles de la Mer, où l'on entre par une Rivière assez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Rivière, il y a sept lieues jusqu'au Fleuve *Saint Antoine*, & deux ensuite à *Camaragibé*. De *Camaragibé* à *Porto Calvo*, il en y a trois, & quatre de *Porto Calvo* à *Barra grande*. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage est très bon, & l'entrée sans danger, du côté du Nord comme de celui du Sud, mais n'est commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parce que le Pays n'a que des Campagnes plates & sans arbres. De *Barra grande*, la distance est d'une lieue jusqu'à *Una*, d'où elle est de quatre, jusqu'au Fleuve connu sous le nom de *Rio Formoso*, qui est assez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à *Serinhan*, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la distance d'une demi-lieue, se présente l'Île de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De

(k) C'est la huitième, en y comprenant *Seragipé*, que M. Prevost ne compte pas. R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
FERNAMBUC.

Serinhan, deux lieues jusqu'à la Rivière de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Rivière à *Poyucar*, quatre lieues; & de *Poyucar*, une au plus jusqu'au Cap de Saint Augustin. C'est dans le Port de ce Cap, que tombe la Rivière de *Morekipu*: l'entrée du Port est facile; mais les rocs & les sables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la sortie fort dangereuse. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tandis qu'ils étoient en possession d'Olinde. On rencontre ensuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Peciffa*, le Fleuve qu'on nomme *Rio de Sangados*, & qui n'a pas plus de sept ou huit palmes d'eau à son embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Rivière de *Tapado*, ensuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à *Maria Surinha*. De-là il n'en reste qu'une demie jusqu'à la Rivière de *Garafu*, qui fait les limites de cette Capitaine.

LAET observe ici, sur le témoignage d'un Hollandois qui avoit passé plusieurs années au Brésil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille Caisses de Sucre, des seules Capitaines de Fernambuc, de Tamaraca & de Parayba, jusqu'à Rio Grande; ce qui ne le surprend point, dit-il, parce qu'il favoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitaine de Fernambuc. Il ajoute, sur les mêmes lumières, que les grands Moulins employoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres; les Médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres; les moindres, cinq ou six Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement sept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (1). Les Vaisseaux ordinaires, qui partoient du Brésil avec ce Sucre, en payoient au Roi dix pour cent, suivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les terres de Portugal: mais les Seigneurs du Moulin, qui le transportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquième. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper, & les Vaisseaux, qui servoient au transport, étoient obligés, suivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majesté.

Olinde &
Garafu.

OLINDE est une Ville célèbre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conserverent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme plusieurs Collines dans son enceinte. Sa situation est en effet si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ses Edifices publics, on distingue le Collège des Jésuites, fondé par le Roi Sebastien, sur la pente d'une fort agréable Colline. C'est le premier objet qui se présente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enseigne les Sciences aux jeunes gens du Pays, & jusqu'à lire & écrire aux Enfants. Vis-à-vis, est un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique est presque sur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie supérieure de la Ville, un Monastère naturellement si bien fortifié, qu'il en fait la principale défense. Elle a d'ailleurs un Couvent de Religieuses, sous le titre de la *Conception de*

(1) *Uti supra*, l. 15. c. 24.



N. D.; deux Eglises Paroissiales, l'une dédiée à *Saint Sauveur*, & l'autre à *Saint Pierre*; un Hôpital, nommé la *Miséricorde*, & situé presqu'au milieu de la Ville, sur une haute Colline, au pié de laquelle est une autre Eglise qui porte le nom de *Nôstra Senora del Gonçaro*; l'Eglise de *Saint Jean*; celle de N. S. de la *Guadeloupe*; & deux autres, N. S. de *Monte* & *Saint Amaro*, qui sont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux-mille; mais celui des Indiens, & des Esclaves, ou Domestiques de l'un & de l'autre sexe, est fort grand. Cependant le Brésil n'a point d'Etablissement où les vivres & les autres nécessités de la vie soient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
FERNAMBU.

Le Port est petit & peu commode. D'ailleurs, il est tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte est bordée dans une grande étendue, que les grands Vaisseaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit; & le Bassin, qui reçoit une petite Rivière, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un Village, ou une espèce de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magasins pour le Sucre & les autres Marchandises, avec un petit Port, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé sur le roc, depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du seizième siècle, sous la conduite du Capitaine *Lancastre*, & qui, joint à la disposition naturelle des lieux, rend le Port presque inaccessible.

La Rivière, nommée *Rio Bibiribi*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaaz*, en se joignant avec une autre Rivière, nommée *Rio Capefecia*, ou de *Fidalgos*, & par d'autres, *Capibariyi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme *Rio Bibiribi* descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile du Continent.

GARASU mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirèrent dans cette Ville, où ils esportoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénètre aussi de Garasu à la Mer par une petite Rivière, qui descend du Canton de Tamaraca.

A NEUF ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en transporter beaucoup à la Mer. *San Lorenzo* est un autre Bourg, situé entre *Amatta* & la Ville, où l'on fait une grande quantité d'excellent Sucre.

Amatta do
Brasil.

ENFIN, des Curacanas on ne compte que cinq lieues jusqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons se nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camassarim*, & *Vergea* de *Capivari*, ainsi nommé de ce Fleuve, qui en arrose les Terres. Tout ce Pays est d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ses Campagnes; sans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche.

Guarape,
Moribara,
Camassarim,
Vergea.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
FERNAMBUC.
Fortifications
des Hollan-
dois au Port
d'Olinde.

Les Hollandois ne manquèrent pas de se fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit plusieurs fois que presque toute la côte Orientale du Brésil est bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de basse Mer, se montrent comme un mur d'environ quinze toises de largeur, & quoiqu'ouverts en plusieurs endroits, ne donnent passage aux Bâtimens que par un petit nombre de canaux fort étroits. Cette espèce de ceinture paroît se terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient construit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit aussi, à l'extrémité d'une Langue de terre qui descend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, si étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou soixante toises de largeur, est resserrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'est à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un Mur & de Palissades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *S. Georges*, fut agrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, sur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Île de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardenbourg*; & dans l'Île même, presqu'en face du Recif, ils construisirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Ernest*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force singulière, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic-Henri*. Enfin, ils y ajoutèrent le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient absolument tous les passages.

9. Capitainie de TAMARACA.

TAMARACA.

TAMARACA, huitième (m) Capitainie du Brésil, passe pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Parayba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Île de *Tamarica*, ou *Tamaraca*, qui est séparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur est d'environ trois lieues, sur deux de large. Un Historien assure (n) que les François ont été les premiers Possesseurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conserve encore leur nom, dans un Port voisin de l'Île, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Francezes*.

CETTE Île, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a, dans le Sud, un assez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis, éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nommerent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'ayant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaína*.

L'Île de Tamaraca, & la partie du Continent qui porte son nom, appar-

(m) La Neuvième. Voyez ci-dessus. R. d. E.

(n) La *Peplinière*, dans son Livre des trois Mondes.

tiennent aux Comtes de *Monfanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulièrement sur le Fleuve de *Goiana*, ou *Govana*, & dans les Cantons d'*Aracipé* & de *Paratibé*.

A LA distance d'une lieue de l'Île, sort du Continent la petite Rivière de *Massarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Île même, vers l'Ouest, deux autres Rivières aussi petites, qui se nomment *Aripé* & *Ambor*. A six lieues de l'Île, vers le Nord, on trouve le Fleuve de *Covana*, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à son embouchure, mais dont le Canal est beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A sept ou huit milles de la Mer, il a sur ses rives un petit Bourg, jusqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le Sucre de plusieurs Moulins. C'est à deux milles du *Govana* au Nord, qu'est situé *Porto dos Franceses*, ou le *Port François*. Il est fermé par deux rochers, qui en font une retraite assez sûre: mais il n'est habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

AVANT que de passer à la Capitainie suivante, on nous fait revenir ici sur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

DE *Britioga*, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Île de Saint Sébastien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Île est située, suivant les Observations des Hollandois, par les 24 degrés de Latitude Australe: son rivage produit une espèce de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sébastien à l'Île des *Porcs*. Le mouillage est fort commode, entre ces Îles & le Continent. C'est-là que se trouve la Baie d'*Ubituba*. De l'Île des Porcs à l'Île *Grande*, quelques-uns comptent sept lieues, d'autres plus; mais tous s'accordent à représenter l'Île *Grande* comme une Terre haute, couverte de Bois & de Rochers; qui abonde en sources d'eau vive, & qui a plusieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

A DEUX lieues de cette Île, vers l'Ouest, on trouve le Cap de *Caroussu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Est; *Morambaya*, d'où l'on compte quatre lieues jusqu'à la Rivière de *Garatuba*, comme on en compte aussi quatre de cette Rivière à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivières ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de *Toyugua*, est un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui se nomme *Gavea*; & deux lieues encore de-là, on arrive au Fleuve de *Janeiro*. Ainsi ce Fleuve est à-peu-près à douze lieues de l'Île *Grande*. De Rio Janeiro, on en compte dix-huit jusqu'au Cap Frio, qui est situé par les 23 degrés. Jusqu'ici la Côte est à l'Orient.

Du Cap Frio jusqu'à la Baie de *Saint Sauveur* (e), la distance est de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Île *Sainte Anne*, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet espace forme une station très commode pour les Vaisseaux. L'Île même est agréable, & revêtue d'arbres, entre lesquels on trouve une espèce de Cérifiers, dont le fruit

(e) On ne doit pas confondre cette Rivière avec celle de S. Salvador. R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
TAMARACA..
Rivière de
la Côte.

Revision de
toute la Cô-
te.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
TAMARACA.

renferme un noyau fort rude , & n'en est pas d'une faveur moins douce. Mais l'eau douce y manque. De l'Île Sainte Anne, on compte huit lieues jusqu'au Cap *Saint Thomas*, dont la situation est par les 22 degrés ; & de ce Cap, huit autres lieues jusqu'au Fleuve de *Paraiba*. Du *Paraiba* au *Managé*, cinq lieues ; autant du *Managé* à l'*Itapemeris*. Les Hollandois placent à 21 degrés le Fleuve *Dolce*, qui est habité par des Portugais ; & 10 minutes de plus, l'Île de *Sainte Claire*, éloignée d'un demi-mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'*Itapemeris* au *Gleretebe*, qui est par les 20 degrés 45 minutes. Sept, de *Gleretebe* à *Guarraparé*, (p) que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De *Guarraparé* à la ville de *Spiritu Santo*, huit lieues. De la Baie de cette Ville, six lieues jusqu'au Fleuve des *Rois Mages*, qui est par les 19 degrés 40 minutes, & de-là huit jusqu'au Fleuve *Dolce*. Sept de ce Fleuve à *Criquaré* ; dix de *Criquaré* à *Maranepé*, ou *Mucuripe*, situé à 18 degrés 15 minutes. De *Maranepé* à *Paraouepé* ou *Pesteripé*, cinq lieues ; & de *Paraouepé*, trois à *las Caravelas* : six ensuite jusqu'à *Barrairas Vermelhas*, & deux de-là au *Corebado*, qui est à 17 degrés & demi de l'Equateur. Du *Corebado* à *Porto Seguro*, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de *Porto Seguro* à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorsqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de *Santa Cruz* à *Rio Grande*. C'est dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de *Rio Grande* à *Ilheos* ; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, sous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'ILHEOS au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues ; six de-là jusqu'à *Camamu*, & trois de *Camamu* à *Guepena* (q). Quatre ensuite jusqu'au Fleuve de *Finharas*, qui est bordé d'une grande Montagne, nommée *Morro de S. Patulo*. De ce Fleuve, à la Baie de Tous les Saints, il n'en reste que douze ; ensuite on en compte vingt-six jusqu'au Fleuve *Royal*, qui est par les 11 degrés 30 minutes : dix-sept de ce Fleuve à celui de *Saint François* ; quinze du Fleuve de *Saint François* à la Pointe qu'on nomme *Guira* ; six, de cette Pointe aux Rochers de *Cameraguba* ; cinq de *Cameraguba* au Fleuve des *Pierres* ; & de-là douze jusqu'au Cap *Saint Augustin*. L'Île de *Saint Alexis* est à cinq milles de ce Cap au Sud, par les 8 degrés 25 minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap *Saint Augustin* à *Fernambuc*, huit lieues ; quatre ou cinq de *Fernambuc* à *Tamarica*, & quinze de *Tamarica* à *Paraiba*, où l'on s'est proposé de nous ramener par cette longue énumération.

10. Capitaine de PARAIBA.

PARAIBA.

La Capitainie de *Paraiba* doit son origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arbores.

EN.

(p) *Coropari* sur la Carte. R. d. E.

(q) *Buipeba* sur la Carte. R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
PARAIBA.

Ville du mé-
me nom.

EN suivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceses, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les six degrés 45 minutes; d'où l'on ne compte que deux lieues jusqu'au Fleuve Paraiba, qui donne son nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Est, par une assez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, entièrement couverte d'arbres sur sa pointe méridionale; les François avoient construit un petit Fort, que les Portugais ont agrandi, surtout après que les Hollandois se furent saisis d'Olinde. Le Fleuve, dans son cours, qui descend de l'Ouest, est si rempli de rocs & de sables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'est sur sa rive méridionale qu'est située la Ville de Paraiba, nommée aussi *Philippea*, dans une sorte d'Anse, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaisseaux Marchands ne laissent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du siècle dernier, que par quatre ou cinq cens Portugais, est devenue beaucoup plus puissante depuis la prise d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte; mais le voisinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

CETTE Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derrière quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de *San Domingo*. A deux lieues de son embouchure, on trouve un autre Fleuve, qui se nomme *Mongianguape*, & qui a devant la sienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire son nom. Ses bords sont habités par quelques Portugais, qui y nourrissent quantité de Bestiaux.

Tout le terroir de cette Capitainie est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, surtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivariés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne se distingue pas moins pour les Portugais: mais ils ont pour voisins des Peuples Barbares, nommés les *Figuarés*, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

C'est devant cette Côte, à cinquante lieues, suivant les Portugais, & soixante-dix suivant les Hollandois, qu'est située l'Ile de *Fernand de Noronha*, sur laquelle on a déjà donné quelques Eclaircissemens (r), avec sa véritable position. Sa longueur est d'environ deux milles, sur une de largeur. Ceux qui ont observé soigneusement sa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle est plate dans sa plus grande partie, à la réserve de quelques Montagnes dispersées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus plate, représente fort bien une Eglise avec son Clocher (r). On prétend que le terroir est si nitreux, que les sources, qui y sont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la saison des pluies, sentent le nitre. Il n'en est pas moins fertile. Diverses sortes de légumes y croissent naturellement. Le P. Clau-

Ile de Fer-
nando de No-
ronha.

(r) Tome XVIII de ce Recueil.

(r) Aussi les Hollandois l'ont-ils nommé l'Ile *Kerke*, c'est-à-dire *Eglise*.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
PARAIBA.

de d'Abbeville, dans son passage avec les François qui allerent à l'Île de *Margan* (*), y vit des arbres d'une qualité si caustique, que ceux qui portèrent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, souffrirent des douleurs aiguës, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles servent aussitôt de remède.

Les Côtes de l'Île sont presque partout fort escarpées, surtout du côté du Nord, où la mer est ordinairement si grosse, qu'il est fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Îles, ou plutôt quelques Rochers, qui en sont séparés par des Canaux sablonneux. Le côté de l'Occident a deux Rades assez commodes; l'une, proche de la pointe Orientale de l'Île, où tombe un ruisseau favorable pour l'aiguade; l'autre, sous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & presque au milieu de l'Île, on trouve une petite Baie en forme de croissant. Le Voyageur, qu'on vient de nommer, parle d'une autre Île, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nomme l'*Île de feu*, & dans laquelle on trouve une singulière quantité d'Oiseaux.

Côte depuis
Mongiangape
jusqu'à Rio
Grande.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrémité de la Capitainie de Paraiba, est le dernier endroit où la Côte du Brésil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Ouest, & se présente presque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Bresil Septentrional*. Cette Côte étant peu connue jusqu'à Rio Grande, on est obligé ici de recueillir des lumieres dispersées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Hollandoises, & dans quelques Voyageurs François.

Du Fleuve Mongiangape jusqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de *Trahison*, on compte une lieue. Cette Baie, suivant les Hollandois, est à sept lieues de Paraiba, par les 6 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Elle est fermée à l'Est par une Pointe basse, d'où part un Banc de sable qui se montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laisse derrière soi un mouillage sûr & commode pour douze ou quinze Vaisseaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre lesquels & le rivage on trouve une espece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être passé à gué, excepté dans la saison des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Église, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Bestiaux. Une partie de la Nation des Figuarés, qui habitoit ces lieux, ne ressembloit aux autres Brasiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne se fit pas presser pour se déclarer contr'eux en faveur des Troupes Hollandoises: mais après leur départ, elle se trouva exposée à la vengeance de ceux qu'elle avoit trahis. Ils en tuèrent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs se réfugièrent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en transportèrent plusieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirèrent d'eux des éclaircissemens utiles sur le Pays qu'ils avoient habité.

Dz la Baie de *Trahison* jusqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la distance est d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de *Camaratuba*, &

(*) Voyez ci-dessous.

termine à sa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Taboujura*, dont le Cacique se nommoit *Tayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, suivant Figueredo, une Pointe de terre, derrière laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formosa*, d'où fort vers l'Est une petite Riviere, nommée *Rio Huangau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, jusqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De *Bahia Formosa*, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demi-lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Pipa*, derrière laquelle les Vaisseaux peuvent se mettre à l'abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Paranaubuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de *Curumatau* à ce Lac, & trois ensuite jusqu'à la Riviere de *Tareyrik*, où l'on trouve, disoient-ils, une espèce de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatcyouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Metal. C'est encore par leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Busios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Negra*. Les Vaisseaux trouvent derrière cette Pointe un mouillage commode; & de-là il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio Grande. *Punta Pipa* est par les six degrés. A peu de distance de *dos Busios* est un autre Port, nommé *Tourous*, par les 5 degrés 40 minutes. C'est entre ces deux Ports, que le *Pirangue* a son embouchure.

DEVANT cette Côte, à dix ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque*. Il s'étend de plusieurs lieues, entre l'Est & l'Ouest, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, jusqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parce qu'on est alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

II. Capitainie de Rio Grande.

LE Fleuve, que les Portugais nomment *Rio Grande*, porte entre les Brasiiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de Latitude Australe. L'entrée en est difficile; mais dans l'intérieur, il est agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Pays, qui se nomment les *Petivares*. Mais le Roi d'Espagne, alors en possession du Portugal, ne souffrit pas longtems de si dangereux voisins. *Feliciano Cuello de Carvalho*, Gouver-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
PARAIBA.

RIO GRANDE.

Les François s'établissent sur ce Fleuve.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
RIO GRANDE.

neur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597, il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo Delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio Grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voyageur Anglois, dont on a déjà cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de *Mascarenhas*, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'ayant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce Pays devint un nouveau Gouvernement Portugais, qui est aujourd'hui la dixième Capitainie du Brésil.

Les Hollandois, partis en 1621 de Fernambuc, avec une Flotte, pour se rendre maîtres du Fort de Rio Grande, rendirent témoignage qu'il étoit situé à gauche de l'embouchure du Fleuve, sur un Rocher séparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverses Fortifications qui s'avançoient jusqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuse Artillerie; de sorte que sa situation & ses défenses en rendoient l'approche fort difficile aux Vaisseaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la Famine, ou par la disette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de se faire apporter d'une petite Rivière voisine.

CETTE Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il consiste en soixante ou quatre-vingts Hommes, qui composent la Garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les Canes de Sucre, & nourrir des Bestiaux. Les Indiens y sont aussi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Côte depuis
Rio Grande.

Différence
entre Figueredo & les
Hollandois.

FIGUEREDO, entreprenant la description de cette Côte, assure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara* (1), derrière lequel il fait sortir une Rivière de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio Grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabou*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de *Siara* jusqu'à la Baie de *Petitigua*, qui est fort grande, & défendue contre toutes sortes de vents: les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de *Siara* au Fleuve de *Morunjape*, & six de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*.

De la Baie de *Petitigua*, suivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Ouest, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omarco*, qui en est à vingt-cinq lieues: il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Por-

(1) Ce doit être *S. Roc*, & non *Siara*, qui ce dernier nom *Ciara*, contre l'usage moderne bien loin d'ici; mais M. Prevost écrit ne. R. d. E.

tugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugasu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba*.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.
RIO GRANDE.

FIGUEREDO compte, d'Omarco à *Guamaré*, quinze lieues d'une Côte basse, entre-mêlée de quelques Collines de sable, derrière lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens nomment *Buturuna*. Les Hollandois placent *Guamaré* par les 4 degrés 45 minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de *Guamaré*, la Côte, suivant *Figueredo*, se dérobe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célèbres Salines, qui portent le nom de *Guamaré*, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de *Guamaré* vers l'Ouest. *Figueredo* compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu*. Les autres avertissent que depuis *Rio de Salinas*, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivières, à demi-lieue l'une de l'autre, nommées *Gnapetuba*, *Manetuba*, *Garassu* & *Persin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que *Punta do mel* se nomme *Cucaratuba* parmi les Indiens; qu'à deux lieues de *Guararahu* sort la Rivière d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de *Hupancma*; que la Côte recommence ici à s'abaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'*Ubarana*, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les 4 degrés.

AU-DELA de *Jaguaribé*, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'*Iguapé* à *Mocoripé*, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derrière laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camuné* ou *Aquinuné*. A cinq lieues d'*Iguapé* sort le Fleuve *Ipocara*, qui est sans Port & sans Rade; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de *Mocoripé* est par les 3 degrés 40 minutes. On trouve ensuite, à peu de distance, le Pays de *Siara*, où les Portugais commencèrent à s'établir vers le milieu du dernier siècle, & qu'Oliveira compte entre les Capitaines du Bresil.

LES Indiens *Figuarés*, dont les Hollandois prirent des informations, leur firent de cette Côte une Description un peu différente du Cap de *Siara*: ils comptoient une lieue jusqu'à la petite Rivière de *Piracabuba*; & de-là deux à *Pequetinga*; six ensuite jusqu'à la petite Rivière *Uguasu*; dix-huit d'*Uguasu* à *Kaalsa*; deux de *Kaalsa* à *Guamaré*, & une de *Guamaré* à *Carouarchama*, où l'on trouve de belles Salines dans les tems secs; une demi-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
RIO GRANDE.

lieue des Salines à la petite Riviere de *Bariutha*, & de-là une lieue jusqu'à celle de *Guararahug*. C'est au-dessus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas*, mortels Ennemis des Portugais, & derriere eux une autre Nation barbare, qui se nomme les *Jandaves*. Du *Guararahug* au *Jandupatisfa*, deux jours de chemin; & de-là une demi-lieue jusqu'au Torrent de *Wupana-ma*, d'où l'on a six lieues jusqu'à la Riviere d'*Avarance*; de-là, six lieues encore jusqu'à celle d'*Tugarich*; une demi-lieue, ensuite, à celle de *Pariporis*, & une lieue à *Guatapugui*. Ces Rivieres sont habitées par une branche des *Tapouyas*, nommée les *Yapoyatons*, & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin sort la petite Riviere de *Wichoro*, dont l'embouchure n'est point habitée; mais dans les terres on trouve la Nation des *Hytartayous*, descendue aussi des *Tapouyas*. *Figueredo* avertit les Portugais d'éviter soigneusement tous ces Barbares. À deux journées du rivage, on voit encore ici les Montagnes de *Wichoro*, où le nitre est en si grande abondance, qu'il distille des pierres. De *Wichoro*, les *Figuarès* comptoient six lieues jusqu'à *Iguaguaçu*, onze ensuite à *Moucouru*, & de-là une enfin à *Siara*.

AVANT que de passer à la Capitainie de *Siara*, nos Guides font quelques observations sur *Moucouru*. Les Hollandois varient sur la situation de ce lieu, que les uns mettent à 3 degrés 20 minutes, & le prennent pour la Baie que les François nomment les trois *Tortues*, tandis que les autres la placent à 3 degrés 52 minutes. Il paroît qu'ils donnent ainsi le même nom à deux Baies différentes, qui sont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoise, qui mouilla, au mois de Novembre 1601, dans une Baie qu'il nomme *Moucouru*, raconte que plusieurs Indiens, venus à bord, lui apprirent que ce lieu n'est pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'*Emeraudes*; qu'étant descendu à terre avec eux, il passa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé, & que de-là il fut conduit au pied d'une très haute Montagne, d'où sortoit un rocher fort dur & fort blanc, qui paroissoit renfermer des *Emeraudes* du plus beau verd, mais que faute d'instrumens de fer il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François sur leur Côte.

II. Capitainie de SIARA, & reste de la Côte jusqu'au Marañon.

SIARA.

ENTRONS dans *Siara*, qu'*Oliveira* compte, avons-nous dit, entre les Capitainies Portugaises. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort, au pied d'une Montagne, du côté droit du Port, qui n'est pas capable de recevoir de grands Bâtimens. Une petite Riviere, qui s'y jette, est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort, les Portugais ont une douzaine de Maisons, entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverses Marchandises, telles que du chanvre, du crystal, quelques autres pierres précieuses, & plusieurs especes de bois. Les cannes de sucre croissent ici volontiers;

mais dans le tems dont il est question, les Portugais y avoient peu de Mou-
lins à sucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Pays inté-
rieur est habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend
que le Chef a plusieurs autres petits Rois dans sa dépendance. On assure
aussi qu'à deux journées de la Mer, il existe un Etat bien ordonné, dont les
Peuples se nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trou-
ve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des *Figuarés*;
& six lieues au-delà de *Tapirug*, on rencontre une Montagne, nommée *Bo-
raguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

FIGUEREDO met à six lieues de *Siara*, sur la même Côte, une Baie,
qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont
l'eau est fort douce & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois pla-
cent, après *Siara*, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezés*. De l'an-
gle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, jusqu'à la Pointe que les In-
diens nomment *Itajuba*, ou *Titajuba*, on compte huit lieues; & c'est dans
cet intervalle que sort le Fleuve *Tiraiva*. De *Titajuba* au Fleuve *Monda-
bug*, quatre lieues. On rencontre ensuite la Rivière de *Satahuba*, & la
Baie de *Yeruquacuara*, où l'aiguade est très commode; mais il faut s'y gar-
der des *Tapouyas* & des *Tabaxures*, Indiens qui détestent les Portugais.
On ne laissa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaise,
sous le nom de *Nastra Senhora de Rosario*; mais elle fut transportée l'année
suivante sur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camusi*, ou *Camocipé*, on compte huit lieues; cinq, de
ce Fleuve à celui de *Guafipura*, & trois ensuite jusqu'à *Jofara*; d'où
l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans son sein
le grand Fleuve de *Para*, dont l'embouchure est fort sablonneuse. Un au-
tre Pilote Portugais compte trente lieues, du *Camocipé* au Fleuve qu'il
nomme *Para Ovasa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitu-
de Australe. Il reste, de-là au Marañon, vingt-cinq lieues d'une Côte basse
& sans arbres, surtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embou-
chure du Fleuve *Maripé*, au-delà duquel elle est couverte de Mangliers
pendant six lieues. Le rivage est fort sablonneux jusqu'à la belle Rivière
de *Perea*, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, &
forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Maragnan, vers la Ville
ou le Fort de *Saint Jacques*, Etablissement commencé par les Portugais
en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent seize lieues, du
Fleuve de *Para Ovasa*, jusqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment
Rio das Preguisas; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reste
six jusqu'au *Perea*. *Figueredo* parle, dans un autre lieu, d'une grande
Baie, qui contient plusieurs petites lies, & qu'il nomme *Orotoy*, à vingt
lieues du Marañon, vers l'Est, par les 2 degrés 40 minutes de Latitude
Australe.

Les Hollandois, qui ont visité soigneusement cette Côte, mettent un
Cap, que les Portugais nomment *Cabo Blanco*, à 2 degrés 38 minutes,
quoique d'autres l'aient placé presque à 3 degrés, & comptent six ou sept
lieues de-là au Fleuve *Camusi* ou *Camocipé*, qu'ils appellent aussi *Camocipé*.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
SIARA.

Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, à dix milles de Camusi; mais les Portugais avertissent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camusi, ou Camocipé, est nommé *Rio de Cruz*, & qu'il est à 2 degrés 40 minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio Grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarés Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upefes, à cinq lieues de Siara d'un côté, & de l'autre à la même distance du Fleuve Para; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourasag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camosipé*, près duquel ils assuroient qu'il se trouve des Mines d'argent & de crystal.

UN Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à 3 degrés au Sud de l'Equateur; une Baie qu'il appelle *Arrekeytos*; & plus proche, à un degré 45 minutes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Liet*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le visage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes jusqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux jusqu'à la bouche, la levre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

13. Capitaine de l'Ile de MARAGNAN & Etablissement des François.

ILE DE
MARAGNAN.

IL est surprenant qu'il reste encore tant d'incertitude sur une Côte si fréquentée. Laet l'attribue presque également aux premières Cartes & aux premiers Historiens Espagnols & Portugais, „ qui ont confondu les noms, „ (dit-il,) jusqu'à donner indifféremment celui de *Marañon* aux trois grands „ Fleuves qui sortent de l'Amérique Méridionale, sur sa Côte Septentrionale, c'est-à-dire l'*Amazone*, l'*Orinoque*, & celui qu'on nomme ici *Maragnan*, mais qui paroît moins un Fleuve, qu'une grande Baie devant laquelle est située l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleuves descendus du Midi droit au Nord, derrière les Provinces Portugaises du Brésil. Au reste, ces ambiguïtés n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile & cette partie de la Côte entre les Provinces du Brésil Septentrional, il s'attache, pour la connoissance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (v).

Tous les Géographes, dit-il après ce Missionnaire, ont oublié dans leurs Descriptions du Brésil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle est située cette Ile, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. A l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à 2 degrés 30 minutes au Sud de l'Equateur.

Du

(v) Publiée à Paris en 1612, sous le titre de *Relation de la Mission des Peres Capucins dans l'Ile de Maragnan*. On verra bientôt à quelle occasion.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
ILE DE MA-
RAGNAN.

Du fond de la Baie sortent vers cette Ile trois beaux Fleuves, qui viennent de ceindre de toutes parts; de sorte que d'un côté elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves se nomme *Moulin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*; & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi-mille. Le troisième, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Pays a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui ayant reçu le *Maracou*, tombe dans le *Miary*, à soixante ou quatre-vingts milles de son embouchure, & l'*Ouaïcou*, qui sort des Forêts pour se jeter aussi dans le *Miary*; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le *Taboucourou* n'est gueres moins rapide, surtout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile, sans compter qu'en dehors, c'est-à-dire vers la Mer, elle est environnée de sables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Est comme à l'Ouest, est bordée de basses, & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la *Tortue* jusqu'à celui des *Arbres secs*, noms d'origine Française (x), ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de *Tapnuitapere*, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand Fleuve des Amazones: c'est-à-dire qu'elle est masquée par une infinité d'îlots & de sables, & que le rivage même est couvert de Mangliers si épais, que, joint à la nature du terrain, où les traces des piés disparaissent aussitôt, il est impossible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Îlette Sainte Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux; les grands Vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Ile; & les petits sont les seuls qui se hazardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte Anne; il peut recevoir les grands Vaisseaux; mais comme ce n'est qu'en certains tems, & jamais sans quelque danger, on ne sauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs Habitations *Oc*, ou *Taye*. Elles sont composées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens piés; mais dans quelques-unes il en a jus-

(x) Les noms de cette Capitaine diffèrent entre la Description & la Carte, mais qu'on ne fait où trouver ni rapporter plusieurs des précédens. R. d. E.
au moins ils sont reconnoissables, au lieu

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
ILE DE MA-
RAGNAN.

Propriétés
de l'île de
Maragnan.

qu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente piés. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées ; & du pié jusqu'au sommet tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens, qui vivent paisiblement sous le même toit. L'île contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Le Ciel est ordinairement pur & serein dans cette Île. On n'y sent presque aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle, ni de neige. Le tonnerre y est très rare, ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs, vers le soir, & le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chasse des pluies devant soi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith ; ensuite, aussitôt qu'il a passé, on effuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'île de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'Été, lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment *Brises*, commencent à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se lèvent ordinairement après le crépuscule, c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'Horizon. L'après-midi, ils perdent insensiblement leur force ; & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'île & dans le Continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit merveilleusement l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Pays dont le climat soit plus agréable.

Quoiqu'il l'île soit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure & la plus saine, d'où se forment plusieurs Ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile, que sans secours & sans repos elle produit en trois mois une abondante moisson de Maïs, avec toutes sortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir, sont du Bois de teinture, du Safran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Racou*, quelques especes de Laque, du Baume, que le P. Claude compare à celui de la Mecque, d'excellent Tabac, & cette sorte de Poivre que les Indiens nomment *Axi*. Ceux qui ont observé les qualités du terroir, le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve souvent de l'Ambre gris sur les Côtes ; & dans les Cailloux, une sorte de Cristal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les *Pierres d'Alençon*. L'île n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les Habitans en tirent

celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile n'ayant ni de trop hautes Montagnes ni des Plaines trop vastes, & se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau, elle peut passer pour un des plus beaux séjours du Monde. Ses Animaux & ses plantes sont peu différens de ceux du Bresil, entre lesquels on prendra soin de rappeler ceux qui méritent une observation particulière.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.
ILE DE MA-
RAGNAN.

A L'OUEST de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapoutapéré*, qui n'en est séparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées elle paroisse environnée d'eau. Les Terres basses, qui se trouvent alors inondées, demeurent à sec après le reflux. Ce Canton est habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour se dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Insulaires; & leur Pays est encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on passe dans une autre, qui tire son nom du Fleuve *Comma*, dont ses limites sont arrosées, & qui surpasse aussi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte seize Bourgs, dont les Habitans sont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de *Comma* & celle de *Cayeté*, qui touche à celle de *Para*, d'où l'Ile de Maragnan est éloignée d'environ quatre-vingts lieues, on trouve d'autres Pays habités par des Topinamboux, surtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de *Tapoutapéré* & de *Comma* vivent dans une étroite alliance, s'unissent même par des mariages, & sont en guerre continuelle avec la Nation des *Tapouyas*. Pendant les dernières années du XVIe. Siècle, les Marchands d'Amsterdam & de Rotterdam envoyèrent ici plusieurs Vaisseaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'après le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entreprises des François.

Comment
les François
s'établirent
dans cette Ile.

UN Capitaine François, nommé *Riffaut*, ayant été pressé par un Brésilien, qui se nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans sa Nation, de revenir avec des Marchandises & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique: mais la discorde, qui se mit entre ses gens, & la perte d'une partie de son Escadre, ne lui permirent pas de faire un long séjour au Bresil. Il y laissa néanmoins quelques Soldats, sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui se concilia l'affection des Sauvages jusqu'à leur faire desirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Française. De *Vaux*, retourné en France, rendit compte au Roi de la disposition des Brésiliens & des propriétés du Pays; & ce Prince en conçut une si haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le succès d'un Etablissement, il résolut seulement de se procurer des éclaircissements plus certains. *La Ravardiere* fut envoyé avec de *Vaux*, pour prendre de nouvelles informations. Ils passèrent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais à leur retour ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ra-

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.
ILE DE MA-
RAGNAN.

vardiere, s'étant lié d'intérêts avec *Rafilly* & le Baron de *Sanfy*, employa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint de la Reine Mere quatre Capucins, entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation; & ne se promettant rien moins qu'un échange, avantageux pour les Brasiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

UNE tempête, qui le jeta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite ayant remis à la voile, il passa le 7 de Mai entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin il se trouva par les 4 degrés de Latitude Australe; d'où tournant à l'Ouest, il arriva le 23 à l'Île Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta jusqu'au 8 de Juillet; & de-là s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouri, où il entra le 11 à midi, il suivit la Côte jusqu'au Cap de la Tortue, par les 2 degrés 20 minutes du Sud. Il y passa douze jours; & le 26, il se trouva proche de l'Île Sainte Anne, d'où il passa sans obstacle à l'Île de Maragnan.

Son premier soin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choisit une Colline assez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivières qui tombent dans le Déroit. Cet Etablissement reçut le nom de *Saint Louis*, & fut muni de vingt-deux Pièces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'employèrent à la conversion des Indiens, dont plusieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, ayant reçu ordre de repasser en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptisés solennellement à Paris.

Les François
abandonnent
l'Île de Ma-
ragnan.

Il paroît certain que les François ne furent pas longtems maîtres de l'Île; mais on ignore en quel tems ils se virent forcés de l'abandonner. Laet juge que ce fut en 1614, lorsque Jérôme d'Albuquerque fut envoyé avec une puissante Flotte pour soumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perca, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Nossa Senhora del Rosario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui se passa entre les François & lui; mais il est constant qu'ils furent contraints de se retirer, & que les Portugais s'établirent solidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'*Tballvahap*, & ces Barbares furent aussi chassés par des Ennemis supérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'est pas éloignée du Fleuve de Camusi, est si haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais son sommet forme une belle & vaste Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, sur vingt de largeur, & qui n'est pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de distance, une autre Montagne, nommée *Cotiova*, mais beaucoup moins grande, en contenoit sept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Bresil Septentrional jusqu'au Fleuve Perca, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Est,

& qu'on place à 2 degrés 15 minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour se rendre au Fort de Saint Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où est situé ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Ensuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont construit eux-mêmes, sous le nom de *San Francisco*. Celui de Saint Louis est par les 2 degrés 20 minutes.

UNE Carte Portugaise, que Laet juge fort exacte, représente l'étendue de la Capitainie de Maragnan. Elle place sur la rive gauche du Fleuve Perera, à quelque distance de son embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anse, avant laquelle plusieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui sort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit sur la gauche un autre Fort Portugais, nommé *Sainte Marie*. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, ensuite celle du Tapocoru, vers les 3 degrés, d'où la Côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest jusqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. De-là elle retourne au Nord jusqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui est au milieu de la Baie, Nord & Sud dans sa longueur, en remplit presque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anse, qui contient le Fort de Saint Louis devant son embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le fort de Saint François est au fond de cette Anse, & presque au milieu de son enceinte. Autour de l'Ile, sur les Côtes de la Baie, on trouve plusieurs Habitations, dont les plus considérables sont celle de *Saint André*, qui est presque à la Pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques à la Pointe Méridionale.

ON lit, sur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, jusqu'aux cinq degrés de Latitude Australe, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere qui descend de l'Est, & qu'ils avoient remonté aussi le Meary jusqu'au huitième degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en suivant la Côte à quelque distance du rivage, qui est bas & bordé de sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'*Aippe*, d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé*: de-là, quatre à l'Ile *Blanche*, ou de *Saint Jean*, qui n'est qu'à un degré 12 minutes au Sud de l'Equateur.

DANS la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui sont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, sous le nom de *Punta Separata*, portent des noms fort différens de ceux qui se trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en suivant la Côte à l'Ouest l'espace d'environ vingt-cinq lieues, on rencontre, suivant cette Carte, une Baie, qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui se nomme *Comma Vassou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; ensuite quinze jusqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.
ILE DE Ma-
RAGNAN.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL
ILE DE MA-
RAGNAN.

Terres qui sont dans cet intervalle , le nom de *Costa Alagoada* , parcequ'elles sont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues jusqu'au Fleuve *Paraguacoté* ; & les Terres entre ces deux Fleuves y portent le nom de *Costa Baxa*. Le *Paraguacoté* est suivi de la Riviere de *Surianamé* , à huit ou neuf lieues ; & cette Riviere, de celle de *Suramã* , presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci ; & le *Namé* à quatre ou cinq de l'*Itata*. Enfin, du *Namé*, au Promontoire qui se nomme *Punta Separata* , la Carte marque environ neuf lieues. Elle met , devant cette Pointe, une petite Ile, qu'elle nomme *Ista de Arca*.

APRÈS *Punta Separata*, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol* ; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras* , & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus , où est située sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de Para, dont le Pays forme une autre Capitainie Portugaise (y).

Détails sur l'Intérieur du Pays.

INTÉRIEUR
DU PAYS.

MAIS nous ne continuerons point de suivre la Côte , sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Brésil, que l'ordre ne permet point de laisser derrière nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui est celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un séjour de cinq ans dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de tous les Saints, il fut employé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoyoit à Saint Vincent pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particulièrement de l'état de cette Province (z). *Santos* qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais Métifs , mariés la plupart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possèdent toutes les richesses du Pays. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre *Santos* & Saint Paul. Ces riches Ecclesiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets. Correal regarde les Habitans de *Santos* comme les plus ignorans de toutes les Indes. „ Un d'entr'eux lui demanda s'il y avoit des Indiens en Europe , & si les Hommes y étoient faits comme au Brésil ? La conversation étant tombée sur la différente position du Brésil & du Portugal, qui fait que l'un de ces deux Pays a l'Été lorsqu'on a l'Hiver dans l'autre, & qu'il est nuit ici lorsqu'il est jour au Brésil, Correal ne put persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta beaucoup, par une indiscretion qui le fit parler des Anglois parmi lesquels il avoit servi. On lui demanda vingt fois s'il n'étoit pas Hérétique ;

Ville de
Santos décrite
par Correal.

Ignorance de
ses Habitans.

(y) Lact. liv. 16. chap. 20 & précédent.

(z) Voyages de François Correal, part. 2. chap. 9.

„ & ceux qui l'avoient entendu apportèrent de l'Eau-Benite, dont ils arroserent le lieu où il étoit avec eux.”

IL ne vit point la Ville de *Saint Paul*, qui est à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inaccessibles, & par la grande Forêt de *Pernacabiaba*; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit su jusqu'alors que par des témoignages incertains. „ C'est „ une espece de République, composée, dans son origine, d'un mélange „ d'habitans sans foi & sans loi, que la nécessité de se conserver a forcés „ de prendre une forme de Gouvernement. Il s'y trouve des Fugitifs de „ tous les Ordres & de toutes les Nations; des Prêtres, des Religieux, „ des Soldats, des Artisans, des Portugais, des Espagnols, des Créoles, „ des *Caribots*, qui sont des Indiens d'un Brésilien & d'une Negresse, „ se, & des Mulâtres”. Elle ne consistoit d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois ou quatre cens personnes, en y comprenant les Esclaves & quelques Brésiliens des Cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Paulistes*, c'est le seul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond: on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs qui a donné naissance à cette petite Société. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses Terres aux Etrangers, s'ils ne se présentent dans le dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves, autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des Espions & des Traîtres, que pour connoître à quoi ils peuvent être employés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont employés au travail des Mines ou de l'Agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils sont déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le Roi de Portugal. On assure qu'ayant quantité de Mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi est fort éloigné d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus; mais comment forcer une Troupe de Brigands, qui sont environnés de rochers inaccessibles, & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux passages qu'ils ne croient pas assez fortifiés par la Nature. Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des Fusils, mais il est certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge que respectant peu les Voyageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Negres fugitifs, ils amassent des armes à feu par cette voie. Ils font des courses de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre les Rivières de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverser le Brésil. On a su que les Jésuites du Paraguay

DESCRIP
TION DU
BRÉSIL.

INTÉRIEUR
DU PAYS.
République
de Saint Paul.

Son origine.

Ses Loix &
ses usages.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

INTÉRIEUR
DU PAYS.

Témoignage
des Mission-
naires.

Origine des
Mamelus de
l'Amérique
Méridionale,
& leurs ravages.

avoient fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Paulistes; mais que soit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles Brigands s'étoient obstinés à les rejeter (a).

Il est heureux que le témoignage de Correal se trouve ici confirmé par celui des Missionnaires: mais quoique leurs récits se ressemblent pour le fond, il y a d'autres lumières à tirer des Observations de P. Lozano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoyé de-là quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célèbres est celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé *Piratininga* par les Naturels du Pays, d'où elle prit le surnom de *Piratiningue*. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de *Nobrega*, qui avoit été envoyé au Brésil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, ayant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour le dessein d'y former une nombreuse Eglise de Brasiiliens, qu'il se flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transféra le College de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célèbre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau College à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Ses Habitans se maintinrent quelque tems dans la piété; & les Indiens du Canton, protégés par les Jésuites, qui les faisoient traiter humainement, embrassoient le Christianisme à l'envi: mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint Paul de *Piratiningue*, dont les Missionnaires avoient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La première source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint Paul, où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul; & par degrés il sortit du mélange des deux Sangs une génération perverse, dont les desordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner, à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats, & des Supérieurs Ecclésiastiques ne purent empêcher que la dissolution ne devint générale, & les Mamelus secouèrent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuyoient les poursuites de la justice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Brasiiliens vagabonds s'y rassemblèrent aussi; & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de Pays. Le plus court, observe l'Auteur, eut été d'en purger la Terre; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étoient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être soumise que par la faim. Il falloit des Armées nombreuses, que le Brésil n'étoit point en état de fournir; sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en

dé-

(a) Correal, *ubi sup.*

défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu entre les deux Nations un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui paroît surprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prit du moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, sous un Ciel toujours serein. Le climat, quoique par les 24 degrés de Latitude Australe, est fort tempéré. Toutes les Terres sont fertiles & portent de très beau Froment. Les Canes de Sucre y croissent en abondance, & les pâturages y sont excellens. Ainsi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait longtems parcourir, avec des fatigues incroyables & de continuel dangers, de vastes Régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes (b). D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menaient dans ces expéditions, qui duroient souvent plusieurs années. Il y en périssoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Pays auroit été bientôt sans Habitans, si ceux qui ne revenoient point n'eussent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courses, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en société.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces Ennemis publics, que les Nations Indiennes qui se trouvoient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes: ils n'avoient, dit-il, qu'à soutenir les *Réductions*, c'est-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pu forcer cette barrière. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyoient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une digue opposée à leur cupidité; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer justement, qu'après la ruine de cette Frontière. Cependant comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils employèrent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Troupes dont les Commandans étoient vêtus en Jésuites, dans les lieux où ils savoient que ces zélés Missionnaires cherchoient à faire des Prosélytes; ils commençoient par y planter des Croix; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & sachant la Langue *Guarani*, qui est la plus commune dans cette Contrée, ils alloient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorsque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plupart se laissoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le masque commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faisoient craindre quelque résistance, & trait-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
INTÉRIEUR
DU PAYS.

Mamelus dé-
guisés en Jé-
suites.

(b) Voyez l'Histoire du Paraguay, par le P. Charlevoix.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
Intérieur
du Pays.

Comment les
Missionnaires
ont obtenu la
permission
d'armer les
Indiens.

noient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'alarme; mais avant que cette infernale perdition fut vérifiée, les Jésuites en ressentirent de tristes effets, par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques, & surtout par la difficulté qu'ils trouveroient longtems à se faire suivre des Indiens.

TOUTE la nouvelle Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes entreprises des Mamelus; & ce fut à l'occasion d'un mal, qui croissoit de jour en jour, que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de supprimer un trait si curieux.

CE n'étoit pas assez, dit le pieux Historien, d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Leurs Chefs représentèrent au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les armes, les précautions ne pourroient empêcher qu'ils ne succombassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en étoient pas moins persuadés qu'eux; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Espagne, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus sage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Espagnols intéressés à leur conservation. On ne pouvoit compter sur la fidélité de ces especes d'Esclaves, dont la soumission étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuissance de secouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres: leur soumission étoit volontaire: & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en ayant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, aussi longtems du moins qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les seuls sur lesquels on pût compter, pour la défense des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, contre les entreprises des Portugais & des Indiens du Brésil, qui n'ont détruit les Villes de *Xerez*, de *Villarica* & de *Ciudad Real*, ne se sont ouverts un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay, & ne se sont mis en possession de plusieurs belles Mines d'or, telles que *Montegrasso* & *Guabá*, que depuis qu'on leur a laissé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations, y eussent si peu d'égard: ils se laissoient prévenir par diverses personnes, qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

DANS les circonstances présentes, où ces fausses idées paroissent bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Missionnaires osoient encore moins le proposer: mais le P. de *Montoya*, un des principaux (c), devant faire le Voyage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ses instructions. Il en fit l'ouverture au Conseil Royal des Indes. Comme il s'étoit attendu à se voir objecter, que si les

(c) Voyez, ci-dessus, les Voyages sur la Rivière de la Plata.

Néophytes une fois armés se révoltoient contre les Espagnols, il seroit impossible de les réduire, puisqu'on n'avoit pu les soumettre lorsqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas; il alla au-devant de cette objection, en représentant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser les armes à la discrétion de leurs Indiens; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorsqu'ils seroient menacés de quelque irruption de la part de leurs Ennemis; de n'en garder même, dans les Réductions, que ce qui seroit nécessaire pour se garantir d'une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville Espagnole de l'*Assomption*. Il ajouta que ces armes seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'il n'en coûteroit pas un sol à la Caisse Royale, & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on seroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Troupes.

ENFIN la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite des précautions dont on avoit eu soin de les appuyer. Tout fut accordé en 1639; & les Gouverneurs particuliers, comme le Viceroy, reçurent des ordres qui furent bientôt suivis de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent beaucoup sur cette innovation: mais le Conseil Royal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa décision. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Missionnaires plus intéressés que personne à ne pas souffrir que leurs Indiens abusent de leurs armes, s'est contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'employer tous ses soins pour arrêter les abus dans leur source, & d'informer le Conseil des moindres désordres: mais comme il n'est jamais rien arrivé qui puisse justifier les défiances, la Cour d'Espagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établissement plus sage. Depuis plus d'un siècle, non-seulement les Mamelus & leurs Alliés n'ont pu entamer les Réductions Chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles sont établies, mais il s'est formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu particulièrement des exemples, dans les différends de l'Espagne avec le Portugal, pour la fameuse Colonie du *Saint Sacrement* (d).

(d) Nous n'entrons point dans la dernière querelle, qui est d'une autre nature, & qui a besoin d'éclaircissements qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Espagne même, à l'occasion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Troupes réunies de l'Espagne & du Portugal: mais quelque idée qu'on puisse prendre de cette guerre, il n'est pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Espagne; ce qui porte à croire que l'affaire présente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons

déjà remarqué que les dernières Nouvelles font honneur à la conduite des Missionnaires.

Nota. Comme nous n'aurons plus occasion de revenir à cet article, qui est traité à fond dans nos additions, pp. 258-259 ci-dessus, nous ajouterons ici la remarque par laquelle M. Prevost a terminé ce Volume, au mois de Novembre 1757. (Il se répand, dit-il, de nouvelles accusations contre les Missionnaires de l'Amérique Méridionale; mais, comme je n'ai rien écrit, en leur faveur, que sur des témoignages certains, j'en attendrai d'aussi peu suspects & d'aussi bien éclaircis, pour changer d'opinion & de langage.) R. d. E.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
INTÉRIEUR
DU PAYS.

En 1705, lorsque les Portugais se furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Espagnols, déclara, dans un Mémoire public, adressé au Roi, au Conseil Royal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole & aux Officiers des Troupes, qu'il avoit toute l'obligation du succès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uruguay, „ qu'ils s'étoient chargés de tous les travaux, „ jusqu'à porter, à force de bras, les canons pour les batteries; qu'ils „ avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient effusé, avec „ la plus grande intrépidité, le feu de la place. Les assiégés en eurent tant „ d'effroi, que les voyant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent sur „ plusieurs Navires, arrivés avec un secours qui n'eut pas le tems de débarquer, & laissèrent dans la Place toute leur artillerie & leurs munitions. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorsqu'ils furent congédiés, ils refusèrent généreusement cent quatre-vingt mille piastres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur service (e).

(e) Nous ne déroberons point au Lecteur une autre peinture de ce Siege, qui ne leur est pas moins glorieuse. „ Un Navire François étant entré dans le Port de Buenos-Aires, pendant qu'on y faisoit les préparatifs de cette expédition, le Capitaine apprit que les Espagnols étoient sans Ingénieur, & s'offrit à leur en servir. Son offre fut acceptée. On lui donna le Plan de la Place qui devoit être attaqué. Ensuite, s'étant informé quelles étoient les Troupes qui devoient marcher, il fut étonné que dans le dénombrement qu'on lui en fit, le Gouverneur parût faire beaucoup de fond sur les Indiens des Missions des Jésuites, qui étoient attachés au premier jour. *Que voulez-vous faire, Monsieur, lui dit-il, de ces Gens-là? — Attendez, pour en juger, répondit le Gouverneur, que vous les ayez vus dans l'action.* Peu de jours après, on vint avertir que leur première division paroloit. Le Gouverneur invita le Capitaine François à monter à cheval avec lui. Bientôt ils aperçurent les braves Néophytes, qui fortoient deux à deux d'un défilé, & qui se formoient en Bataillons dans la Plaine; leurs armes en bon état, & suivis de quelques Pièces d'artillerie: l'ordre, le silence, & la facilité de leurs mouvemens, causerent de la surprise au François. Il voulut parler en Espagnol à ceux qui composoient la première ligne; mais ils ne lui répondirent que par ces deux mots *los Padres*, en lui montrant les Jésuites qui les

„ suivoient. Il joignit un de ces Missionnaires, qui lui dit que leurs Indiens ne parloient point d'autre Langue que la leur; que si l'on avoit quelque ordre à leur donner, lui & les autres Jésuites, étoient-là pour leur servir d'Interpretes, & qu'on pouvoit compter sur une prompte & fidelle exécution. On leur assigna le poste qui étoit exposé au feu de la Place. Ils y répondirent vivement, & bientôt ils demandèrent la permission d'aller à l'assaut. On leur dit que la brèche n'étoit pas encore assez grande: ils répondirent que c'étoit leur affaire, & qu'ils ne comptoient pas moins de la forcer. On leur permit de suivre leurs vœux. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on leur tira, de la Place, une volée de canon, qu'ils effusèrent sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas le tems de force pour les arrêter. Enfin l'intrépidité, avec laquelle ils ne cessèrent point d'avancer, effraya les Portugais & leur fit prendre la fuite. Le Capitaine François, d'après lequel on fait ce récit, n'admira pas moins le sang froid des Missionnaires, qui, n'ayant que leur Breviaire à la main, ne voyoient tomber aucun de leurs Gens sans courir à lui, & s'exposer au feu le plus vif, pour l'exhorter à mourir chrétiennement. Ils ne parloient pas plus émus que s'ils eussent été dans leur Église. *Histoire du Paraguay, liv. 15. pp. 261 & précédentes.*

LA Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Bresil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un Pays couvert & marécageux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uraguay, & vers l'Ouest par le Paraguy, quoique dans l'intervalle il se trouve plusieurs Nations, la plupart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain: ses Terres, à l'exception des Montagnes, sont assez fertiles en légumes, en racines & diverses autres plantes qui demandent peu de culture. Le Pays est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre plusieurs Rivières qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres, & le *Guibay*, sur lequel étoit bâti la Ville Espagnole qui portoit le nom de *Villarrica*, assez proche du lieu, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivières de la même Province sont tributaires.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

INTÉRIEUR
DU PAYS.

Description
de la Provin-
ce de Guayra.

A L'OUEST de la Capitaine de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Australe, on trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des *Caracaras*; & dans les plus récentes, celui d'*Ibera*. Sa figure est irrégulière: il a, dans sa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivières, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uraguay; la première, sous le nom de *Rio Mirinay*; la seconde, sous celui de *Rio Corrientes*. Un Missionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana; mais on a fait observer, dans les Voyages sur Rio de la Plata, qu'on donne souvent à ce Fleuve le nom de *Parana*, depuis sa jonction avec le Paraguy, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uraguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flottantes, qui servent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Lac des Ca-
racaras.

DERRIÈRE les premières Capitaines du Bresil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cents lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jésuites du Paraguy y avoient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus.

Montagne
de Tapé.

Différentes Nations qui habitent le Bresil.

ON ne pense point ici à donner les noms de tous les Pays & de tous les Peuples qui bordent le Bresil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée, depuis Rio de la Plata jusqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmissions continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voyageurs & des Historiens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement sous des noms modernes, & souvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incursions, sont une autre

Différentes
Nations qui
habitent le
Bresil.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

Leur Langue
la plus com-
mune.

Recherches
des Portugais.
Pétiguares.

Viatans.

Tupinabes.

source d'obscurité (*f*). Mais il paroît que dans le Brésil même, les Portugais ont apporté plus de soin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, aussi curieux dans ses Voyages de connoître les Hommes que la situation des lieux, s'est fait aussi, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil, une étude d'observer les différentes races des Indiens: c'est Knivet, qu'on a déjà cité. Enfin Laet, persuadé que cette connoissance des noms certains est fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne cesse point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux sources. Nous ferons un court extrait du sien.

Il commence par observer que les Indiens du Brésil ne parlent point la même Langue; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parce qu'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante & même assez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Pays, ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé ou détruit celles qui ont entrepris de leur résister.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Brésil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve Paraiba, à la distance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui passe pour l'Ouvrage d'un Jésuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels ils s'allient même par des Traités & des Mariages, jusqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, sous la conduite de Diego de *Mores* & de *Fruafo Barosa*. Une grande partie de cette Nation conserve encore le souvenir de ses anciens Alliés, qui leur fait détester ses derniers Maîtres, & qui les dispose toujours à prendre parti contre eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuse, mais aujourd'hui presque entièrement détruite. Les Portugais, ayant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des *Petiguares*, employèrent l'artifice pour les diviser; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre, ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les *Viatans*, dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite ils se faisaient facilement du reste, qu'ils vendirent pour l'esclavage, ou qu'ils forcèrent de les servir eux-mêmes à Fernambuc, où la plupart périrent de misère.

DEPUIS Rio Real jusqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Itheos, on trouve

(*f*) De-là vient, peut-être, que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'il seroit à désirer, pour la con-

noissance géographique du Pays. C'est un reproche qu'on lui a fait dans l'Année Littéraire.

la grande Nation des *Tupinabes* (g), qui s'est divisée en un grand nombre de branches, entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établissement vers la Baie de tous les Saints, sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les *Tupinaques*, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs & les plus livrés à la Polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

Les *Tupiques*, qui descendent des *Tupinaques*, habitent l'intérieur du Pays, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable; mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas*, & les *Guaracas*. Cette dernière Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux *Tupinaques*.

Les *Tumminives* habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les *Tupinaques*; mais il n'en reste aujourd'hui qu'un très petit nombre.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les *Tamvias*; mais les Portugais, en s'y établissant, ont presque entièrement détruit cette Nation. Ses restes se font retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuse & mortelle ennemie des *Tupinaques*.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissements. Celle qui se nomme les *Guaymurès* est voisine des *Tupinaques*, à sept ou huit lieues de la Mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulières. Ils mènent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulières, & des massues armées de pierre,

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

Caetas.

Tupinaques.

Tupiques.

Tummini-
ves.

Tamvias;

Caroës.

Tapuyas, &
leurs différen-
tes branches.

(g) Apparemment ceux qui ont été nommés *Tupinamboux*, & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

dont ils écrasent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations suivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de *Caatinga*, vers Rio Grande, derrière la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacis*, établis près d'*Aquitigpé*, plus loin, les *Oquigtioubas*, & les *Pahis*, qui se couvrent le corps d'une tunique de chanvre sans manches, & qui ont une Langue particulière; ensuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratis*; sur la même ligne, les *Mandévis*, les *Macutus* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nulhuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Assez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayayas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des Habitations fixes. Ces trois Peuples sont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvès* ont aussi des Habitations régulières. Les *Obacatiarès* occupent les Îles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracutos* & les *Caiyarès* habitent dans des cavernes & des loges souterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammelles pendantes jusqu'aux cuisses, & sont obligés de se les lier dans leurs courses (h). Les *Jobioras* - *Apuyarès* sont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine: mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent suspendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles: ils sont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Taicuivès*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuvès*, les *Piracuvès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caraciboins*, les *Caracuvès*, les *Maiminis*, sont des Alliés ou des Descendans des Guaymurès, quoiqu'ils parlent une Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipar* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigraribas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possèdent encore le Pays intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers *Aquirigpé*, on trouve les *Apetupas*, les *Caraguatayras*, les *Aquigiras*, & les *Tapiguiris*, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de *Pygmées*; les *Quinciguigis*, qui sont excellens Cavaliers, les *Quajeras* & les *Anaguigis*.

Les *Guaïtacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du sommeil. Les *Ighigranupanis*, étroitement alliés avec les Guaymurès, & leurs Associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur par l'usage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois sonore, qu'ils battent

Pun

(h) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

l'un contre l'autre. Les *Quiriguas*, chassés par les *Topinamboux* des lieux qu'ils occupoient sur la Baie de Tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choisi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près de Rio Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des *Tupinaques*, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres; & dans la même Contrée les *Noncas*, les *Apays*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainsi l'on ne compte pas moins de soixante-seize Sociétés de *Tapuyas*, dont la plupart ne parlent plus la même Langue, Peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui sont voisins des Colonies Portugaïses (i).

KNIVET nomme quelques autres Nations. Les *Petiyarés*, auxquels il fait habiter un très grand Pays, dans la partie Septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent assez civilement les Etrangers, & ne laissent pas d'être fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre. On leur perce les lèvres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre; & lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne permettent aux Femmes que le commerce d'un seul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, de la venaïson & de la volaille. Pendant leur grossesse, le Mari ne tue aucun Animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentiroit. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ses Voisins. Dans leurs courses par des Pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs provisions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Le même Voyageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre *Fernambuc* & la Baie de tous les Saints, les *Moroquités*, race de *Tapuyas*, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation passe la vie dans des Forêts, comme les bêtes sauvages, & s'étend jusqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ses Ennemis à force ouverte; elle emploie les embuscades & la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vitesse extrême à la course. Elle dévore aussi ses Captifs.

KNIVET remarque, sur les *Topinamboux* qui habitent la Baie de Tous les Saints, qu'ils ont les mêmes usages & les mêmes ornemens que les *Peti-*

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

Recherches
de Knivet.
Petiyarés, &
leurs usages.

Moroquités.

(i) *Lact.* Description des Indes Occidentales. l. 14. c. 3.
XX. Part.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

Tomomymis,
& leurs Vil-
les.

Siege de
Morogegés,
où Knivet
assistâ.

varés; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes passent pour belles; mais qu'ils diffèrent de tous les autres Indiens par l'usage qu'ils ont de laisser croître leur barbe.

DANS la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très-féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre au service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée *Morogegés*; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui sont en grand nombre sur le Fleuve de Parayba. Elles sont revêtues, en dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en manière de Palissades; & par derrière, d'un mur de Cailloux. Les toits des Maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mélange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches.., *Nor*, tre Armée (raconte Knivet,) étoit composée, pour ce Siege, de cinq cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés; cependant les *Tomomymis* firent des sorties si violentes, qu'ils nous obligèrent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du secours à Spiritu Santo. Ces Barbares se monroient audacieusement sur leurs murs, ornés de plumes, & le corps teint de rouge; ils portoient sur la tête une sorte de petite roue combustible, à laquelle ils mettoient le feu, & la faisant tourner dans cette situation, ils nous crioient de toutes leurs forces, *Loyae eyavé Pomobana*, c'est-à-dire, *vous ferez brûlés de même*. Mais à l'arrivée de nos Auxiliaires ils commencèrent à se retirer furtivement; & les Portugais ne s'en furent pas plutôt aperçus, que se couvrant de claies de Cannes, à l'épreuve des fleches, ils se précipiterent vers le mur, qu'ils ne renversèrent pas sans peine, & pénétrèrent dans la Ville. Ils y perdirent plusieurs Soldats; mais faisant main-basse sur les barbares, ils en tuèrent ou prirent environ seize mille. Ensuite ils se rendirent maîtres de quelques autres Villes de moindre grandeur, dont les Habitans éprouverent le même sort, & tout le Pays fut ravagé. De-là nous descendîmes, par le Fleuve de Paraiba, jusqu'à la Ville de *Morou*; & traversant la Montagne que les Brasiiliens nomment *Parapia-guena*, nous arrivâmes à la vue de *Tupa Boyera*, voisine de Rio Janeiro, & nommée *Organa* par les Portugais, d'où nous n'edames que le Fleuve *Maccain* à descendre, jusqu'à la Ville de Saint Sebastien, où l'Armée fut congédiée."

Ovaitaganes,
Habitans
du Cap Frio.

LES *Ovaitaganes* habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Pays est humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymurés, laissent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne sont point des Hamacs, comme chez les autres Nations; ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur Foyer. Ils ne sont en paix avec personne, & leurs plus cruels Ennemis sont leurs voisins.

Ouaiyanaffes.

L'ILE GRANDE, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, est habitée par les *Ouaiyanaffes*, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très difforme, quelque

soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne. Leur principale Habitation se nomme *Jauaripipo*.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
DIFFÉREN-
CES NA-
TIONS.

KNIVET observe, sur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vincent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils dansent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

LES *Porêts*, qui demeurent assez loin de la Mer, ressemblent beaucoup aux Ouaiyanalles par la taille & les usages: mais ils vivent de fruits. Les Hommes se couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & se peignent de diverses couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la Guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits sont une espece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, & dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air par de petits toits de branches & de feuilles entrelassées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet usage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Pays, & dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leurs seules richesses sont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

Porêts.

Molopagues.

LES *Molopagues* occupent une vaste Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez déceimment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane séparée. Ils reconnoissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshoya*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilege de pouvoir se donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les Torrens & les Ruisseaux, surtout au pied des Montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple que les lumières de la Religion. Leurs Femmes sont belles, sages, spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus curieuses femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les *Molopagues* n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Molopagues.

LES *Motayès*, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, & ne souffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des *Molopagues* n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

DIFFÉREN-
TES NA-
TIONS.

Lopis ou
Bilvaros.

Ouayanaou-
assons.

Plus loin, on trouve les *Lopis*, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur Pays est fort riche en métaux & en pierres précieuses; mais l'accès en est si difficile, la nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe de-là chez les *Ouayanaouassons*, gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable; mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

KNIVET continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Brésil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Caractère, Mœurs, Usages, &c. des Brasiiliens.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Religion des
Peuples du
Brésil.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité; ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand Déluge d'eau, qui fit périr tout le Genre humain, à la réserve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en *Demons*, & s'amusent à danser continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes fortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adressent gueres que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces Impositeurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens & des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses & des prédications, qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte: mais dans ces occasions, le Devin risque beaucoup; car lorsqu'on s'aperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

Leurs Ma-
riages.

En général, les Brasiiliens ont plusieurs Femmes, & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premières marques de l'état nubile. Jusqu'à ce tems, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Lery, copié
par les Voya-
geurs.

LERY, qui de tous les Voyageurs s'est le plus étendu sur le caractère & les mœurs des Brasiiliens, l'a fait malheureusement avec tant de confusion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaisons & de ci-

tations étrangères, dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit, il n'est pas aisé de suivre le fil du sujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'est imposée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut tirer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

PREMIÈREMENT, dans la subdivision qu'il fait de tous les Habitans naturels du Brésil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouetacas*, les *Maguhès*, les *Tapies*, & les *Toupinamboux*, qu'il écrit *Tonoupinambaulis*; mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens sont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, suivant Lery (k), tous les Brasiiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & se frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espèce de jaspe vert; ce qui les rend si difformes, qu'ils paroissent avoir deux bouches. Les Femmes laissent croître leurs cheveux, & ne se percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on passeroit le doigt entier, & qui sert à soutenir un mélange d'osfilets blancs & de pierres, qui leur pend sur les épaules.

Les *Ouetacas* sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers chez eux, pour le Commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vitesse que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air sale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens, qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu pour réprimer, par la crainte, un appétit déordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas, c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui sont l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les *Ouetacas* ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare d'en trouver qui ont vécu jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Ses observa-
tions sur les
Brasiiliens.

Pygmées;

Bonne con-
sitution des
Brasiiliens.

(k) Histoire d'un Voyage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

toujours convertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouissance, Hommes, Femmes, Enfans, ils sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petites os, ou des Sonnettes lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espèce de manteau; mais on s'aperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Leur parure.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la levre inférieure, est vrai dès l'enfance; mais dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchaînent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier soin des Peres, à la naissance des Enfans, est de leur rendre cet important service: la couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires, abattues sur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succéder de petites boules d'un bois noir, fort luisant, dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parfumer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solennelles ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un Oiseau noir qu'ils nomment *Tucan* (1). Pour les Festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelassées ou tissées avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Brésil, sont revêtues aussi

(1) Lery croit trouver dans ces usages barbares l'origine de quelques modes Françaises de son tems. „ Outre la couronne sur le „ devant & cheveux pendans sur le derrière, „ ils lient & arrangent des plumes d'ailes „ d'oiseaux, desquelles ils font des fron- „ teaux, assez ressemblans, quant à la façon, „ aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle

„ *Raquettes* ou *Ratpenades*, dont les Da- „ mes & Demoiselles de France, & d'au- „ tres Pays de deçà, depuis quelque tems „ se font si bien accommodées; & diroit-on „ qu'elles ont eu cette invention des Sauva- „ ges, lesquels appellent cet engin *Tampé- „ nambi* ". *Ubi sup.* p. 116.

de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, dont ils accommodent (dit Lery,) tous les tuyaux ferrés d'un côté, & le reste qui s'éparille en rond, en forme d'un petit Pavillon, ou d'une rose; ce qui forme un grand pannache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel étant lié sur leurs reins avec une corde de coton, l'étroit vers la chair & le large en dehors, vous diriez qu'ils portent une mue à tenir les Poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la grosseur des Châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebasses creusées, & remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebasses sont attachées.

À l'égard des Femmes, c'est dans les termes du Voyageur qu'il faut prendre une juste idée de leur parure (m).

(m) „ Il faut bien voir, (dit-il) si leurs Femmes & Filles, lesquelles ils nomment *Quoniam*, & depuis que les Portugais ont fréquenté par delà, en quelques endroits *Macia*, sont mieux parées & attifées. Premièrement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, aussi bien que les Hommes, encore ont elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît sur elles, jusqu'aux paupières & aux sourcils des yeux. Vrai est que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les rontent sur le devant & rognent sur le derrière, elles, au contraire, non-seulement les laissent devenir longs, mais aussi, comme les Femmes de par deçà, les peignent & lavent fort soigneusement, les séparent également en deux, les troissent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, & les laissent pendre sur les épaules, comme font celles de Neuschâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suisses: toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus elles ne se font point fendre les lèvres ni les joues, & par conséquent ne portent point de pierres au visage: mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif, cela leur batant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accrochent: la *Volfine*, ou *Compagne*, avec un petit pinceau à la main, ayant commencé un petit rond, droit au milieu de

DESCRIP
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE,
MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRASI
LIENS.

„ la joue de celle qui se fait peindre, tournant tout autour en rouleau & forme de limacon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs, bleu, jaune & rouge, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi, à la place des paupières & sourcils attachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets, de plusieurs pièces d'os blancs, coupés & taillés en manière de grosses écatilles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & comme mèche parmi, qu'il n'est pas possible de mieux. Cela, long d'environ un pié & demi, ne se peut mieux comparer qu'à des brassards, dequol on joue au ballon par deçà. Elles portent aussi de ces colliers blancs, nommés *Beure* en leur langage, non pas au cou comme les hommes, mais entortillés à l'entour des bras: & voilà pour quel usage elles trouvent si jolis les petits boutons de verre jaunes, bleus, verts, & d'autres couleurs, qu'on leur porte enfilés, pour trafiquer par-delà. Soit que nous allâssions en leurs Villages, ou qu'elles vinssent à notre Port, elles vouloient en avoir de nous, en nous présentant des fruits ou autres choses de leur Pays, avec la façon de parler pleine de flatterie, dont elles usent ordinairement, nous rompant la tête, & étoient incessamment après nous, disant: *Mair, deagato-rem amabé mareubi*, c'est-à-dire, *François, tu es bon; donne-moi de tes boutons de verre*. Elles faisoient de même pour tirer de nous des peignes, qu'elles nomment *Guap*, ou *Kuap*, des miroirs, qu'elles appellent *Aroua*, & tout ce dont elles avoient envie.

„ Mais entre les choses doublement étran-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.Nourriture
des Brasiiliens.

Les Brasiiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi-pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguës, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût diffère peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes (n); & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poêle de terre pour les cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition (o) du Breuvage; & l'on ne s'en

ges & vraiment émerveillables que j'ai observés en ces Femmes, c'est qu'encore qu'elles ne se peignent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les Hommes, même qu'elles ne se couvrent, ni de plumasseries, ni d'autres choses, cependant quoique nous leur voulussions bailler plusieurs fois des robes de frise & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir: vral est que pour prétexte, nous alléguant leur coutume, qui est qu'à toutes les Fontaines & Rivières claires qu'elles rencontrent, s'accroupissant sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent: & quoique nous fissions couvrir par force les Prisonnières de guerre que nous avions achetées, & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort, toutefois aussi-tôt que la nuit étoit close, dépouillant secrètement leurs chemises & autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit pour leur plaisir & avant que se coucher, qu'elles se promenaissent toutes nues parmi notre Ile. Bref, si c'eût été à leur choix, qu'à grands coups de fouet on ne les eût contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer sur elles. Pour les Enfants, qu'ils nomment Co-

nomi-Miri, ce nous étoit un grand plaisir de voir les grandets, à dessous de trois ou quatre ans, lesquels seussent & grassets qu'ils sont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poignons d'os blanc dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne faisoient jamais de venir en troupes, dansant au-devant de nous, quand ils nous voyoient arriver dans leurs Villages. Lery assure, pour conclusion de ce Tableau, que la nudité des Brasiiliens, ne, quoiqu'en beauté (dit-il,) elles ne cedent rien aux autres, excite moins les hommes, que les artifices, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, & autres ininies bagatelles dont les Filles & Femmes de par deça se contentent & n'ont jamais assez. *Ubi supra.*

(n) La première se nomme *Oui-peu*, & la seconde *Oui-anan*.

(o) Cette opération est fort dégoûtante. Elle est abandonnée aux Femmes, qui commencent par découper les racines, & les faire bouillir à l'eau dans de grands vases de terre. On les retire du feu lorsqu'elles sont amollies, & on les laisse un peu refroidir. Ensuite, plusieurs Femmes, accroupies autour des vases, y prennent les molles, se les mettent dans la bouche, & les mâchent: après quoi les remettant dans d'autres vases de terre, qu'on leur tient prêts sur le feu, elles les font bouillir une seconde fois, sans autre pe-

sera point surpris de leur abondance, dans un Pays où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut cultiver assez de terre pour lui rapporter de quoi vivre une année entière. D'ailleurs, les Indiens du Bresil ne manquent point de Maïs, auquel ils donnent le nom d'*Avari*.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL. I
CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge, que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports; ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier des Indiens du Bresil, de boire & de manger à différentes heures; c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent aussi toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement & de les manger.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition que les Brasiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery assure qu'on remonteroit à l'infini, sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité; ils baissent la vue avec une sorte de confusion, lorsqu'on leur en fait un reproche.

Leurs guer-
res.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes situées dans un même Canton,

„ ne que de les remuer avec un bâton. Il
„ ne reste alors que de les verser dans de
„ plus grands vaisseaux de terre, où elles
„ les laissent un peu écumer & cuver; &
„ ces vaisseaux, qui sont étroits par la bou-
„ che, demeurent couverts. Ils ressemblent
„ aux grands cuiviers de terre qui servent à
„ faire la lessive en quelques endroits du
„ Bourbonnois & de l'Auvergne: les Fem-
„ mes du Bresil font aussi bouillir & mènent

„ de même les Grains d'*Avari* pour en faire
„ une autre sorte de breuvage. L'Auteur
„ répète que ce sont des Femmes; car l'opi-
„ nion des hommes est que si les Filles vier-
„ ges mâchoient les Racines & l'*Avari*, la Li-
„ queur en seroit moins bonne; ils regarde-
„ roient aussi, comme une indécence pour leur
„ propre sexe, de mettre la main à ce travail.
Ubi sup. p. 142.

XX. Part.

Xxx

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSILIENS.

a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même tems les Orateurs de la Société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entières (p). Ensuite chacun s'arme de sa *Tacape* (q), qui est une sorte de massue de bois de Brésil, ou d'une espèce d'Ebène noire, fort pesante, ronde à l'extrémité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six piés, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême (r). Leurs Boucliers sont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées des provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espèce de cornet, qu'ils nomment *Inibia*, & des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer; mais leurs Canots qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénètrent au travers des Bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténèbres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. „ De quoi „ ayant moi-même été Spectateur, dit Lery (s), je puis parler avec vérité. Un autre François & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été

(p) Lery assure qu'elles durent quelquefois six heures. *Ubi sup.* p. 232.

(q) Ces massues ressemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui se nomment *Macanas*.

(r) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes sont de fil d'herbe, & si fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, y *tireroit*. Il ajoute que leurs flèches sont longues d'une brasse, & composées de trois pièces; le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir; „ & sont ces pièces (dit-il,) très bien rapportées, jointes & liées „ avec de petites pelures d'arbre. Elles „ n'ont que deux empençons, chacun long

„ d'un pié, lesquels sont fort proprement „ liés avec du fil de coton. Au bout d'icel- „ les, ils mettent aux unes des os pointus, „ aux autres la longueur de demi pié de can- „ nes seches & dures, en façon de lancette, „ & piquant de même; & quelquefois le „ bout d'une queue de raie, laquelle est fort „ venimeuse: même depuis que les François „ & Portugais avoient fréquenté ce Pays, „ à leur imitation ils commençoient d'y met- „ tre, sinon un fer de flèche, du moins une „ pointe de clou. *Ibid.*

(s) Pages 240 & suiv. On ne changera que les termes trop surannés.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

„ pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curiosité
„ d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille,
„ dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la Mer; & nous vîmes
„ ces Barbares combattre de telle furie, que *gens forcés & hors de sens*
„ *ne sauroient pis faire*. Premièrement, quand les nôtres eurent aperçu
„ l'Ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle
„ façon, que quand il eut tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas entendu.
„ A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs
„ Cornets, étendant les bras, se menaçant, & montrant les uns aux autres
„ les os des Prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents enfilées,
„ dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; c'étoit
„ une horreur de voir leur contenance: mais ce fut bien pis, lorsqu'ils
„ vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cens pas les uns des au-
„ tres, ils se saluèrent d'abord à grands coups de fleches; & dès la premie-
„ re décharge, vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étoient
„ atteints les arrachèrent de leur corps avec un merveilleux courage, les
„ rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient pas de faire
„ tête malgré leurs blessures; sur quoi il faut observer que ces Indiens sont
„ si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtems qu'ils peuvent remuer
„ bras & jambes, ils ne cessent point de combattre, sans reculer ni tour-
„ ner le dos (1). Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux
„ mains les massues de bois, & à se charger si furieusement, que celui qui
„ rencontroit la tête de son Ennemi, non-seulement le renversoit par ter-
„ re, mais l'affommoit, comme nos Bouchers font les Bœufs. On me de-
„ mandera ce que mon Compagnon & moi nous faisons dans cette rude
„ escarmouche? Je répons, pour ne rien déguiser, que nous contentant
„ d'avoir fait la premiere folie, qui étoit de nous être hasardés avec ces
„ Barbares, & nous tenant à l'arrière-garde, nous étions seulement occu-
„ pés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vu de la Gendarmerie en
„ France, tant à pié qu'à cheval, je dois dire que les morions dorés & les
„ armes luisantes de nos François ne m'ont jamais donné tant de plaisir que
„ j'en eus alors à voir combattre les Sauvages. Outre leurs sauts, leurs
„ sifflemens & leurs adroites passades, c'étoit un merveilleux spectacle que
„ celui de voir voler en l'air tant de fleches, avec leurs grands empençons
„ de plumes rouges, bleues & vertes, incarnates & d'autres couleurs, par-
„ mi les rayons du Soleil, qui les faisoient comme étinceller, & de voir
„ aussi tant de bonnets, bracelets & autres équipages, faits de ces plumes
„ naturelles dont les Combattans étoient revetus.
„ APRÈS que le combat eut duré environ trois heures, & que de part &
„ d'autre il y eut bon nombre de tués & de blessés, nos Topinamboux,
„ ayant enfin remporté la victoire, firent prisonniers plus de trente Mar-
„ gajas, Hommes & Femmes, qu'ils emmenèrent dans leur Pays: & quoi-

(1) L'Auteur en prend occasion de racon- ter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Trou- pes Françaises, deux Soldats Brasiiliens d'une hardiesse & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

„ que nous deux François nous n'eussions fait autre chose que tenir nos
 „ épées nues à la main , & tirer quelques coups de pistolet en l'air pour en-
 „ courager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pouvoit leur faire plus
 „ grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux ; car ils nous estimèrent tel-
 „ lement depuis, que dans les Villages où nous fréquentions, les Vieillards
 „ nous en marquèrent toujours plus d'amitié.

„ Les Prisonniers ayant été mis au milieu de la Troupe victorieuse,
 „ liés & garottés pour s'en assurer mieux, nous retournâmes à notre Ri-
 „ viere de Janeiro, aux environs de laquelle ces Sauvages habitoient.
 „ Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez
 „ pas si en passant par les Villages de nos Alliés ils venoient au-devant
 „ de nous, dansant, sautant, & claquant des mains, pour nous caresser
 „ & nous applaudir. Il falloit que les pauvres Prisonniers, suivant leur
 „ coutume entr'eux, étant près des Maisons, chantaient & disaient aux
 „ Femmes : *voici la viande que vous aimez tant, qui approche de vous.* Pour
 „ conclusion, lorsque nous fûmes arrivés devant notre Ile, mon Compag-
 „ non & moi, nous nous fîmes passer dans une Barque, & les Sauvages
 „ s'en allerent chacun à leur quartier. Quelques jours après, quelques-uns
 „ de ceux qui avoient des Prisonniers nous vinrent voir à notre Port ; &
 „ sollicités par nos Interpretes d'en vendre une partie à Villegagnon, ils
 „ y consentirent pour nous obliger. J'achetai une Femme, & son petit
 „ Garçon, qui n'avoit pas deux ans, lesquels me coûtèrent environ trois
 „ livres de France en Marchandises ; mais ce fut assez malgré les Maîtres,
 „ car, disoit celui qui me fit cette vente, *nous ne savons ce qui arrivera !*
 „ *Depuis que Paycolas* (ainsi nommoient-ils Villegagnon,) *est venu en ce*
 „ *Pays, nous ne mangeons pas la moitié de nos Ennemis.* Je pensois bien
 „ garder le petit Garçon pour moi ; mais Villegagnon, me faisant rendre
 „ mes Marchandises, voulut l'avoir pour lui. Encore, quand je disois à
 „ la Mere que je l'emmenerois en France, elle répondoit, *tant cette Na-*
 „ *tion a la vengeance enracinée au cœur, sans l'espérance qu'elle avoit qu'é-*
 „ *tant devenu grand il pourroit s'échapper, & se retirer avec les Margajas*
 „ *pour les venger, elle eut mieux aimé qu'il eut été mangé des Topinam-*
 „ *boux que de le laisser après elle.*

Comment ils
 traitent leurs
 Prisonniers.

On assure que la plupart des Brasiiliens engraisissent leurs Prisonniers,
 pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les
 laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent
 point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas diffi-
 culté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui
 rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massa-
 cré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche.
 Le jour de la mort n'est jamais déterminé ; il dépend de l'embonpoint du
 Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à
 la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser ; & non-
 seulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'i-
 gnore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté.
 Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse

de résistance ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps, mais ils lui laissent les mains libres; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voisins. Loin d'en paroître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la manière dont il a souvent lié les Ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés; il leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque tems de spectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix piés, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses piés un tas de pierres; & les Gardes, se couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Aussitôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance la Tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au Captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la Sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Pays; „rens-moi la „liberté, (lui dit-il,) & je te mangerai, toi & les tiens. *Hi bien, re- „plique le Bourreau, nous te préviendrons. Je vais t'assommer, & tu seras „mangé ce jour même*”. Le coup suit aussitôt la menace. La Femme, qui a vécu avec le Mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger fa part du Malheureux qu'elle a pris soin d'engraïsser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfants de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées: c'est l'office des vieilles Femmes; comme celui des Vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation & pour se procurer souvent le même Festin (v).

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Leur avidité
pour la chair
humaine.

(v) Lery ubi supra, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, sans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-tou*, il trouva qu'on y alloit tout, avec ces formalités, une Femme prisonnière. „M'approchant „d'elle (dit-il,) & pour m'accommoder à „son langage, lui disant qu'elle se recom- „mandât à *Toupaou*, quoique ce mot ne

„signifie pas Dieu parmi eux, mais seule-
„ment le tonnerre, & que je lui enseigne-
„rois à le prier; pour toute réponse, po-
„chant la tête & se moquant de moi, dit: „que me bailleras-tu? *Et je ferai ainsi que*
„tu dis. A quoi lui repiquant, pauvre Mi-
„serable, il ne te faudra tantôt plus rien en
„ce Monde, *Et pense ce que ton ame de-*

X x x 3

DESCRIPTION
DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE,
MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

L'USAGE commun des Brasiiliens est de conserver dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts; & lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs Ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de Flûtes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs Prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs Exploits. Lery prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasiilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

„ Ils nous présentoient souvent (dit Lery,) de la chair humaine pour en manger; & le refus que nous en faisions les chagrinoit, comme si nous leur eussions donné sujet de se défier de notre alliance: sur quoi je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interpretes Normands, qui avoient passé huit ou neuf ans dans le Pays, y menant une vie d'Athlètes, non-seulement se souilloient de toute sorte de défordres avec les Femmes, mais se vantoient d'avoir tué & mangé des Prisonniers. Un jour, que j'étois avec quatre ou cinq François dans un Village de la grande Ile, où l'on retenoit dans les fers un jeune Homme, que nos Sauvages avoient enlevé sur quelques Européens, nous trouvâmes l'occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, qu'il étoit Chrétien, & qu'ayant été conduit en Portugal, il y avoit été baptisé sous le nom d'Antonio. Quoique Margaja, & déterminé à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne seroit pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion. Un des nôtres, Serrurier de profession, qui savoit assez l'Espagnol pour entendre quelque chose au Portugais, lui promit une lime pour couper ses fers, & convint avec lui que se dérobant à ses Gardes, tandis que nous nous efforcerions de les amuser, il iroit nous attendre dans un petit Bois voisin, où nous aurions pu le prendre en retournant à notre Ile. Cette espérance l'avoit jeté dans un transport de joie. Mais, sans avoir entendu ce qu'on lui avoit offert, les Sauvages conçurent quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du Village, qu'ayant appelé leurs Voisins, pour assister à la mort du Prisonnier, ils le massacrèrent ensem-

„ viendra après sa mort: elle, s'en riant derechef, fut assommée & mourut de cette façon". *Ibid.* p. 252. Au reste l'Auteur accuse d'erreur ceux qui ont écrit que les Brasiiliens embrochoient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes chaises de bois, entre lesquelles ils les rôtissent avec un mélange de feu &

de fumée; ce qui ressemble à ce que les Filibustiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant passionnément la chair humaine, recueillent la graisse qui dégoûte le long des grilles, en l'échant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vu. p. 257.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

ble. Le lendemain, nous retournâmes chez eux avec une lime & d'autres secours, sous prétexte de leur demander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menèrent dans un lieu où nous vîmes les pièces du corps d'Antonio sur le Boucan; & s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer la tête, avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se laissèrent surprendre par nos Sauvages, dans une petite Maison de Terre, assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nommoit *Moripione*. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir, & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avoient fait un grand carnage, ils n'avoient pu supporter une multitude d'Ennemis, qui s'étoient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistoit en quelques habits de Buffle. Un de nos Interprètes eut, pour deux coqueaux, un grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison. Nous apprîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur Habitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être attendris de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir avec honneur.

ENFIN, comme tout est précieux dans un Voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avoient dans leur voisinage une Habitation de Margajas, qui s'étoient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laissés vivre en paix. Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus mortels Ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut prise pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des Mourans se firent entendre de fort loin. Plusieurs François, qui en furent informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande Barque, pour se rendre à ce Village, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Mais avant qu'ils y pussent arriver, les furieux Topinamboux avoient mis le feu aux Maisons, & fait main-basse sur les Habitans qui en étoient sortis. Lery n'étoit pas du Détachement François; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vu quantité d'Hommes & de Femmes en pièces par les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient sauvés par Mer, à la faveur des ténèbres, & vinrent demander un asyle dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas longtems sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne consentirent à les laisser sous la protection des François, qu'après avoir été apaisés par des présents.

On croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiiliens se bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains & qu'ils tuent avec certaines for-

Observation
sur les Brasi-
liens Antro-
pophages.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Observation
sur leur Reli-
gion.

malités. On ne remarque point une seule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laissés maîtres du champ de Bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus; & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire des Prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

CORREAL, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ses lumières, ne laisse pas d'y joindre quelquefois ses propres Observations. En reconnoissant par exemple, que les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de Temples ou de monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une sorte d'hommage, en levant souvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'assure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'âme, & des punitions pour le crime, comme des récompenses pour la vertu. En effet on a vu, d'après Lery, qu'ils font passer les gens de bien, après leur mort, derrière de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur donnent pas d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dès cette vie, sont les Bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les Fruits. Enfin leurs Fêtes ne laissent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoissance d'un être, ou d'un principe, supérieur à la race humaine (x). On raconte, dit-il, qu'ils s'assemblent, à certains jours. Leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants, & commencent une danse fort vive, en secouant leurs *Maracas*, c'est-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & sans cesser de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui se mettent à chanter & à danser comme eux, avec une exacte imitation des mêmes postures. Les Femmes s'agitent jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans se frappent la poitrine, & font un bruit incroyable. Après cette première scène, on se repose; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermède est court. On recommence à danser, avec cette différence, qu'on se place en rond, se tenant par la main, & pliant un peu le corps. La danse continue longtemps dans cet ordre & dans cette posture. Lorsque tout le monde est accablé de fatigue, on se divise en trois cercles, à chacun desquels un Devin présente sa Maraque, d'où il assure que l'Esprit leur parle. Il prend alors de longs roseaux, qu'il remplit de tabac allumé; & se tournant de divers côtés, pour en souffler la fumée sur les Danseurs, il les avertit que l'Esprit leur inspire de la force & du

cou-

(x) Voyages de François Correal, Part. 2. chap. 7.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

courage. Cette cérémonie dure au moins six ou sept heures. „ Il est cer-
„ tain, (conclut Correal,) qu'elle suppose quelque connoissance d'un Être su-
„ périeur, à moins qu'on ne veuille prétendre que tout ce qui se dit dans
„ ces occasions n'est qu'une formule vaine de sens, comme je l'ai enten-
„ du soutenir par un Missionnaire Portugais. Pour moi, je suis persuadé
„ que partout où il y a quelque apparence de raison, il y a aussi quelque
„ idée, vraie ou fautive, d'un pouvoir au-dessus de nous; & que si les lu-
„ mières ne sont pas assez vives pour éclaircir cette connoissance, il s'en
„ conserve toujours quelques traits grossiers, que les plus brutaux ajustent
„ à leur manière (y).

LERY, qui se donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une pein-
ture beaucoup plus curieuse de ces Assemblées. Un jour (dit-il dans son
„ style naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'usage,) al-
„ lant par le Pays avec un autre François, nommé Jacques *Roussseau*, & un
„ Interprète, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiya*. Le
„ lendemain, de grand matin, lorsque nous nous disposions à partir, nous
„ vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voisins, avec les-
„ quels ceux du Village se joignirent dans une grande Place; & leur nom-
„ bre fut bientôt de cinq ou six cens. La curiosité nous retint. Nous vî-
„ mes tout ce monde se séparer en trois bandes; les Hommes dans une
„ Maison, les Femmes dans une autre, & les Enfants dans une troisième.
„ Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous
„ étions encore à déjeuner, on ne nous pressa point d'en sortir, mais on
„ nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en
„ étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit sourd, tel que
„ celui des Prêtres qui récitent leur Bréviaire. Aussitôt les Femmes, qui
„ étoient au nombre d'environ deux cens, se leverent en prêtant l'oreille,
„ & se serrèrent en un monceau. Ensuite les Hommes éleverent peu à
„ peu la voix; & fort distinctement nous les entendîmes chanter ensemble,
„ sur deux Notes fort simples, la syllabe *Hé, Hé, Hé*, qu'ils ne cessoient
„ point de répéter. Tout d'un coup, nous fûmes fort étonnés que les
„ Femmes, se mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répé-
„ rent aussi cette même syllabe, & commencèrent à crier si fort, l'espace
„ de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embar-
„ rassés de notre contenance. Non-seulement elles hurloient de toutes
„ leurs forces, mais sautant avec beaucoup de violence, elles faisoient
„ branler leurs mamelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes
„ tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne
„ leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les En-
„ fans crier & se tourmenter dans une Maison séparée qui n'étoit pas loin
„ de nous, il est vrai que, quoiqu'il y eût déjà plus d'une demi année que
„ je fréquentois les Sauvages, & que je fusse accoutumé à leurs manières,
„ j'eus alors quelque frayeur, & j'eusse bien voulu être dans le Fort. Ce-
„ pendant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une
„ petite pause; & les Femmes, comme les Enfants, demeurèrent dans un

(y) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

„ profond silence. Bientôt nous entendîmes recommencer les chants des
„ Hommes, mais avec tant de douceur & d'harmonie, qu'étant un peu
„ rassuré par des sons si gracieux, je voulus fortir pour les entendre de près.
„ Les Femmes voulurent me retenir; & l'Interprete me dit que depuis six
„ ou sept ans qu'il étoit dans le Pays, il n'avoit jamais osé se présenter à
„ ces Fêtes. Je demurai un peu en suspens; mais faisant réflexion qu'il
„ ne me donnoit aucune raison de sa crainte, & comptant sur l'amitié de
„ quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu plusieurs fois, je
„ n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maisons de Sau-
„ vages sont fort longues, semblables à nos allées couvertes de treillage, &
„ revêtues d'herbes jusqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois
„ continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi,
„ dans le seul dessein de voir librement. Ensuite, ne voyant point qu'on
„ se plaignît de ma hardiesse, je fis signe aux deux François, qui avoient
„ les yeux sur moi. Ils suivirent mon exemple. Enfin lorsque nous fûmes
„ assurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au
„ contraire, ils suivoient joyeusement le cours de leurs chants & de leurs
„ danses, nous entrâmes dans la Maison, où nous nous retirâmes dans un
„ coin, pour jouir du spectacle”.

LA Description des danses sera reléguée dans une Note (2): mais ob-
servons que le récit de Correal est ici confirmé dans un point fort impor-
tant, qui est la supposition d'un pouvoir invisible, ou d'un esprit de force,
inspiré par les Devins. „ Pour conclusion, ils frapperont du pied droit, plus
„ fort qu'auparavant; ils cracheront chacun devant soi, & tous chanteront
„ deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans au-
„ cune variété de ton, *Hé, Hé, hua; Hé, hua, hua, hua*. Comme je
„ n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit
„ que dans la grande Ballade ils avoient regretté, en premier lieu, leurs
„ vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de

(2) Ne changeons rien aux termes. „ Voi- „ toute reste; & j'observai que présentant
„ ci les morgues, gestes & contenance qu'ils „ souvent une canne de bois, longue de
„ tenoient: tous, près à près l'un de l'autre, „ quatre à cinq piés, au bout de laquelle
„ sans se tenir par la main, & sans „ il y avoit de l'herbe de Petun, sèche &
„ bouger d'une place, ains étant arrangés „ allumée, se tournant, & soufflant de
„ en rond, courbés sur le devant, guindant „ toutes parts la fumée d'icelle sur les au-
„ un peu le corps, remuant seulement la „ tres Sauvages, ils leur disoient: afin que
„ jambe & le pied droit, chacun ayant aussi „ vous surmontiez vos Ennemis, recevez
„ la main dextre sur les fesses, & le bras & „ tous l'esprit de force; & ainsi firent par
„ la main gauche pendant, chantoient & „ plusieurs fois. Or ces cérémonies ayant
„ dansoient de cette façon. Au surplus, à „ duré plus de deux heures, il y eut une
„ cause de la multitude, il y avoit trois „ telle mélodie, que ceux qui ne les ont
„ rondeaux, & au milieu de chacun trois „ ouïs, ne croiroient jamais qu'ils s'accor-
„ ou quatre de ces Devins, richement pa- „ dassent si bien, sur-tout pour la cadence
„ rés de robes, bonnets & bracelets, faits „ & refrain de la grande Ballade, à chacun
„ de belles plumes naturelles & de diverses „ couplet traînant leurs voix”. L'Auteur
„ couleurs, tenant au reste en chacune „ donne les paroles de ce refrain, qui
„ de leurs mains un *Maraca*, c'est-à-dire „ étoient *Heu, Heuraure, Heura, Heuraure,*
„ sonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf „ *Heura, Heura, Ouch:* & les Notes,
„ d'Autruche, afin, disoient-ils, que l'es- „ qu'il réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi,
„ prit parlât, & les faisoient sonner à „ fa mi fa re mi. *Ubi supra*, pp. 321 & 322.

„ les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derrière les hautes Montagnes ; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger ; enfin qu'ils avoient célébré un ancien débordement d'eau, qui avoit noyé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race”.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voyageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ses termes. „ Une autre fois (dit-il) me trouvant avec quelques

„ François dans un Village nommé *Okarentin*, deux lieues de *Cotiva*, & „ soupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient assemblés pour „ nous admirer, (car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne „ mangent jamais avec lui,) nous les avions autour de nous, comme au- „ tant de Gardes, chacun armé d'un os de Poisson, long de deux ou trois „ piés, & dentelé en forme de scie ; moins pour attaquer où pour se dé- „ fendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils disoient, dans leur „ langage : *petite Canaille, retirez-vous ; vous n'êtes pas dignes de parol- „ tre aux yeux de ces Etrangers*. Après nous avoir laissés souper tranquil- „ lement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, ayant obser- „ vé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du re- „ pas, nous dit d'un ton fort modeste : *Que signifie cet usage que je vous ai „ vu, d'ôter vos chapeaux sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé „ seul ? A qui s'adrescoit-il ? Etoit-ce à vous-mêmes, qui êtes présens, ou à „ quelqu'un dont vous regrettez l'absence ?* Je pris cette occasion pour leur „ donner quelque idée du Christianisme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que „ nous avions adressé nos prières ; & quoique ce grand Dieu ne fût pas vi- „ sible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous „ pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de „ l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y em- „ ploiai plus de deux heures. Ils m'écoutèrent avec de grandes marques „ d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit : Vous nous apprenez „ plusieurs bonnes choses, que nous n'avions jamais entendues : cependant „ vos discours me rappellent ce que nos Peres nous ont souvent raconté. Longtems avant eux, & si longtems qu'ils n'avoient pu tenir le compte „ des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme vous, vint dans ce Pays, „ tint le même langage que vous, & ne persuada personne. Ensuite il en „ vint un autre, qui nous donna sa malédiction, avec une Tacape, dont nous „ n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre : à présent, „ c'est un usage établi parmi nous ; si nous venions à l'abandonner, nous de- „ viendrions la risée de tous nos Voisins. „ Je repliquai, avec toute la for- „ ce possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le „ jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur

DESCRIP-
TION DU
BRASIL.

CARACTÈ-
RE, MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Témoignage
en faveur de
la bonté des
Brasiiliens.

Tradition
qui semble
regarder le
Christianisme.

DESCRIPTION
DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE,
MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Comment
Lery s'expli-
que.

Fidélité des
Mariages Bra-
siliens.

„annonçois; leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, „ jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée „ avec beaucoup d'attention: mais le soir, lorsqu'étant couchés dans nos Hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais, qu'il falloit se venger de leurs „ Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle est l'inconstance de leur naturel.

Au reste Lery trouve, dans l'Historien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expressément, dit-il, „ que Saint Mathieu prêcha l'Évangile à des Peuples, qui mangeoient les Hommes (a).

Quoiqu'il en soit, les Brasiiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes naturels de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidèlement que leurs plus barbares pratiques. L'adultère est en horreur dans toutes ces Nations; c'est-à-dire, que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs Femmes & de les repudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidèles à leurs Maris. Avant le Mariage, non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Amans: „ de sorte qu'il n'y en a pas une (sui- „ vant la décision de Lery,) qui entre vierge dans l'état du mariage. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance; car il n'est pas vrai, dit Lery, que les Brasiiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin (b).

(a) Niceph. L. 2. c. 41.

(b) „ Voici ce que j'en puis dire pour „ l'avoir vu. Un autre François & moi „ étant couchés en un Village, ainsi qu'en- „ viron minuit nous ouïmes crier une Fem- „ me, pensant que ce fut une Bête ravis- „ sante, nommée *Janeuare*, qui la voulut „ dévorer, & y étant soudain accourus, „ nous trouvâmes que ce n'étoit pas cela, „ mais que le travail d'Enfant où elle étoit „ la faisoit crier ainsi. Tellement que je vis „ moi-même le Pere, lequel, après qu'il „ eut reçu l'Enfant entre ses bras, lui „ ayant premierement noué le petit boyau „ du nombril, le coupa puis après à belles „ dents. Secondement, servant toujours de

„ Sage-Femme, il enfonça & écrasa avec le „ pouce le nez de son Fils; ce qui se prati- „ que envers tous les autres. Ensuite il le „ peignura de couleurs rouges & noires; & „ sans l'emballoter, le couchant en un petit lit de coton, pendu en l'air, il lui fit „ une petite épée de bois, un petit arc, & „ de petites fleches, empennées de plumes de „ Perroquet; puis, mettant le tout auprès „ de l'Enfant, en le baissant avec une face „ riante, lui dit: *mon Fils, quand tu se- „ ras venu en âge, afin que tu te venges de „ tes Ennemis, sois adextre aux armes, „ fort, vaillant, & bien aguerrri. Touchant „ les noms, le Pere de celui que je vis naître, le nomma Oropacem, c'est-à-dire l'arc*

La première nourriture des Enfans est non-seulement le lait de la Mère, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le mari qui se couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voisins sur l'accroissement de sa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on donne aux Enfans regarde la chasse, la pêche & la guerre: mais Lery s'empare contre ceux qui ont écrit que les Brésiliens ne connoissent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une singularité si curieuse, qu'elle doit trouver place dans une Note (c).

TOUTE la férocité des Brésiliens contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulières. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattans est blessé, ses Parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son Adversaire. La Loi du Talion est toujours observée dans la dernière rigueur.

L'OCCUPATION des Femmes, après les autres soins qu'on a rapportés, est de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur manière de filer (d) & de faire (e) les tissus. Elles font aussi

DESCRIPTION
DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE,
MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSILIENS.

Education
des Enfans.

Occupations
des Femmes.

„ Et la corde; & voilà comme ils en font à
„ tous les autres". *Ubi sup. ch. 18. pp. 351.*
„ *suiv.*

(c) „ Il y a davantage; c'est qu'en l'es-
„ pace d'un an que nous demeurâmes au
„ Pays, fréquentant parmi eux, nous n'a-
„ vons jamais vu les Femmes, quoique tou-
„ jours nues, avoir leurs ordes bleues. Vrai
„ est que j'ai opinion qu'elles les divertis-
„ sent, & ont une autre façon de se purger
„ que n'ont celles de par deçà; car j'ai vu
„ de jeunes Filles, en l'âge de douze ou
„ quatorze ans, lesquelles les Mères ou Pa-
„ rens faisoient tenir debout, les piés
„ joints, sur une pierre de grès, leur inci-
„ soient jusqu'au sing, avec une dent d'A-
„ nimal tranchante comme un couteau, de-
„ puis le dessous de l'aisselle, tout le long
„ de l'un des côtés & de la cuisse jusques
„ au genou; tellement que ces Filles, grin-
„ çant les dents avec grandes douleurs, fai-
„ soient ainsi un espace de tems; & pen-
„ se, comme j'ai dit, que dès le commen-
„ cement elles usent de ce remède, pour
„ éviter qu'on ne voie leurs pauvretés. Si
„ l'on demande comment elles peuvent être
„ si fécondes, vu que cela cessant aux Fem-
„ mes, elles ne peuvent avoir d'Enfans? Je

„ répons que mon sujet ne m'oblige pas de
„ résoudre cette question". *Ibid. p. 357.*

(d) „ Après avoir tiré le coton des touf-
„ feaux où il croît, elles l'éparpillent avec
„ les doigts, sans autrement le carder, & le
„ tiennent par petits monceaux auprès d'el-
„ les. Leur fuseau est un bâton rond, de
„ la grosseur du doigt, & long d'un pié, le-
„ quel passe droit au milieu d'un petit ais ar-
„ rondi. Elles attachent le coton au plus
„ long bout de ce bâton, le tourment sur
„ leurs cuisses, & le lâchent de la main. Le
„ rouleau virevolte ainsi sur le côté.

(e) „ Elles ont des métiers de bois, éle-
„ vés devant elles comme ceux de nos Ta-
„ pissiers, sur lesquels elles ourdissent, en
„ commençant leurs tissus par le bas; les uns
„ en faisant de rets ou filets à pêcher, & les
„ autres plus serrés, comme gros canevas.
„ Les Hamacs, qui se nomment *Inis* entre
„ les Brésiliens, sont pour la plupart longs
„ de cinq à six piés, & larges d'une brassée,
„ plus ou moins. Tous ont, aux deux bouts,
„ deux boucles, faites aussi de coton, aux-
„ quelles on lie deux cordes, pour les sus-
„ pendre à quelque pièce de bois qui traver-
„ se exprès les Maisons. Dans leurs cour-
„ ses, ils les pendent entre deux arbres.

Yyy 3

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Humanité
des Brasiiliens
pour les É-
trangers.

les vaisseaux de terre, qui servent pour les liqueurs & les alimens: quoique rudes & grossiers en dehors, l'intérieur est non-seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en sechant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grises, dont elles sont, avec des pinceaux, diverses figures sur ce fond blanc, surtout dans la Vaiselle où l'on sert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais l'Auteur observe que n'ayant aucune règle de peinture, & ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même est d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a représenté la forme, contiennent plusieurs Familles, chacune a ses partitions, qui composent des Logemens séparés.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'est pas différente de celle des Bêtes, la plupart des Brasiiliens reçoivent humainement les Étrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un Village à l'autre, qui semble partir d'un fond de Société. Lery commence par faire observer, que si l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choisir le *Moussacat*, c'est-à-dire le Père de Famille, chez lequel on veut loger constamment; parce que celui, auquel on s'est d'abord adressé, s'offenseroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voyageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un mot: c'est pour se donner le tems d'assembler ses Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie; & sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte: „ Que tu es „ bon! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que tu es vail- „ lant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu nous fais de plaisir, &c! ” Si l'Étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Lery assure qu'il a vu des François, réellement attendris du spectacle, pleurer aussi comme des veaux; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre, de jeter du moins quelques soupirs. Après cette première salutation, le *Moussacat*, qui s'est retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui se passe, revient vers le lit, demande à l'Étranger comment il se porte? reçoit sa réponse, & lui demande encore quel sujet l'amène? On doit satisfaire à toutes ses questions. Alors, si l'on est venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses Femmes lavent les pieds & les jambes au *Mair*: c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite, il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on desire l'un & l'autre, il fait servir sur le champ tout ce qu'il a de Venaison, de Volaille, de Poisson, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Pays.

VEUT-ON passer la nuit dans le même lieu? Non-seulement le *Moussacat* fait tendre un bel Inis blanc; mais, quoiqu'il fasse si peu de froid au Bre-

„ Lorsque les Inis sont sales, on les d'grais. „ ge. qui sert de savon. Ibid. pp. 364.
„ se avec l'écume d'une espèce de cour. & suiv.

fil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du Mair, avec une sorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, fort semblable à nos écrans. „ Le soir, (ajoute Lery, qui parle encore de lui-même,) pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos, il fit éloigner tous les Enfans. Enfin, se présentant à notre réveil, il nous dit: *Atour Asjaps*, c'est-à-dire, *parfaits Alliés*, avez-vous bien dormi? Nous répondîmes d'un air satisfait. *N'importe*, (repliqua-t-il) *reposez-vous encore, mes Enfans; car je vis bien, hier au soir, que vous étiez extrêmement fatigués*. Comme c'est l'usage, dans ces occasions, qu'on leur fasse quelques présens, & que nous ne marchions jamais sans avoir chacun notre sac de cuir, plein de petites Marchandises, qui nous servoient de Monnoie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'est-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des couteaux, des cizeaux & des pinces; des peignes, des miroirs, des bracelets & des boutons de verre aux Femmes; & des hameçons pour la pêche, aux Enfans (f).

L'AUTEUR se fait ici demander, si malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il se croyoit sans danger parmi des Barbares dont il connoissoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond „ que loin de trembler pour sa vie, il dormoit parmi eux d'un profond sommeil; que s'ils détestent leurs Ennemis, qu'ils affomment & qu'ils mangent, ils portent une extrême affection à leurs Amis & leurs Alliés; que pour les garantir du moindre plaisir ils se feroient hacher en pieces; enfin, qu'il se croyoit moins exposé chez les Antropophages du Brésil, qu'on ne l'étoit alors en France, où les différends de Religion sembloient autoriser la perfidie & le meurtre.

DANS leurs maladies, les Brasiiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que s'il est question d'une plaie, un Voisin se présente aussitôt pour sucer celle d'un autre; & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Outre diverses sortes de fièvres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique Méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il assure qu'ils la nomment *Pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La description qu'il en fait, & ses funestes

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MÔURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Leurs Mala-
dies & leurs
remèdes.

(f) C'étoit un présent royal pour ces Sauvages. „ Je dois faire entendre combien ils „ sont cas de ces bagatelles. Dans une au-
tre Habitation, mon Mouffacat, m'ayant
prié de lui montrer tout ce que j'avois
dans mon *Carameno*, c'est-à-dire dans
mon sac de cuir, fit apporter une belle &
grande Vaiselle de terre, dans laquelle
j'arrangeai tout mon cas. Lui, émerveillé
de ce qu'il voyoit, appella aussitôt les au-
tres Sauvages & leur dit: *Je vous prie,*

„ *mes Amis, considérez un peu quel personna-*
„ *ge j'ai en ma maison; car puisqu'il a tant*
„ *de richesses, ne faut-il pas qu'il soit bien*
„ *grand Seigneur?* Cependant, tout ce qui
lui sembloit si précieux étoit, en somme,
cinq ou six couteaux emmauchés de diver-
ses façons, autant de peignes, deux ou
trois miroirs & autres petites bagatelles,
qui n'eussent pas valu deux testons dans
Paris. *Ibid.* p. 378.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.Exemples de
la Langue du
Brésil.

communications (g) jettent un nouveau jour sur l'origine des *maux* vénériens en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes, les Brasiiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abstinence: ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une fosse ronde, que Lery compare à un Tonneau; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de Famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son Inis & ses armes. Lorsque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque Famille met sur les fosses de ses Morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *Pindo*, & qui se conserve longtems sèche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, sans pousser des cris.

On doit reconnoître pour un mérite particulier dans un Voyageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangères, surtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Lery s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avoit appris le Langage des Topinamboux; mais ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aïda du secours d'un Interprete, qui en avoit passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées: & Laet en confirme l'exactitude (h) par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit aussi vécu longtems en différentes parties du Brésil. Ce n'est pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laet y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens & par leurs fréquentes dispersions.

PREMIEREMENT, les Pronoms substantifs sont *Ché*, moi; *Té*, toi; *Ahé*, lui; *Or*, nous; *Pée*, vous; *Aurahé*, eux. A la troisième personne du singulier, *Ahé* est masculin. Le féminin & le neutre sont *Até*, sans aspiration. Au pluriel, *Aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasiilienne *Guengave*.

L'AUTEUR conjugue une partie du verbe substantif *Atico*, je suis; *Ertico*, tu es; *Oico*, il est; *Oroico*, nous sommes; *Peico*, vous êtes; *Auraheico*, ils sont.

LE

(g) „ Cette contagion se convertit en pustules, plus larges que le ponce, lesquelles s'épandent par tout le corps & jusqu'au village. Ceux qui en sont entachés en portent les marques toute leur vie. On voit de jeunes Enfants, nés apparemment de Peres & de Meres atteints de ce mal, qui en sont tout couverts: & j'ai vu, en France, un Interprete, natif de Rouen, lequel s'étant vauté en toute sorte de dé-

„ bauches avec les Filles Sauvages, en avoit si bien reçu son salaire, que son corps & son visage étoient aussi défigurés que s'il eut été vrai ladre. Les plaies y étoient tellement imprimées, qu'impossible lui fut de jamais les effacer. Aussi est cette maladie plus dangereuse qu'autre part, en cette Terre du Brésil. *Ubi supra*, ch. 20. p. 391.

(h) *Ubi supra*, lib. 16. cap. 1.

Le tems imparfait, c'est-à-dire qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, est désigné par *Aquoémé*, qui signifie en ce tems-là. *Atco aquoémé*, j'étois alors; *Ereico aquoémé*, tu étois alors; *Oico aquoémé*, il étoit alors. Pluriel: *Oroico aquoémé*, nous étions alors; *Peico aquoémé*, vous étiez alors; *Aurahé oico aquoémé*, ils étoient alors.

Temps parfaitement passé. On reprend le verbe *Oico*, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui signifie tems jadis, tems accompli. Exemple dans un autre verbe: *Assa vousjou gatou aquoéméné*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Assa*, je suis, est *Atco iren*, je ferai; c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Impératif, *Oico*, sois; *Toico*, qu'il soit; *Oroico*, que nous soyons; *Tapeico*, que vous soyez; *Aurahé toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *Taugo*, qui signifie à l'instant.

L'OPTATIF: *Aico momen*, que je serois volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe: *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms, singuliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

AUTRE verbe: *Aiout*, je viens, ou je suis venu; *Ereïout*, tu viens, ou tu es venu; *O-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *Oroiout*, nous venons ou vous êtes venus; *Peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *Aurahé iout*, ils viennent, ou sont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoéméné*, je vins ou suis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, viens; *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots *Eiot* & *Peiot*, ont le même sens; mais *Eiot* est plus civil entre les Hommes, & *Peiot* ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Tou umé*, venant.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif mon. *Ché Acan*, ma tête. *Ché Avé*, mes cheveux. *Ché viva*, mon visage. *Ché nembí*, mes oreilles. *Ché síhua*, mon front. *Ché ressa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Rann*, les dents. *Ayouré*, le col ou la gorge. *Asséoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derrière. *Poui assou*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requid*, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*, les mamelles. *Oupy*, les cuisses. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Puffempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'Ame ou la pensée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. *Rementieu*, *Rapoupit*, Parties honteuses.

XX. Part.

Zzz

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL
CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

LES articles, pour la déclinaison des substantifs, sont: *Ché acan*, ma tête; *Te acan*, ta tête; *Yacan* sa tête; *Oro acan*, notre tête; *Pe acan*, votre tête; *Auralé acan*, leur tête.

LERY ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poisson. *Effessit*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Ea recu ouy amo*, fais de la farine. *Emogip caouin amo*, fais du Caouin; c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u ichesud*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taid poé*, que je lave mes mains. *Taid iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam ché iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché ussé*, j'ai soif. *Ché raic*, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fièvre. *Ché carocu asti*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicotevé*, je suis dans l'embarras. *Ché poura oussoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joyeux. *Aico memosoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché remiac oussou*, mon Esclave. *Ché remiboé*, mon serviteur. *Ché royac*, mon inférieur. *Ché Poura-cassare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, une Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Mous-facat*, Père de Famille, qui reçoit les Passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, l'ansaron. *Roup*, Père. *Requeyt*, Frère aîné. *Rebure*, Frère puîné. *Renadire*, Sœur. *Rûre*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Atché*, Tante. *At*, ma Mère, en lui parlant. *Ché si*, ma Mère, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfants de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle se nomme *Roup*, comme le Père; & le Père donne les noms de Fils & de Filles à ses Neveux & ses Nieces. *Mac*, le Ciel. *Couarassi*, le Soleil. *Iafcé*, la Lune. *Tassî tata oussou*, l'Etoile du Berger. *Tassî tata iniri*, toutes les petites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Paranan*, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aofa ita*, pilier d'une Maison. *Topuo ita*, faîte d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversière. *Igoura houy bairah*, toute espèce de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arratp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard. *Ibucûré*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Pays. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Rivière, ou courant d'eau. *Ulpam*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou*, Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient 30 ou 40 Hommes. *Tgeroussou*, Navire. *Puiffa-ouassou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bateau pour la pêche. *Inquet*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

Les Brésiliens n'ont que cinq noms pour les nombres: *Augépt*, 1; *Mocou-*

cin, 2; *Messaput*, 3; *Olmoudic*, 4; *Ecoibo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours littérale. Lery se présente, pour la première fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

L'INDIEN: *Ere ioubé*: Es-tu arrivé? L'INTERPRETE: *Pa, aiour*; oui, je suis venu. INDIEN. *Thé! augé ni pò*. Que c'est bien fait! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu? L'INTERPR. *Lery-Oussou*; une grosse Huître: Sur quoi il faut remarquer que les Topinamboux ne tenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familière, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelque substance du Pays: & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Oussou*, signifioit une grosse Huître.

L'INDIEN. *Ere iacasso preneg*? As-tu laissé ton Pays pour venir demeurer ici? L'INTERPRETE *Pa*; oui. L'INDIEN. *Eori deretani ovani repiaci*; viens donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiaci! Aout ir endé repiaci aout! ché rairé Thé! Oucreté Kevoji Lery-Oussou Ymeen!* Le voilà donc venu par deçà, mon Fils *Lery-Oussou*; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher Fils! hélas! *Ererou té carameno?* As-tu apporté ton sac? L'INTERPR. *Pa, arout*; Oui, je l'ai apporté. L'IND. *Maé pererout té Carameno pouopé?* Qu'as-tu apporté dans ton sac? L'INTERPR. *A caub*, des vêtements. L'INDIEN. *Mara yadé?* De quelle couleur? L'INTERPR. *Soboui eté*, bleu; *pirenk*, rouge; *joup*, jaune; *son*, noir; *souboui masson*, verd; *pirenk*, de plusieurs couleurs; *pegassou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc; ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'IND. *Maé pamo*; quoi encore? L'INTERPR. *A cang aubérouté*; des chapeaux. L'IND. *Seta-pé?* Beaucoup? L'INTERPR. *Itacouperé*; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'IND. *Aipoguo?* Est-ce tout? L'INTERPR. *Eimen*; non. L'IND. *Esse non bat*; nomme donc tout. L'INT. *Coromo*; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connoissoit, & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvoit offrir. Ensuite, s'adressant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere, qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am reco iendesué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soyons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Ty porraca apoave*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Ty porraca* signifie particulièrement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrions trouver. *Tyre conremoich méiendé maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéli*; ne soyez pas mauvais mes Enfants; *Ta peré co ihmáé*; afin

Zzz 2

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

CARACTÈ-
RE, MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Dialogue
Brasiliën.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

CARACTE-
RE, MOEURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSIL-
LIENS.

que vous avez des biens ; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracôih iendera mouën ma è pouaire* ; Nous n'avons point de biens de nos Grand-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitiñ* ; j'ai jeté tout ce que mon Grand-Pere m'avait laissé ; *apocu maé ry oi Jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte ; *ienderamouïn resuié pyec potategué avenu aire* ; ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu , & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh ! oip otarheté ienderamouïn réco hîaré te iendéfé* ; oh ! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous soient venus. *Iendé porrau oussou vocare* ; c'est ce qui nous met hors de tristesse : *iende-co ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En fustt piram ienderé memy non apé* ; il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari* ; menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis : *Toeré coih mocap o maé aé* ; qu'ils aient des Arquebuses, qui sont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo senten gatou merin amé* ; pourquoi ne seroient-ils point forts ? *Mé mé taé more-robiarem* ; c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron* ; éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé mo-rctoar roupîaré* ; ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné lé ouéh* ; tout ce que j'ai dit est vrai.

APRÈS cette harangue, le Dialogue continue :

L'IND. *Emourbeou deret antichéfé* ; parle-moi de ton Pays & de ta demeure. L'INTERP. *Augebé, derengué escourendoub* ; c'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'IND. *Iach* ; *marapé deretani reré* ? Comment s'appelle ton Pays & ta demeure ? L'INTERP. Rouen. L'IND. *Tau oussou pé ouim* ? Est-ce un grand Village ? L'INTERP. Pa, oui. L'IND. *Moboui pé reraoupicha gatou* ? Combien avez-vous de Seigneurs ? L'INTERP. *Augebé*. Un seulement. L'INDIEN. *Marapé feré* ? Comment se nomme-t-il. L'INTERP. Le Roi Henri Second. L'IND. *Tere potenè*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim* ? Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs ? L'INTERP. *Morocré ehîh gué*, nous n'en avons pas plus ; *ore ramouïn aré*, dès le tems de nos Grand-Peres. L'IND. *Mara picue péé* ; comment vous en trouvez-vous ? L'INTERP. *Oraicogue* ; nous en sommes contens ; *oré mac gerre*, nous sommes ceux qui ont des biens. L'IND. *Epe nocré coih peroupicha mac* ? Votre Prince a-t-il beaucoup de biens ? L'INTERP. *Féré coih*, il en a beaucoup ; *Oré mac gerre, a hepé*, tout ce que nous avons est à ses ordres. L'IND. *Oraîvi pé oge pé* ? Va-t-il à la guerre ? L'INTERP. Pa ; oui. L'IND. *Moboutave pé-iouca ni mac* ? Combien avez-vous de Villages ? L'INT. *Seta gatou* ; plus que je ne puis dire. L'IND. *Nirofée nouih icho perte* ? Ne me les nommeras-tu point ? L'INT. *Ipoè copôit* ; il seroit trop long. L'IND. *Iporrenc pé paratani* ? Le lieu dont vous êtes est-il beau ? L'INTERP. *Iporrota gatou* ; il est fort beau. L'IND. *Eugata pé per ance* ? Vos Maisons sont-elles comme ici ? L'INTERP. *Oicôl gatou* ; il y a grande différence. L'IND. *Mao yaé* ; comment sont-elles ? L'INTERP. *Ita gapé* ; elles sont toutes de pierre. L'IND. *Iouroussou pé* ? Sont-elles grandes ? L'INTERP. *Iouroussou gatou* ; fort grandes. L'IND. *Vate gatou pé* ? Sont-elles fort hautes ? L'INTERP. *Mahmo* ; merveilleusement. L'IND. *Eugata pé pet anciniñ* ? Le dedans est-il comme ici ?

L'INTERP. *Erimen*, nullement. L'IND. *Esôé nonde rete reniondaou eta ichesué*; nomme-moi les choses appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou; & Lery observe avec admiration, que l'Interprete, sachant fort bien le Grec, trouvoit plusieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Bresil (i).

DESCRIPTION
DU
BRESIL.

(i) Pages 400 & suivantes.

§. V.

Histoire Naturelle du Bresil.

Si la situation de cette vaste Contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend aussi qu'étant déserte dans plusieurs grandes parties, & surtout fort montagneuse, elle en doit contenir quelques-uns qui lui sont propres; ce qu'on attribuera moins, si l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, ou même à l'instinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les alarme pour leur conservation. Thevet, dont personne ne rejette le témoignage sur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité plusieurs fois, ont recueilli là-dessus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

ANIMAUX
DU
BRESIL.

LERY commence par déclarer, sans exception, que dans tout le Bresil on ne voit point un seul Animal qui ait une ressemblance entière avec les nôtres (a). Il ajoute qu'entre les Animaux du Pays il y en a fort peu que les Habitans se plaisent à nourrir, & que par conséquent il n'y a point de distinction à faire entre les Sauvages & les Domestiques.

Tapiroussou.

Le premier & le plus commun est celui qui se nomme *Tapiroussou* (b). Il a le poil assez long & rougeâtre. Sa grandeur & sa forme sont à-peu-près celles d'une Vache; mais il n'a point de cornes: il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus sèches, le pié sans aucune apparence de fente, & fort semblable à celui de l'Ane: aussi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache; mais il diffère encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aiguës & plus tranchantes, sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des pieges, qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée, elle est si dure, que l'Auteur la croit impenétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres essais; mais dans l'extrémité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaiffeau. La chair du Tapiroussou ressemble, pour le

(a) *Ubi supra*, pag. 152.

(b) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrette*, & Thevet *Tapihiri*.

**HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.**

**Manière Bra-
silienne de
boucaner.**

Le Sco-affou.

Le Ta-jassou.

**L'Agouti du
Brésil.**

**Le Tapiti.
Rats des
Bois.**

Le Pag.

Lynx.

goût, à celle du Bœuf; & les Brasiiliens la boucanent. Lery prend cette occasion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (c).

LE plus gros Animal du Brésil, après le Tapirouffou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, est une espece de Cerf, que les Brasiiliens nomment *Sco-affou*. Il est moins grand que le nôtre; son bois est plus court, & son poil est de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Brésil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

LE Sanglier du Pays, nommé *Ta-jassou* par les Sauvages, a sur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle, & qui sert à la respiration: mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'est-à-dire, crochetées, pointues, & par conséquent très dangereuses, il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroyable, que par le trou qu'il a sur le dos.

L'AGOUTI du Brésil est une Bête rousse, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair est un fort bon aliment. On en distingue une autre espece, qui se nomme *Tapiti*.

LES Bois sont remplis d'une forte de Rats, de la grosseur d'un Ecureuil, & de poil rouffâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

LE Pag est un Animal de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du Veau; & sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

L'AUTEUR Portugais assure qu'il se trouve au Brésil, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverses especes; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que *c'est une gloire égale*,

(c) „ Ils s'ichent (dit-il.) assez avant dans
„ la terre, quatre fourches de bois, de la
„ grosseur du bras, distantes en quarré d'en-
„ viron trois piés, & hautes de deux &
„ demi. Ils mettent sur icelles des bâtons
„ en travers à un pouce ou deux doigts
„ près l'un de l'autre; ce qui fait comme
„ une grande grille de bois: tellement
„ qu'en ayant plusieurs plantées dans leurs
„ Maisons, ceux qui ont de la chair, la
„ metant dessus par pieces, & faisant avec
„ du bois bien sec, qui ne rend pas beau-
„ coup de fumée, un petit feu lent dessous,
„ en tournant & retournant de demi-quart
„ en demi-quart-d'heure, la laissent ainsi
„ cuire autant qu'il leur plaît. Et parceque
„ ne salant pas leurs viandes pour les gar-
„ der, ils n'ont aucun autre moyen de les
„ conserver, sinon de les faire cuire, s'ils

„ avoient pris en un jour 30 Bêtes fauves,
„ elles seroient incontinent toutes mises par
„ pieces sur le Boucan, pour éviter qu'elles
„ ne s'empuantissent. Elles y demeurent
„ quelquefois plus de vingt-quatre heures,
„ jusqu'à ce que le milieu soit aussi cuit que
„ le dehors. Ainsi sont-ils des Poissons, des-
„ quels même quand ils en ont en grande
„ quantité, ils font aussi de la farine. Ces
„ Boucans leur servant de saloirs, de crocs, &
„ de garde-mangers, vous n'iriez guerres en
„ leurs Villages que vous ne les visiez gar-
„ nis, non-seulement de Venaison ou de
„ Poisson, mais aussi le plus souvent de cuis-
„ ses, bras, jambes, & autres pieces de
„ chair humaine de leurs Prisonniers de
„ guerre". Au reste Lery accuse Thevet
d'erreur, lorsqu'il assure que les Brasiiliens ne
mangent jamais de chair bouillie. Pag. 155.

pour les Brasiliens , de tuer un Lynx à la chasse , ou un Ennemi en guerre.

LE *Sarigoy*, suivant Lery, ou *Carigue*, suivant l'Auteur Portugais, est une espece de Putois, dont le poil est grisâtre, & pour lequel sa puanteur donne du dégoût aux Brasiliens; mais Lery, & d'autres François, en ayant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infectée de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

LE *Tatou* du Bresil est le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déjà donné sa description: mais Lery nous apprend que les Brasiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Laet rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'est pas sa seule vertu: elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps; & suivant *Monardes*, les petits os de la queue du même Animal, guérissent la furdité (d).

LE *Tamandua* est un Animal admirable. Sa grandeur est celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil, que pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entièrement. Il a la tête petite, le museau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui sert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

ENTRE plusieurs sortes de Hérissons, les Brasiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénétrant d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

LES Brasiliens ont une fort petite espece de Caymans, qu'ils nomment *Jacaré*, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excede pas celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée; mais loin d'être nuisibles, on les prend en vie, & les Enfants s'en amusent. Lery en fut témoin plusieurs fois: ce qui n'empêche point que les grands Caymans ne soient aussi redoutables, au Bresil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les *Jacarés* ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

LE *Janouare* est un Animal vorace, que ses jambes hautes & seches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement léger à la course. Il a la grosseur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau tigrée, quoique d'ailleurs il ne ressemble point au Tigre. Toute sorte de proie lui convient, sans en excepter les Hommes. Aussi fait-il

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Le Sarigoy
ou Carigue.

Le Tatou
du Bresil.

Ses proprié-
tés.

Le Tama-
dua, Animal
singulier.

Hérisson, &
singularité de
ses épines.

Le Jacaré.

Le Janoua-
re, Animal
vorace.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Hirara.

Singes du
Brésil.

trembler les Brasiiliens ; & leur horreur va si loin pour lui, que lorsqu'ils en prennent un dans leurs pièges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir avant que de lui donner le coup mortel.

L'*Hirara* ressemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette* ; mais on assure que cè n'est pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruse, l'entrée des dépôts, ils y amènent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Il n'y a point de Pays au Monde où les Singes soient en plus grande abondance, & leurs especes plus variées. On en distingue une, que les Brasiiliens nomment *Aiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle sort un Mâle de couleur rougeâtre, qui passe, dans le Pays, pour le Roi des Singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulièrement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que montant quelquefois sur un arbre, il s'y fait entendre par des sons, qu'on prendroit pour une harangue ; & que la nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'entle facilement sous le Palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement. Knivet assure que les Petiguaires donnent le nom de *Quariva* à cette espece de Singes.

On en distingue d'autres, qui se nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoin*, ne sont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont aussi le poil roux ; mais *Lery* leur donne le musle, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du Lion. „ C'est „ (dit-il,) le plus joli Animal qu'il ait vu au Brésil ; & s'il étoit aussi facile „ de lui faire passer la Mer qu'à la Guenon, il seroit beaucoup plus estimé : „ mais outre sa délicatesse, qui ne lui permet pas de supporter le mouve- „ ment d'un Vaisseau, il est si glorieux, que pour peu qu'on le fâche il „ se laisse mourir de dépit (e).

Le Hay.

Le *Hay* est un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les bois, il est extrêmement farouche ; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément (f).

LE

(e) On ne laisse pas d'en faire passer quelques-uns en Europe ; & *Lery* croit que c'est de cet Animal dont parle Marot, lorsque mettant en tête *Fripeliper*, son Valet, à un certain *Sagon*, dont il se croyoit offensé, il lui fait dire :

Combien que *Sagon* soit un mot

Et le nom d'un petit Marmos.

(f) „ Vrai est qu'à cause de ses griffes „ aiguës, nos Toupinamboux, nus qu'ils „ sont, ne prennent pas grand plaisir à „ jouer avec lui. Au demeurant, j'ai ca-

Le *Coati*, suivant l'Auteur Portugais, est un Animal de couleur brune, assez semblable aux Fibris-Castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les Singes, & l'on réussit quelquefois à l'appivoiser: mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaissent. Lery en fait une peinture plus curieuse, qui mérite d'être rangée dans une Note (g).

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Le Coati.

Les *Chats sauvages* sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux Oiseaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

Chats Sauvages.

Le *Jaguarucu* est une espèce de Chien sauvage; ou du moins, son cri ressemble à l'aboïement des Chiens domestiques. La couleur de cet Animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légèreté. Il vit de proie, ou de fruits, lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

Le Jaguarucu,
Chien sauvage.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur: mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un Animal innocent, & qui passe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Le Jaguacin.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très régulière. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Biaracata.

Le *Perico ligero*, ou le Pareffeux, dont on a déjà donné la description, est un Animal commun au Brésil.

Les Brésiliens mangent, non-seulement diverses sortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les intestins.

SERPENS.

„tendu non-seulement des Sauvages, mais
„aussi des Truchemens, qui avoient de-
„meuré long-tems au Pays, que jamais
„homme, ni par les champs, ni à la Mai-
„son, ne vit manger cet Animal; telle-
„ment qu'aucuns estimant qu'il vit du vent.
„Lery, p. 169. Thèvet le nomme *Haïti*, ou
„*Haïti*; & quoiqu'il en parle dans les mê-
„mes termes que Lery, il croit qu'il se nour-
„rit de feuilles d'arbres.

(g) „L'Animal (dit-il,) que les Sauvages
„nomment *Coati*, est de la hauteur d'un
„grand Lievre, à le poil court, poli & ta-
„ché; les oreilles petites, droites &
„pointues; mais, quant à la tête, outre
„qu'elle n'est gueres grosse, ayant depuis
„les yeux un groin long de plus d'un pié,
„rond comme un bâton, & s'étrécissant tout-
„à-coup, sans qu'il soit plus gros par le haut
„qu'après de sa bouche, laquelle il a si
„petite aussi, qu'à peine y mettroit-on le
„bout du petit doigt, ce museau ressem-

„blant le boudon ou le chalumeau d'une
„cornemuse; il n'est pas possible d'en voir
„un plus bizarre, ni de plus monstrueuse
„façon. Quand cette Bête est prise, elle se
„tient les quatre piés serrés ensemble; &
„par ce moyen, penchant toujours d'un
„côté ou d'autre, ou se laissant tomber
„tout à plat, on ne la sauroit ni faire re-
„nir debout, ni manger, si ce n'est quel-
„ques fourmis, de quoi elle vit ordinaire-
„ment par les Bois. Environ huit jours
„après que nous fûmes arrivés en l'île où
„étoit Villegagnon, les Sauvages nous ap-
„portèrent un *Coati*, lequel, à cause de la
„nouvelleté, fut admiré d'un chacun. Etant
„fort défectueux, j'ai souvent prié un
„nommé *Jean Gardien*, de notre Com-
„pagnie, expert en l'art de Pourtraiture,
„de contrefaire, tant cet Animal, que beau-
„coup d'autres extrêmement rares; à mon
„regret, jamais il ne vout s'y adonner.”

Ubi sup. pp. 169 & 170.

Aaaa

XX. Part.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL
Le Tonou.

Le Tonou est un Lézard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq piés, & d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les Grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoyé soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'assez bon goût que le blanc d'un Chapon. „ C'est (dit-il,) une des bonnes viandes qu'il ait mangées en Améri-
„ que. Il voyoit d'abord, avec étonnement, les Sauvages apporter ou
„ traîner des Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, & longs d'une
„ aune, qu'ils jetoient au milieu de leurs Maisons, parmi leurs Femmes &
„ leurs Enfants; mais les leur voyant manier, sans aucune crainte, il s'ac-
„ coutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Brésil
„ n'en ait d'autres especes, dont la piquûre est fort venimeuse; & l'exem-
„ ple qu'il en donne est effrayant (h).

Le Giboya.

MAIS Knivet & l'Auteur Portugais nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le Giboya, ou Yaboya, Animal quadrupede, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt piés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est fait d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os, ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Giraupagara.

Le Giraupagara, nom qui signifie *mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légèrement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux.

Caninana.

Le Caninana est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le Boytiopua.

Le Boytiopua, Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement

(h) „ Un jour, deux autres François & „ moi fîmes la faute de nous mettre en che-
„ min pour visiter le Pays, sans avoir des
„ Sauvages pour guides. Nous étant égarés
„ par les Bois, ainsi que nous allions par
„ une profonde vallée, entendant le bruit &
„ le trac d'une Bête qui venoit à nous, &
„ pensant que ce fut quelque Sauvagine,
„ nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais
„ incontinent, à droite, environ à trente
„ pas de nous, nous vîmes sur le côté d'un
„ serpent beaucoup plus gros que le corps
„ d'un homme, & long de six à sept piés,
„ lequel paroissant couvert d'écailles blan-
„ châtres, après & raboteuses comme coquil-
„ les d'Huitres, l'un des piés devant levé,
„ la tête haussée & les yeux étincellans,
„ s'arrêta tout court pour nous regarder.
„ Quoi voyant, & n'ayant lors, pas un seul
„ de nous, arquebuses ni pistoles, ains
„ seulement nos épées, & chacun notre arc
„ à la manière des Sauvages, qui ne pou-
„ voient pas beaucoup nous servir contre ce
„ furieux Animal, craignant néanmoins, si
„ nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus
„ fort que nous & ne nous engloutît, fort
„ étonnés, en nous regardant l'un l'autre,
„ nous demeurâmes tous cois en une place.
„ Après que ce monstrueux serpent, ou-
„ vrant la gueule, à cause de la grande cha-
„ leur qu'il faisoit, & soufflant si fort que
„ nous l'entendions aisément, nous eûmes
„ templiers près d'un quart-d'heure, se retour-
„ nant tout d'un coup, & faisant plus grand
„ bruit & fracassement de feuilles & de
„ branches, par où il passoit, que ne seroit
„ un Cerf courant dans une Forêt, il s'en-
„ suit contre-mont, & nous passâmes outre,
„ louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce
„ danger". *Ubi sup. p. 162.*

de Grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Le *Gaytepu* ne se trouve que dans le Pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *Boyuna* est un Serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

BOM, qui signifie bruit, est le nom d'un gros Serpent qui jette une sorte de cri, par lequel on est averti de son approche, quoiqu'il n'ait rien de nuisible.

Le *Boycupecanga* est fort gros; & les taches dont il a le dos marqué font juger qu'il est des plus venimeux.

ON comprend quatre especes de Reptiles sous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui se nomme *Jararacucu*, est longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui semblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur si dangereuse, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre especes, nommée *Jararacoapitinga*, est aussi venimeuse que la Vipere d'Espagne, & n'en est pas fort différente par la forme & la couleur. La troisieme especes se nomme *Jararaepeba*; elle a sur le dos une ligne rouge, & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & sont de couleur de terre, avec quelques veines sur la tête, comme les Vipères, dont elles imitent aussi le sifflement.

Le *Curucucu* est un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois jusqu'à quinze palmes de long. Son poison est des plus subtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brésiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec soin.

OUTRE le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Brésil le nom de *Boicinga*, & qui y rampe si vite qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil.

L'*IBIRACUA* jette un poison si violent, qu'on voit sortir presque aussitôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & des parties inférieures du corps. Aussi sa morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur le champ.

L'*IBIBOCA* est aussi un des plus dangereux Serpens du Brésil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marqué. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

LES Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé, au Brésil, par la morsure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans les Bois, dans l'intérieur des Maisons, & jusques dans les Lits, ou les Hamacs. On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y re-

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Gaytepu.

Le *Boyuna*.

Le BOM.

Boycupecan
ga.

Quatre especes
de *Jararaca*.

Le *Curucucu*.

Briciningpe-
ba, ou petit
Serpent à
sonnettes.

L'*Ibiracua*.

Ibiboca.

Affreuse
quantité de
Serpens au
Brésil.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

médie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure ; & par les plus puissans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques especes, surtout celles des Jazaracas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les Scorpions sont aussi fort communs ; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

D'AUTRES Insectes, tels que la *Nigua*, qui se nomme ici *Ton*, les Mosquitoes, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, sont les mêmes, & causent les mêmes désordres que dans les autres parties de l'Amérique Méridionale.

OISEAUX.

Un Pays, aussi couvert de Bois que le Brésil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiseaux. Lery n'y compte que trois especes de volailles domestiques, que les Brasiiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, surtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premières sont des Poules d'Inde (i), production naturelle de leur Pays, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues ; & les Poules communes (k), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs ; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avalent. Ils ne font pas plus d'usage des Canes d'Inde (l), qu'ils nourrissent aussi dans leurs Habitations ; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendit pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche est lente, & même certains Poissons, tels que la Raie, qui nagent moins légèrement que les autres.

Trois especes
de Faisans.

ENTRE les Oiseaux sauvages qui se mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanassous*, trois especes d'une sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne diffèrent qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du Paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Cinq especes
de Perdrix.

Les *Macacous* & les *Inanbou-ouassous* sont deux especes de Perdrix, de la grosseur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres especes les *Manbouris*, les *Pegassous* & les *Pecacous*, quoique d'inégale grosseur : les premiers ont celle des Perdrix communes, les seconds celle du Ramier, & les troisiemes celle de la Tourterelle.

L'Arat & le
Canidé, Ois-
seaux mer-
veilleux.

MAIS laissons ce qui n'est que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux Oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. „ Ils sont de la grosseur d'un Cor-

(i) Nommées au Brésil, *Arignan-oussou*.(k) Nommées *Upac*.(l) Nommées *Arignan-miri*.

beau. Ce ne sont point des Perroquets, puisqu'ils ne leur ressemblent point par le plumage. Cependant, comme ils ont les piés & le bec crochus, on pourroit les mettre de ce nombre, si presque tous les Oiseaux de l'Amérique n'avoient aussi ces deux propriétés. Mais la peinture de leurs perfections doit demeurer dans les termes de l'Auteur (m).

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

LES Perroquets du Brésil étant les plus célèbres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles espèces. Le premier rang semble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, sur l'estomac, sont d'un très beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat; & dans tout le reste du corps, d'un mélange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs; & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'approivoient facilement, & n'apprennent pas moins vite à parler.

Perroquets
du Brésil, &
leurs plus
belles espèces.

La seconde espèce se nomme *Anapura*. Ses couleurs sont un beau mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, distribués avec une variété surprenante. On préfère cette espèce à toutes les autres, parce qu'avec beaucoup de facilité à s'approivoir & à parler, elle est la seule qui pondre ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*ARARUNA*, ou le *Machao*, mérite le troisième rang. A la vérité le fond de son plumage est noir; mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumière du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terrés.

La quatrième espèce est celle que les Brésiliens nomment *Ajurucourou*.

(m) L'*Arat* a les plumes des ailes & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié aussi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleste, aussi étincellante que le plus fin écarlatin qui se puisse voir: la tige, toujours au milieu de chaque plume, séparant les couleurs opposées des deux côtés. Au surplus tout le reste du corps est azuré. Quand cet Oiseau est au Soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, sous le ventre, & à l'entour du col, aussi jaune que fin or; le dessus du dos, les ailes & la queue, d'un bleu si naïf, qu'il n'est pas possible de plus; étant avis qu'il soit vêtu d'une toile d'or par dessous, & emmanché de damas de violet par dessus, on est ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chansons, font souvent mention de ce der-

nier, disant & répétant dans leur musique, *Canidé jouvé, Canidé jouvé, heura ouh*; ce qui signifie: „ Oiseau jaune, Oiseau jaune, que tu es beau! ” Combien que ces deux Oiseaux ne soient pas domestiques, étant néanmoins plus coutumièrement sur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, sont fort proprement des robes, bonnets, bracelets, garnitures d'épées de bois & autres choses de ces belles plumes, dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & surtout de ces grandes queues, si bien diversifiées de rouge & de couleur céleste; mais à mon retour, passant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne cessa jamais, par importunité, qu'il ne les eût de moi. *Un*

sup. pp. 173 & 174.

Aaaa 3

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte; le cou & la crête sont jaunes; quelques plumes qu'elle a sur le bec sont bleues, & celles des ailes sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite espece est celle qui se nomme *Tuin*; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée, pour sa docilité. Les Perroquets qui se nomment *Guarubas*, c'est-à-dire *Oiseaux jaunes*, ne parlent point, & sont naturellement tristes & solitaires; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Brésil, parce qu'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Noblesse faisoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Perroquet Brésilien, qui se nomme *Tapou*, tire sur la Pie par sa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui se relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'est un fort bel Oiseau; mais lorsqu'il est en colere, il jette une odeur très désagréable. Son occupation continuelle est à chercher tous les petits Insectes d'une Maison, pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parce qu'il attaque souvent la prunelle des yeux.

LERY n'a connu, au Brésil, que trois especes de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande espece; le *Marganas*, dont on porte, dit-il, un grand nombre en France; & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moissons*.

Le Guran-
hé-Engera.

Des autres especes d'Oiseaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui est de la grandeur d'un Pinson. Il a les ailes & le dos bleus, l'estomac & le ventre jaunes, & sur la tête une belle hupe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié, mais il imite celui de la plupart des autres Oiseaux. On en distingue plusieurs especes.

Le Tangara.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage est moins un chant, qu'un simple murmure. On raconte que les Oiseaux de ce nom sont entr'eux une sorte de danse, pendant laquelle il'en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur son plaintif, jusqu'à ce que le voyant relevé ils s'envolent tous ensemble. Comme on ajoute que le *Tangara* est sujet à l'Épilepsie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte, n'est qu'une attaque de ce mal.

Le Quereiva.

Les Brésiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la singuliere beauté de son plumage. Il a l'estomac du plus beau rouge, les ailes noires, & tout le reste du corps bleu.

Tucan du
Brésil.

SUIVANT l'Auteur Portugais, le *Tucan* du Brésil n'a que la grosseur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec aussi long qu'on l'a représenté dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, c'est-à-dire, au moins d'une palme. Il s'approprie dans une Bassé-cour, jusqu'à mener ses Petits comme une Poule. La couleur de son bec est jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de son plumage est jaune sur l'estomac, & noire dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si pe-

tit Oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le *Guirapanga* est tout-à-fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à plus d'une demi-lieue.

Dans les Provinces intérieures du Brésil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Pays nomment *Andougoatours*. Elles ne diffèrent point de celles des autres Régions; mais on assure que l'espece de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

On ne parle point du Colibri, qui est fort commun au Brésil, & pour la description duquel on a déjà renvoyé aux *Exotiques* de Clusius: mais on doit observer que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Brésil; jusqu'à le comparer à celui du Rossignol, quoique tous les autres Voyageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Brasiéliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guainibique*: il en distingue aussi deux especes, sous les noms de *Guacariga* & de *Guaracibaba*. On fait que dans les Iles Françaises ce petit Oiseau se nomme *René*, parce que dormant six mois de l'année, il semble renaître en s'éveillant; comme les Espagnols l'appellent *Tomineyos*, parce qu'avec son nid il ne pèse que deux Tomins d'Espagne, c'est-à-dire vingt-quatre grains.

Le *Panou* est un Oiseau noir, de la grosseur d'un Merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

Les Chauve-Souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang que celles de Guayaquil. Les Abeilles y ressemblent à nos Mouches noires d'Été, & n'en sont pas de moins agréable miel; mais la cire en est presque aussi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un Pigeon, que les Brasiéliens respectent beaucoup, parce qu'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. „ Une fois (dit-il,) qu'il passoit la nuit dans un Village nommé *Upec*, il faillit d'être insulté des Habitans, pour avoir ri de l'attention religieuse avec laquelle ils écoutoient cet Oiseau: *Tais-toi*, lui dit fort rudement un Vieillard, & ne nous em- „ pêche point d'entendre les nouvelles que nos Grands-Pères nous font an- „ noncer (n). „

ENTRE les Poissons, la Manatée, ou le Lamantin, est d'une bonté singulière au Brésil. Lery nous apprend que *Pira* est le nom général que les Brasiéliens donnent à tous les Poissons, & qu'ils nomment les plus gros Ca-

(n) *Ubi supra*, p. 182.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Le Guirapanga.

Andougoatours.

Le Panou &
le Quianpian.

L'Oiseau la-
gubre.

POISSONS.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Acarapap.

mourou Ouafou; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux Côtes maritimes & aux Rivières du Pays.

L'*Acarapap* est un grand Poisson plat, dont la chair est d'une bonté, que Lery traite de merveilleuse. Il jette, sur le feu, une graisse jaune qui lui sert de sauce.

Acara - Bouten.

L'*Acara - Bouten* est un autre Poisson plat, visqueux & de couleur rougeâtre.

Inevouca, ou
Raies de Rio
Janeiro.

LES *Raies* du Fleuve de Janeiro & de la Marevescona, nommées *Inevouca* par Thevet, sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues; & sous le ventre cinq ou six fentes qu'on croiroit artificielles. Leur queue est non-seulement longue & déliée, mais si venimeuse, que de sa moindre piquette elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes n'en sont pas moins bons.

Beyupira.

LE *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Esturgeon, est fort estimé des Brésiliens. Il se prend en haute Mer, à l'hameçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre, & noir sur le dos. On le trouve toujours gras, & d'excellent goût.

Baopes.

LE *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parce que ses yeux ressemblent à ceux du Bœuf, n'est pas fort différent du Thon par la grosseur & la forme, mais il n'a pas le même goût; sans compter qu'il est beaucoup plus gras: on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Camarupi.

LE *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand Poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux Hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu.

LE *Piraëmbu* est peu différent du Poisson qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Description, & jette aussi une sorte de ronflement: mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

Amayacus, &
ses trois Especes.

L'AUTEUR Portugais assure que tout le Poisson des Côtes du Brésil est si sain, qu'on le fait prendre en remède aux Fièvres, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il en excepte les Requins, dont le nombre est infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivières. Il ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations Sauvages s'en servent pour armer leurs fleches.

Amayaen, &
ses trois Especes.

L'*Amayaen*, espece de Grenouille marine, est un Poisson court, de couleur variée, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espece, qui est armée de pointes, comme l'Hérifson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant on mange aussi la chair, après en avoir

ôté

été la peau: elle passe pour un spécifique contre la dysenterie. Enfin une troisième espèce, que les Brésiliens nomment *Itasca*, est de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a de venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

Le *Puraque* des Côtes du Brésil est une espèce de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'est Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un dessin fait au Brésil; mais le Dessinateur la nommoit *Araoua Ouapcbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui est-il venu des Portugais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremise même d'un bâton.

Puraque.

Les *Caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les Serpens marins, qui se trouvent sur les Côtes du Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brésiliens assurent qu'on les voit souvent frayer avec les Serpens de terre.

Caramaru.

L'*Amorcati*, espèce de Grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux pieds des Passans font fort dangereuses, si l'on n'y apporte point un prompt secours.

Amorcati.

L'*Amacurub*, Poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

Amacurub.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singulière, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la *Puraque* & de la *Torpille*. Tous les Animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vraisemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit; que si quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache aussitôt; que si l'on y met l'autre main elle s'y attache de même; & qu'alors le Serpent, reprenant toute sa grandeur, entraîne sa proie dans la Mer, où il la dévore.

Icrepomonga.

C'est apparemment sur le seul témoignage des Brésiliens, que l'Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il nomme les Tritons & les Néréides. „ Ces „ Monstres marins portent, au Brésil, le nom d'*Ypupiapa*. Ils y font dans „ une telle horreur, que leur vue seule fait quelquefois mourir les Sauvages „ de crainte. Ils ont la face assez semblable au visage humain; à l'exception „ des yeux, qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les Femelles sont ornées d'une longue chevelure, & ne paroissent pas moins distinguées par „ des traits plus agréables. On les trouve ordinairement à l'embouchure „ des Fleuves, surtout à l'entrée du *Yagoaripé*, qui n'est qu'à sept ou huit „ lieues de la Baie de tous les Saints; & vis-à-vis de Porto Seguro, où „ l'on assure qu'ils ont tué un grand nombre d'Indiens. Leur manière de „ les tuer est en les embrassant avec tant d'ardeur, qu'ils les étouffent; „ car il n'y a point d'apparence qu'ils aient dessein de leur ôter la vie, &

Ypupiapa,
Monstres marins.

XX. Part.

Bbbb

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

„ ces étranges caresses paroissent venir plutôt d'affection. Ils jettent même des gémissemens, après les avoir étouffés; ils se dérobent, & ne touchent point aux cadavres, à la réserve des yeux, du nez, du bout des doigts, & des parties naturelles, qu'ils leur enlèvent. On en donne pour preuve, que les Indiens, tués par ces Monstres, se trouvent ainsi mutilés, lorsqu'ils sont jetés au rivage par les flots. On ne s'est arrêté à ces fables, que pour faire observer combien il est surprenant qu'un Ecrivain aussi senté que Laet les ait copiées sans aucune marque de doute (o).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit passé quelque tems au Brésil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poissons, fort communs dans cette Mer; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'extraordinaire que la queue: elle est longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & se relève de même. Par le reste du corps, l'*Ubitre* est assez semblable au Brochet. Le second, nommé *Aioua*, ou *Lahoua-katto*, est de la grosseur des Poissons orbiculaires; mais la tête, qui ressemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue est fourchue. Le *Pira-Utoah*, qui est le troisieme, a la forme tout-à-fait monstrueuse, & paroît aussi du genre des Orbes. Outre deux cornes osseuses & recourbées en arriere, sa queue est faite en spatule, ses levres sont fort grosses, & sa gueule s'entr'ouvre avec une contorsion fort hideuse.

COQUILLAGES.

ENTRE les coquillages du Brésil, l'*Apula*, semblable à la partie d'un roseau qui est entre deux nœuds, est non-seulement une nourriture fort saine, mais, mis en poudre, il passe pour un spécifique contre les maux de ratte.

L'*Ura* est une Ecrevisse de Mer, qui se trouve dans la vase, le long du rivage, en si grand nombre que non-seulement les Brésiliens maritimes, mais les Negres, employés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en est de bon goût, & fort saine, si l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* est une autre espece d'Ecrevisse, mais plus grande, & qui a surtout la gule si large, qu'elle peut contenir le pié d'un Homme. C'est moins un Animal aquatique que terrestre; car on ne le trouve que dans le creux des roches, qui bordent la Mer. Au bruit du tonnerre, il sort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cause de la frayeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre sur eux.

L'*Aratu* se tient dans le creux des Arbres voisins de la Mer; mais il en sort, pour se nourrir d'Huitres & de Moules, avec l'adresse qu'on attribue aux Singes, d'y jeter, lorsqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de se fermer.

On se borne aux especes qui semblent particulieres à ces Côtes; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, & les Huitres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuse quantité, dont ils rassembloient les écailles, après en avoir mangé la chair; & dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts

(o) *Ubi supra*, l. 15. cap. 12.

d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

ENTRE les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Brésil, le *Guiratinga*, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleu, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brésiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort longtems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singulière de faire disparaître les cicatrices du visage: mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Iles désertes, où il dépose les œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les ailes étendues remplissoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratoneton* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer, par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses ailes ne lui servent point à voler, mais à nager fort légèrement. Il ne quitte point les flots; & les Brésiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singulière à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqué de taches rouges, & le bec fait en cuillère.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, surtout la prunelle, qui est d'un rouge très vif; & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuisses grosses & les pieds longs. Ses premières plumes sont noires; ensuite elles deviennent cendrées: lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toits. Il vole souvent en troupe; ce qui forme un très beau spectacle, sous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

Les Fleuves du Brésil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur.

Bbbb 2

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
POISSONS DES
FLEUVES DU
BRÉSIL.

Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique Méridionale, on nomme le *Tamoyata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Hareng, s'il n'avoit la tête fort grosse, les dents très aigües, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuse, comme le Chien marin. Du reste, il ressemble entièrement à la *Zygone*, qui se nomme Cagnole à Marseille; c'est-à-dire, qu'il a la tête plate, difforme, & comme divisée en deux cornes, à l'extrémité desquelles sont placés deux yeux, qui se trouvent ainsi fort éloignés l'un de l'autre. La queue est terminée par deux nageoires inégales, qui ont aussi leur direction toute opposée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldrovande ont données de ce Poisson, ne s'accordent point.

L'AUTEUR Portugais donne le *Canaryuba* pour le plus grand, & le plus beau, de tous les Serpens aquatiques du Brésil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une espèce de chaîne leur descendant, par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un Chien. Aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre. Les Brésiliens lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

La *Matima* est un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne sort jamais des Fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & sa course est si prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les surprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Brésil, est fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante sans en donner la description.

Les Chevaux Européens, transportés dans les différentes Capitainies du Brésil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux & des Vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la première beauté, & que particulièrement dans la Capitainie de Porto Seguro il croisse une herbe funeste aux Bestiaux, il se trouve des Cantons où rien ne manque à leur nourriture; telles sont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, sont excellens pour toutes sortes d'Animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse; surtout celle des Pores, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & si gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient multipliées moins heureusement; mais

ANIMAUX,
TRANSPORTÉS
AU BRÉSIL.

dans le tems que l'Auteur faisoit ces observations, on commençoit à surmonter les obstacles.

Les Poules Européennes s'accoutument fort bien de la température du Brésil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquièrent un plus fin.

Les Indiens du Brésil ont pris tant de passion pour nos Chiens, que non-seulement les Hommes en élèvent quantité pour la chasse, mais que les Femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

A tous les Arbres de l'Amérique Méridionale, dont on a déjà donné la description, l'Auteur Portugais, & d'autres Observateurs, joignent, comme propres au Brésil, ceux qui suivent :

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

ARBRES ET
PLANTES.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une Fleur assez semblable à celle du Jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succède n'est pas plus gros que le premier; le dehors en est jaune, marqué de petits points noirs. Il renferme quelques noyaux, ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain, & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité; ce qui oblige de le garder assez longtems, pour lui laisser le tems de s'adoucir. Les Brésiliens en font une sorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espee de lait, amer & visqueux.

Mangaba.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au Poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais en meurissant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur lactée, qui venant à se coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrette la rareté de cet Arbre: elle vient de l'usage où sont les Brésiliens de l'abattre, pour en cueillir le fruit.

Murucugé.

L'*Araca* est une autre espee de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On en distingue plusieurs sortes, dont les fruits sont rouges, verds, ou jaunes; mais tous extrêmement agréables.

Araca.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Canes de Sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraichissantes, que les Medecins Portugais en composent des Apozemes, pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Ombu.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands Arbres du Brésil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un globelet avec son couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ou-

Jacapuya.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

vre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que mangés crus avec un peu d'excès, ils causent une entière dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure, & ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à composer les axes des Moulins à Sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la grosseur n'excède point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs espèces, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticupanaia*, donne un fruit de qualité si froide, que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du Liege, & sert aux mêmes usages.

Pequea & ses
deux especes.

Le *Pequea* a deux especes; l'une dont le fruit ressemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaisse, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au Sucre; elle est mêlée de quelques pepins: le second *Pequea* passe pour le plus dur de tous les bois du Brésil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Setis*.

Jacatiba.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon, & d'un suc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le sommet des branches jusqu'à l'extrémité des racines. Cet arbre est rare, & ne se trouve que dans la Capitaine de Saint Vincent.

Gabueriba.

Le *Gabueriba* est un fort grand Arbre, qui distille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort respectable aux Brésiliens. Ils ouvrent légèrement l'écorce, pour y insérer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommée Baume, parce qu'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent singulièrement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes se frottent contre son écorce, apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez commun dans la Capitaine de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, &
vingt sortes
de Palmiers.

Le Brésil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déserts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt sortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs se nomment le *Gerau* & l'*Tri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entières de Pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Cupayba.

Le *Cupayba*, semblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une singulière quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légère incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparaître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal Tva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'est d'aucun usage.

L'AMBAYBA ressemble aussi au Figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois; mais le sien est sans utilité.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Ambayba.

ON vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même espèce, qui se trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuse, dont Monardès prétend que le nom Brésilien est *Abjagua*. Voici la Description qu'il donne de l'Arbre: ce n'est, dit-il, ni un Pin, ni un Cyprès; il est plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte, au sommet, une sorte de petites vessies, qui venant à crever, distillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent soin pour en rassembler une petite quantité. Elle sert à tous les usages du Baume, surtout à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides, & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un-peu de vin. L'Auteur Portugais vante la vertu des feuilles contre les vomissemens, & conseille, pour les foiblesses d'estomac, de se frotter extérieurement de l'huile. Il prétend aussi que l'écorce & les feuilles, broyées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une substance huileuse qui a les vertus de l'huile même, & qu'on en enlève aisément lorsqu'elle surnage.

L'Ambaigtinga, & ses vertus.

LA Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, assez semblable au Coing, mais rempli de grains, est un puissant remède pour la dysenterie.

Ighucamici.

L'*Igciega* produit une sorte de Mastic, d'excellente odeur. De son écorce broyée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humours froids. On en distingue une autre espèce, nommée *Igaigieca*, c'est-à-dire Mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Brésiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre.

Igciega.

LE *Curupicaiba* est un Arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remède admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue, que les Brésiliens emploient à prendre les Oiseaux.

Curupicaiba.

LE *Caaroba* est un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Brésil. Ses feuilles, un peu machées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet Arbre avec un autre de même espèce, qui se nomme *Caarobmacorandiba*, dont le bois est couleur de cendre, & la moëlle fort dure.

Caaroba.

LE *Jaburandiba*, que les Brésiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espèce de *Betelé*, à feuilles rondes, & moins grande que la première, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

Jaburandiba
ou Betelé.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Anda.

L'Ajurati-
bira.

L'Ajabutipita.

Janipaba.

Jequitinguacu.

Merveilleuse
propriété d'un
arbre.Araboutan,
ou Bois du
Brésil.

L'ANDA est un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages: mais les Indiens tirent, de ses feuilles, une huile dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on la laisse quelques jours, acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'Animaux.

L'AJURATIBIRA n'est qu'un arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brésiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions. L'Ajabutipita, autre arbrisseau, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui n'est pas plus blanche, & qui ne sert qu'à l'onction des Malades.

Le Brésil a peu d'arbres aussi beaux que le *Janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellens contre la dysenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Le fruit du *Jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pépin, une sorte de pois très dur, rond, noir, & luisant comme le Jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de Savon.

DANS l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Été comme en Hiver il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, & ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

L'ARBRE le plus célèbre du Brésil, & duquel on croit que le Pays a tiré son nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan* suivant Lery, & d'*Oraboutan* suivant Thevet. Il est de la hauteur de nos Chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois Hommes auroient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Lery (p), ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

LA

(p) *Ubi supra*, p. 203. Il raconte comment on le chargeoit de son tems. „ A cause „ (dit il,) de la difficulté de couper ce bois, „ & parce que n'y ayant ni chevaux ni ânes, „ pour le porter, il falloit nécessairement „ que ce fussent des hommes, si l'on ne „ s'étoit aidé des Sauvages on n'auroit pu „ charger un moyen Navire en un an. Ces „ Indiens donc, moyennant quelques robbes „ de frise, chemises de toile, chapeaux „ coutaux & autres marchandises, seule-

ment avec les coignées, coins de fer, & „ autres ferremens qu'on leur bailloit, cou- „ poient, scioient, fendoient, mettoient par „ quartiers & arrondissoient ce bois, mais „ aussi le porteroient sur leurs épaules toutes „ nues, voire le plus souvent d'une ou deux „ lieues loin, par des montagnes & lieux „ fâcheux jusques sur le bord de la Mer”. p. 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Brésilien, qui peignent merveilleusement le sens natu-

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Variété des
bois de Tein-
ture.

Aouai.

Houraé.

Choyné.

Sabaucé.

LA variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes fortes de rouge; „ de blancs, (dit Lery,) comme pavier, „ pier; les uns qui ont les feuilles de l'épaisseur d'un teston, d'autres les „ ayant larges de dix-huit pouces, & de plusieurs autres espèces”.

CELUI qu'il nomme *Aouai*, & Thevet *Ahouay*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espèce de chataigne, en forme de cloche, & fort veinée; mais comme l'écorce sert, dans le Pays, à faire les sonnettes que les Brésiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

L'*HOURAÉ* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur; elle se mange, fraîchement levée du tronc. Deux Apothicaires François reconnurent cet arbre pour une espèce de Gayac, & se confirmèrent dans leur opinion, en voyant que les Brésiliens en faisoient usage, contre le *Pian*, qu'ils reconnurent aussi pour une espèce de vérole (q).

Le *CHOYNÉ* est un arbre de moyenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit aussi gros que la tête d'un Enfant. La chair ne se mange point; mais l'écorce est si dure, que les Brésiliens, la perçant de divers côtés, en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca*; & de ses parties creusées, de petites tasses qui leur servent pour boire.

Le *SABAUCÉ* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobeler, qui contient de petits noyaux, du goût & de la forme de nos Amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

„ naturel de ces Barbares. Fort esbahis de
„ voir les François, & autres des Pays lointains,
„ prendre tant de peine d'aller querir
„ leur Araboutan, il y eut une fois un de
„ leurs Vieillards qui me fit cette demande :
„ Que vous dire que vous autres *Adore & Peres*,
„ (c'est-à-dire François & Portugais,) venez de si loin querir du bois pour vous
„ chauffer? N'y en a-t-il point en votre
„ Terre? A quoi lui ayant répondu qu'oui,
„ & en grande quantité, mais non pas de
„ telle sorte que le leur, lequel nous ne
„ brûlions pas comme il pensoit, ains, comme eux-mêmes en usoient pour teindre
„ leurs cordons & plumage, les nôtres l'emmenoi-
„ rent pour faire de la teinture: il me repliqua; voire: mais vous en faut-il tant?
„ Oui, lui dis-je, car y ayant tel Marchand,
„ en notre Pays, qui a plus de frises & de draps rouges que vous n'en avez
„ jamais vû par deçà, un seul achetera tout l'Araboutan
„ dont plusieurs Navires s'en retournent chargés.
„ Hâ hâ, dit mon Sauvage, tu me contes merveilles. Puis, pensant bien à ce que je lui venois de dire,
„ plus outre dit: mais cet homme tant riche, dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait,
„ si fait, lui dis-je, aussi bien que les
„ XX. Part.

„ autres. Sur quoi, comme ils font grands discoureurs,
„ il me demanda derechef: Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse? A ses Enfants, lui dis-je, s'il en a, & à défaut d'eux, à ses Freres, Sœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon Vieillard, à cette heure cognois-je que vous autres *Mairs* êtes de grands fols; car vous faut-il tant travailler à passer la Mer pour amasser des richesses à ceux qui survivent après vous, comme si la terre qui vous a nourris n'étoit pas suffisante pour aussi les nourrir? Nous avons des Enfants & des Parens, lesquels, comme tu vois, nous aimons; mais parce que nous sommes assurés qu'après notre mort la terre, qui nous a nourris, les nourrira, certes nous nous reposons sur cela”. pp. 204 & 205.

(q) Lery, *ibid.* p. 210. Thevet donne la manière de l'employer. Son fruit, dit-il, est de la grosseur d'une Prune moyenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noyau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur lactée, qui tire sur le goût de la Régisse.

Cccc

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Pococaïre.

Le *Pococaïre* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles lui donne beaucoup de ressemblance avec le *Platane* commun de l'Amérique. Thèvet le nomme *Paquoyere*; & Lery assure que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de large, mais qu'elles sont si minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pièces, il n'en reste que les côtes, qui les font ressembler de loin aux grandes plumes d'Autruche.

Whebehaïou,
& Pono-abïou.

THÈVET parle, & donne la figure d'un arbre qu'il nomme *Whebehaïou*, dont les feuilles ressemblent à celles du chou; son fruit est oblong, & d'une douceur qui le fait aimer passionnément des Abeilles. Elles ne lui laissent gueres le tems d'arriver à sa maturité. Le *Pono-abïou*, décrit par le même Voyageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la grosseur d'une forte Pomme, qui contient six noyaux plats, dont les Amandes passent, au Brésil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamœra,
deux arbres
décrits par
Clusius.

CLUSIUS, dans son Recueil posthume, a donné, sur les observations de Jean Van Uffelen, la figure & la description de deux arbres du Brésil, qui méritent une attention particulière. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom de *Mamœra*, parce qu'ils sont de même espece; mais leur sexe est différent: l'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit, & porte seulement des Fleurs, suspendues à de longues tiges, & formant ensemble une sorte de grappe, à peu près comme celle du sureau. Leur couleur est jaunâtre; elles sont sans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire, la femelle ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Ils doivent être voisins l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesserait aussi de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés: il s'élève de neuf, avant que de porter du fruit; ensuite tout le sommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit est rond, de la grosseur d'un petit melon de cette forme; il a la chair jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient plusieurs grains, de la grosseur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul usage. Les feuilles, qui ressemblent à celles de l'Erable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux sexes de l'arbre. L'Observateur ignoroit le nom qu'ils portent entre les Indiens; mais il ajouta que le fruit se nomme *Mamaon*; „ apparemment, (remarque Clusius,) pour exprimer sa ressemblance aux mammelles, que les Espagnols nomment *Mamas* & *Tetas*”. Ces deux arbres croissent dans la partie du Brésil qui renferme la Baie de tous les Saints.

PLANTES ET
HERBES.

Aypi, espece particulière de Manioc.

ENTRE les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espece particulière au Brésil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brésiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remède certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Lact (r), parce qu'elles y sont accoutumées dès

(r) *Ubi sup.* Lib. 15. cap. 16.

l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thèvet à celles de la Patte de Lion. Les Brâsiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouyenta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

On ne parle point de l'Ananas, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Brésil qu'on peut nommer sa véritable Patrie. Il y est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraisent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés: 1^o. l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émouffe la pointe du fer; 2^o. le jus, ou le suc, est un Savon admirable pour faire disparaître les taches des habits; 3^o. l'Ananas du Brésil est un préservatif, & un remède, pour le mal de Mer (s).

Le *Murucuca* est une plante d'une beauté rare, surtout lorsqu'elle est en fleur. Elle s'élève, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit est rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient plusieurs noyaux, revêtus d'une sorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant sur l'aigre. Les feuilles, broyées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuse vertu pour les ulcères malins.

La Plante nommée *Tajaoba* diffère peu de nos choux simples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Le *Jambig* est une herbe fort salutaire, pour le foie & pour la gravelle.

Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune, mais il est plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broyé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fièvre. Les Portugais ont aussi l'usage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui est de causer la soif; sans quoi, c'est une Plante des plus salutaires du Brésil.

L'*IGPECAYA*, ou le *Pigaya*, est vanté pour la dysenterie. Le corps de la Plante est long d'une demi coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broyée, & prise en infusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

DEPUIS peu, observe l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remède d'une vertu presque unique contre toute sorte de venins, surtout celui des Serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens, c'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi, pour la blessure des fleches empoisonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui ressemble à celle du Figuier.

Le *Tiroqui*, ou *Tareroqui*, est une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs rousâtres, sortant de l'extrémité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir presque aussitôt qu'elle est coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dysenterie.

(s) M. Prevost écrit toujours *Anana*, contre l'usage général, tant en Latin qu'en François, &c. R. d. E.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Ananas du
Brésil.

Murucuca.

Tajaoba.

Jambig.
Jetijeucu.

Igpecaya.

Cayapia.

Tiroqui.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Les Brasiiliens se font souffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde aussi comme un excellent remède contre les vers, mal commun de cette Région. Elle se flétrit, après le coucher du Soleil : & la lumière du jour lui rend toute sa vigueur.

Embeguaca. On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiiliens en font des cordes, qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée, sur des charbons ardens, arrête le flux de sang, surtout dans les Femmes.

Caobetinga. CAOBETINGA est le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de sa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, semblable à celle de l'Aveline : ses feuilles & les racines, broyées ensemble, raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entières, appliquées sur une plaie, s'y attachent jusqu'à la guérison.

Cobaura. L'HERBE, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jetée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broyées sont excellentes pour les maladies cutanées.

Guaraguimya. LE *Guaraguimya* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaler.

Camara - Catimba. LE *Camara - Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de musc, & qui ressemble à celle de la Giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est un remède d'égale vertu pour les ulcères, les pustules & les plaies récentes.

Ayro, ou Persil du Brésil. L'AYRO est un Persil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne se trouve que dans les Provinces maritimes du Brésil, & proche de la Mer, surtout dans la Capitaine de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il est plus âcre que les Persils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voisinage de la Mer.

LA Mauve du Pays, qu'on y représente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roses.

Caraguata. LE *Caraguata* est une sorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, blesse par ses pointes, lorsqu'il est de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaise qualité. Cependant on assure qu'il fait avorter les Femmes. On en distingue une autre espèce, dont le fruit ressemble à l'Ananas, avec cette extrême différence, que rien n'est plus insipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une espèce de lin, fort tenace, dont les Brasiiliens font des filets pour la pêche.

Timbo. LE *Timbo* est une Plante admirable, qui s'élève, comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un Poison mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jeter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts, & fait bientôt mourir les Poissons.

ON trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Médecine

des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrain, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Bresil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannas & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulièrement la *Tucuará*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, surtout dans les Bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élèvent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Brésiliens est pour les Roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Pays, où les différentes especes de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les Fèves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs especes de Pois, dont Laet donne la description. Une des plus curieuses a la cosse longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre est bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long, sur un demi pouce de large, & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Simples.
Fleurs &
Cannas.

Racines &
Légumes.

THEVET décrit une espece de Fève, beaucoup plus grosse & plus longue que les nôtres, mais qui en diffère encore plus parce qu'elle est sans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'aussi grosses que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe (r) „ qu'en les voyant hors de terre, on les croit toutes d'une même espece; mais qu'en cuisant, les unes deviennent violettes, les autres jaunes, & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vu, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent se réduire à trois especes. Cuites sous la cendre, elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures Poires; surtout celles qui jaunissent, & qui loin d'être amollies par le feu se conservent aussi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terrestre, & ressemblent à celles du Concombre, sans être si vertes (v).

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terrestre, dont Lery donne la Description, & que Laet trouva si curieux, qu'ayant eu l'occasion de s'en procurer, il se fit un devoir d'en publier la représentation gravée (x). Les Brésiliens le nomment *Manobi*. C'est une espece de Noisettes, qui croissent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un Pois. Lery ayant dû les trouver

Manobi,
fruit curieux.

(r) *Ubi supra*, p. 224.

(v) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. „ Au reste (ajoute-t-il,) parce qu'elles ne portent point de graines, les Femmes sauvages, soigneuses au possible de les multiplier, ne font autre chose si-

„ non (œuvre merveilleuse en l'agriculture) „ d'en couper par petites pieces; & semant „ cela par les champs, elles ont au bout de „ quelque tems autant de grosses racines, „ qu'elles ont semé de petits morceaux. *Ibid.*
(x) Descript. Ind. Occid. l. 15. cap. 11.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

fort bonnes, puisqu'il se vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'observa point si le Manobi a des feuilles & des graines (y). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, ressemble moins à la Noisette qu'au Gland. Lery nomme les Feves du Brésil, *Commanda - Ouassou*, & les Pois *Commanda - Miri*. On a déjà remarqué qu'*Ouassou* signifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

CLUSIUS compte jusqu'à douze espèces de Poivre Brésilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une description curieuse (z), qui diffère un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

FINISSONS, comme lui, par une observation, qui convient à tous les articles de ce genre: c'est que dans un Recueil de curiosités naturelles, l'Auteur, ou le Voyageur, est toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce qui peut répondre à son titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de représenter toutes les merveilles du Créateur? Mais il ajoute qu'en général (a), „ comme le Brésil n'a point d'Animaux qui soient „ tout-à-fait semblables à ceux de l'Europe, il a soigneusement observé „ qu'il n'a point d'Arbres, de Plantes, ni de Fruits, qui ne diffèrent des „ nôtres; à l'exception néanmoins du Pourpier, du Basilic, & de la Fougère, qui y croissent, dit-il, en quelques endroits avec les mêmes propriétés & de la même forme. Mais presque tout ce qu'on y a transporté „ du Portugal s'y est naturalisé fort heureusement (b) ”.

Productions naturelles de l'Île de Maragnan.

LA Description, qu'on a donnée de cette Île, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville sur ses principales productions, c'est-à-dire sur celles du moins qui ne paroissent pas lui être communes avec le Continent du Brésil.

Agoutitryva.

ENTRE les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitryva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges; & le fruit du Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte.

(y) *Ubi sup.* p. 225.

(z) La voici dans ses termes: „ Il se trouve au Brésil quantité de Poivre, non pas long, comme je l'avois mal nommé d'abord, mais cornu. Sa plante produit des feuilles comme la Morelle, mais plus larges & plus longues; la tige d'une coudée de haut, ou plus, verte, branchue & noueuse; des fleurs blanches, desquelles sortent des étuis, comme petits cornets, premièrement verts, puis après rouges & luscans comme corail, très acrés au goût, & surmontant tout poivre, de leur acrimonie. La graine au-dedans est blanchâtre, comme aussi quelques cornets demeurent ainsi & ne rougissent pas; menue comme petite lentille, & semblablement de très fort goût; voire, si corrosif, que principalement avant que ce fruit soit sec, si quelqu'un en touche, & qu'il mette la main à

„ son visage, ou autre partie du corps, la „ pustule leve incontinent, comme j'ai vu „ par expérience; aussi nos Marchands s'en „ servent seulement à la teinture. Mais „ quant aux Sauvages, le pilant & broyant „ avec du sel, lequel, retenant exprès pour „ cela de l'eau de mer dans des fosses, ils „ savent bien faire, ils appellent ce mélange „ *Jonquet*, & en usent comme nous faisons du sel sur table: non pas toutefois „ ainsi que nous; car eux, prenant le morceau le premier, & à part, pincant, puis „ après, avec les deux doigts, à chaque fois „ le Jonquet, & lavalent pour donner saveur „ à ce qu'ils mangent ”. p. 227.

(a) *Pag.* 228.

(b) *Omnes pene hortenses herba, flores, radiceque huc translata, tantopere adoleverunt, ut domestica jam videri possint.* Laet, *ubi sup.* cap. 15.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit est plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Araticou.

Caoup.

Morgoya.

Le *Caoup* a les feuilles du Pommier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange, à l'odeur comme à la forme, mais qui n'est rempli que de pepins.

Le *Morgoya* est un arbruste, qui s'éleve beaucoup lorsqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde: elle a la forme d'une Étoile, les feuilles dentelées; & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fin lorsqu'il est cuit. Aussi en confit-on beaucoup au Sucre.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uye*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uye*, sont quatre especes de Palmiers, dont le premier est le vrai Palmier des Indes; le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqué de noir, qui contient une forte de Noix rouge, de très bon goût; le troisieme porte ses fruits en grappes, qui en contiennent quelquefois trois cens, de la grosseur d'une Olive; le quatrieme n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un Eventail. Son fruit est une espece de petite Prune, semblable à celle de Damas.

Quatre especes
singulieres
de Palmier.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits ressemblent à la Prune.

Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, celebre par sa bonté lorsqu'il est confit au Sucre.

Le Pacoury.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est le seul exemple d'une forte de Pêche, naturelle au Pays, dans l'Amérique Méridionale.

Amijou.

L'*Arafa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité.

Arafa.

On passe sa quantité d'autres Arbres, que leur description fait juger les mêmes que ceux du Brésil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

ENTRE les Plantes, le *Karouata*, qui est une des plus estimées, porte, entre des feuilles, longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (c), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils sont remplis d'une matiere spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable, mais que si l'on en mangé beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer *Slyptongen* par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Karouata.

Le *Taramacaru* est une Plante admirable & presque monstrueuse, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois

Taramacaru.

(c) *Ubi sup.* l. 16. cap. 12.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BASIL.

ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moëlle fort blanche. Elle ne produit aucune sorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue, à laquelle succede un fruit de la grosseur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne diffère point de celui des Fraises d'Europe.

OISEAUX DE
L'ÎLE DE MARAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiseau de proie.

ENTRE les Oiseaux, l'Ouyra (*d*), qui est commun dans l'Île de Maragnan, est presque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enlève une Brebis & la déchire: il attaque même les Hommes & les Cerfs. Lact croit avoir vu une plume de ses ailes, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquée de taches rondes, comme celles des Pintades (*e*). L'Ouyra n'est pas moins distingué par la force de son bec, & par celle de ses serres, dont les ongles sont extrêmement aigus. On fait observer que tous les Oiseaux de proie de cette Île, ont le plumage d'une singulière beauté.

Le Salian.

Le Salian est un Oiseau de la grosseur d'un Coq d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne se sert pas mieux de ses ailes que l'Autruche: mais il est si prompt à la course, qu'il échappe aux Chiens de chasse, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide d'un piège.

L'Arou-mara.

L'Arou-mara est une espèce de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de son plumage en font un Oiseau digne d'admiration.

L'Ourou.

L'Ourou en est un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de basse-cour. Son plumage est un charmant mélange de rouge, de noir & de blanc.

Rosignols
de Maragnan.

LES Rosignols sont non-seulement fort communs dans l'Île de Maragnan; mais on en distingue plusieurs espèces, qui ont aussi le plumage fort varié.

Phénomène
merveilleux.

DANS cette Île, la saison des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que sans communication avec d'autres eaux il naît quantité de petits Poissons, que les Insulaires enlèvent avidement. Il n'en reste aucun dans la belle saison, & l'on conçoit que la chaleur qui sèche les terres ne manque pas de les détruire: cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance; Phénomène que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

(*d*) Ouyra signifie Oiseau dans la langue te par excellence.

du Pays; ainsi l'Animal qu'on décrit le por- (*e*) *Ubi sup.* lib. 16. cap. 13.

Fin du Vingtième Volume.





*image
not
available*